



HAL
open science

Les médiations symboliques à l'œuvre dans les débats de société : l'exemple de l'accident nucléaire de Fukushima dans les commentaires d'actualité sur le web

Guillaume Carbou

► To cite this version:

Guillaume Carbou. Les médiations symboliques à l'œuvre dans les débats de société : l'exemple de l'accident nucléaire de Fukushima dans les commentaires d'actualité sur le web. Sciences de l'information et de la communication. Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2015. Français. NNT : 2015TOU20118 . tel-01308203

HAL Id: tel-01308203

<https://theses.hal.science/tel-01308203>

Submitted on 27 Apr 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



THÈSE

En vue de l'obtention du

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Délivré par l'Université Toulouse - Jean-Jaurès

Discipline : Sciences de l'Information et de la Communication

Présentée et soutenue par :

Guillaume CARBOU

Le mercredi 2 décembre 2015

Les médiations symboliques à l'œuvre dans les débats de société.

L'exemple de l'accident nucléaire de Fukushima dans les
commentaires d'actualité sur le web

École doctorale ALLPH@

Unité de recherche :

Laboratoire d'Etudes et de Recherches Appliquées en Sciences Sociales (LERASS)

Directeur/trice de Thèse :

Madame Marlène COULOMB-GULLY, Professeure des Universités

Université Toulouse - Jean Jaurès

Monsieur Alessandro ZINNA, Professeur des Universités

Université Toulouse - Jean Jaurès

Rapporteur/es :

Monsieur Patrick CHARAUDEAU, Professeur des Universités

Université Paris 13 - CNRS

Madame Caroline OLLIVIER-YANIV, Professeure des Universités

Université Paris-Est Créteil

Examineurs :

Monsieur Marc ANGENOT, Professeur des Universités

Université McGill - Montréal

Monsieur Yves JEANNERET, Professeur des Universités

Université Paris-Sorbonne

*« Non mais vous occupez pas des sirops tout de suite,
ce qu'il faut comprendre d'abord, c'est les valeurs »*

Perceval de Galles, Kaamelott, Livre II, Perceval et le contre-sirop

REMERCIEMENTS

Mes premiers remerciements vont à ma directrice, Marlène Coulomb-Gully, pour sa bienveillance, sa disponibilité et ses conseils toujours éclairants. Je la remercie également pour son extraordinaire capacité à lire dans le détail et sans délai les nombreuses liasses de papier que j'ai pu lui soumettre tout au long de ces quatre années de travail. Pour avoir été jaloué par nombre de mes ami-es doctorant-es, je sais combien cela est précieux et lui en suis extrêmement reconnaissant. Je remercie également mon co-directeur, Alessandro Zinna, pour m'avoir, il y a longtemps, donné le goût de la recherche, ainsi que pour avoir suivi avec attention le déroulement de cette thèse.

Je remercie ensuite Monsieur le Professeur Patrick Charaudeau et Madame la Professeure Caroline Ollivier-Yaniv de m'avoir fait l'honneur d'être les rapporteur-es de ce travail, ainsi que Monsieur le Professeur Marc Angenot et Monsieur le Professeur Yves Jeanneret pour avoir accepté d'en être les examinateurs.

Je tiens également à exprimer ma gratitude à tous les membres du LERASS pour m'avoir offert leur hospitalité. Les séminaires de l'équipe Médiapolis, du GRECOM et du CPST, aussi accueillants que stimulants, auront très agréablement balisé ma vie doctorale.

Mes pensées vont enfin vers le département de Sciences du Langage de l'UT2J, ses titulaires et ses vacataires, pour d'abord, étudiant, m'avoir donné le profond goût des choses de la langue et de la communication, et plus tard, jeune doctorant, pour m'avoir fait confiance en tant que chargé de cours puis ATER. J'ai pu y découvrir et y apprécier de nombreux aspects de la vie universitaire.

A titre plus personnel, je tiens à remercier :

- François qui a terriblement manqué au(x) dernier(s) moi(s) de cette thèse. Le RU n'est que morne plaine en son absence ; les cours de boxe ne servent plus qu'à combattre la solitude ; et même la machine à café semble pleurer des larmes d'arabica. Le luddite qui est en moi se voit réduit à louer ces technologies modernes qui nous permettent encore des contacts réguliers. Merci pour ces 6 années d'interminables discussions et de franche rigolade.

- Régis, à qui cette thèse doit son caractère partiellement apocryphe. Et Philippe "Attilio" Paolucci, à qui elle ne doit rien du tout mais qui est quand même un bon gars. Merci à tous les deux pour tous ces excellents moments dans et en dehors du laboratoire.

- Jean-Marie, pour nos longues discussions entre épistémologie et carreaux sur place.

- les membres de l'Association Toulousaine des Doctorants en Sciences de l'Information et de la Communication, et notamment sa fondatrice, Nathalie, dont l'investissement et le dynamisme auront enrichi ma vie doctorale. Je salue son action qui a contribué et contribuera encore à placer un grand nombre de jeunes doctorant-es dans les conditions de travail les plus favorables.

- la meute de collègues doctorants et néanmoins ami-es qui ont sans cesse égayé et stimulé ces 4 années : mes compagnons de voyage Nathalie (encore elle !), Tibo et Sarah ; le bienveillant Antoine ; la multitâche Marianna ; le rudiste Maxime ; le Wiki-thésard Gilles ; les lexicomaîtresses Lucie et Alexia ; l'improbable Nicole ; le sage Simon ; et toutes celles et ceux dont j'ai croisé la route, toujours avec le plus grand plaisir : Marie-Mandarine, Marina, Caroline, Emilie, Charlotte, Florian, Aleksandra, Fanny, Aurélie, Natalya, Idil, Pauline, Adrien, Gaëlle, Nadège, Benjamin, Gustavo, Julie, Muriel, Pierre, Fred, Anaïs... et les oubliés...

- Bisno, Olivier, et Romain ou Raphaël (?), pour avoir su respectivement me rappeler que j'aimais jouer aux cartes, au tennis, et lire des BD.

- Romain Barth, Lilou, Mush, Nicolo, Cocotte, Lalen, pour être - je crois - toujours mes ami-es après ces quatre années de sociabilité pour le moins intermittente ; même si le premier aura bien œuvré à me sortir de mon aliénation par le délicat truchement de quelques bournifles.

- Les parents de Marie-Anne et toute sa famille pour entre autres, avoir participé à ma légère surcharge pondérale. Cette surépaisseur aura été un confort appréciable pour les longues heures passées assis à mon bureau.

- Mes parents et Manou pour avoir supporté en silence le mien. La surcharge cognitive de ces dernières années ne m'aura pas toujours rendu des plus aimables et je les remercie pour leur soutien indéfectible.

Enfin, comme la tradition m'y pousse, je me dois en dernier lieu d'évoquer Marie-Anne, ma chère et - plus ou moins - tendre. Je me ferai ici un point d'honneur à *ne pas* la remercier pour

sa présence et son soutien, et ce malgré son aide extraordinaire dans la mise en forme finale de ce manuscrit. Mais ne voyons là aucune haine ni aucune violence, seulement une mesquine vengeance : par un oubli malencontreux, elle ne me remercia pas lors de sa soutenance, qui fut, par ailleurs, tout à fait admirable. A son image.

RESUME/ABSTRACT

Résumé : Cette thèse entend contribuer à la construction d'un dispositif théorique méthodologique pour l'analyse des médiations symboliques à l'œuvre dans l'espace public lors des débats de société. Dans un premier temps, nous proposons de discuter les conditions épistémologiques de l'analyse des discours circulant dans l'espace public pour dégager des formes idéologiques (au sens large). Nous montrons dans un second temps que les discussions entre internautes à propos du nucléaire, sur les sites de presse en ligne, après l'accident de Fukushima, sont structurées par un nombre limité de grands cadres d'intelligibilité que nous appelons « modes d'appréhension ». Ces modes d'appréhension n'apparaissent jamais vraiment sous leur forme canonique, mais se retrouvent par bribes dans la parole individuelle des internautes. Ils peuvent alors être reconstruits, dans une optique d'analyse argumentative du discours, par le regroupement de « topoï » éparés en micro-univers de sens relativement consistants et cohérents. La mise au jour de ces divers modes d'appréhension, construits et perpétués dans la circulation discursive, permet à la fois de faire apparaître une partie des médiations symboliques de la communication sociale sur le nucléaire après Fukushima, de faire émerger les points critiques de la réflexion politique et philosophique sur le sujet, et d'observer quelques-unes des sédimentations idéologiques dominantes de notre modernité.

Mots-clés : controverses, espace public, discours social, analyse du discours, formes symboliques.

Abstract: This thesis aims to contribute to the construction of a theoretical and methodological framework for the analysis of symbolic mediations which occur in the public sphere during public debates. Firstly, we discuss the epistemological conditions of a search for ideological forms shaped by the circulation of discourses. Secondly, we show that conversations about civil nuclear power among internet users on comment boards of online news websites are structured by a limited number of frames of intelligibility that we call "modes of apprehension". These modes of apprehension never occur in their canonic form: they only appear by fragments in the speech of individuals. Hence, an argumentative analysis of discourse can be used to rebuild them by reordering the multiple "topoi" in consistent and coherent universes of meaning. Bringing out these modes of apprehension, forged and perpetuated by the circulation of discourses, has three main interests : we highlight some of the symbolic mediations of the social communication about civil nuclear power after Fukushima ; we underline some of the main political and philosophical issues of the question ; and we examine some of the dominant ideological sedimentations of our modernity.

Keywords: controversies, public sphere, social discourse, discourse analysis, symbolic forms.

TABLE DES MATIERES

Introduction.....	1
CHAPITRE 1. CULTURE, COMMUNICATION, MEDIATIONS	19
SECTION 1. De la théorie du discours social à la formulation de notre objectif général ...	23
1. La théorie du discours social.....	23
1.1. Discours social et hégémonie.....	24
1.2. Un structuralisme ouvert.....	25
1.3. <i>Novum</i> et bougé.....	27
1.4. Logiques en conflit dans le discours social.....	28
1.5. Coupures cognitives ou argumentatives.....	29
2. Formulation de notre objectif général.....	31
3. Une approche générale à justifier	33
SECTION 2. Les sciences de la culture : « légaliser » l'étude du monde sémiotique.....	35
1. Les sciences de la culture.....	37
2. La médiation symbolique, constitutive du couplage de l'organisme humain à son environnement	39
3. Le langage comme médiateur premier de l'être-au-monde	40
4. Retour aux sciences de la culture : la diversité des productions culturelles comme objet d'étude	44
5. Sciences de la culture et communication : la construction sociale de la réalité	46
6. Sciences de la culture et communication : l'étude des médiations symboliques.....	47
7. Sciences de la culture et légalisation de l'étude du monde sémiotique : synthèse et conclusion	49
SECTION 3. Sciences de la culture et cognition : la dimension émergente de la vie humaine	51
1. Le paradigme du cerveau-machine	51

2. Le paradigme de l'action située : émergence et dialectique	53
3. La formation du sujet : neurogénèse, psychogénèse, ontogénèse.....	55
4. Conclusion sur ces quelques digressions disciplinaires.....	58
SECTION 4. Etudier la communication dans un cadre de sciences de la culture : quelques règles épistémologiques	60
1. Pour un structuralisme émergentiste.....	60
2. Les règles fondamentales des sciences de la culture	62
3. Conclusion sur le projet général des sciences de la culture : pour une <i>Aufklärung</i>	65
CHAPITRE 2. ANALYSER LA COMMUNICATION AU PRISME DE L'ANALYSE DU DISCOURS	69
SECTION 1. Les raisons d'une difficile reconnaissance	72
1. Pourquoi définir l'analyse du discours : état de l'art, identité de pratique et traduction vers les SIC	72
2. Les raisons d'une difficile reconnaissance	74
3. Monsieur Jourdain, analyste du discours	74
4. Une (trop) large diversité théorique.....	76
5. Faire de l'analyse du discours ?.....	77
SECTION 2. Approche historique de l'analyse du discours.....	80
1. Approche historique : une naissance à réaction.....	80
1.1. Une naissance à réaction : contre l'analyse de contenu	81
1.2. Une naissance à réaction : contre un sujet intentionnel et autonome.....	83
1.3. Renommer le marionnettiste : de l'idéologie et de l'inconscient à l'interdiscours	85
1.4. La langue comme instrument de transmission des pensées : autres présupposés problématiques	87
2. Approche historique : l'AD en France, chronologie et contexte théorique	89

SECTION 3. Approche par courants et problématiques	92
1. Courants ? Disciplines ? Champ culturel ?	92
2. Quelques grands courants d'AD	94
2.1. Analyse du Discours Française 1 (ADF1) ou Sémantique Discursive (SD).....	95
2.2. Analyse du Discours Française 2 (ADF2) ou l'archéologie du savoir.....	96
2.3. Analyse du Discours en Interaction (ADI) ou Analyse Conversationnelle	97
2.4. Analyse du Discours Textualiste (ADT) ou Sciences du Texte.....	98
2.5. Analyse du Discours Littéraire (ADL) ou Sociocritique	99
2.6. Sociolinguistique.....	100
2.7. Pragmatique.....	101
2.8. Énonciativisme et Analyse du discours énonciative à entrée lexicale (A.D.E.L.)	102
2.9. AD communicationnelle ou analyse sémiolinguistique du discours	104
2.10. Analyse argumentative du discours (AAD)	105
3. Synthèse des apports des différents courants.....	107
SECTION 4. Les grands postulats de l'AD : une contribution aux ressources épistémologiques des SIC	110
SECTION 5. L'AD, retour sur une définition.....	119
1. L'AD cherche à révéler du social et/ou du cognitif.....	119
2. L'AD porte une attention fine à la matérialité discursive.....	121
3. L'AD utilise des ressources descriptives/heuristiques principalement issues des sciences du langage.....	123
4. L'AD se fonde sur une théorie des rapports entre discours et socialité et entre discours et cognition	125
5. L'AD est une herméneutique contrôlée	126

CHAPITRE 3. CHOIX DU CORPUS : EVENEMENT ET COMMENTAIRES D'ACTUALITE..... 135

SECTION 1. L'événement disruptif comme point d'observation du discours social..... 137

1. Première précision terminologique : l'événement contre sa représentation ? 138

2. Fait et événement 140

3. Événement et nouveaux possibles 143

4. Événement, discours social et analyse du discours..... 144

5. Fukushima, événement disruptif..... 145

SECTION 2. Analyser les commentaires d'actualité sur le web : difficultés méthodologiques et intérêt sociopolitique..... 147

1. Analyser les *comment boards* : des contraintes éthiques, techniques et théoriques . 148

1.1. Contraintes éthiques 148

1.2. Contraintes techniques 150

1.3. Contraintes théoriques et méthodologiques 152

2. Analyser les *comment boards* : dépasser la cacophonie 157

2.1. Problématique du discours social et représentativité 157

2.2. La diversité idéologique des internautes 159

2.3. Un contenu expressif et interactionnel..... 161

2.4. Une violence intégrée au genre 162

2.5. Une politisation importante..... 163

SECTION 3. Présentation du corpus..... 166

1. Présentation générale 166

2. Description des différents sites 168

3. Provenance des articles par site 173

CHAPITRE 4. ANALYSE TOPIQUE ET PREMIERE APPROCHE DU CORPUS... 179

SECTION 1. L'analyse topique : principe général et objectif 182

1. Qu'est-ce que l'analyse topique ?	182
2. Qu'est-ce qu'un topos ?	184
3. Critères de sélection des topoï	188
4. Un relevé topique soucieux de la discursivité.....	189
5. Le choix de l'analyse topique	191
6. Le relevé topique : synthèse.....	192
7. Relevé topique qualitatif vs quantitatif.....	195
SECTION 2. Résultats de l'analyse topique et discussions	196
1. Présentation du corpus pour l'analyse topique	196
2. Vue topique d'ensemble	197
3. Analyse de l'histogramme	198
4. Quelques remarques sur l'homogénéité idéologique des tableaux de commentaires.....	211
5. Retour et conclusion sur la topique générale des commentaires	216
CHAPITRE 5. RECONSTRUCTION TOPIQUE : LES SEPT MODES D'APPREHENSION.....	221
SECTION 1. Reconstruction topique : méthodologie.....	225
1. Critères de reconstruction des MA : la participation à un même univers de sens	227
2. Critères de reconstruction des MA : la similarité distributionnelle	229
2.1. Analyse topique distributionnelle : originalité et fragilité	231
2.2. Principe général de l'analyse topique distributionnelle	232
3. Restitution des résultats : comment décrire un MA ?.....	234
4. Dernière remarque : le niveau de grain des MA	237
SECTION 2. Sept modes d'appréhension.....	238
1. Le mode d'appréhension bigot	240
1.1. Une pensée émue pour les Japonais	240

1.2. Le bigot et le sacré	242
1.3. Un MA identitaire	242
1.4. Une éthique de la retenue	244
1.5. Le bigot et le nucléaire : des pour... ..	245
1.6. ... et des contre.....	247
1.7. Tableau synoptique et synthèse.....	248
2. Le mode d’appréhension militant	250
2.1. Une parole pamphlétaire	251
2.2. Un monde qui marche sur la tête.....	252
2.3. Binarisme	253
2.4. Une déontologie de l’action	254
2.5. Une logique utopique-gnostique particularisée.....	255
2.6. Une suspicion radicale et autopoïétique.....	258
2.7. Le problème de la Vérité.....	261
2.8. Expertise argumentative.....	262
2.9. Monomanie politicienne.....	264
2.10. Catégorisation de l’adversaire.....	266
2.11. Culpabilisation/responsabilité.....	267
2.12. Faire feu de tout bois.....	269
2.13. Faire feu de tout bois : conclusion et limites.....	271
2.14. Tableau synoptique et synthèse.....	273
3. Le mode d’appréhension normalien.....	275
3.1. Normalien et logique immanentiste	277
3.2. Evidence et sachance.....	279
3.3. Du normalisme au fatalisme.....	281
3.4. Quoi d’autre ?.....	282

3.5. Le normalien et le risque.....	284
3.6. Les affinités managériales du normalisme.....	286
3.7. Le normalisme comme conservatisme.....	287
3.8. Un gel épistémique précoce.....	289
3.9. Eternel retour du même et déontologie politico-médiatique.....	290
3.10. Tableau synoptique et synthèse.....	291
4. Le mode d’appréhension mystique.....	292
4.1. Mère Nature et autres forces occultes.....	293
4.2. L’événement disruptif : de la désillusion à la déférence.....	295
4.3. La punition de Prométhée.....	297
4.4. Millénarisme... ..	298
4.5. ... ou humanisme flamboyant.....	299
4.6. Mysticisme et pensée indicielle.....	301
4.7. Science vs Intuition.....	305
4.8. Tableau synoptique et synthèse.....	306
5. Le mode d’appréhension décroissant.....	308
5.1. Une présence dispersée.....	309
5.2. Un constat d’inadéquation : monde fini et croissance infinie.....	310
5.3. Un constat d’inadéquation : société moderne et humanité.....	312
5.4. Des dangers de l’excès à la sobriété heureuse.....	314
5.5. L’humanité, toujours.....	315
5.6. Technophobie et décroissance.....	318
5.7. Le mode de raisonnement décroissant : empirisme, complexité, incarnation et satisfaction.....	320
5.7.1. <i>Le nécessaire est-il soluble dans la rationalité ?</i>	320
5.7.2. <i>De l’art décroissant de ne pas calculer</i>	322

5.7.3. <i>L'argument de la voiture, révélateur de coupure</i>	324
5.7.4. <i>Rationnel ou raisonnable ?</i>	327
5.8. Tableau synoptique et synthèse.....	329
6. Le mode d'appréhension managérial.....	331
6.1. Le managérial et l'accident : <i>business as usual</i>	332
6.2. Hors la technique, point de salut.....	333
6.3. Constat décroissant, solution managériale : technophilie et foi en l'avenir.....	336
6.4. Des critères d'évaluation séparés : risque, bilan énergétique, coût.....	339
6.4.1. <i>L'argent, valeur primaire</i>	339
6.4.2. <i>Le risque 0 n'existe pas : critique du précautionnisme</i>	340
6.4.3. <i>L'efficacité : critère central mais ambigu</i>	344
6.5. Comparatisme, pensée calculatoire et sectorialisation des problèmes.....	348
6.6. Un monde sans frottements ou le mythe de la maîtrise	350
6.7. Excursus sur une ambiguïté managériale.....	352
6.7.1. <i>L'utile et l'agréable</i>	353
6.7.2. <i>Des moyens et des fins</i>	355
6.7.3. <i>Les néolibéraux ont-ils cru à leurs mythes ?</i>	357
6.8. Tableau synoptique et synthèse.....	358
7. Le mode d'appréhension scientifique.....	360
7.1. Un MA « méta ».....	360
7.2. Une position de surplomb	362
7.3. Une expertise modeste et parfois inquiète	364
7.4. Tableau synoptique et synthèse.....	365
8. Observateurs et non-commentants.....	367
8.1. Observateurs.....	367
8.2. Non-commentants	368

9. Synthèse des apports de l'analyse en MA pour l'analyse du débat nucléaire	371
9.1. Avant le débat	371
9.2. Au sein du débat.....	372
9.3. Un matériau à explorer.....	375
CHAPITRE 6. SYNTHÈSE THÉORIQUE ET PRATIQUE	381
SECTION 1. Synthèse et perspectives théoriques : les MA comme formes symboliques	384
1. Le concept de forme symbolique.....	384
1.1. Une question de médiation.....	384
1.2. Les formes symboliques.....	385
1.3. Emergence et diversité des formes.....	386
1.4. Des formes symboliques à la fonction symbolique	388
1.5. <i>Formata formans vs formata formata</i>	389
1.6. Des régimes sémiotiques divers	389
1.7. Les formes symboliques : synthèse.....	391
2. Les MA comme formes symboliques	393
3. Qu'est-ce qu'un mode d'appréhension ?	396
3.1. Une définition générale	397
3.2. Ce que les MA ne sont pas.....	397
3.3. Ce que sont les MA	400
3.3.1. <i>Genèse</i>	400
3.3.2. <i>Grands traits des MA</i>	401
3.3.3. <i>De la cohérence des MA</i>	403
4. La structuration interne des MA	405
5. De la structure en MA à une heuristique des désaccords.....	410

SECTION 2. Synthèse et perspectives pratiques : retour sur quelques éléments clef du débat nucléaire/écologique en particulier et des débats publics en général	414
1. Eléments de réflexion sur les MA présents dans le discours social autour de Fukushima.....	414
1.1. Extension du domaine de l'analyse : la coupure structurante entre managérial et décroissant.....	415
1.2. La question du sacré : domestication et déférence.....	416
1.3. Quid de l'humanisme, du progrès, et de la suspicion envers les élites ?	417
2. Eléments de réflexion sur les déboires du militantisme écologique.....	418
2.1. Le risque comme impasse argumentative dans les controverses sociotechniques	419
2.2. Culpabilité et défiance envers l'écologie	420
2.3. Militantisme gnostique et agnostique	421
2.4. La particularisation des luttes.....	422
3. Eléments de réflexion sur la question de l'objectivité.....	423
3.1. Controverses et Vérité.....	423
3.2. La dimension politique de la technique	425
3.3. Le rationnel et le raisonnable	425
4. Eléments de réflexion sur le traitement des controverses dans l'espace public	427
4.1. Gel épistémique, ontologies et éternel retour du même.....	427
4.2. La décision ou le choix	428
4.3. Appel à la déontologie journalistique	430
Conclusion générale.....	437
Bibliographie.....	451
Annexes.....	479
Liste des figures.....	569
Liste des tableaux.....	571

INTRODUCTION GENERALE

Cette recherche trouve son origine dans une difficulté toute personnelle : celle de se faire un avis tranché sur les choses. On pourrait louer l'apparente sagesse d'une telle disposition si elle n'était pas invalidante au moment de prendre des décisions importantes.

Par exemple, se positionner au sein des débats de société qui alimentent l'espace public contemporain nous apparaît particulièrement délicat. Les médias, les repas de famille, les abords de machines à café, soumettent inévitablement les individus à une cacophonie argumentative importante. L'avènement de l'internet 2.0 augmente encore ce phénomène. Que le web soit vu comme une agora idéale ou des Balkans idéologiques (Flichy, 2008), la plupart des travaux s'accordent à considérer que les outils du numérique augmentent drastiquement le nombre et l'hétérogénéité des argumentations auxquelles un individu connecté peut être confronté (Brundidge, 2010a).

Et il y a quelque chose de troublant avec les multiples idées contradictoires qui circulent à un moment donné, sur un sujet donné : bien que discordantes, elles présentent toutes, à un point ou à un autre de la réflexion individuelle, un certain charme. Deux idées pourtant opposées pourront ainsi toujours trouver des situations où elles sembleront faire sens.

Prenons le cas de la controverse sur l'utilisation du nucléaire civil dont il sera question dans cette thèse. L'idée que le nucléaire est une technologie dangereuse qui menace des populations et des territoires entiers fait sens et n'invite pas à être pronucléaire. Mais l'on peut aussi avoir confiance en la sécurité des centrales, surtout si l'on compare les pertes humaines dues au nucléaire et les dégâts quotidiens de la circulation routière. On peut entendre l'argument du bas prix de l'électricité nucléaire et se dire que celle-ci est nécessaire pour faire tourner les nombreux appareils de notre société énergivore. Mais l'on peut tout autant considérer qu'une réduction raisonnée de notre consommation réglerait le problème du coût comme du besoin. On peut croire en l'efficacité des énergies renouvelables. Mais l'on peut aussi se soucier de la compétitivité des entreprises françaises dans ce secteur auquel elles ont privilégié une expertise sur le nucléaire. Se faire un avis dans ce magma est déjà bien complexe. Et cela l'est encore plus si l'on fait entrer en jeu des considérations plus spirituelles. Quid de la sacralité de la Nature ? Enterrer des déchets pour des centaines d'années n'est-il pas quelque peu sacrilège ? Ou bien la grande et éternelle marche en avant

du Progrès de l'humanité passe-t-elle justement par la domination de la matière ? Mais peut-être encore que toutes ces considérations sont hors de propos : ne serait-ce pas la question du Bonheur et des moyens pour l'atteindre qu'il faut poser en premier ?

Nous nous trouvons là face à une abondance d'idées qui semblent déconnectées les unes des autres et qui relèvent de plans en apparence très différents (comment comparer la sûreté accrue des nouveaux modérateurs neutroniques en graphite et la question du bonheur ?). Dans ce tumulte, on peut comprendre que le citoyen ordinaire, même intéressé, même informé, puisse se sentir désarçonné. Ajoutons que ce sentiment de confusion est loin d'être dissipé par les dispositifs journalistiques et les représentants politiques. En principe préposés à l'animation du débat démocratique, ceux-ci n'œuvrent cependant pas toujours au déploiement de réflexions éclairées.

Ainsi, à partir de l'analyse des discussions sur le nucléaire civil qui se sont tenues suite à l'accident de Fukushima, le 11 mars 2011, nous souhaiterions proposer un cadre qui permette de penser plus clairement, ou du moins autrement, les débats qui animent continûment l'espace public.

1. Problématique : étudier les médiations symboliques

Le champ des Sciences de l'Information et de la Communication (SIC) est tout à fait adapté à une telle entreprise. En effet, les travaux menés dans le cadre communicationnel (voir par exemple la « trivialité » d'Yves Jeanneret (2008 ; 2014)), parfois inspirés de la sociologie des controverses (après Francis Chateauraynaud (2011a) ou Bruno Latour (Akrich et *al.*, 2006)), fournissent des outils puissants pour penser la dynamique des débats publics. Ils permettent de mettre au jour la chaîne des médiations qui structurent le déroulement d'une controverse : quels groupes portent quels discours, dans quelles arènes, par quels moyens et avec quels effets ? Comment ces discours se mêlent-ils aux rapports de force et de pouvoir ? Comment les logiques institutionnelles influencent-elles la circulation des arguments ? Comment les différents dispositifs socio-techniques modulent-ils la construction comme la portée des discours ?

C'est donc à ce domaine que nous souhaiterions contribuer, mais en faisant un pas de côté. Nous choisirons en effet ici de mettre l'accent non sur les dimensions sociologiques et techniques des discussions sur le nucléaire, mais plutôt sur certaines des médiations symboliques qui travaillent l'espace public. Nous appréhenderons en effet celui-ci sous un

regard « anthropologique » (Quéré, 1992). Dans ce cadre, l'espace public « ne désigne plus une sphère de thématization de questions politiques ou pratiques d'intérêt général, ni une scène d'apparition des événements politiques, mais le cadre, toujours déjà donné et néanmoins à recomposer à nouveaux frais dans chaque situation, dans lequel les actions et les paroles, les événements et les personnes, les situations et les relations acquièrent, en tant que réalités phénoménales, leur individualité et leur socialité, leur intelligibilité et leur objectivité » (*Ibid.*:87). Autrement dit, cet espace public, que nous appellerons « discours social » après Marc Angenot (1989a ; 2006), est le lieu de constitution, de négociation et de transformation de formes signifiantes qui médiatisent le rapport des individus à leur monde. Aussi, « il s'agit de substituer à la subjectivité individuelle, posée comme support de l'action, de la connaissance et du sens, un fondement d'ordre public, c'est-à-dire un cadre institué, partagé, connu en commun et accessible à quiconque a une compétence de membre d'une collectivité. Mais ce fondement public n'est pas la société, au sens sociologique classique du terme, c'est-à-dire une entité transcendante, dotée d'un pouvoir de contrainte, d'information des conduites, ou de formation des motivations individuelles, etc. Il est le plus couramment défini en termes de jeux de langage, de formes de vie, de formes symboliques, de *Lebenswelt*, les dénominations variant suivant les approches » (Quéré, 1992:87).

Ainsi, parmi les multiples médiations qui font la vie d'une controverse, nous concentrerons ici notre attention sur celle que nous appellerons, après la philosophie d'Ernst Cassirer (1972a ; 1972b ; 1972c) et l'anthropologie de Clifford Geertz (1973), la « médiation symbolique ». En effet, si, comme le suggère la « théorie du discours social », l'ensemble des productions discursives d'une époque est traversé par des formations idéologico-cognitives structurantes, il doit être possible de montrer que ce type d'éléments médiateurs participe à la dynamique des débats sur un sujet de société donné.

La problématique de notre recherche peut donc être formulée de la manière suivante :

**Est-il possible de saisir dans le discours social des formes idéologiques qui structurent
l'appréhension des problèmes publics par les individus ?**

Nous entendons ainsi montrer que la communication sociale sur les problèmes publics n'est pas seulement médiée par des dispositifs socio-techniques ou des jeux d'acteurs mais aussi par des « univers de sens » différents, que nous appellerons plus tard des « modes d'appréhension », construits et perpétués dans la circulation discursive. La mise au jour de ces

modes d'appréhension doit ensuite permettre de fournir des clefs de compréhension de la dynamique des débats publics.

Cette démarche rappelle le mouvement initié dans les années 80 par le courant de l'analyse des cadres (Gitlin, 1980 ; Snow et *al.*, 1986 ; Benford et Snow, 2000) qui entendait « souligner contre les courants alors dominants de la mobilisation des ressources et du processus politique, qu'une mobilisation ne dépend pas tant de la disponibilité de ressources, de l'ouverture d'opportunités politiques ou d'un calcul coûts-bénéfices que de la manière dont ces éléments sont perçus. Il s'agit, contre l'omnipotence des modèles structurels d'explication, de prendre en compte l'importance des facteurs idéels et subjectifs de la participation (« *bringing ideas back in* ») (Contamin, 2009:38). Ainsi, sans bien sûr oublier que les discours sont portés par des acteurs aux intérêts et aux ressources diverses, qu'ils se configurent dans des « épreuves », par le biais de médiations techniques particulières, nous chercherons pour notre part à éclairer la force propre des constructions symboliques-idéologiques qui émergent et s'opposent dans le discours social.

Nous nous inscrivons donc également pleinement dans le programme tracé par Marc Angenot pour « l'étude de l'argumentation dans la vie sociale » : « je propose comme tâche primordiale de la rhétorique renouvelée l'étude des divergences de manières de raisonner et des coupures argumentatives dans toute leur diversité. Ce n'est pas une question spéculative, mais un problème empirique qui réclame une multitude d'études de terrain et des évaluations concrètes des écarts et des degrés de mal-entendus. Il appartient à mon sens à la rhétorique d'objectiver et interpréter les hétérogénéités "mentales" et les dialogues de sourds constatés, et de caractériser et classer les logiques divergentes qui sous-tendent les ainsi nommées idéologies » (Angenot, 2009).

2. Eloge de l'idéologie

Nous nous intéresserons donc dans cette thèse à ce que l'on peut appeler les « idéologies ». Nous entendons ici idéologie au sens que lui donnaient les « idéologues » du début du XIX^e siècle autour de Destutt de Tracy : est idéologique la manière particulière que tout individu ou que tout groupe a de conceptualiser et d'axiologiser le monde. On peut en ce sens considérer que l'idéologie est ce qui joue le rôle d'une sémantique quant à l'appréhension du sensible.

Nous voyons ainsi partout de l'idéologique et nous opposons fermement au paradigme de « la fin des idéologies ». Les tenants de cette vision actent la fin des religions politiques séculières,

les Grands Récits, qui sont, certes, passés de mode. Ils constatent que les grandes propositions sociétales dogmatiques ne font plus guère recette dans l'espace public. Ils déclarent que l'heure est à la technocratie, à la gestion au coup par coup, à la recherche de « ce qui marche », ici et maintenant. Et que ceci n'aurait rien d'idéologique. Ils remarquent avec raison que les médias et les représentants politiques subissent l'empire du discours publicitaire, qu'ils se soumettent à des contraintes, nombreuses, parfois fortes, parfois imaginées (Charaudeau, 2005a ; 2005b). Mais peut-on conclure de ce constat la « fin des idéologies » ? Nous ne le pensons pas. Au contraire, nous pensons qu'un tel diagnostic serait à la fois faux et dangereux.

Faux parce qu'il voudrait dire que les humains peuvent agir dans le monde sans représentations et sans valeurs. Or toute action, et a fortiori toute décision politique, demande de donner du sens à des objets et de les inscrire dans une histoire du probable et du souhaitable. Que cette histoire puisse être fluctuante, qu'elle dépende de situations spécifiques, qu'elle soit aux prises avec quelques incohérences ne change rien à l'affaire : pour penser et pour être, il faut, au moins localement, donner du sens.

Dangereux, ensuite, parce que ne pas traiter toutes les actions humaines en termes d'idéologie revient à laisser croire qu'il existe une « pragmatique » et une « objectivité » transcendantes qui pourraient ne pas se soucier de morale ni d'éthique. Cela donnerait alors le champ libre à un utilitarisme proprement idéologique tout en se dépouillant des armes pour le combattre, faute de pouvoir le penser.

Le philosophe de la rhétorique Michel Meyer résume bien cette omniprésence de l'idéologique en remarquant qu'un « système de valeurs » entre nécessairement en jeu dans la discorde, même la plus factice : on ne peut pas ne pas être d'accord sans raison, « et même, on ne peut pas discuter sans s'adresser à des valeurs, souvent implicites » (Meyer, 2008:195). Ainsi, « les valeurs, parce que problématiques, demeurent les lieux communs implicites ultimes de nos jugements comme de la validation de nos désirs et de nos comportements. Ce sont les points d'interrogation de notre socialisation, les sources du débat, les conditions du débat et, paradoxalement, ce au nom de quoi on refuse le débat, qui serait blasphème, impiété ou injure suprême faite aux croyances les plus intimes » (*Ibid.*:193).

3. Idéologie et analyse du discours

Ce détour par le point de vue de la rhétorique nous amène à esquisser les contours de notre méthodologie. Notre quête d'idéologie, ou plutôt de modes d'appréhension en vigueur dans le discours social, mobilisera les concepts de l'analyse du discours. Et de ce champ dont il nous faudra clarifier le périmètre, nous invoquerons plus particulièrement l'analyse argumentative au sens où l'a décrite Ruth Amossy (2000 ; 2008a ; 2012).

Cette approche se construit sur la distinction entre « visée » et « dimension » argumentative : si tout discours n'a pas forcément une visée argumentative explicite, il possède inévitablement une dimension argumentative. C'est-à-dire, en écho au concept de schématisation de Jean-Blaise Grize (1990), qu'il propose, et tend à faire partager, une vision du monde particulière. Ainsi, les textes portent la marque de « manières de connaître et de re-présenter le connu qui ne vont pas de soi, qui ne sont pas nécessaires ni universelles, qui comportent des enjeux sociaux, expriment des intérêts sociaux, occupent une position [...] dans l'économie des discours sociaux » (Angenot, 1989a:19). L'analyse se donne donc pour but de mettre au jour, à travers l'étude des raisonnements et des liens logico-argumentatifs tissés par tel ou tel cadrage, telle ou telle mise en mots, les systèmes de valeurs, les « formes de cognition » (Adam, 2005a:296) construites dans et par les textes.

Plus généralement, l'analyse argumentative du discours telle qu'elle guidera notre propos ici « déconstruit le discours pour en retrouver les composantes et reconstruire, derrière la concrétisation matérielle de surface, le modèle qui la sous-tend et la logique qui la met en mouvement dans une situation socio-institutionnelle donnée. Ce faisant, elle donne à voir un fonctionnement discursif dans sa régulation propre, et éclaire un système qui n'apparaît pas à l'œil nu. Elle se propose de dégager, sans la juger à l'aune de normes de validité universelles, la logique particulière qui préside à l'élaboration de discours concrets. Elle tient compte de leur variété et de leurs différences, des liens et des ruptures qui s'établissent entre eux » (Amossy, 2012).

C'est donc cette démarche que nous mettrons en œuvre dans ce travail, en l'ajustant à notre objectif et à notre corpus particuliers sous la forme de ce que nous appellerons « analyse topique ».

4. Terrain et résultats attendus

Notre ambition générale telle qu'elle commence à prendre forme est donc de montrer l'intérêt de l'analyse argumentative du discours pour donner à voir les formes idéologiques, les médiations symboliques, qui cadrent la pensée sociale à un moment donné, sur un sujet donné.

Pour défendre et illustrer cette idée, nous avons choisi le terrain de la controverse nucléaire¹. Le choix aurait pu être autre. En effet, nous cherchons plus à illustrer un principe général quant à l'approche des problèmes publics qu'à proposer une réflexion sur une question spécifique. Il se justifie néanmoins par plusieurs raisons. Le débat nucléaire est tout d'abord un problème de société canonique : il possède les caractères de typicité, de diachronie et d'indivisibilité au sens d'Hirschman (1995) et il résiste en partie à l'explication par des variables sociodémographiques et politiques (la question divise en interne tous les partis politiques, y compris écologistes). Il présente également l'intérêt d'être en prise avec la question de l'écologie, particulièrement saillante aujourd'hui, et plus largement avec la question de l'avenir énergétique que l'on peut sans trop de risque considérer comme un des enjeux politiques contemporains majeurs. Enfin, c'est également un débat que nous connaissions très peu avant de débiter notre recherche et au sujet duquel nous ne possédions pas d'opinion tranchée. La dénégation est peut-être naïve, mais nous pouvons attendre un gain de distance de cette situation.

Ensuite, nous avons choisi un moment de production discursive intense autour de la question nucléaire, à savoir le séisme et le tsunami du 11 mars 2011 qui ont frappé le Japon et endommagé une centrale nucléaire de Fukushima. Ce choix repose sur le caractère proprement événemential de cet événement (Romano, 1998) : en bousculant un ordre des choses (la sécurité du nucléaire dans les pays développés), il entraîne une forte production discursive où se laissent voir des cadres d'interprétation divers. Nous avons également choisi de concentrer principalement nos analyses sur un corpus de commentaires d'actualité produits par des internautes sur divers sites de presse en ligne, choix que nous aurons largement l'occasion de commenter dans le corps de la thèse.

¹ Nous entendons par là le choix sociétal de l'utilisation ou non de l'énergie nucléaire civile comme mode de production d'énergie et non l'implantation particulière d'une centrale ou d'un centre de traitement des déchets à tel ou tel endroit.

Nous attendons ainsi trois grands types de résultats de ce mouvement général. Un résultat ethnographique puisque nous proposerons un cliché des grands modes d’appréhension de la question nucléaire qui structurent l’espace public après Fukushima. Un résultat conceptuel puisque nous développerons le concept de « mode d’appréhension » comme outil d’analyse heuristique. Et enfin un résultat pratique puisque nous pensons qu’une telle analyse fournit un matériau original susceptible d’alimenter la réflexion politique. Plus généralement, notre démarche plaide pour l’intérêt de l’analyse argumentative du discours social telle que nous la concevons pour l’interrogation des débats politiques publics.

5. Idéalisme ou *Aufklärung*

Nous devons faire une dernière précision avant de développer de manière plus détaillée la structuration générale de notre travail. Suggérer que nous nous intéresserons aux idées et ce dans l’éventualité de les offrir à la réflexion critique confronte immédiatement à une critique forte : celle de l’idéalisme.

Imaginons-nous, tel un Habermas, « un espace de discussion clos dans lequel l’objet serait de cerner la pureté des intentions de chacun, espace qui existe comme revendication mais ne s’observe pas comme structure sociale observable » (Jeanneret, 1999) ? Non point : nous voyons bien un espace public tiraillé de conflictualités, mu par des logiques hétérogènes, éclaté en sous-espaces plus ou moins autonomes, et au sein duquel le destin des discours et des idées est intimement lié aux dispositifs de médiation qu’ils traversent. La théorie du discours social, que nous développerons et au sein de laquelle nous nous inscrirons, est bien claire sur ce point. Néanmoins, nous entendons montrer que parmi ces médiations multiples, il existe des formes idéelles à la fois émergentes et historicisables, qui canalisent les cadres de la pensée et donc de l’action.

Par ailleurs, en ce qui concerne les retombées « pratiques » que nous attendons de notre travail, il est bien clair que nous n’entendons absolument pas apporter de solution à un débat quel qu’il soit. Nous revendiquons en revanche un positionnement éthique tel que le proposent Alain Rabatel et Roselyne Koren lorsqu’ils jugent pertinent, dans une société où les discours se multiplient et circulent à vive allure, d’interroger en profondeur la manière dont « les savoirs peuvent se co-construire, les raisonnements s’élaborer, les valeurs se définir en se confrontant dans un espace qui permette de faire société » (Rabatel et Koren, 2008).

Dans ce cadre, le chercheur ou, après lui, le journaliste-médiateur soucieux de jouer un rôle

critique dans l'économie des débats de société peut prendre le parti d'essayer « de donner au lecteur à réfléchir en le guidant dans une délibération ouverte où les différentes options sont pesées dans leurs conséquences probables » (Amossy, 2008b). En effet, lorsqu'il « découpe des problématiques, dévoile la nature des différends entre les groupes sociaux, expose des soubassements doxiques et des modes de raisonnement divergents et souvent incompatibles [l'analyste], fait plus qu'offrir un savoir – il tente de susciter la réflexion en l'élevant au-dessus du niveau des confrontations verbales dans lesquelles sont pris les acteurs engagés » (Amossy, 2012).

Nous suivons ainsi l'enseignement du philosophe Ernst Cassirer, que nous retrouverons dans le cadre théorique de cette thèse, et qui se rattache, par-delà la tradition kantienne, à celle des philosophes de l'*Aufklärung* des « Lumières » : son ambition est de rendre les humains conscients de leurs propres mythologies, conscients des formes idéologiques diverses et concurrentes qu'ils ont formées et qui les forment en retour. Cette *Aufklärung*, loin d'être absolutiste, ne vise donc pas l'établissement d'un sens unilatéral mais « est ouverte au contraire vers des formes différentes de celles de notre culture rationnelle, mais tout aussi riches de sens humain, les formes mythiques [ou idéologiques], qui, par excellence, sont le cadre universel de la culture » (Schérer, 1971:37).

Nous venons donc d'esquisser les premiers contours de cette thèse. La deuxième partie de cette introduction en présente la structure détaillée.

6. Plan détaillé de la thèse

Cette thèse s'organise en deux moments. Le premier (chapitre 1 à 3) relève d'un souci général de fonder en théorie notre démarche ; le second (chapitre 3 à 6) développe notre méthodologie d'analyse et présente nos résultats.

Le chapitre 1 présente en premier lieu la théorie du discours social de Marc Angenot. Celle-ci pose que l'air du temps culturel d'une époque est structuré par des « logiques en conflits », que l'on peut lire dans son « discours social », c'est-à-dire dans l'ensemble de ses productions discursives. Sur ce fond théorique, nous faisons l'hypothèse qu'il est possible d'observer de telles divergences de logiques au sujet de thématiques spécifiques. Nous formulons donc la problématique suivante pour notre travail de thèse : **est-il possible de saisir dans le discours social des formes idéologiques qui structurent l'appréhension des problèmes publics par les individus ?** La suite du premier chapitre vise à justifier la formulation de cette

problématique générale. Pour ce faire, nous proposons d'inscrire notre théorie de la communication au sein de la tradition des « sciences de la culture »². Ce mouvement permet de défendre la pertinence théorique de l'analyse fine des productions symboliques humaines. Plus précisément, il s'agit de justifier notre intérêt pour le versant discursif et idéal des controverses aux côtés des jeux d'acteurs, des dispositifs ou encore des intérêts privés. Nous proposons de synthétiser le point de vue des sciences de la culture sur les productions symboliques humaines (langues, discours, mythes, idéologies, rites, architectures,...) en trois grands principes : le principe de construction, le principe de créativité, et le principe de rétroaction³. Ces principes conduisent à acter la « légalité [...], la spécificité et l'autonomie relative du monde sémiotique » (Rastier, 2001:187). C'est-à-dire à faire le constat, contre les programmes naturalistes, mécanistes, rationalistes, ou structuralistes, que l'humain doit être compris à travers l'étude de la diversité de ses formes culturelles, toujours renouvelées par la communication. Ce chapitre est également l'occasion de faire un détour par le champ des sciences cognitives. Considérant qu'une théorie de la communication doit également être une théorie de l'esprit, nous montrons que les conceptions communicationnelles de la culture trouvent un appui fort dans les acquis les plus récents des études de cognition. Enfin, ce parcours nous mène à conclure le chapitre par une synthèse des six règles fondamentales qui guident notre approche des objets culturels.

L'argument général du chapitre 1 est le suivant : une théorie de la communication inscrite au sein des sciences de la culture reconnaît, contre tout mécanisme et tout objectivisme, que l'étude des productions symboliques constitue le moyen privilégié de la connaissance de l'humain par l'humain. Ceci implique, dans le cadre de notre terrain de thèse, que l'étude des controverses doit faire une place à l'étude des médiations opérées par les visions du monde diverses et contradictoires qui s'y expriment.

Le chapitre 2 tire les conséquences de l'affirmation précédente. Puisque les productions symboliques humaines doivent être étudiées dans leur détail, il faut se munir d'une théorie et d'une méthodologie qui en reconnaissent la complexité. Nous en restons dans le cadre de cette

² Nous faisons allusion par ce terme à la tradition allemande des *Kulturwissenschaften* et non aux anglo-saxonnes *cultural studies* (Chalard-Fillaudeau, 2015).

³ Le développement de ces principes fait l'objet du chapitre. Nous pouvons les résumer ainsi : le monde humain n'est pas l'enregistrement d'un monde empirique prédonné mais il en est une construction fondée sur l'attribution de sens ; cette construction signifiante est à la fois structurée historiquement et en perpétuelle réflexion car elle émerge de situations toujours contingentes ; les productions culturelles rejaillissent dialectiquement sur leurs producteurs de telle sorte que l'humain ne peut plus être compris hors de sa culture.

thèse à l'analyse de la composante discursive des controverses et c'est pourquoi nous consacrons le chapitre 2 au champ de l'analyse du discours (AD). L'objectif général du chapitre est ainsi de résumer les grandes lignes de forces de l'AD. En effet, nous partons du constat que ce champ jouit d'une diffusion faible au sein même du milieu académique français alors qu'il offre un ensemble d'apports théoriques et méthodologiques forts pour l'étude de la communication. Ce manque de reconnaissance repose selon nous sur plusieurs éléments que nous développons : un sens commun transparentiste qui laisse penser que l'on peut traverser les textes sans précaution pour accéder au sens qui y serait déposé, la multiplicité des courants théoriques qui n'aide pas à voir l'unité du champ, la difficulté qu'il peut y avoir à saisir l'« ambition générale » de l'AD (c'est-à-dire la manière dont elle problématise ses objets), et enfin le malentendu qui fait espérer d'elle des outils d'analyse alors qu'elle ne propose – et c'est déjà beaucoup – qu'un point de vue spécifique sur les discours et des ressources descriptives/heuristiques⁴. L'ambition de ce chapitre est donc de proposer un parcours descriptif qui permette de saisir ce que « fait » l'analyse du discours. Ainsi, après un rappel de l'historique de la constitution du champ, nous en proposons une définition synthétique et listons ses grands apports théoriques et méthodologiques. Ce mouvement, additionné à celui du chapitre précédent, permet d'explicitier les considérants épistémologiques qui guident l'ensemble de notre approche dans cette thèse.

L'argument général du chapitre 2 est le suivant : partant du constat que le champ de l'analyse du discours manque de reconnaissance au sein du milieu académique alors que ses apports théoriques et méthodologiques sont considérables, nous proposons un parcours qui permette d'en clarifier les contours. Ce mouvement permet de présenter en creux notre méthodologie, ou plus précisément notre regard sur les discours. Ce chapitre vise donc à compléter notre cadre théorique et à donner les premiers contours de notre méthodologie.

Le chapitre 3 présente notre corpus d'analyse. Il se divise en deux parties. La première justifie le choix des discours produits autour de l'événement de Fukushima pour étudier les formes idéologiques de rapport au nucléaire qui circulent dans l'espace public français. En effet, nous développons une conception de l'événement comme « phénomène disruptif » qui conduit les individus à réévaluer leurs cadres d'interprétation du monde. L'événement, en choquant des attentes, en remettant en cause des croyances, en faisant voir des choses jusque-là inaperçues, impose un travail individuel ou social de réappropriation herméneutique du monde. Ces

⁴ Ce concept est développé dans le chapitre en question.

moments discursifs sont particulièrement intéressants pour l'analyse car ils montrent à la fois les résistances d'un ancien monde ébranlé et les nouvelles propositions de sens qui émergent. De surcroît, le choix d'un tel corpus s'inscrit dans la continuité de notre cadre théorique puisqu'il s'intéresse au travail situé d'interprétation du monde des individus par la production symbolique discursive. La deuxième partie du chapitre entend pour sa part justifier le choix d'un corpus de commentaires d'actualité produits sur des sites de presse en ligne. Ce matériau étant encore peu exploré, il nous a semblé nécessaire de circonscrire les nombreux problèmes épistémologiques que pose son utilisation (sociologie des utilisateurs inconnue, genre discursif hétérogène, contenu souvent violent, méta-énonciation de la modération, diversité des dispositifs...) pour le faire finalement apparaître comme un candidat très honorable au corpusage dans une optique d'étude du discours social. Si la théorisation de l'événement que nous proposons est classique en SIC, le travail de caractérisation des corpus de commentaire est original.

L'argument général du chapitre 3 est le suivant : les productions discursives autour d'un événement disruptif sont un lieu privilégié d'observation de la mise en intelligibilité du monde par les individus. De plus, les commentaires d'actualité sur les sites de presse en ligne, loin de n'être que les masses ineptes qu'ils peuvent paraître, offrent une fenêtre intéressante sur les formes idéologiques qui circulent dans le discours social.

Le chapitre 4 entame l'analyse proprement dite. Nous y proposons une première plongée dans notre corpus. En effet, si l'objectif central de notre thèse est la reconstruction de modes d'appréhension différents au sein du discours social, la méthodologie d'analyse topique que nous adoptons nous offre la possibilité d'établir la *topique générale* à l'œuvre dans notre corpus. Ce travail de relevé permet d'obtenir un premier aperçu du contenu des commentaires ainsi que d'opérer quelques comparaisons entre les divers sites de presse. La première partie du chapitre présente la méthodologie d'analyse topique. Les topoï y sont définis, à la différence de chez Aristote, non pas comme des schèmes de raisonnement vides, mais comme la simple récurrence de formes sémantiques ou matérielles. Nous montrons par ailleurs que cette approche des textes respecte les préceptes de l'AD identifiés au chapitre 2. La deuxième partie du chapitre présente les résultats de l'analyse. Il y apparaît que la topique se structure autour d'une quinzaine de grands pôles qui donnent un aperçu du rapport global de l'espace public francophone à l'événement de Fukushima et au nucléaire. Cette limitation de la topique à quelques grands pôles attracteurs confirme par ailleurs le cadre théorique du discours

social : à un moment donné, dans un état de société donné, sur un sujet donné, tout ne se dit pas, tout ne se pense pas, mais une délimitation entropique du dicible et du pensable s'opère par une forme d'air du temps culturel.

L'argument général du chapitre 4 est le suivant : l'analyse topique permet de délimiter la topique générale à l'œuvre dans une portion de discours social. Dans notre cas, elle permet de faire apparaître les grands pôles attracteurs autour desquels se condense le répertoire topique sur le nucléaire après Fukushima.

Le chapitre 5 constitue le cœur de notre analyse. Il apporte une réponse directe à notre problématique en montrant que dans notre corpus, la topique générale est structurée par un ensemble de « visions du monde » radicalement différentes que nous appelons « modes d'appréhension » (MA). Nous montrons que les topoï qui apparaissent de manière éparse dans le corpus peuvent être regroupés en réseaux associatifs signifiants qui forment des visions du monde relativement cohérentes. Ce constat présente une implication fondamentale quant à la formation de l'opinion sur les questions de société : le tumulte idéologique est d'autant plus complexe que les MA n'apparaissent jamais de manière complète et explicite ni portés canoniquement par des acteurs identifiables. Au contraire, ils se retrouvent de manière éclatée jusque dans la parole individuelle. Ainsi, dans une même prise de parole, un locuteur peut convoquer des MA divers, et ce avec plus ou moins d'aisance selon leur compatibilité idéologique. Les MA que nous reconstruisons ne sont en fait que la stabilisation du *fond commun idéologique* d'un même ensemble culturel saturé de conflits, de contradictions, et de bricolages. Dans la première partie du chapitre, nous présentons la méthodologie de cette « reconstruction de MA ». Celle-ci consiste principalement en une pratique herméneutique dont nous décrivons les modalités. Elle s'appuie également sur une analyse distributionnelle automatisée que nous effectuons afin d'objectiver en partie nos résultats. La méthodologie de cette analyse est également décrite dans ce chapitre. La seconde partie du chapitre présente les sept MA qui émergent de notre analyse. Ceux-ci sont principalement présentés sous la forme de ce que la microsociologie nommerait « portrait ». En analysant les topoï caractéristiques de chaque MA et nous appuyant sur un grand nombre de citations, nous essayons de cerner au mieux les différents mondes subjectifs qu'ils proposent, avec leurs objets, leurs valeurs, leurs idéaux et leurs manières propres de raisonner. Chaque portrait se conclut par un résumé synthétique du MA sous la forme d'un tableau de caractéristiques d'une part, et sous la forme d'un court texte d'autre part.

L'argument général du chapitre 5 est le suivant : l'analyse des discours produits par les internautes autour de l'événement de Fukushima permet de montrer que ce ne sont pas de simples avis divergents mais des manières radicalement différentes de faire sens avec le monde qui circulent dans l'espace public.

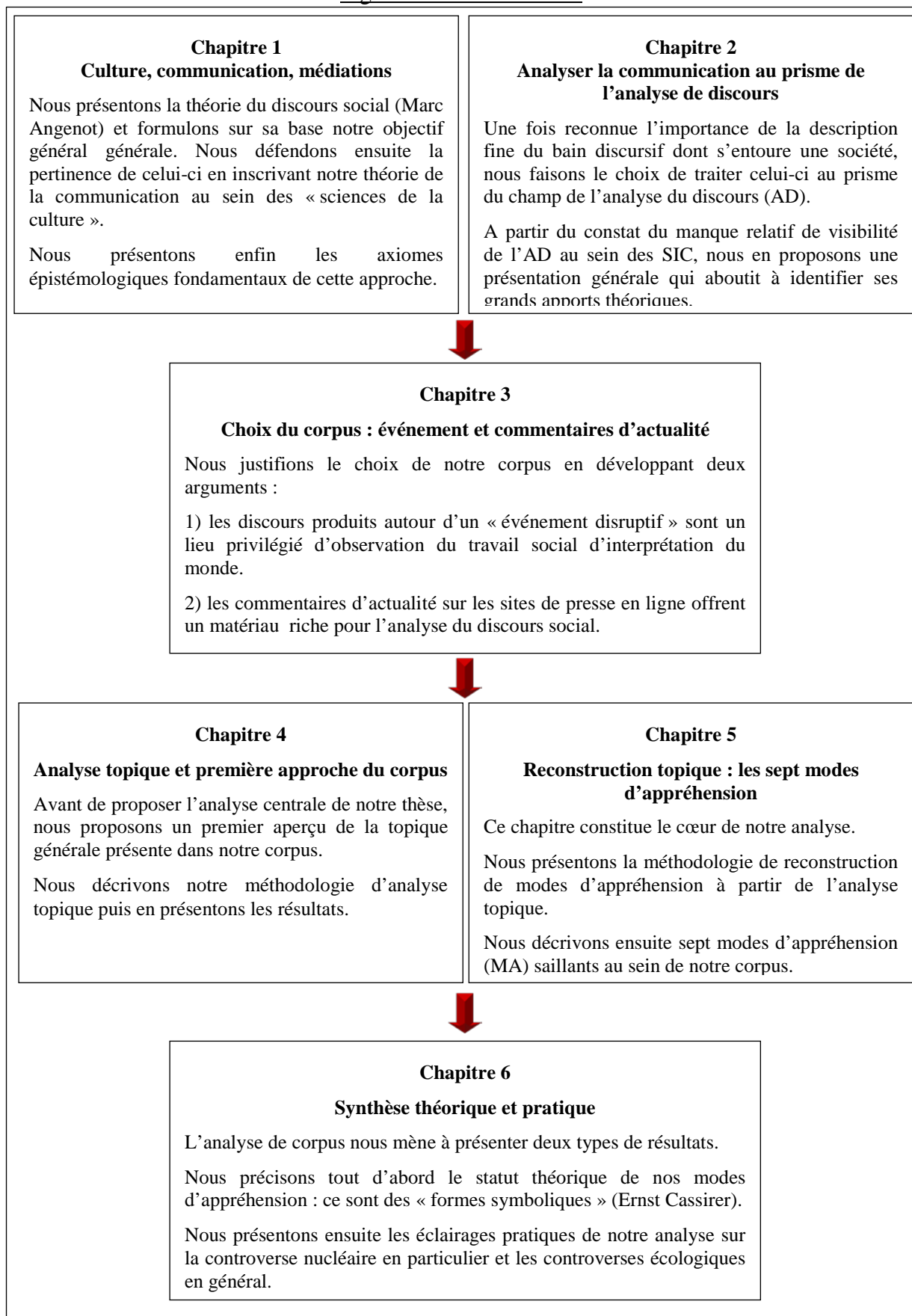
Le chapitre 6 propose une double synthèse sur nos analyses, théorique dans une première partie, et pratique dans une seconde. La synthèse théorique concerne le statut conceptuel de nos MA. Nous cherchons à dépasser le flou de formulations telles que « vision du monde », « mode de pensée », forme « idéologique » ou « culturelle », en précisant la nature de nos MA sur la base des enseignements de l'analyse. Après avoir présenté la « philosophie des formes symboliques » d'Ernst Cassirer, nous montrons que les MA tels que nous les définissons peuvent être considérés comme des types particuliers de formes symboliques. Ce sont des idéaux-types au sens de Weber qui dessinent les contours des concrétions de sens qui se forment et déforment au gré des communications humaines et permettent aux individus de donner du sens à leur environnement. La synthèse pratique revient quant à elle sur les différents points qui sont apparus à l'analyse comme des pivots idéologiques de la controverse sur le nucléaire (et plus largement des controverses écologiques voire des débats publics en général). En effet, un des grands intérêts de l'AD est de mettre au jour certaines des questions philosophiques et/ou politiques de fond qui structurent les discussions contradictoires. S'il ne lui appartient pas scientifiquement de les traiter, son rôle social peut néanmoins être de les partager sur la scène publique. Nous proposons donc de revenir brièvement sur ce qui nous semble être les points idéologiques clef de la controverse nucléaire et plus généralement des controverses environnementales dans l'espace public francophone⁵. Cette dernière partie s'éloigne quelque peu des standards de l'écrit scientifique dans la mesure où elle se présente comme une succession de réflexions embryonnaires sur des sujets divers. Nous nous sommes néanmoins permis cet écart dans la mesure où ceux-ci procèdent directement de nos analyses. Cette dernière synthèse doit ainsi être considérée comme une illustration des intérêts de notre démarche générale pour alimenter la délibération publique.

⁵ Nous employons ici le qualificatif « francophone » et non « français » car notre corpus étant produit par des internautes anonymes, nous ne pouvons identifier que leur langue et non leur nationalité. Nous pouvons néanmoins faire l'hypothèse forte que nous avons affaire dans la majorité des cas à une parole française.

L'argument général du chapitre 6 est le suivant : nos analyses nous mènent à deux types de synthèses. La première consiste à proposer un statut théorique déterminé au concept de MA : les MA sont des « formes symboliques » (Ernst Cassirer). La seconde est une illustration des intérêts de notre approche des débats publics pour nourrir la réflexion politique. Nous y synthétisons et commentons les différents pivots idéologiques de la controverse nucléaire tels qu'ils ont émergé de notre analyse.

La figure 1 résume le mouvement général de la thèse :

Figure 1. Plan de la thèse



CHAPITRE 1. CULTURE, COMMUNICATION, MEDIATIONS

SECTION 1. De la théorie du discours social à la formulation de notre objectif général. .. 23

SECTION 2. Les sciences de la culture : légaliser l'étude du monde sémiotique 35

SECTION 3. Sciences de la culture et cognition : la dimension émergente de la vie humaine 51

SECTION 4. Les conséquences épistémologiques d'une inscription au sein des sciences de la culture. 60

INTRODUCTION DU CHAPITRE 1

L'objectif général de notre thèse est de démontrer l'intérêt d'une analyse de la dimension discursive des controverses pour en saisir une partie de la dynamique. Nous faisons en effet l'hypothèse qu'un problème de société peut être appréhendé au travers d'univers de sens variés qui constituent autant de cadres médiateurs pour la pensée. Ces univers de sens sont en partie reconstituables à partir de l'analyse des productions discursives des individus et leur mise au jour doit permettre de comprendre une part du jeu des accords et des désaccords sur un sujet donné. Afin de tester cette approche, nous nous intéressons au débat sur l'énergie nucléaire dans l'espace public français. Pour ce faire, nous étudions les productions discursives d'internautes à la suite de l'accident de Fukushima pour y chercher des manières diverses de donner du sens au monde que nous appelons « modes d'appréhension » (MA).

Cette problématisation se construit sur un ensemble de postulats théoriques qu'il nous semble nécessaire de développer. En effet, entendre saisir des principes de régulation idéologique au sein de l'apparente cacophonie argumentative de l'espace public implique une certaine vision de la discursivité sociale. Nous empruntons celle-ci à la « théorie du discours social » développée par Marc Angenot (1989a ; 2006). Selon elle, l'ensemble des productions discursives d'une époque s'insère dans le cadre semi-contraignant d'une « hégémonie » qui délimite le pensable et le dicible à un moment donné, dans une société donnée. Nous présenterons donc ce cadre théorique (dont il a déjà été montré la productivité en SIC, cf. Delforce et Noyer, 1999 ; Auboussier, 2009 ou encore Tavernier et al, 2010) et montrerons comment il aboutit à la formulation de notre objectif général.

Ce premier chapitre sera également pour nous l'occasion d'aller plus loin dans l'exposition de notre posture épistémologique générale. En effet, nous posons à partir de la théorie du discours social que l'ensemble des discours qui traversent le champ social, de la conversation de bistrot à l'allocution politique en passant par le traité de philosophie et la bande-dessinée belge, ont quelque chose à voir avec les modes de pensée en vigueur d'une époque, avec un air du temps culturel. Or, affirmer cela revient à faire une hypothèse que d'autres ne feraient pas sur la nature et la fonction du symbolique au sein de la vie sociale.

En Sciences Humaines et Sociales (SHS), de nombreux travaux prennent des discours (médiatiques, institutionnels, d'enquêtes...) comme matériau pour accéder à une sorte d'au-delà (des représentations sociales, une idéologie ou un projet politique, un imaginaire, une

opinion éventuellement publique, etc.). Cependant, la diversité des champs théoriques mobilisés et l'illusion d'évidence qui entoure beaucoup de problématisations des discours font que le cadre épistémologique dont se soutiennent ces approches n'est pas toujours explicité. Les SIC sont d'ailleurs souvent le lieu de critiques pénétrantes envers les approches visant à voir dans les discours une « opinion publique » (Quéré, 1990) ou des « représentations de » (Krieg-Planque, 2006 ; 2012:40-41).

Nous souhaitons donc ici expliciter le plus clairement possible l'ensemble de nos positions théoriques. Bien que notre argumentation n'ait sur ce plan rien de particulièrement novateur, nous pensons qu'une thèse est le lieu idéal pour des développements qui trouvent difficilement leur place dans d'autres types de productions scientifiques au format plus court. De plus, sur un plan scientifique cette fois, une telle démarche permet d'éviter sinon le vite-pensé au moins le vite-dit souvent problématique. En effet, comme le fait remarquer Joëlle Le Marec, il n'est pas rare que « les textes scientifiques en sciences humaines soient [...] pris dans une contradiction aiguë : ils assument très lourdement la scientificité de la démarche, mais paradoxalement, c'est l'autorité auctoriale, ou à tout le moins éditoriale, qui joue à plein, alors même qu'idéalement, la validité d'une production scientifique n'est pas référée à l'autorité d'un auteur, mais aux faits dont elle se soutient » (Le Marec, 2002). Nous espérons ainsi que la déconstruction théorique que nous entreprenons dans ce chapitre permette de montrer avec clarté les différentes données qui nous mènent à nos options théoriques et méthodologiques générales en sorte que celles-ci « se soutiennent de leur seule énonciation » (*Ibid.*).

Pour ce faire, nous ferons appel aux théorisations des sciences de la culture (à partir notamment des travaux du philosophe Ernst Cassirer). Les sciences de la culture ne sont pas une discipline mais un champ épistémologique qui définit les conditions d'étude des objets culturels (les discours, les objets, les pratiques, etc.). Les SIC prennent ainsi part au premier chef à ce champ de réflexions. Nous chercherons donc à délimiter les contours de notre cadre théorique en superposant les points de vue des SIC et d'autres domaines des sciences de la culture.

Plan du chapitre

La première section de ce chapitre sera consacrée à la présentation des grandes lignes de la théorie du discours social de Marc Angenot. Nous exposerons ainsi le cadre conceptuel général qui a mené à la formulation de notre objectif de recherche.

Dans la deuxième section, nous nous attacherons à justifier notre intérêt pour la dimension symbolique des controverses. À partir d'un rapide aperçu du champ des sciences de la culture au sein duquel s'ancre notre théorie de la communication, nous défendrons « la légalité [...], la spécificité et l'autonomie relative du monde sémiotique » (Rastier, 2001). Nous appuierons celle-ci sur trois grands principes de fonctionnement des objets culturels : le principe de construction, le principe de rétroaction et le principe de créativité.

Dans la seconde section, nous chercherons à montrer que ces trois grands principes issus de réflexions avant tout philosophiques sont confirmés aujourd'hui par les plus récents acquis des sciences cognitives. Ces développements peuvent s'éloigner des canons d'une thèse en SIC. Néanmoins, outre le fait qu'ils répondent à leur invitation interdisciplinaire, il nous semble intéressant de montrer que des conclusions similaires peuvent émerger de cadres de réflexion éloignés. Cette coopération permet d'une part une consolidation réciproque et un éclairage différent de son objet.

Dans la troisième et dernière section, nous synthétiserons les apports épistémologiques d'une inscription au sein des sciences de la culture : nous expliciterons la nécessité d'un « structuralisme émergentiste⁶ » puis résumerons sous la forme de quelques règles fondamentales notre approche des productions culturelles. Nous entendons, à travers ce parcours, donner à voir l'ensemble des considérants épistémologiques qui structurent notre démarche générale.

⁶ Comme nous le verrons plus loin, « émergentiste » est à prendre au sens de l'émergence cognitive chez Varela (1989) : les structures sont perpétuellement réactualisées dans une situation toujours singulière mais sur la base d'un historique directeur.

SECTION 1. DE LA THEORIE DU DISCOURS SOCIAL A LA FORMULATION DE NOTRE OBJECTIF GENERAL

La manière dont nous abordons notre corpus ainsi que les questions que nous lui posons sont issues de la théorie du « discours social ». Celle-ci, développée par Marc Angenot, historien des idées, philosophe, spécialiste de rhétorique, postule que l'ensemble des discours qui circulent dans un état de société donné sont canalisés par des formes idéologiques. Ce sont ces formes, dont nous allons développer la spécificité, que nous chercherons à caractériser dans ce travail.

Nous présenterons donc ici succinctement le cadre de la « théorie du discours social » avant de formuler l'objectif de recherche général de notre thèse.

1. La théorie du discours social

Dans son travail fondateur *1889, un état du discours social*, Marc Angenot (1989a) a cherché à faire la somme et à analyser tout ce qui pouvait se dire, s'imprimer, et se diffuser dans une année particulière, à savoir l'année 1889. Ce corpus ambitieux regroupe les discours journalistiques et politiques grand public mais également les revues philosophiques et scientifiques plus confidentielles, les textes d'opéra bourgeois et les chansons populaires, les correspondances entre intellectuels, les blagues de bistrot telles qu'elles ont pu être compilées dans les journaux bon marché, etc. Point de légitimité *a priori* ni de médiacentrisme dans un tel corpus mais l'espoir hardi de toucher du doigt ce que l'on appelle le *Zeitgeist*, l'esprit du temps, ou plus globalement la « culture » d'une société.

Ainsi, « renonçant, pour un temps en tout cas, à l'analyse sectorielle de champs et de genres discursifs déterminés – littéraire, philosophique, scientifique, politique, publicistique – et à la description de complexes discursifs qui se trouvent isolés d'emblée et analysés ainsi comme s'ils étaient réellement autonomes, cette analyse du discours social global prétendait décloisonner la recherche, réintégrer les “secteurs” discursifs particuliers dans une topographie ou un réseau interdiscursif global, prendre “à bras le corps” [...] l'énorme masse discordante des langages qui viennent à l'oreille de l'homme-en-société, voir si une figure quelconque se dégage de leur amoncellement et reconquérir ainsi une perspective totalisatrice » (Angenot, 2006).

1.1. Discours social et hégémonie

D'une telle coupe synchronique du flot des idées qui peuvent circuler dans une communauté, Marc Angenot établit alors que, par-delà l'hétérogénéité apparente de toutes les productions discursives d'une époque, se dégagent certaines constances qui se regroupent sous une tendance hégémonique.

Derrière le tohu-bohu apparent et l'intuition naïve que tout peut se dire et, mieux encore, que tout se dit toujours quelque part, il est en fait possible de « ressortir du régulé, du récurrent, derrière les variations et les avatars ; des règles prédominantes de cognition et de mise en discours, derrière la diversité des écritures, des genres et des axiomatiques ; une topique commune en deçà des argumentations et des narrations qui s'affrontent et qui poléminent ; une diffraction arbitrée et organisée des niveaux de style et de langage ; une stratification fonctionnelle où la langue légitime se dégage de hiérarchies de distinction entre le style "concierge" du Petit Parisien et la rhétorique soutenue de la Revue des Deux Mondes » (Angenot, 1989b). Cette recherche de dominances et de récurrences, de principes de cohésion et de contraintes permet de montrer que « le discours social n'est pas une juxtaposition de formations discursives autonomes, strictement renfermées sur leurs traditions propres, mais un espace d'interactions où des contraintes, des impositions de thèmes et de formes viennent incessamment colmater les brèches, contrecarrer les tendances centrifuges, apporter au *Zeitgeist* une sorte d'unification organique, fixer entropiquement les limites du pensable, de l'argumentable, du narrable, du scriptible » (*Ibid.*).

Le discours social est ainsi le bain discursif général qui informe la pensée individuelle et collective. Il y a, dans un moment social donné, des manières de connaître, des évidences partagées, des tournures de raisonnement privilégiées, des valeurs cardinales, qui sont relativement stables et qui sont régulées par une hégémonie.

Ce terme d'hégémonie est toutefois passablement trompeur car il faut bien s'aviser que dans la théorie du discours social, l'hégémonie n'est pas :

- 1) le discours qui se dit le plus fort ou le plus souvent, c'est-à-dire celui d'un groupe dominant ou d'une doxa.
- 2) Une structure forte qu'il faudrait entendre selon la définition canonique de Louis Hjelmslev comme une « entité autonome de dépendances internes ».

Au contraire, l'hégémonie est à la fois :

- 1) l'inventaire du dicible et du pensable, du centre à la périphérie. Elle inclut de ce fait autant les idées *mainstream* que les contre-doxa subversives des milieux les moins audibles. L'hégémonie retient autant la parole du centre que de la périphérie et s'oppose en cela non pas au contre-dit ou au non-dit mais au pas-encore-dit.
- 2) un bain, « medium de toute pensée publique, de toute expression même paradoxale » (Angenot, 2006), dans le sens où toute parole et toute pensée ne peut se faire qu'en prise avec la multiplicité des discours circulants et des évidences d'une époque. On ne parle ni ne pense jamais dans le vide mais l'on convoque toujours, volontairement ou à notre insu, les préoccupations, les déjà-dit, les conventions de notre temps⁷. On retrouve ici le principe dialogique bakhtinien.
- 3) au-delà d'un inventaire de formes et d'une matrice, l'hégémonie est un *principe général de régulation entropique* : « l'objet que [Marc Angenot a] cherché à synthétiser n'était pas ce tout empirique, cacophonique à la fois et redondant, mais les règles de production et d'organisation des énoncés, les typologies et topographies, les répertoires topiques et les présupposés cognitifs, la logique de division du travail discursif qui, pour une société donnée, semblent organiser et délimiter le dicible – le narrable et l'argumentable si on pose que narrer et argumenter sont les deux modes prédominants du discours. » (*Ibid.*)

1.2. Un structuralisme ouvert

La théorie du discours social est ainsi un structuralisme ouvert. Elle entend tout d'abord reconnaître que le dialogisme généralisé, la circulation des discours dans la société, opère une forme de stabilisation entropique des grandes idées d'un temps ainsi que des formes pour les dire⁸.

⁷ Notre espace public contemporain est d'ailleurs régulièrement mis face à cette problématique, avec plus ou moins de lucidité. Lorsque l'on se demande si un geste, celui de « la quenelle », charrie *obligatoirement* avec lui des connotations antisémites ou lorsque se pose la question de savoir si diffuser des caricatures de Mahomet après les attentats de Charlie Hebdo relève de la revendication anti-intégrismes ou de la participation à une islamophobie par ailleurs bien présente, on ne fait que se heurter à l'impossibilité de la parole singulière à ne pas s'inscrire dans le réseau des discours déjà-là et à ne pas se soumettre à des interprétations multiples, des récupérations, des détournements, des revendications, etc. Autrement dit, « le sens ne s'opère pas sur une plage vierge de toute interprétation, mais dans le maillage d'un discours social commun » (Tavernier, 2010:12).

⁸ Marc Angenot écrit ainsi : « l'approche socio-discursive que je prône a pour axiome [...], de ne pas dissocier le "contenu" de la "forme", ce qui se dit et la manière de le dire. Le discours social en tout temps unit des "idées" et des "façons de parler", de sorte qu'il suffit souvent de s'abandonner à une phraséologie pour se laisser absorber par l'idéologie qui lui est immanente. De sorte aussi qu'avec le recul du temps, le sentiment de perte d'efficace et de ringardise face aux discours de jadis englobe tout d'un tenant les idées et les manières

Le discours social est ainsi un « quasi système » où des régulations s'opèrent par le biais de divers mécanismes canalisateurs qui participent à sédimer et pérenniser certaines structures : les genres de discours sont ainsi porteurs de normes, les institutions et les groupes socio-culturels stabilisent des idéologies, les traditions entérinent des rituels, etc.

Cependant, et nous évitons là l'écueil du fixisme, ces éléments canalisateurs ne sont pas des structures autarciques et anhistoriques : « les ensembles individués, les genres et les discours ne forment pas des complexes imperméables les uns aux autres. Les énoncés ne sont pas à traiter comme des monades, mais comme des “maillons” de chaînes dialogiques ; ils ne se suffisent pas à eux-mêmes, ils sont les reflets les uns des autres, ils sont pleins d'échos et de rappels, pénétrés des visions du monde, tendances et théories de l'époque. » (*Ibid.*) Pour le dire de manière triviale, l'aristocrate entend parfois au détour d'une rue les blagues grivoises de l'homme du peuple, qu'elles lui plaisent ou non. De la même manière, des discours monarchistes peuvent trouver leur place dans des émissions de télé-réalité, même s'ils y sont ridiculisés. Plus généralement, l'être humain « braconne » (De Certeau, 1980) sans cesse les conventions, les dispositifs, les dogmes, et bricole sa manière d'être au monde avec les éléments épars (mais synchroniquement en nombre limité) qui lui sont disponibles.

De surcroît, en plus de cette porosité générale, chacun des éléments organisateurs du social est en perpétuelle réfection parce qu'il n'existe que par l'activité des acteurs sociaux. Tout comme on peut considérer en linguistique que la langue n'est jamais qu'une réactualisation permanente par les locuteurs dans l'activité de parler (Coseriu, 2001 ; Missire, 2015), les structures sociales qui canalisent et stabilisent des façons d'être et de penser sont soumises à la liberté irréductible des conduites humaines.

Nous avons donc affaire à une approche largement infusée du dialogisme de Mikhail Bakhtine dont Marc Angenot déclare retenir « l'idée d'une interaction généralisée, d'une interdiscursivité globale » tout en préférant s'attacher « aux contraintes et entropies, non pour les décrire comme un système statique, mais une hégémonie, ensemble complexe de règles prescriptives de diversification des dicibles et de cohésion, de coalescence, d'intégration » (Angenot, 2006).

autrefois adéquates de dire, les arguments persuasifs de jadis et leurs jargons. » (Angenot, 2006)

1.3. *Novum* et bougé

L'état du discours social global est ainsi en permanence travaillé par de la circulation discursive mais également par du « *novum* » ou du « bougé ». Nous avons là chez Marc Angenot non seulement l'affirmation de l'inévitable contingence des faits culturels (les temps changent, comme le rappelle la sagesse populaire) mais également une conception originale de l'émergence de la nouveauté dans les mentalités d'une époque (Angenot, 1989b).

En effet, puisque le discours social est le médium fondamental de toute pensée et qu'il est, dans le même temps, pour partie clos sur lui-même, il opère tout à la fois comme attracteur du Même et comme dissimulateur de l'Autre. C'est-à-dire qu'il tend à assimiler tout événement au déjà-connu et à masquer ce qu'il peut avoir de singulier.

L'exemple de l'accueil des théories boulangistes par l'air du temps de 1889 est parfaitement illustratif de ce phénomène. Si l'historien, avec le recul de plus d'un siècle peut classer ces discours dans la catégorie du « proto-fascisme », les politiques et les intellectuels de l'époque n'y virent que « du « bonapartisme », un « néo-césarisme », l'alliance des mécontents autour d'un « Saint-Arnaud de café-concert » » (Angenot, 1989b:15) et manquèrent, dans cette assimilation à l'ancien, les véritables innovations idéologiques du mouvement.

Ainsi, l'intégration du « *novum* », du véritablement nouveau et non du simplement neuf, ne prend que très rarement la forme de la révolution. D'une part, pour paraître inouïe, une chose doit respecter certains codes en vigueur, s'inscrire dans un système prêt à la reconnaître comme inédite. D'autre part, et dans un mouvement corrélatif, la nouveauté elle-même risque de ne pouvoir être perçue pleinement puisque, justement, elle ne se soumet pas à des critères d'orthodoxie. Au fond, l'esprit du temps ne fait jamais que se voir lui-même partout comme dans un miroir : « les hétérodoxies apparentes sont les seules acclamées, car l'hégémonie procure les moyens d'en goûter le charme et l'intérêt, alors que les innovations prometteuses — à la recherche d'un langage et d'une logique propres — risquent de faire moindre impression, de ne pas être entièrement dégagées non plus des thèmes et formes établis ; le nouveau vient dans le discours social sur des pattes de colombe. » (*Ibid.*)

Nous n'avons donc pas affaire à une « homéostasie carcérale » mais à un « bougé » lent. « Par la nature même des choses, toute rupture est d'abord un glissement de sens mal perceptible, une érosion mal balisée, un balbutiement maladroit. [...] Le changement, quand il advient, ne s'opère pas ponctuellement et non plus positivement [...] Le nouveau langage ne se dégage

jamais du premier coup, mais par une série de relais comportant des avant-coups et des après-coups, ceux-ci correspondant à une réélaboration générale du contexte nécessaire à une bonne intelligibilité de ce qui était émergent. » (*Ibid.*:22-23)

L'hégémonie admet donc, sur des échelles de temps plus ou moins longues, que du « bougé » et du « *novum* » s'immiscent et entraînent, sans que les contemporains ne puissent rien y voir, des reconfigurations de plus ou moins grande importance.

1.4. Logiques en conflit dans le discours social

Parmi les sédimentations signifiantes que l'on peut observer dans l'autarcie cognitive relative du discours social, Marc Angenot établit par ailleurs qu'il est possible d'observer des « logiques de raisonnements »⁹ divergentes. Contre une raison unique et transcendante (diversement incarnée par le rationalisme cartésien, le positivisme comtien ou encore leur avatar populaire qu'est le scientisme), il s'agit d'affirmer qu'il peut exister dans une controverse argumentative non seulement des prémisses, des valeurs et des croyances divergentes, mais également des manières de conduire son raisonnement, de produire des enchaînements valides, d'inférer le raisonnable du certain qui ne sont pas partagées mais qui présentent toutes à la fois leurs intérêts et leurs failles.

Cette observation implique donc un déplacement important du point de vue rhétorique classique vers une rhétorique historicisée et « antilogique » (Angenot, 2008). En effet, il n'est plus question de comparer des raisonnements spécieux à une rationalité universelle mais bien d'admettre qu'il existe *des* rationalités ou des manières différentes de faire usage de *la* raison¹⁰.

Dans l'histoire des sciences, de nombreux auteurs se sont confrontés à ce type de phénomènes. On pensera à la « pensée primitive » ou « pré-logique » chez Lévy-Bruhl, aux « morale aristocratique » vs « morale des esclaves » chez Nietzsche, à la « pensée enfantine » chez Piaget, au « raisonnement quotidien » ou « populaire » chez Windisch, aux « épistémé » chez Foucault ou encore plus couramment aux idéologies diverses et variées. Les querelles épistémologiques constituent également un bel exemple de logiques en conflit.

⁹ Pour un développement de cette notion de logiques de raisonnement divergentes, voir Marc Angenot (2008:261-314)

¹⁰ Cette position ne confine par ailleurs pas à un relativisme sclérosant comme cela apparaîtra en creux de nos analyses et comme nous le défendrons en conclusion de cette thèse.

Pour donner un exemple concret issu de notre propre analyse, nous pouvons citer l'exemple du raisonnement calculatoire face au raisonnement incarné¹¹. Entre un individu qui affirme que les centrales nucléaires font moins de morts par kW/h produit que les centrales à charbon et un autre qui lui rétorque qu'un tel raisonnement est réducteur et sans-cœur, ce sont deux logiques radicalement différentes qui s'opposent. Pour la pensée calculatoire l'évaluation chiffrée est le meilleur moyen de prendre des décisions rationnelles : ici, il suffit de comparer le nombre de morts causés par chacune des technologies sur une certaine période de temps, et le choix juste s'impose de lui-même. Pour le second le fait de comparer des morts apparaît comme une simplification outrancière : un mort n'est pas un mort, les situations ne sont pas comparables. Par ailleurs, le calcul réduit le choix d'une technologie de production d'énergie à son taux de mortalité ce qui néglige une multitude d'autres aspects. De ce point de vue, ce n'est qu'un raisonnement qui « évalue globalement sans calculer » qui est à même de prendre des décisions sinon rationnelles, au moins raisonnables.

On voit ici que le désaccord repose avant tout sur des *critères de validité épistémique* dont aucun n'apparaît véritablement supérieur à l'autre : quelles sont les manières d'engendrer de la connaissance valide ? Le calcul qui réduit mais mathématise ? Ou l'évaluation qui englobe mais subjectivise ?

Ce qu'il faut retenir de ces remarques générales est qu'il est possible dans l'analyse du discours social d'une époque de déceler des logiques dissemblables, des manières de donner sens au monde et de raisonner en son sein qui s'opposent irréductiblement tout en présentant chacune leurs charmes et leurs faiblesses : « il n'y a jamais chez les humains, dans la durée et dans l'espace, que des expériences sui generis, des "programmes de vérité", selon la formule de l'historien Paul Veyne, aucun n'étant en progrès sur l'autre, engendrant des croyances données pour "vraies", contingentement soutenues par des raisonnements légitimateurs ad hoc, lesquels ne prêchent que des convertis et ne sauraient prétendre à autre chose – chaque époque et chaque culture étant enfermées dans la monade cognitive de ses conventions arbitraires. » (Angenot 2008:108)

1.5. Coupures cognitives ou argumentatives

C'est à partir de ce constat de logiques divergentes que Marc Angenot propose le concept de « coupure cognitive ou argumentative » pour expliquer les désaccords argumentatifs les plus

¹¹ Pour un développement cf. chapitre 5, section 5.7.

vifs et les plus durables. Ces désaccords ne relèvent ni du simple malentendu (auquel cas il suffirait de mieux s'écouter pour s'entendre), ni de simples intérêts divergents (auquel cas il suffirait d'être un peu plus généreux pour trouver un consensus), ni même de simples différences de goût et de couleurs que chacun accepte par défaut (auquel cas il suffirait d'effectuer quelques compromis), mais ils relèvent de situations « où on ne peut pas accepter la manière adverse de soutenir sa thèse, où on ne parvient pas à en suivre le fil. Les arguments de l'interlocuteur ne sont pas écartés parce que jugés "faibles" ou "intéressés" (ce qui supposerait qu'on les comprend), ils sont écartés comme spécieux et invalides, c'est-à-dire comme "illogiques", "absurdes", "irrationnels", "fous" — si le nom ordinaire de la validité argumentative est "logique" et "raison" » (Angenot, 2009).

Ce sont donc ces situations, où la divergence est dirigée en sous-main par des logiques de raisonnement incompatibles que l'on appellera coupures argumentatives.

Par ailleurs, Marc Angenot conçoit à priori et à des fins heuristiques trois degrés de discordance : « il convient d'abord de poser une forme faible où l'impression de désaccord insurmontable n'est qu'apparente, sinon superficielle, où le désaccord entre les individus, même s'il perdure, tient à des maniérismes de la pensée et de l'expression, à des jeux pragmatiques mal déchiffrés, interprétés à contresens par l'interlocuteur, ce pour des raisons psychologiques ou culturelles. Il y a ensuite le cas d'impasses argumentatives qui tiennent à des présuppositions, à des prémisses si résolument mises hors de tout doute, à une axiologie si fondamentale et immuable dans son évidence subjective qu'aucune maïeutique ne pourra les déconstruire et qu'aucun débat ne parviendra à les problématiser ni à faire place au point de vue et aux valeurs de l'adversaire. Enfin, à un degré radical, certaines manières de raisonner sur le monde, d'y trouver des enchaînements et du sens, de percevoir une direction au cours des choses, de se poser en sujet dans la société et l'histoire et de légitimer cette vision du monde différerait non plus même seulement par les présupposés, les prémisses ou par l'axiologie de base, mais par les règles délimitant le probable et l'argumentable et dès lors dans l'essence de leurs démarches ; au point que certaines de ces manières de raisonner vont paraître, à ceux qui demeurent en dehors, inintelligibles, irrecevables, relevant d'une logique folle et non pas seulement partiales, unilatérales, sophistiques et mal déduites. » (Angenot, 2001)

Ce principe de logiques en conflit menant à des coupures cognitives dans le bain d'un même discours social constitue ainsi le fondement théorique de notre travail de thèse. C'est à partir de lui que nous formulerons son objectif général.

2. Formulation de notre objectif général

Marc Angenot a cherché à déceler ces coupures argumentatives dans la pensée politique et sociale des deux siècles derniers et a ainsi proposé quatre grands idéaux-types de logiques de raisonnement (Angenot, 2008:314-382).

Nous pensons pour notre part qu'une approche similaire est applicable dans une temporalité restreinte et sur une controverse spécifique. S'il existe, dans un état du discours social donné, des logiques de raisonnement multiples qui traversent l'espace public, nous pouvons faire l'hypothèse que ces phénomènes participent à la divergence des opinions au sein des controverses. Les mettre au jour permet ainsi de comprendre une partie des raisons profondes des désaccords sur les sujets de société. Plus précisément, dans notre perspective, cela permet d'observer les grandes formations symboliques/cognitives qui jouent un rôle médiateur dans la communication sociale sur un problème de société.

Nous l'avons vu en introduction, il ne s'agit absolument pas ici de nier l'importance des jeux d'acteurs, des intérêts économiques ou personnels, le poids des institutions ou des facteurs psycho-sociologiques dans la dynamique des controverses, mais simplement d'apporter un élément de compréhension supplémentaire, par ailleurs souvent éclipsé par les approches « hypersociologiques » (Jeanneret, 2014:87). De plus, et puisqu'il n'existe pas à notre connaissance de dispositif public qui s'attache à présenter les diverses positions au sein d'une controverse sous l'angle de l'analyse des idées et des arguments, nous pensons qu'un tel travail peut permettre de fournir aux acteurs des débats et plus encore aux citoyens ordinaires un matériau de réflexion original pour former leur opinion.

Cette position nous mène à la formulation de l'objectif général de notre travail :

Nous entendons démontrer dans cette thèse que derrière le tumulte idéologique apparent des commentaires d'internautes sur les sites d'actualité durant l'accident nucléaire de Fukushima, il est possible de dégager un nombre limité de grandes logiques cognitives que nous appelons « modes d'appréhension ». La mise au jour de ces modes d'appréhension divers permet à la fois de mettre au jour une partie des médiations symboliques de la communication sociale sur le nucléaire après Fukushima, de faire émerger les points critiques de la réflexion politique et philosophique sur le sujet, et d'observer quelques-unes des sédimentations idéologiques dominantes de notre modernité.

A noter que nous nous en tenons pour l'instant à une définition relativement vague des modes d'appréhension comme des « logiques de raisonnement », des « visions du monde », des « *Weltanschauung* » bref, des manières spécifiques de faire sens avec son environnement. Ce n'est qu'à la fin de notre analyse et grâce à elle que, dans un mouvement de retour théorique, nous proposerons de définir clairement leur statut conceptuel (cf. chapitre 6, section 1, le lecteur impatient peut se reporter directement à ces pages).

Enfin, il nous faut pointer du doigt une problématique cruciale dans notre travail : celle de l'historicité. En effet, la théorie du discours social est traversée par cette question. Le discours social comme masse synchronique qui assure l'interlisibilité des textes qui le composent est un produit foncièrement « social-historique » (Castoriadis, 1986). Les corpus de Marc Angenot, éloignés dans le temps et couvrant des empan temporels large permettent ainsi une saisie de cette historicité fondatrice. Or, celle-ci fait défaut à notre approche à deux niveaux. Tout d'abord, en nous concentrant sur les discours produits autour d'un événement singulier, nous manquons la construction du discours social sur le temps long. Nous manquons les lignes directrices et les reconfigurations éventuelles, nous nous interdisons de faire le départ entre les idées les plus stables dans le temps et celles qui ne sont que des émergences fugaces. Certes, le principe même du discours social et des formes symboliques qui le structurent est d'avoir une continuité historique : les concrétions de sens que nous observons ont sans nul doute une temporalité relativement longue, mais nous ne pouvons pas l'affirmer. Ensuite, et surtout, l'ahistoricité de notre analyse relève de sa contemporanéité : nous n'avons pas le recul historique nécessaire pour pouvoir juger à plein la singularité de notre matériau. En effet, nous même impliqué dans le discours social de notre époque, dans ses évidences et ses passages obligés, nous manquons du décalage culturel de l'ethnologue ou de l'historien.

Nous tenterons pourtant d'adapter cette approche sur un matériau synchronique. Nous souhaitons en effet illustrer sa pertinence pour analyser des problèmes de sociétés actuels. Nous pensons donc possible d'assurer, malgré l'inévitable cécité du contemporain, un minimum d'« extériorité aux faits » (Bourdieu et *al.* 1968). Tout d'abord, le cadre d'analyse du discours au sein duquel nous nous plaçons, dans sa dimension argumentative critique, a justement pour but d'aiguiser le regard afin de saisir les évidences implicites d'un temps. Ensuite, la recherche de logiques en conflit dans un corpus implique une approche comparatiste. C'est ainsi par la différenciation, au sens saussurien, que nous pouvons faire émerger des spécificités entre modes d'appréhension et ainsi apercevoir des éléments qui auraient pu rester invisibles sans regard systémique. Nous pouvons ajouter à cela, bien que la

précision soit peut-être naïve, que nous n'étions engagé d'aucune sorte dans les questionnements écologiques en général et nucléaire en particulier avant d'entamer cette thèse. Nous avons donc abordé le sujet sans grandes connaissances ni *a priori* préalables. Nous espérons donc que notre démarche, malgré les inévitables biais qu'elle comporte, soit adaptée pour formuler des conclusions pertinentes sur la dynamique communicationnelle d'un espace public contemporain. C'est en tous cas le pari que nous faisons dans cette thèse.

3. Une approche générale à justifier

Nous considérons donc, à la suite de Marc Angenot, l'ensemble des productions discursives d'une époque comme le « médium obligé de la communication et de la rationalité historique » (Angenot, 1984). Cependant, dans le champ scientifique général, cette affirmation est loin d'aller de soi.

La démarche qui consiste d'une part à s'intéresser aux productions symboliques humaines¹² dans une optique herméneutique assumée, et d'autre part à postuler que ces productions symboliques nous renseignent sur l'univers cognitif des individus (puisque nous assimilons jusqu'ici allègrement « discours » et « idées », « argumentations » et « raisonnements ») demande à notre sens d'être fondée en théorie.

En effet, nombreux sont les travaux ou les cadres théoriques qui dénie au monde sémiotique cette « légalité propre » (Rastier, 2001).

L'intérêt pour les phénomènes culturels a ainsi longtemps fait l'objet d'un double verrouillage (Jodelet, 1994:55) : en forçant le trait, le behaviorisme ne voit que des actes et le structuralisme que des macro-structures qui agissent les acteurs au-delà de leur conscience et du sens qu'ils donnent au monde. La théorie économique néo-classique spéculait sur une supposée rationalité naturelle des acteurs tandis que le cognitivisme orthodoxe voudrait réduire l'humain aux phénomènes bio-chimiques, codés génétiquement et déterminés par l'évolution, qui se déroulent à l'intérieur des boîtes crâniennes (Billig, 2009). Plus proche de notre domaine, les travaux sur les « controverses » dans une optique de sociologie de l'action aujourd'hui en plein essor n'échappent pas à cet écueil comme le note Francis Chateauraynaud (2011a). Les acteurs sont pris dans des « dispositifs », se « structurent en

¹² La théorie du discours social se concentre sur la dimension discursive mais l'on peut y ajouter nombre d'autres éléments, qui relèvent de sémiotiques spécifiques, comme les œuvres d'arts, les mythes, les rituels sociaux, les dispositifs techniques ou encore les architectures. Tous participent de la construction symbolique du monde humain.

collectifs d'action », « lancent des alertes », « mobilisent des ressources » et se distribuent des rôles entre « agents humains » et « non humains » mais, visiblement, ne parlent ni ne pensent jamais.

Dans un tel paysage, prétendre comprendre une partie du monde humain par le biais de l'étude de ses productions symboliques se doit d'être défendu explicitement. C'est à cette entreprise que s'attachent les deux sections suivantes.

SECTION 2. LES SCIENCES DE LA CULTURE : « LEGALISER » L'ETUDE DU MONDE SEMIOTIQUE

Il s'agira donc dans cette section et la suivante de justifier notre objectif général. Explicitons les raisons qui nous poussent à cette démarche.

Premièrement nous pensons qu'il n'est jamais inutile de rappeler certaines précautions que la coutume de l'usage pourrait faire oublier. Nous visons particulièrement là les approches que l'on peut dire représentationnistes. Il arrive ainsi parfois que des travaux qui entendent débusquer des « représentations de » se risquent à traverser cavalièrement des discours d'enquêtés ou pire, des discours médiatiques, pour y lire comme dans un livre – l'expression est ici heureuse – une vie psychologique (cf. à ce sujet les critiques répétées de Krieg-Planque, 2006 ; 2012). Plus problématique encore, ces « représentations » sont parfois comparées à un monde réel dont elles seraient la déformation. Si la question de la transparence du matériau sémiotique sera traitée dans le chapitre 2, la suite de ce chapitre entend avant tout nuancer la tripartition nette entre monde sémiotique, monde mental et monde empirique que présupposent ces approches représentationnistes.

Deuxièmement, exhiber les considérants théoriques qui soutiennent notre démarche permet de la rendre plus résistante aux critiques extérieures – comme parfois intérieures. En effet, deux grandes postures épistémologiques s'opposent à celle que nous adoptons dans cette thèse. Nous les appellerons le mécanisme et le désintérêt.

Le mécanisme consiste à postuler l'existence de relations causales entre les agissements des individus et un autre élément. Cet autre élément peut être physique (les gènes, les structures cérébrales, l'évolution). Ce sont là les approches de la psychologie évolutionniste, de la sociobiologie, de la mémétique ou encore de l'« épidémiologie des représentations » (Sperber, 1996). On pourra également ajouter à cette liste les travaux inspirés des théories économiques néoclassiques qui postulent une « rationalité », parfois « limitée » (Simon, 1982), transcendante et partagée par les êtres humains, et qui se résume à la poursuite optimale d'intérêts privés. Nul besoin dans ces cadres de s'intéresser à la diversité des productions culturelles humaines puisqu'elles ne sont que les produits de processus universaux qui sont, eux, à découvrir. En SIC néanmoins, cette forme de mécanisme naturaliste est peu représentée.

Un autre type de mécanisme, plus intéressé par le symbolique mais néanmoins problématique est représenté par les structuralismes les plus rigides. Ceux-ci voudraient qu'une idéologie, un habitus de classe, un mythe, un dispositif, une situation historique, etc., que l'on pourrait décrire et objectiver avec précision puissent déterminer le comportement des individus à leur insu. Certes, cette approche dans ses versions les plus radicales a pour ainsi dire fait son temps, mais il est aisé de la ressusciter plus ou moins involontairement par des problématisations ou des formulations rapides. Là encore, expliciter son positionnement face au structuralisme (qu'il ne semble néanmoins pas judicieux d'évacuer entièrement, nous y reviendrons) permet de prendre ses précautions épistémologiques.

Notons bien que ce que nous rejetons dans ces deux types de mécanisme n'est ni l'existence ni les effets des divers éléments décrits mais leur caractère d'une part causal et d'autre part fortement structuré. Ils sont pour nous au contraire d'une part des corrélats ou des conditions et d'autre part des bricolages hétéroclites et contingents dont l'expression est grandement influencée par la variété des situations dans lesquelles sont pris les individus.

La deuxième posture qui s'oppose à notre approche est le désintérêt. Dans la lignée du behaviorisme, ces travaux s'intéressent non pas au sens que les individus peuvent donner à leur environnement mais simplement à leurs actions au sein de celui-ci. Les recherches en SIC les plus sociologiques se placent souvent dans ce cadre. Une autre forme de désintérêt existe : celle qui consiste à ne s'intéresser qu'aux médiations opérées par les dispositifs socio-techniques. Cette approche est aujourd'hui très représentée dans l'approche communicationnelle des controverses et/ou de la démocratie délibérative. Néanmoins, bien qu'elle cherche souvent à élucider la dimension idéologique sous-tendue par les dispositifs étudiés, elle ne met pas l'accent sur le premier médium de la communication, à savoir les discours et les univers de sens qu'ils construisent. Nous ne nions pas les apports certains de ces regards mais regrettons le fait qu'ils ne permettent pas de comprendre les motivations des acteurs que nous pensons pour notre part centrales. Ils risquent ainsi d'assimiler des actions qui procèdent d'univers de sens pourtant bien différents ou de manquer la diversité des idées derrière la pauvreté des répertoires d'actions.

Contre ces différentes approches qui peuvent diriger, plus souvent en sous-main qu'explicitement, les choix méthodologiques et théoriques de l'analyse des controverses, nous souhaiterions développer ici une position qui consiste à tenir le sémiotique pour ce qu'il est : ni une voie d'accès directe à l'univers des idées ni un vernis superflu assujetti à quelque mécanisme supérieur (l'inconscient, la classe sociale, les ressources économiques et

cognitives, la rationalité, le code génétique, l'architecture neuronale, l'évolution, etc.), mais bien l'élément médiateur fondamental entre les individus et leur environnement.

Cette affirmation, qui met fin à la dualité entre monde sémiotique et monde mental, est particulièrement défendue par le champ épistémologique des « sciences de la culture ». Celui-ci reconnaît ainsi un certain nombre de principes qui à la fois interdisent la recherche de phénomènes causaux dans l'étude des faits de culture et révèlent leur importance dans la compréhension du monde humain. Nous chercherons donc dans cette section à montrer comment les SIC, en se revendiquant des sciences de la culture, peuvent circonscrire les limites épistémologiques de leurs objets.

1. Les sciences de la culture

Nous souhaitons donc inscrire notre travail au sein d'un courant qui, s'il est institutionnalisé en Allemagne, reste plus nébuleux en France : les sciences de la culture¹³.

Nous suivons le programme du linguiste François Rastier qui, sous l'expression de « sémiotique des cultures », entend expliciter les spécificités des objets culturels et des méthodologies scientifiques pour les aborder. Les discours, les rituels, les images, les musiques, les objets, les architectures, sont des objets culturels. Toute discipline s'y intéressant s'inscrit donc de fait dans les sciences de la culture. Il apparaîtra clairement dans ce chapitre que les SIC entrent dans ce cadre et le nourrissent abondamment.

Ainsi, les sciences de la culture ne sont pas une discipline mais présentent une vocation épistémologique : fédérer les SHS autour des concepts de médiation « et d'interprétation, déplacer l'opposition métaphysique entre le sujet et l'objet en une distinction relative entre l'interprétation et le signe, restituer la complexité radicale des textes et autres performances sémiotiques, sans chercher à les unifier dans une totalité. Comme une totalité se définit par l'unité à soi, elle n'a pas véritablement de sens, puisque le sens est fait de différences irréductibles reconnues, instituées et qualifiées par les parcours interprétatifs : [les sciences de la culture se trouvent] donc devant la nécessité constitutive de rompre avec les ontologies, tant celle des sciences de la nature que celle des sciences logico-formelles » (Rastier, 2004a).

¹³ Que nous ne confondrons pas avec le courant anglo-saxon des *cultural studies*, aux origines géographiques et théoriques distinctes.

Les sciences de la culture constituent donc une balise qui nous paraît doublement utile. D'une part pour pouvoir s'opposer aux approches inadaptées¹⁴ qui entendent naturaliser, formaliser, mécaniser les fonctionnements socio-culturels ou au contraire leur refuser toute forme d'objectivité. Et d'autre part pour servir de référent, dans la pratique de recherche individuelle, à une approche rigoureuse mais non positiviste des faits de culture.

Historiquement, le champ des sciences de la culture repose sur tout un courant de la philosophie allemande largement influencé par la linguistique et l'anthropologie comparée (Thouard, 2006) : depuis Kant et Humboldt à Cassirer en passant par les travaux de Dilthey, la philologie de Wolff ou de Böckh ou encore l'herméneutique de Schleiermacher. Son principe fondamental est d'acter la légalité propre, la spécificité et l'autonomie relative du monde sémiotique (Rastier, 2001).

Cette défense de l'importance de l'étude des formes culturelles en elles-mêmes et pour elles-mêmes repose sur trois arguments : 1) l'être humain n'a de rapport au monde qu'au prisme de ses constructions culturelles, 2) ces constructions culturelles présentent une diversité irréductible car elles émergent toujours de situations contingentes ; elles imposent donc à l'analyste un travail fin de caractérisation et non la recherche d'invariants ou d'universaux, et 3) l'environnement symbolique ainsi créé rétroagit sur ses producteurs en raison du principe de construction ; il conditionne ainsi l'être-au-monde des individus comme leurs créations futures. Il existe ainsi un rapport dialectique entre l'individu et sa culture : il en est à la fois le producteur et l'occupant.

Ces trois points, que nous appellerons respectivement principe de **construction**, principe de **créativité**, et principe de **rétroaction** justifient ainsi l'intérêt de l'étude fine des productions symboliques humaines, c'est-à-dire leur légalité.

Nous développons ci-après leur conceptualisation au sein des sciences de la culture.

¹⁴ Voire dangereuses. En effet, l'on sait les accointances de la sociobiologie et de la psychologie évolutionniste avec le darwinisme social (Rastier, 2004a), celles du structuralisme organisciste et ontologique avec les identitarismes divers car l'image de la langue comme organisme suppose une identité autarcique (Rastier, 2007 ; Sériot, 2008), les dégâts de la confusion entre information et communication dans le « mythe démocratique » qui accompagne souvent les technologies numériques – à savoir, croire que parce que l'on fait circuler des signes, on fait circuler du sens – (Jeanneret, 2000:83-88), ou bien, de l'autre côté du spectre épistémologique, le risque de transformation du relativisme en nihilisme, du relativisme culturel en relativisme moral (Coste et *al.*, 2007).

2. La médiation symbolique, constitutive du couplage de l'organisme humain à son environnement

La philosophie anthropologique d'Ernst Cassirer cerne avec précision la place des productions culturelles de l'être humain dans le développement de son rapport au monde. Son point de vue général est efficacement résumé par ce passage de son *Essai sur l'homme* :

« Le cercle fonctionnel de l'homme ne s'est pas seulement élargi, il a également subi un changement qualitatif. L'homme a, pour ainsi dire, découvert une nouvelle méthode d'adaptation au milieu. Entre les systèmes récepteur et effecteur propres à toute espèce animale existe chez l'homme un troisième chaînon que l'on peut appeler système symbolique. [...] L'homme ne vit plus dans un univers purement matériel, mais dans un univers symbolique. Le langage, le mythe, l'art, la religion sont des éléments de cet univers. Ce sont les fils différents qui tissent la toile du symbolisme, la trame enchevêtrée de l'expérience humaine. Tout progrès dans la pensée et l'expérience de l'homme complique cette toile et la renforce. L'homme ne peut plus se trouver en présence immédiate de la réalité ; il ne peut plus la voir, pour ainsi dire, face à face. La réalité matérielle semble reculer à mesure que l'activité symbolique de l'homme progresse. Loin d'avoir rapport aux choses mêmes, l'homme, d'une certaine manière, s'entretient constamment avec lui-même. Il s'est tellement entouré de formes linguistiques, d'images artistiques, de symboles mythiques, de rites religieux, qu'il ne peut rien voir ni connaître sans interposer cet élément médiateur artificiel. »
(Cassirer, 1975:43)

Face au sensualisme¹⁵ qui voudrait que le monde se donne à l'être humain sur le mode de la contemplation, Ernst Cassirer affirme ici que c'est seulement sous celui de la médiation – ou de la construction – qu'il peut y avoir accès. Contrairement à la machine ou à l'organisme primitif qui fonctionnent sur le mode stimulus-réponse, l'humain entre ainsi en commerce permanent avec son environnement. Ses diverses productions culturelles jouent le rôle de grille herméneutique : « notre conscience ne se satisfait pas de recevoir une impression de l'extérieur, mais elle lie chaque impression à une activité libre de l'expression et l'en imprègne. Un monde de signes et d'images qui se sont créés d'eux-mêmes s'avance au-devant

¹⁵ La critique du sensualisme, d'actualité au début du XX^{ème} siècle où écrit Cassirer, peut aujourd'hui prêter à sourire. Néanmoins, l'objectivisme ou le réalisme en sont des avatars contemporains qui tombent sous le coup des mêmes remarques.

de ce que nous appelons la réalité objective des choses et s'affirme contre elle dans sa plénitude autonome et sa force originelle. » (Cassirer, 1997:13)

Les productions culturelles sont ainsi le médiateur fondamental du couplage entre l'humain et son environnement. L'humain est un *animal symbolicum* (Cassirer, 1975:45) : il produit lui-même le filtre symbolique qui médiatise son rapport au monde.

Cette conception se retrouve largement dans le cadre de l'anthropologie interprétative défendue par Clifford Geertz qui écrit : « le concept de culture que j'épouse [...] est essentiellement sémiotique. Considérant, avec Max Weber, que l'humain est un animal suspendu dans des toiles de signification qu'il a lui-même tissées, je prends la culture pour ces toiles et son analyse non pour une science expérimentale à la recherche de lois mais une science interprétative à la recherche de sens. » (Geertz, 1973:5, nous traduisons¹⁶)

Ce dernier propose ainsi le terme de « médiation symbolique » pour désigner ce substrat culturel qui construit le monde dans lequel se meuvent les sociétés humaines.

3. Le langage comme médiateur premier de l'être-au-monde

Cette conception de la production culturelle comme filtre médiateur entre le monde des phénomènes et l'esprit humain est fondée chez Ernst Cassirer sur l'observation du fonctionnement du langage. Sa position, après Johan Herder et Wilhelm von Humboldt est celle du langage comme « filet jeté sur le monde » : « le nom n'est pas simplement ajouté comme un signe extérieur, à une intuition en elle-même achevée de l'objet mais en lui s'exprime un certain itinéraire, un monde et une orientation de la découverte. » (Cassirer, 1991:90), et il ajoute, « tout ce que nous savons du développement du langage chez l'enfant confirme cette conviction fondamentale. Car visiblement, dans ce développement, les choses ne se passent pas comme si à un stade bien précis de l'intuition déjà acquise de l'objet succédait un autre stade dans lequel ce qui est déjà possédé serait désormais dénommé, décrit, exprimé par des mots. C'est bien plutôt la conscience linguistique, l'éveil de la conscience symbolique qui, dans la mesure où ils se renforcent, s'élargissent, se clarifient, marquent de leur sceau la perception et l'intuition elles-aussi. Toutes deux deviennent ainsi "objectives" »

¹⁶ Version originale : « the concept of culture I espouse [...] is essentially a semiotic one. Believing, with Max Weber, that man is an animal suspended in webs of significance he himself has spun, I take culture to be those webs, and the analysis of it to be therefore not an experimental science in search of law but an interpretive one in search of meaning. »

dans la mesure où l'énergie du langage parvient à éclairer, à distinguer et à organiser l'informe et morne chaos des simples réalités de l'état brut » (*Ibid.*).

Nous avons ici affaire à une conception qui rejette tout à la fois le réalisme des linguistiques référentialistes (le langage ne fait qu'étiqueter un monde déjà-là) et l'universalisme du cognitivisme orthodoxe (les bases neuronales étant déterminantes et identiques chez tous les humains, il existe une sémantique unique derrière la diversité des langues). Face à ces positions, Ernst Cassirer oppose que, sans la médiation de formes signifiantes, l'humain ne fait jamais face qu'au « morne chaos » de ses « intuitions immédiates ». On pensera pour confirmer ce principe à l'impossibilité de segmenter la chaîne parlée d'une langue inconnue. Le son continu nous apparaît bien comme un « morne chaos » alors que le découpage de notre langue maternelle ne nous pose aucun problème. Plus illustratif encore est le cas des implantés cochléaires : le sourd de naissance, faute d'avoir bénéficié précocement des catégorisations phonologiques de sa langue et plus généralement des sons du monde extérieur n'a accès qu'à un informe magma phonique. Ce n'est qu'au prix d'une rééducation complexe qu'il parviendra finalement à intégrer quelques processus de discrimination auditive qui n'atteindront par ailleurs jamais le niveau de ceux d'un entendant natif.

Le problème que nous abordons est ainsi celui du rapport entre langage et pensée ou, plus généralement, entre filtre symbolique et perception du monde.

Le débat est bien connu de celles et ceux qui ont suivi les réactions nombreuses (cf. Rastier, 1991:95-97) qu'ont suscitées la formulation de l'hypothèse Sapir-Whorf : « en fait, le "monde réel" est, pour une large part, inconsciemment fondé sur les habitudes linguistiques du groupe. Il n'existe pas deux langues suffisamment similaires pour que l'on puisse les considérer comme représentant la même réalité sociale. Les mondes dans lesquels vivent les différentes sociétés sont des mondes distincts et non pas seulement le même monde sous des étiquettes différentes. » (Sapir, 1968:132)

Notre propos ici n'est pas de rentrer dans l'aporie vieille d'au moins deux mille ans qui voudrait déterminer qui du monde des choses ou des concepts est premier, et qui de la pensée ou du langage détermine l'autre. Nous nous contenterons d'acter que les nombreux travaux qui ont cherché à démêler cette question ont moins abouti à lui donner une réponse qu'à l'évacuer tout simplement dans sa dimension dualiste. En effet, au vu des évidences tant théoriques qu'expérimentales (Cassirer, 1972a ; Rastier, 1991 ; Holtgraves, 2001 ; Boroditsky, 2003 ; Casasanto, 2016) que nous possédons aujourd'hui, il semble raisonnable

d'acter au moins *l'intrication* des fonctionnements linguistiques et des perceptions de l'environnement.

Excursus sur l'intrication entre langage et pensée

Cassirer cite dans ses travaux un ensemble d'expérimentations à l'appui de l'affirmation de l'intrication profonde entre langage et pensée. Ce point étant fondamental dans notre positionnement théorique, nous prendrons ici le temps d'effectuer quelques remarques sur la question.

Car en effet, depuis les écrits du philosophe allemand, la recherche, et notamment la recherche en psycholinguistique s'est développée et a contribué à appuyer ses vues. Malgré les travaux célèbres de Berlin et Kay (1969) et de Rosch (1972a ; 1972b) dont on trouvera une discussion chez Fortis (2010) et une critique chez Rastier (1991:180-203), il semble difficile de nier au moins un conditionnement réciproque des deux niveaux.

Parmi les groupes de recherche les plus actifs sur le sujet se trouve l'équipe dirigée par Lera Boroditsky à l'Université de Stanford. Nous renvoyons vers la bibliographie de l'équipe¹⁷ pour une vue complète des travaux et nous contenterons de citer ici quelques-uns des plus illustratifs.

Casasanto et *al.* (2004) montrent que les métaphores utilisées par différentes langues pour quantifier le temps se corrént à la manière dont leurs locuteurs perçoivent les durées. Par exemple, là où l'anglais conceptualise le temps en termes de « longueur » (*a long night*, littéralement une longue nuit), le grec privilégie une conception en termes de taille (*megali nycta*, littéralement une grosse nuit). Confrontés à une tâche d'estimation du temps d'apparition d'une figure sur un écran, les premiers sont portés à surestimer la durée des figures longues (une ligne), tandis que les seconds surestiment celle des figures grosses (une sphère). La perception du temps est ainsi conditionnée dans un sens prédit par la forme des expressions métaphoriques.

Dans Boroditsky et *al.* (2003), les auteurs montrent que le genre grammatical des mots d'une langue active non seulement des représentations de sexe (et les stéréotypes de genre qui vont avec), mais également que celles-ci influencent la manière de percevoir les objets inanimés. Lorsqu'il est demandé à des locuteurs espagnols et allemands de décrire « une clef » (féminin en espagnol, masculin en allemand), les sujets hispanophones tendent à utiliser les adjectifs

¹⁷ Cf. <http://lera.ucsd.edu/papers/>

« dorée », « petite », « jolie », « brillante », « dentelée », tandis que les germanophones privilégient les termes « utile », « métallique », « lourd », « solide ». Inversement, lorsqu'il leur est demandé de décrire « un pont » (masculin en espagnol, féminin en allemand), les premiers favorisent les qualificatifs « long », « robuste », « imposant », « dangereux », et les seconds « belle », « élégante », « fragile », « jolie », « élancée ».

Thibodeau et Boroditsky (2011) montrent pour leur part que même des raisonnements politiques complexes peuvent être affectés par une simple métaphorisation. Contrairement aux travaux cités précédemment, cette conclusion ne porte pas sur le rapport entre structures linguistiques et cognition, mais entre utilisation du langage et cognition. Elle participe néanmoins à nous informer sur l'influence de nos productions symboliques sur notre appréhension du monde. Dans leur étude, deux textes relatant des faits de criminalité dans une ville fictive sont présentés respectivement à deux groupes de sujets. Les deux textes sont presque identiques à la différence que dans l'un le crime est présenté métaphoriquement comme une maladie, alors que dans le second il est présenté comme une bête sauvage¹⁸.

Lorsque l'on demande aux sujets de préconiser une solution pour endiguer le phénomène, les lecteurs du premier texte sont plus enclins à proposer une solution « curative » consistant à rechercher les racines du problème, tandis que les lecteurs du second tendent à favoriser une solution de « capture » consistant à employer la force pour faire cesser les agissements.

Il est par ailleurs intéressant de remarquer que les participants à l'étude étaient invités à surligner les éléments du texte qui les avaient menés à leur suggestion : seuls 15 participants sur 450 mentionnèrent la métaphore, les autres privilégiant les éléments « objectifs » que constituent les chiffres. Enfin, l'étude montre que le type de métaphore est corrélé plus fortement au choix de la solution que l'obédience politique déclarée (démocrate ou républicain). Les auteurs concluent ainsi que « loin de n'être que de simples embellissements rhétoriques, les métaphores ont une profonde influence sur la manière dont nous conceptualisons et agissons à l'égard de questions socialement importantes » (*Ibid.*, nous traduisons¹⁹).

¹⁸ Le texte de l'expérience est le suivant : « Crime is a {wild beast preying on/virus infecting} the city of Addison. The crime rate in the once peaceful city has steadily increased over the past three years. In fact, these days it seems that crime is {lurking in/plaguing} every neighborhood. In 2004, 46,177 crimes were reported compared to more than 55,000 reported in 2007. The rise in violent crime is particularly alarming. In 2004, there were 330 murders in the city, in 2007, there were over 500. ».

¹⁹ Version originale : « Far from being mere rhetorical flourishes, metaphors have profound influences on how we conceptualize and act with respect to important societal issues. »

Nous pourrions multiplier les exemples sur la perception du temps et de l'espace chez les aborigènes (Boroditsky et Gaby, 2010), le raisonnement contrefactuel chez les locuteurs chinois (Bloom, 1981), ou encore la classification des objets chez les enfants navajo (Carroll et Casagrande, 1958). Si tous ces travaux ont été critiqués, notamment pour leurs implications les plus radicales, il n'en reste pas moins qu'ils permettent *a minima* d'acter une corrélation importante des structures linguistiques et de la psyché humaine.

4. Retour aux sciences de la culture : la diversité des productions culturelles comme objet d'étude

Ces considérations, si elles ne sont pas nouvelles, sont pour les sciences de la culture au service d'un propos de portée anthropologique primordiale : la perception que l'humain a du monde est au moins en partie dépendante de *ses propres créations culturelles*. En effet, la reconnaissance de la dimension formatrice du langage peut être étendue à l'ensemble des constructions signifiantes dont s'entoure l'être humain : « la connaissance comme le langage, le mythe, et l'art : aucun ne joue le rôle de pur miroir qui renverrait simplement, telles qu'elles se produisent en lui, les images d'un donné de l'être extérieur ou de l'être intérieur ; ce ne sont pas des milieux indifférents, mais les véritables sources de lumière, les conditions du voir et l'origine de toute configuration visuelle. » (Cassirer, 1972a:35)

Ainsi, nous formons des formes qui nous forment en retour. Les formes sémiotiques dont s'entoure l'être humain rejaillissent sur lui et le modèlent, « elles sont les moyens privilégiés que l'homme se donne pour s'arracher au monde et, dans cette séparation même, se lier à lui d'autant plus étroitement » (Cassirer, 1991:103).

Ce principe de co-construction dialectique de la vie humaine et de son environnement symbolique est ici exprimé avec acuité et éloquence par Pierre Dumesnil : « Plus radicalement, en deçà de toute métaphore, j'oserais dire que, constamment baigné par le social-historique, le cerveau lui-même n'est pas étanche. Sans cesse, par le crâne et par le corps, la société inonde l'individu. Elle sourd en lui. Dès avant sa naissance, par la voix de sa mère, bien au-delà de l'enfance, de l'école, du lycée, de l'université, etc. et en vérité jusqu'à la plus grande vieillesse, elle forme, déforme et transforme ce qu'il est ; assurant, pour le meilleur et pour le pire, son éducation, sa *paideia*. Par la langue, par la culture, par les objets du quotidien, par les monuments, par les valeurs qu'elle promeut ou qu'elle rejette, par les significations imaginaires qui la constituent comme singulière, la société sature l'individu. Et,

à sa mesure, sans qu'il le veuille, sans qu'il le sache et sans qu'il puisse en demander paiement, hors de toute relation marchande, l'individu inonde en retour la société à laquelle il appartient. » (Dumesnil, 2000)

Il découle de cette observation qu'une étude de l'humain ne peut tenir pour négligeable la diversité des productions symboliques. Nous avons vu à quel point de fines différences de structure linguistique pouvaient entraîner des voies d'accès différentes au monde. Il faut donc faire l'hypothèse forte qu'il existe dans les sociétés humaines au moins « autant de sémantiques que de langues, soit six mille au bas mot » (Rastier, 2005). En adaptant cette remarque à la diversité des formes culturelles (religieuses, rituelles, idéologiques, artistiques...) ²⁰, c'est tout le programme de la linguistique comparée qui s'étend à celui des cultures.

Plutôt que de rechercher des universaux, des lois, des structures immuables, les sciences de la culture entendent donc caractériser leurs objets dans leur diversité. La diversité des langues et des cultures est irréductible, celles-ci sont des processus foncièrement conjoncturels et créatifs soumis à la variabilité incontrôlable des situations, des histoires et des inventions : « pour chaque objet culturel, la multiplicité des paramètres non reproductibles, empêche toute expérimentation au sens strict et écarte du même coup le modèle des sciences physiques. » (Rastier, 2001)

Les objets culturels se font et se défont au gré des communications humaines, dans les échanges et les conflits, ils se forment et se transforment. Cette dynamique imprévisible de la vie signifiante humaine est théorisée avec finesse par Yves Jeanneret au travers de sa notion de « trivialité » : « l'idée de trivialité sera abordée à partir de trois hypothèses. *Tout s'opère* parce que les hommes ont besoin pour élaborer leur culture de travailler la matière, de concevoir des techniques, de façonner des objets. *Tout se crée*, parce qu'à chaque appropriation de ses objets l'histoire des investissements ouvre de nouveaux espaces symboliques, porteurs de sens et de lien. *Tout se transforme*, parce que la culture est faite de la reprise et de la reconstruction constante des objets et de leurs formes. Les trois formules ne s'additionnent pas mais se définissent mutuellement. [...] Le détournement de la formule attribuée à Lavoisier (*Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme*) indique suffisamment qu'il est question d'un ordre d'élaboration du réel qui n'est pas susceptible d'être *naturalisé*. » (Jeanneret, 2008:17, il souligne)

²⁰ Pour une précision de ce que nous appelons ici « formes culturelles » cf. notre présentation du concept de « forme symbolique » après Cassirer, chapitre 6, section 1.

5. Sciences de la culture et communication : la construction sociale de la réalité

Nous voyons là à quel point les développements philosophiques des sciences de la culture entrent en résonance avec les préoccupations du champ des Sciences de l'Information et de la Communication.

Nous retrouvons tout d'abord un même regard constructiviste. En effet, en SIC, le rôle constituant des discours dans la « construction sociale de la réalité », pour reprendre l'expression célèbre des sociologues Peter Berger et Thomas Luckmann (1986), a particulièrement été travaillé par les études sur la configuration médiatique des événements.

Les travaux qui se placent dans cette perspective ont depuis longtemps acté que les interprétations d'un événement qui circulent dans l'espace public n'en sont pas des représentations plus ou moins déformantes mais le mode même sur lequel la société appréhende les faits (Arquembourg, 2011:5-13). C'est une opération de transformation d'un informe « monde à commenter » en réel signifiant au travers de la perception-saisie-systémisation-structuration d'un sujet psycho-socio-langagier (Charaudeau, 2005a).

L'ouvrage d'Eliseo Veron (1981), *Construire l'événement, les médias et l'accident de Three Miles Island*, est fondateur dans cette approche. Dans sa perspective, les représentations diverses de l'événement qui circulent dans l'espace public participent au mouvement global d'« homogénéisation de l'imaginaire social » (*Ibid.*:8).

Si l'on dépasse le léger médiacentrisme de ces travaux précurseurs, nous pouvons poser que ce travail herméneutique collectif mais désordonné se déroule au travers des multiples discours des acteurs sociaux, dont les médias sont une part importante, mais qui impliquent également les discussions de café, les analyses d'historiens, les récupérations politiques ou associatives, etc. Par ces champs discursifs multiples, la société met en récit au sens de Ricœur (1983) et « instaure un monde » (Arquembourg, 2011:18). Ou plutôt, elle instaure *des* mondes plus ou moins cohérents et toujours ouverts les uns sur les autres car aucun discours (celui des journalistes, celui des associations, celui du boucher au coin de la rue) n'est totalement imperméable aux autres.

C'est cette « herméneutique de groupe » que la théorie du discours social entend capter. Elle en reconnaît également le caractère fondamentalement bricolé : la diversité des « discours sociaux particuliers » (Delforce et Noyer, 1999) entraîne dans le dialogisme généralisé les visions du monde divergentes et entrelacées que nous avons vu être constitutives du discours

social global. Ainsi, « il s'agit bien de découvrir une organisation topologique de l'univers sémantique qui recouvre une communauté culturelle donnée. Sous le point de vue sémiotique, la différenciation sociale se définit non pas en considérant au départ des groupes sociaux constitués, mais en tenant compte d'une typologie des univers sémantiques et des discours socialisés » (Têtu, 2002).

La conception de la communication qui est dessinée ici est donc une conception qui reconnaît à la fois le rôle constituant du langage (Quéré, 1994 ; Auboussier, 2009) et celui des interactions dans l'adaptation au monde et l'élaboration de « cosmos communs » (Cassirer, 1991) : « tout acte de communication peut être considéré comme un phénomène social qui se caractérise par le fait que les individus cherchent à entrer en relation les uns avec les autres, à établir des règles de vie commune, et à construire une vision commune du monde. Tout cela se fait à l'aide du langage, à travers le langage même, sans lequel il n'y aurait pas de société humaine. Le langage, en mettant les individus en relation entre eux, crée du sens, et ce sens crée du lien social. » (Charaudeau, 2007a)

A la suite des travaux ethnométhodologiques (l'école américaine de Chicago au sens large) nous considérons donc que la culture médiatrice est une *performance de la communication*, c'est-à-dire « une activité qui élabore ses ressources grâce à la communication » (Jeanneret, 2008:17).

6. Sciences de la culture et communication : l'étude des médiations symboliques

Cette problématisation de la communication ancre immédiatement au moins une partie du territoire épistémologique des SIC au sein des sciences de la culture. Au-delà du constructivisme, SIC et sciences de la culture partagent un intérêt commun pour l'étude des médiations.

En effet, les sciences de la culture posent comme objet principal la médiation sémio-symbolique réalisée par la culture. Pour reprendre une distinction proposée par Rastier (2001), le versant sémiotique de cette médiation est celui qui établit le rapport entre l'individu et le monde phéno-physique. Il permet d'écarter « l'idée (qui est fausse) que les hommes pourraient penser sans jamais recourir à l'extériorité et à la matérialité. » (Jeanneret, 2000:37). Le versant symbolique quant-à-lui autorise le rapport à l'autre et à la société. Il ouvre sur une conception interactionniste de la communication.

Par ailleurs, il est bien clair, au risque d'énoncer une évidence, que la question de la médiation est définitoire des recherches en SIC.

Certes, le concept même de médiation connaît au sein du champ une forme d'usure mécanique : ses nombreux emplois et ses diverses acceptions conduisent à sa relative indéfinition (Caune 2010). Laurence Kaufmann et Olivier Voirol (2008) avouent en outre craindre que la « cacophonie conceptuelle » qui entoure le terme et son champ d'application en apparence infini lui fasse perdre toute valeur heuristique. Il n'en reste pas moins que, lorsqu'il prend la peine d'être défini, il apparaît comme un point de ralliement fort pour les travaux de la discipline. Eric Dacheux propose ainsi à un niveau très élevé de généralité de définir les phénomènes de médiation comme « ce qui permet, dans une perspective constructiviste, à des êtres humains radicalement différents les uns des autres de construire un monde commun, une réalité commune propre à une culture donnée » (Dacheux, 2009). Dans une perspective légèrement différente, la médiation peut être saisie dans son rapport au concept de dispositif. Elle invite ainsi l'analyste à « souligner que la communication suppose une organisation, repose sur des ressources matérielles, engage des savoir-faire techniques, définit des cadres pour l'intervention et l'expression », bref qu'il existe « un substrat matériel à la communication » (Jeanneret, 2005:50-51).

Par ailleurs, sans que le terme de médiation soit explicitement cité, on retrouve dans de nombreux travaux en SIC l'intérêt pour la médiation symbolique telle que nous l'avons définie ici dans une optique anthropologique.

Patrick Charaudeau considère ainsi que « s'il y a communication et information dans les sociétés humaines, c'est bien par le fait langagier lui-même, non point comme instrument extérieur (comme on prendrait un marteau pour enfoncer un clou), mais comme ce qui fonde ces activités » (Charaudeau, 2007a). Le langage (au sens large, c'est-à-dire au sens de tout procès signifiant) est donc la condition *sine qua non* pour faire société voire humanité : c'est par la communication, et grandement la communication langagière, que se construit le rapport des individus au monde et aux autres.

Yves Jeanneret affirme de son côté très explicitement s'inscrire dans le champ des « sciences anthroposociales » (Jeanneret, 2008:18) pour traiter de la « trivialité », ces phénomènes de communication, de médiations et de circulation de ce qu'il appelle les « êtres culturels, [c'est-à-dire des] complexe[s] qui associe[nt] des objets matériels, des textes, des représentations et qui abouti[ssent] à l'élaboration et au partage d'idées, d'informations, de savoirs, de

jugements. Il s'agit de configurations dynamiques qui traduisent l'élaboration historique des ressources et enjeux de la culture pour une société » (*Ibid.*:16). La communication est ainsi vue comme « la nécessité dans laquelle les hommes se trouvent de créer des ressources et des situations qui les confrontent les uns aux autres en tant que producteurs de sens » (*Ibid.*:20) et la vie humaine comme une « activité de transformation et d'interprétation constantes des formes » (*Ibid.*:18).

Nul besoin d'aller plus loin pour voir dans cette problématisation des SIC comme « un espace où est discutée la nature même des savoirs relatifs au sens » (Jeanneret, 2007), une grande adéquation avec les développements théoriques des sciences de la culture.

7. Sciences de la culture et légalisation de l'étude du monde sémiotique : synthèse et conclusion

Nous pouvons désormais résumer les développements précédents à trois grands principes qui fondent le regard des sciences de la culture sur les productions symboliques humaines :

1) **un principe de construction** : le monde physique ne se donne pas à l'humain sous la forme de la contemplation mais de la construction. Cette construction s'opère par le filtre que constituent les productions symboliques. Ainsi, les univers de sens et de valeurs que produisent les êtres humains participent à donner forme au monde tel qu'ils le perçoivent. Il va donc de soi que des constructions symboliques différentes donnent à lieu à autant de mondes différents.

2) **un principe de créativité** : ces mondes différents ne sont cependant ni fixes ni entièrement déterminés dans leur structuration car toute production symbolique est fondamentalement conjoncturelle et créative. Nous avons vu le « structuralisme modéré » que proposait la théorie du discours social ainsi que les travaux sur la « trivialité » : il s'agit de reconnaître que la vie humaine est prise dans une tension entre deux phénomènes que sont l'historique et le contingent. Le philosophe Cornelius Castoriadis (1975) a largement développé cette idée. Selon lui « l'institution imaginaire de la société » procède d'un imaginaire instituant et d'un imaginaire institué. Le premier, radicalement créatif, correspond à la production contingente des significations sociales, le second, qui se donne pour fixe, est le résultat de cette activité, c'est-à-dire les institutions sociales elles-mêmes (les lois, les langues, les normes, les idéologies, etc.). Or si les secondes sont le résultat des premières, les premières sont également conditionnées par les secondes. Aussi, l'étude de la vie humaine ne peut se faire

que dans « l'union et la tension de la société instituante et de la société instituée, de l'histoire faite et de l'histoire se faisant » (*Ibid.*:161). Nous retrouvons largement ici les conceptions cassireriennes quant au caractère instituant et institué des productions culturelles (nous revenons sur la question au chapitre 6). Le principe de créativité fait donc crédit au caractère toujours recommencé et toujours créatif de l'institution du sens.

3) **un principe de rétroaction** : ce principe enregistre pour sa part le second versant de l'activité imaginaire, c'est-à-dire le fait que l'environnement symbolique humain rejaille en permanence sur l'individu. Comme nous avons vu que les langues, production symboliques humaines, pouvaient informer les perceptions du monde ou les modes de raisonnement, toutes les formes culturelles dont s'entoure l'être humain rétroagissent sur sa manière d'être, de voir, de sentir, de penser, etc. L'hégémonie du discours social, l'institution des formes symboliques, la « construction sociale de la réalité », font que « ni dans le domaine social-historique, ni nulle part ailleurs, la création ne signifie que n'importe quoi peut arriver n'importe où, n'importe quand et n'importe comment. » (Castoriadis, 1986:22).

C'est ainsi sur ces trois principes que repose l'affirmation de la légalité de l'étude du monde sémiotique, c'est-à-dire que le monde sémiotique en lui-même est digne d'attention. Les principes de construction et de rétroaction impliquent que la compréhension de l'appréhension du monde qu'ont les humains passe inmanquablement par l'étude de leurs productions symboliques. Le principe de créativité implique pour sa part que nulle mécanique, qu'elle soit physique ou structurale, n'est à même de rendre compte de la diversité et de la labilité des faits de cultures.

Au-delà de cette « légalisation », les sciences de la culture conduisent à l'établissement d'un certain nombre de règles épistémologiques dans l'étude des objets culturels. Nous les présenterons dans la quatrième section de ce chapitre. Avant cela, nous proposons d'effectuer un léger détour par une contrée disciplinaire éloignée, celle des sciences cognitives, afin de montrer que celles-ci permettent de solidifier l'ensemble des principes des sciences de la culture.

SECTION 3. SCIENCES DE LA CULTURE ET COGNITION : LA DIMENSION EMERGENTE DE LA VIE HUMAINE

Nous proposerons dans cette section un rapide voyage indiscipliné au sein des sciences cognitives. Ce champ vaste et relativement récent présente néanmoins des affinités assez courantes avec les SHS en général et les SIC en particulier. Ainsi, les différents paradigmes des sciences cognitives sont-ils régulièrement convoqués dans des travaux en SIC comme peut en témoigner une rapide requête sur les moteurs de recherche des revues de la discipline. Nous soutenons d'ailleurs cette tendance : une théorie de la communication peut-elle être autre chose qu'une théorie de l'esprit humain ? Comment les études de communication pourraient-elles ne pas être des études de la cognition ?

Aussi, la concordance, ou du moins le dialogue, entre les deux champs nous semble être une condition indispensable pour la crédibilité des assertions de l'un comme de l'autre.

Nous chercherons donc à montrer en quoi les développements les plus récents des sciences cognitives s'accordent avec, voire soutiennent, notre cadre théorique.

Pour ce faire, nous proposons une présentation comparée des deux paradigmes les plus en vue du domaine : le paradigme computationnaliste (ou représentationnaliste) et le paradigme situationniste.

1. Le paradigme du cerveau-machine

Le marché épistémologique des sciences cognitives est dominé depuis ses débuts par une métaphore, celle du cerveau-machine, ou plus encore celle du cerveau-ordinateur²¹.

L'hypothèse de ce courant, fortement séduisante en ce qu'elle flatte un sens commun que l'on pourrait dire occidental (à dominante cartésienne, physicaliste, naturaliste et essentialiste),

²¹ Cette domination ne s'explique pas tant par ses arguments scientifiques solides que par un ensemble d'autres phénomènes. Le computationnalisme procède en effet d'un sens commun positiviste dominant qui lui assure à la fois 1) une reprise aisée par les travaux de toute sortes de disciplines 2) leur audibilité dans l'espace public 3) un dialogue avec les sciences de la nature et l'informatique facilité et donc l'accès à leurs moyens et à leurs financements 3) la possibilité de revendiquer une applicabilité pratique et à ainsi attirer, encore une fois, des financements. Par ailleurs, et cette raison n'est sans doute pas la plus faible, il présente une dimension mythique dans la mesure où son graal n'est ni plus ni moins que la découverte de la mécanique algorithmique de la vie. Dans le même ordre d'idée, il faut noter que son essor a coïncidé avec celui de l'informatique – elle-même porteuse d'une idéologie passablement démiurgique – ce qui leur a valu nombre de métaphorisations réciproques et toujours laudatives.

soutient que tous les processus cognitifs reposent sur des facteurs physiologiques se déroulant exclusivement à l'intérieur de la boîte crânienne. En d'autres termes, conformément à la *Computational Theory of Mind* (pour différentes formulations, voir Putnam, 1960 ; Fodor, 1975 ; Pinker, 1997), le cerveau serait la machine fixe qui traiterait de manière autonome et en manipulant des symboles formels les stimuli de l'environnement extérieur. Cette théorie « a pour objet les états mentaux qui entrent dans la pensée, la prévision, la perception, l'apprentissage et l'action. Elle conçoit l'esprit (le cerveau) comme un système de traitement de l'information qui forme des représentations abstraites et opère des computations utilisant et modifiant ces représentations » (Chomsky 1990, 22). Dans une relation unilatérale, l'interaction de l'esprit avec le milieu n'est régie que par des inputs sensoriels et des outputs comportementaux médiés par un traitement représentationnel symbolique et computationnel.

Lorsque sa logique est poussée à son maximum, le cognitivisme orthodoxe impose un modèle mécaniste : à l'origine de toute activité humaine sont les capacités primitives du cerveau et celles-ci sont pré-cablées génétiquement.

Le principe se base sur l'enregistrement de régularités dans les productions humaines qui, une fois considérées comme assez consistantes, sont ramenées à une hypothétique naturalité (voire universalité) des structures cognitives « primitives » (Fodor, 1975) qui les auraient engendrées. On retrouve ici les espoirs des « grammaires universelles » comme celle de Chomsky (1965) qui, après avoir construit un modèle génératif censé pouvoir décrire correctement n'importe quelle structure linguistique de n'importe quelle langue, déduit du-dit modèle qu'il est forcément représentatif d'une capacité universelle et innée au langage.

Un tel raisonnement oublie néanmoins deux points fondamentaux. D'une part, il manque de s'aviser qu'une carte n'est pas un territoire et que plusieurs modélisations différentes peuvent très bien rendre compte avec autant d'acuité d'un même phénomène. D'autre part, déduire la naturalité du partage intergroupe est nier que les groupes humains ne sont pas des isolats ahistoriques (Rastier, 2001) et si demain toute la planète décidait de parler anglais, cela n'autoriserait pas pour autant les anthropologues du futur à conclure à une quelconque naturalité de la langue de Shakespeare. Certains, certes, n'hésiteraient pas à décréter que la *fitness* de l'anglais, son optimalité évolutive, lui a permis, dans la *struggle for life* des langues de prendre le pas sur toutes les autres. La mémétique de Dawkins (2006) ou l'épidémiologie des représentations de Sperber (1996) développent exactement ce type de raisonnements. Bien entendu, nous avons là affaire à une négation patente de tous les facteurs historiques, sociologiques, géopolitiques, etc. qui participent à la marche du monde humain. On dénombre

près de 6000 langues et les anthropologues dénombrent pas moins de 300 systèmes culturels, « il serait à tout le moins hâtif d'ériger la nôtre en parangon sous le prétexte qu'elle contribue à en menacer bien d'autres de disparition » (Rastier et Cavazza, 2001:171).

Enfin, comme l'a très bien montré Louis Quéré (1991), le computationnalisme représentationnel porte également des présupposés forts en ce qui concerne la communication. Il pose notamment que la communication est essentiellement une transmission d'information, qu'elle porte sur un monde extérieur immédiatement accessible qui peut être plus ou moins bien rapporté, que les acteurs sont pleinement conscients des leurs faits et gestes. Ainsi, « dans cette perspective, communiquer est un comportement causé ou motivé par l'existence d'une intention préalable d'informer (de faire connaître un fait, une pensée, une hypothèse) » (*Ibid.*). Aussi, « le monde étant prédéfini en dehors du langage et indépendamment de toute activité langagière, le langage ne sert qu'à désigner les entités du monde et à construire des représentations adéquates de leurs propriétés. Mais, à la limite il pourrait être remplacé dans cette fonction par d'autres moyens, des images ou des formules mathématiques par exemple. » (*Ibid.*).

Ces postulats sont familiers des SIC qui se sont en partie construites sur leur critique. Ils relèvent d'une doxa cybernétique shannonienne que l'ensemble du champ s'accorde à considérer parfaitement inadaptée à l'étude de la communication humaine²². C'est d'ailleurs cette raison qui pousse de nombreux auteurs en SIC à évacuer explicitement le concept de « représentation » de leurs travaux (cf. Arquembourg, 2011).

Cependant, au sein même du champ disciplinaire des sciences cognitives, de nombreuses voix s'élèvent depuis au moins une trentaine d'année pour battre en brèche ce modèle dominant, notamment au travers du paradigme de l'action située.

2. Le paradigme de l'action située : émergence et dialectique

En effet, au sein des sciences cognitives, de nombreux courants admettent aujourd'hui l'impropriété de la métaphore de l'ordinateur ainsi que des dichotomies binaires sujet/monde et corps/esprit pour modéliser le fonctionnement cognitif humain (Lassègue et Visetti, 2002).

²² Ce qui ne veut pas dire que par nombre de problématisations ou de méthodologies non critiques elles ne les reproduisent pas à leur insu. Ce qui arrive aujourd'hui aisément au travers de l'engouement suscité par l'étude des « NTIC » dont Yves Jeanneret critiquait naguère (2000) et encore utilement aujourd'hui (2014) la propension à faire oublier toute précaution épistémologique.

Ce sont désormais les paradigmes de la cognition incarnée (*embodiment*, Varela, Thompson et Rosch, 1993), distribuée (*distributed cognition*, Hutchins, 1995) et externalisée (*external mind*, Clark et Chalmers, 1998) ou encore de l'énaction (Hutto et Myin, 2012), que l'on peut regrouper sous le cadre général de la cognition située, qui produisent les explications les plus convaincantes. Enfin, les propositions sur la « cognition sociale » qui vise à dépasser certaines des critiques faites aux théories précédentes (Morgagni, 2012), reçoivent aujourd'hui une audience certaine (cf. le dernier numéro en date de la revue *Intellectica*, 2015/1).

Leur position générale est d'affirmer que la cognition n'est pas une activité de computation à l'intérieur d'un cerveau-machine autonome, mais une *activité émergente de couplage à l'environnement*. C'est-à-dire que la connaissance du monde, les idées, les projets, les valeurs, etc., ne sont plus tant là, en avance, dans la tête des acteurs, mais qu'elles *émergent* de situations toujours contingentes, en fonction d'affects, de schèmes sensori-moteurs, et d'un historique structurant qu'elles participent à structurer.

Pour reprendre les termes de l'énaction, courant au sein duquel nous plaçons volontiers notre cadre théorique, toute expérience (le terme de représentation est exclu) est une construction située, à partir d'un historique, et ancrée dans un corps. Ainsi, si cette définition reconnaît bien l'existence d'un système d'attente en partie représentationnel (l'historique), elle demande également la prise en compte de l'expérience physique (le corps) ainsi que de la construction toujours recommencée (la situation aléatoire). On retrouve là la dimension instituée et instituante des productions culturelles : tout sens qui émerge dans une situation est à la fois guidé par une norme historiquement construite et participe en même temps à réorganiser cette norme par la singularité de sa situation. C'est ce que nous appelons le processus dialectique entre l'organisme et son environnement et que l'énaction appelle *autopoïèse* (Bourguin et Stewart, 2004) : l'esprit humain possède la capacité de se produire lui-même dans la contingence de son cours de vie.

La métaphore la plus explicite de ce fonctionnement est celle du sentier forestier qui se construit en même temps que l'on marche dessus : emprunté fortuitement au départ, les différents passages le rendent de plus en plus visible, ce qui incite encore et encore à le suivre, mais rien n'empêche que pour des raisons conjoncturelles, une autre voie soit empruntée et donne lieu à un nouveau chemin si le mouvement est répété. Ainsi peut se concevoir l'expérience humaine du monde : une adaptation contingente à une situation, sa reproduction, voire sa réification, en cas d'adéquation et un re-bricolage toujours situé à chaque nouvelle occurrence.

On retrouve ici à la fois les principes de créativité et de rétroaction, respectivement dans les notions de situation et d'historique. L'idée d'émergence, correspondant à celle de dialectique, réunit quant à elle les deux versants.

Ainsi, il n'est pas étonnant que les propos de Varela, fondateur du courant de l'énaction et contributeur majeur de sa diffusion au sein des SHS, fasse profondément écho aux théorisations des sciences de la culture : « Si nous devons conclure que la cognition ne peut être adéquatement comprise sans le sens commun, qui n'est rien d'autre que notre histoire physique et sociale, il nous faut en déduire que celui qui sait et ce qui est su, le sujet et l'objet, sont la spécification réciproque et simultanée l'un de l'autre. [...] L'historique bien différent du couplage structurel a fait émerger un monde de pertinence pour chacun qui est inséparable de leur vécu. La seule condition requise est que chaque itinéraire soit viable, c'est à dire qu'il soit constitué d'une séquence non interrompue de changements structuraux. [...] Le fonctionnement du cerveau est axé sur la constante énaction de mondes différents, fondée sur l'historique de lignées viables : un organe qui construit des mondes plutôt que les réfléchir. [...] Puisque la représentation ne joue plus un rôle clef, l'intelligence ne se définit plus comme la faculté de résoudre un problème mais comme celle de pénétrer un monde partagé. » (Varela, 1989:99-113).

Par ailleurs, pour répondre aux conceptions de la communication que présupposait le modèle représentationaliste, dans la perspective de l'action située, « l'acte de communiquer ne se traduit pas par un transfert d'informations depuis l'expéditeur vers le destinataire, mais plutôt par le modelage mutuel d'un monde commun au moyen d'une action conjuguée : c'est notre réalisation sociale, par l'acte de langage, qui prête vie à notre monde. » (*Ibid.*:115)

On notera à quel point cette approche rejoint les théories interactionnistes du social et les modèles orchestraux de la communication puisqu'elle invite « à traiter l'objectivité d'un monde commun, la subjectivité des membres d'une collectivité et la socialité des conduites, des faits et des événements comme des émergences interactionnelles, à les rapporter à une réalisation sociale, impliquant des opérations de constitution, une activité organisante concertée et un "milieu" d'intersubjectivité. » (Quéré, 1991).

3. La formation du sujet : neurogénèse, psychogénèse, ontogénèse

Cet ensemble de remarques sur les fonctionnements cognitifs font ainsi apparaître le caractère profondément ouvert du sujet humain sur la diversité et la contingence de son environnement.

Ainsi, contre un évolutionnisme radical qui verrait dans la phylogénèse l'explication de toute la condition humaine, il faut affirmer que « c'est plutôt le processus progressif de l'ontogénèse qui est prépondérant dans l'établissement des spécialisations cognitives de niveau supérieur. Bien que l'évolution ait sans doute tenu compte du besoin de spécialisation du système cognitif adulte, elle a en revanche abandonné la responsabilité de cette spécialisation au développement cognitif progressif. Si nous devons donc comprendre ce que signifie "être humain", c'est sur le processus du développement lui-même que nous devons continuer d'insister » (Karmiloff-Smith et Thomas, 2005:17).

Ce point de vue va directement à l'encontre des théories de la modularité de l'esprit (Fodor, 1983), ou du moins du précâblage strict qu'elle prétend : ce ne sont plus des modules spécialisés programmés génétiquement qui viennent se projeter sur le monde, mais bien le monde qui pousse à certaines spécialisations à partir d'une capacité générique à la création de sens. Cette idée est par ailleurs défendue par les acquis les plus récents des neurosciences qui montrent d'une part le caractère continu de la neurogénèse tout au long de la vie et d'autre part le caractère fortement contingent de celle-ci.

En effet, on sait aujourd'hui qu'une grande partie du système nerveux se recompose de manière post-natale, indépendamment de l'ontogénèse héréditaire (Rastier, 1991:228) : c'est ce que l'on appelle la neurogénèse secondaire. Près de la moitié des cellules nerveuses du cerveau humain produites pendant la neurogénèse primaire meurent avant la fin de l'adolescence (Lossi et Merighi, 2003). Dans le même temps, les connexions neuronales les plus sollicitées se renforcent et des réseaux se créent par sélection (Tau et Peterson, 2010). C'est là le principe de base des théories connexionnistes et le mécanisme fondamental de l'apprentissage, qui repose sur la capacité des neurones à modifier de façon durable l'efficacité de leur transmission synaptique. Ainsi, l'occlusion d'un œil chez le chaton entraîne une cécité définitive de l'organe temporairement suturé : sous l'effet du manque de stimuli extérieurs qui renforceraient les connexions dans le cortex visuel, celles-ci ne se développent pas voire se dégradent (Wiesel et Hubel, 1963). En quelque sorte, la vision vient en voyant. Des constats similaires ont été faits récemment chez le macaque ou chez l'humain souffrant de dysfonctionnements de naissance. À l'inverse, sous l'effet d'un renforcement par la pression du milieu certains réseaux peuvent se développer de manière singulière : les célèbres travaux d'Eric Lenneberg (1967) ont par exemple montré qu'après une ablation partielle ou totale de l'hémisphère cérébral gauche (siège principal de la faculté de langage) à la suite d'une tumeur ou d'un foyer épileptique, les enfants peuvent récupérer leurs capacités

linguistiques en quasi-totalité, l'hémisphère droit prenant en charge les fonctions du gauche. Ces différents phénomènes (disparitions ou créations) se déroulent par ailleurs avec une incomparable vivacité entre les périodes prénatales et l'adolescence sans pour autant disparaître entièrement à l'âge adulte. « Ainsi l'expérience de l'individu remanie-t-elle constamment la structure anatomique fine de son cerveau. Cette constatation permet de reconsidérer, à la lumière des acquis récents des neurosciences, les théories innéistes sur le langage » (Rastier, 1991:229).

Le cerveau présente ainsi une forte malléabilité qui lui permet de s'adapter relativement rapidement à son milieu. Comme le rappelle le neurobiologiste Jean-Pierre Changeux, pourtant défenseur d'une naturalisation des phénomènes culturels, « le cerveau n'a donc rien d'un automate rigidement câblé ». Si une part de l'organisation du cerveau est certes innée, perpétuant à l'échelle de l'espèce des invariants macro-structurels fixés par une « enveloppe génétique », des processus de plasticité génèrent de la variabilité à plusieurs niveaux. En d'autres termes, « plutôt que le type de contrôle génétique strict de type mosaïque que certaines théories de psychologie évolutionniste invoquent, la solution de l'évolution pour le cerveau humain pourrait bien être d'éviter une trop grande pré-spécification et de lui préférer un développement progressif et une plasticité neuro-constructiviste » (Karmiloff-Smith et Thomas, 2005:17).

Nous retrouvons ici en partie la théorie piagétienne concernant la psychogénèse : l'enfant ne dispose pas de capacités cognitives spécialisées mais de capacités très génériques d'abstraction logique qui permettent la modélisation du sens. Le développement psychologique de l'enfant est donc dépendant non seulement de son appareillage biologique, mais également, en raison du fonctionnement même de celui-ci, des divers systèmes de significations disponibles dans son entour social (pour un développement de la question de l'acquisition du langage dans le cadre de cette théorie, voir Bronckart, 2007).

La trialectique esprit-cerveau-culture apparaît ainsi comme une composante fondamentale de la psychologie humaine dans laquelle le contexte socio-culturel joue donc un rôle formateur (Vygotsky, 1997 [1934], puis Wertsch et Kanner, 1992). D'où, encore une fois, l'intérêt d'observer le substrat symbolique dans lequel vivent les humains, puisque celui-ci constitue la majeure partie de leur environnement.

Cette thèse, qui enregistre la surdétermination de la phylogénèse par l'ontogénèse, est aujourd'hui défendue avec succès sur le front de l'anthropologie évolutionnaire par un auteur comme Michael Tomasello (1999, 2008).

Ainsi, plutôt que d'adopter une vision linéaire et séparatiste des interactions organisme-environnement il apparaît nécessaire de considérer ces dernières en termes de co-constructions et d'auto-organisations.

4. Conclusion sur ces quelques digressions disciplinaires

Au terme de ce voyage au sein de certains fonctionnements du vivant, nous pourrions regretter de n'avoir rien appris. Finalement, nous n'avons fait que répéter autrement ce que nous avons déjà dit, voire ce que nombre de courants des SHS répètent depuis toujours ou assument comme des évidences.

Notre parcours était-il pour autant inutile ? Nous ne le pensons pas.

Nous considérons que c'est dans la confrontation avec les points de vue de champs scientifiques éloignés qu'un travail de recherche joue une partie de sa crédibilité. En effet, que des conclusions similaires puissent provenir de champs en apparence très éloignés conceptuellement, théorique, méthodologiquement, etc., tend à renforcer la portée des propos des uns comme des autres. Il est également toujours stimulant de confronter des formulations et des raisonnements en léger décalage les uns avec les autres.

De plus, il nous semble nécessaire de rappeler que toute théorie communicationnelle, sociologique, culturelle, linguistique, etc., se doit d'être en phase avec ce que l'on sait par ailleurs des fonctionnements cognitifs. Plus généralement, le grand intérêt que nous voyons à la déconstruction épistémologique que nous avons entreprise est qu'elle permet de rappeler des précautions qui risquent d'être oubliées faute de n'être pas assez souvent explicitées. Cela permet d'éviter les méthodologies souvent naïves qui reproduisent en sous-main soit un représentationnalisme ou un mécanisme par ailleurs écartés, soit un relativisme par trop libertaire.

Ainsi, notre parcours dans cette section nous aura permis d'appuyer les trois principes fondamentaux des sciences de la culture :

Construction parce que nous ne décodons pas le monde mais l'interprétons. Les nombreuses illusions perceptives nous rappellent que même nos 5 sens, que nous pourrions croire être des

fenêtres ouvertes sur le monde, ne sont que des machines à le construire, ici d'une façon, ailleurs d'une autre.

Créativité parce que notre cognition se construit toujours dans des situations nouvelles, sans représentations ni module computationnel figé.

Rétroaction parce que notre environnement qu'il soit physique ou culturel rétroagit sur nous jusque dans notre chair : les langues s'intriquent à la pensée, l'environnement visuel comme sonore modèle notre système perceptif²³, notre cerveau se développe en prise sur son milieu.

Aussi, à travers cette triple reconnaissance, nous rejetons d'une part les explications uniquement naturalistes des phénomènes culturels et nous refusons d'autre part le dualisme entre monde symbolique et monde cognitif. Par là-même nous plaçons pour la légalisation de l'étude du monde sémiotique puisque nous cherchons à comprendre les comportements humains par leur substrat symbolique qui présente la particularité d'être à la fois constituant de l'activité humaine et constitué par celle-ci.

Enfin, puisque nous nous plaçons dans les pas de la philosophie de Cassirer et de la théorie cognitive de Varela, soulignons que le premier est considéré comme un « épistémologue de la troisième voie » (Janz, 2001) et que le second dit ouvertement emprunter une « voie moyenne » (Varela, Thompson et Rosch, 1993). La troisième voie est celle qui réconcilie idéalisme et empirisme tandis que la voie moyenne est celle qui unit innéisme et acquisitionnisme.

Aussi, si nous avons dans ce chapitre plutôt mis l'accent sur le second versant de ces deux oppositions, c'est parce que nous pensons que c'est celui que l'air du temps bafoue le plus souvent. Mais nous sommes tout aussi critique envers les approches qui cherchent à naturaliser l'humain qu'envers un post-modernisme de salons littéraires qui ne lui reconnaît aucune objectivité.

L'idée n'est donc pas de nier que nous avons un corps qui délimite nos capacités perceptives, que nous avons un cerveau dont certaines fonctions sont rigides, que nos gènes influencent notre phénotype, que des phénomènes d'économie cognitive favorisent certains fonctionnements, que les principes évolutionnistes agissent au niveau physique comme au niveau culturel, etc., mais de trouver, entre les deux extrêmes, une... voie moyenne.

²³ On sait par exemple que le milieu de vie peut influencer la sensibilité à certaines illusions d'optique : un individu habitant un environnement naturel, donc dépourvu de lignes droites, sera ainsi insensible à des illusions d'optique impliquant des angles droits (Segall et al., 1966).

SECTION 4. ETUDIER LA COMMUNICATION DANS UN CADRE DE SCIENCES DE LA CULTURE : QUELQUES REGLES EPISTEMOLOGIQUES

Nous présentons dans cette troisième et dernière section les règles épistémologiques qui découlent des développements précédents.

Dans un premier temps nous précisons les contours du « structuralisme émergentiste » qu'ils imposent. Dans un second temps, nous synthétisons sous la forme de 6 règles les apports théoriques et méthodologiques des sciences de la culture. Enfin, nous exposerons la tradition philosophique plus large dans laquelle s'inscrivent les sciences de la culture et, partant, notre propre travail de thèse : celle d'une *Aufklärung*.

1. Pour un structuralisme émergentiste

Le chercheur en sciences de la culture n'a d'autre prise sur ses objets que celle que lui offrent les catégories qu'il élabore à leur propos. Sans elles, « l'histoire ne serait qu'une séquence chaotique d'événements singuliers irréductibles » (Angenot, 2008:315). Pour autant, cette stabilisation classificatoire n'est qu'artificielle. Elle possède des vertus heuristiques, réduit la complexité le temps de la réflexion et de l'analyse, saisit quelques tendances générales, mais ne doit pas se prendre pour ce qu'elle n'est pas, c'est-à-dire la description d'une réalité phénoménale et fixe de l'objet. Ainsi, les sciences de l'humain et de la culture « ne sont nomothétiques qu'en un sens bien précis : elles entendent décrire des normes sans en édicter, ni d'ailleurs postuler de lois invariables. Pour le reste, elles sont idiographiques, conformément au programme de caractérisation formulé par Humboldt : un objet culturel comme un texte ne peut être décrit que si l'on parvient à cerner ce qu'il a de propre, voire d'unique » (Rastier, 2007).

Cette position prudente ne doit néanmoins pas faire oublier que si les faits de cultures sont tous des constructions sociales et sont soumis de fait à la variabilité et à la nouveauté, le terme de « construction » suggère la dureté du produit. Il est ainsi aisé de faire l'expérience de ce phénomène dans la vie quotidienne : nous avons beau savoir que toutes les conventions sociales ne sont « que » des constructions, il n'en reste pas moins qu'il est extrêmement difficile de les outrepasser non seulement face aux autres mais tout autant face à soi-même.

Aussi certains auteurs comme Philippe Corcuff regrettent-ils que les approches constructivistes les plus idéalistes « tendent à délaissier les mécanismes d'objectivation, de matérialisation et de stabilisation des réalités sociales, et donc notamment la façon dont les mondes d'objets qui peuplent les univers sociaux constituent des contraintes et des points d'appui pour l'action » (Corcuff, 2007:17).

Sur un thème plus en phase avec nos préoccupations d'analyse du discours social, Yves Jeanneret remarque, dans ses travaux sur la « trivialité », que « ce n'est pas parce que [...] les interprétations sont instables, les cadres mobiles et les enjeux multiples, que tout circule indifféremment. La culture triviale est tout sauf un laisser-faire, laisser-passer, une diffusion générale des informations. Certains écrivent, ils sont nombreux et se succèdent les uns aux autres. Mais tout le monde n'écrit pas, n'écrit pas n'importe où, n'écrit pas n'importe quoi » (Jeanneret, 1998:21). Ainsi, « l'idée d'une polynomie de la trivialité (pluralité des normes, institutions et légitimités) peut sans doute résumer l'effet le plus général des phénomènes [de culture], en même temps qu'elle permet de les inscrire dans une histoire, fondée sur des pouvoirs tangibles, économiques, politiques, culturels. Il serait erroné de conclure des moments précédents de l'analyse que la trivialité est un bricolage, constamment reconfiguré au gré des techniques et des stratégies d'acteurs. Ce serait compter sans le caractère cumulatif et durable des effets d'institution du trivial. » (*Ibid.*:25).

C'est donc à un subtil jeu entre repérage de tendances et refus de l'hypostase que se prête l'analyste. Il ne s'agit ni de nier que l'« hégémonie » au sens de Marc Angenot stabilise des concrétions de sens, ni de nier qu'aucun fait de culture n'est ancré dans une matérialité qui l'impose de manière invariable. Corrélativement, il ne s'agit ni d'affirmer que les structures socio-culturelles sont statiques, ni qu'elles sont strictement conjoncturelles : de notre travail incessant de reconfiguration émerge « une pérennité relative mais bien tangible » (Jeanneret, 2008:17) ou autrement dit, une « cybernétique de l'imparfait » (*Ibid.*:135-174).

On notera par ailleurs que ce positionnement épistémologique est tout à fait en phase avec nos conceptions cognitivistes éactives : nous retrouvons là l'inscription dans une « voie moyenne » qui cherche à rendre compte tout à la fois de l'historique qui stabilise et de l'émergence qui reconfigure. De même, il rappelle la philosophie de Castoriadis et la tension intrinsèque du « social-historique ».

Ainsi se dessine le statut théorique des unités que nous entendons rechercher dans notre corpus²⁴ : à l'instar des « logiques de raisonnement » de Marc Angenot, ce sont des idéaux-types au sens de Max Weber (2006:140-160), c'est-à-dire des reconstructions interprétatives à visée heuristique qui proposent une approche *compréhensive* du matériau exploré. Ainsi, « à un idéaltype, il faut demander non d'être *vrai*, ni même absolument *fidèle* (car cela est impossible et n'a guère de sens) mais il faut lui demander de montrer une force herméneutique : fais-tu apercevoir quelque chose qui soit compatible avec les innombrables données disponibles, qui les organise rationnellement et qui soit aussi d'une certaine portée » (Angenot, 2008:316, il souligne).

Ceci est d'ailleurs, selon Ernst Cassirer que nous suivons, le rôle général du concept dans les sciences de la culture : « chaque science particulière de la culture forge certains concepts de forme et de style qu'elle utilise pour systématiser dans une vue d'ensemble, classer et distinguer les phénomènes dont elle traite. Ces concepts formels ne sont ni “nomothétiques” ni purement “idiographiques”. Ils ne sont pas purement nomothétiques, car il ne s'agit pas d'en faire des lois générales desquelles découleraient de manière déductive les phénomènes particuliers. Mais ils ne se laissent pas non plus réduire à des concepts historiques. » (Cassirer, 1991:144)

2. Les règles fondamentales des sciences de la culture

Pour conclure sur ce positionnement épistémologique général, nous pouvons synthétiser les grands fondements théoriques qu'implique une inscription au sein des sciences de la culture.

Sans pour autant les y réduire, il est possible de résumer les sciences de la culture telles que nous les avons décrites à 6 grandes règles.

La règle de légalité, fondée sur les principes de *construction*, de *créativité* et de *rétroaction*, pose la légalité propre et l'autonomie relative du monde sémiotique. À rebours des programmes naturalistes ou mécanistes du social, il s'agit d'affirmer que la connaissance de l'humain par l'humain doit passer par l'étude de son univers symbolique car les « cultures embrassent la totalité des faits humains, jusqu'à la formation des sujets » (Rastier, 2001:214). L'humain ne peut donc être connu par sa substance mais par ses actions, c'est-à-dire par son œuvre : « le caractère dominant de l'homme, son trait distinctif, n'est pas son essence

²⁴ Statut que nous développons largement en conclusion de notre analyse (chapitre 6, section 1).

métaphysique mais son œuvre. C'est cette œuvre, c'est le système de ces activités, qui définit le cercle de l'humanité. » (Cassirer, 1975:103)

La règle de compréhension soutient que cette approche ne peut être que compréhensive, au sens de Max Weber. Cela « signifie, pour le chercheur, se donner des modalités d'accès à ce qui reste mystérieux ou inaccessible à son intellect et à ses affects, les "valeurs" d'après lesquelles un acteur social se comporte ne constituant pas le moindre de ces mystères. Les acteurs sociaux sont ici considérés comme dépositaires d'un savoir multiforme qu'il s'agit de saisir de l'intérieur, notamment par le biais du système de valeurs des individus eux-mêmes » (Oger et Ollivier-Yaniv, 2003). Il s'agit donc de faire crédit au sens dont les acteurs investissent leur univers car celui-ci conditionne leurs actions. Pour reprendre l'expression suggestive de l'anthropologue Clifford Geertz, l'objectif est d'interpréter « par-dessus l'épaule de l'indigène » l'interprétation que lui-même fait de son environnement. Ainsi, « tout le propos d'une approche sémiotique de la culture est de nous aider à avoir accès au monde conceptuel dans lequel vivent nos sujets afin de réussir [...] à converser avec eux [et à] pénétrer un univers non familier d'action symbolique » (Geertz, 1973:24). Pour le dire encore autrement, « les sciences herméneutiques, propres à la sphère sémiotique, ont à produire le sens, le transcrire, le transposer (dans le temps), le traduire (dans l'espace). Pour elles, expliquer, c'est déployer des conditions, non chercher des causes. » (Rastier, 1997:130).

La règle d'herméneutique enregistre que, puisque ce sens est fuyant sinon inatteignable, l'analyste ne peut que consentir à entrer dans le « cercle herméneutique » (Schleiermacher, 1999)²⁵. L'activité scientifique en science de la culture, mais plus généralement toute activité de connaissance²⁶, est fondamentalement une pratique interprétative. Celle-ci consiste à établir un « modèle » à partir de symptômes. Ainsi, « toute recherche part de l'apparence phénoménale pour chercher à connaître des principes d'engendrement, des règles sous-jacentes, partiellement dissimulées » (Angenot, 2006). Dans cette mesure, il faut accepter « le retour de la subjectivité moins comme un parasite que comme un opérateur de l'intelligibilité du réel » (Addi et Obadia, 2010:7). C'est donc à une entreprise subjective et précaire mais

²⁵ Schleiermacher définit ainsi la notion de cercle herméneutique : « de la même manière que le tout est évidemment compris en référence aux individus, l'individu ne peut être compris uniquement qu'en relation à la totalité » (Schleiermacher, 1999:329 ; cité par Mantzavinos, 2013) c'est-à-dire que toute interprétation opère en permanence des allers-retours entre un sens global et des éléments locaux qui participent à le construire. Pour prendre un exemple réducteur, le sens d'un texte dépend du sens des parties qui le composent, mais l'on ne comprend ces parties qu'en fonction du sens global.

²⁶ Rastier note ainsi que « c'est le statut herméneutique de la connaissance scientifique elle-même qui doit être questionné, dans l'espoir notamment de mettre fin à la technologisation des sciences » (Rastier, 1997:120).

néanmoins rigoureuse que se livre le chercheur ou la chercheuse : « l'analyste des pratiques de communication ne me semble pas pouvoir modéliser comme un dispositif ou une mécanique la trivialité : sans doute doit-il se contenter d'en commenter les effets, avec partialité mais précision. » (Jeanneret, 1998:26)

La règle de caractérisation rappelle que le travail herméneutique est un travail de caractérisation des objets et non de recherche de structures ou de mécanismes universels : « le processus de caractérisation est définitoire des sciences de la culture ; et corrélativement l'unicité de l'objet, qui culmine dans l'œuvre d'art non reproductible, est caractéristique de l'objet culturel. » (Rastier, 2001) En effet, dans le cas de l'analyse des faits culturels, « la multiplicité des paramètres non reproductibles empêche toute expérimentation au sens strict et écartent du même coup le modèle des sciences physiques » (*Ibid.*). Par ailleurs, comme dans toute herméneutique, cette caractérisation impose toujours une remise en contexte large. Lorsqu'il est question de signes, nous n'avons jamais affaire à *aliquid stat pro aliquo* mais bien à *aliquid stat pro aliquo* pour quelqu'un, dans une situation historique donnée et dans un discours social donné.

La règle de labilité reconnaît la labilité définitoire des faits de cultures. D'une part, ceux-ci sont des processus qui émergent de situations uniques et sont donc imprévisibles : « l'élaboration triviale de la culture ne peut être prédite, parce qu'elle relève précisément d'un processus conjoncturel et créatif » (Jeanneret, 2008:18). Ce point mine encore une fois toute approche nomothétique. Et d'autre part, les phénomènes culturels sont pris dans une réélaboration perpétuelle, dialogique et prise dans des logiques sociales diverses. La communication qui performe la culture est toujours un processus d'« altération » (Jeanneret, 2008:87-100).

Enfin, **la règle de théorie sémiotique** impose de faire appel à une théorie sémiotique ou, plus vraisemblablement, à *des* théories sémiotiques adaptées aux divers champs signifiants de la culture. En effet, une sémiotique des cultures « ne considère pas tout fait humain comme un texte : elle ouvre une réflexion sur l'ensemble des performances sémiotiques, dont les plus étudiées sont certes les performances linguistiques, textes oraux ou écrits, mais cela n'en fait évidemment pas le parangon de toute activité culturelle » (Rastier, 2001).

C'est ainsi cet ensemble de règles que notre problématique, notre méthodologie, et le statut que nous donnons à nos résultats entendent respecter.

Il est temps désormais, de conclure ce premier chapitre théorique. Nous pensons avoir mis là à disposition du lecteur ou de la lectrice l'ensemble des soubassements épistémologiques qui lui permettront de comprendre – et d'accepter ou non – la démarche générale de notre travail. Il nous reste cependant une dernière précision à réaliser. Au-delà des paradigmes scientifiques, les sciences de la culture s'ancrent dans un projet philosophique spécifique : celui d'une *Aufklärung*. Il en va de même de notre propre travail et il nous faut pour terminer expliciter en quoi.

3. Conclusion sur le projet général des sciences de la culture : pour une *Aufklärung*

Les sciences de la culture posent que ce n'est que par l'étude de ses propres productions symboliques que l'être humain peut espérer se comprendre lui-même : « ce que sous-estime le positivisme, dit Geertz, c'est que l'homme est un être psychique avec ses émotions, ses passions, ses peurs qui poussent à créer des expressions de la culture par lesquelles il montre ses capacités créatrices et la puissance de son imagination. La culture, dans cette perspective, n'est pas un élément extérieur qui s'ajoute à l'homme pour en faire un être civilisé. Elle est l'homme dans toutes ses dimensions. » (Addi et Obadia, 2010:23)

Cassirer bâtit explicitement son projet sur cette idée : « le but de la philosophie n'est pas de retourner en arrière de toutes les créations de la culture, mais au contraire de les comprendre dans leur principe formateur et de les rendre conscientes. » (Cassirer, 1972a:58)

Le philosophe Jean Lassègue rappelle à ce propos que cette ambition de rendre l'humain connaissable à l'humain a radicalement opposé Cassirer à l'idéologie de la République de Weimar. « Deux options lui semblent en effet possibles : soit réintégrer le monde du mythe, du rite et du langage sur un mode rationnel en en faisant des objets de connaissance à part entière, soit reproduire ce monde archaïque par une manipulation généralisée des consciences au moyen de techniques médiatiques appropriées en gommant tout l'itinéraire historique de la rationalité au sein de l'histoire de la culture. » (Lassègue, 2005:54) Le choix de la première lui a valu l'exil à l'arrivée d'Hitler au pouvoir.

La logique des sciences de la culture se rattache donc en un sens à la tradition d'*Aufklärung* des Lumières. Non pas celle d'un éclairage par une raison transcendante, mais celle d'une désaliénation par la prise de conscience de son immersion dans des univers de sens variés. « Cassirer ne pense pas que la plus profonde communication s'exprime dans le silence, mais au contraire au sein de la culture [...]. Il y a donc un conflit entre la vie et la culture, et

comme Cassirer refuse de transcender cette position par le recours à des “valeurs” assurant une certitude supra-culturelle, c’est au niveau de la culture et de ses formes que le conflit doit être résolu. Le principe de cette solution est dans la prise de conscience du caractère relatif de l’antithèse conceptuelle entre vie et culture ; elle doit être dépassée pour conduire à la reconnaissance dans la culture de la véritable réalisation de la vie, en tant qu’humaine. La culture n’a donc pas besoin de renoncer à elle-même, ni de se tourner vers la logique, ni vers le transcendant, ni vers l’éthique, pour porter à la claire conscience de soi un sens originaire. » (Schéerer, 1971:36)

On reconnaît là, le ton millénariste et l’hermétisme en moins, le projet de Bruno Latour d’enquêter sur les « modes d’existence » (Latour, 2012). Son « anthropologie des modernes » entend ainsi montrer que dès lors que l’on se défait de l’illusion d’une Raison unique et d’une objectivité connaissable, il apparaît que les sociétés occidentales sont, comme toutes les autres, fondées sur une multitude de bricolages signifiants aux conditions de véridiction propres : « l’anthropologie a longtemps pris pour acquis qu’il fallait contraster les autres cultures par opposition avec un processus de modernisation d’origine européenne ou en tout cas occidentale que l’on ne cherchait pas à préciser plus avant [...]. Néanmoins, c’était toujours par rapport à cet étalon défini par défaut que l’on jugeait de l’irrationalité ou, plus charitablement, des rationalités alternatives manifestées par les autres cultures. [...] C’était cet idéal de modernité qui servait à repérer les éléments “culturels”, “archaïques”, “réactionnaires”, dont pourtant la “modernité” même restée imprégnée. » (*Ibid.*:25)

Dans un mouvement d’anthropologie véritablement symétrique (Latour, 1991), Latour préconise alors de rendre conscients les modernes de leurs propres mythes afin de pouvoir négocier un projet politique commun à l’humanité sans l’aveuglement de la croyance en une modernité en marche perpétuelle vers le Progrès. Ainsi, son enquête sur les « modes d’existence », sur les systèmes de valeurs multiples et parfois contradictoires qui infusent notre culture occidentale à son insu, « voudrait contribuer à cette négociation planétaire qu’il va nous falloir engager pour les temps où nous ne serons plus en position de force et où ce seront les autres qui prétendront se “moderniser” [...] et où nous prétendront quand même avoir notre mot à dire sur nos valeurs – et peut-être aussi sur celles des autres – (mais sans plus aucun des privilèges de l’ancienne histoire européenne). Autrement dit, il va falloir rendre les “Occidentaux” présents d’une toute autre manière d’abord à eux-mêmes et ensuite aux autres » (Latour, 2012:28).

Nous inscrivons notre travail de thèse dans une perspective tout à fait similaire. Non pas que nous attendions l'avènement d'une grande « négociation planétaire » ni que nous supposions une agonistique entre l'« occident » et le « non-occident » mais simplement parce que nous faisons le constat, dans la vie quotidienne, que les êtres humains s'engagent souvent dans des dialogues de sourds qu'une conscience plus aiguë des « coupures cognitives » qui les sous-tendent permettrait d'apaiser.

Point d'angélisme ni de solution miracle dans cette ambition de rendre compréhensibles les raisons des désaccords. Nous savons que l'intercompréhension n'est pas la cause de l'accord (bien au contraire, lorsque l'on est sûr de bien avoir compris l'autre, on peut très bien le trouver plus odieux encore) mais elle en est automatiquement la condition, tout comme elle est celle de l'empathie. C'est cet humanisme empathique qui guide ici notre recherche.

CONCLUSION DU CHAPITRE 1

Nous souhaitons dans ce chapitre justifier notre intérêt pour le discours social et la diversité des modes de rationalité qui s'y construisent afin de comprendre une partie des ressorts de la controverse nucléaire.

Nous pensons ce mouvement important car les approches les plus en vue aujourd'hui en analyse des controverses ne sont pas forcément celles qui font le plus crédit aux idées. L'intérêt se porte généralement plus sur les jeux d'acteurs et les dispositifs matériels qui cadrent leur déroulement que sur la médiation fondamentale opérée par l'univers symbolique. Au-delà de ce domaine précis, la question du sens est encore plus écartée par divers programmes naturalistes ou mécanistes.

La présentation des apports épistémologiques des sciences de la culture nous aura donc permis ici d'affirmer la légalité de l'étude du monde sémiotique ainsi que de poser un certain nombre de précautions dans cette entreprise.

Ainsi, pour comprendre comment se forment et se déforment les idées, se diffusent et disparaissent les argumentations, pour saisir les modes intellectuelles, leurs gloires et leurs déclin et surtout pour chercher réponse aux questionnements, du politique au philosophique, que s'impose sans cesse la société, il apparaît vain de demander à la nature ou à quelque autre force créatrice une notice explicative, une voie normale ou un programme déterminé. Sur ces questions, c'est seulement à une théorie de la communication, ouverte à l'histoire structurante mais centrée sur la construction du présent et consciente de l'indécision du futur, que nous pouvons nous en remettre. Et ce non pas pour mettre au jour une mécanique explicative illusoire, mais simplement pour saisir les motivations symboliques, souvent instables et éparées, au fondement des comportements et des attitudes, et qui inondent le marché social des visions du monde.

Dès lors, maintenant que nous avons reconnu le substrat discursif comme le milieu dans lequel les humains construisent leur cognition du monde (règle de légalité), nous devons investir un champ théorique et une méthodologie qui rendent justice à sa complexité (règle de théorie sémiotique). Ce travail sera celui du chapitre suivant où nous proposons de présenter le champ de l'analyse du discours qui détaille notre conception théorique des discours et donne forme à notre méthodologie.

CHAPITRE 2. ANALYSER LA COMMUNICATION AU PRISME DE L'ANALYSE DU DISCOURS

SECTION 1. Les raisons d'une difficile reconnaissance	72
SECTION 2. Qu'est-ce que l'analyse du discours : approche historique	80
SECTION 3. Approche par courants et problématiques	92
SECTION 4. Les grands postulats de l'AD : une contribution aux ressources épistémologiques des SIC	110
SECTION 5. L'AD, retour sur une définition.....	119

INTRODUCTION DU CHAPITRE 2

Nous avons défendu ailleurs (Carbou, 2013) le recouvrement au moins partiel de l'Analyse du Discours (désormais AD) et des SIC. Autrement dit, et cette affirmation est épistémologique autant qu'institutionnelle : faire de l'AD, du moins sous certaines modalités, c'est s'inscrire en SIC.

Bien sûr, certains courants de l'AD sont plus proches des Sciences du Langage en cela qu'ils cherchent à caractériser en propre l'objet langagier. Mais nombreuses sont les approches qui s'intéressent plus spécifiquement aux phénomènes de sens et de médiation tels qu'ils se déploient dans les processus de communication : il est alors tout à fait envisageable qu'AD et SIC œuvrent de concert, puisque « tout simplement [...] une partie des sciences du langage étudie les phénomènes de communication » (Bonnafous et Charaudeau, 1996:41).

Les deux « champs disciplinaires » (Charaudeau, 2010) abordent l'un comme l'autre la difficile question du sens (Bonnafous et Jost, 2000). L'AD, nourrie de linguistique et de philosophie du langage, ne peut éviter de s'affronter aux problématiques herméneutiques ; les SIC quant à elles, lorsqu'elles dépassent les champs de la sociologie des médias ou de la psychosociologie de la réception, s'affirment dans l'étude des processus de médiation.

L'épistémologue Frédéric Darbellay par ailleurs ne dit pas le contraire en posant le diagnostic suivant : « toute communication discursive implique un double processus de médiation et de médiatisation langagière, elle est le fruit d'une schématisation. L'attention portée à ce double processus préside à une relecture des rapports complexes entre les Sciences de l'Information et de la Communication, les Sciences du Langage, et l'Analyse des Discours, cette dernière se révélant enfin le moyen le plus sûr de (ré-)concilier les deux premières. » (Darbellay, 2005:165)

Ainsi, c'est dans l'étude de la médiation symbolique que nous avons reconnue, au chapitre précédent, comme fondatrice de l'être au monde humain, qu'AD et SIC se retrouvent sur un territoire épistémologique commun.

Ce chapitre entend dans ce cadre développer la théorie sémiotique du discours que propose l'AD. Nous avons vu précédemment que toute approche du matériau culturel demandait l'élaboration d'une sémiotique appropriée à ses différentes formes. Notre corpus étant un corpus de discours, il apparaît tout naturel de faire appel au regard de l'AD.

Plan du chapitre

Ce chapitre présente un double objectif. Premièrement, partant du constat que le champ de l'analyse du discours manque de reconnaissance au sein du milieu académique alors que ses apports théoriques et méthodologiques sont considérables, nous chercherons à proposer un parcours qui permette d'en clarifier les contours. Cette clarification vise à faciliter le dialogue avec les SIC afin d'infuser les concepts de l'AD au sein de notre discipline. Deuxièmement, nous voulons que ce mouvement permette de présenter en creux notre méthodologie, ou plus précisément notre regard sur les discours. Ce chapitre vise donc à compléter notre cadre théorique et à donner les premiers contours de notre méthodologie²⁷.

Dans une première section, nous exposerons les raisons qui expliquent que l'AD jouisse aujourd'hui d'une faible reconnaissance hors de son champ propre. Nous concluons en posant qu'une partie de son manque de visibilité repose sur le manque de clarté 1) de son ambition générale, de ce qu'elle *fait*, et 2) du fait qu'elle est moins une méthodologie qu'un ensemble de postulats théoriques sur la nature du discours.

Dans une seconde section, nous proposerons donc un premier regard historique sur la constitution du champ, notamment en réaction aux approches transparentistes des discours, afin de permettre un premier éclaircissement de ses contours.

La troisième section abordera plus précisément la question de la multiplicité des courants de l'AD et donc des problématisations du discours qui s'y entrecroisent. Ce regard synoptique nous permettra de faire émerger un ensemble de grands postulats qui, à notre sens, fondent le socle théorique de l'AD et constituent un apport majeur du champ à l'étude de la communication médiée par les discours.

La quatrième section synthétisera sous la forme de 11 postulats ces grands apports théoriques.

La cinquième et dernière section sera l'occasion de proposer et de développer notre définition de l'AD.

²⁷ Les méthodologies spécifiques que nous employons pour explorer notre corpus sont décrites au début des chapitres d'analyses (chapitres 4 et 5). Elles s'inscrivent néanmoins au sein du champ plus vaste de l'AD et en héritent les grands principes que nous allons définir ici.

SECTION 1. LES RAISONS D'UNE DIFFICILE RECONNAISSANCE

1. Pourquoi définir l'analyse du discours²⁸ : état de l'art, identité de pratique et traduction vers les SIC

Il est canonique tout autant qu'indispensable de consacrer une partie d'un travail scientifique à un état de l'art de la question que l'on se propose de traiter. Il en va de l'information du lecteur comme de la preuve que la réflexion de l'auteur est consciente de celles qui l'ont précédée.

Ainsi, le travail que nous nous apprêtons à faire peut sembler en redoubler d'autres : l'histoire et la délimitation du champ de l'AD, bien que complexes, n'en restent pas moins des entreprises régulières (pour ne citer que quelques travaux qui thématisent explicitement la question : Mazière, 2005 ; Sarfati, 1997 ; Maingueneau, 2005a ; Bonnafous et Krieg-Planque, 2013 ; Paveau et Rosier, 2005 ; numéros thématiques de revues : *Langages* n°117, 1995 ; *Marges Linguistiques* n°9, 2005 ; *Langage et Société* n°140, 2012).

Cependant, ce type d'exercice nous apparaît encore parfaitement d'actualité pour au moins trois raisons.

La première est que si les analystes du discours connaissent l'analyse du discours, leurs positions et leurs concepts manquent souvent de visibilité une fois dépassé le groupe des spécialistes. Cette remarque peut paraître anodine mais nous pensons qu'il y a pourtant là une problématique majeure que l'AD ne peut négliger. Si aucun chercheur (soyons optimistes), n'oserait tenir des propos assurés sur le social ou la psyché sans avoir auparavant consulté le champ de la sociologie ou de la psychologie, on sait que « tout locuteur, tel Monsieur Jourdain, fait non seulement de la prose, mais également de l'analyse du discours sans le savoir » (Détrie, Siblot et Verine, 2001). Et si le sens commun est fort utile dans la vie quotidienne, il reste épistémologiquement peu pertinent dans le cadre d'une pratique scientifique. Or, il est possible de penser que la difficulté à circonscrire le champ et les méthodes de l'AD est en partie responsable de son manque de visibilité²⁹. Dès lors, nous

²⁸ Pour des raisons de limitation tout autant que de compétences, nous ne traiterons ici que des principales mouvances francophones. Nous n'évoquerons qu'incidemment les autres courants : *Critical Discours Analysis* (CDA) anglosaxonne, *Analyse du Discours d'Amérique Latine* (ADAL), études paraphilosophiques germaniques, courants ethnométhodologiques, systémiques ou interactionnistes américains...

²⁹ Bien évidemment, là n'est pas le seul obstacle : son épistémologie constructiviste, la reconnaissance de sa

voyons un intérêt toujours renouvelé à en proposer une vue synoptique.

La seconde raison est que nous revendiquons qu'il existe moins des analyses du discours que des analystes du discours. La dimension fortement herméneutique du processus engage à plein sinon la subjectivité, au moins l'*identité* du chercheur. Cette identité est psycho-sociale d'une part et scientifique d'une autre, bien que cette dichotomie puisse prêter à débat. Un travail d'analyse du discours est irrémédiablement informé par la socialisation scientifique – c'est à dire les champs théoriques rencontrés – de son praticien. Présenter un état de l'art conduit ainsi à présenter *sa* vision du champ et par là à ouvrir un tant soit peu la boîte noire de la pratique d'analyse, condition nécessaire à l'évaluation du travail effectué.

Enfin, la troisième raison qui nous pousse à développer notre vision du champ de l'AD est le fait qu'il nous apparaît nécessaire d'en rappeler, encore et toujours, certains fondements théoriques. En effet, comme nous l'avons plusieurs fois répété au chapitre précédent, nous craignons que ne pas énoncer certaines précautions d'usage revienne à risquer de ne pas les prendre : « sans doute que l'intérêt qu'il y a à analyser les discours est une évidence dans la vie intellectuelle de cette fin [et ce début!] de siècle poststructuraliste, mais une évidence qui prête à tous les éclectismes flous, "discours" pouvant désigner à peu près n'importe quoi, et tout commentaire ou glose et conjecture pouvant se baptiser "analyse". » (Angenot, 1998:125) L'AD, en position d'équilibriste entre le mythe de la révélation (de l'accès à *travers* le discours, aux intentions, aux effets, ou à l'inconscient), la glose de l'essayiste mondain et le « piège à herméneute » de la surinterprétation, ne peut faire l'économie, pour assumer ses ambitions de scientificité, de montrer l'existence de quelques-uns de ses garde-fous. Autrement dit, une analyse du discours qui se voudrait solidement sociocritique doit s'accompagner d'une théorie du discours qui inclut des dimensions sociologique, cognitive et linguistique. Par ailleurs, la tâche de rappel vaut également mise en garde contre l'oubli : l'on sait les récriminations courantes des épistémologues contre la *tabula rasa* ou pire la *terra incognita*. Face à celles et ceux qui s'aventurent dans les contrées du discours en faisant fi des travaux antérieurs ou en les méconnaissant, il est toujours bon de rappeler les dangers et les chimères dont elles sont peuplées.

Le travail de clarification que nous nous apprêtons à réaliser espère donc permettre la « traduction » des concepts de l'AD vers les SIC. En effet, si la communication est bien

dimension herméneutique et ses méthodologies aussi peu systématiques que reproductibles lui ferment souvent les portes des disciplines les plus positives. Nous revenons sur toutes ces questions au cours du chapitre.

évidemment au centre des travaux de notre discipline, les discours qui en sont pourtant un medium important ne bénéficient pas toujours de l'attention qu'ils méritent. Les théorisations développées par l'AD nous paraissent en ce sens extrêmement productives pour les approches en SIC. C'est ainsi à leur importation que nous entendons contribuer.

2. Les raisons d'une difficile reconnaissance

Si nous soulignons la difficulté de l'AD sinon à être reconnue, tout du moins à être mobilisée en dehors de son champ propre, c'est que les raisons de ce manque de considération sont nombreuses, et même parfois valables.

L'AD est aujourd'hui ce que l'on pourrait qualifier de discipline semi-instituée. Elle possède certains des critères propres à une discipline reconnue et le syntagme figé « analyse du discours » se retrouve pour sa valeur d'étiquette dans des enseignements (mais jamais au sein de départements spécifiques), des revues (par exemple, *Argumentation et Analyse du Discours*), des laboratoires (par exemple le *Centre d'Analyse du Discours* (CAD)), des « manuels » (bien que ceux-ci soient généralement plus des synopsis historiques ou des inventaires de ressources), et bien sûr des dictionnaires (Charaudeau et Maingueneau, 2002 ; Détrie, Siblot et Verine, 2001), ces derniers constituant peut-être les formes les plus avancées de disciplinarisation. D'un autre côté, il lui manque la reconnaissance institutionnelle suprême que constituerait un champ disciplinaire autonome. Ce problème s'explique en partie par la difficulté qu'il peut y avoir à définir simplement en quoi consiste une pratique d'AD, question que soulève Dominique Maingueneau lui-même (1987 ; 1995 ; 2005a ; 2012 ; 2014)³⁰, théoricien de l'AD particulièrement investi en France dans sa reconnaissance institutionnelle.

Ainsi, au moins trois grands phénomènes participent du peu de visibilité du champ de l'AD, jusque dans les milieux universitaires : l'apparente transparence des discours, la multiplicité des courants d'AD, et le manque de clarté de sa (ses) problématique(s) principale(s).

3. Monsieur Jourdain, analyste du discours

Le premier phénomène, le plus grossier et pourtant le plus dangereux, est à la fois cause et conséquence du désintérêt pour l'AD : puisque tout le monde sait parler, tout le monde sait

³⁰On notera l'empan temporel des références qui prouve que malgré les efforts répétés de l'auteur, la définition et la défense de l'AD restent un chantier actuel.

comprendre, nul besoin de s'outiller pour voir *ce qu'il y a* dans les discours. De fait, « tout le monde fait de l'analyse du discours : c'est-à-dire que tout le monde – monde savant ou monde ordinaire – est sensible, au moins occasionnellement, aux usages socialement réglés du langage, aux visions du monde qu'il peut exprimer ou qu'il fait passer plus ou moins en fraude (et parfois, semble-t-on, à l'insu de celui ou de celle qui parle), aux manipulations psychologiques qu'il permet, aux variations, parfois soudaines ou en tout cas observables sur la courte durée, d'"acceptabilité" de certains mots, de certains procédés argumentatifs ou "oratoires", de certaines images ou de certaines expressions, aux effets d'évidence et de "bon sens" que les usages institués du langage procurent et dont la lecture occasionnelle d'un journal d'il y a vingt ou trente années montre, avec le recul du temps, toute l'étrangeté et l'arbitraire. [...] Mais enfin, si la plupart des chercheurs dans les sciences historiques et sociales font de l'analyse de discours par la force des choses, par la nature même du matériau sur lequel ces chercheurs travaillent, des archives orales ou écrites qu'ils interrogent, tout le monde ne fait pas de l'analyse du discours *en le sachant*. Il s'en faut que tous les chercheurs dans les sciences de l'homme soient sensibles à la particularité et à la matérialité du fait discours. À son caractère littéralement "incontournable" pour qui prétend penser le social et l'historique. Beaucoup traversent les échanges de parole ou les pages écrites sur lesquelles ils travaillent pour y trouver avant tout des "informations", des données sur le monde empirique, sur le monde dont *ça parle*, sans bien percevoir que le texte examiné (ou l'enregistrement) est tissu de mots, d'expressions, de manières de dire, de jargons et de styles, de stratégies pour convaincre et pour narrer qui ne vont pas de soi, qui ne sont aucunement universels ni naturels, qui sont propres à l'institution, à la culture, à l'identité sociale ou socio-sexuelle dont le locuteur ou le scripteur sont à un moment donné les porte-parole. Beaucoup ne perçoivent pas, dans ces "manières de dire", un ordre de faits socio-historiques propre duquel les "informations" et les "données" prétendues sont d'ailleurs inséparables » (Angeot, 1998:125-126).

C'est ainsi une épistémologie naïve de la langue, vue comme un instrument trivial de transmission des pensées, qui masque en premier l'intérêt de l'AD pour la plupart de ses praticiens sauvages.

Par ailleurs et corrélativement, les ambitions affichées de *révélation* de l'AD et sa dimension fortement herméneutique (Branca-Rosoff et *al.*, 1995) ont de quoi faire fuir les scientifiques les plus prudents et laisser une porte ouverte à ceux qui le sont le moins : « pour certains les recherches qui portent sur le discours, ce qu'on appelle quelquefois "linguistique du

discours” ou “analyse du discours” (deux termes qui à notre sens ne sont pas équivalents [...]) sont une occupation pas toujours sérieuse, qui mêle de manière mal contrôlée des considérations d'ordre linguistique avec des considérations socio- et psychologiques de seconde main » (Maingueneau, 2005a:64). Bien qu'à notre sens, c'est justement la solidité de cet ancrage du discours dans le sociologique et le psychologique (nous préférons dire le cognitif) qui doit faire la force de la structure théorique de l'AD, on peut comprendre que pour une épistémologie transparentiste et positive, l'inintérêt se double d'une méfiance prévisible.

4. Une (trop) large diversité théorique

C'est ensuite la multitude des tendances et des courants, parfois relativement imperméables les uns aux autres mais toujours interconnectés, qui barre l'accès à une vision claire du champ. Comprendre les fondements d'une discipline demande de pouvoir en faire une historiographie et l'AD manque de certains critères « classiques » qui pourraient servir de points d'achoppement : actes fondateurs, figures emblématiques et reconnaissance sociale (Darbellay, 2005).

On attribue certes la plupart du temps une double paternité de l'« ADF » (Analyse du Discours Française) à Michel Foucault et Michel Pêcheux dans la lignée de leurs ouvrages respectifs, *L'archéologie du savoir* (1969), et *Analyse automatique du discours* (1969) auxquels on ajoute les traditions initiées par Jean Dubois et Maurice Tournier dans une perspective plus linguistique (Maingueneau, 2012). Cependant, bien que leurs travaux influencent encore les approches d'AD aujourd'hui, le tournant pragmatique et linguistique, la relecture des écrits de Bakhtine/Voloshinov ainsi que le reflux du marxisme des années 80-90 ont conduit à un éclatement des tendances françaises³¹ en analyse du discours.

De plus, mentionner un point d'origine en parlant d'ADF, pose le problème d'ignorer la multitude des influences. « Sous ce label on présente souvent de façon restrictive et réductionniste, la déconstruction du sujet discursif, les lectures symptomales, la reconstruction des dispositifs textuels et de l'implicite discursif, les relectures du matérialisme dialectique, comme la source homogène et quasiment unique de l'analyse de discours. Ce faisant, on néglige les travaux précurseurs de Bakhtine, de Benveniste, les dettes à

³¹D'autre pays, comme le Brésil par exemple, conservent par contre des traditions extrêmement marquées par ces auteurs (écoles Foucauldienne, Pechaldienne, Bakhtiniennes...).

Wittgenstein ; on sous-estime les apports de Habermas, Putnam ou Lakoff, Fairclough ou Wodak ; on marginalise le développement de la sémiotique structurale, de la praxématique, de la critique argumentative et narrative de Jean-Pierre Faye, de l'analyse des rapports socio-discursifs de François Flahaut, P. Achard, P. Siblot, F. Rastier, J. Boutet, S. Moirand, G. Sarfati, S. Bonnafous, pour ne parler que d'une première époque ; les synthèses de D. Maingueneau, P. Charaudeau, J.M. Adam, les outils de la lexicologie quantitative ; on écarte les diverses approches critiques du discours politique et social, qu'il s'agisse de Castoriadis, Bourdieu, ou de la pratique chomskienne d'une critique radicale du discours mediatico-institutionnel. » (Fiala, 2007:156). Ainsi, c'est la finesse évidente de la construction d'un champ de recherche qui prend le risque d'être effacée.

5. Faire de l'analyse du discours ?

Ces différents éléments contribuent à la difficile perception du champ par le profane, qu'il soit académique ou non. En effet, en termes de reconnaissance sociale, il est peu de dire que l'AD reste inconnue du grand public, voire même de certains publics scientifiques³². Ce n'est pas autant le cas à l'étranger où, notamment dans les pays anglo-saxons, la *Critical Discourse Analysis* (CDA), avec son ambition interventionniste dans l'espace public sur des sujets politiques à grande audience (racisme, sexisme, néo-libéralisme) propose des travaux remarquables.

Aussi, et l'exemple de la CDA est révélateur sur ce point, le meilleur moyen de donner de la visibilité à un champ disciplinaire est sans doute d'être au clair sur ce qu'il *fait*. La médecine vise à découvrir le fonctionnement du corps humain et à comprendre ses pathologies, la sociologie cherche à étudier les interactions de groupes humains, l'économie les flux monétaires, la linguistique le fonctionnement des langues... Mais alors, « que cherchent les analystes du discours » (Maingueneau, 2012) ? C'est là le troisième point problématique pour la circonscription de l'AD. Celle-ci semble en effet manquer d'une définition synthétique qui saisisse à la fois son champ d'application et son « ambition générale » (Sarfati, 1997).

De plus, la méthodologie de l'AD reste un mystère pour beaucoup. Mais le problème vient du fait que l'on pose au champ la mauvaise question. En effet, nous définirons plus loin l'AD comme un cadre théorique plus que comme une méthodologie. Si ses praticiens disposent

³² Il est toujours intrigant de voir des manifestations scientifiques de champs divers (psychologie, sociologie, sciences de gestion...) ranger allègrement sous l'étiquette analyse du discours, soit de l'analyse de contenu, soit des grammaires de texte.

bien d'« outils », ceux-ci doivent avant tout être vus comme des « ressources descriptives/heuristiques » (cf. section 5.3). Si les travaux de la linguistique fondamentale fournissent une bonne partie de ce que Dominique Maingueneau appelle les « ressources » de l'AD, celles-ci ne constituent pas pour autant des méthodes au sens fort, dissociables de leur épistémologie d'origine, systématisables, reproductibles, et applicables à tout corpus textuel. L'AD propose avant tout une certaine *vision* de ce qu'est le discours, un cadre théorique fort, des ressources à la fois descriptives et heuristiques mais rien qui ne soit immédiatement empruntable et dissociable d'une pratique herméneutique³³.

Ainsi, nous considérons que définir l'AD passe plutôt par deux grands mouvements. Le premier est la définition d'une ou de plusieurs « ambitions générales » ou problématiques. Le second est la présentation claire des considérants épistémologiques qui fondent la fameuse vision du discours sur laquelle repose l'AD. C'est avant tout la compréhension de ce que peut chercher à voir l'analyste dans un texte et la présentation claire de ses postulats théoriques qui permet d'appréhender efficacement le champ.

Nous allons donc maintenant tenter de fournir une vision globale de l'AD en explorant à notre manière trois directions. Dans la prochaine section, nous proposons une **approche historique** (proche de Mazière, 2005) de l'AD. Le rapide panorama que nous dressons ne défait pas le flou mais permet au moins de circonscrire à grands traits les contours de l'objet en décrivant le contexte théorique et intellectuel qui l'a vu naître. Dans la section 3, nous proposons une **approche par courants et problématiques** (proche de Paveau et Rosier, 2012). Un tel travail présente évidemment de sévères limites (les caricatures et les oublis y sont inmanquablement nombreux) mais nous le pensons indispensable. Impossible en effet de se situer dans l'analyse du discours sans saisir les différents courants (avec leur lot d'outils, de concepts et de métalangage) et surtout les différentes problématiques qu'ils explorent. Dans un style encyclopédique, nous tentons donc de proposer un rapide résumé des grands courants de l'AD française contemporaine. Comme nous l'avons dit, cette démarche tient également lieu d'état de l'art : c'est depuis cette conception du champ de l'AD que nous parlons ici. Enfin, et ce sera là un apport important de ce chapitre, nous présentons dans la quatrième section une **approche par postulats de base** (proche de Darbellay, 2005). Encore une fois, une pratique

³³ C'est sur ce point que Laurence Bardin propose d'ailleurs de bâtir la ligne de démarcation entre l'analyse de contenu comme « herméneutique contrôlée » et l'analyse du discours : c'est avant tout le type de scientificité recherché qui différencie les deux approches. La première, plus quantitative, recherche une « technique de rupture objectivante » dans la systématisation des analyses alors que la seconde, plus qualitative, assume sa dimension interprétative et fonde son objectivité sur des critères spécifiques.

éclairée d'AD repose avant tout sur une certaine vision du sémiotique. Au-delà des courants et des concepts, existent « les présupposés théoriques partagés par un grand nombre de spécialistes du discours : le langage comme activité, la contextualité radicale du sens, le caractère interactif de la communication verbale, etc. Il est inévitable que ces présupposés fassent l'objet de discussion, mais sans eux il n'y aurait pas un espace de recherche commun » (Maingueneau, 2005a:69). Enfin, nous concluons ce chapitre en développant dans la cinquième section une proposition de définition de l'AD qui tient compte des réflexions précédentes.

Nous espérons par ce biais surmonter les difficultés que nous venons d'énumérer (suspicion sur la scientificité, multitude des tendances, flou des objectifs, flou des méthodes) en donnant un aperçu des différentes ambitions générales que peuvent présenter les divers courants ainsi qu'un récapitulatif des postulats essentiels qui fondent – ou devraient fonder – le socle épistémologique de l'AD.

SECTION 2. APPROCHE HISTORIQUE DE L'ANALYSE DU DISCOURS

Avant d'entrer dans des considérations dont les ramifications risquent de faire perdre de vue les contours déjà flous de l'objet principal de notre propos, donnons pour débiter *notre* définition de l'AD. Nous lui consacrerons plus loin une section, prenons-là donc pour l'instant comme un simple point d'ancrage des réflexions qui suivent :

L'analyse du discours, en tant que champ disciplinaire, 1) cherche à révéler du social et/ou du cognitif, 2) à partir d'une attention fine à la matérialité discursive, 3) grâce à des ressources descriptives/heuristiques principalement fournies par les sciences du langage, 4) en se fondant sur une théorie des rapports entre discours et socialité et entre discours et cognition, et 5) sous le contrôle de critères de validité herméneutique.

Nous avons donc affaire à une ambition ouvertement sociocritique, outillée mais interprétative, et construite sur un ensemble de postulats fondamentaux au premier rang desquels l'intérêt pour la matérialité langagière, la reconnaissance de son opacité et l'intrication entre langage, socialité et cognition.

Ce préalable étant posé, entrons dans un premier temps dans le champ par un rapide regard historique.

1. Approche historique : une naissance à réaction

Toutes les Sciences Humaines et Sociales travaillent, d'une manière ou d'une autre, avec du discours. Non seulement parce que leurs diverses productions sont langagières (articles, communications orales, séminaires...) mais surtout parce que leurs données sont la plupart du temps sémiotiques au sens fort. L'historien et ses documents, le sociologue et ses entretiens, le psychologue et ses contenus, le littéraire et ses corpus, tous, d'une manière ou d'une autre analysent du discours. Or l'AD peut regretter à bon droit que certaines disciplines travaillent sur du discours, sur du matériau langagier, comme si l'objet langue était neutre et pouvait être appréhendé sans une expertise technique particulière, sans assise épistémologique autre que le sens commun.

Les diverses disciplines ont bien sûr, en leur sein, développé des approches spécifiques de

leurs données textuelles (Krieg-Planque, 2012:5) en venant plus ou moins piocher dans une « science du discours » qui se situait dans l'orbite de la linguistique (celle-ci acceptant, à l'époque, assez peu les approches linguistiques « du discours ») (Mazière, 2005). Néanmoins, ces approches « non-spécialistes » prennent souvent le risque de réaliser des emprunts dénaturants aux théories du discours ou plus simplement de manquer une partie de leur propos.

Historiquement, l'AD s'est ainsi en partie construite en réaction aux approches naïves du discours. D'une part face à l'analyse de contenu (Berelson, 1952) et d'autre part face aux conceptions souverainistes de l'individu : « l'analyse en somme doit déjouer l'illusion de la transparence du texte et de l'autonomie du sujet écrivant » (Têtu, 2002).

1.1. Une naissance à réaction : contre l'analyse de contenu

L'analyse de contenu naît aux États-Unis dans les années 1940 avec l'ambition bien particulière d'étudier de grands corpus médiatiques de sorte à faire émerger les stratégies de propagande nazie puis communiste. Si Laurence Bardin (1991) prône dans son célèbre ouvrage *L'analyse de contenu*³⁴ une conception de la méthode comme une « herméneutique contrôlée » (*Ibid.*:48), la définition canonique la présente comme « une technique de recherche pour la description objective, systématique et quantitative du contenu manifeste de la communication » (Berelson, 1952:18, nous traduisons)³⁵.

Celle-ci repose sur une procédure systématique de codage des segments textuels sur la base d'une lecture de sens commun, segments ainsi catégorisés et comptés pour donner lieu à des

³⁴ L'on s'étonnera d'ailleurs de voir Laurence Bardin citée canoniquement comme caution bibliographique de toute analyse de contenu basique. En effet, à la lecture de l'ouvrage (pratique visiblement iconoclaste) on s'aperçoit rapidement de la distance nette que Laurence Bardin pose avec les premiers principes de l'analyse de contenu de Laswell, Berelson ou Lazarsfeld. On passe de l'analyse comme « ensemble de techniques d'analyse des communications utilisant des procédures systématiques et objectives [ici étrangement synonyme de reproductibles] de description du contenu des messages » (Bardin, 1991:42), à une analyse visant « l'inférence de connaissances relatives aux conditions de production (ou éventuellement de réception), à l'aide d'indicateurs (qualitatifs ou non) » (*Ibid.*:43). Après avoir évoqué les réserves émises par Berelson lui-même sur la rigidité du premier modèle d'analyse de contenu et les évolutions engagées (dépassement du mot comme seule unité d'analyse, recherche de cooccurrences, d'affectivité, de connotations, etc.), Laurence Bardin regrette par ailleurs que les Sciences Sociales françaises, au moins jusqu'aux années 1975, en soient restées aux procédures les plus restrictives et prêtent ainsi le flanc aux critiques des discursivistes. Aujourd'hui, la mode scientifique des logiciels de statistique textuelle, par-delà les nombreux intérêts que ceux-ci présentent, prend le risque de renforcer certains des travers de l'analyse de contenu : épistémologie naïve de la « traversabilité » du discours, lexico-centrisme, postulat quantitativiste, associationnisme primaire dans l'interprétation des cooccurrences, effets d'objectivité, règne d'un supposé type sur l'occurrence...

³⁵ Version originale : « Content analysis is a research technique for the objective, systematic and quantitative description of the manifest content of communication ».

résultats sur lesquels portera l'interprétation.

L'analyse du discours rejette ainsi plusieurs éléments de cette approche des textes. On notera premièrement que malgré les volontés objectivistes du processus, le codage lui-même, en plus de relever évidemment d'une interprétation princeps, repose ni plus ni moins sur une théorie (naïve) du discours qui n'a pour le coup rien d'objective : comme l'a bien remarqué Gaston Bachelard, tout instrument est une théorie matérialisée. De surcroît, en analyse de contenu, l'« objectivité » se fait souvent synonyme de *reproductibilité* du codage, laquelle ne se fonde jamais que sur l'espoir que des codeurs naïfs plaqueront des catégories identiques sur les mêmes segments de texte. Or lorsque cela arrive, cela est moins la marque de l'existence d'un sens obvie que la démonstration que les codeurs ont actualisé la même matrice interprétative, matrice culturelle ou idéologique au sens large. Toutefois comme évidemment – et heureusement – les codeurs indépendants n'arrivent jamais à des interprétations rigoureusement identiques, l'objectivité s'acquiert alors par consensus préalable ou au renfort statistique de Kappa mesures et de suppression des « valeurs aberrantes ». Ensuite, les « résultats » n'en sont pas vraiment puisqu'ils sont en fait des données de second ordre qui nécessiteraient un cadre théorique spécifique pour être raisonnablement interprétées. Enfin, la critique la plus importante faite par l'AD reste le manque d'attention à la matérialité discursive des analyses thématiques. Citons deux exemples parmi les plus éloquents.

Josiane Boutet (1994) montre remarquablement comment les choix syntaxiques d'ouvriers pour répondre à la question « quel est votre métier ? » révèlent, derrière un « sens global identique », des représentations du travail différentes et se corrélaient significativement à d'autres variables sociologiques comme le grade dans l'entreprise. Ainsi, là où l'analyse de contenu aurait sans doute réuni des réponses comme « je suis soudeur », « je soude » et « je suis à la soudure », l'AD cherche au contraire à montrer l'intrication fine des manières de dire et des manières de connaître ou d'être au monde. Dans l'exemple de la soudure, les trois formulations peuvent être respectivement associées à une vision identitaire et individualiste, une vision praxéologique, et une vision orchestrale de son travail.

Alice Krieg-Planque (2012) rappelle de son côté qu'une étude cherchant, par exemple, à mesurer le taux de citation de Marine Le Pen dans la presse passerait à côté de phénomènes importants en écrasant la différence entre des appellations comme « Marine », « la présidente du Front National », « la fille de son père », etc.

Notons pour conclure que la critique ici acerbe de l'analyse de contenu ne vise pas la

méthodologie en elle-même mais bien ses éventuelles tendances hégémoniques sur l'analyse des données textuelles. En effet, consciente de ses intérêts comme de ses travers, l'analyse de contenu peut parfaitement être utilisée parallèlement ou préalablement à l'AD, mais ne peut simplement pas s'y substituer (Bonnafous et Krieg-Planque, 2013:224).

Des comparaisons plus développées des deux méthodes sont par ailleurs disponibles et nous nous contenterons ici de citer ce tableau synoptique (tableau 1) pour sa valeur récapitulative (Favre, 1978 ; cité par Coulomb-Gully, 2002) :

Tableau 1. Analyse de contenu vs analyse de discours

Analyse de contenu	Analyse de discours
née des sciences sociales	née de la linguistique (d'une rupture interne à la linguistique/Harris)
postule la transparence du discours par rapport au réel	postule l'opacité d'un discours autonome par rapport au réel
les critères d'analyse sont exogènes au discours étudié : caractérisation des messages à partir de critères définis a priori (méthode déductive)	critères d'analyse endogènes, nés de la lecture du texte analysé – méthode inductive – (même si le savoir accumulé permet aujourd'hui de définir certains critères d'analyse a priori)
suppose l'atomisation du discours : les éléments du texte sont distribués dans des catégories, on travaille sur des unités isolées (mots...) même s'il existe de plus en plus de logiciels qui prennent en compte la structure textuelle	la structure globale du texte est respectée ; la structure est considérée comme première dans le sens du texte
approche quantitative (comptage, notions de fréquence, moyenne, écart-type, etc.)	approche principalement qualitative
on postule la représentativité statistique des textes	on privilégie les conditions de production, de circulation et de réception des discours analysés
les analyses sont de type statistique et thématique	l'analyse privilégie l'activité énonciative rapportée à un lieu et à un genre
Corpus : homogène et exhaustif	homogénéité et exhaustivité non nécessaires
reproductibilité de la méthode (parce que les critères d'analyse sont exogènes aux discours analysés)	pas de reproductibilité systématique de la méthode, chaque discours engendrant les critères de son analyse, même si le savoir accumulé permet une certaine reproductibilité

1.2. Une naissance à réaction : contre un sujet intentionnel et autonome

Aux fondements de l'émergence de l'analyse du discours en France se trouve ensuite la remise en cause des conceptions autonomistes du Sujet par la psychanalyse et les épistémologies marxistes. Ainsi, « l'analyse du discours conteste un certain nombre d'illusions constitutives de l'idéologie spontanée des locuteurs : en particulier celle de croire

qu'ils disent ce qu'ils pensent, qu'ils utilisent le langage comme un simple instrument, que le discours reflète une réalité déjà là, etc. Toute analyse du discours implique que l'on assume une perte de maîtrise des Sujets, et plus radicalement la catégorie même du Sujet, dispersée dans une pluralité de pratiques discursives réglées et dominées par un interdiscours » (Maingueneau, 2012).

Les études littéraires connaissent parallèlement les mêmes débats à propos de l'auteur, entre « intentionnalistes » qui lui attribuent une place privilégiée et la maîtrise des interprétations de son texte, et « anti-intentionnalistes » qui à la suite de la funèbre annonce barthésienne, se concentrent sur la littéarité propre de l'œuvre (Bokobza Kahan, 2009). La sociocritique littéraire d'Edmond Cros, par exemple, fait une très large part à une théorie du sujet pluriel (Cros, 2005).

Pourtant, dans les sciences sociales à cette époque, en partie sous l'influence de la théorie mathématique de l'information (Shannon et Weaver, 1949) qu'un chapitre d'introduction moins technique aura participé à populariser, mais aussi et surtout d'un sens commun individualiste, c'est une vision instrumentale du langage qui prédomine. Or, penser la langue comme un outil, et plus particulièrement comme un outil de transmission des pensées, c'est entre autres faire du sujet locuteur la source intentionnelle et souveraine du sens. L'approche explicitement dite lacano-althusserienne des premiers travaux d'analyse du discours pose au contraire une surdétermination du sujet locuteur par deux instances supérieures qui parfois se recouvrent : l'inconscient et la superstructure socio-économique. Selon la célèbre formule, le sujet agirait moins qu'il ne serait agi par un extérieur à lui-même, psychologique et sociohistorique. L'AD va ainsi se construire sur l'idée que ce « n'est pas un "je" mais un "ça" (idéologique ou inconscient) qui parle à travers le sujet parlant » (Charaudeau, 2009a). On comprend alors le projet général de « révélation » que porte la première génération d'AD en France : il s'agira de trouver dans les discours les marques des « formations discursives » qui elles-mêmes renvoient à des « formations idéologiques »³⁶.

Plus généralement, l'AD porte une attention particulière à la question du sujet à partir de la remarque capitale que, tout choix linguistique étant précédé par des choix psy-, une analyse du discours présuppose automatiquement une théorie du sujet (Authier-Revuz, 1995:64). Or un problème épistémologique majeur se pose lorsqu'elle le fait à son insu : « les prises de

³⁶ Ces notions, quelque instables qu'elles soient dans leur histoire ou dans leur conceptualisation (Guilhaumou, 2004 ; Maingueneau, 2011) renvoient à l'idée qu'une « manière de dire » est toujours attachée en un sens à une « mentalité ».

positions concernant le sens [...] témoignent des points où la linguistique ne peut pas ne pas avoir affaire avec la philosophie, qu'on le reconnaisse ou non, [et] bien des difficultés viennent de ce que ces prises de positions sont le plus souvent implicites et ne sont pas reconnues pour ce qu'elles sont [...] nombre de dérives en linguistique, en particulier psychologues, sociologues ou logiciens [étant] entretenues par cette confusion » (*Ibid*:65). La vision strictement instrumentale du langage et sa transparence supposée viennent en partie de ce que, se contentant de redoubler du sens commun, les approches souverainistes manquent certaines dimensions essentielles. Autrement dit encore, considérant que « l'énonciation se fait sous deux instances que nous ne connaissions pas autrefois », l'idéologie et l'inconscient, et que la question du discours « doit passer par la considération de ces deux instances », Roland Barthes déclare : « ces deux instances échappent par statut au sujet qui écrit et qui ne sait pas exactement dans quelle idéologie il est et ne connaît pas son inconscient. Le problème des sciences humaines est qu'elles ignorent ces deux instances. Or, si je puis me permettre ce jeu de mots, s'il est normal qu'on les méconnaisse, il n'est pas normal qu'on les ignore » (Barthes, 2002:857, cité par Authier-Revuz, 1995:85).

1.3. Renommer le marionnettiste : de l'idéologie et de l'inconscient à l'interdiscours

La première génération d'AD en France, dans la lignée avant tout du marxisme althusserien, souligne ainsi l'importance de la détermination idéologique sur le locuteur. Depuis ces origines, d'autres positions ont vu le jour, mais toutes ont en commun de reconnaître l'existence d'un sujet pris dans un ensemble de contraintes qui interdisent les approches individualistes et souverainistes. Jacqueline Authier-Revuz soutient par exemple une approche psychanalytique (freudo-)lacanienne qu'elle trouve, malgré une influence non-négligeable, insuffisamment développée dans les théorisations de Michel Pêcheux (*Ibid*:89). Les catégories de la psychanalyse permettraient ainsi de dépasser les limites d'une « socio-linguistique » qui ne ferait que décrire en parallèle structure sociale et structure linguistique (Sokoloff, 1984:159).

Avec le reflux des structuralismes et la baisse d'audience académique de la psychanalyse, une conception moins globalisante du sujet de discours s'est répandue au sein de l'AD. En partie influencée par le sujet idéalisé de la pragmatique après le *linguistic turn* des années 90, l'AD évite alors les termes d'idéologie et d'inconscient, sans doute considérés comme trop marqués par leurs contextes d'usage passés. Cependant, elle n'en reconnaît pas moins la prégnance

d'une instance socio-historiquement construite (archive, doxa, interdiscours, mémoire discursive...) avec laquelle s'articule intimement toute prise de parole. Ainsi « elle ne nie pas le jeu de la surdétermination du sujet, mais au lieu d'en faire une illusion elle en fait quelque chose de positif. Il existe dans toute société des discours de doxa (lieux communs, stéréotypes), savoirs partagés de connaissance et de croyance ; ceux-ci circulent et se répartissent de façon non aléatoire dans les différents groupes sociaux. [...] La question demeure de savoir quel type d'articulation opérer entre l'interne du linguistique et l'externe du social, et quelle place accorder au sujet du discours dans ce jeu de va-et-vient constant entre un sujet à l'origine d'une activité langagière intentionnelle, et un sujet (le même) porteur (non nécessairement conscient), des systèmes de représentation à la construction desquels il participe et par lesquels il est en même temps surdéterminé » (Charaudeau, 2009b:11).

Comparer les travaux de Jacqueline Authier-Revuz (1995) et d'Alain Rabatel (2008a) est sur ce plan assez éclairant. En effet, les deux auteurs proposent des sommes comparables (bien que l'une soit une thèse d'état et l'autre une compilation d'articles) sur des thématiques proches : le discours rapporté pour la première et la polyphonie (ou la question du point de vue) pour le second. Cette approche commune des discours, saisis dans leur hétérogénéité constitutive, les amènent identiquement à poser la non unicité du sujet parlant. Mais là où, comme nous l'avons vu, Jacqueline Authier-Revuz qui écrit entre les années 80 et 90 passe par une conception essentiellement psychanalytique, Alain Rabatel qui publie *Homo Narrans* en 2008 se réclame pour sa part d'un point de vue anthropologico-cognitif. C'est ainsi avec l'appui des travaux d'André Leroi-Gourhan (pour une anthropologie philosophique de la culture et des techniques), de Bernard Lahire (pour une sociologie des acteurs anti-structuraliste³⁷) ou encore d'Antonio Damasio et Daniel Dennett (pour le point de vue des sciences cognitives sur la construction de la conscience à partir du substrat des perceptions) qu'il plaide à de nombreuses reprises pour la « remise en cause du mythe de l'unicité du sujet parlant » (Rabatel, 2008a:357).

Nous nous situons pour notre part dans une optique proche de ce dernier mouvement en nous

³⁷ Notons à ce sujet qu'Alain Rabatel prend ses distances avec la critique radicale que font Bernard Lahire ou Bruno Latour du structuralisme. En proposant de « dépasser la sociologie des facteurs par la sociologie des acteurs » (Rabatel, 2008a:347), il insiste sur le fait que « la recherche des régularités et des systèmes n'interdit pas de penser la variation, ni le rôle des hommes dans la variation. Inversement, la sophistication des approches du monde social de Lahire et Latour ne doit pas faire oublier que la diversité des réseaux ne remet pas en cause fondamentalement les structures inégales de détention des capitaux et des pouvoirs afférents, bref, la permanence des logiques de domination... même si les fonctions ne sont pas assurées par les mêmes acteurs et si les logiques se modifient » (*Ibid.*:349). Nous retrouvons là le structuralisme modéré dont nous parlions dans le chapitre précédent.

inscrivant pleinement dans le postulat de dialogisme (cf. section 4.1). Par ailleurs, nous revendiquons une focale cognitive. C'est à dire que nous appréhendons les faits de discours avant tout en tant qu'ils participent d'activités cognitives, que ce soit en production ou en réception : si nous parlons volontiers d'inconscient ou d'idéologie, il n'est pas question de nébuleuses entités métaphysiques qui « agiraient » le sujet depuis un ailleurs mystique mais bien de catégories descriptives appuyées par les travaux sur les fonctionnements cognitifs humains³⁸. C'est sur cette position matérialiste que repose la justification de notre pratique d'analyse ainsi que ses objectifs (cf. chapitre 1). Pour rappel, entérinant la position médiatrice fondamentale du langage entre l'organisme humain et son environnement, nous entendons observer dans les discours les modes de cognition (individuelle et sociale) propres à un moment social donné.

1.4. La langue comme instrument de transmission des pensées : autres présupposés problématiques

Pour conclure ce survol des théories du sujet, remarquons que la vision instrumentale du langage présente d'autres travers que ceux que nous venons d'évoquer. En effet, elle participe également à 1) idéaliser son fonctionnement, 2) supposer l'existence d'un sujet interne, hors du monde et donc hors du langage et 3) croire à l'unicité, la stabilité et la cohérence du sujet. Contredire de manière développée ces fausses routes reviendrait à reconstruire tout le cadre théorique de l'AD. Prenons néanmoins ici le temps de proposer quelques objections point par point.

Tout d'abord, si la langue peut effectivement être un instrument de transmission des pensées, cela ne signifie en aucun cas ni qu'elle est un instrument parfait, ni qu'elle ne possède pas d'autres fonctions ou simplement d'autres statuts. Au-delà des célèbres fonctions du langage proposées par Roman Jakobson, il est bien clair que « ce n'est pas un sujet libre maître des signifiés et source des signifiants qui mettrait librement en forme un programme sémantique librement choisi ; mais un sujet *assujetti* à des contraintes de nature variable (psy, idéologiques, sociales, culturelles) qui viennent conditionner fortement ses réflexes

³⁸ Nous nous sentons là en parfait accord avec les positions de Teun Van Dijk (2009) qui pose la sphère cognitive individuelle comme instance interfacielle absolue entre société et discours : les structures sociales n'agissent pas *directement* sur la manière dont on parle, ce sont les représentations mentales des structures sociales que nous avons qui influencent la manière dont on parle ; la situation de communication, si importante dans le déroulement de tout acte discursif, n'est pas autour des locuteurs, elle est dans la cognition – largement inconsciente – qu'ils en ont.

discursifs ; assujetti aussi au système de sa langue³⁹ qui pèse [...] lourdement sur ses décisions discursives [...] » (Kerbrat-Orecchioni, 1980:178-179). Parler ne revient ainsi jamais qu'à faire l'hypothèse que les signifiants émis en fonction des contraintes précédemment évoquées seront appariés chez le récepteur à un sens adapté à la poursuite de l'interaction. Le rapport entre signifiant et signifié, et plus encore entre signifiant et concept (cf. le modèle quadriadique du signe proposé par Rastier, 2008) ne relevant d'aucune essentialité, toute approche instrumentale, et surtout transparentiste est vouée à l'échec.

Deuxièmement, nous avons vu que le langage, avant d'être un instrument, était un *milieu* dans lequel baigne l'être humain. Selon l'anthropologie philosophique de Cassirer, la forme symbolique qu'est la langue est l'opérateur premier du couplage de l'humain à son environnement. Les travaux de l'interactionnisme symbolique (Mead, 2006 [1934] ; Blumer, 1986) en sociologie attestent de la manière dont le langage participe de l'organisation sociale de l'expérience (Quéré, 1994). Dans une optique psychogénétique piagétienne, Jean-Paul Bronckart (2007) montre comment celui-ci accompagne le développement psychique. Plus encore, le développement de nombreuses compétences humaines sont en prise avec la « technologie cognitive » que constitue chaque langue (Frank *et al.*, 2008), intrication observable jusque dans la neurogénèse. Au final, adopter une conception internaliste et dissocier l'humain de son langage, revient à travailler sur un pur artefact pour ne pas dire une chimère. C'est opérer une manipulation de son objet qui peut se défendre épistémologiquement selon les objectifs de travail, mais très difficilement dans le cadre d'une analyse de discours. Dans ce cas, cela revient à manquer l'articulation fine des manières de dire et des manières d'expérimenter le monde ainsi que tous les bénéfices de l'attention à la matérialité langagière.

Enfin, le troisième point qui accompagne souvent la vision internaliste et souveraine du sujet est la croyance en l'unicité et en la stabilité de celui-ci. La question est ici bien complexe, aussi nous contenterons-nous simplement ici de rappeler que la psychologie comme la psychanalyse ou les sciences cognitives mettent constamment à mal l'illusion de l'existence d'une entité homogène en chaque individu. Au contraire, de nombreux phénomènes démontrent la complexité et l'instabilité de la conscience humaine. Comme le rappelle régulièrement Daniel Dennett, éminent philosophe de la conscience, tout cerveau est composé de plusieurs milliers de milliards de petits robots cellulaires autonomes, descendants directs

³⁹ On pensera par exemple à la paire madame/mademoiselle vs monsieur en français qui oblige le locuteur à prendre en compte et à mentionner le statut marital (ou l'âge) de son interlocutrice et non de son interlocuteur.

des premiers organismes terrestres. Il est déjà bienheureux qu'une forme de conscience en émerge ; que celle-ci soit parfaitement cohérente et stable serait peut-être beaucoup demander.

2. Approche historique : l'AD en France, chronologie et contexte théorique

Nous venons de discuter la « réaction théorique » qui a poussé à l'émergence de l'AD. Pour avancer dans la saisie des modalités historiques de constitution du champ, il nous faut désormais en proposer une vue chronologique plus serrée. Le regard chronologique présente l'avantage de donner un aperçu contextualisé du champ et de remettre en perspective les diverses propositions théoriques sur le discours. Résumons rapidement la situation en ce qui concerne l'AD.

Au risque de faire injure aux multiples et immémoriales influences⁴⁰ inévitablement à l'origine d'un champ, on fait généralement remonter les fondations de l'AD en France à la conjonction de la linguistique structurale (depuis Saussure et Hjelmslev), d'un contexte idéologique marqué par le marxisme et la psychanalyse (cf. *Freud et Lacan* et *Pour Marx* de Louis Althusser) et des méthodes du distributionnalisme américain (Harris, 1952), terreau auquel on peut ajouter la pratique scolaire française de l'explication de texte et la tradition d'analyse textuelle de la philologie européenne (Maingueneau, 1993).

On attribue par ailleurs la naissance du syntagme « analyse du discours » à l'article fondateur de Zellig Harris (1952) *discourse analysis*. L'auteur y présente une méthode d'étude de l'au-delà de la phrase dite distributionnelle⁴¹ : c'est la naissance d'une première acception du discours comme unité d'analyse légale. Le principe global repose sur la reconnaissance de liens transphrastiques dans les textes et sur la construction d'équivalences entre unités à partir d'équivalences de contextes. Autrement dit, deux unités différentes apparaissant régulièrement dans un contexte identique seront considérées comme entretenant des relations structurelles. Cette possibilité de faire émerger des relations entre unités linguistiques sans avoir recours à leur éventuelle signification (en évitant ainsi l'*effet idéologique* de la lecture, écueil fondamental pour Michel Pêcheux) permet alors d'observer des structures spécifiques : à un mot-pivot peuvent être reliés « les mots qui auraient pu être dits mais ne l'ont pas été,

⁴⁰ Teun Van Dijk (1985:1) fait par exemple remonter l'AD aux premières réflexions sur la parole : « ses origines peuvent remonter aux études du langage, des discours publics, et de la littérature depuis plus de 2000 ans » (nous traduisons). Version originale : « its origins can be traced back to the study of language, public speech, and literature more than 2000 years ago ».

⁴¹ Nous revenons largement sur le sujet (chapitre 5, section 1.2) puisqu'une partie de notre méthodologie repose sur des techniques distributionnelles.

ceux qui l'ont été auparavant (que ce soit dans une même circonstance ou non) et ceux qui ne pourraient pas être dits » (Helsloot et Hak, 2000:16). Mis en rapports avec, par exemple, des conditions sociales de production, de tels résultats peuvent ainsi permettre de corrélérer des structures sociales et des formes langagières.

Méthode distributionnelle et structuralisme sont ainsi moteurs dans l'émergence de trois lieux majeurs qui formeront le premier socle de l'AD au début des années 70 :

« • Tournier crée à l'ENS de Saint Cloud le centre de lexicologie politique (fondé sur le traitement informatique des textes, d'où sortira un peu plus tard le très emblématique *Des tracts en mai 68*.

• Dubois crée à Paris X-Nanterre le département de linguistique qui diffuse la méthode de Harris (analyse distributionnelle et "termes-pivots").

• Pêcheux, le plus radical peut-être, et très proche d'Althusser, crée le laboratoire de psychologie sociale de Paris 7, consacré à l'analyse automatique du discours. » (Têtu, 2002)

Dans le même temps, une quatrième approche, plus philosophique mais finalement très proche des précédentes (surtout de la troisième) voit le jour et influencera profondément le champ de l'AD : en 1969, « l'archéologie du savoir de M. Foucault, ouvre une nouvelle voie. Il ne s'agit pas, pour Foucault, de découvrir un sens dissimulé, mais de mettre en évidence les dispositifs institutionnels (énonciatifs) qui permettent la production des discours. Foucault ne s'intéressait guère alors aux discours politiques, mais plutôt aux discours scientifiques (Histoire de la folie) et aux discours institutionnels (règles, jugements, etc. cf. Surveiller et punir). Ce qui, peu après, prendra beaucoup de place avec la réflexion sur l'énonciation et le développement de la pragmatique » (*Ibid.*).

Parallèlement se développent deux autres courants éloignés dans leurs finalités puisque ne possédant a priori pas d'ambition sociocritique : les grammaires de texte (dans la lignée des travaux de Jacques Dubois et de Halliday et Hasan (cf. Charolles et Combettes, 1999)) et la sémiotique structurale de l'école de Paris, nourrie des réflexions hjelmsleviennes et des formalistes russes. Ces deux champs, bien que centrés sur la dimension structurale du discours plutôt que sur son inscription dans une situation sociale, fournissent néanmoins de nombreuses ressources descriptives à l'AD proprement dite.

Dans la continuité des quatre lieux sus-cités, le tout début des années 1990 va voir se dérouler un éclatement des tendances de l'AD. Le reflux du marxisme, de la psychanalyse, et des

structuralismes en général, l'intérêt pour la pragmatique et les conversations quotidiennes venu des États-Unis ainsi que les efforts d'autonomisation des sciences du langage vont conduire à la multiplication des lieux de développement d'écoles spécifiques (conversationnalisme, pragmatique, énonciativisme, argumentativisme, linguistique textuelle, praxématique...). C'est cette dilution de « l'école française » d'AD que veut acter par exemple le numéro 117 de la revue *langage* par le pluriel du titre « les analyses du discours » : il est même révélateur d'y remarquer que si presque toutes les contributions qui le composent mentionnent la tradition lacano-althusserienne, « celle-ci n'est pas évoquée à des fins d'affiliation mais plutôt pour marquer sa différence » (Maingueneau, 1995:9).

C'est ainsi un paysage trouble qui émerge et se perpétue jusqu'à aujourd'hui avec des travaux qui oscillent entre des points de vue plutôt formels sur les discours (et fournissent alors des ressources précieuses aux approches plus sociocritiques), des approches qui conservent un intérêt pour le rapport entre matérialité langagière et lieu social de production mais délaissent généralement l'ambition de dévoilement idéologique qui était centrale chez leurs précurseurs, et des travaux qui présentent bien une optique large de révélation sociale ou psychologique mais dans des cadres conceptuels divers et variés.

Ce phénomène participe de l'impression de flou que peut laisser l'AD, car chacun des courants possède ses problématiques et ses outils propres, ce qui n'exclut évidemment pas les intercontaminations. Pour gagner en intelligibilité dans ce panorama, nous proposons désormais un rapide survol des grands courants que l'on peut considérer comme formant le champ de l'AD.

SECTION 3. APPROCHE PAR COURANTS ET PROBLEMATIQUES

Cette section présente deux grands objectifs. Le premier, dans notre mouvement de clarification, est d'effectuer un découpage heuristique qui permette de réduire le flou dynamique du champ de l'AD. Dans cette perspective, nous pensons que c'est la présentation de ce que *font* concrètement les analystes du discours qui permet de donner corps à leur pratique. Nous proposerons donc de résumer sous la forme d'une problématique spécifique chacun des grands courants de l'AD. Le second objectif de cette section, est de faire émerger un socle théorique commun à l'AD en général. En effet, chacun de ses courants, avec sa tradition intellectuelle et son objectif particulier, contribue à fortifier l'un ou l'autre de ce qui constitue les différents postulats de base de l'AD. Nos descriptions cherchent donc à mettre l'accent sur l'apport du courant au champ générique de l'AD, apport qui sera ensuite repris de manière plus large dans la section suivante.

1. Courants ? Disciplines ? Champ culturel ?

Avant de présenter notre découpage en courants, apportons une précision sur notre position générale vis-à-vis du statut disciplinaire de l'AD et de ses courants.

Nous avons jusqu'ici feint de ne pas faire de différence entre les diverses expressions « disciplines », « champ disciplinaires », « courants », « traditions », etc. Cette imprécision tient sans doute à notre vision très empirique des pratiques scientifiques où l'identité des chercheurs relève d'une forme d'entre soi socialement, institutionnellement, et épistémologiquement canalisée plus que d'une essentialité des catégories susmentionnées. Mais il faut reconnaître que cette position de principe tient difficilement le choc face à la performativité des cases académiques et la vie d'un chercheur (*a fortiori* d'un doctorant !) n'est pas la même selon qu'on le situe dans une discipline instituée ou dans un simple courant.

Ainsi, Dominique Maingueneau milite ouvertement pour une conception de l'AD comme une des « disciplines du discours » (Maingueneau, 1995 ; 2005a). Selon lui, la nécessité de ce découpage relativement strict repose sur des raisons institutionnelles autant qu'épistémologiques. D'une part les différentes disciplines du discours peuvent relever de champs bien éloignés. La sociocritique est ancrée en littérature tandis que les analyses

interactionnistes ont au moins un pied en sociologie. D'autre part, chaque discipline du discours porte un regard spécifique sur son objet : rechercher une formation idéologique ou analyser le système des tours de paroles sont deux problématisations bien différentes. De ce fait, l'AD devrait être considérée comme une discipline du discours parmi d'autres telles que l'analyse des interactions, la rhétorique, la sociolinguistique, etc. Notre position quant à cette conception est assez mitigée : si nous partageons pleinement l'idée que la définition d'un champ disciplinaire passe en grande partie par la définition de ce qu'il demande à son objet, nous sommes plus hésitant quant à l'intérêt de distinguer avec tant de finesse diverses disciplines du discours dont l'AD ferait partie. Nous pensons en effet qu'à l'inverse, de nombreuses « disciplines du discours » se réunissent très bien sous le label générique de l'AD. Elles forment selon nous en effet une communauté, certes parcourue de courants, mais dont il nous semble plus salubre d'exacerber les accords que les dissensions.

Dans ce débat, nous emboîtons ainsi le pas de Patrick Charaudeau (2010 ; 2012) qui déclare : « ce qui, pour moi, fait cette communauté, c'est d'abord une sorte d'état d'esprit dans la façon d'aborder les questions du langage : croire en la "matérialité discursive" (ce qui n'est pas nécessairement le cas d'autres disciplines comme l'histoire ou la sociologie), continuer de raisonner selon des principes communs [...]. Je ne nierai pas pour autant qu'il faut être vigilant sur les filiations disciplinaires affichées. Pour ce qui concerne l'analyse du discours, se posent un certain nombre de questions : quel est le poids de la tradition, et par exemple l'influence de ladite École française d'inspiration althussérienne portée par Michel Pêcheux dont on trouve des représentants ici et là ? Tous les chercheurs peuvent-ils se reconnaître dans certains travaux des historiens d'analyse de discours ? Les travaux sur l'argumentation, les interactions verbales et analyses des conversations s'y trouvent-ils ? Les sémioticiens et sémiologues font-ils de l'analyse de discours ? Pour moi, oui. » (Charaudeau, 2012). Ainsi propose-t-il la notion de « champ disciplinaire » de l'AD qui réunirait les divers courants partageant le socle épistémologique fondateur de celle-ci. À Dominique Maingueneau qui trouve la notion un peu « laxiste » (Maingueneau, 2010), il répond que « d'une part, elle devrait permettre d'éviter des querelles inutiles ; d'autre part, de faire l'effort de reconnaître ce que partagent différentes disciplines, et à quel niveau de généralité ou de particularité. » (Charaudeau, 2012). Nous suivons pleinement cette direction dans le présent chapitre.

Notons par ailleurs que Dominique Maingueneau a présenté de nombreuses propositions visant à délimiter ce « que cherchent les analystes du discours » (Maingueneau, 2012). Il propose ainsi un certain nombre de catégories permettant de décrire les différents types

d'analyse du discours (approche analytique vs intégrative, herméneutique vs non-herméneutique et critique vs non-critique). Celles-ci permettent d'effectuer un premier découpage dans la diversité des approches et disent quelque chose de ce qui se fait dans le champ mais gardent néanmoins une portée très générale. Maingueneau propose par ailleurs dans plusieurs de ses travaux (Maingueneau, 2003a ; 2005a ; 2012) de considérer le type d'unité sur lesquelles peuvent travailler les analystes du discours. Globalement, cette approche « par unités » propose de considérer que le travail de l'AD est soit de caractériser des unités dites « topiques » ou « non topiques », soit de classer des discours à l'intérieur de celles-ci. Pour le dire plus explicitement, un chercheur en AD tentera soit de caractériser un certain « genre » de discours (genre étant entendu ici au sens très large), soit de montrer que tel texte appartient à tel genre. Si le genre en question est institué socialement (le discours à l'Assemblée Nationale, la lettre d'amour, le tract syndical...) on parlera d'unité topique, s'il est le fruit d'une reconstruction de la part du chercheur (une formation idéologique, le parcours d'une formule) on parlera d'unité non-topique.

Nous avons donc là un premier aperçu de ce que *font* concrètement les analystes du discours : ils cherchent à corréler des éléments discursifs à un extérieur structuré et/ou structurant. Plus exactement ils observent dans le discours la manifestation de phénomènes d'ordre social et psychologique. Mais peut-être cette formulation laisse-t-elle encore à désirer et il serait plus juste de dire que c'est une co-construction, une co-émergence de ces phénomènes et du discours qui est mise au jour.

Cette « ambition générale », ainsi formulée très génériquement nous semble résumer assez bien l'objectif commun à tous les travaux d'AD. Il est toutefois clair que nous n'épuisons pas là la diversité des problématiques que construisent les analystes du discours, dans leurs déplacements et leurs spécificités.

2. Quelques grands courants d'AD

Afin d'offrir un regard plus détaillé sur la diversité des problématiques de l'AD, nous proposons maintenant de découper le champ en dix courants principaux.

Cette démarche comprend évidemment des travers, notamment celui de ne pas échapper à l'« effet manuel » : la présentation sous forme de liste, en plus de prendre le risque d'être quelque peu fastidieuse, est forcément caricaturale. Proposer un découpage en courants impose des cadres, néglige des spécificités et écrase des statuts forts différents. En même

temps, cela exacerbe des différences qui ne sont au fond que de degré : la plupart des courants que nous distinguons se nourrissent les uns les autres, dans la mesure du possible chronologique. Nous acceptons néanmoins ces inévitables approximations en espérant qu'elles soient compensées par le gain d'intelligibilité du fond théorique de l'AD.

De plus, nous pensons un tel parcours important car il vise avant tout un objectif de synthèse. En effet, nous chercherons à montrer comment chacun des courants participe à explorer un ou plusieurs points théoriques qui fondent le socle commun de l'AD. Parallèlement, cette entreprise participe de la monstration de notre cadre théorique et méthodologique : peu ou prou, tous les courants que nous décrivons ici influencent notre regard sur les textes.

Pour chacun des courants présentés, nous donnons quelques auteurs clefs, certaines des ressources méthodologiques principales et la problématique générale d'approche des textes.

2.1. Analyse du Discours Française 1 (ADF1) ou Sémantique Discursive (SD)

La figure tutélaire de ce courant fondateur (notamment sous l'étiquette SD) est incontestablement Michel Pêcheux. Si l'appellation ADF est parfois rejetée, il n'en reste pas moins que les travaux qui s'originent dans la publication en 1969 de l'ouvrage de Michel Pêcheux *Analyse automatique du discours* (paru en anglais sous le titre *Language, Semantics and Ideology*) et autour desquels on trouve de nombreux auteurs « historiques » (Régine Robin, Denise Maldidier, Pierre Henry, Jean-Jacques Courtine, Jean-Marie Marandin, Louis Guespin, Claudine Haroche, Catherine Fuchs...), forment à bien des égards le socle disciplinaire de l'AD francophone.

Elle pose en effet certaines des bases théoriques encore aujourd'hui communes aux divers courants : inadéquation du sujet à lui-même, reconnaissance de la primauté de l'interdiscours, nécessité d'un appareillage descriptif linguistique, et surtout lien de celui-ci avec une théorie générale (« psychosociale ») du discours. Plus généralement, l'ADF part des réflexions de Michel Pêcheux sur la nécessité d'une technique expérimentale à même d'opérer une « coupure épistémologique » et capable de dépasser l'aliénation du sujet à l'idéologie que reproduirait inévitablement toute interprétation de sens commun. C'est ainsi dans la lecture approfondie de Saussure et surtout à partir du déclencheur *discourse analysis* de Zellig Harris (1952) que l'ADF va articuler méthodologie scientifiée et besoin d'une théorie consistante du discours. Si l'influence de la méthode distributionnelle harrissienne sur les travaux de Michel Pêcheux reste relativement floue (Marandin, 1995), on en retiendra cependant la

volonté de *déstructurer les textes*, pour y découvrir des classes d'équivalence paradigmatiques insoupçonnées, révélatrices de relations intra- et interdiscursives dépendantes d'une « formation idéologique ».

- **Problématique générale**

L'ADF, ou SD, est une approche analytique qui cherche dans le texte des symptômes d'une inféodation idéologique.

2.2. Analyse du Discours Française 2 (ADF2) ou l'archéologie du savoir

À côté de cette approche analytique et critique se trouvent les travaux de Michel Foucault (1969) dans *L'archéologie du savoir*. Si les deux approches sont parfois réunies sous le label (problématique en soi, nous l'avons dit) d'ADF, elles se distinguent tout de même assez radicalement sous plusieurs aspects.

Par-delà des influences théoriques différentes (le fond épistémologique foucauldien est nourri de philosophie et la dimension proprement linguistique y est mineure), la différence fondamentale des deux approches réside dans le fait qu'il ne s'agit pas, pour Michel Foucault, de découvrir un sens dissimulé, mais de mettre en évidence les dispositifs énonciatifs institutionnels qui permettent la production des discours. La question centrale qui traverse l'œuvre du philosophe est ainsi : quelles sont les structures qui ont mené à tel événement discursif et pas à tel autre ?

Ce n'est ainsi pas le sujet comme pris dans un ensemble de contraintes qui intéresse ce type d'analyse mais le rapport dispositif/pouvoir tel qu'il s'aperçoit dans l'acte d'énonciation. La notion de dispositif cristallise cette attitude chez Michel Foucault puisqu'il cerne « un ensemble de règles anonymes, historiques, toujours déterminées dans le temps et l'espace qui ont défini à une époque donnée, et pour une aire sociale, économique, géographique ou linguistique donnée, les conditions d'exercice de la fonction énonciative » (Foucault, 1969:154). Par ailleurs, *l'archéologie du savoir* met au premier plan le concept d'« archive », comme masse interdiscursive du déjà-proféré qui cadre l'énonçable futur. L'archive est une forme de mémoire qui se construit dans la répétition passée et qui pèse sur les productions présentes : « elle n'a pas la lourdeur d'une tradition [...] mais elle n'est pas non plus l'oubli accueillant qui ouvre à toute parole nouvelle le champ d'exercice de sa liberté » (*Ibid.*:171). Dès lors, ramener des textes à une archive revient à « l'enveloppement réciproque d'un usage de la langue et d'un lieu dans [leurs] dispositifs d'énonciation » (Maingueneau, 2005b). Ainsi,

« l'étude de l'archive joue un rôle comparable à celle du mythe pour les sociétés primitives. Pour l'AD comme pour le mythologue il s'agit de considérer des positions énonciatives qui nouent un fonctionnement textuel à la construction de l'identité et à la préservation d'un groupe ».

- **Problématique générale**

L'analyse cherche à comprendre dans « l'ordre du discours » ce qu'un énoncé dit de ses conditions d'émergence.

2.3. Analyse du Discours en Interaction (ADI)⁴² ou Analyse Conversationnelle

Ce courant très structuré provient directement de l'éclatement des perspectives d'analyse du discours des années 80-90, sous l'influence des *linguistic* et *pragmatic turns* et de l'ethnométhodologie américaine. Les chefs de file francophones se répartissent globalement entre Lyon (Catherine Kerbrat-Orecchioni, Paul Bange, Jacques Cosnier...) et Genève (Eddy Roulet). L'intérêt de ces chercheurs nourris de systémique (Beavin, Jackson, Watzlawick...), d'anthropologie de la communication et de sociologie interactionniste (Goffman, Sacks, Jefferson, Schegloff, Hymes, Gumperz...) porte sur les configurations que prennent les échanges langagiers. Dans cette optique la conversation naturelle est un objet privilégié d'analyse et la multimodalité des interactions est respectée : les dimensions prosodiques, posturo-mimo-gestuelles ou encore proxémiques font l'objet de théorisations.

Dans sa version « analyse conversationnelle », c'est avant tout la structure formelle des interactions qui va intéresser l'analyste ; dans une filiation plus rhétorique et argumentative, ce sont les jeux d'influence réciproque qui peuvent être au centre de l'attention de l'analyse au travers des concepts d'ethos ou de *face work* par exemple.

Dans sa version « analyse des interactions », la co-construction du sens et des interprétations devient centrale. Les notions de négociation conversationnelle (Kerbrat-Orecchioni, 2005) ou à un niveau plus inconscient de co-pilotage des énoncés (Cosnier, 1992) mettent en évidence une des propriétés fondamentales du discours : toute production langagière possède intrinsèquement une dimension interactive. Ainsi, au-delà de la structuration séquentielle des conversations, on trouve dans le primat donné à l'intersubjectivité une affinité pour la mise au jour des évidences censément partagées, de l'implicite social, du *taken for granted*. Analyser

⁴² Sigle proposé par Catherine Kerbrat-Orecchioni (2005).

les interactions revient ainsi à reconnaître cette part de « construction sociale de la réalité » inhérente à toute activité discursive.

- **Problématique générale**

L'analyse cherche à comprendre comment une interaction est structurée, comment elle est co-pilotée et au-delà comment elle (se) construit (sur) de l'implicite social.

2.4. Analyse du Discours Textualiste (ADT) ou Sciences du Texte⁴³

Le courant que nous proposons ici réunit des travaux de traditions fort différentes. Leur réunion est guidée par leur problématique commune légèrement éloignée de celles des analyses sociocritiques. Comme leur nom l'indique, ces approches sont centrées sur la matérialité textuelle et cherchent avant tout à traiter de sa structuration sans donner de primat à la révélation d'un hors-texte psychosocial. Néanmoins, elles fournissent à l'AD nombre d'outils descriptifs/heuristiques très utiles. Nous comptons dans ce courant des paradigmes aussi divers que les grammaires de texte, la linguistique textuelle, la sémantique textuelle, la sémiotique textuelle ou encore la philologie et l'herméneutique⁴⁴.

Les quatre premières se concentrent sur l'élucidation de « ce qui fait texte ». Fondées sur une critique de la linguistique de la phrase dominante jusqu'aux années 60, elles démontrent que des règles de construction président à l'organisation transphrastique : la grammaire et les dictionnaires ne sont que le squelette mort de la langue, celle-ci prend vie lorsque se créent les liens cohésifs du discours, qu'ils soient micro-structuraux (anaphores, etc.) ou macro-structuraux (motifs narratifs, etc.) (Adam, 2005a).

Nous ajoutons ensuite dans ce paradigme textualiste toute la tradition philologique. Conçue comme une « science de l'établissement du texte » (Adam, 2005b:72), et même si « il n'est pas facile de dire en quoi consiste exactement la philologie » (Maingueneau, 2005c:39), celle-ci développe un arsenal de techniques minutieuses à même de reconstruire l'inscription historique des textes. On peut distinguer une philologie étroite, centrée sur la datation, la critique d'authenticité, le classement et l'attribution de variante de textes souvent datés, et une

⁴³ Cette deuxième appellation nous est suggérée par le titre de l'ouvrage coordonné par Jean-Michel Adam et Ute Heidman *Analyse du discours et sciences du texte* et par *Arts et sciences du texte* de François Rastier.

⁴⁴ Nous assumons pleinement l'éventualité de faire hurler les représentants de ces courants tant les positions épistémologiques de chacun sont éloignées : les deux premiers se situent dans un paradigme logico-grammatical tandis que les deux derniers relèvent du paradigme rhétorico-herméneutique (Rastier, 2006) soit deux visions des discours et de la langue fondamentalement opposées. Nous réunissons néanmoins ces courants pour leur rejet commun d'une linguistique de la phrase au profit d'une linguistique du texte.

philologie plus large proche des sciences de la culture de l'idéalisme Allemand (Wolf, Boeckh, Schelling...) (*Ibid.*). Cette dernière, qui présente l'ambition de saisir une culture dans ses textes, de « restituer à un document verbal légué par le passé le monde dont il participait et à ce monde les documents qui en sont révélateurs » (*Ibid.*), montre dès lors des airs de famille très clairs avec une AD sociocritique.

Enfin, nous verserons au champ textualiste les courants herméneutiques qui s'entrecroisent et s'entrenourrissent avec les précédents au point d'amener de nombreux auteurs à plaider pour leur unification (Bollack, Rastier, Szondi, Thouard...). Ce champ immémorial est aussi complexe à circonscrire que le précédent, mais l'on peut globalement poser que l'herméneutique cherche à établir les conditions d'interprétation des textes : les signes, sans leur contexte socio-philosophico-culturo-historique, ne sont rien.

Ainsi, les courants textualistes de l'AD s'opposent fermement aux approches nominalistes, réalistes et lexicocentrées : un texte n'est ni réductible à la somme de ses parties (principe gestaltiste) ni extirpable de ses conditions de production (principe herméneutique).

- **Problématique générale**

L'analyse cherche à étudier la cohérence linguistique des textes, leur inscription historique et leurs conditions de signification.

2.5. Analyse du Discours Littéraire (ADL) ou Sociocritique

L'étude de la littérature, avant même d'être une discipline, est évidemment une pratique plusieurs fois millénaires. Pas question donc d'en faire ici une synthèse, même rapide. Nous préférons, au sein des trois grands ensembles d'usages (le commentaire singulier, l'analyse stylistique, et l'approche scientifiée où une problématique est posée au sein d'un cadre théorique et interrogée selon une méthodologie explicite (Maingueneau, 2003b:15-16)) nous intéresser plus précisément au troisième dans son versant dit sociocritique (Duchet, 1971 pour un geste inaugural ; Cros, 2003 pour une synthèse récente et son site internet⁴⁵ pour l'activité du courant).

La sociocritique consiste « à dégager, éventuellement à débusquer le discours social investi dans l'œuvre (narrative, théâtrale, poétique, discursive, etc.) : c'est-à-dire le système, ou simplement le réseau des représentations et des propositions, explicites et implicites, relatives

⁴⁵ <http://www.sociocritique.fr>

à un état présent, passé ou futur de la société » (Mitterand, 2005:113). On remarquera dans les termes employés ici la forte influence du marxisme althussérien voire de la psychanalyse (particulièrement prégnante dans la théorie du sujet d'Edmond Cros (2003)), et donc la proximité avec l'ADF1 évoquée plus haut.

La principale caractéristique du courant sociocritique est ainsi la volonté inaugurée par Claude Duchet (1971) de retrouver la « socialité » des textes littéraires à travers leur structure discursive même : « ses modalités d'organisation, ses réseaux métaphoriques, son système de personnages, etc. » (Amossy, 2003:63). « Les études sociocritiques se présentent essentiellement comme méthodes d'analyse sociale des textes [...] Non pas le politique hors du texte, mais le social dans le texte, ou encore le texte comme pratique sociale parce que pratique esthétique et partie prenante dans l'élaboration et le fonctionnement des imaginaires sociaux... » (Duchet et Tournier, 1994 ; cité par Amossy, 2005a:4). Autrement dit, par la reconnaissance du dialogisme généralisé et de la situation communicationnelle dans lesquels se place automatiquement tout énoncé, la sociocritique considère pouvoir observer dans le texte littéraire les stigmates d'un temps culturel.

Aussi, l'inscription socio-historique des textes et le dialogisme généralisé, centraux pour la sociocritique, participent du fond commun à la plupart des analyses du discours.

- ***Problématique générale***

L'analyse sociocritique du texte littéraire cherche à montrer ce que la discoursivité littéraire dit du monde social.

2.6. Sociolinguistique

La sociolinguistique en France peut être considérée comme une « linguistique de terrain » : « le terme de “linguistique de terrain” fait le plus souvent écho aux travaux des ethnolinguistes, des américanistes ou africanistes ; je crois utile de ne pas le réserver à des pratiques d'enquête et de linguiste liées à des langues peu ou pas décrites, et de l'étendre à toute pratique de linguiste qui prend en compte, méthodologiquement et théoriquement, les situations sociales dans lesquelles sont produits les matériaux de langage soumis à l'analyse » (Boutet, 1994:2-3). La dimension ethnographique de la sociolinguistique constitue donc une de ses spécificités : elle privilégie les corpus oraux, obtenus en situation écologique et/ou interactivement par des enquêtes de terrain et procède ainsi à une étude du langage dans ses conditions de production.

Cependant, elle est en France très ancrée du côté des Sciences du Langage (les sociolinguistes sont presque toujours linguistes et très rarement sociologues) : ses objets privilégiés sont alors les différentes variétés de langue et la manière dont elles s'actualisent selon les contextes sociodémographiques et/ou historiques. Ainsi, beaucoup d'études en restent à la corrélation de variables et de variantes et ne portent pas véritablement de théorie du social : « même sophistiquées, les analyses restent de nature corrélationniste où langagier et social sont liés par des manières particulières de co-occurrencer ensemble » (Boutet et Heller, 2007).

Néanmoins, dans une version plus anthropologique et surtout plus anglo-saxonne, la sociolinguistique offre des moyens de traiter la relation théorique entre le langage et la société à partir des processus de construction du sens. Elle rejoint alors largement les courants interactionnistes, ce qui n'est pas étonnant au vu de leurs influences, de leurs méthodes et de leurs objets similaires (Boutet et Maingueneau, 2005 ; Schiffrin, 1994).

Plus généralement, en se centrant sur les questions de variation et de changement elle conduit à un rejet des approches réifiantes et normatives de la langue (Vincent, 1986:8). Cette conception praxéologique et située de la langue, anti-généraliste et anti-puriste, est sans doute l'un des apports majeurs de la sociolinguistique aux disciplines du discours et plus largement à la linguistique.

- ***Problématique générale***

La sociolinguistique cherche à corréler des variations linguistiques avec des données sociodémographiques.

2.7. Pragmatique

Il peut être étonnant de désigner la pragmatique comme un « courant » de l'AD⁴⁶. Tout d'abord, si courant elle doit être, ce sera plus canoniquement au sein des Sciences du Langage. De plus, la pragmatique héritée des travaux Nord-Américains (Austin et Searle d'un côté et Grice d'un autre) a pour habitude de travailler principalement sur des énoncés courts et construits, bien loin des préoccupations générales de l'AD pour les (grands) corpus de textes attestés et leurs conditions de production. Néanmoins, le mot pragmatique reste polysémique, « en fait, on emploie communément ce terme pour désigner à la fois une sous-discipline de la

⁴⁶ Tout du moins francophone : dans le monde anglo-saxon, Deborah Schiffrin (1994) n'hésite pas à en faire un des 6 courants principaux de la *Discourse Analysis*.

linguistique, un certain courant d'étude du discours ou, plus largement, une certaine conception du langage » (Amossy et Maingueneau, 2003:11). Pour le dire lapidairement, on pourra considérer que la pragmatique consiste en une étude du fonctionnement de la langue en usage (implicites, désambiguïisations, inférences, activations de sens figurés, reconnaissances d'intentions, etc.) balançant entre philosophie et linguistique.

Ainsi, si la pragmatique ne produit pas en soi d'analyse de discours, elle fournit au champ nombre de ressources descriptives/heuristiques. La tradition américaine insiste sur l'intrication entre le langage et l'action à partir du concept de performativité tandis que les travaux français se concentrent sur l'étude des instructions linguistiques pour le calcul inférentiel (Reboul et Moeschler, 1998). À cet égard, la théorie de l'argumentation dans la langue de Jacques Anscombe et Oswald Ducrot peut être comprise dans ce courant. Les analyses qu'elle propose du fonctionnement des connecteurs argumentatifs ou des orientations argumentatives fournissent à l'AD des points d'entrée opératoires dans les textes. Ainsi, l'étude des connecteurs argumentatifs donne souvent accès aux soubassements doxiques sur lesquels se construisent/que construisent les discours.

Les approches pragmatiques insistent ainsi principalement sur les dimensions performative et implicite des discours.

- ***Problématique générale***

Ne se classe pas vraiment dans l'AD mais fournit des outils à celle-ci. La pragmatique désigne avant tout la manière dont l'interprétation des énoncés se construit dans l'interaction entre le texte et le contexte, que ce soit pour la référence, les inférences, les connecteurs, les actes de langage, la désambiguïisation, etc.

2.8. Énonciativisme et Analyse du discours énonciative à entrée lexicale (A.D.E.L.)⁴⁷

Le courant énonciativiste est aujourd'hui un des plus répandus au sein de l'AD sociocritique française. Tout d'abord, la notion de dialogisme, qui relève de l'énonciation, est sans doute la base épistémologique la plus importante de l'AD en France. Ensuite, son mouvement de déstructuration des textes est conforme à l'ambition initiale de l'ADF1. En effet, en choisissant l'entrée lexicale, ou tout du moins syntagmatique, par exemple en observant une à

⁴⁷ Dénomination reprise de la proposition d'Émilie Née et Marie Veniard (2012) même si l'entrée est plus souvent syntagmatique que lexicale.

une les dénominations que fait un journal de tel ou tel groupe par exemple, c'est à dire en reconstruisant un « paradigme désignationnel » (Mortureux, 1993), on sort de la lecture courante pour entrer dans une lecture de second ordre scientifiée.

Ce sont ainsi les principes de *circulation discursive* et de *rappports interdiscursifs* qui président aux approches énonciativistes. Nous l'avons déjà mentionné, la fin des années 80 voit l'AD et la linguistique vivifiées par la relecture des travaux du cercle de Mikhail Bakhtine (1977) pour qui l'interaction constitue la réalité fondamentale de la langue : toute parole, si elle n'est pas celle du Premier Homme ou de la Première Femme, est forcément en prise, sur le mode du renvoi, du rappel, de l'allusion, avec les paroles qui l'ont précédée.

En termes de « ressources » pour l'AD, de ces travaux émergent notamment les concepts de polyphonie, de dialogisme et de circulation discursive. Les travaux de Jacqueline Authier-Revuz sur les diverses modalités de présence des discours autres (discours rapporté direct ou indirect, libre ou non, « non-coïncidence du dire » et « boucles réflexives ») et ceux d'Alain Rabatel (2008a) sur les « points de vue » constituent probablement les viviers théoriques et conceptuels majeurs de l'analyse énonciativiste française.

La notion de dialogisme est de son côté l'élément central de l'énonciativisme et probablement également de l'AD (voire des linguistiques qui acceptent que la langue se parle). Dans sa définition canonique (mais l'on sait que ses multiples reprises plus ou moins heureuses la rendent très instable), le dialogisme réfère aux relations que tout énoncé entretient avec les énoncés produits antérieurement (dialogisme interdiscursif) ainsi qu'avec les énoncés à venir que pourraient produire ses destinataires (dialogisme interlocutif) (Moirand *in* Charaudeau et Maingueneau, 2002:175).

Ces deux grands regards sur les textes peuvent s'appliquer dans un type d'analyse particulier : l'étude de la circulation discursive. Émilie Née et Marie Veniard (2012) proposent l'acronyme ADEL (Analyse du Discours à Entrée Lexicale) pour y référer. Globalement ces travaux s'intéressent à deux éléments : la circulation proprement dite (reprises, reformulations, paraphrases, allusions, etc.), dans une approche « formulaire » (Ebel et Fiala, 1983 ; Moirand, 2007 ; Krieg-Planque, 2009) et la construction du sens en contexte (quelles propriétés sémantiques acquièrent les termes « intermittent » (Longhi, 2005) ou « crise » (Veniard, 2013) en discours et selon les corpus). L'approche praxématique (Bres, 1998) peut être rangée dans ce cadre.

Le courant énonciativiste est donc central en AD. Il est à la fois celui qui, dans ses versions

théorisantes, investit le plus la question fondamentale du dialogisme et celui qui, dans ses versions applicatives, produit aujourd'hui les analyses les plus visibles.

- **Problématique générale**

L'ADEL cherche à voir comment la circulation des énoncés renseigne sur la constitution de l'interdiscours (charge dialogique, constitution de la mémoire interdiscursive, pouvoir de cadrage cognitif, etc.).

2.9. AD communicationnelle ou analyse sémiolinguistique du discours⁴⁸

Il peut paraître étonnant, après avoir décrit des courants aux longues traditions académiques, d'accorder une section de même statut aux théorisations somme toute récentes de Patrick Charaudeau. Néanmoins, outre le fait que celui-ci est un théoricien particulièrement actif de l'AD, ses travaux ont joué un rôle majeur dans l'interpénétration des réflexions de l'AD et des SIC (Paveau et Rosier, 2005). L'analyse communicationnelle du discours présente ainsi la spécificité de mettre l'accent sur le « contrat de communication » que constitue toute prise de parole. Elle développe donc, plus que d'autres courants, une attention fine aux dispositifs de communication et aux jeux de rôles psycho-sociaux qui peuvent se tenir en leur sein.

C'est là une conception de l'acte langagier que l'on pourrait dire goffmanienne : qu'est-ce que telle manière de dire, vis-à-vis de telle situation (et de ses prescriptions génériques) nous enseigne des rôles psychosociolangagiers des acteurs de la communication ? Autrement dit, cet « objectif d'analyse du discours consiste à repérer les caractéristiques des comportements langagiers (le "comment dire") en fonction des conditions psycho-sociales qui les contraignent selon des types de situation d'échange ("contrat"). La perspective est donc double, dans un rapport de réciprocité : quelles conditions pour quels comportements langagiers possibles, et quels comportements langagiers effectifs pour quelles conditions » (Charaudeau, 1995).

Ce type d'AD s'inscrit par ailleurs dans un constructivisme qui place le langage et la communication au cœur de la constitution intersubjective du monde. Dans cette perspective « tout acte de communication peut être considéré comme un phénomène social qui se caractérise par le fait que les individus cherchent à entrer en relation les uns avec les autres, à

⁴⁸ La première appellation est de Marie-Anne Paveau et Laurence Rosier (2005), la seconde de Patrick Charaudeau (1995).

établir des règles de vie commune, et à construire une vision commune du monde. Tout cela se fait à l'aide du langage, à travers le langage même, sans lequel il n'y aurait pas de société humaine. Le langage, en mettant les individus en relation entre eux, crée du sens, et ce sens crée du lien social. » (Charaudeau, 2007a).

On comprendra de ce fait que nous nous sentions en parfait accord avec la plupart des positions de Patrick Charaudeau concernant la place langage au sein du processus de « construction psycho-socio-langagière de sens » (Charaudeau, 1995) comme cela est apparu dans notre premier chapitre.

- **Problématique générale**

L'analyse communicationnelle du discours cherche à établir les règles des contrats de communication de situations sociales données puis d'une part à comprendre leur effet dans l'appareil social et d'autre part à observer les jeux de positionnement stratégique des acteurs en leur sein.

2.10. Analyse argumentative du discours (AAD)⁴⁹

Ce courant est le plus proche de notre travail de thèse. Bien que nos influences soient multiples, lorsque nous devons revendiquer une bannière plus précise que la simple analyse du discours, nous nous réclamons de l'AAD.

En effet, Ruth Amossy milite depuis plusieurs années pour l'inscription de l'argumentation dans l'analyse du discours et la circonscription d'un champ qu'elle nomme *analyse argumentative du discours* et qu'elle appuie sur une théorie de l'*argumentation dans le discours*. Au-delà de ses travaux propres (2000, 2008a, 2012), la revue qu'elle fonde en 2008, *Argumentation et Analyse du Discours* permet de se faire une vue synoptique du type de travaux menés dans cette perspective.

L'argument de l'auteure est que, trop longtemps analyse du discours et rhétorique sont restées éloignées en raison d'un différend théorique pourtant dépassable et dépassé. En effet l'analyse du discours de première génération, avec son projet de dévoilement idéologique et sa conception althussérienne d'un sujet éclaté presque entièrement déterminé et agi par un extérieur psychosocial, ne pouvait être compatible avec le travail de la rhétorique centré sur des projets d'influences intentionnels et individuels : « l'art de persuader semblait trop

⁴⁹ D'après la proposition de Ruth Amossy (2000).

entaché d'intentionnalité, trop peu sensible aux déterminations sociales et aux rapports de pouvoir, pour attirer l'attention des premiers analystes du discours » (Amossy, 2012). Or, si dans le champ des études de l'argumentation, les approches logicistes (recherchant la *bonne* façon d'argumenter), les approches rhétoriciennes (décrivant les moyens d'influence d'un sujet porteur d'un projet de persuasion) ou les approches stylistiques (compilant scolairement des listes de « figures ») n'entrent effectivement pas dans la perspective socio-réaliste de l'AD, nombre de courants l'embrassent au contraire pleinement et y apportent de surcroît des éclairages stimulants. Nous incluons donc dans l'AAD toutes les approches argumentatives/rhétoriques qui à partir de la « nouvelle rhétorique » de Chaïm Perelman et d'Olga Olbrechts-Tyteca (1958), proposent des descriptions de la « dimension argumentative » des discours.

Ruth Amossy (2005b, 2010) propose en effet la distinction fondatrice entre visée et dimension argumentative des discours : si tous les discours ne possèdent certes pas une *visée argumentative*, c'est-à-dire le projet délibéré de faire adhérer à ou simplement de défendre une thèse plus ou moins explicite, ils présentent par contre inmanquablement une *dimension argumentative*, c'est-à-dire qu'ils construisent tous un micro-univers de sens qu'ils proposent voire imposent à leur interlocuteur.

Exemplifions ce point important.

Que je refuse une invitation au cinéma en disant « il fait beau mais j'ai du travail » peut sembler banal mais donne une infinité d'indications sur l'état du monde dans lequel je vis. Tout d'abord j'y ai le droit de parler et même de refuser une invitation (ce n'est pas le cas partout et tout le temps). De plus, je réalise un acte de langage indirect : le refus n'est pas explicite, ce qui laisse entendre que les données que je présente mènent « naturellement » à une conclusion négative. Dans mon monde, et suppose-je, dans celui de mon interlocuteur, le beau temps est donc une bonne raison pour aller au cinéma (les cinémas, eux, désapprouvent !) tandis que le travail est une bonne raison, encore plus forte, pour ne pas y aller. Ce faisant, je fais voir un monde où le travail peut empiéter sur le temps des loisirs en leur étant prioritaire. Je participe donc à la fois à la construction et à la reproduction de cette donnée culturelle. Là, entre autre, se trouve la dimension argumentative de mon propos.

C'est donc la reconstruction de l'implicite derrière ou dans les discours ainsi que celle de leur dialogisme constitutif qui fait l'objet de l'attention principale de l'AAD. Dans cet objectif, elle n'efface bien évidemment pas sa dette vis-à-vis des conceptions rhétoriques plus

anciennes, au contraire, elle en tire une sensibilité accrue aux formes abstraites de raisonnements et aux axiomes sous-jacents mobilisés pour asseoir toute prise de position. Cependant, là où la logique informelle pourrait s'en tenir là et chercher à évaluer la qualité des raisonnements à l'aune d'un bon usage rationaliste, l'AAD ne les conçoit pas extirpés de leur milieu social et linguistique : c'est toute une atmosphère, souvent narrative, qu'il faut saisir derrière les textes. La matérialité linguistique est en ce sens fondamentale, un simple choix lexical peut convoquer tout un imaginaire, un motif narratif toute une histoire et un rythme rhétorique toute une « atmosphère » : « retrouver les lieux “derrière” les propositions de surface revient donc à reconstituer pour le texte une tout autre *atmosphère*, d'autres déterminations, une stratégie active mais invisible qui appartient pourtant à la littéralité du discours et non à une extrapolation ou une herméneutique » (Angenot, 1982:176, il souligne).

Pour résumer, « l'analyse argumentative :

1. étudie l'argumentation en langue naturelle, dans la matérialité du discours, comme élément intégrant d'un fonctionnement discursif global
2. situe l'argumentation ainsi entendue dans une situation d'énonciation précise dont il importe de connaître tous les éléments (participants, lieu, moment, circonstances, etc.)
3. étudie la façon dont l'argumentation s'inscrit dans l'interdiscours en se situant par rapport à ce qui se dit avant et au moment de la prise de parole sur le mode de la reprise, de la modification, de la réfutation, de l'attaque,...
4. prend en compte la façon dont le *logos*, ou le déploiement des arguments en langue naturelle, s'allie concrètement à l'*ethos*, l'image de soi que l'orateur projette dans son discours, et au *pathos*, l'émotion qu'il veut susciter chez l'autre et qu'il se doit aussi de construire discursivement. » (Amossy, 2012)

- **Problématique générale**

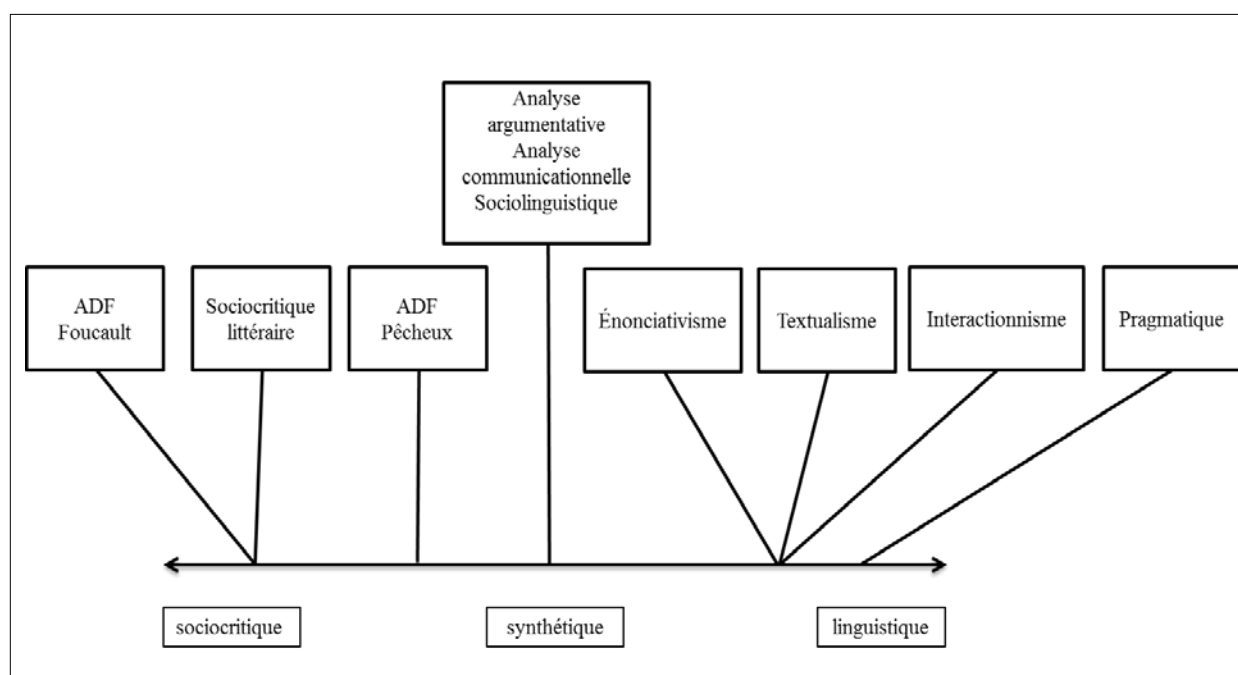
L'analyse argumentative cherche à reconstruire la « vision du monde » proposée par les discours.

3. Synthèse des apports des différents courants

Nous avons donc proposé une vue générale des grands courants qui peuvent traverser l'AD contemporaine. Le spectre va globalement de la sociocritique surplombante mais peu outillée à la description fine de la matérialité linguistique s'interdisant des propos critiques larges. La

sociocritique littéraire par exemple ou l'ADF de Foucault proposent des regards très généraux sur le social mais ne mettent pas spécialement l'accent sur la technicité linguistique. La pragmatique et les courants interactionnistes, textualistes ou énonciativistes, au contraire, placent au centre de leurs problématiques la matérialité discursive. Ils ne s'interdisent pas pour autant des remontées sociocritiques, mais elles restent généralement circonscrites à des phénomènes précis (comme par exemple lorsqu'il s'agit d'étudier un paradigme désignationnel dans les médias). Au centre se situent des approches plus synthétiques, chacune possédant ses prismes préférentiels : qui les jeux de rôles sociolangagiers (analyse communicationnelle du discours), qui l'argumentativité des discours (analyse argumentative du discours), qui la corrélation de formations discursives avec des formations idéologiques (analyse du discours française de Pêcheux) ou des données sociodémographiques (sociolinguistique). La figure 2 synthétise cette situation.

Figure 2. Les différents courants de l'AD, de l'outillage à la sociocritique



Evidemment, ce schéma est schématique. La diversité des approches, notamment textualistes, énonciativistes et interactionnistes peut faire déplacer le curseur vers la droite ou la gauche du schéma. Il vaut néanmoins pour sa dimension synoptique.

Si ce parcours a présenté quelques-unes des grandes ressources descriptives/heuristiques que transporte l'analyse du discours dans sa besace (analyse narrative, traque de l'implicite discursif, études des connecteurs argumentatifs, de l'énonciation, de l'argumentation, de la syntaxe, des actes de langage...) il n'a évidemment pu rentrer dans le détail de ce fond

commun. Les dictionnaires (Détrie, Siblot et Verine, 2001 ; Charaudeau et Maingueneau, 2002) ou les « manuels » (Sarfati, 1997 ; Maingueneau, 2000 ; Krieg-Planque, 2012...) remplissent bien cet office mais une utilisation de l'AD qui ne voudrait pas simplement rester utilitaire ne peut, à notre sens, faire l'économie d'une plongée plus précise dans au moins certaines des théories que nous avons abordées.

Enfin, le grand intérêt que nous voyons à ce voyage est qu'il a permis de mettre en valeur les points théoriques majeurs que chaque courant, dans sa culture scientifique spécifique, investit et développe.

Les ADF 1 et 2 insistent sur l'intrication entre une parole structurée et un extérieur structurant. L'ADI pose l'interaction comme unité fondamentale de co-construction de la réalité sociale, elle insiste de plus sur le processus de négociation permanent qu'est l'usage du discours. Les courants textualistes invitent à dépasser les conceptions nominalistes ou phrastiques des discours : un texte est une structure traversée par un ensemble de liens cohésifs. Sur leur versant herméneutique ils posent la complexité des processus interprétatifs à l'encontre de théories naïvement transparentistes. La sociocritique littéraire rappelle l'inscription socio-historique des textes. La sociolinguistique pour sa part balaye les conceptions puristes de la langue en la montrant pour ce qu'elle est : un fait social en prise directe sur des variables sociologiques diverses. La pragmatique, avec un point de vue moins critique, montre également le discours comme une action sociale. Elle appelle ainsi à l'étude des dimensions performatives des productions langagières. L'énonciativisme de son côté fait la part belle à la question du dialogisme et souligne le fait que toute parole est constitutivement hétérogène. L'analyse communicationnelle du discours injecte du sociologique dans ces conceptions en appuyant sur les rapports entre jeux de langages, jeux de rôles et jeux de pouvoir. L'analyse argumentative, enfin, pose que tout discours est une schématisation et incite à décrire les micro-univers de sens construits dans son implicite.

Les différents courants de l'AD nous paraissent ainsi fonder une même communauté en cela qu'ils partagent un fond théorique commun qui assure à la fois la possibilité du dialogue et de l'enrichissement mutuel. Ils circonscrivent, en somme, la base épistémologique que toute AD consciente d'elle-même se doit de prendre en compte.

C'est ainsi maintenant cet angle de vue sur l'AD que nous allons utiliser pour répondre à la question suivante : quels sont les grands considérants théoriques qui forment le socle de l'analyse du discours ?

SECTION 4. LES GRANDS POSTULATS DE L'AD : UNE CONTRIBUTION AUX RESSOURCES EPISTEMOLOGIQUES DES SIC

Comme nous le disions en introduction à ce chapitre, les sciences humaines gagneraient à ne pas ignorer les travaux les plus convaincants de leurs diverses composantes. Si tel courant a mis en lumière la dimension textuelle des discours, l'inadéquation du sujet à lui-même, l'inévitable présence dialogique de discours dans les discours, l'intrication de façons de parler et des jeux de rôles sociaux, etc., il est difficile d'admettre que certaines approches en fassent totalement abstraction sans justification. Certes, les sciences de la culture ne peuvent pas être cumulatives au même titre que les sciences positives ou les sciences de la nature⁵⁰. Elles ne peuvent se permettre de reprendre, de manière non-critique des choses « prouvées » auparavant par d'autres « études ». Leur objet même leur demande une perpétuelle réappropriation et re-situation. Il n'en reste pas moins que les connaissances qu'elles forment sur leurs objets ne sont pas que des opinions ou des idéologies. Il est faux de dire, comme on l'entend parfois, que les SHS ne forment pas de concepts. Le concept de genre, celui de

⁵⁰ On entend, sur ce point, la critique de certains auteurs, bien qu'on ne la partage pas pleinement : « en l'absence d'un programme de recherche unifié susceptible de donner lieu à une logique véritablement cumulative, les SHS, quand bien même elles revendiqueraient une démarche quantitative, participent bien souvent d'une réactualisation des connaissances disponibles, voire d'une relecture dans des termes pertinents pour le contemporain des oppositions traditionnelles entre les quelques grands paradigmes établis. Ceci explique d'ailleurs sans doute la persistance de la forme monographique en SHS, dont l'"essai" demeure l'une des modalités d'expression privilégiées. À cet égard, l'idéal d'une science procédant par contributions successives, à l'image de Wikipédia ou du logiciel libre en général, est certes un idéal vertueux, porteur de grandes réalisations collectives, mais c'est un idéal qui rend peu justice à l'irréductibilité des points de vue et des options scientifiques et méthodologiques en SHS. Sauf à donner l'illusion que la science sociale serait enfin devenue une science expérimentale comme les autres [...], la mise en pratique d'une "grande conversation scientifique" (pour reprendre l'image chère à Jean-Claude Guédon, autre illustre promoteur du libre accès) n'est pas sans se heurter à certaines limites inhérentes à la nature des sciences sociales, à commencer par l'attachement de bien des chercheurs à leur qualité d'auteur, ou au caractère éminemment instable et non-consensuel de la discussion scientifique à laquelle elles donnent lieu, à l'exemple de celle-là même qui nous occupe présentement » (Jaffrin et Parisot, 2014). Si l'on met de côté la néophilie naïve pour les communautés collaboratives qui permettraient un accord transcendant sur le vrai ainsi que l'épistémologiquement désespérant appel à l'hégémonie des méthodes expérimentales, il est possible d'accorder que l'éternel retour du même-mais-dit-autrement ainsi que les effets d'ego et de chapelle ne font pas beaucoup pour l'image et pour l'efficacité des SHS. Certes un concept, une notion, un grand débat a besoin d'être historicisé. La réponse de Piaget à Chomsky, celle de Varela à Fodor, celle de Kant à Descartes par exemple ne sont pas que des instanciations d'un couple idéal transcendant à l'histoire et dont les variations seraient secondaires. Elles sont avant tout des formes historiques et singulières dont la compréhension nécessite une sensibilité à l'idiosyncrasie du débat. Toutefois, malgré ces certes importantes variations d'une position ou d'un concept au sein de différentes écoles, celles-ci ne devraient pas oublier dans leur lutte de faire reconnaître leur *principe commun*. Les débats internes ont bien sûr leur intérêt, mais il ne faut pas qu'ils fassent oublier que les débattants sont souvent d'accord sur le plus important et que d'autres, avec qui ils ne sont en revanche absolument pas d'accord, profitent de leurs querelles pour imposer des visions du monde et de la science fort discutables. Mais l'on sait que les dissensions ne sont jamais aussi fortes qu'au sein d'un même courant de pensée, au point contreproductif d'en favoriser un autre.

reproduction sociale, celui d'idéologie sont autant de catégories descriptives parfaitement opératoires que l'on ne peut pas, en toute rationalité critique, se permettre d'ignorer. Les grands postulats théoriques que mettent en lumière les différents courants de l'AD appartiennent à ce fond commun conceptuel des SHS. Pour cette raison nous pensons qu'il est non seulement utile mais également nécessaire de les affirmer et de les revendiquer fortement.

Si les SIC sont généralement bien au fait des choses de la communication, elles ne le sont pas toujours pleinement de celles de la langue et du discours. Nous pensons ainsi que la synthèse qui suit, en plus de servir à la clarification de l'AD, peut participer de l'infusion de ses grands concepts dans notre discipline.

Nous proposons ci-après de synthétiser les grands apports théoriques de l'AD sous la forme de onze postulats fondamentaux.

La plupart des théoriciens de l'AD s'accordent à dire que « la spécificité méthodologique de l'AD au regard des sciences sociales semble résider dans le fait qu'elle prend en compte un certain nombre de présupposés théoriques spécifiques » (Guilbert, 2014). C'est à l'explicitation de ces derniers que nous nous attachons ici.

Frédéric Darbellay (2005:176) dans son ouvrage éclairant *interdisciplinarité et transdisciplinarité en analyse du discours*, propose de considérer 5 grands piliers théoriques :

- 1) « Le postulat de dialogisme dans la filiation de Bakhtine, le dialogisme désigne la dimension profondément interactionnelle, sociale et intersubjective de toute pratique discursive (c'est donc du dialogisme étendu).
- 2) Le postulat de la situation d'interlocution : toute communication orale ou écrite implique un contexte socio-historique, l'activité discursive prend sens dans un contexte temporellement et spatialement déterminé, elle est porteuse d'une finalité.
- 3) Le postulat des représentations : tout acte de communication mobilise des représentations à la fois matérielles, discursives, sociales, mentales.
- 4) le postulat des préconstruits culturels (PCC) : les communicants en interaction mobilisent un ensemble de connaissances plus ou moins partagées.
- 5) Le postulat de la construction des objets : les objets de discours sont co-construits dans et par l'interaction. »

Nous reprenons ici ces 5 piliers, les reformulons et les étendons.

- **Postulat de textualité** : les textes présentent une complexité signifiante qui va bien au-delà de ce qu'une approche atomiste et/ou transparentiste peut en tirer : le sens est global et naît en (con)texte. Autrement dit, le sens n'est pas immanent à des mots, ni à des phrases, ni même à des séquences plus longues, mais il n'est que moment d'une pratique herméneutique conjoignant un texte, une histoire et une culture. L'opposition que nous dressons ici pour faire du deuxième terme un des fondements de l'AD est résumée par François Rastier sous la distinction entre paradigme logico-grammatical et paradigme rhétorico-herméneutique : « L'ontologie logico-grammaticale attribue aux unités textuelles la discrétion et la présence, l'identité à soi et l'isonomie, à l'image naïve des objets physiques. La conception rhétorique / herméneutique admet en revanche que les objectivités qu'elle construit soient continues, parfois implicites, varient dans le temps et selon leurs occurrences et leurs contextes, connaissent entre elles des inégalités qualitatives et ne relèvent pas uniformément des mêmes règles. Elle ne rapporte pas exclusivement les formes sémantiques à des localisations spatio-temporelles, car ces formes ne sont pas des objets au sens chosiste du terme ; du moins ne peut-on préjuger de leur forme d'objectivation en les soumettant aux procédures de l'analyse grammaticale : localisation, commutation, hiérarchisation avec unicité des rattachements, typage univoque des relations, caractérisation formelle de l'identité catégorielle. [...] Bref, une forme n'est pas une unité discrète, stable, identique à elle-même : loin de s'opposer à d'évasives substances, les formes sont des *figures* qui contrastent sur des fonds » (Rastier, 2006).

Bien que parmi les courants de l'AD, certains soient plus (dé)structurants que d'autres, l'analyse du discours ne doit jamais oublier que c'est toujours une contextualisation maximale qui rend justice aux *Gestalt* textuelles.

- **Postulat d'implicite** : Comme le dit Umberto Eco (1979), les textes sont des tissus de non-dit ou de déjà-dit restés en blanc : seule une maigre partie des informations contenues dans un discours sont explicites (Kerbrat-Orecchioni, 1986). De plus cet implicite constitue généralement une couche d'« évidence, comme un cadre incontestable où la conversation doit nécessairement s'inscrire, comme un élément de l'univers du discours. En introduisant une idée sous forme de présupposé, je fais comme si mon interlocuteur et moi-même ne pouvions faire autrement que de l'accepter. [...] Le présupposé est ce que je présente comme commun aux deux personnages du dialogue, comme l'objet d'une complicité fondamentale qui lie entre eux les participants à la communication ». (Ducrot, 1972:24). De ce fait, c'est dans cette part du discours à la fois non manifestée en surface mais pourtant bien constitutive que se

trouve ce qui intéresse en premier lieu l'analyse du discours. Ce qui n'est pas explicité est ce qui est (censé être) évident, c'est donc la structure axiomatique sur laquelle se fonde l'univers proposé par un texte. Autrement dit, là repose en grande partie la couche idéologique/culturelle de tout discours. Ce postulat d'implicite implique une sensibilité accrue à ces propositions régulatrices que les théories appellent diversement *topoi*, présupposés, formulations enthymématiques, préconstruits culturels, etc.

- **Postulat d'attention à la matérialité langagière** : L'analyse du discours ne cherche pas à traverser le texte pour atteindre un hors discours totalement indépendant. Respecter la matérialité langagière signifie deux choses : 1) on ne peut assimiler sans précaution des signifiants différents à un même signifié, autrement dit la *manière* dont on dit les choses importe et 2) les signifiants sont des ancrages matériels, leur sens n'est pas donné d'avance mais relève d'une interprétation en contexte.

- **Postulat d'opacité** : il découle de cette attention à la matérialité langagière et des autres postulats que les textes ne peuvent être traversés. Ils ne donnent pas à voir une signification stable, qui leur serait immanente et qui serait accessible à quiconque sait lire⁵¹. Autrement dit, les textes ne sont pas des codes dont le déchiffrement permet la compréhension, entendue comme identification de référent ou reconstruction de représentation. Les textes, en production comme en réception, ne peuvent être compris que comme des activités cognitives, prises dans une culture et une histoire. Ils portent ainsi en eux les traces de ce couplage à l'environnement qui ne peut être reconstruit que dans une pratique herméneutique.

- **Postulat de dialogisme** : tout texte est continuellement traversé par ceux qui l'ont précédé et ceux qui lui succéderont. Lorsque l'on parle ou lorsque l'on écoute, on s'appuie toujours sur les textes déjà produits ou reçus qui forment notre mémoire discursive. De plus on anticipe toujours sur les réactions possibles qui pourraient être suscitées. Ainsi, le principe dialogique postule que les discours d'un locuteur sont habités de discours antérieurs, de voix qui résonnent dans sa parole et qui constituent le background culturel et idéologique permettant la communication entre les humains (Vion, 2010). Sous divers noms, la plupart des courants de l'AD font au dialogisme une place centrale : discours social, archive, mémoire discursive, pré-discours, univers discursif, intertextualité, interdiscours, etc. Ce postulat implique que l'analyse d'un texte seul n'est pas pertinente : il doit toujours être replongé dans

⁵¹ La structure d'un discours peut certes être considérée comme une suite d'instructions favorisant certains parcours interprétatifs. Néanmoins ces parcours sont sous la dépendance d'un contexte qui les surdétermine à tel point qu'il est difficile de s'en tenir à une conception unique et fixiste.

le bain de son interdiscours.

- **Postulat d'extériorité du sujet** : Il découle du postulat précédent que l'AD se méfie grandement de la notion de sujet. Si toute production langagière est prise dans un interdiscours qui la dépasse, quid de l'autonomie du Sujet ? Nous avons largement développé ce point dans la première section du chapitre. Rappelons que, du moins dans les versions les plus radicales d'AD, « le sujet ne s'appartient pas, il est parlé par un ailleurs qui sera appelé tantôt idéologie (Althusser), tantôt inconscient (Authier-Revuz) en se diluant dans la conscience du groupe social. Dans un cas comme dans l'autre, le sujet n'est pas un « je » mais un « ça » (idéologique ou inconscient) qui parle à travers le sujet parlant [...]. » (Charaudeau, 2009a).

- **Postulat de vision du monde** : tout texte est une « schématisation » (Grize, 1990) en prise avec les représentations mentales du locuteur ou du récepteur : on peut tout dire de n'importe quelle manière, mais la façon dont on le dit est toujours porteuse d'une certaine « coloration ». À la manière du conteur, le locuteur ordinaire propose toujours une « histoire » spécifique insérée dans une « vision du monde » qu'il tend à faire partager. Nous retiendrons trois points centraux de ce postulat : « 1) une schématisation est, à la fois, opération et résultat, elle désigne à la fois le processus de co-construction discursive entre les partenaires de la communication (l'énonciation comme processus) et le résultat de cette co-construction (l'énoncé comme résultat). 2) Toute représentation discursive est schématique, elle construit un schéma toujours partiel et sélectif de la réalité en rapport avec la finalité du discours et du contexte interactionnel. 3) Une schématisation est une proposition d'images : comme dans toute activité symbolique, les sujets communicants construisent réciproquement et réflexivement des images de soi et des images de l'autre. » (Darbellay, 2005:177). Ainsi, étudier la manière dont le langage est utilisé pour représenter le monde peut indiquer une partie du mouvement de co-création de celui-ci. Par exemple⁵², des professions de foi politiques sur l'éducation qui emploient les termes « responsabilité », « résultats », « investissements », « production » proposent un discours voire un modèle culturel entrepreneurial pour décrire l'éducation. Les problématiques éducatives sont ainsi schématisées en terme de *business model* dans lequel être « responsable » de « résultats », c'est-à-dire de notes à des tests est l'objectif principal. On voit comment la représentation discursive d'un monde peut jouer un rôle dans son appréhension sémantique ou idéologique

⁵² Cet exemple est repris de <http://www.tc.umn.edu/~rbeach/teachingmedia/module5/5.htm>

au sens large.

- **Postulat d'interactivité** : les objets de discours sont co-construits dans et par l'interaction. C'est fondamentalement dans l'intersubjectivité que se joue la construction sociale de la réalité : « l'analyse interactionnelle du discours est à l'intersection de nos analyses de la compréhension humaine du monde, des conditions qui produisent cette compréhension et de leur rôle dans la construction de l'ordre social. » (Heller, 2001:261, nous traduisons⁵³). Au-delà, reconnaître les textes non comme des produits mais comme des productions, c'est à dire comme des praxis, invite à les voir non comme des objets du monde parlant du monde mais comme moyen central d'élaboration de celui-ci par des sujets en interaction : « En effet, si l'on reconnaît que la langue sert avant tout à parler du monde, on place la représentation, et sa définition en terme de correspondance, au cœur de la problématique de [l'AD]. Par contre, si on adopte une conception interactionniste de la langue, on privilégie d'abord les relations sociales instaurées par les interlocuteurs au moyen des ressources linguistiques, à partir desquelles pourront ensuite être élaborées des versions publiques du monde, dont l'adéquation sera pratiquement établie au terme de négociations, ajustements, transformations, accords et désaccords et ne dépendra pas d'une référence présumée à une réalité extérieure » (Mondada, 1998:132).

- **Postulat d'activité langagière** : Il découle du point précédent que la « langue » est un artefact du grammairien. Les individus empiriques ne sont jamais engagés que dans une « activité de parler » qui re-systématise en permanence la « langue » (Coseriu, 2001 ; Missire, 2015) : « la conversation se déroule et, dans le cours de cet usage et de cette interprétation de mots, et seulement en lui, les mots trouvent leur sens. » (Wittgenstein, 1975:135, nous traduisons⁵⁴). « Cette conception considère la langue non pas en terme de système mais en terme d'action sociale. Dans une approche qui dit la primauté des pratiques linguistiques et interactionnelles contextuellement mises en œuvre par les acteurs sociaux, la langue ne peut plus se définir comme un espace logique et abstrait de possibilités préexistant à l'action et que l'action ne ferait qu'actualiser. Au contraire, la langue, ce sont des ressources sans cesse retravaillées dans l'action, qui en les exploitant les configure et les reconfigure de façon spécifique et située – ces ressources ne préexistant donc pas telles quelles à leurs usages

⁵³ Version originale : « The interactional analysis of discourse is, then, at the intersection of our analyses of human understandings of the world, of the conditions which produce those understandings, and of their role in the construction of the social order ».

⁵⁴ Version originale « Conversation flows on, the application and interpretation of words, and only in its course do words have their meaning ».

puisqu'elles en sont constitutivement transformées. Dès lors, la "langue" est un objet qui peut être considéré comme ne préexistant pas à son actualisation dans des usages mais comme émergeant dans et par l'interaction, comme une ressource à la fois reprise et élaborée, bricolée contextuellement par les locuteurs » (Mondada, 1998:132). L'analyste doit donc se garder de tirer des conclusions hâtives sur la base d'une croyance trop aveugle en un fonctionnement rigidement normé de la langue⁵⁵. Cela implique non seulement une prudence herméneutique permanente mais également une méfiance vis-à-vis de tous les procédés de typage (réduction d'occurrences lexicales à un type dans l'analyse de contenu par exemple). Ceux-ci ressortissent en effet d'une problématique logico-grammaticale : « définir l'unité par la localisation spatio-temporelle et l'identité à soi reste un geste caractéristique de l'ontologie classique, telle qu'elle a été perpétuée par la tradition aristotélicienne. Dès lors, tout phénomène complexe est conçu comme une combinaison d'unités et la description scientifique elle-même comme une analyse : par diverses formes de compositionnalité, cette position suppose la détermination du local sur le global » (Rastier, 2006). Or ce genre de description ne correspond pas au fonctionnement effectif de l'activité cognitive de mise en discours ou d'interprétation des discours. Celle-ci repose au contraire sur des modèles perceptifs Gestaltistes qui considèrent entre autre que le tout n'est pas égal à la somme de ses parties.

- **Postulat de cognition** : la communication est une forme de cognition sociale car les discours ne sont pas de simples instruments mais bien un milieu dans lequel baignent les humains. Cette considération de portée anthropologique postule l'existence d'une zone sémiotique, ontologiquement intermédiaire entre le niveau physique et le niveau des représentations mentales. Ainsi, les individus ne vivent jamais que dans un monde de signes dont l'interprétation résulte du façonnage cognitif imprimé par leur culture et par les discours

⁵⁵ Narrons ici une expérience personnelle. Lors d'un cours de sémantique textuelle à l'attention d'étudiants de 2^{ème} année de Sciences du Langage, nous travaillons sur une affiche publicitaire pour la marque de sous-vêtements « Dim ». L'image présente une femme en sous-vêtements, une pomme à la main et un serpent enroulé le long du corps. Le slogan stipule : « Pire que nue ». Au cours de la discussion, nous faisons remarquer aux étudiants que le slogan porte en creux un bel exemple de *nuditas criminalis* : la structure linguistique comparative présuppose une axiologie négative de la nudité et plus généralement, renvoi intertextuel biblique à l'appui, une dévalorisation de la séduction/sexualité. Mais voilà que ce que nous pensions banal et évident est loin d'être clair pour les étudiants qui ne voient absolument pas en quoi « pire que nue » dévaloriserait la nudité. Après quelques minutes de dialogue de sourd nous comprenons que pour eux, « pire que » est parfaitement équivalent à « mieux que » par l'intermédiaire de l'évolution sémantique et syntaxique populaire du « pire » dans des énoncés tels que « il avait fait un pire gâteau », « je suis allé voir un pire film », etc., où il tient lieu d'adjectif superlatif positif. Dès lors, au regard de cet écart linguistique fort, nous ne devons jamais oublier que les hypothèses en terme de « représentation » ou encore plus d'effets des discours sont dépendantes d'activités productives et interprétatives dont on ne connaît jamais toutes les modalités : quid de l'effet idéologique de ce slogan si la population ne l'interprète pas comme le sémiologue ?

qui y circulent. Les chercheurs gravitant autour de l'« école de Chicago » (Mead, Blumer, Becker, Shibutani, Strauss, etc.) ont bien montré à quel point les interactions symboliques fondent les différents mondes sociaux (Cefaï, 2015).

- **Postulat de constitution de corpus** : les postulats qui précèdent impliquent que la constitution des corpus d'AD doit tenir compte de la spécificité du matériau communicationnel exploré. « Le mode de constitution du corpus n'est donc pas, en analyse du discours, un simple geste technique répondant aux exigences ordinaires de l'épistémologie des sciences sociales : il est problématique en ce qu'il met en jeu la conception même de la discursivité, de sa relation avec les institutions et du rôle de l'analyse du discours » (Beacco, in Charaudeau et Maingueneau, 2002:150). Ainsi, l'intrication des pratiques langagières et des pratiques sociales étant reconnue, la problématique des genres de discours devient centrale : dans un corpus, la caractérisation du ou des genres dans le(s)quel(s) s'insèrent les textes recueillis est indispensable. Cette procédure permet par exemple de mesurer la part d'institutionnalisation et de variation des discours ou encore d'estimer la comparabilité de divers textes. Par ailleurs, au-delà des corpus classiques « clos » qui se soutiennent des critères habituels d'homogénéité, de contrastivité et de diachronicité (Mayaffre, 2002), le postulat de dialogisme implique qu'un corpus de texte soit toujours en partie ouvert, au plus bas sur tout un genre, au plus haut sur toute une culture. François Rastier (2004b) propose en ce sens de distinguer quatre niveaux de corpus : l'archive, le corpus de référence, le corpus d'étude et le corpus de travail en cours, chacun se différenciant par un degré d'ouverture plus ou moins grand. Plus généralement, l'AD considère qu'« un corpus n'est jamais qu'un *prétexte*, au sens de ce qu'il est un point de départ indispensable pour une analyse du discours, les textes devant être confrontés en permanence à d'autres textes et d'autres corpus. Car les significations sociales se répartissent dans une large combinatoire des mots en rapport avec leurs différents contextes. C'est également pourquoi aucun corpus n'est jamais définitivement fermé, sa clôture ne pouvant être que le fait d'une décision provisoire à des fins opératoires. Ce sont les paramètres de "contrastivité" (externe et interne) du corpus qui par le jeu des ressemblances / différences font sens » (Charaudeau, 2009a).

Ainsi, cet ensemble de postulats constitue ce que nous considérons comme les onze grandes positions théoriques fondamentales de l'analyse du discours. Evidemment, chaque courant précédemment présenté met plus ou moins l'accent sur l'un ou l'autre des postulats et parfois même en néglige un pour gagner en précision dans sa problématique particulière.

Il n'en reste pas moins que ces onze points constituent à notre sens autant de savoirs

scientifiques majeurs issus des recherches de l'AD (et de ses marges). À ce titre, nous pensons qu'il est nécessaire qu'ils soient pris en considération à leur juste valeur par toutes les approches analysant de près ou de loin des discours. Bien entendu, des objectifs ou des problématiques spécifiques peuvent conduire à en minorer certains, mais le danger est qu'ils le soient injustement ou involontairement.

Nous avons donc mené, dans les pages qui précèdent, diverses clarifications au sujet du champ de l'AD : nous avons présenté son historique, les divers courants qui la parcourent ainsi que leurs problématiques et les grandes lignes de forces théoriques qui le constituent. Ce travail poursuivait le double objectif d'explicitier au mieux les considérants épistémologiques de notre approche des discours et de proposer une clarification du champ de l'AD afin de faciliter la traduction de ses points de vue vers les SIC. Nous concluons maintenant ce chapitre par un retour et un développement de notre définition générique de l'AD.

SECTION 5. L'AD, RETOUR SUR UNE DEFINITION

Au terme de ce parcours, nous sommes désormais en mesure de développer les six grands points de notre définition de l'AD.

L'analyse du discours, en tant que champ disciplinaire, 1) cherche à révéler du social et/ou du cognitif, 2) à partir d'une attention fine à la matérialité discursive, 3) grâce à des ressources descriptives/heuristiques principalement fournies par les sciences du langage, 4) en se fondant sur une théorie des rapports entre discours et socialité et entre discours et cognition, et 5) sous le contrôle de critères de validité herméneutique.

1. L'AD cherche à révéler du social et/ou du cognitif

Nous avons là, posée très radicalement, l'ambition générale de toute pratique d'AD : « L'étude de la relation entre langage, sens et lien social est ce qui constitue l'objet des analyses du discours. Et la grande difficulté –mais aussi le grand intérêt de ces disciplines– est de tenter de décrire la façon dont s'articule, d'un côté, le monde de l'action psychologique et sociale avec, de l'autre le monde du langage » (Charaudeau, 2007a).

Affirmée ainsi, cette problématique générale est évidemment discutable. On pourra notamment critiquer le choix du terme de « révélation ». Celui-ci, en plus de posséder une connotation militante qui risque de nuire à l'entreprise scientifique, laisse penser que les discours cacheraient quelque chose qui leur serait extérieur et qui serait à dévoiler. Alice Krieg-Planque met ainsi à plusieurs reprises (2006 ; 2012) en garde contre « une des grandes questions aporétiques en études des médias : la question de “l'image de” ou de “la représentation de” (l'image de la Chine, du terrorisme, de la Corse, des grévistes de Michelin, du Tour de France cycliste, de Chirac, des biotechnologies...). En sciences de l'information et de la communication, certains étudiants se tournent vers la sémiologie, la sémiotique, les sciences du langage, l'analyse du discours, etc., avec l'idée que des approches de cette nature vont leur permettre de décrire la façon dont les médias “traitent les événements”, de montrer en quoi les médias rendent plus ou moins bien compte du réel, voire le “reflètent” ou le “déforment” plus ou moins, sont plus ou moins “neutres” ou “objectifs” » (Krieg-Planque, 2006). Dans cette perspective, l'AD « est alors considérée comme une “boîte à outils”, ou comme une batterie de méthodes, qui permettrait de mettre en évidence (de “révéler”, de

“dévoiler”...) ce que les énoncés « expriment » - de façon sous-jacente mais finalement décriptable – dans l'ordre des réalités extra-discursives » (Krieg-Planque, 2012:41).

Néanmoins elle vise ici principalement les approches a-théoriques, la plupart transparentistes, pour lesquelles le « dévoilement » porte sur des stratégies d'acteur ou des intentions.

Nous soutenons pleinement cette volonté de rejeter radicalement les approches qui, insensibles à la matérialité langagière, tendent à traverser les textes pour atteindre cavalièrement des représentations mentales (soit parce qu'ils les révéleraient dans le cas d'analyse d'entretiens par exemple, soit parce qu'ils les diffuseraient, dans le cas des médias) et manifestent donc la plupart du temps ce qu'elle pointe comme « une profonde indigence théorique » (Krieg-Planque, 2006). Cependant, outre le fait que l'idée de révélation fait partie des objectifs premiers du courant lacano-althusserien de Michel Pêcheux, nombre de travaux montrent très bien que certains « observables en discours » (Krieg-Planque, 2008) *révèlent* des pratiques journalistiques sur le terrain, que nomination et catégorisation peuvent participer de l'imposition d'un cadre de réflexion, ou encore que certains choix discursifs *révèlent*, toutes précautions prises, une posture ou un positionnement particuliers.

Dans notre optique personnelle, nourrie de réflexions sur le caractère médiateur du langage entre monde phénoménal et niveau (re)présentationnel interne (Rastier, 2001), il est également possible de voir dans les discours des formes ou des modes de cognition, individuels ou sociaux, moyennant bien sûr, un ensemble de précautions inhérentes au caractère herméneutique de l'entreprise.

Ainsi, dans le cas où l'analyse manifeste une attention fine au texte, ne cherche pas à comparer une « représentation » à un monde extradiscursif qui lui préexisterait et sait rester prudente quant au type et à la robustesse des conclusions qu'elle entend tirer, nous ne voyons pas de problème théorique fondamental à montrer, par exemple, que tel journal traite tel sujet de telle manière et donc, pour le dire rapidement, qu'il propose telle « image de ». Le mouvement est alors « de lâcher le réel par sa prise inexistante (son image, qui n'existe nulle part – ou bien qui est à prendre à son tour comme réel de l'image) pour le saisir par une prise consistante (le discours qui le constitue). Si l'on accepte de prendre le discours pour objet, c'est bien le réel que l'on trouve en fin de parcours, puisque les discours sont une matière constitutive du réel » (Krieg-Planque, 2006).

Ainsi, s'il est nécessaire de rendre justice à une certaine autonomie du discours (la « légalité propre du sémiotique »), cela n'empêche pas, comme le dit Dominique Maingueneau (2012),

de « maintenir un équilibre entre la réflexion sur le fonctionnement du discours et la compréhension de phénomènes d'ordre socio-historique ou psychologique ». Et donc finalement, pour l'AD, de rester dans une ambition de « révélation » (qui, bien sûr, ne disjoint pas traces discursives et extérieur social/cognitif mais au contraire les intègre) même si le terme relève en effet d'une histoire et de cadres de réflexion politiques qui ont largement évolué depuis les années 60.

Enfin, à tout le moins, si l'on ne révèle pas, on fait voir des univers de discours, des formes sémantiques, que l'on peut discuter au regard de leur rapport à du social et/ou du cognitif. C'est l'optique que nous adoptons dans ce travail.

2. L'AD porte une attention fine à la matérialité discursive

Le postulat d'attention à la matérialité discursive est sans doute l'un des plus caractéristiques de l'approche de l'AD. Les désignations sont fluctuantes : matérialité linguistique, matérialité langagière, matérialité discursive, etc. Chacune relève de perspectives légèrement différentes mais, au niveau générique où nous nous trouvons, nous les prenons pour synonymes.

D'un point de vue théorique, parler de matérialité linguistique c'est considérer que « le discours n'est ni le langage ni la réalité, mais une articulation des deux, qui possède sa propre matérialité » (Saint-Ouen, 1984:428). Le chercheur n'a accès ni à une réalité extra-discursive ni à une langue idéale mais à un objet matériel que sont les textes.⁵⁶ Par ailleurs, reconnaître l'opacité des discours, c'est-à-dire l'impossibilité d'accéder à une signification qui leur serait immanente, implique que le travail de l'analyste se concentre sur les formes matérielles qu'il a à disposition, c'est-à-dire les formes linguistiques.

Ancrer son travail dans la matérialité du discours c'est donc être attentif aux manières précises dont les choses se disent. D'un point de vue pratique, ce principe prend deux formes.

Dans une première forme il consiste à poser qu'on ne peut assimiler sans précaution des signifiants différents à un même signifié, autrement dit la *manière* dont on dit les choses importe. Les travaux de Josiane Boutet déjà cités sont éclairants sur ce point : dire « je suis peintre », « je peins » ou « je suis à la peinture » pour désigner son activité professionnelle relève derrière un « sens global » identique des manières bien différentes de se positionner

⁵⁶ Toutefois, ces textes sont toujours amputés d'une importante partie de leur singularité : la situation exacte dans laquelle ils ont été et/ou interprétés produits. C'est le travail de l'herméneutique que de s'en rapprocher au maximum.

dans le monde. Autre exemple, demander à des sujets à quelle vitesse un camion a « heurté » ou « s'est écrasé » contre un mur dans une vidéo conduit à des estimations différentes (Loftus et Palmer, 1974). La matérialité discursive importe ainsi dans toutes ses dimensions : morpho-syntaxique, sémantique, énonciative, argumentative, métadiscursive, dialogique. Par exemple, au-delà des choix lexicaux, les morphèmes du nombre peuvent être intriqués avec des éléments socio-cognitifs : les études de genre savent bien que parler de « la femme » ou « des femmes » suggère des positionnements bien différents. Toute manière de dire colore ainsi d'une certaine façon un discours, et cette coloration mérite d'être interrogée.

Dans une deuxième forme, le principe d'attention à la matérialité langagière pose que les signifiants ne sont que des ancrages matériels, leur sens n'est pas donné d'avance mais relève d'une interprétation en contexte. Ainsi, s'il est discutable du point de vue l'AD de réunir, comme peuvent le faire certaines analyses de contenu, des formes différentes sous un même type, il est tout aussi douteux de le faire avec une même forme⁵⁷. Par-delà les phénomènes de polysémie (« travail » dans un discours d'entreprise et dans un manuel d'obstétrique est évidemment différent), une forme ne prend sens qu'en contexte. Ainsi, Damon Mayaffre (2008) montre par exemple que dans les discours de campagne présidentielle de 2007 en France, le mot « travail » est spécifique à deux candidats : Nicolas Sarkozy et Arlette Laguiller. On voit bien là encore qu'il faut se garder des interprétations hâtives. Cette étude montre d'ailleurs que les principaux cooccurrents du travail chez les deux candidats sont respectivement « valeur, fruit, revenu, mérite... » et « comédie, marionnette, dupe, criminel... ». Attention, encore une fois à l'interprétation rapide, une cooccurrence statistique de signifiants n'étant pas une corrélation de signifiés, mais il semble clair que les deux « travail » sont chargés différemment.

Bref, l'AD considère que la matérialité discursive importe et y développe une attention fine. Pour cela, elle n'hésite pas à piocher dans les ressources descriptives d'autres disciplines, principalement les sciences du langage.

⁵⁷ La criticabilité de la démarche dépend évidemment de la problématique de recherche. Si l'on recherche des thématiques génériques dans un grand corpus, il est understandable que parler de « voiture », de « bagnole » ou d'« automobile » ne fait pas grande différence. Toutefois, on peut penser que l'horizon de ce genre de recherche est bien pauvre.

3. L'AD utilise des ressources descriptives/heuristiques principalement issues des sciences du langage

L'AD est souvent perçue par l'extérieur du champ comme une méthodologie ou comme une boîte à outil dans laquelle les autres disciplines pourraient venir piocher. Il est bien clair avec ce qui précède que c'est loin d'être le cas. D'une part parce qu'elle se définit avant tout par un certain nombre de positions épistémologiques qui fondent son regard particulier sur les discours. Et d'autre part parce qu'elle ne dispose pas d'*outils* à proprement parler.

Les dictionnaires ou les « manuels » d'AD qui présentent des inventaires de ressources peuvent laisser penser qu'un certain nombre de descriptions ou de concepts notamment issus de la linguistique peuvent faire office d'outil.

Or, le problème est que parler d'outil ou de méthodologie c'est supposer une forme de systématisme. Certes, des courants comme l'A.D.E.L. peuvent présenter un côté automatique et reproductible. De la même manière certaines analyses selon leur problématique, peuvent choisir de ne s'intéresser qu'à l'ethos de telle ou telle femme politique ou à l'usage de l'argument d'autorité dans tel ou tel genre de discours. Il est sans doute possible de parler d'outillage dans ce cas. Mais il existe également d'autres approches plus inductives, comme celle que nous adoptons dans cette thèse, qui ne peuvent se contenter d'un seul mode d'entrée dans les discours. Nous disions en introduction de ce chapitre qu'une des raisons forçant en un sens l'exposé de la diversité de nos influences théoriques résidait dans le caractère non systématique et à entrées multiples de l'analyse. Nous avons vu la diversité des courants de l'AD et notamment, à la suite du *linguistic turn*, les nombreuses « spécialisations des paradigmes d'analyse qui persistent sous la forme de secteurs enfermés sur leurs particularités heuristiques » (Angenot, 1998:99). Or rien ne « justifie de limiter l'examen de corpus socio-historiques aux seuls faits de lexicologie ou aux seules données narratologiques, ou encore aux éléments argumentatifs / rhétoriques qu'un ensemble de textes peut recéler [il] semble qu'il y a un a priori injustifiable à prétendre séparer les faits de logique "informelle" (exclusivement étudiés par les uns) des faits de lexique, de pragmatique, de composition argumentative ou narratologique, et des données sociologiques [...]. Tronçonner, diviser ceci qui forme un tout en des secteurs problématiques renfermés sur leur spécificité technique, revient finalement à renoncer à voir le discours comme fait global de pragmatique socio-historique. » (*Ibid.*:129). Ainsi, dans une approche à visée large, le choix des différents outils d'analyse relève *in fine* de choix situés de l'analyste. Il est impossible d'appliquer

systématiquement l'ensemble des ressources à son analyse et réducteur de n'en choisir que certaines *a priori*.

Bien évidemment, cette position a une contrepartie, celle de n'utiliser les concepts de l'AD que de manière cosmétique, pour redoubler les savoirs de l'analyste. Le problème est ainsi posé par Jean-Michel Adam (2005a) (on remplacera, sans ménagement pour les sensibilités institutionnelles, les occurrences de « linguistique » par « AD ») : « stylisticiens et spécialistes des médias utilisent la linguistique comme un réservoir d'instruments leur permettant de donner un peu plus de précision descriptive à leurs intuitions. Les linguistes se contentent généralement de ce rôle auxiliaire. Avec Dominique Maingueneau, nous n'admettons pas ce statut d'une linguistique-boîte à outils qui ne joue pas le "rôle véritablement heuristique" qui devrait être le sien ». Les « outils » de l'AD ont donc une vocation heuristique, au-delà de leur intérêt descriptif : « le recours à la linguistique n'est plus seulement le recours à un outillage élémentaire ou, comme dans le structuralisme, à quelques principes d'organisation très généraux, il constitue un véritable instrument d'investigation : là où l'on se contentait de valider par des notions de grammaire descriptive usuelle des conclusions qu'une compréhension fine du texte suffisait à fonder, on doit dorénavant élaborer des interprétations que l'intuition n'aurait pas suffi à dégager. Ce que l'on pensait n'être qu'un simple auxiliaire intervient dans la construction même des protocoles de recherche et des interprétations. » (Maingueneau, 2004:31)

Nous soutenons tout à fait ce point de vue : les ressources fournies par les différents courants de l'AD permettent de faire émerger des régularités qui seraient peut-être passées inaperçues de manière non-outillée. Cependant, il existe des degrés entre le commentaire libre et l'application systématique.

En effet, nous plaiderions plutôt pour voir les ressources de l'AD comme des outils descriptifs/heuristiques.

N'étant pas appliqués systématiquement, ils servent effectivement parfois, à « donner un peu plus de précision descriptives à ses intuitions ». C'est déjà en soi une forme d'objectivation qui n'est pas totalement inintéressante. Là est leur versant « descriptif ». D'un autre côté, une attention particulière, que nous pourrions dire « culturelle », à certains phénomènes textuels particuliers (l'implicite, les narrations, les connecteurs argumentatifs, etc.) présente une dimension proprement « heuristique ». L'acculturation aux travaux des divers courants de l'AD développe ainsi une certaine sensibilité pour des éléments pertinents qu'une lecture plus

commune laisserait de côté. Ainsi, être sensible aux connecteurs argumentatifs ou à la dimension narrative dans un texte n'implique pas forcément un relevé systématique des premiers ou la reconstruction permanente de schémas événementiels pour la seconde, cependant, elle entraîne inévitablement une vigilance accrue à ces phénomènes, qui pourront être ainsi soulignés s'ils sont jugés pertinents par rapport à l'objectif général de l'analyse. Des éléments de la matérialité discursive qui auraient ainsi pu être négligés (avec leurs corrélats socio-cognitifs) sont donc mis en lumière par l'inclination à un certain point de vue qui acquiert dès lors une dimension heuristique.

Ainsi fonctionnent souvent à notre sens les ressources génériques qu'offrent les différents courants de l'AD et des sciences du langage. Elles occupent dans le champ une place « nécessairement duelle, [...] comme champ théorique d'une part, comme univers *producteur et/ou régulateur* de techniques de l'autre ». (Viprey, 1995).

4. L'AD se fonde sur une théorie des rapports entre discours et socialité et entre discours et cognition

Le premier chapitre de cette thèse a justement consisté en la fondation théorique des ambitions pratiques de l'AD. Nous pensons en effet qu'il n'est pas possible, épistémologiquement, d'aborder une problématique sans se soutenir de théories fortes pour justifier sa formulation même. Ainsi, dans la mesure où l'AD ambitionne de voir du sociocognitif en discours, il lui faut posséder un cadre théorique qui conjoint cognition, socialité et communication.

Sur le versant communication/socialité, l'AD se soutient bien sûr de ses travaux propres (courants sociolinguistiques ou interactionnistes par exemple mettent fortement l'accent sur ce rapport) mais plus généralement et au-delà sur l'ensemble des travaux qui fondent une partie du socle théorique des SIC : on pensera à l'interactionnisme symbolique de Georges Mead, de Herbert Blumer ou d'Howard Becker, à la nouvelle communication d'Yves Winkin, à la construction sociale de la réalité telle que conçue par Peter Berger et Thomas Luckmann, à l'agir communicationnel de Jürgen Habermas, à l'ethnométhodologie des cercles de Harold Garfinkel, de Dell Hymes ou d'Erving Goffman, à l'approche systémique de l'école de Palo Alto, etc. qui contribuent à faire « accepter un concept riche de la communication en tant que composante structurante du social » (Jeanneret, 2008:19).

Sur le versant communication/cognition, les développements des sciences de la cultures que

nous avons présentés dans le chapitre précédent posent avec force l'intrication entre formes culturelles construites discursivement et cognition, c'est-à-dire avec le couplage de l'organisme humain à son environnement. Les discours, et les activités communicationnelles en général, loin de n'être que des productions d'esprits extérieurs, sont un bain dans lequel s'immergent les humains. Comme le pose Ernst Cassirer, ces productions constituent l'élément médiateur fondamental entre monde phénoménal et monde (re)présentationnel interne. Les formes culturelles informent ainsi elles-mêmes les esprits qui leur ont donné forme : les travaux sur les rapports entre langage et pensée sont éclairants sur ce point. Tout un pan des sciences cognitives abonde aujourd'hui dans ce sens et montre que l'environnement culturel peut jouer un rôle jusque dans la neurogénèse.

Précisons enfin que bien entendu, la distinction socialité/cognition n'est qu'artefactuelle. Plus généralement on peut poser que la communication est au fondement de l'être-au-monde humain.

C'est ainsi sur cette base que se repose l'AD pour postuler « à juste titre que les interactions en apparence les plus anodines peuvent donner accès à des ressorts essentiels de la vie sociale et psychique » (Maingueneau, 1995:6).

5. L'AD est une herméneutique contrôlée

L'AD, s'inscrivant dans le champ des sciences de la culture, assume pleinement son statut de pratique herméneutique. C'est-à-dire qu'elle collecte des indices qui lui semblent assez convaincants pour proposer une interprétation (selon les cas, des catégories, un modèle, une explication, etc.) : « toute recherche part de l'apparence phénoménale pour chercher à connaître des principes d'engendrement, des règles sous-jacentes, partiellement dissimulées » (Angenot, 2006). Le processus est donc évidemment subjectif, contextuel et historique.

Si nous parlons d'assumer son herméneuticité, c'est évidemment parce que ce n'est pas le cas de toutes les démarches scientifiques. L'antique distinction entre sciences de la nature et sciences de la culture laisse en effet penser que chacune relève de domaines d'objectivité fondamentalement différents. Pour la vulgate, les premières montreraient ainsi une Vérité objective tandis que les secondes se noieraient dans une diversité subjective. Bien entendu, les premières traitant d'objets aux propriétés souvent mécaniques au contraire des secondes ayant affaire à des phénomènes contingents et auto-poïétiques, une grande partie de leurs procédures peuvent légitimement différer. Mais il n'en reste pas moins que, passées les

corrélations statistiques, les sciences de la nature elles-mêmes impliquent des pratiques interprétatives : le passage de corrélations à des causalités, le choix des problématiques ou des instruments d'analyses⁵⁸, la modélisation, la compartimentation des objets, etc. sont autant de processus s'inscrivant dans une subjectivité spatio-temporelle et historique. Il est donc clair qu'aucune science n'est entièrement déparée d'une dimension herméneutique : « d'une manière générale, les sciences commencent aujourd'hui à reconnaître le caractère herméneutique de leurs problématiques et l'importance pour elles de la question du sens, longtemps occultée par la vision positiviste du savoir (reconnaissable par exemple dans l'image scientifique postcartésienne d'une nature totalement déconnectée du monde humain sensible, moral et social) » (Scheps, 1997:202).

Ainsi, dans tous les cas où le chercheur se propose de reconstruire des structures ou des modèles à partir de symptômes, que ce soit par la spéculation, par l'expérimentation, ou par l'affrontement à une pratique, celui-ci fait de la science et interprète. Du sociologue qui voit l'émanation de l'habitus ou de l'individualisme rationnel dans les pratiques sociales, au biologiste qui déduit du résultat de ses expériences que son modèle semble concorder avec certaines observations phénoménales, il n'y a jamais qu'interprétation de signes et construction de modèles.

Nous pensons donc avec François Rastier que « c'est le statut herméneutique de la connaissance scientifique elle-même qui doit être questionné, dans l'espoir notamment de mettre fin à la technologisation des sciences » (Rastier, 1997:120) car « si l'on continue d'appeler proprement herméneutiques les sciences de la culture et si l'on pose le problème herméneutique dans les sciences physiques et logico-formelles, cette herméneutisation générale des sciences relativise leurs frontières et inverse la détermination traditionnelle des sciences de la nature sur les sciences de la culture. Cette détermination ouvrait un processus de réduction dont le programme cognitiviste de naturalisation du sens est l'aboutissement ultime.

Si l'herméneutique doit au contraire être culturalisée, rendue à l'histoire dans son détail, à la

⁵⁸ Nous parlons il y a peu avec une biologiste marine engagée dans une aventure multidisciplinaire sur un bateau-laboratoire. L'objectif de l'équipage scientifique était de travailler sur la vie du plancton, organismes méconnus mais jouant un rôle primordial dans l'écosystème. Un problème central émergea néanmoins lors de la première expédition. Les biologistes ayant mis leur matériel d'observation à disposition à bord se heurtèrent à l'incompréhension des physiciens : leurs instruments ne permettaient un regard qu'à une taille qui était certes suffisante pour observer des phénomènes biologiques, mais qui manquait par contre toutes les interactions physico-chimiques qui ont lieu à des échelles beaucoup plus basses. On voit ici dans quelle mesure le point de vue scientifique peut créer l'objet et influencer les méthodologies d'approche.

diversité des langues, des lieux et des moments, elle ne s'éloigne pas pour autant des sciences de la nature, mais se rapporte encore à elles par deux grands problèmes : celui des conditions organiques de l'activité interprétative, et celui de la genèse des cultures. » (*Ibid.*:120-121)

Ce préalable épistémologique étant posé, nous reconnaissons donc le « tournant herméneutique de l'analyse du discours et des sciences humaines et sociales : moins que “prouver” le sens des textes, il s'agit de contrôler l'interprétation. Le sens n'est qu'interprétation, et l'enjeu de l'analyse du discours est d'objectiver des parcours interprétatifs, ou de proposer des parcours de lecture identifiables, reproductibles, heuristiques » (Mayaffre, 2013).

En effet, interpréter ne veut pas dire divaguer et l'analyste a besoin de garde-fous pour donner à son propos le tour « convaincant » dont nous parlions plus haut. À défaut, plusieurs écueils guettent. Patrick Charaudeau (2008) en propose un : « celui d'aboutir à des interprétations qui ne révèlent pas les caractéristiques profondes, non visibles, du phénomène étudié et se réduisent à un commentaire qui ne ferait que confirmer ou expliciter la lecture que pourrait faire tout autre personne que l'analyste : le risque de la *trivialité* ». Nous ajouterions deux autres dangers. Le risque de l'*essayisme mondain* qui consiste à ne voir dans les données que ce que l'on veut bien voir et à les interpréter avec un sens commun non critique, sans soumettre ses propos à l'honnêteté intellectuelle du doute hyperbolique ou de l'opposition argumentée. Et le risque de la *surinterprétation* qui consiste pour sa part à faire preuve d'une forme de folie raisonnante : des indices pourtant ténus finissent par une sorte de biais de confirmation à apparaître comme des preuves irréfutables.

Pour modérer ces écueils – mais non pas pour les éradiquer, toute herméneutique devant accepter de les assumer au moins en partie – nous proposons une liste des grands « critères de validité herméneutique » qui peuvent servir de garde-fous à l'AD⁵⁹ :

1. La récurrence d'indices concourant à la même interprétation : la congruence d'indices est évidemment un des premiers critères de validité. Dans une analyse, multiplier les supports de l'interprétation renforce sa vraisemblance.

⁵⁹ Nous sommes parfaitement conscient que de telles propositions ont sans doute déjà été faites et refaites et nous ne maîtrisons qu'une bibliographie limitée sur le sujet. La liste ci-devant est ainsi basée principalement sur les travaux d'Umberto Eco (1992) dans *Les limites de l'interprétation* et sur des propositions retenues çà et là, au gré de lectures et discussions de couloir. La démarche peut paraître désinvolte mais, puisque l'épistémologie de l'herméneutique n'est pas au cœur de notre travail, nous pensons qu'il est toujours préférable d'exposer des garde-fous simplistes que pas de garde-fou du tout.

2. Les îlots de confiance : parmi les indices concourants à une interprétation, certains semblent plus fiables que d'autres et il est important de s'appuyer dessus. Les interprétations qui semblent les plus évidentes sont certes parfois les plus trompeuses et les biais de confirmation guettent (des indices de très faible valeur sont valorisés parce qu'ils semblent confirmer un autre indice de forte valeur) mais la qualité d'une interprétation repose toujours sur des effets d'évidence, sur un « faire sens » qui éclate.
3. La validation par l'intersubjectivité : il est bien connu que la validité des conclusions scientifiques passe, notamment dans les sciences humaines et sociales, par l'intersubjectivité. Le *peer-reviewing* est évidemment la clef de voûte des fonctionnements scientifiques. L'AD se soumet évidemment à ce processus : l'analyse doit se confronter à la critique et aux remarques extérieures pour prendre de la valeur. Par ailleurs, l'intersubjectivité comme critère de validité peut intervenir à un autre moment de l'analyse : selon l'objectif de celle-ci, il peut être bénéfique de demander confirmation au producteur ou au(x) récepteur(s) du texte analysé pour renforcer des conclusions sur des motivations, des stratégies ou des effets possibles par exemple. Les informations retirées constituent alors de nouveaux indices pour construire ou renforcer l'interprétation.
4. Le potentiel heuristique général de la modélisation : les résultats d'une AD ne sont pas des vérités objectives (mises à part, peut-être, les corrélations statistiques de la socio-linguistique) mais des descriptions qui ne valent que pour leur potentiel compréhensif. Le fait qu'une analyse semble permettre d'éclairer une situation large, le fait qu'elle semble par exemple, généralisable ou un minimum prédictive, renforce sa validité.
5. La cohérence globale de l'interprétation : bien que nous ne souscrivions pas à la dictature de la cohérence – la totalité est la non-vérité pour reprendre Theodor Adorno – une interprétation est d'autant plus plausible qu'elle semble harmonieuse, c'est-à-dire qu'elle ne présente pas de contradictions internes et qu'elle ne passe pas sous-silence les points sombres qu'elle ne saurait expliquer.

Bien entendu, au bout du compte, la validité d'une analyse repose toujours sur un accord intersubjectif éclairé qui nécessite la présentation claire des données, des conclusions, et des règles de passage des unes aux autres. L'interprétation ne doit pas être une mystique individuelle mais au contraire une discussion ouverte et critique.

L'anthropologue africaniste Jean-Pierre Olivier de Sardan (2004:45), pointant les difficultés de la recherche qualitative dans son champ, déplore que l'on soit « bien obligé le plus souvent

de croire l'anthropologue sur parole, ce qui n'est jamais très sain ». Il plaide ainsi pour une « rigueur du qualitatif » consistant par exemple au partage des journaux de bord des anthropologues et à l'accès à tous les matériaux et tous les outils de la recherche ethnographique. C'est là une question de la traçabilité : le débat ne doit pas être enfermé dans une boîte noire.

Certes, en analyse du discours, il est toujours possible de revenir au corpus analysé pour s'opposer aux conclusions comme le propose un Jean-Blaise Grize mutin : questionnant la validité des conclusions de Josiane Boutet (1994) dans la préface de *Construire le sens* il déclare « demandez-lui son corpus, lisez son livre et voyez » (Grize, 1994:ix). Si nous souscrivons bien volontiers à cette position, il n'en reste pas moins qu'il est tout de même économique et raisonnable de montrer la fameuse boîte noire de l'interprétation.

Les précautions herméneutiques que nous avons listées ainsi que la présentation claire des outils descriptifs/heuristiques utilisés participent à notre sens de cette transparence et donc de la légitimation des analyses du discours.

Excursus sur la question de l'intuition

Avant de conclure cette section, il nous semble nécessaire de rendre explicite l'existence d'une composante essentielle de tout travail d'analyse : l'intuition – certains diront la culture ou la compétence – du chercheur ou de la chercheuse :

« Contrairement à l'AC qui se fonde sur des opérations parfaitement routinisées (repérage d'unités lexicales ou syntaxiques, classement, comptage, etc., puis interprétation), l'AD se fonde sur des éléments en partie intuitifs ; [...] chaque ensemble discursif va susciter les éléments de sa propre analyse [...], chaque problématique va engendrer les outils spécifiques de son exploration.

Tout est chaque fois à réinventer, avec le risque, à chaque fois, de ne rien trouver, contrairement, sans doute, à ce qui se produit en analyse de contenu où une fois que la machine est lancée, elle finit toujours par produire un résultat : il y a toujours des choses à compter (plus ou moins pertinentes, évidemment) et toujours des commentaires à faire à ce propos (plus ou moins pertinents eux aussi). C'est sans doute aussi cette facilité initiale de l'AC qui explique en partie son succès. En AD en revanche, il existe un réel saut qualitatif entre les principes consistant à intégrer les éléments contextuels et co-textuels propres au discours [...] et la pratique de l'analyse. » (Coulomb-Gully, 2002)

Il est ainsi nécessaire d'assumer que la capacité à tracer des liens, à faire des rapprochements, à convoquer des éclairages particuliers, autant d'éléments qui font la qualité d'une analyse, ne relèvent pas de procédures systématisables. Elles impliquent automatiquement la subjectivité de l'analyste, ses connaissances, ses inclinations, ses intuitions du moment, etc.

La dimension dialogique des discours, traversés par le discours social d'une époque, impose d'ailleurs ce type de regard. Les textes ne se comprennent que dans leur inscription socio-historique, or aucune procédure « objective » ne permet d'établir cette inscription de manière totale.

Exemplifions le phénomène avec une analyse de Ruth Amossy (2003:165-166). Travaillant sur cet extrait de roman post-Première Guerre Mondiale : « *Et le troupeau blanc, groupé non sans peine, rentre au logis avec des genoux douloureux, des pieds brûlants et un cœur satisfait. Pourtant le canon mène grand tapage vers la côte 304 sur la droite de Verdun. (Clemenceau Jacquemaire 1919: 95)* », elle propose l'analyse suivante : « La mise en parallèle est renforcée par l'expression “le troupeau blanc”, renvoyant au troupeau des soldats qui est un cliché en vogue de la Grande guerre – étant bien entendu que la péjoration généralement attachée à l'idée de troupeau humain est ici totalement absente. Que les femmes acceptent de se fondre dans un groupe défini par ses fonctions et dont l'anonymat est symbolisé par le port de l'uniforme montre qu'elles ont effectué un choix courageux qui leur confère un statut équivalent à celui des hommes en armes ». Le passage d'une lecture contemporaine péjorative à une lecture contextualisée positive de la métaphore du troupeau ne repose ici que sur les connaissances propres de l'analyste.

Nous rejoignons donc les propos de Marie-Anne Paveau : « se pose ici un problème qui est central en analyse du discours, et qui est toujours insuffisamment traité à mon sens : celui de la dimension interprétative des analyses, en particulier en ce qui concerne le discours politique. Les analystes du discours travaillent en effet dans/avec/sur des mémoires discursives qu'ils détiennent eux-mêmes et l'analyse est donc souvent une “reconnaissance” de leur propre culture ». ⁶⁰

Au-delà de la nécessaire connaissance de l'interdiscours ou de la possibilité de ramener des problématiques locales à des problématiques plus globales, les analyses du discours possèdent toujours une dimension exploratoire. C'est-à-dire qu'elles savent globalement ce qu'elles cherchent, mais qu'elles peuvent également rencontrer de l'imprévu.

⁶⁰ <http://penseedudiscours.hypotheses.org/4201>

C'est là la question centrale de la recherche de *ce qui est intéressant dans un discours*. En effet, les outils descriptifs/heuristiques, utilisés systématiquement et aveuglément, peuvent permettre de dire un très grand nombre de choses sur un texte. Or évidemment, tout n'est pas intéressant et il n'est peut-être pas nécessaire de démontrer que tous les discours pontificaux depuis 1912 sont traversés par un champ lexical religieux ou que « par exemple, la phrase “Le ministre de la Culture a inauguré le Salon du livre” présuppose d'une part qu' “il existe un ministre de la Culture” et d'autre part qu' “il existe un Salon du livre”. En France et dans le contexte actuel (car bien entendu on peut toujours imaginer des situations qui rendraient de tels présupposés remarquables), aucune de ces deux thèses n'aiguise la curiosité de l'analyste du discours politique, tout simplement parce que la contestation de la vérité ou de l'existence de ces thèses n'apparaît pas comme des enjeux politiques, idéologiques ou sociaux » (Krieg-Planque, 2012:139).

C'est ainsi l'écho que peut avoir une remarque au regard d'un contexte sociopolitique ou épistémologique plus général qui fonde la qualité d'une analyse. Là encore, point de méthode mais des intuitions contrôlées par des cadres théoriques, des problématiques et une forme d'expérience de l'analyse.

Contre les objectivismes, la meilleure position à adopter est ainsi sans doute l'acceptation de la part subjective de tout travail herméneutique qui est à la fois une limite et une condition nécessaire de fonctionnement.

CONCLUSION DU CHAPITRE 2

Ce parcours à entrées multiples (historique, synoptique et théorique) avait pour but de structurer notre vision du champ de l'AD. Nous faisons le constat que, par son caractère semi-institué, l'AD pouvait manquer de clarté pour les non-spécialistes. En adoptant trois regards différents et complémentaires sur le champ ainsi qu'en proposant une définition générique, nous espérons avoir participé aux nombreuses entreprises de clarification.

Ainsi, ce chapitre poursuivait deux objectifs.

Le premier était de montrer les différents points de vue qui informent notre pratique d'AD. En effet, nous avons posé que le travail d'AD, peu systématique, était largement dépendant de la culture scientifique de l'analyse. En proposant *notre* vision du champ, nous montrons en même temps la position d'où nous travaillons. En cela, la présentation du champ, parfois un peu scolaire, a fait office d'état de l'art et de présentation générique de notre méthodologie.

Le second objectif de ce chapitre était de faciliter le dialogue, voire la synthèse des regards de l'AD et des SIC. Partant du constat qu'AD et SIC pouvaient manquer leurs rencontres en raison du caractère parfois flou et souvent technique de la première, nous pensons qu'une mise au point des positions théoriques et pratiques de l'AD sur la communication permet de renforcer l'assise disciplinaire des SIC. Ainsi, nous pensons que les onze grands postulats théoriques qui émergent des différents courants de l'AD gagnent à être reconnus par toute approche scientifique des objets communicationnels/culturels.

En effet, ces connaissances sur les fonctionnements discursifs, associées aux développements théoriques des sciences de la culture (chapitre 1) nous semblent participer à consolider de manière puissante l'assise épistémologique des SIC en plus de leurs grands fondements historiques (interdisciplinarité, point de vue communicationnel, penchant pour les objets « illégitimes », culture théorique commune, etc.). La communication, vue par les SIC n'est ainsi pas un objet empirique comme certaines positions cavalières tendent à le suggérer (cf. les inscriptions en SIC « par l'objet » : mon corpus est médiatique donc je fais des SIC) mais bien un objet de connaissance.

Les SIC sont porteuses et productrices de connaissances sur l'objet communication, c'est-à-dire d'une théorie de la communication. Celle-ci comprend et unifie :

- une théorie du sujet (le sujet est multiple et pris dans un bain communicationnel social)

- une théorie de l'esprit (la cognition se construit dans et par la communication)
- une théorie du social (la société s'organise par ses pratiques communicationnelles)
- une théorie du discours (les onze postulats de l'AD fondent la vision communicationnelle des discours)

Ces positions fortes permettent ainsi aux SIC de présenter un territoire où elles ne sont ni une sociologie, ni une psychologie de la communication mais bien une science de la communication.

A charge donc à ses praticiens et praticiennes d'affirmer et de diffuser ces connaissances ainsi que d'en tirer les justes conséquences théoriques et méthodologiques. Dans le cas de notre travail, cela consiste à reconnaître et à interroger la dimension cognitive des débats de société, c'est-à-dire, non pas à traverser les textes pour y trouver un phénomène social indépendant mais à y voir une profonde intrication avec un mode d'être-au-monde individuel et social.

Plus trivialement, l'idée est de voir en quoi les textes qui composent le discours social, révèlent des systèmes de valeurs culturels.

Après avoir présenté notre corpus, nous appliquerons donc cette démarche dans le chapitre suivant.

CHAPITRE 3. CHOIX DU CORPUS : EVENEMENT ET COMMENTAIRES D'ACTUALITE

SECTION 1. L'événement disruptif comme point d'observation du discours social..... 137

SECTION 2. Analyser les commentaires d'actualité sur le web : difficultés
méthodologiques et intérêt sociopolitique..... 147

SECTION 3. Présentation du corpus..... 166

INTRODUCTION DU CHAPITRE 3

Notre cadre théorique ayant été détaillé dans les deux premiers chapitres, nous devons maintenant présenter notre corpus avant d'exposer et de discuter les résultats de nos analyses.

Nous avons choisi d'accorder un chapitre entier à ce travail car notre ambition est large (étudier le discours social), et notre corpus – forcément – réduit (des commentaires d'actualité sur des sites de presse en ligne sur une courte période suivant la catastrophe de Fukushima).

Il nous faut donc expliquer en quoi le choix de cet événement et celui d'un corpus de réactions d'internautes nous a paru pertinent vis-à-vis de notre problématique générale.

Dans une première section, nous développerons en quoi l'étude de discours produits autour d'un événement est particulièrement intéressante dans une optique de mise au jour de formes idéologiques. En effet, nous définirons l'événementialité comme ce qui présente la capacité de bousculer des cadres d'interprétation préétablis. Dans ce cadre, les discussions qui suivent le surgissement d'un événement peuvent être vues comme un travail de reconfiguration du système d'interprétation général. C'est dans ce type de moment que s'explicitent alors les évidences idéologiques habituellement tacites. Puisque nous nous intéressons spécifiquement au débat nucléaire, Fukushima est typiquement le genre d'événement disruptif qui met en discussion profonde la question de l'énergie atomique.

Dans une seconde section nous défendrons le choix d'un corpus de commentaires d'actualité. Ce matériau étant peu exploré académiquement, nous nous plierons dans un premier temps à un travail de description de ce genre de discours. Nous ferons émerger les différentes contraintes théoriques, techniques et éthiques qui se posent à l'analyste des commentaires d'actualité. Dans un second temps, nous montrerons que malgré ces difficultés, le commentaire d'actualité apparaît comme un matériau adapté à l'étude du discours social, ou du moins d'une de ses portions.

Nous présenterons dans une troisième section les grandes caractéristiques de notre corpus.

SECTION 1. L'ÉVÉNEMENT DISRUPTIF COMME POINT D'OBSERVATION DU DISCOURS SOCIAL

Nous avons choisi dans cette thèse d'étudier les discours produits autour de l'émergence d'un événement : le séisme et le tsunami qui frappèrent la côte Ouest du Japon et endommagèrent la centrale nucléaire de Fukushima, le 11 mars 2011. Nous souhaitons dans cette section justifier ce choix.

Pour ce faire, nous devons développer le concept d'événement que nous employons ici. En effet nous rejoignons sur ce plan le constat de Jocelyne Arquembourg (2011) : si beaucoup de recherches, notamment en SIC, tournent, d'une manière ou d'une autre, autour de ce que l'on appellera communément « un » ou « des » « événement(s) », force est de constater que cet objet est loin de toujours recevoir une acception claire.

Nous proposons donc ici dans un premier temps d'effectuer un travail définitoire qui nous mènera à pointer du doigt le caractère *disruptif* de l'« événement proprement événemential ». C'est-à-dire qu'un événement a la propriété de contrevenir à un horizon d'attente et de pousser les cadres d'intelligibilité du monde à se reconfigurer. Les discours produits à sa suite sont ainsi la trace du travail herméneutique d'intégration de l'inattendu dans le système général des représentations du monde d'un individu ou d'une société.

Nous suggérerons à partir de cette conclusion qu'un événement tel que la catastrophe de Fukushima, en raison des réactions fortes qu'il a suscité⁶¹, se trouve être un point d'observation privilégié pour l'analyse du discours social. Parce que les discours qu'il a suscité sont produits dans une situation d'insécurité cognitive, ils sont typiquement des discours de construction située, comme a pu les définir notre cadre théorique émergentiste. Ils donnent ainsi à voir à la fois les résistances de l'ancien système mis à mal (l'historique) et son processus de reconfiguration (la situation).

⁶¹ La catastrophe de Fukushima a dominé sans partage le paysage médiatique français durant l'année 2011 (Rebillard, 2012), a poussé certains pays à prendre des décisions fortes envers la sortie du nucléaire (le cas de l'Allemagne étant sans doute le plus emblématique), a influencé fortement le marché économique notamment à travers les injonctions politiques à réévaluer les mesures de sécurité, et a modifié les rapports de force au sein des industries de l'énergie. Au-delà, il a conduit à une production discursive massive, du bar-tabac à l'Assemblée Nationale, au centre de laquelle se trouvait la question de l'énergie nucléaire.

1. Première précision terminologique : l'événement contre sa représentation ?

Le concept d'événement a une longue histoire en SIC comme en témoigne la vaste littérature sur le sujet que laisse entrevoir notre bibliographie. Néanmoins son usage comme son usure nous oblige ici à un indispensable exercice de débroussaillage terminologique. Une définition de termes polysémiques comme événement, fait ou occurrence⁶² doit être ici circonscrite pour stabiliser notre réflexion. Précisons que l'objectif ici n'est évidemment pas de dire ce qu'*est* un événement, ni même de trouver une substance commune à tous les emplois du terme. Nous tomberions dans le double piège qui guette le chercheur définissant selon Patrick Champagne (2000) : celui du réalisme ou celui du nominalisme. Nous cherchons simplement à poser une définition de travail afin de nous entendre avec le lecteur ou la lectrice sur ce dont il est question dans ces lignes.

Commençons donc par écarter la conception courante de l'événement. L'événement comme référent extralinguistique qui aurait une autonomie et que l'on pourrait objectiver par des procédés d'investigation quels qu'ils soient (enquête journalistique, travail historique, ou même expérience directe) n'existe pas. Ou tout du moins n'est pas accessible en tant que tel à l'observateur. Ce n'est pas là dire que l'événement n'a pas de réalité phénoménale – l'individu endeillé ne peut le nier –, mais que son expérience n'est jamais la conséquence directe de ses seules propriétés empiriques. Ce n'est que l'infinité des potentialités de saisie individuelle qui actualisent les propriétés pertinentes d'un événement parmi ses multiples dimensions. Dans cette mesure, il est illusoire de penser qu'un quelconque compte rendu puisse être fidèle à un événement dans l'absolu.

Toutefois, on ne peut faire abstraction du fait que dans tout événement, quelque chose arrive bel et bien. Cet événement-là, celui qui ne fait qu'arriver, qui se produit dans le monde, hors de toute perception et de toute compréhension nous l'appellerons « occurrence ». Mais celle-ci, même possédant la capacité de bouleverser des existences, n'est accessible qu'au travers des réactions que suscite son surgissement.

Ainsi les occurrences phénoménales ne sont que « monde à commenter » et « ne prennent existence signifiante qu'à travers la perception-saisie-systémisation-structuration d'un sujet langagier » (Charaudeau, 2005a:79). L'événement, pour le monde social, n'est plus alors que

⁶²D'autres termes comme fait divers, fait de société, ou événement médiatique méritent également d'être définis mais en tant qu'ils relèvent plutôt du jargon médiatique sur l'événement commun que d'un véritable questionnement sur l'événementialité, ils ne feront pas ici l'objet de plus amples développements.

tributaire d'un processus sémiotique qui consiste à construire du sens avec des formes. C'est également la position issue des célèbres travaux d'Eliseo Veron (1981) pour qui les événements n'existent qu'en tant qu'ils sont façonnés par les médias. Cette perspective constructiviste s'affranchit par ailleurs de tout ontologisme : les médias ne pervertissent pas une réalité extralinguistique qui serait objectivable par d'autres moyens d'enquête de type sociologique ou historique puisqu'ils *sont* eux-mêmes la réalité. Ainsi est-il possible de distinguer entre une réalité phénoménale a-signifiante et surtout inatteignable, et un réel qui « réfère au monde tel qu'il est construit, structuré, par l'activité signifiante de l'homme à travers l'exercice du langage en ses diverses opérations de nomination des êtres du monde, de caractérisation de leurs propriétés, de description de leurs actions dans le temps et dans l'espace et d'explication de la causalité de ces actions » (Charaudeau, 2007b).

Cette posture présente l'avantage d'éviter le piège de la distinction entre réalité et représentation de la réalité dans un syncrétisme que nous partageons entièrement. En effet, en soulignant le fait que le monde humain n'est compréhensible qu'à travers le prisme de ses activités signifiantes, le point de vue constructiviste nous offre une assise importante. L'événement est ainsi avant tout un événement dans le langage. Finalement, il n'y a rien d'autre à chercher dans les événements que les réactions qu'ils suscitent et la manière dont ils sont saisis par un système de pensée configurant.

En découle une approche du discours médiatique spécifique qui ne peut être mieux exprimée que par les mots de Jocelyne Arquembourg qui propose d'« interroger différemment l'activité de compréhension collective du monde à laquelle participent les médias. Plus exactement, il devient possible de lire dans les mises en intrigues médiatiques des événements, des modes d'institutions historiquement et culturellement situés d'un monde physique et social commun. Les récits médiatiques déposés de manière ultime dans les archives donnent à voir en filigrane, non pas tant la représentation plus ou moins objective ou plus ou moins déformée d'un événement, que les modes de compréhension collectifs au travers desquels il a été constitué et objectivé comme tel. Ainsi les interrogations initiales sur l'objectivité médiatique conduisent à une réflexion plus générale sur les processus collectifs d'objectivation du monde. » (Arquembourg, 2011:4). Si dans le cadre de notre travail nous ne nous intéressons pas aux discours journalistiques mais à une forme de saisie plus profane, le principe est exactement le même.

2. Fait et événement

Nous venons donc de distinguer entre occurrence et événement et de poser la prééminence de l'activité signifiante humaine, au premier rang de laquelle les discours, dans la constitution de l'événement. Ce parti pris présuppose un élément important qui a été laissé en arrière-plan dans la partie précédente : avant d'être mis en discours, l'événement est forcément saisi par un ou plusieurs individus. Cette assertion qui paraît triviale est néanmoins capitale comme le démontre brillamment Claude Romano (1998) dans *L'événement et le monde*. L'événement n'arrive pas pour lui-même, dans l'absolu du monde ; il n'arrive même *que* parce qu'il arrive précisément à quelqu'un. Romano forge ainsi le néologisme d'*advenant*, celui à qui, ou pour qui, advient l'événement. Celui sans qui l'événement, non perçu, ne serait qu'occurrence, accident dans un univers qui n'est pas celui des hommes.

Cette figure de l'*advenant* va nous permettre dans le même temps une nouvelle précision terminologique.

Une occurrence ne peut donc prétendre au statut d'événement que sous un regard. Mais toute occurrence perçue est-elle un événement ? Évidemment non, car c'est ensuite la qualité, le mode de la perception qui va distinguer entre ce que Romano appelle *fait intramondain* et *événement proprement événemential*.

Le fait présente deux spécificités qui l'opposent à l'événement. Premièrement il ne possède aucun sujet d'attribution particulier. C'est à dire qu'il n'advient à personne spécifiquement et à tout le monde à la fois. S'il arrive bien sous un regard, ce n'est sous aucun regard déterminé. Le fait n'est pas dirigé et présente une certaine neutralité de saisie. Deuxièmement, et c'est peut-être le caractère le plus important, le fait intramondain, comme son qualificatif l'indique, fait entièrement partie du monde du ou des advenants : il se construit sur un passé connu et ouvre la possibilité d'un futur plus ou moins maîtrisé. Il ne vient déranger en rien les attentes courantes, il est immédiatement intelligible car sa systématisation est déjà prévue. Le fait ne remet rien en cause et se fonde parfaitement dans la structure du système de pensée des individus qui le perçoivent.

Il en va tout autrement de l'événement en son sens « événemential ». Tout d'abord, « l'événement est toujours adressé, de sorte que celui à qui il advient est impliqué lui-même dans ce qui lui arrive. » (*Ibid.*:44). L'événement n'est pas neutre, il advient spécifiquement pour ceux qui, contingentement, sont prêts à être atteints. C'est parce que je suis moi-même,

que je possède à l'instant T certaines représentations, que j'ai certains espoirs, certaines craintes, une certaine vision du monde, que les événements qui vont me toucher « me surviennent *insubstituablement* à moi-même, en bouleversant de part en part mes possibles essentiels articulés entre eux en monde, et qui font dès lors histoire dans ma propre aventure » (*Ibid.*:43). Et nous en arrivons à ce qui fait l'essence même de l'événementialité : la capacité disruptive, la nouveauté radicale, le surgissement soudain et révolutionnaire.

L'événement est un basculement violent, c'est un changement opéré de force dans les croyances, dans l'imaginaire de l'advenant par la saisie d'une occurrence inattendue et totalement contre-intuitive. Arquembourg note que « [les] événements créent des ruptures qui semblent faire voler le monde en éclat. Ils détruisent un environnement, brisent des vies humaines, portent atteinte à des ressources économiques et interpellent des croyances, des valeurs, ou des cadres d'interprétation. » (Arquembourg, 2011:1). C'est d'ailleurs surtout, selon nous, la question de la rupture cognitive qui est première. L'événementialité ne réside pas foncièrement dans la tragédie : dans une catastrophe comme le tremblement de terre de Lisbonne en 1755, considéré par beaucoup comme le prototype de l'événement moderne, ce n'est pas tant le nombre de morts ou la violence du séisme qui a ébranlé une opinion publique européenne en construction, c'est la seule *possibilité* de ces morts et de cette violence. L'historien Gregory Quénet (2005) ne met rien de moins en avant en sous-titrant son livre sur les tremblements de terre au XVIIe et XVIIIe siècles : « *La naissance d'un risque* ». Il fait par ailleurs remarquer que vis à vis d'autres catastrophes comme les incendies de Londres, les grandes épidémies ou d'autres séismes qui ont déjà eu lieu, le tremblement de terre de Lisbonne ne présente pas de caractéristiques intrinsèques propres à expliquer son retentissement exceptionnel : le nombre de morts, la proximité de l'Europe, le rayonnement de Lisbonne ne sont pas des éléments discriminants vis à vis des autres tragédies citées. Tout le « mérite » du séisme lisboète aura en fait été d'avoir eu lieu dans un contexte philosophique et religieux propice à entraîner ou à catalyser un changement de vision du monde. « Le culturel prend le pas sur le naturel, pour donner naissance à une nouvelle métaphore dans les lettres de Mme de Staël, le "tremblement de terre moral" qui désigne ici l'effet des événements européens sur les consciences. » (*Ibid.*:352) L'événement, est ainsi pris en considération d'un élément qui contrevient brutalement à nos certitudes et qui remet en cause notre futur.

Dans notre conception, le terme « événement » renvoie donc avant tout à un objet mental, cognitif. Il n'y a événement que dans la perception. Encore une fois, nous ne rejetons pas

l'évidente existence préalable d'un phénomène. Ni même le fait que certaines occurrences, possèdent de par leurs caractéristiques et celles du système d'attente dans lequel elles adviennent, une propension importante à être perçus comme événementiales. Mais ce n'est que la confrontation de ces caractéristiques avec les cadres d'interprétation spécifiques d'un sujet qui valideront l'événementialité. L'individu pour qui l'accident nucléaire de Fukushima interdit à jamais de retourner dans sa maison ou dans son village expérimente clairement un bouleversement concret de son existence. Mais ce qui va l'atteindre avant tout, c'est l'annihilation de ses anciens possibles, de ses espoirs, de son avenir imaginé, de son cadre de vie. Si ce même individu avait en fait pris la veille la décision réfléchie de quitter son pays pour finir sa vie en ermite dans les montagnes du Caucase, pourrait-on dire que l'instauration d'une zone d'exclusion autour de son village aurait constitué pour lui un événement au même titre que dans le cas précédent ? Rien n'est moins sûr, pourtant l'occurrence, du point de vue empirique, est la même. C'est que les conditions de l'événementialité sont dans la force de disruption, qui elle-même n'existe qu'en regard des possibles préexistants chez l'advenant. « En tout événement, un monde se brise et un autre apparaît » (Arquembourg, 2011:1), et c'est dans ce changement de paradigme, contraint par des facteurs concrets ou non, que se joue l'événement.

L'événement au sens proprement événemential est donc assujéti à un advenant qui y voit un tournant pour son monde. On comprend ainsi qu'une même occurrence pourra très bien ne rester que fait intramondain pour certains et devenir véritable événement pour d'autres.

La constitution de l'occurrence en événement ou en fait est donc en bout de chaîne presque indépendante de ses caractéristiques phénoménales : si celles-ci jouent immanquablement un rôle dans la perception et la systémisation de l'occurrence par un sujet, si l'on peut même aller jusqu'à dire que certaines occurrences présentent des propriétés qui sont fort probablement susceptibles d'entrer en conflit avec tel ou tel système d'accueil touché, l'événementialité reste pour sa part strictement assujéti à un advenant, à un système, et à une individuation contextuelle et contingente.

Ainsi donc, dans notre définition de l'événement, une occurrence dans le monde phénoménal est actualisée à travers la saisie d'un sujet advenant, et selon différents modes à travers la reconnaissance ou non d'un potentiel de rupture et de changement. Il faut alors noter que les deux pivots de cette réflexion sont les notions d'*advenant* et de *nouveauté* : l'événement arrive sous un regard et instaure un monde.

3. Événement et nouveaux possibles

Notre perspective défend donc la nouveauté dans l'événementialité. En effet, comme nous l'avons dit, des facteurs, des causes sont toujours susceptibles d'être à l'origine de la plupart des événements mais il ne faut pas pour autant confondre causalité et déterminisme. Car quand le déterminisme voudrait se présenter comment expliquant *a priori*, indépendamment de l'occurrence, la recherche de causalité, elle, se déroule *a posteriori* et à la lumière même de l'événement. La primauté de celui-ci se doit d'être réhabilitée car comme le défend Louis Quéré (2006), il est en fait d'ordre herméneutique : c'est la nouveauté qu'il fait surgir qui éclaire d'une manière particulière à la fois son contexte, son passé, et ses conséquences. Sans événement proprement disruptif, combien de temps peut durer un état de société, même précaire ?

Il faut donc saisir que l'événement est la source même de sa propre compréhension. Ce n'est que parce que la chose s'est produite, et qu'elle s'est produite d'une certaine manière que l'on sera capable, moyennant de surcroît le recul du temps, d'investiguer ses causes et de porter un œil spécifique sur son contexte. Le caractère discontinu de l'événement permet la mise au jour d'un certain ordre des choses. « C'est en cela que consiste son pouvoir de révélation ou de dévoilement : il manifeste quelque chose de son propre passé et de son propre contexte qui, sans lui, serait resté invisible. [...] On voit apparaître ainsi un nouveau type de compréhension : l'événement n'est pas seulement une cible à comprendre, par la contextualisation et par la reconstruction de l'enchaînement causal qui y a conduit ; il est aussi une source de compréhension. La compréhension a alors lieu *selon* l'événement. » (*Ibid.*)

L'événement révèle quelque chose qui jusque-là restait inaperçu. Mais l'esprit humain est espiègle et, avide de sens et d'ordre, il tend à intégrer la nouveauté en douceur (cf. « *novum* » et « bougé » chapitre 1, section 1.3). Autrement dit, très rapidement, ce qui hier paraissait impossible, peut devenir aujourd'hui une pleine évidence. Le risque avec l'événement est alors d'oublier qu'avant la reconfiguration des représentations, le monde vécu était bel et bien différent. Il ne faut pas oublier qu'en France, le vote des femmes est aussi évident aujourd'hui qu'il paraissait cocasse il y a 70 ans. D'où l'intérêt de vouloir observer le moment même où le basculement peut s'effectuer. Le moment où le discours est à la fois empreint des vieilles lunes et des nouveaux sentiers à explorer. Ce moment, c'est celui du surgissement, quand l'événement frappe les consciences, qu'elles soient individuelles ou collectives.

Car avant, ou par-delà la révélation est la disruption. L'événement est une rupture pour des

sujets, les fameux advenants, qui la vivent bien comme telle. On ne peut occulter « la dimension du subir, et le fait que les agents sont affectés par les événements et par les changements qui se produisent, dans le cours même de l'accomplissement de l'action, dans leur situation et dans l'environnement, notamment dans les objets, et qu'ils y répondent. » (Arquembourg, 2011)

Structure explicative ou pas, au moment du surgissement, pour ceux qui le vivent, l'événement est pure nouveauté. « L'événement rompt l'écoulement du temps où le présent est l'héritier de son passé. Il rompt toute antériorité et jaillit en ouvrant la porte à un cortège de possibles imprévisibles. » (Arquembourg, 2003:30). Pour celui qui le vit, l'événement est avant tout incompréhensible. Son impossibilité préliminaire ne se mue qu'ensuite en nouvelle potentialité. Cette révision du sens possible porte aussi bien sur le passé que sur le futur (Quéré, 2006).

Cet événement, subi et indéterminé, est donc intégré au système de pensée du sujet-advenant et reconfigure ses possibles, ouvre une brèche dans ses certitudes et mène à l'émergence d'un nouveau monde. Le processus peut aussi bien être individuel que collectif, la prise de conscience personnelle ou sociale. C'est la « passibilité » (Romano, 1998) à l'événement qui est constitutive de celui-ci et une communauté est autant passible d'être atteinte dans ses raisonnements et ses croyances institués qu'un individu seul.

4. Événement, discours social et analyse du discours

Or donc, loin d'une définition naïve de l'événement, nous souhaitons porter notre attention sur un objet précis : l'événement disruptif qui fait émerger un sujet-advenant collectif. Ébranlés dans leurs représentations les groupes mettent en place un système de régulation de la nouveauté par l'entremise de négociations langagières. La circulation des discours sur l'événement peut dès lors être vue comme l'essence même de celui-ci. Il se joue, cognitivement et linguistiquement, dans l'interdiscursivité ambiante, un travail herméneutique collectif.

Selon le processus décrit par Ricœur, « d'abord quelque chose arrive, éclate, déchire un ordre établi ; puis une impérieuse demande de sens se fait entendre, comme une exigence de mise en ordre ; finalement, l'événement n'est pas simplement rappelé à l'ordre mais, en quelque façon qui reste à penser, il est reconnu, honoré, et exalté comme crête du sens. » (Ricœur, 1991:41) Ainsi, dans la stupeur, après la mutité caractéristique des premiers instants de

confrontation à l'événement, l'« impérieuse demande de sens » entraîne la négociation langagière d'un monde nouveau. Et c'est dans ce choc des titans cognitif qu'il doit être possible de saisir à la fois l'ancien système de pensée écorché, à travers son opposition et ses résistances, et celui à venir, dans sa poussée et ses revendications : « la perturbation par quelque chose d'inattendu qui fait écart ou déviance provoquera à la fois étonnement et tentative de rationalisation pour rétablir ou modifier les systèmes d'intelligibilité du monde déjà existants. » (Charaudeau, 2005a:83)

Au croisement de la cognition et du discours, Ricœur voit l'occurrence phénoménale détruite par le sens avant de revenir dans les mots, mise en intrigue, intégrée à une compréhension individuelle ou collective par et pour l'événement. Ce « meurtre du surgissement perpétré par l'ordre du sens » (Ricœur, 1991:56) laisse des traces, et l'assassin reste habité par le fantôme de sa victime. C'est ainsi qu'autour de ce moment d'incertitude que constitue le surgissement de l'événement, le discours social devient une cible privilégiée pour l'analyse du discours.

5. Fukushima, événement disruptif

C'est donc en ce sens que nous avons choisi de nous pencher sur les discours après l'accident nucléaire de Fukushima. Celui-ci a joué le rôle de véritable « moment discursif » (Moirand, 2007:4) : « un fait ou un événement ne constitue un moment discursif que s'il donne lieu à une abondante production médiatique et qu'il en reste également quelques traces à plus ou moins long terme dans les discours produits ultérieurement à propos d'autres événements ». Nous l'avons vu, Fukushima a inondé l'agenda médiatique de l'année 2011 et resurgit régulièrement au gré de ses anniversaires, d'un nouveau problème à la centrale, de mesures de radioactivité ou, bien évidemment, de débats sur l'énergie. Il est par ailleurs devenu un « mot événement » (*Ibid.*) qui encapsule des idées de violence, d'horreur, d'amplitude, etc., au même titre que Tchernobyl ou Hiroshima. Tout comme eux, il en vient à désigner par antonomase toute situation catastrophique⁶³.

On notera que l'événementialité de Fukushima ne repose pas que sur la menace nucléaire. Le séisme et le tsunami sont également des drames humains et de destruction massive. Sans le problème nucléaire, ceci suffisait à faire du 11 mars 2011 une date marquante au Japon bien sûr, mais aussi à l'étranger. Jocelyne Arquembourg (2011) montre bien avec l'étude des

⁶³ Une rapide recherche sur le web nous propose de prévisibles « Fukushima bancaire » ou « financier » et de plus insolites « Fukushima automobile » ou « apicole ».

tsunamis qui ont frappé les côtes indonésiennes en 2004 que « la mort à grande échelle » suffit à soulever des mouvements d'empathie et de solidarité à travers le globe et à « faire événement ».

On peut ajouter que dans le cas de Fukushima, c'est le Japon, riche, occidentalisé, technologique et préparé aux catastrophes naturelles, qui est touché. Pour la doxa, ce n'est alors plus un pays pauvre, habitué comme par essence aux malheurs, éloigné géographiquement et culturellement, qui est ébranlé, mais un colosse qui nous ressemble et dont on aperçoit tout à coup et avec inquiétude les pieds d'argile. On découvre la possibilité de la mort subite non plus seulement de l'Autre mais aussi du Même. Ce phénomène en prise avec les imaginaires collectifs de la société française peut renforcer la dimension événementiale de Fukushima.

Toutefois, on peut affirmer avec certitude que l'accident nucléaire reste au cœur de l'événementialité de Fukushima. Le nucléaire, après Tchernobyl et Hiroshima, reste dans les consciences le parangon du danger apocalyptique créé des mains de l'Homme. Les tableaux de commentaires que nous avons analysés témoignent de cette peur mythique du nucléaire qui semble profondément ancrée dans les représentations collectives. On remarquera de plus que le traitement médiatique de la catastrophe a largement participé à renforcer ce phénomène. En effet, sans même nécessiter un quelconque sensationnalisme, les dégâts du tsunami et les problèmes à la centrale se superposaient au point de paraître corrélés. L'espace public était en effet saturé d'images télévisées de véhicules s'afférant autour de la centrale dans un paysage dévasté, ou des unes de la presse montrant une population en détresse, masque de protection respiratoire sur le visage, entourée de décontaminateurs en combinaison, le tout au milieu de villages en ruine.

Par ailleurs, et à un niveau plus factuel, nous avons pu observer que la production discursive était beaucoup plus importante et surtout plus diversifiée sur le net après l'annonce des premières difficultés à la centrale. Là où le tsunami provoque des paroles de solidarité et de compassion, la menace nucléaire ouvre des débats autrement plus développés.

Les discours post-Fukushima nous apparaissent donc pour ces diverses raisons comme des postes d'observation privilégiés des configuration/reconfiguration de l'appréhension de la question nucléaire.

Nous devons alors maintenant justifier le choix d'un corpus de commentaires d'actualité pour réaliser nos analyses.

SECTION 2. ANALYSER LES COMMENTAIRES D'ACTUALITE SUR LE WEB : DIFFICULTES METHODOLOGIQUES ET INTERET SOCIOPOLITIQUE

La grande majorité des sites d'information en ligne offrent désormais la possibilité aux internautes de réagir à l'actualité par le biais de commentaires en marge des articles. Or, si la littérature concernant les contenus produits par les utilisateurs sur le web est relativement importante aujourd'hui, dans la diversité des genres discursifs en ligne (blogs, forums, réseaux sociaux...), le commentaire, et plus encore le « commentaire à chaud de l'actualité » (Dupret et *al.*, 2010) reste peu étudié. Plus précisément, les travaux qui l'abordent mettent l'accent sur des dimensions pragmatiques (son intrication avec les modèles économiques de la presse en ligne (Trygg, 2012), ses incidences sur l'activité journalistique dans le cas du journalisme participatif (Dagiral et Parisie, 2010), la nouvelle relation entre journaliste et consommateur-producteur, (Calabrese, 2014), etc.) ou formelles (établissement de critères de généricité (Fewou-Ngouloure, 2013) ou approches ethnographiques de ce genre discursif somme toute récent (Boure, 2013 ; Jouët et Le Caroff, 2013)) mais rares sont ceux qui s'intéressent au contenu propre de ces discours tels qu'ils sont suscités par les dispositifs interactifs des médias en ligne.

Dans un premier temps nous dresserons un bilan des raisons qui peuvent rendre complexe voire repoussante l'approche des corpus de commentaires. Dans un second temps nous chercherons à dépasser ces contraintes en montrant qu'un ensemble d'éléments tant théoriques que méthodologiques sont à même de légitimer l'approche de leurs contenus, et ce particulièrement dans le cadre d'une étude du discours social.

En effet, nous montrerons que les commentaires d'actualité révèlent, par-delà une cacophonie de surface, à la fois une richesse des modes d'interprétation d'un événement et une structuration de ceux-ci autour d'un nombre restreint de pôles attracteurs. De tels résultats plaident pour un intérêt sociopolitique de l'analyse qualitative des tableaux de commentaires : il est possible d'établir une typologie des modes d'appréhension d'une question sociale ainsi qu'une liste des topoï et des arguments les plus fréquents au sein de l'espace public autour d'un sujet particulier. Du point de vue de l'exploitation pratique, de telles données peuvent par exemple inviter à reconsidérer la manière dont les sphères médiatiques ou politiques

problématisent certains enjeux⁶⁴. Sans nous situer dans le champ des études de réception (comme Patrin-Leclère, 2010, par exemple), notre approche de la saisie discursive d'un événement permet de donner une image des publics potentiels qui le reçoivent.

1. Analyser les *comment boards* : des contraintes éthiques, techniques et théoriques

Peu de travaux se sont consacrés à l'analyse qualitative du contenu des commentaires sur les sites d'information en ligne. Ce silence peut sans doute s'expliquer simplement : le caractère disparate et vociférant du commentaire à chaud de l'actualité décourage l'analyse autant qu'il masque son intérêt. On peut en effet très sincèrement se demander l'apport scientifique de l'étude de corpus de textes dont on ne connaît à peu près rien des conditions de production et de réception et qui, de surcroît, peuvent apparaître futiles tant ils sont hétérogènes, souvent très négatifs, et éphémères⁶⁵. Nous chercherons dans cette partie à dresser un tableau des principales caractéristiques qui rendent ce matériau particulièrement résistant et repoussant avant de proposer un positionnement à même de dépasser ces contraintes.

1.1. Contraintes éthiques

L'analyse académique des contenus produits par les internautes (*User Generated Content*, UGC) pose avant toute chose un ensemble de problèmes d'ordre éthique (Rakotonoelina, 2011 ; Proulx et Latzko-Toth, 2013 ; et cf. le volume 14, n°2 de la revue *éthique publique* consacré à la question en 2012). En effet, l'investissement massif et non réflexif du web par un grand nombre d'individus fait émerger une tension entre *visibilité* et *publicité* de la parole ordinaire en ligne. Ainsi, « ce que l'arrivée d'Internet met en jeu au regard de nos conceptions traditionnelles de l'espace public relève justement d'un découplage entre ces deux notions. Des énoncés peuvent être accessibles (c'est-à-dire potentiellement visibles) sans pour autant se voir dotés immédiatement et intrinsèquement, par défaut si l'on peut dire, d'un caractère

⁶⁴ On pensera par exemple à la récurrence dans notre corpus du mode d'appréhension que nous appelons « mystique ». Les individus répondant à ce schéma raisonnent en terme de téléologie naturelle, de « courroux » de « Dame Nature » face à l'« imprudence et à l'arrogance » des « apprentis sorciers », et il va sans dire que les traitements techniques proposés par les journalistes ou les autres internautes (tectonique des plaques et zones de subduction, systèmes de refroidissement et enceintes de confinement...) n'ont aucune prise sur leur manière de saisir les événements.

⁶⁵ Un fil de commentaires sur un article d'actualité reste rarement vivant plus de quelques heures. Plus précisément, il résiste peu à la complexification de son accessibilité : poussée hors de la page d'accueil des sites par le flot continu des dépêches, la nouvelle qui ne l'est plus assez rejoint alors les archives et nécessite un nombre de clics et une motivation accrues pour être visitée. Attirant moins le chaland, elle attire d'autant moins de réactions. Preuve, quelque part, que le commentateur de l'actualité n'aime pas commenter dans le vide.

public » (Cardon, 2009). Cette conception fait écho à la notion de « respect de l'intégrité contextuelle » des productions proposée par Helen Nissenbaum (2004) : si tout individu s'exprimant sur internet est censé savoir que ses propos deviennent immédiatement accessibles, le contexte particulier (forum nécessitant une inscription préalable, intimité du sujet, habitude de n'interagir qu'avec une communauté réduite...) dans lequel il les produit peut contribuer à créer un *sentiment de privacité*.

Au vu de la difficulté évidente d'obtenir l'accord éclairé des individus dont on corpusse la parole, la question éthique de savoir si l'on peut se permettre de sur-visibiliser des contenus qui ne s'y destinaient pas doit se poser. Elle est par ailleurs renforcée par ce que Serge Proulx et Guillaume Latzko-Toth (2013:43) appellent très joliment le « droit à l'ombre et à la lumière ». Les UGC relèvent d'une part de la propriété intellectuelle, ce qui invite le chercheur qui les reproduit à la citation nominative et à donner la possibilité de retrouver la page source (en indiquant son URL par exemple). Mais la teneur des propos (notamment si ils sont violents, vulgaires, voire si ils tombent sous le coup de la loi, ce qui n'est pas rare sur le net) peut entraîner des conséquences fâcheuses pour leurs émetteurs ; ceux-ci méritent donc d'autre part une forme de protection, au moins de leur vie privée.

Il va sans dire que le fonctionnement du web rend cette protection difficile à mettre en place. En effet, Internet se caractérise entre autre par une forte recherchabilité de l'information. L'indexation en plein texte des pages, les évolutions du web sémantique ou encore la possibilité d'effectuer des requêtes graphiques permet d'accéder à une grande partie des contenus du net par la simple reproduction d'une partie du texte ciblé dans un moteur de recherche. Dans ces conditions l'anonymisation d'un corpus de commentaires par exemple relève rapidement de l'illusion : si la traçabilité de la source (ou du moins de son pseudonyme) est légèrement différée, elle n'est en aucun cas empêchée.

Aussi, il est clair que chaque situation particulière demande une prise de décision éthique de la part du chercheur, ou des institutions qui régulent sa pratique. En effet, si la privacité des UGC pour la recherche scientifique ne préoccupent pas outre mesure les instances françaises, les Comité d'Éthique de la Recherche canadiens, par exemple, statuent sur l'utilisabilité de ces ressources. Ainsi, seront jugés comme privés des contenus (paroles de blogs ou de forums par exemple) nécessitant une inscription sur un site pour être consultés, quand bien même ladite inscription n'est qu'affaire de quelques secondes et ne requiert pas de fournir des données personnelles (*Ibid.*). Si une telle limitation, que l'on imagine fort contraignante (comment obtenir l'accord éclairé de tous les participants à un forum, notamment sur le temps long ?),

n'existe pas en France, il incombe néanmoins au chercheur de se poser un certain nombre de questions : quel est le degré de sensibilité des contenus que l'on utilise ? Nécessitent-ils un consentement explicite pour être utilisés ? Où doit-on placer le curseur entre respect de la propriété intellectuelle, de la vie privée et de la falsifiabilité scientifique (car en effet, ne pas donner accès à son corpus pourrait être une solution de repli mais pose quelques problèmes épistémologiques) ?

Dans notre cas particulier, la question ne se pose peut-être pas de manière saillante. Le commentaire d'actualité se fait par définition « à la cantonade » et il est peu probable que les internautes aient un fort sentiment de privacité à l'égard de ces contenus. Néanmoins, comme nous le montrons dans une étude sur les réactions à l'« affaire DSK » sur deux sites politisés⁶⁶, *Atlantico.fr* et *l'Humanité.fr*, certains sites d'information présentent un important potentiel de communautarisation (Carbou, à paraître). Une forte homogénéité idéologique se crée et/ou se perpétue entre les commentateurs et un attachement particulier peut survenir : les internautes se (re)connaissent, certains accèdent au statut d'habitues, voire de leaders et une forme de fermeture du groupe peut alors être envisagée. Dans ces conditions où le sentiment d'entre soi est développé, la question de l'intégrité contextuelle peut se poser, d'autant plus que cette homogénéisation communautaire s'observe en particulier dans les lieux ouvertement politisés (Wojcieszak et Mutz, 2009 ; Brundidge, 2010a) où le contenu des discussions peut parfois être problématique. Ceci étant, le sujet dont nous traitons (Fukushima) ne donne pas spécialement lieu à des propos sensibles et aucun comité d'éthique n'encadrant notre travail, nous faisons le choix de ne rien masquer du corpus que nous utilisons.

1.2. Contraintes techniques

Un second type de problème qui se pose au chercheur qui aborde les corpus issus du web est d'ordre technique et ouvre vers des questions relevant tout à la fois d'un versant

⁶⁶ Ce qualificatif ne nous paraît pas satisfaisant mais nous n'en trouvons pas de meilleur. La politisation d'un journal est un critère de sens commun particulièrement flou : comment mesure-t-on cette « politisation » ? Est-ce une caractéristique de la ligne éditoriale ? Une diffuse tendance historique ? Et est-elle le fait des propriétaires, des rédactions, des journalistes en particulier ? Ou celle des lecteurs ? Et lorsque l'on en vient à la version numérique du journal, qu'advient-il du lectorat ? Se promener et commenter sur *l'Humanité.fr* est un acte moins marqué et moins engageant que l'achat du journal papier, la pratique du *linking* et la sérendipité régnant en maîtresses sur le net, il ne serait pas étonnant que la diversité politique des lecteurs de la version numérique soit plus grande que celle de la version papier. Il paraît peut-être naturel qu'une réputation politique attire un certain type de public, plutôt sympathisant, mais là encore, en l'absence d'étude précise, nous craignons de ne rester que dans des croyances de sens commun : internet est également le royaume du *troll* et rien n'empêche des opposants de venir régulièrement chercher à polémiquer sur les pages de la gazette rivale. Bref, parler *a priori* de politisation d'un journal, qui plus est en ligne, nous paraît plutôt épineux.

« pragmatique » de la recherche et de dimensions plus proprement scientifiques.

Sur le premier versant se trouvent les compétences informatiques nécessaires à l'extraction et à l'archivage de documents numériques. Le web étant dynamique, il est également instable. Ainsi, des pages peuvent disparaître de manière plus ou moins aléatoire (suppression de contenu par le propriétaire du site, changement d'hébergeur, problème de serveur...) ou se modifier au fil du temps (changement d'interface d'un journal en ligne par exemple). Travailler sur un corpus web implique donc un archivage protecteur hors ligne qui demande des compétences techniques (connaître et savoir utiliser les logiciels d'aspiration de site web ou les archives online comme *wayback machine*...) qui ont éventuellement un coût financier. Dans le cas de très gros corpus, tentation inévitable du numérique, de l'extraction automatique de contenu doit être mise en place, ce qui implique généralement du temps et de l'argent qui ne sont pas forcément à la portée de tous les chercheurs.

Sur le second versant, plus épistémologique, cette instabilité définitoire du web pose à la fois le problème des conditions de production et de la clôture du corpus (Marcoccia, 2004 ; Pierozak, 2011). L'interface d'un site web pouvant changer avec le temps⁶⁷ et la production discursive pouvant commencer avant et se terminer après le recueil par le chercheur, celui-ci doit se résoudre à n'avoir entre les mains qu'un instantané dont la construction évolutive lui est en partie inconnue. Du point de vue philologique, les problèmes sont très importants : connaissant l'impact d'un dispositif de parole sur la parole elle-même, des textes produits sous deux dispositifs différents, quand bien même ils relèvent d'un même ensemble, ne devraient pouvoir être dotés du même statut⁶⁸.

Ce problème se pose dans notre cas où les interfaces de commentaire changent régulièrement. Comme nous le développerons plus loin, les modèles économiques de la presse en ligne sont fortement liés au nombre de visiteurs qu'ils attirent et à leur activité sur le site. Ainsi, réguler la parole des internautes par le changement de dispositifs est une pratique relativement

⁶⁷ Ce changement peut se faire à trois niveaux : l'internaute peut personnaliser volontairement son navigateur, celui-ci peut lui définir une identité calculée à partir d'algorithmes de personnalisation, et deux marques de navigateurs différentes offrent un affichage différent des pages web.

⁶⁸ Ces questions de changement d'interface doivent également être prises très au sérieux en fonction de la problématique de recherche, notamment si l'on souhaite étudier des pratiques sur un site spécifique. Lors de notre travail sus-cité sur *l'Humanité.fr*, nous nous sommes étonné dans une étape exploratoire d'une baisse drastique du nombre de commentaires sur une certaine période. Après avoir questionné le *webmaster* du site, celui-ci nous a appris que la période en question correspondait à un changement de l'interface de commentaires. Après un temps de résistance au changement – et quelques mails de déploration – expliquant la baisse du nombre de réactions, les internautes habitués du site avaient peu à peu pris possession du nouveau dispositif pour revenir à un taux d'activité équivalent à l'avant changement. Cette information était donc capitale pour comprendre la variabilité des pratiques.

courante. *Libération.fr* a par exemple totalement refondu son système de commentaires en 2013⁶⁹, rendant par le fait tous les commentaires postés avant cette date inaccessibles sur le site web en ligne. Leur récupération nous a donc demandé l'utilisation d'un site d'archivage ainsi qu'un travail de reconstruction des caractéristiques de l'ancien mode de commentaire.

Cependant, notre problématique de recherche n'est centrée ni sur la caractérisation fine du genre « commentaire d'actualité », ni sur celle des modes énonciatifs employés par les internautes en situation de réaction à l'actualité. Nous espérons ainsi que la variabilité non maîtrisée et inconnue des dispositifs qui affecterait la manière de s'exprimer (changement de longueur maximale du commentaire par exemple) n'influence pas trop fortement nos résultats. Nous savons que contenu idéologique et mode énonciatif vont souvent de pair (on peut imaginer qu'une restriction du nombre de caractère invite à des réactions plus tranchées et moins argumentées ou plus émotionnelles que raisonnées) et nous ne sommes pas à l'abri de ces biais. Nous ne pouvons néanmoins faire autrement que de les assumer et de les limiter par un contrôle aussi strict que possible de l'évolution interne des sites. Nous ne pourrions en revanche jamais connaître la variabilité propre aux interfaces de chaque internaute (navigateurs différents ou personnalisation). Notre ambition de saisir la nébuleuse des idées en suspension dans un état de société donné nous permet de minimiser autant que faire se peut ces problèmes, tout en acceptant que « tout corpus web, stabilisé et documenté à un moment donné, ne peut être considéré comme un échantillon au sens strict du terme mais doit être regardé plutôt comme un état de données provisoire, évolutif, prélevé au sein d'une archive vivante, gardant une marge d'incertitude non négligeable » (Proulx et Latzko-Toth, 2013:35).

En troisième lieu, au-delà des contraintes éthiques et pratiques, ce sont des obstacles théoriques et méthodologiques majeurs qui se dressent devant l'analyste de la communication médiée par ordinateur.

1.3. Contraintes théoriques et méthodologiques

Commençons par tordre le cou à un canard. On brandit souvent comme intérêt majeur des corpus web le fait que la parole des utilisateurs, non suscitée par le chercheur et produite sans conscience de sa présence, serait écologique. C'est vrai. Mais l'écologie du web est différente de l'écologie hors-ligne et croire évacué le fameux paradoxe de l'observateur (Labov, 1976) par la simple intermédiation d'un écran est bien naïf : sur le net, l'observateur est partout et

⁶⁹ http://ecrans.liberation.fr/ecrans/2013/09/09/a-propos-des-commentaires-sur-liberationfr_930238

tout le temps (Pierozak, 2011:25). La moindre parole, même tenue ailleurs et jadis, peut être retrouvée. L'internaute même s'il n'en est pas pleinement conscient – nous parlions plus haut de sentiment de privacité – sait bien que ses écrits se fixent et qu'il ne maîtrise pas l'identité de tous ses récepteurs. C'est là le principe même de la conversation sur le web, « l'aparté est impossible : le polylogue est le format habituel du forum et le multi-adressage en est la norme » (Marriccia, 1998:17). Nous sommes donc face à des données certes produites écologiquement mais dans des circonstances bien particulières dont il faut tenir compte : une parole émise sans la pression du projecteur du chercheur, mais avec une advertance sans doute accrue pour le regard de l'Autre.

Une autre banalité dont il faut se méfier lorsque l'on s'adonne à l'idolâtrie des corpus internet est le prétendu écrasement des situations de communication derrière l'unicité de l'interface. Un commentaire écrit patiemment et avec concentration après lecture de l'ensemble du tableau de commentaires n'a pas le même statut qu'une réaction impulsive, jetée entre deux clics, l'œil distrait par la télévision. Il faut donc être conscient, comme dans tout acte de communication, de l'importance de la situation singulière de production, mais en acceptant ici de ne pouvoir en avoir connaissance, ou alors de manière extrêmement parcellaire.

Ce qui nous mène à un autre grand problème des UGC : la difficulté à disposer de données sociodémographiques (Greffet et Wojcik, 2008). Et si cela reste encore possible dans le cas de lieux de discussion spécialisés et engageants où les contributeurs sont à la fois actifs et stables ainsi que volontaires et intéressants pour des enquêtes ethnographiques, la sociologie des visiteurs des sites d'informations en ligne grand public est en revanche beaucoup plus difficile à établir (Dagiral et Parisie, 2010). Une solution peut être d'utiliser les traces implicites (Ertzscheid et al., 2013) que laissent les internautes en surfant sur le web (cache, cookies, adresse ip, historique « tracké » par les moteurs de recherche ou les sites web pour personnaliser leur offre...). Outre que l'utilisation de ces métriques pose d'évidents problèmes éthiques et techniques, il faut également affirmer que de telles données ne doivent pas être vues comme l'accès à la vérité des pratiques des internautes : « ce mythe de la “vérité” oubliée, d'une part ces traces reflètent d'abord les critères sélectionnés par ceux qui en organisent la collecte et, d'autre part, ne fournissent pas d'éléments contextuels suffisants par eux-mêmes : elles indiquent surtout ce que l'internaute a fait avec telle ou telle application, en aucun cas ce qu'il voulait faire et les autres moyens qu'il a mis en œuvre pour arriver à ses fins. » (*Ibid.*:58) Les travaux sur l'audimat ont bien montré qu'assimiler sous l'uniforme « point d'audience » un spectateur concentré et attentif et un autre plus dispersé qui ne fait de

la consommation médiatique qu'une activité périphérique ferme drastiquement le spectre des conclusions qui peuvent être tirées de telles données (Méadel, 2010). Bref, l'anonymat sur le web, même partiel, reste un des problèmes les plus prégnants pour le chercheur. Ne pas savoir qui écrit empêche de conférer aisément un statut aux textes étudiés.

Par ailleurs, le contenu des commentaires peut paraître extrêmement hétérogène : à la suite d'une dépêche d'actualité, les réactions peuvent aussi bien avoir un rapport évident avec l'article déclencheur qu'un lointain cousinage, elles peuvent se répondre ou pas, chercher explicitement à susciter des réactions ou n'apparaître que comme des cris dans la nuit, attester d'une lecture assidue de l'article et des autres commentaires ou y être totalement étrangères, agresser directement un utilisateur ou au contraire exprimer son accord et son soutien, essayer d'apporter des éléments d'informations nouveaux ou simplement réagir émotionnellement et exprimer une opinion personnelle (Dupret et *al.*, 2010). De surcroît, le niveau de langue et le degré d'agressivité rencontrés sur les lieux de discussion les plus grand public peuvent décourager l'analyse (Fewou-Ngouloure, 2013). Danny Paskin (2010) montre par exemple à partir d'un large échantillon issu des commentaires aux articles des dix titres de presse en ligne les plus consultés aux États-Unis, que près de 66% des réactions présentent un ton négatif et qu'environ 13% sont des attaques personnelles virulentes à l'encontre des autres commentateurs. Plus généralement, une importante littérature s'accorde sur le fait que les commentaires d'actualité, et plus généralement les possibilités d'expression publique sur internet, libèrent l'expression d'un racisme violent (pour un état de l'art de la question, cf. Hughey et Daniels, 2013). Ainsi, de manière générale, l'anonymat, la disparition de l'emprise physique aussi bien que sociale sur autrui, la possibilité donnée par le web à des franges marginalisées et traditionnellement bridées de la population de s'exprimer (Rheingold, 2004:121) semble laisser libre court à l'expression de pulsions dont la psychanalyse aurait certainement beaucoup à dire mais qui peuvent laisser assez circonspects les analystes du discours.

Un troisième élément relevant cette fois du dispositif lui-même peut contribuer à nourrir la méfiance des chercheurs envers les corpus de commentaires : si dans les premiers temps de l'arrivée des titres de presse en ligne, un engouement utopiste envers la libération de la parole démocratique a conduit les médias à ouvrir grandes leurs pages aux commentaires d'internautes, le flot d'expressions agressives, vulgaires et/ou racistes les a rapidement amenés à mettre en place un ensemble de stratégies de modération. Parmi celles-ci, on trouvera la suppression pure et simple de la possibilité de commenter, l'ouverture (ou la

fermeture) des commentaires sur un nombre choisi de sujets, le non-archivage des commentaires, la modération (automatisée par le biais d'expressions interdites – mais les pratiques de contournement sont évidentes – ou humaine mais le coût temporel et donc financier est très important), la complexification de la procédure de commentaire en demandant un enregistrement sur le site plus ou moins engageant (en terme d'informations voire pécuniairement par l'abonnement au journal) (Hughey et Daniels, 2013:335). Dans tous les cas, les modèles économiques de la presse en ligne sont fortement en rapport avec les questions de modération des commentaires : plus un site affiche de commentaires, plus il est attirant pour les publicitaires et les sponsors, mais ces derniers n'apprécient guère d'être associés à des contenus par trop négatifs. Or la pratique de modération présente un coût financier important (les plus grands médias n'hésitent pas à faire appel à des entreprises prestataires) et les internautes, prompts à faire valoir leur liberté d'expression, menacent souvent leurs censeurs de quitter les lieux lorsqu'ils trouvent la modération trop importante. Un jeu d'équilibriste, donc, qui rend encore une fois les corpus de commentaires problématiques : sont-ils formatés par une instance éditoriale supérieure, et si oui comment, ou sont-ils la libre expression de visiteurs sans contraintes ?

Dans le cas de notre corpus la modération formate, certes, mais de manière minimale. En effet, toutes les modérations auxquelles nous avons affaire sont légères. Aucune n'est faite *a priori*, c'est à dire que les commentaires postés apparaissent directement sur la page et ne seront éventuellement modérés qu'ultérieurement, et sur signalement d'une infraction à la charte du site. Cette liberté ainsi que le thème des discussions, peu propice à dériver vers des propos généralement considérés comme « modérables », fait de notre corpus un objet relativement vierge de méta-énonciation⁷⁰.

Dans le même ordre d'idée, il est très probable que des modes de commentaires différents (anonymes ou non, possibilité de répondre directement dans le corps des commentaires ou non, nombre de caractères limité ou non, etc.) informent les pratiques de contribution. Par exemple *Rue89.fr* offre la possibilité de répondre directement au commentaire d'un autre internaute, créant de fait un fil de discussion imbriqué annexe. Ce dispositif invite évidemment à une interactivité plus poussée que lorsque tous les commentaires apparaissent au fil de l'eau. Mais *Rue89.fr* pousse l'incitation encore plus loin en envoyant une notification

⁷⁰ Ce point semble d'ailleurs confirmé par l'absence de plaintes de la part d'internautes dans notre corpus, des sujets plus « sensibles » voient pour leur part régulièrement fleurir les commentaires étonnés ou en colère d'individus ne voyant pas apparaître un précédent message dans le fil de discussion.

par e-mail à tout utilisateur lorsque qu'un autre internaute a répondu directement à son commentaire. On observe ainsi des « réponses à réponse » parfois différées de plusieurs jours⁷¹ qui nourrissent des débats suivis sur le site.

Plus généralement c'est toute la problématique des effets de dispositifs qui se pose ici : toute parole sur le web, loin d'être libre et pure est soumise à l'ensemble des médiations techniques qui la rendent possible. En plus d'avoir une connaissance aigüe d'interfaces aux tendances mutatoires, il faut donc se demander s'il est possible de comparer des écrits produits dans des dispositifs différents. Nous avons dans notre cas cherché à limiter au maximum ces disparités en choisissant des dispositifs comparables. Nous ne pouvons cependant éviter certaines différences fortes. Le fait que *Rue89.fr* invite au débat ou que *Le Monde.fr* présente un nombre de caractères limités joue forcément un rôle dans le contenu de notre corpus. Toutefois, comme nous l'avons dit, notre objectif très général efface un tant soit peu l'importance du phénomène et, pour prendre le problème à l'envers, il nous faut souligner que nous n'avons pas observé de différences flagrantes entre les commentaires en fonction des dispositifs.

Cet ensemble d'éléments, qui sont finalement plus des contraintes que des obstacles ne doivent pas mener à conclure à l'impossibilité de traiter les corpus de commentaires. Ils invitent en revanche au contrôle strict de divers paramètres afin de savoir si et sous quelles modalités les différents textes peuvent accéder à un statut comparable. L'attention aux variations de dispositif est une première clef en ce sens et la partie suivante présente un ensemble d'éléments à même de dépasser les problèmes du manque de données sociodémographiques et de l'apparent tumulte (tant de forme que de contenu) des réactions d'internaute à l'actualité. Ainsi, moyennant un positionnement particulier et argumenté, les commentaires d'internautes sur les sites d'information en ligne ont bien leur place parmi tous les types de textes corpussables par le chercheur.

Nous présentons ci-après certains éléments qui ouvrent la voie à une approche particulière des commentaires d'actualité : leur sondage comme une part de discours social.

⁷¹ Ce qui est assez inimaginable dans le cas des commentaires au fil de l'eau où les interactions se réduisent bien souvent au couplet proposition-réaction. En effet, si la seconde tarde un peu, si elle se noie dans le fil des autres commentaires ou si le proposant ne fait pas cas des éventuelles réponses à sa contribution, la discussion en reste souvent au stade embryonnaire. Certains traquent sans nul doute les retours, mais une notification facilite grandement cette veille.

2. Analyser les *comment boards* : dépasser la cacophonie

2.1. Problématique du discours social et représentativité

Rappelons brièvement les contours de notre problématique, puisque ce n'est qu'en fonction de celle-ci que l'on peut juger de la pertinence de tel cadre théorique, de telle méthodologie, ou encore pour ce qui nous préoccupe ici, de telle constitution de corpus.

Notre ambition est de toucher du doigt le discours social, c'est-à-dire « la totalité de ce qui s'écrit, s'imprime et se diffuse à un moment donné dans un état de société » (Angenot, 2006). Sachant que selon son théoricien, le discours social ne donne pas à voir une cacophonie irréductible mais est au contraire régulé par une *hégémonie*. Cela ne signifie pas qu'une idéologie qui serait celle des puissants par exemple tend à s'imposer à une société toute entière mais qu'entropiquement, le paradigme du pensable, du narrable et de l'argumentable présente toujours, à une époque donnée, une forme de clôture. L'hégémonie comprend donc aussi bien le discours du centre que celui de la périphérie, les propos communs comme les plus rares, ceux des groupes dominants comme des marginaux. Sa fixation ne réside que dans l'alchimie d'un dialogisme généralisé qui structure un air du temps culturel, un *Zeitgeist* dont on peut tenter de délimiter les contours. Cette hégémonie admet bien sûr, sur des échelles de temps variables, que du « *novum* » s'imisce et entraîne, sans que les contemporains ne puissent rien y voir, des reconfigurations de plus ou moins grande importance. Mais il n'en reste pas moins qu'en synchronie, elle forme un « quasi-système » dont la saisie amène à effleurer la manière même dont une société se connaît en se parlant.

On comprend aisément que dans cet objectif, la question de la représentativité du corpus est centrale. Marc Angenot balaye ce problème en corpussant effectivement la totalité (ou du moins une part importante) de la « chose imprimée » de l'époque qu'il étudie : du manuel de philosophie au journal local en passant par le recueil de chanson populaire. En ce qui nous concerne, un tel travail n'est ni à notre portée, ni surtout notre objectif principal. Si nous cherchons semblablement à établir une topique transdiscursive autour de l'événement de Fukushima, nous nous centrons plus précisément sur une appréhension profane de celui-ci.

En ce sens, deux types particuliers de représentativité peuvent être recherchés :

1) une représentativité générale : un corpus de commentaire donne-t-il accès à une partie importante des idées (topoi, schèmes argumentatifs, modes d'appréhension) qui circulent dans l'ensemble de la société ? 2) une représentativité pondérée : un corpus de commentaire

permet-il d'estimer le taux de présence des différentes idées, et éventuellement de les attribuer à tel ou tel secteur social ?

Pour défendre une réponse positive à la première question, la sous-section suivante s'attache à montrer que les commentateurs de l'actualité sur internet sont relativement hétérogènes socialement, que les commentaires sont lus et valorisés par la plupart des visiteurs de la presse en ligne, ce qui rend leur contenu *disponible* à l'espace public, et enfin que les commentateurs en tant que potentiels leaders d'opinion ont de fortes chances d'être de bons représentants du discours social général.

Par ailleurs, nous avons construit notre corpus de manière à toucher des spectres idéologiques et sociaux les plus larges possibles : la population qui commente sur *20minutes.fr* n'est pas la même que celle qui fréquente *Le Monde.fr* comme en atteste aussi bien le vocabulaire, la syntaxe et l'orthographe que le développement des raisonnements⁷². De plus le fonctionnement hégémonique du discours social est d'une importance capitale dans notre approche puisqu'il autorise un grand mouvement épistémologique : celui de transférer l'habituel crédit de représentativité de la diversité accordé aux très grands corpus à un échantillon plus modeste. En ce qui concerne les modes d'appropriation d'un événement ou les topoï circulants, il apparaît en effet que le modèle sature rapidement : « la simple observation du fonctionnement des discours sociaux conduit [Bernard Delforce et Jacques Noyer] à une conclusion du même ordre. Sur une thématique socialement admise et stabilisée - au moins provisoirement - (banlieue, immigration, dopage...) ou sur un type d'occurrence-événement (crime, manifestation...), on n'observe pas une infinité de discours mais un nombre limité de discours sociaux qui, correspondant à des façons différentielles de percevoir et d'interpréter, donnent sens, en des versions différentes, à ce qu'on rapporte » (Delforce et Noyer, 1999).

Ainsi, les masses de commentaires, issues de sites variés, ne présentent pas une diversité incompressible mais donnent au contraire à voir des sédimentations autour de pôles attracteurs que l'analyse permet de cartographier. Enfin, il faut ajouter que notre corpus de commentaires n'est que notre corpus de travail et non notre corpus de référence (selon la typologie de Rastier, 2004b) : nous avons, tout au long de notre travail de thèse compilé et analysé des discours issus de supports hétérogènes : presse magazine, presse quotidienne nationale, émissions de télévisions, articles scientifiques (pris non pour leur dimension

⁷² Sans qu'il ne faille voir là de jugement de valeur.

académique mais pour leur participation au discours social global) blogs et plateformes diverses sur le net. Ce « corpus contrôle » nous permet ainsi de mesurer la représentativité du corpus de travail et nous constatons conformément à notre cadre théorique que la couverture topique y est sensiblement équivalente. Notre cadre théorique, infusé de dialogisme, nous fait entrer dans la problématique des corpus « ouverts » (Krieg-Planque, 2009:22). Le structuralisme qui imposait des corpus homogènes et fermés cède la place à une approche consciente des phénomènes de circulation discursive et d'interpénétration des discours sociaux. Ainsi, si nous avons bien, à toutes fins pratiques, un corpus de travail, sa clôture n'est que relative.

La seconde question ne peut quant à elle trouver de réponse positive dans notre travail. La dimension qualitative de notre analyse et le manque de variables solides pour établir des corrélations statistiquement pertinentes impliquent que si nous pouvons bien faire un inventaire des idées, nous ne pouvons pas en évaluer le taux de pénétration ou les lieux de présence privilégiés de manière valide. Le chapitre suivant propose bien quelques comparaisons du contenu des commentaires entre sites, mais ces remarques sont très génériques et avant tout à titre indicatif.

Cette première précision étant faite, nous présentons maintenant les éléments qui permettent de dépasser les contraintes que nous avons listées ci-dessus.

2.2. La diversité idéologique des internautes

Commençons par proposer une manière de contourner l'épineux problème de l'insaisissable population du web et plus particulièrement de la presse en ligne. En effet, si la sociologie fine de ses lecteurs est peu connue, certaines données (métriques et enquêtes) attestent du fait qu'elle est relativement hétérogène (Dagiral et Parasie, 2010). Certes, face au fantasme de l'internet pour tous, il faut sans cesse réaffirmer que la « fracture numérique » est bien réelle (Charon et Le Floch, 2011:103-116). Fabienne Greffet et Stéphanie Wojcik (2014) rappellent la nécessité de repenser les débats autour des inégalités numériques. Elles jugent en effet que les inégalités d'accès matériel et cognitif au web ne font que redoubler une « fracture civique » plus généralement à l'œuvre dans la société. La « *literacy* », les savoir-faire et aptitudes nécessaires à certains usages de l'espace public en ligne tout comme l'appétence pour l'information ou le débat politique sont souvent liés au capital social et culturel des individus. Ainsi, les internautes réagissant et lisant les commentaires sur les sites de presse en

ligne ne feraient en moyenne partie que de certaines franges de la population. Cette position est en partie confirmée par l'étude sur les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique (Donnat, 2009) qui montre bien que le lectorat de la presse en ligne s'approche de celui de la presse traditionnelle (en majorité composé d'hommes citadins de classe moyenne à supérieure).

S'approcher n'est cependant pas égaliser et on ne peut nier qu'au moins l'exposition à l'actualité et aux débats qu'elle suscite (sinon la *lecture* effective de la presse) est grandement augmentée sur le net (omniprésence sur les portails web, diffusion par les réseaux sociaux...). En effet, comme le notent Bernhard Rieder et Nikos Smyrnaio (2012), « la montée en puissance des réseaux socionumériques ces dernières années a mis en avant le phénomène de "diffusion sociale" de l'information en ligne [...] très vite leurs usages ont débordé la fonction de communication interpersonnelle pour devenir des composantes à part entière de l'espace public numérique. Ce croisement entre médias de masse et diffusion interpersonnelle de l'information apparaît déjà dans les travaux de Lazarsfeld, dès les années 1940. Néanmoins, l'émergence des réseaux socionumériques contemporains a modifié l'échelle du phénomène : désormais ce sont des dizaines de millions de personnes dans le monde qui échangent des informations de manière synchrone et qui s'expriment publiquement, ou du moins semi-publiquement, sur des questions d'actualité politique, sociale, culturelle, économique, etc. ». Ce phénomène d'infomédiation sociale (Smyrnaio et Rebillard, 2011) met ainsi en contact « une offre hétérogène et pléthorique d'information disponible sur le web et une demande éclatée de la part des publics diversifiés » (Rieder et Smyrnaio, 2012).

On notera sur ce point que notre corpus particulier renforce ce phénomène : en tant qu'événement disruptif majeur, Fukushima a entraîné une augmentation massive de la circulation des informations sur le net et sur les réseaux sociaux comme en attestent les données recueillies par les membres du programme ANR IPRI⁷³. On peut donc faire l'hypothèse forte qu'une plus grande diversité d'individus est allée se renseigner sur le net à l'occasion et s'est donc exprimée ou simplement frottée aux idées qui y étaient disponibles.

Aussi, la fonction de « *bridging* » (Putnam, 2000) d'internet semble-t-elle un minimum vérifiée : l'affaiblissement des barrières physiques et la facilité de se rendre d'un point à un autre du web y augmente l'hétérogénéité sociale (Norris, 2002). Celle-ci ne peut prétendre à

⁷³ Le programme Internet et Pluralisme de l'Information cherchait à évaluer le degré de diversité de l'information en ligne à partir d'un large corpus de 37 569 articles publiés en mars 2011. Pour plus d'informations, consulter <http://liris.cnrs.fr/ipri/pmwiki/index.php?n=Public.Description>.

l'exhaustivité mais atteint néanmoins un niveau honnête : sérendipité et inadvertance (Brundidge, 2010b) règnent en maîtresses sur le web, sans compter que nous élargissons le spectre idéologique et social de notre échantillon en diversifiant les titres de presse. De surcroît, et c'est capital dans notre perspective, en ce qui concerne le rappel des idées de la société globale dans les corpus de commentaires, nous ne nous intéressons pas tant à la *proportionnalité* qu'à l'*exhaustivité* ou du moins à la *diversité*. Rappelons également que notre travail ne se limite pas à l'étude desdits corpus de commentaires mais garde toujours un œil sur un « corpus ouvert de contrôle ».

2.3. Un contenu expressif et interactionnel

Cette question de la représentativité étant éclaircie, présentons une autre caractéristique des corpus de commentaires qui les rend pertinents dans le cadre d'une étude du discours social : si les données sociodémographiques manquent, les motivations des internautes à commenter sont, elles, mieux connues.

Renee Barnes (2013) montre notamment à partir d'un questionnaire proposé aux visiteurs d'un site australien de « journalisme alternatif » que si finalement assez peu de gens commentent régulièrement, tous apprécient la possibilité de pouvoir le faire. De plus l'immense majorité lit les commentaires des autres et les valorisent souvent au même niveau que l'article journalistique déclencheur (*Ibid.*). Cette lecture n'est par ailleurs pas anodine puisqu'elle influence de manière importante la perception de la nouvelle (Houston et *al.*, 2011) et donc du monde. Enfin, lorsqu'ils participent, les internautes disent le faire avant tout pour exprimer leur réaction émotionnelle vis à vis du contenu de l'article ou des autres commentaires (Barnes, 2013). Ces résultats dans un contexte particulier semblent par ailleurs confirmés par des études plus larges sur la charge affective des commentaires d'actualité : Danny Paskin (2010) montre dans l'étude sus-citée que 85,8 % des réactions consiste en l'expression d'une opinion personnelle. Une étude similaire mais centrée sur des articles traitant de la thématique de l'immigration conclut dans le même sens : 98 % des réactions ne sont autres que l'expression d'émotions (Miloni et *al.*, 2012)⁷⁴. Le contenu des commentaires n'est ainsi pas aussi hétérogène que l'on pourrait le croire : ils apparaissent au contraire

⁷⁴ Cette proportion importante peut surprendre les habitués du journalisme participatif. Mais il faut savoir qu'en plus d'être rares et peu populaires, les sites qui y incitent voient tout de même une majorité de commentaires « traditionnels » fleurir sur leurs pages (Paskin, 2010). Et ce sans compter qu'apporter une information considérée comme manquante va souvent de pair avec l'intime conviction de sa nécessité et l'indignation envers l'« oubli ».

presque toujours comme une forme de réaction identitaire. Bousculés par une nouvelle ou par les propos d'autrui, ce sont les convictions des commentateurs qui semblent s'exprimer pour se défendre. On peut donc s'intéresser aux commentaires d'actualité comme une source importante pour toucher du doigt, sinon les croyances de ceux qui les expriment, au moins ce qui semble y contrevenir.

Ainsi, si l'on ne sait pas *qui* parle, on sait *pourquoi* et on sait que les commentaires sont lus⁷⁵ et valorisés. De plus, l'étude de Danny Paskin (2010) révèle également qu'un quart des commentaires présente des signes d'interactivité inter-commentateurs qui n'est par ailleurs pas le fait que d'une petite minorité car 90,2% des réactions sont postées par des individus (ou en tous cas des pseudonymes) uniques⁷⁶. Ces résultats sont confirmés par les travaux de Madeleine Akrich (2012:62) sur les listes de discussion. Ces observations confirment la part d'interlecture importante et souligne que les commentaires ne semblent pas être seulement des expressions purement individualisées mais entrent au contraire souvent dans un cadre interactionnel plus ou moins explicite. Celui-ci est d'ailleurs tangible dans les cas relativement fréquents de « rappel à l'ordre » que l'on peut observer dans les discussions en ligne.

2.4. Une violence intégrée au genre

Ainsi, Zizi Papacharissi (2004) montre à partir de l'étude de 300 fils de discussion politique que si la majorité des interventions sont bien *impolies*, elles ne sont pas *non-civiques*, c'est à dire que si l'opinion exprimée « menace les fonctionnements démocratiques, dénie aux gens leur liberté individuelle et véhicule des stéréotype sur les groupes sociaux » (Papacharissi, 2004:267, nous traduisons⁷⁷) il y a alors de fortes chances qu'elle fasse l'objet d'un rejet vif et visible de la part de nombreux utilisateurs. Si une telle conclusion dénote sans doute de trop grands espoirs dans le potentiel démocratique d'internet, on pourra au moins acter que les discussions sur internet présentant une certaine structuration, c'est à dire les moins grands publics et/ou possédant un ensemble de visiteurs réguliers et reconnus, ont souvent recours à

⁷⁵ Un récent sondage Opinion Way réalisé en France suggère que 92% des internautes déclarant consulter régulièrement (soit près de 75% du panel) la presse en ligne déclarent également lire au moins occasionnellement les commentaires au bas des articles : 5 <http://socialmediacub.fr/2011/10/mais-qui-donc-lit-les-commentaires-darticles-de-presse/>.

⁷⁶ En ce sens, il est intéressant de remarquer que le rapport nombre de commentaires/nombre de commentateurs ne se stabilise pas toujours autour d'un équilibre de Pareto et dépend grandement de l'« ouverture » du site : plus un site sera confidentiel plus les chances d'y trouver des « contributeurs alpha » sera importante.

⁷⁷ Version originale : « threaten democracy, deny people their personal freedoms, and stereotype social groups. »

ce type de comportements qui mettent en lumière l'existence d'une charte conversationnelle, au moins implicite, et donc d'une structuration communautaire. Robert Boure (2013) montre par exemple dans ce sens que sur un site d'information sportive grand public, la régulation des échanges est assurée de manière implicite par des « *leaders* » dont les interventions sont pertinentes ou reconnues comme telles.

Plus généralement, il est clair que la violence verbale sur internet n'a pas le même statut qu'en face à face et que les lois du *face work* y sont plus lâches. L'agressivité sur le net ne serait donc pas tant la marque d'une déficience communicationnelle que celle d'un mode interactionnel simplement différent du face à face physique. Conformément à ces conclusions, notre corpus présente un certain nombre de cas où malgré des entrées en matière virulentes qui auraient sans nul doute rendu impossible toute communication en face à face, l'interaction médiée par ordinateur finit par reprendre un tour plus serein.

Face à l'impression de désordre que peut donner le survol de tableaux de commentaires, il faut finalement reconnaître que leur structuration interne est beaucoup plus développée que ne peuvent le laisser penser les apparences. Ainsi, le commentaire est rarement un cri dans la nuit : d'autant plus lorsque le dispositif y incite (cf. plus haut), les réactions d'internautes entrent souvent dans un système d'interaction, ne serait-ce que par l'interlecture, et ce au point que s'instaurent des chartes conversationnelles implicites. Notre corpus confirme largement ce fait : les références, même allusives, aux autres commentaires y sont légion. Cet élément est capital eu égard à notre cadre théorique interactionniste où la dimension formatrice de l'activité langagière intersubjective est centrale : les discours, en circulant, se convainquent et s'affirment, le monde des acteurs prend forme dans sa négociation discursive. Ainsi les productions sémiotiques que nous pouvons observer sont bien constitutives de l'activité cognitive d'appréhension de l'environnement des individus. Ce mouvement est d'ailleurs confirmé par la tendance cognitivo-communautarisante de certains lieux de discussion : l'entre soi aboutit toujours à une forme d'identité et parler ensemble permet de modeler un monde commun (Carbou, à paraître).

2.5. Une politisation importante

Enfin, et c'est ici un point capital, le commentaire d'actualité présente une dimension politique quasi-systématique (Shah et *al.*, 2005) : « que ce soit en ligne ou hors ligne, l'actualité et la discussion politique vont souvent de concert, l'une entraînant l'autre »

(Brundidge, 2010a:688, nous traduisons⁷⁸). Jenifer Brundidge (2010a ; 2010b) propose un ensemble d'explications à ce phénomène. En plus de la forte « traversabilité » (Brundidge, 2010b) de la sphère publique en ligne (on peut être en train de lire une dépêche d'actualité et la seconde d'après y répondre, chercher des informations supplémentaires, interroger ses amis à son propos, etc.), lire l'actualité inciterait à se construire une opinion critique ou du moins réflexive et contribuerait à se sentir renseigné et donc plus désireux ou capable d'exprimer son opinion et de s'opposer aux autres (Brundidge, 2010a). Les internautes engagés dans le commentaire en ligne seraient donc à même de constituer des *leaders d'opinion* dans la société hors ligne, augmentant le caractère représentatif/prescriptif des contenus idéologiques présents dans ces textes. Ces observations sont néanmoins à nuancer par les travaux sur l'engagement politique en ligne. Derrière la notion de *slacktivism* de Morozov (2009), de nombreuses études s'accordent à dire que bien souvent, l'engagement en ligne masque au contraire un fort désengagement hors-ligne (Blanchard et al., 2013:172).

Nous abordons là un des grands débats⁷⁹ aporétiques des *internet studies* : le web, et plus particulièrement le web social est-il un outil d'émancipation citoyenne en donnant voix et visibilité à la diversité des opinions et des critiques ? Ou bien les réseaux sociaux ne sont-ils que des vecteurs d'apathisation des masses, rendues amorphes par l'illusion d'une socialité superficielle, une politisation hypocrite, et d'innombrables sollicitations commerciales et ludiques ? Si les imaginaires à la source de ces positions sont assez évidents, on ne peut décemment ici adopter qu'une position moyenne. Il est clair que les deux phénomènes existent de concert et il n'est pas question de chercher à trancher entre les deux. Nous nous contentons donc d'enregistrer la présence importante de politisation sur le web. En effet, dans la perspective qui nous préoccupe ici, à savoir la circonscription d'un air du temps culturel c'est avant tout la simple présence de contenus sémantiques idéologiques circulant qui importe, qu'ils soient suivis ou non de pratiques politiques particulières.

Ainsi donc, les commentaires sur les sites d'information en ligne ne sont pas toujours les masses ineptes qu'ils peuvent paraître. Si l'on ne sait pas vraiment qui écrit, on sait que les internautes, socialement hétérogènes, ont tendance à s'intéresser au contenu des commentaires. L'interactivité y est bien présente, et pas seulement par le biais de l'interlecture. Que ce soit par simple allusion ou interpellation directe, les commentateurs

⁷⁸ Version originale : « whether online or offline, news and political discussion tend to go hand in hand, one leading to the other »

⁷⁹ Qui n'est d'ailleurs jamais qu'une actualisation du débat similaire à propos des médias de masse traditionnels ou plus généralement de l'opposition entre populisme et élitisme.

conversent, à tel point que certains sites voient des chartes internes, plus ou moins implicites réguler le déroulement des discussions. De plus, le contenu des commentaires, même extrêmement violent, n'est pas dénué de logique : il est la plupart du temps l'expression émotionnelle d'une opinion à dimension identitaire et donc idéologique -au sens large-. Il présente enfin une *disponibilité* forte dans l'espace public, c'est à dire que son contenu est souvent rencontré par le visiteur de l'actualité en ligne, voire diffusé hors ligne par celui-ci.

Pour reprendre et détourner deux grands classiques des études de communication, il est ainsi possible de considérer que les commentaires d'actualité possèdent deux grandes caractéristiques. D'une part, en raison de leur disponibilité et de leur valorisation ils sont à l'instar des médias traditionnels *one to many* à la fois représentatifs et prescriptifs. D'autre part ils participent de ce que nous pourrions appeler le *multiple step flow of social construction* en tant que lieux de négociation de l'intégration de l'actualité au système d'intelligibilité des individus. Autrement dit, « au lieu de servir, de manière exclusive, comme un outil de diffusion, [le web 2.0] apparaît, dans cette perspective, comme un lieu où se matérialise une « herméneutique de masse » au sens de Lovink (2012), c'est-à-dire comme un dispositif qui recueille l'interprétation et le commentaire du *texte* (qui peut être autant un article de fond sur une question politique qu'une vidéo satyrique sur *YouTube*) » (Rieder et Smyrniaios, 2012). Dans la saisie collective de l'événement se joue toujours la co-construction intersubjective d'une « communauté interprétative » (Fish, 1980).

Ces éléments en font un bon candidat au corpussage pour une étude du discours social.

SECTION 3. PRESENTATION DU CORPUS

Nous venons donc de justifier l'intérêt de l'étude d'un corpus de commentaires d'actualité dans le cadre de notre problématique de recherche. Il nous faut maintenant présenter en détail le corpus de travail que nous avons recueilli pour notre analyse. Celui-ci est par ailleurs disponible dans son intégralité en annexe USB1⁸⁰.

1. Présentation générale

Notre corpus de travail est composé des commentaires d'internautes produits dans les 10 jours suivant le tremblement de terre et le tsunami du 11 mars au Japon. Nous avons recueilli les commentaires postés sur 8 sites de presse en ligne (*AgoraVox.fr*, *Le Monde.fr*, *Libération.fr*, *Le Figaro.fr*, *Le Point.fr*, *L'Express.fr*, *Rue89.fr* et *20Minutes.fr*).

Nous avons par ailleurs introduit dans ce corpus homogène des réactions produites dans des situations légèrement différentes à des fins d'ouverture et de comparaison. Il est à noter que les résultats que nous en avons tirés montrent une parfaite stabilité dans la réaction à Fukushima et dans la discussion nucléaire malgré les changements de support et de temporalité.

Nous avons premièrement ajouté les réactions spécifiques à un article des *Inrockuptibles.fr*. Publié une vingtaine de jours après le début des événements, cet article a ceci de particulier qu'il n'émane pas de la rédaction du journal. Co-signé par « deux étudiants en physique », le texte reprend point par point un article initial des *Inrockuptibles.fr* pour en critiquer le catastrophisme et les inexactitudes techniques. Son ton critique mais correct ainsi que sa qualité a poussé la rédaction du journal à le publier dans un geste d'ouverture remarquable. Cet article nous est ainsi apparu particulièrement intéressant car dans sa dimension polémique, il a suscité des réactions et des interactions argumentatives développées.

Nous avons ensuite recueillis des textes d'internautes sur deux supports non-journalistiques. Nous avons tout d'abord compilé les conversations issues d'un forum dit « scientifique » (*Futura-science.fr*) qui proposait un fil de discussion dédié à la question nucléaire après Fukushima. Nous avons ensuite ajouté au corpus de travail les commentaires sur le *Blog de*

⁸⁰ Nous rappelons que les annexes USB1 à 3 sont disponibles sur le support numérique fourni avec le manuscrit.

*Paul Jorion*⁸¹. Animé par un universitaire médiatique, ce blog fréquenté (chacun de ses billets recueille plus de commentaires que la moyenne des sites de presse que nous avons corpussés) propose un regard critique sur l'actualité économique. Son ton engagé, universitaire, ou philosophique offre un commentaire de l'actualité non-journalistique. Nous avons recueilli sur ce blog des réactions sur un long empan temporel (de l'accident à nos jours). L'ajout de ces deux derniers supports procède de la volonté d'introduire dans le corpus de commentaires de presse des textes produits par une population potentiellement différente de celle des sites de presse : la population qui fréquente ces deux sites est censée être plus homogène et spécifique (respectivement intéressée par un traitement de l'information alternatif et par les questions relatives aux sciences naturelles et à l'ingénierie) et dispose d'un espace d'expression aux règles de genre légèrement différentes en cela qu'elles permettent généralement des prises de parole plus longues et plus argumentées. Lors de l'analyse néanmoins, la différence avec les commentaires de presse n'est pas apparue flagrante. Certes, les interventions sont en moyenne légèrement plus longues et développées et des tendances idéologiques se dégagent sur chacun des sites (propos philosophant et antinucléaire d'un côté, technicien et pronucléaire de l'autre), mais nous n'y avons rien trouvé de spécifique en termes d'argumentation.

D'un point de vue général ces différents supports ont été sélectionnés sur la base de leur fréquentation élevée et pour le spectre idéologique relativement large qu'ils recouvrent.

La fréquentation élevée ne dit en soi rien du lectorat mais suggère néanmoins une certaine diversité et une forme d'autorité populaire. En effet, la plupart des sites en ligne bénéficient de l'aura de leurs équivalents papiers qui constituent une « presse de qualité » (Charon, 1996) ou du moins des « grands journaux légitimes ». Le crédit qui leur est accordé tend à leur donner le rôle de référence dans l'espace public : ils sont au centre des revues de presse des autres médias, ils sont choisis par les leaders politiques ou économiques pour leurs prises de parole importantes, leurs journalistes, éditorialistes et chefs de rédaction sont invités à s'exprimer en tant qu'« experts » sur les sujets de société, etc.

L'étendue du spectre idéologique a quant à lui été recherché par la diversité dans le genre de presse (du format web ou du format papier dont elle dérive : presse quotidienne, presse gratuite, presse magazine, presse d'opinion ; à quoi s'ajoutent le forum et le blog) et la ligne éditoriale des différents titres. Bien qu'aucun lien direct ne puisse être tracé entre un organe de presse et son lectorat, surtout sur le web, ce choix assure une couverture relativement large

⁸¹ Cf. description plus bas.

du spectre idéologico-politique⁸². La diversité des lignes éditoriales et des supports est détaillée dans la partie suivante.

2. Description des différents sites

Dans une approche communicationnelle, ce travail est généralement majeur : attentif à la chaîne des médiations entrelacées qui conduisent à la diffusion de textes journalistiques, l'analyste cherche à caractériser dans le détail la complexité d'un organe de presse (historique, financements, ligne éditoriale, format d'édition, moyens techniques, type de diffusion, composition sociodémographique de la rédaction, modèle économique, relations avec le monde industriel, politique, etc.). Toutefois, dans le cadre de notre travail, une telle approche n'apparaît pas particulièrement pertinente pour au moins deux raisons.

Premièrement, nous n'étudions pas le discours des titres de presse eux-mêmes mais ceux des internautes. Si le lien entre les propos tenus dans un journal et l'ensemble des éléments précédemment évoqués est indéniable, il n'en va pas de même pour les propos d'un simple lecteur. Certes, les réactions analysées sont en partie suscitées par les articles, le lectorat n'est pas sans lien avec le type de support (il y a sans doute plus d'écologistes qui visitent *écolo.info* que *La Croix.fr*), et la rédaction du journal peut intervenir dans le contenu des commentaires par le biais de la modération. Toutefois, pour répondre à ces trois objections, les articles au début de l'événement sont très similaires sur les différents sites et sont principalement constitués de dépêches AFP et de citations du personnel politique ou d'experts. Par ailleurs, nous avons vu que le contenu des commentaires se détache largement de la réaction au seul article de la page. En ce qui concerne le rapport lectorat/support, celui-ci n'est jamais que supposé et l'hétérogénéité est sans doute la règle, d'autant plus pour la presse à grand tirage et d'autant plus sur le net où la visite d'un site est moins engageante que l'achat d'un exemplaire papier et peut être tout à fait fortuite (les liens hypertextes amenant sur les sites de presses sont omniprésents). Enfin, pour ce qui est de l'intervention par la modération, nous avons noté que la thématique de Fukushima était peu propice à son activité et que celle-

⁸² On notera l'absence de médias ouvertement situés à l'extrême-droite et à l'extrême-gauche de l'échiquier politique. La raison en est que les divers sites de ce type que nous avons consultés ne faisaient que peu de place à l'événement japonais et leurs rares articles ne suscitaient que très peu de réactions. La politisation de ces sites semble en effet centrée sur les questions socio-économiques et se développe mal sur des sujets non-immédiatement cadrables dans cette perspective. Par ailleurs les quelques commentaires que nous avons pu trouver ne présentaient pas d'originalité particulière. Enfin, comme nous le verrons dans l'analyse, les sensibilités politiques de tous bords s'expriment dans notre corpus. En ce qui concerne l'orientation écologiste, nous allons voir qu'*AgoraVox* se positionne comme un représentant sérieux.

ci était souvent sous-traitée à des entreprises extérieures (certes avec des consignes spécifiques mais avec des méthodes génériques).

Deuxièmement, nous approchons notre corpus dans une optique d'*analyse du discours social*. Ce regard a certes ses limites : il est aveugle aux jeux d'acteurs, à la distribution sociale des opinions, et à leur trivialité (Jeanneret, 2008 ; 2014) (le fait qu'elles se transforment dans leur circulation, qu'elles soient des mixtes de textes, d'objets, de représentations en permanence remodelés par diverses médiations). Il poursuit néanmoins un objectif pour lequel il est adapté : celui d'analyser le substrat discursif-symbolique au sein duquel la pensée individuelle et sociale peut se déployer.

Nous nous contenterons donc ici d'une description sommaire de chaque titre faisant apparaître son positionnement éditorial et le type de presse auquel il appartient.

Le Monde.fr est le portage numérique du journal *Le Monde*, créé au sortir de la seconde Guerre Mondiale et parangon français du « quotidien de référence ». Il est généralement considéré comme adoptant une ligne éditoriale de centre gauche bien qu'il revendique un idéal d'objectivité, de réflexion et de réserve. Son format et ses contenus lui valent également l'étiquette de journal intellectuel. Cette image se reporte sur la version numérique et l'on peut deviner dans les commentaires (signatures, déclarations d'identité, ethos discursif, positionnement énonciatif, syntaxe, vocabulaire, orthographe...) la présence d'internautes de catégories socio-culturelles aisées. Toutefois, le portage web du journal ne se différencie pas fondamentalement des autres titres de presse de notre corpus et l'agencement de la page d'accueil ou du corps des articles est tout ce qu'il y a de plus standardisé. Le traitement des événements de Fukushima fut sensiblement identique sur l'ensemble de nos titres de presse, hormis *AgoraVox.fr* pour des raisons que nous allons détailler.

Le Figaro.fr et **Libération.fr** sont également des quotidiens de référence français, bien que le premier soit l'aîné de l'autre de plus de 100 ans (1866 vs 1973). Ils se distinguent néanmoins du *Monde* en cela qu'ils appartiennent plus explicitement à la presse d'opinion. Ainsi, le premier revendique une position de droite libérale (parfois conservatrice) et le second de gauche socialiste (parfois écologiste). Ces deux titres fonctionnent dans la société française comme des marqueurs sociaux forts d'appartenance politique. Leur lectorat suit donc sensiblement leurs orientations idéologiques respectives. D'après notre analyse, il est possible de considérer que les internautes qui fréquentent les plateformes web adoptent cette tendance mais l'hétérogénéité politique y reste importante. Enfin, l'architecture et l'interface graphique

des deux sites est également standard.

20minutes.fr est pour sa part un quotidien national gratuit dans sa version papier. Sa notoriété n'a donc pas été acquise au cours d'une histoire longue et épaisse mais est relativement récente. Le titre est par ailleurs plus connu que reconnu. En effet, avec 2,7 millions de lecteurs et une diffusion de 755 000 exemplaires, il est le premier quotidien français (Rieffel, 2010:25). Distribué dans les métros et les zones urbaines fréquentées aux heures de pointe, il est avec *Metro News*, le support d'information distraite du citadin sur le trajet du travail. Sa visibilité, sinon son influence, est donc importante dans l'espace public médiatique. Le modèle économique de *20minutes* diffère largement de celui de la presse payante. Il est détenu à 50 % par *Schibsted ASA* et à 50 % par le groupe *SIPA Ouest-France* et génère ses revenus exclusivement par le biais des annonceurs qui achètent son espace. S'il entend « traiter des modes de vie urbains »⁸³ en raison de sa diffusion citadine, il revendique une neutralité de ton à laquelle participent les nombreuses dépêches d'agence qu'il compile. Ainsi, contrairement aux trois titres précédents, le titre ne se positionne pas dans la catégorie de la presse « de qualité » ou d'analyse. Il est possible que ce positionnement général peu « exigeant » ainsi que la capacité du titre papier à toucher un public peu habitué à la lecture de presse explique le fait que le style des commentaires se détache de celui des sites précédents. En effet, il apparaît que le niveau d'éducation du commentateur moyen n'est pas le même que pour le reste du corpus. Cette dimension introduit une part de variété sociodémographique.

L'Express.fr et **Le Point.fr** se distinguent des quatre titres précédents en cela qu'ils sont les avatars numériques non de presse quotidienne nationale mais de presse magazine hebdomadaire. Ce sont des *newsmagazines* d'information générale inspirés du modèle américain *Times*. Tous deux présentent une ligne éditoriale de droite libérale⁸⁴, bénéficient d'une réputation de presse de qualité, et présentent un lectorat majoritairement constitué de catégories socioprofessionnelles supérieures masculines (Auboussier, 2009). Leurs sites web ne reconduisent toutefois pas la distinction PQN/presse magazine et sont très similaires aux précédents.

Rue89.fr et **AgoraVox.fr** sont pour leur part des médias natifs du web, ou *Pure Players*. De

⁸³ Cf charte : <http://www.20minutes.fr/medias/8110-20060220-charte-20minutes>

⁸⁴ *Le Nouvel Observateur*, qui, dans la même catégorie, aurait constitué le pendant de gauche n'a pas été retenu dans notre corpus car nous n'avons pas pu avoir accès à ses commentaires pour des raisons techniques. Toutefois nous avons compilé les commentaires du *Rue89.fr* qui appartient au même groupe.

cette naissance ils héritent un « esprit web »⁸⁵ avancé. Celui-ci se caractérise notamment par la volonté de mettre à profit les moyens d'interactions entre journalistes et lecteurs (vote sur les articles, possibilité d'apporter des précisions, jeux de question-réponses, discussion dans les sections commentaires...), les moyens numériques de présentation de l'information (liens hypertextes, infographies interactives, vidéos...), et la volonté de proposer une information qui s'éloigne des standards de la presse traditionnelle en termes de sujets comme d'angles de vue⁸⁶.

Rue89.fr, bien que revendiquant « la coproduction de contenus entre des journalistes, des experts, des passionnés, des témoins, des blogueurs et tous les visiteurs du site »⁸⁷ conserve un modèle d'organisation traditionnel. Il possède une rédaction rémunérée d'une quinzaine de personnes et des pigistes. Fondé en 2007 par d'anciens journalistes du journal *Libération* qui participent toujours à la rédaction, il est acheté en 2011 par le groupe *Nouvel Observateur*. Comme ces titres, sa ligne éditoriale est positionnée à gauche. La culture du journalisme traditionnel reste donc présente au sein du média. Toutefois, comme nous le disions, il affiche la volonté de renouveler les formes traditionnelles de journalisme. Il couvre des sujets qui sortent du *mainstream* médiatique (sujets de société, vie quotidienne, ou nouvelles technologies par exemple) et n'hésite pas à employer un ton subjectivé. Il ouvre également des espaces de parole aux internautes (sous forme de blogs affiliés, de témoignages d'anonymes ou d'articles qui peuvent être proposés à la rédaction). Enfin, la communauté d'internautes est considérée et parfois interpellée par les journalistes ou la rédaction. Il n'est pas rare que les journalistes participent aux conversations en commentaires au-dessous de leurs articles. C'est cet esprit général « participatif » ainsi que la communauté d'internautes active et à l'identité marquée (une nomination, les « riverains », matérialise ce fait) qui nous a poussé à corpusser les commentaires de *Rue89.fr*.

AgoraVox.fr, de son côté fait entièrement rupture avec la logique du journalisme traditionnel et efface la distinction entre le producteur et le consommateur de l'information. Site de « journalisme citoyen » créé en 2005, c'est un fonctionnement communautaire qui préside à la vie du média : tout internaute peut proposer un article. La communauté des contributeurs ayant déjà publié au moins quatre articles vote alors pour ou contre la publication de la

⁸⁵ *Rue89.fr* revendique d'« inventer un média qui marie journalisme professionnel et culture de l'Internet. », cf. <http://rue89.nouvelobs.com/qui-sommes-nous>.

⁸⁶ *AgoraVox.fr* entend mettre à disposition « des informations difficilement accessibles, volontairement cachées ou ne bénéficiant pas de couverture médiatique ». cf. <http://www.agoravox.fr/qui-sommes-nous/article/politique-editoriale-60>.

⁸⁷ Cf. <http://rue89.nouvelobs.com/faq>

proposition. Les textes compilés sur le site ne sont donc pas produits par des journalistes professionnels. Le financement de la plateforme repose sur les recettes publicitaires mais également en grande partie sur les dons à la *Fondation AgoraVox*, qui « a pour but de pérenniser l'engagement d'*AgoraVox* en faveur de la liberté d'expression, mais aussi prévenir le journal de tout type de pressions ou menaces potentielles et garantir ainsi son indépendance et son autonomie ». Parmi les médias d'actualité entièrement participatifs *AgoraVox.fr* possède la plus grande visibilité avec près de 50 000 visiteurs uniques chaque jour (Weppe et al. 2012). Il doit également sa notoriété à un certain nombre de personnalités qui y ont participé dans les premières années après sa création (Jean-Michel Apathie, Corinne Lepage, Nicolas Dupont-Aignan, Guy Birenbaum). Porteur d'une forme d'utopie du journalisme citoyen il a également fait l'objet durant cette période d'une couverture médiatique importante dans l'espace public. Aujourd'hui, le site publie un grand nombre de texte à dimension militante⁸⁸, dénonciatrice voire parfois conspirationniste. La profession de foi citée plus haut laisse d'ailleurs entrevoir cette inclination : *AgoraVox.fr* entend diffuser des informations « volontairement cachées ». C'est pour ce caractère alternatif ainsi que sa place importante dans le cercle des « médias citoyens » que nous avons sélectionné le site. À noter que le contributeur le plus actif et le plus suivi sur la thématique de Fukushima se nomme Olivier Cabanel⁸⁹. Chanteur et militant écologiste et antinucléaire engagé, ses articles durant les événements sont particulièrement alarmants et critiques. Il participe également de manière très active aux discussions en commentaire et contribue à les alimenter.

Les Inrockuptibles.fr est pour sa part le portage web du magazine hebdomadaire français du même nom. Initialement consacré au rock, il est devenu un magazine généraliste culturel et politique. Sa ligne éditoriale est libérale de gauche et son lectorat fait généralement partie d'une classe aisée et culturelle. Comme nous l'expliquons plus haut, nous avons sélectionné les commentaires d'un unique article, non signé par la rédaction du média, pour leur dimension hautement polémique.

Enfin, les deux derniers sites dont nous avons compilé les commentaires n'appartiennent pas au genre de la presse. Nous les avons choisis afin d'introduire une certaine diversité dans le corpus (qui ne s'est pas avérée remarquable). Le premier est le **forum de Futura-Science.fr**. *Futura-Science.fr* est un portail web de vulgarisation scientifique, principalement consacré

⁸⁸ Tous les bords politiques se côtoient, mais la dénonciation étant la règle, les propos modérés ne sont pas les plus fréquents.

⁸⁹ Sa fiche de présentation est disponible à cette adresse : <http://www.agoravox.fr/auteur/olivier-cabanel>

aux sciences naturelles. Son forum possède une rubrique « débats scientifiques » que les internautes alimentent régulièrement. C'est de cette rubrique que nous avons tiré les *posts* analysés, au sein d'un sujet intitulé « l'énergie nucléaire en France », lancé 4 jours après l'endommagement de la centrale de Fukushima. En sélectionnant un forum scientifique, nous attendions des positions différentes de celles du visiteur des sites d'actualité. Le second site non journalistique de notre corpus est le **Blog de Paul Jorion**. Paul Jorion est un anthropologue ayant travaillé dans la finance internationale. Il a connu une notoriété grand public pour avoir été présenté comme une des personnes ayant prévu la survenue de la crise des *subprimes* de 2008. Invité sur les plateaux de télévision en tant qu'expert il acquiert ainsi une certaine célébrité. Il est également chroniqueur aux quotidiens *Le Monde*, fait partie du Haut comité pour l'avenir du secteur financier belge ainsi que du Groupe de réflexion sur l'économie positive dirigé par Jacques Attali. Son blog est « consacré à une réflexion générale sur les questions du monde contemporain »⁹⁰ avec une inclination forte pour un regard critique sur les questions économiques. Le blog est également parsemé de billets aux contenus bien plus universitaires que grand public. Durant Fukushima, le blog est nourri par de nombreuses chroniques rédigées par Paul Jorion ou par des auteurs invités. Celles-ci suscitent de nombreuses réactions et le nombre de commentaires par article dépasse largement celui de nombreux sites de presse. Nous avons donc décidé de recueillir une partie de ces commentaires, émis par les lecteurs d'un blog aux contenus universitaires et critiques sur le capitalisme. Ce mouvement, comme le précédent, visait à introduire de la diversité idéologique potentielle. Et de la même manière, l'analyse n'a fait que confirmer l'homogénéité du discours social global.

3. Provenance des articles par site

Les commentaires ont généralement été extraits d'articles dits « *live* ». Ces dispositifs journalistiques développés par les sites de presse en ligne consistent à alimenter en direct une page évolutive par des informations sur un événement en cours. Chaque nouvelle information, généralement courte et factuelle, est assortie de sa date de publication, ce qui permet de suivre sur la page la *timeline* de l'événement. Originellement développé pour le commentaire en direct des rencontres sportives, le dispositif du *live* s'est étendu à toutes sortes de couvertures, dont celle de Fukushima.

⁹⁰ Cf. présentation du blog : <http://www.pauljorion.com/blog/a-propos/>.

Ces articles *live* nous intéressent particulièrement car, du fait de leur actualisation en continu, ils bénéficient d'une durée de vie plus longue que les articles définitifs. En effet, alimentés pendant plusieurs jours, ils incitent les internautes à les consulter à plusieurs reprises. De plus, les portails de presse valorisent visuellement ce type d'article en les faisant apparaître en une de leur page d'accueil de manière pérenne (les nouveaux articles ne viennent pas prendre leur place) et de nombreux liens hypertextes assortis de divers symboles – généralement rouges et clignotants – connotant l'urgence et l'importance y redirigent le chaland.

Ainsi parce qu'ils condensent la majorité de l'information factuelle sur un événement en cours, qu'ils permettent d'en suivre les évolutions en direct, qu'ils restent actifs et visibles pendant plusieurs jours, et qu'ils sont mis en valeur par les sites de presse, les articles *live* concentrent une grande partie de l'activité de commentaire des internautes. Un rapide coup d'œil sur le nombre de commentaires des différents articles autour de Fukushima confirme ce phénomène : si la plupart des articles traditionnels ne reçoit en moyenne qu'entre 0 et 30 commentaires, certains *lives* dépassent les 1000 réactions.

Nous avons donc sélectionné les commentaires du ou des premier(s) *live(s)* sur Fukushima pour les sites suivants : *20minutes.fr*, *Le Figaro.fr*, *Le Monde.fr*, *Rue89.fr*, *l'Express.fr* et *Le Point.fr*.

Un autre type d'article suscitant un nombre important de réactions est celui qui est catégorisé dans la rubrique « débat ». Ces articles, dont l'appellation est quelque peu impropre, se présentent non comme des reportages descriptifs mais comme des mises en perspective de questions politiques. Ils consistent généralement en une enquête et/ou en la présentation d'avis opposés autour d'une problématique pratique. Ils invitent parfois les internautes eux-mêmes à engager le débat dans les commentaires⁹¹. En l'occurrence, c'est ici la question de la viabilité du nucléaire civil qui est posée.

Nous avons sélectionné les réactions aux articles « débats » pour *Libération.fr* et *20minutes.fr*.

Pour les sites ne présentant ni de *live* ni de « débat », nous avons simplement sélectionné le ou les article(s) le(s) plus commenté(s) dans la période du 11 au 21 mars⁹².

Enfin, nous avons ajouté les réactions à l'article des *Inrockuptibles.fr*, le de discussion portant sur le nucléaire après Fukushima du forum *Futura-Science.fr*, et les commentaires de quatre

⁹¹ On notera que l'intérêt pour ce type d'articles est par ailleurs une marque des attentes des internautes en ce qui concerne les questionnements ouvertement politiques.

⁹² A noter que les commentaires peuvent eux s'étaler sur une plus longue période, cf. tableau 2.

articles du *Blog de Paul Jorion* sur le même thème.

Le tableau 2 résume les grandes caractéristiques du corpus.

Tableau 2. Caractéristiques générales du corpus

Titre	Nombre de commentaires	Période couverte	Nombre de mots/commentaire	Nombre de commentaires/pseudonyme
20minutes.fr	487	12/03/11 au 14/03/11	48	2
AgoraVox.fr	495	16/03/11 au 21/03/11	70	4 ⁹³
Le Blog de Paul Jorion	609	13/03/11 au 05/11/14	100	4.5
L'Express.fr	320	11/03/11 au 17/03/11	84	2.2
Le Figaro.fr	644	12/03/11 au 14/03/11	60	2
Futura-science.fr	85	17/03/11 au 08/04/11	150	4.5
Les Inrockuptibles.fr	40	01/04/11 au 03/07/11	250	2
Libération.fr	572	15/11/11 au 09/05/11	105	4
Le Monde.fr	364	12/03/11 au 18/03/11	50	2.4
Le Point.fr	159	11/03/11 au 16/03/11	70	1.2
Rue89.fr	802	11/03/11 au 17/03/11	75	3

On peut y voir que le nombre de réaction par pseudonyme varie entre 2 et 4, ce qui confirme la diversité relative des intervenants sur chaque fil : les discussions ne sont pas accaparées par une poignée d'individus. On notera sans surprise que les sites les plus confidentiels (*Le Blog de Paul Jorion*, *Futura-Science.fr*, *AgoraVox.fr*) semblent posséder la communauté la plus productive. En ce qui concerne la longueur des commentaires, la moyenne se situe entre 50 et 100 mots. *Futura-Science.fr* qui est un forum et non un fil de commentaire dépasse cette moyenne de manière attendue. Le fil des *Inrockuptibles.fr*, que nous avons justement choisi pour les débats nourris qu'il présente, présente pour sa part les commentaires les plus longs. On notera que *LeMonde.fr* se situe dans la moyenne basse, ce qui peut paraître un peu

⁹³ L'auteur de l'article, qui intervient également à de nombreuses reprises dans les commentaires a été retiré pour le calcul car il constituait un commentateur alpha (195 commentaires à lui-seul !) qui biaisait le ratio.

étonnant au vu du lectorat imaginé du journal. Il faut sans doute voir là un effet de la démocratisation plus large du titre en ligne qu'au format papier. Enfin, soulignons que la variance de cette mesure est importante car d'assez nombreux commentaires sont très courts.

Nous rappelons que le corpus est disponible dans son intégralité en annexe USB1.

CONCLUSION DU CHAPITRE 3

Nous avons cherché à montrer dans ce chapitre la pertinence de notre corpus pour l'analyse d'une partie du discours social sur la question nucléaire.

L'événement de Fukushima apparaît tout d'abord comme un événement disruptif qui rend le discours social particulièrement susceptible de dévoiler des formes idéologiques habituellement masquées par l'évidence ou le désintérêt. Les discussions sur le nucléaire deviennent centrales et agitées, ce qui fait de ce moment discursif un pôle d'observation écologique et pertinent pour l'étude des motifs idéologiques à l'œuvre dans la controverse.

Les commentaires d'actualité apparaissent ensuite comme des candidats honorables au corpusage pour l'analyse du discours social. Malgré un ensemble de difficultés que peut poser leur approche, nous avons montré que les réactions d'internautes étaient des propos idéologiquement divers, expressifs, interactionnels, et politisés. Ces caractéristiques les rendent adaptés à notre entreprise.

Ces présentations d'usage étant faites, nous pouvons désormais nous pencher sur les analyses et leurs résultats dans les chapitres suivants.

CHAPITRE 4. ANALYSE TOPIQUE ET PREMIERE APPROCHE DU CORPUS

SECTION 1. L'analyse topique : principe général et objectif 182

SECTION 2. Résultats de l'analyse topique et discussions 196

INTRODUCTION DU CHAPITRE 4

Ce chapitre constitue l'entrée dans la seconde partie de notre thèse. Les trois chapitres précédents nous ont permis de délimiter notre problématique, de présenter notre cadre théorique, et de justifier le choix de notre corpus. Le premier mouvement de cette seconde partie sera d'effectuer une première plongée dans le discours social autour de Fukushima.

Rappelons tout d'abord l'objectif général de notre travail. Il s'agit de saisir des sédimentations idéologiques qui structurent une part du rapport des individus aux problématiques socio-politiques. Nous utilisons comme levier le cas des discussions sur le nucléaire après Fukushima. Conformément à une perspective émergentiste telle que préconisée tant par les sciences de la culture, les théories interactionniste de la communication et les sciences cognitives, nous avons décidé d'observer en contexte l'intégration de l'événement de Fukushima par une partie du discours social francophone. Nous prétendons par ce biais obtenir un cliché du rapport contemporain francophone au nucléaire et montrer que la communication sociale est médiée par des « visions du monde » que nous appelons « modes d'appréhension » (MA).

Dans cette optique, nous avons opté pour une méthodologie en deux étapes. Dans la première, nous chercherons à obtenir une vue d'ensemble de notre corpus. Dans la seconde, nous affinerons ce premier aperçu afin d'y saisir en propre des modes d'appréhension structurés et structurants. Le présent chapitre présente la première étape, la seconde sera développée dans le chapitre 5.

Avant de pouvoir aborder notre corpus de manière fine, nous devons en posséder une première vue d'ensemble. Nous avons choisi pour ce faire une approche mêlant relevé qualitatif de topoï et comptages quantitatifs. Nous ferons référence à cette méthode sous le nom d'« analyse topique ».

Plan du chapitre

Nous développerons dans un premier temps cette méthodologie. Nous justifierons son utilisation et montrerons en quoi elle s'inscrit dans le cadre général de l'analyse du discours tel que l'avons présenté dans le chapitre 2.

Dans un second temps, nous présenterons et discuterons les résultats de l'analyse. Ceux-ci nous permettront de conclure d'une part sur la question de la diversité idéologique au sein des

sites de presse en ligne que nous discutons dans le chapitre précédent, et d'autre part d'obtenir un premier aperçu de la topique à l'œuvre dans notre corpus.

Nota bene : ce chapitre cite des topoï ainsi que des extraits de commentaires. Il anticipe également sur certains des MA qui seront décrits dans le chapitre suivant. Pour faciliter la lecture, on se reportera utilement aux annexes 1 et 2. La première liste l'ensemble des topoï cités, en donne une formulation extensive et une illustration tirée du corpus. La seconde présente les conventions d'écritures ainsi qu'un bref résumé de chaque MA.

SECTION 1. L'ANALYSE TOPIQUE : PRINCIPE GENERAL ET OBJECTIF

Le discours social peut être décrit comme « répertoire du thématizable et du probable dans un état de société et répertoire des règles valides d'inférence » (Angenot, 2009). Une approche topique apparaît ainsi parfaitement justifiée pour le sonder.

Si nous entendons bien topique au sens aristotélien de « théorie des lieux communs », nous nous permettons deux entorses principales aux préceptes de l'illustre philosophe. D'une part nous relativisons son ambition générale et d'autre part nous adoptons une définition très extensive du « topos ». Détaillons ces deux mouvements.

1. Qu'est-ce que l'analyse topique ?

L'analyse topique cherche pour Aristote « à découvrir en quoi consiste un raisonnement dans le discours ordinaire, ce qui confère à l'énoncé un statut de probabilité, indépendamment de sa conformité à la réalité référentielle, ou de son adéquation à la norme grammaticale » (Angenot, 1977:16). Autrement dit, elle cherche à saisir un fond culturel, d'autres diraient idéologique, qui rend vraisemblable ou à tout le moins opinable une argumentation. Ce fond correspond au *Zeitgeist* qui, chez Marc Angenot, unifie le discours social. Sa force peut être ressentie dans les cas de rencontre d'une altérité forte : argumenter contre un traité métaphysique médiéval semble par exemple impossible aujourd'hui. Les raisonnements ne paraissent pas simplement faux ou mal formés, ils ne semblent ni tortueux ni roublards mais proprement absurdes. Aucun fond commun ne permet de fonder une contradiction. Rien n'est partagé, ni l'être des choses, ni leur valeur, ni même les règles d'inférence autorisant le passage d'une proposition à une autre. Citons extensivement Marc Angenot à ce propos :

« Le grand historien américain Carl L. Becker a développé naguère le concept de “*climats d'opinions*” successifs à situer dans l'histoire des idées et entre lesquels l'incompréhension est radicale. Il analyse un passage de Thomas d'Aquin sur le droit naturel et un développement sur la monarchie chez Dante. Une évidence lui saute aux yeux. Ce n'est pas que le lecteur moderne soit en désaccord avec eux ou qu'il pense autrement sur ces sujets, à supposer qu'il en pense quelque chose, c'est qu'il se trouve, dit Carl Becker, devant une manière de raisonner *radicalement autre*, une manière qu'il ne peut percevoir que, de bout en

bout, aberrante. “*Ce qui me gêne,*” écrit en substance Becker, “*est qu’on ne saurait écarter Dante ou Saint Thomas comme des gens peu intelligents. Si leur argumentation nous est inintelligible, ce fait ne peut être attribué à un manque d’intelligence de leur part. Qu’une argumentation appelle ou non l’assentiment ne dépend donc pas tant de la logique qui la soutient que du climat d’opinions dans lequel elle baigne.*”. Que les démarches persuasives du passé ne nous semblent plus ni persuasives ni rationnelles ne permet pas de les écarter car il n’est pas raisonnable de penser que le présent soit le juge ultime du passé — et il n’est pas indifférent de voir que, dans le passé, certaines idées, certaines thèses aient découlé d’un effort soutenu de rationalité et de démonstration, alors que ces raisonnements mêmes nous sont devenu aberrants, plus encore que non convainquants. » (Angenot, 2009)

Cette sensation d’incommensurabilité que l’on rencontrera à divers degrés face au raisonnement de l’étranger, de l’enfant ou du fou repose ainsi sur l’absence de structure axiomatique culturelle qui assure l’intercommunicabilité.

L’ethnométhodologie américaine des années 80 a cherché à rendre observable cet invisible culturel qui, subrepticement, fait et défait des liens entre les individus. On peut penser par exemple à la tentative kinésique de Ray Birdwhistell (1952) qui montre combien « la culture s’incorpore » et ainsi comment des différences infimes dans les postures, les rythmes gestuels, la manière de poser les regards font le départ entre l’Autre et le Même⁹⁴. L’ouvrage de Edward Hall (1971), au titre évocateur « la dimension cachée », est un autre exemple de mise au jour de cet invisible socio-culturellement normé qui unifie, et parfois écarte, les groupes. Ces exemples mettent l’accent sur une dimension essentiellement physique (encore que le corporel et le proxémique soient largement investis symboliquement et axiologiquement), mais le phénomène est le même à un niveau plus conceptuel. Sans développer plus avant ces questions classiques pour les Sciences de l’Information et de la Communication, on retiendra que c’est un des principaux axiomes de l’école de Palo Alto qui guide ici notre vision de la communication : la communication est une performance de la culture. En communiquant, nous réaffirmons en permanence des valeurs sociétales de nombreuses règles de conduite formelles et informelles, implicites et explicites (Winkin, 2001:273).

La topique cherche ainsi à déceler ce fond de « connaissances partagées » perpétuellement réactualisées dans l’activité de communiquer. Elle se concentre pour ce faire sur l’explicitation du tiers-terme des énoncés enthymématiques. En effet, dans le langage courant,

⁹⁴ Fait que la psychologie sociale et le marketing ont bien établi : imiter les comportements non-verbaux de son interlocuteur augmente les chances de s’attirer sa sympathie.

ce sont les lois et les savoirs censément partagés qui régulent, souvent dans l'implicite, le passage des données aux conclusions. Pour prendre un exemple trivial mais évocateur, la phrase « il fait beau donc je sors » ne tire son caractère d'évidence que de l'existence d'une loi telle que « le beau temps est une raison valable pour sortir » qui permet le passage de la donnée « il fait beau » à la conclusion « je sors ». Elle ne prend donc sens que dans un monde où cette loi est communément acceptée. Dès lors, une grenouille ne pourrait pas prononcer cette phrase mais lui préférerait l'enchaînement « il pleut donc je sors ». Affleure alors derrière cette nouvelle formulation un univers culturel tout à fait opposé. L'analyse topique aristotélicienne espère ainsi mettre au jour les règles d'inférences sur lesquelles reposent le vraisemblable et l'opérable. Seulement, si Aristote prétendait chercher les règles *universelles* d'acceptabilité des raisonnements, nous souhaitons pour notre part faire émerger des principes régulateurs plus locaux. Nous considérons en effet que toute rationalité est tributaire d'un discours social spécifique. Certes, « en relativisant la Topique, en l'affirmant pour ce qu'elle est : une réflexion sur des invariants culturels propres à une société donnée, nous altérons non seulement les principes mais aussi les buts qui justifiaient l'entreprise d'Aristote à ses propres yeux » (Angenot, 1977), mais nous conservons l'essentiel, et sans doute le génie, de sa proposition : considérer l'existence d'une structure régulatrice implicite observable en discours.

2. Qu'est-ce qu'un topos ?

Un second point sur lequel nous nous éloignons de la topique originelle est la définition de l'unité d'observation minimale qu'est le topos. Marc Angenot (1977) rappelle qu'un contre-sens majeur a été fait sur l'interprétation de la topique d'Aristote. Celle-ci a souvent été vue comme une simple somme d'arguments et de thèmes alors que son auteur donnait au topos une portée bien plus générale. Il considérait les *topoi* comme des schèmes de raisonnement vides censément applicables à une infinité de domaines. Ceux-ci peuvent se répartir en lieux ontiques (qui affirment des relations empiriques probables : « qui peut le plus peut sans doute le moins », « si une chose a une propriété elle n'a certainement pas la propriété contraire », etc.), lieux axiologiques (qui attribuent des valeurs ou affirment des hiérarchies entre les éléments du monde : « le complet vaut sans doute mieux que le partiel », « le réversible est probablement plus souhaitable que l'irréversible », etc.) et lieux pratiques ou déontiques (qui passent de la catégorie de l'être à celle du devoir agir « il faut traiter également des situations identiques », « il faut éviter ce qui peut être nuisible », etc.). Comme nous le voyons, ces trois

catégories sont de très grande généralité. Dans notre corpus par exemple, une proposition comme « *Et que propose les écolos pour remplacer le nucléaire ? Les centrales au charbon extrêmement émettrices de CO2 ? Des éoliennes dont le rendement est très faible ? Donc quand on a pas de solution on la ramène pas.* » (kay1708, 20M) est sous-tendue par un topos pratique que l'on pourrait dire « lieu des solutions » qui stipule que toute critique se doit d'être accompagnée d'une proposition de solution alternative. Ce schème est donc un axiome général qui peut régir les raisonnements sur divers sujets. Le lieu des solutions se retrouve ainsi également dans la réplique agacée de celui qui est moqué en train de réaliser une action pénible mais indispensable « si t'as une meilleure solution dis-le sinon tais-toi », voire dans la réplique de l'enfant dont on aura (vilement) critiqué le dessin « t'es pas capable de faire mieux ! ». Les topoï aristotéliens ressortissent par ailleurs du domaine de l'opposable et non forcément du vrai ou du certain comme en témoignent les diverses modalisations épistémiques dans leurs énoncés. Ils guident ainsi les raisonnements acceptables et probables. La topique aristotélienne est donc une théorie du vraisemblable et de l'implicite « dans son double caractère occulté et régulateur » (*Ibid* :17).

Nous avons choisi pour notre part de prendre une définition bien plus extensive du topos. Ce choix repose sur deux raisons principales. La première est que nous considérons que l'implicite culturel n'est pas formé uniquement par des maximes génériques mais également par des éléments bien plus spécifiques. Les ontologies par exemple (c'est-à-dire l'existence ou non d'objets et les propriétés qui leur sont attribuées) sont représentatives d'un air du temps (« le nucléaire est dangereux », « l'iode protège des cancers », « les Japonais sont disciplinés », « le lobby nucléaire est puissant »⁹⁵...). De la même manière, les axiologies, c'est-à-dire les attributions de valeur, peuvent rester locales et ne pas monter en généralité (il serait erroné de réduire « le nucléaire n'est pas souhaitable » à « ce qui est dangereux n'est pas souhaitable », la question est bien plus complexe). Il en va de même pour les déontologies qui sont parfois très locales (« il faut financer la recherche dans les énergies renouvelables » se résume mal à quelques lois génériques. Elle en comprend, certes, mais cette maxime est profondément ancrée dans un contexte dont elle est inséparable). Ainsi, notre ambition est bien de définir les régularités ontologiques, axiologiques et déontologiques qui forment la structure axiomatique des raisonnements contemporains autour du nucléaire. Ceci étant, nous pensons également nécessaire de ne pas enlever la chair du squelette, au moins dans un

⁹⁵ Dans ce dernier exemple on pourra remarquer ce que l'analyse linguistique des présupposés appelle un « présupposé d'existence » attaché au syntagme nominal défini : « le lobby nucléaire est puissant » présuppose l'existence d'un lobby nucléaire.

premier temps. Tout comme un corps est plus qu'une structure osseuse, une rationalité est plus que des règles génériques : elle se compose de narrations prototypiques, de tons privilégiés, de choix lexicaux préférentiels, de thématiques de prédilection, etc.

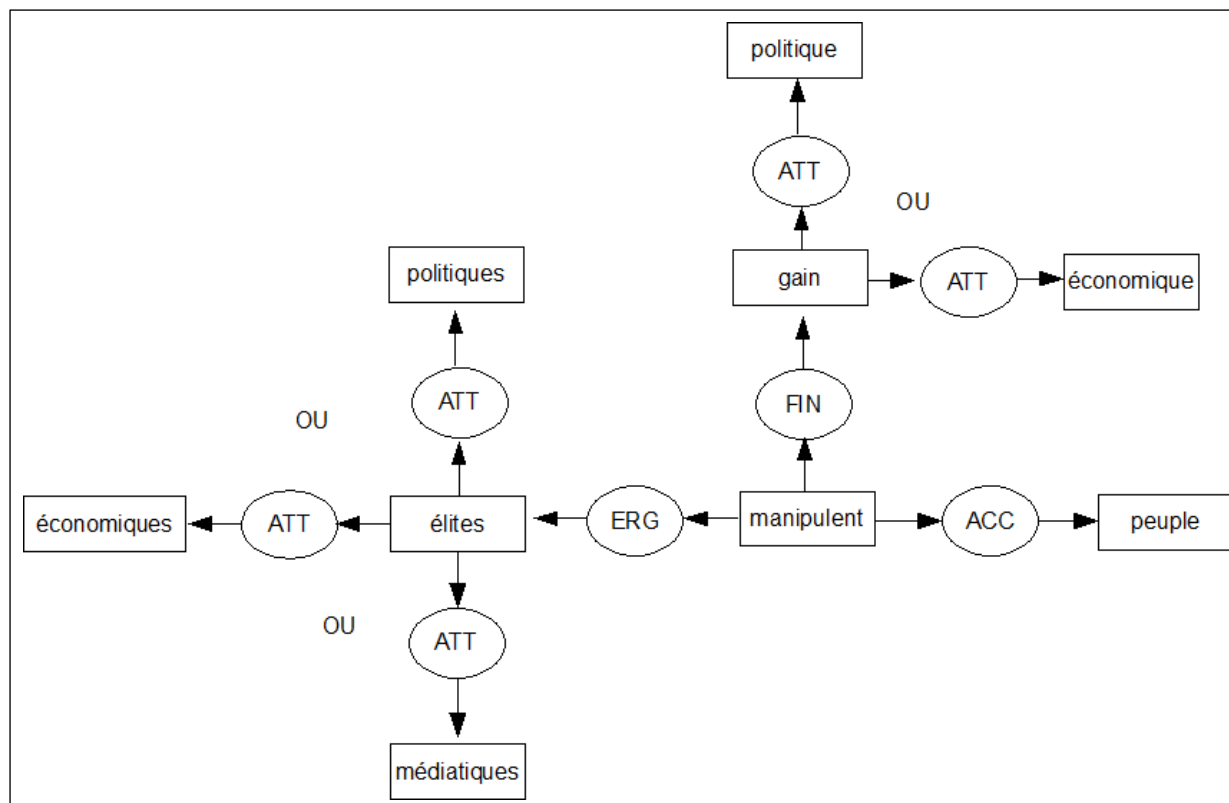
La seconde raison pour laquelle nous nous éloignons des propositions d'Aristote est qu'il nous semble difficile d'établir une liste des topoï les plus génériques sans passer au préalable par le relevé de récurrences plus formelles. Le relevé topique ne fait donc pas vraiment cas des lieux communs aristotéliens. Il en relève, bien sûr, mais la véritable montée en généralité a lieu lors de l'étape de reconstruction des MA. Une fois un mode d'appréhension décrit dans toute son épaisseur, il devient possible de mettre au jour les grandes lignes de forces qui le structurent en profondeur.

Nous prenons donc le topos dans une acception bien plus large (qui comprend également la topique d'Aristote mais sans mettre l'accent dessus). Nous éviterons ici une revue de la littérature sur la notion de topos pour des raisons évidentes : celle-ci possède une longue et hiératique histoire au sein des écrits académiques, notamment dans les études littéraires. Nous ne rentrerons pas ici dans ces débats quelque peu byzantins dont on pourra avoir un aperçu dans Amossy et Herschberg-Pierrot (1997), Angenot (1977 ; 1982), Compagnon (1997) ou encore Sarfati (1996).

Comme cela est souvent nécessaire, nous déciderons ici de poser notre propre définition de travail. **Un topos est pour nous une forme récurrente.** Le terme « forme » est volontairement imprécis : il recouvre à la fois des formes sémantiques et des formes matérielles. Nous appelons « formes sémantiques » des unités qui font sens, qui possèdent un contenu idéal. Celui-ci est descriptible par un formalisme sémantique quelconque. Par exemple le topos ^{*}SUSP^{*96}, présent dans « les politiques nous mentent par électoralisme » ou « les médias minimisent volontairement la catastrophe sous la pression des lobbys » comprend l'idée d'une élite clairement distincte du peuple qui le manipulerait de sorte à s'octroyer divers avantages économiques ou politiques. Cette idée peut-être formalisée comme dans la figure 3 (nous empruntons ce formalisme à Rastier (1989) qui lui-même le tient de Sowa (1984) ; un autre formalisme aurait bien sûr été tout aussi valable).

⁹⁶ Rappel : la liste des topoï (entre *étoiles*) cités se trouve en annexe 1.

Figure 3. La forme sémantique du topos *SUSP*



Cependant, puisque conformément au postulat de matérialité langagière (cf. chapitre 2, section 4) nous refusons l'antique dualité entre la lettre et l'esprit, certaines de nos formes sont plus liées que d'autres à des signifiants particuliers. En accord avec la notion classique de « formation discursive », nous pensons que certaines façons de dire sont inextricablement liées à certaines façons de penser. Pour cette raison nous relevons certains choix lexicaux qui nous paraissent pertinents (*peuple* japonais plutôt que « Japonais » par exemple, *Nature* avec une majuscule, *pro-nuke* plutôt que « pronucléaire » - nous revenons plus bas sur cet exemple). De la même manière, certaines régularités peuvent s'observer dans ce qui relève du « ton » des textes. Nous abordons là la thématique des émotions en discours (Micheli, 2014). Le « ton » ou le « style » sont évidemment des notions fort difficiles à définir, mais nous avons tout de même cherché à repérer des régularités de cet ordre. Ainsi, certains propos pourront être marqués comme *catastrophistes* ou bien *exaltés*. Enfin, des choix thématiques seront également considérés comme topiques. En effet, un événement n'ouvre pas de lui-même un champ thématique uniforme et nécessaire. Les sujets de discussion suscités sont donc révélateurs de certaines manières de l'appréhender. Que l'accident de Fukushima fasse parler de politique française, de tectonique des plaques ou d'économie mondiale nous semble donc important à relever.

Un tableau récapitulatif des différents types de topoï que nous relevons est proposé plus bas.

Pour terminer, une caractéristique définitoire du topos est bien évidemment sa fréquence. Nous avons donc défini un seuil – tout à fait arbitraire – à partir duquel une forme accède au rang de topos. Une forme apparaissant au moins trois fois dans notre corpus et énoncée par trois locuteurs différents devient un topos⁹⁷.

3. Critères de sélection des topoï

Si une forme accède au rang de topos à partir d'au moins trois occurrences dans le corpus, par trois énonciateurs différents, toutes les formes apparaissant plus de trois fois ne sont pas forcément relevées. La sélection des topoï pertinents se fait sur des critères de *fréquence*, de *pertinence* et de *contrastivité*.

1) Les plus hautes fréquences sont en général relevées. Certains topoï de haute fréquence comme « la radioactivité est dangereuse » (*radio=horrible*), ou « l'iode protège de la radioactivité » (*iode*)⁹⁸ ne sont ni surprenants ni polémiques. Ils disent néanmoins quelque chose de la manière dont le discours social se saisit de certaines problématiques, ici en l'occurrence plutôt techniques. Autre exemple, le topos que nous nommons *SUSP* est lui aussi extrêmement fréquent. Cela peut apparaître comme une banalité, mais nous préférons y voir la confirmation par la topique du diagnostic classique de désenchantement du politique⁹⁹. Globalement, il semble que toutes les hautes fréquences soient dignes de commentaire et donc de relevé. Bien entendu certaines, comme celles qui viennent d'être citées sont sans doute plus intéressantes que d'autres. Notre définition très extensive du topos nous autorise et nous invite à relever de simples formes lexicales. Dans ce cas, ce sont les choix de l'analyste qui prévalent pour ne pas relever intempestivement les formes « Fukushima » ou « et »¹⁰⁰.

2) D'autres topoï par contre, ne gagnent pas leur droit au relevé par leur fréquence mais parce qu'ils présentent l'intérêt d'être informatifs pour la reconstruction d'un MA. C'est ainsi un critère de pertinence pleinement interprétatif qui préside à la sélection des topoï. L'évocation

⁹⁷ A noter que nous ne pouvons affirmer qu'un topos produit par des pseudonymes différents sur le net soit le fait de locuteurs différents. Nous assumerons pourtant cette hypothèse, faute de mieux.

⁹⁸ Ce qui, au passage, est faux : l'iode stable sature simplement la glande thyroïde et empêche ainsi la contamination par l'iode radioactive qui se trouve être un des produits de fission susceptibles d'être relâchés lors d'un accident nucléaire. Or la contamination par l'iode radioactive est loin d'être la seule façon d'être touché par la radioactivité (inhalation ou ingestion de poussières, dépôt sur le corps, simple exposition à des rayonnements...).

⁹⁹ D'autant plus que sa fréquence voisine celle d'un autre topos du même acabit : *polfr=guignols*.

¹⁰⁰ Bien qu'il puisse tout à fait se trouver des situations où leur utilisation contrastée soit significative.

de *Godzilla* par exemple, n'est pas très récurrente. Elle marque pourtant avec force plusieurs traits caractéristiques du MA mystique. Même évoqué sur le ton de la dérision, Godzilla est la figuration d'un imaginaire où les actions immoralement technologiques d'une humanité vue comme un tout peuvent entraîner la vengeance d'une Nature lésée. Ce micro-récit encapsulé dans le Godzilla de la pop culture est fait de personnifications (la Nature), de morale traditionnaliste (le trop technologique malsain) et de généralisations (l'humanité) qui entrent parfaitement dans le MA mystique. Il est clair que se joue ici une forme de circularité herméneutique¹⁰¹ dans l'analyse : le mythe Godzilléen construit le MA mystique et c'est le MA mystique qui, prenant forme, invite à sélectionner Godzilla comme un topos pertinent.

3) Enfin, certains topoï valent pour leur polémique. Ils fonctionnent alors par paire, ou plus. Ils contrastent vivement entre eux et marquent ainsi des zones frontières entre MA. Pour cette raison, des topoï contradictoires sont systématiquement relevés. Par exemple, « les médias minimisent la catastrophe » (*medminimisent*) et « les médias font dans le sensationnalisme » (*sensas*) sont parfaitement antisymétriques. Percevoir de manière contraire un même phénomène est révélateur d'interprétations effectuées dans des horizons d'attente bien différents. Les commentateurs qui jugent ainsi la couverture médiatique le font sans aucun doute depuis des cadres d'interprétation préétablis : le monde s'adapte aux idées plutôt que le contraire.

Il faut rappeler ici que nous faisons pleinement nôtre l'adage qui veut qu'une analyse du discours soit avant tout « une pratique de lecture » (Krieg-Planque, 2006). Ainsi, le travail interprétatif ne prend sens que dans un corpus donné où les relations intertextuelles peuvent être mises au jour efficacement. Nous avons donc lu exhaustivement notre corpus à de nombreuses reprises, de manière linéaire et non-linéaire et à des moments différents de maturation de ce travail de thèse. C'est sur cette familiarité que prennent appui les trois critères ici développés. L'annexe 3 présente deux exemples détaillés de relevés topiques. On peut y voir à quel point l'analyse du discours guide cette pratique.

4. Un relevé topique soucieux de la discursivité

Ainsi, notre travail de relevé topique se distingue largement d'une simple analyse de contenu puisqu'il reste fondamentalement imprégné des différents postulats de l'AD (chapitre 2, section 4).

¹⁰¹ Selon Schleiermacher dont il fut question dans la section sur les sciences de la culture (Chapitre 1).

Si le **postulat de textualité** peut être en partie bafoué par le réductionnisme imposé par le découpage topique, ce n'est pas entièrement le cas. En effet, nos topoï admettent plusieurs niveaux de complexité. À des fins pratiques, il est ainsi possible de distinguer la simple attribution (« les Japonais sont disciplinés », *jpn=disciplinés*), la fonction dialectique (comme l'attribution causale : « Tchernobyl est dû à l'incompétence soviétique » ; *soviet*), ou l'enchaînement de fonctions (qui met déjà un pied dans la narration : « les autorités françaises ont menti à la population lors du passage du nuage radioactif de Tchernobyl », *nuage*).

Le **postulat de matérialité discursive** est également respecté. Ainsi, bien qu'un même topos puisse être instancié par plusieurs formes différentes, certaines formes qui pourraient être réduites à une même structure minimale sont pourtant caractéristiques de certains MA. Il n'est donc pas question de les écraser. Par exemple, « le nucléaire est dangereux » et « le nucléaire est morbide » pourraient être classés sous *nuc=danger* mais l'emploi de « mortifère » est une emphase qui peut marquer une volonté hyperbolique et/ou une tendance au récit littérisé et exalté¹⁰² : nous notons donc dans ce cas *nuc=horrible* ou *exalté*.

Dans le même esprit, nous suivons le **postulat de dialogisme** en tenant compte de la charge interdiscursive des formes. L'emploi de « pro-nuke » par rapport à celui de « pronucléaire » est clairement marqué par un interdiscours militant et mérite donc d'en être distingué.

Le **postulat d'implicite** est bien entendu totalement pris en compte. Ainsi « les écolos prétendent que les énergies renouvelables sont efficaces » instanciera, entre autres, le topos *ER=pas efficace*. Certains sous-entendus, bien que relevant de parcours interprétatifs plus longs que les présupposés, sont également relevés. Par exemple « vive le HAARPS ! », qui fait référence à une prétendue arme secrète américaine provoquant des tremblements de terre rejoindra sans trop de crainte un quelconque topos conspirationniste.

Le **postulat d'activité langagière** pour sa part est honoré lorsque nous relevons des formes typiques (comme « efficace » pour les MA normalien/managérial ou « humain » pour les MA décroissant/mystique) puisque nous en étudions l'investissement sémique en contexte. Nous ne prenons donc pas le produit langagier comme un objet porteur de sens en soi, mais comme la trace d'une activité de construction de formes sémantiques.

¹⁰² Nous verrons que la première est symptomatique d'un mode d'appréhension militant tandis que la seconde participe plutôt d'une pensée mystique.

Enfin, **les postulats de vision du monde, de cognition et d'interactivité** sont inhérents à l'entreprise même de reconstitution de MA.

5. Le choix de l'analyse topique

Nous venons de présenter en détail la méthodologie d'analyse topique que nous avons adoptée dans ce travail.

Le choix de cette méthode dépend tout d'abord de notre problématique générale. Nous cherchons à observer des concrétions signifiantes sculptées par le discours social. Nous l'avons dit, une des tâches essentielles de l'analyse du discours social est de rendre raison de régularités. Or, cette régularité est définitoire du topos. Le topos doit être vu comme une unité minimale de dialogisme ou au moins de partage de sens. Autrement dit, voir dans le discours social certaines formes récurrentes, c'est observer comment les individus, par répétition ou par conviction, se rangent derrière un certain mode d'intégration, ou, pour être plus individualiste, comment les individus divers réalisent des mises en sens similaires.

Ensuite, comme nous venons de le voir, l'analyse topique apparaît tout à fait congruente avec notre cadre théorique général puisqu'elle respecte l'ensemble des grands postulats de l'AD.

Le choix de l'analyse topique repose également et inévitablement sur la nature de notre corpus. Des textes très nombreux, souvent très courts, produits dans un genre de discours instable et par des locuteurs multiples nous imposent une entorse épistémologique. Impossible dans ces conditions de respecter à la lettre le postulat de textualité tel que peut le faire une analyse du discours linéaire classique. Celle-ci peut venir dans un second temps, en se concentrant sur certains commentaires remarquables, mais sa finesse n'est pas adaptée au repérage exploratoire des différents MA. La brièveté et la récurrence du topos en fait en revanche une unité aisément repérable, notamment dans de courts textes. Par ailleurs, un autre phénomène complexifie l'analyse argumentative linéaire. Celle-ci vise à reconstruire les visions du monde sous-tendant les discours, or il n'est pas rare que les commentaires présentent une certaine incohérence. Un même locuteur peut en effet enchaîner des propositions qui s'indexent sur des univers de sens éloignés. Sans un relevé topique préalable permettant de se former une connaissance de l'« interdiscours social », il est difficile de saisir, derrière la confusion, les différents MA de référence. Rien de bien étonnant pour l'analyste du discours : l'analyse est souvent une reconnaissance de la culture de l'analyste et de sa mémoire discursive (Paveau, 2013). L'analyse topique permet justement la constitution

desdites culture et mémoire. Le relevé topique permet de faire le lien dialogique entre les différentes parties des commentaires et ainsi de faire apparaître leur participation à des ensembles plus vastes que sont les modes d'appréhension.

6. Le relevé topique : synthèse

Pour résumer, l'analyse topique que nous avons menée est une recherche manuelle de récurrence de formes tant sémantiques que matérielles.

Aussi, le relevé topique sélectionne des éléments très divers. Dans le tableau 3, nous proposons à titre d'illustration quelques exemples de formes que nous avons pu relever. Peut-être¹⁰³ aurions-nous pu chercher à proposer une catégorisation des différents topoï plus précise sémantiquement mais il n'est pas certain que son coût conceptuel vaille son intérêt heuristique. Il faut bien voir que l'objectif principal du relevé topique est la reconstruction de MA, voire, plus primitivement encore, le repérage de récurrences discursives.

Rappelons encore une fois que la classification proposée dans le tableau 3 est strictement illustrative. Les interrelations sont évidentes et, plus généralement, ne voir un topos que comme une forme sémantique isolée est parfaitement réducteur. En effet, le topos est toujours pris dans une dimension argumentative bien plus large. Ainsi, *medminimisent* n'est pas une simple description du monde. Dire que les médias minimisent la catastrophe revient pêle-mêle, non exhaustivement, et selon les contextes à :

- condamner ce choix éditorial qui leur est prêté (topos axiologique).
- supposer qu'il est volontaire et ainsi sous-entendre qu'il a pour but de protéger des intérêts politiques et/ou financiers (topos narratif).
- rejeter le nucléaire (topos axiologique voire déontique).

Ce topos en convoque ainsi implicitement d'autres (*SUSP*, *argent>humain*, *need sdn*, *nuc=danger*, entre autres) et plus généralement encapsule un ensemble de micro-récits. Nous avons cherché dans le relevé à respecter au mieux ce dialogisme constitutif. Cependant, ce n'est qu'une approche interprétative plus poussée qui nous permettra plus tard de traiter efficacement cette dimension.

¹⁰³ Et ce n'est même pas sûr, le formalisme linguistique montrant parfois ses limites en proposant des catégories soit fourre-tout, soit ad hoc.

Tableau 3. Les différentes catégories de topoï

Topos descriptif/ Ontologique	*jpn=courageux*	<i>Quel malheur pour un peuple si courageux !</i> (Andy, LP)	Nous avons ici un topos assertant une vérité sur l'état du monde. Enoncé ontologique s'il en est : les Japonais <i>sont</i> courageux.
	medminimisent	<i>Mais quelle manie avez vous donc à la Rue, de relayer des informations que tous les observateurs imaginent fantaisistes... dans le but ridicule de 'minimiser' la catastrophe Nationale au Japon.</i> (Yvon le Zébulon, RUE)	La séquence n'est ici pas attributive mais tout aussi descriptive et factuelle : les médias minimisent la catastrophe. C'est également bien sûr une position de « rectification du discours d'information médiatique » (Calabrese, 2014) et éventuellement une forme de suspicion à l'endroit de la sphère politico-médiatique.
Topos matériel	*peuple*	<i>Quel malheur pour un peuple si courageux !</i> (Andy, LP)	C'est ici l'usage du signifiant « peuple » qui est relevé. En effet, il contraste avec des termes comme « la population japonaise » ou tout simplement « les Japonais » car il va pour sa part très souvent de pair avec l'expression de condoléances aux victimes. Il nous semble donc marqué. Nous expliquerons plus loin en quoi.
Topos de ton	*anticatastrophisme*	<i><u>Attendez !</u></i> <i>ce <u>n'est pas</u> le coeur de la centrale qui est en train de fondre !</i> <i>C'est le liquide de refroidissement qui s'est échappé (pour diminuer la pression)</i> <i>On ajoute de l'eau de mer mais le problème est que les pompes sont en panne à cause du tremblement de terre... <u>Alors cela prend du temps.</u></i> <i><u>N'affolons pas les ménagères !</u></i> <i><u>Je sais qu'il faut faire de l'audience mais quand même !</u></i> (Télémate, RUE)	Cette forme topique est sans doute la plus sujette à caution. Nous souhaitons signaler en la relevant que certaines énonciations se distinguent par un « ton » caractéristique. Difficile de donner une définition plus précise de ce qui relève du style et repose sur des empan textuels plus larges que les autres formes topiques relevées jusqu'à présent. Dans l'exemple ci-contre, chaque segment souligné participe d'une volonté clairement anticatastrophiste du locuteur. Le ton didactique du second paragraphe est à ce titre également notable.
Topos déontique	*comprendre*	<i>Duflot qui veut un référendum sur le nucléaire alors que la part d'experts en la matière dans la population française est infime, ça me fait bondir</i> (erwan29, EXP)	Nous appelons topos déontique les expressions d'obligation. Nous y incluons tant les obligations morales générales que les injonctions à l'action. Ici, *comprendre* regroupe tout ce que l'on peut gloser par « il faut avoir des connaissances poussées sur un

			« sujet pour pouvoir en traiter ».
Topos évaluatif/ Axiologique	*argent>humain*	<i>Il est honteux en effet que la bourse soit systématiquement mise en avant dès qu'un drame se produit dans le monde. Nous payons cher la déshumanisation de notre société, très cher... (Redroom, RUE)</i>	Ce type de topos souligne la construction d'une valeur, c'est-à-dire d'un objet de discours investi axiologiquement et éventuellement hiérarchisé avec d'autres. Ici c'est la valeur « humain » qui est mise en balance avec la valeur « argent ». Le constat de la domination de la seconde est alors critiquée.
Topos narratif	*nuage*	<i>Le vent était à l'est et le temps était clair et ensoleillé en ce premier WE de mai 86... ! .../... à 100 ou 200 mètres du nuage qui attendait gentiment du côté belge de la frontière et à qui on avait dit 'couché et ne bouge plus'.... j'ai brusquement ressenti qu'on nous prenait pour des cons ! (busta.robert, RUE)</i>	Comme nous l'évoquons plus haut en traitant du postulat de textualité, certains topoï recouvrent des narrations ou des séquences narratives. *nuage* enregistre ainsi les très nombreuses références à l'épisode, plus ou moins avéré, durant lequel les autorités françaises auraient indiqué que le nuage radioactif expulsé lors de l'explosion de la centrale de Tchernobyl ne passerait pas la frontière française.
Topos thématique	*polfr*	<i>Les affirmations lénifiantes et mensongères de NKM et Besson hier sur toutes les chaînes sont à l'image de notre classe politique UMPS...(skipy le grand gourou, 20M)</i>	Les topoï thématiques correspondent à ce que l'on peut appeler un « sujet connexe ». Les événements de Fukushima font parler, certes, mais les thèmes des discussions qui s'en suivent sont significatifs de certains modes d'appréhension spécifiques ou au moins de phénomènes d'association qui méritent investigation. Ici, le fait de ramener immédiatement la catastrophe à des considérations de politique française marque sans doute une forme de monomanie militante. Les deux topoï matériels *lénifiant* et *UMPS* sont d'ailleurs typiques d'une certaine parole militante.

7. Relevé topique qualitatif vs quantitatif

Précisons pour terminer que nous devons différencier deux types de relevés topiques dans notre travail. Le premier, que l'on dira qualitatif, effectué au plus près des textes et avec la plus grande précision possible, est celui qui a servi pour l'étape de reconstruction des MA. Le second, que l'on dira quantitatif, tendant à écraser des différences entre topoï mais permettant des comptages significatifs, est celui qui a été utilisé pour effectuer la première approche du corpus dont nous allons présenter les résultats tout de suite.

En fait, le relevé topique que nous avons effectué pour la reconstruction des MA se trouve être trop fin. Ce relevé « lâche » n'est en fait pas constitué uniquement d'items mais également de diverses gloses et de commentaires. De plus des différences relativement ténues entre items sont marquées. Cependant, en voulant trop respecter la singularité de chaque texte, nous nous interdisons de tenir des propos quantitatifs sur notre corpus. Dans un travail « humain », nous pouvons nous permettre de distinguer *godzilla* et la nature se *venge*. Tout en gardant à l'esprit la proximité de la narration derrière ces deux formes, rendre visible la diversité des instanciations est primordial dans une optique de caractérisation fine. Cependant, l'inconvénient de ce parti pris est qu'il rend toute approche quantitative illisible. Pire, il est proprement rédhibitoire à l'analyse distributionnelle¹⁰⁴ qui demande un seuil minimum d'occurrences par topos pour devenir significative. Or, relever des items permet des comptages dont il aurait été dommage de se passer. Pour cette raison, nous avons dans un second temps opéré une réduction de notre relevé en effectuant divers regroupements. Par exemple, les deux topoï susmentionnés, et d'autres similaires, sont regroupés sous le topos unique *venge*. Plus largement, un grand nombre d'éléments par ailleurs intéressants sont laissés de côté pour ne garder que les plus pertinents dans le cadre d'un regard panoramique sur le corpus. La section suivante décrit et discute les résultats de cette approche.

¹⁰⁴ Celle-ci participe de la deuxième phase de l'analyse topique, à savoir la reconstruction des MA, nous la détaillons dans le chapitre suivant.

SECTION 2. RESULTATS DE L'ANALYSE TOPIQUE ET DISCUSSIONS

Dans le but d'obtenir une vue d'ensemble du contenu de notre corpus, nous avons effectué une réduction du nombre de topoi ainsi qu'un comptage comparatif des occurrences entre sites de presses.

Cette première entrée permet deux choses : d'une part obtenir un rapide aperçu des grandes idées circulant autour de l'accident de Fukushima et d'autre part proposer quelques remarques comparatives sur le contenu des tableaux de commentaires. Ce deuxième point n'est pas l'objectif principal de ce travail de thèse, néanmoins, les commentaires d'actualité restent un matériau peu investigué académiquement et tout élément de connaissance à leur sujet est bon à prendre.

1. Présentation du corpus pour l'analyse topique

Pour effectuer notre première approche du corpus, nous avons réduit celui-ci à seulement 5 sites de presse et avons exclu certains tableaux. Les résultats qui suivent proviennent du relevé topique quantitatif effectué sur les tableaux de commentaires de : *Rue89.fr* (RUE), *Le Monde.fr* (LM), *Le Figaro.fr* (FIG), *L'Express.fr* (EXP) et *20minutes.fr* (20M). Ces titres ont été choisis pour le spectre idéologique relativement large de leur ligne éditoriale et la diversité de leur statut. Nous en avons proposé une description détaillée au chapitre précédent.

Nous avons par ailleurs sélectionné des commentaires faisant suite à l'annonce du tsunami et des premiers incidents à la centrale de Fukushima. Dans cette optique, les commentaires analysés sont ceux des premiers articles « live » annonçant la catastrophe sur chaque média.

Notre corpus se compose ainsi ici d'un live *Rue89.fr*, *le Figaro.fr* et *Le Monde.fr*, de deux pour *20minutes.fr* et de 3 pour *l'Express.fr*. Le tableau 4 donne quelques caractéristiques remarquables de ce corpus.

On peut voir dans le tableau 4 une disparité importante dans le nombre de commentaires par site. Cela est dû au fait que certains sites possèdent une communauté de commentateurs plus active que d'autres. La deuxième colonne indique le nombre de topoi relevés par site. La troisième colonne montre pour sa part une différence assez importante dans le nombre de

topoï par commentaires. C'est-à-dire qu'en moyenne, un commentaire comporte 2,2 topoï sur *Rue89.fr* et 3,8 sur *l'Express.fr*.

Tableau 4. Corpus analyse quantitative : grandes caractéristiques

	Commentaires	Topoï	Topoï/commentaires
RUE	560	1217	2,2
FIG	493	1278	2,6
LM	200	636	3,2
EXP	178	681	3,8
20M	240	627	2,6

Cette différence, bien que mineure, peut s'expliquer par le fait que les prises de position pronucléaires sont plus rares sur *Rue89.fr* que sur les autres sites, or, c'est en général dans l'interaction conflictuelle que les arguments – et donc les topoï¹⁰⁵ – sont accumulés. Les commentateurs sur *l'Express.fr* s'engagent pour leur part plus fortement dans le débat pro/anti. On observe ainsi d'assez longs argumentaires qui augmentent drastiquement la moyenne de topoï par commentaires. Dans l'ensemble, et à la lecture traditionnelle, il ne semble pas y avoir de différence remarquable du point de vue de la longueur ou de la complexité topique des commentaires sur les 5 sites.

Ces présentations d'usage étant faites, proposons un premier aperçu du contenu général du corpus.

2. Vue topique d'ensemble

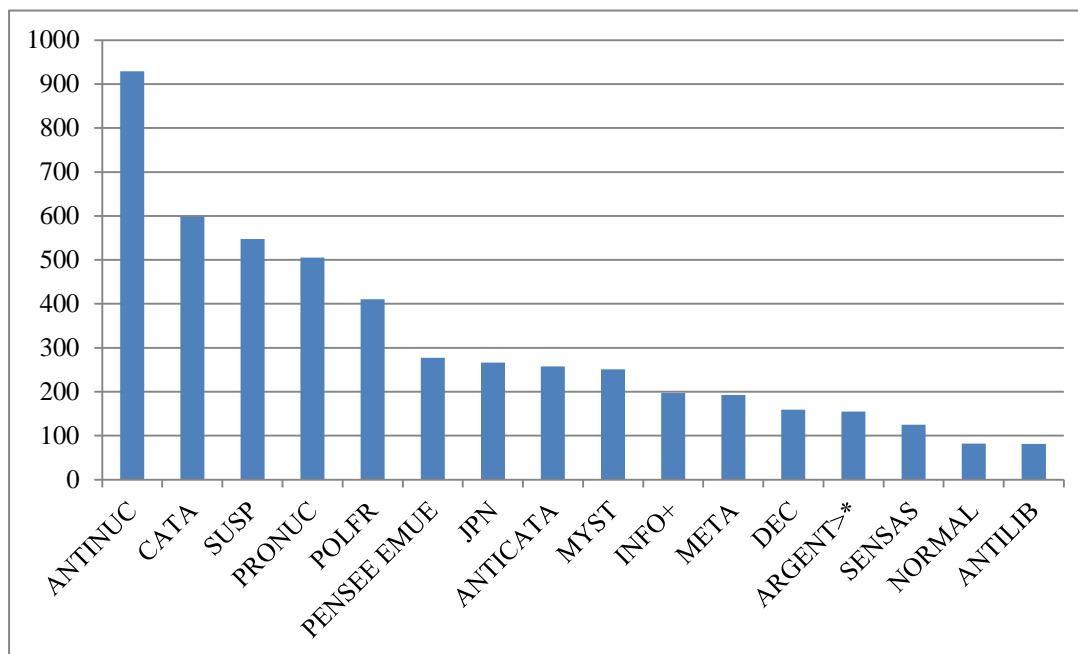
La figure 4 donne un premier aperçu du contenu des tableaux de commentaires. Chaque barre correspond au regroupement d'un ensemble de topoï (cf. annexe USB2 pour le détail). Les chiffres sont en valeurs relatives (les résultats en valeurs absolues sont sensiblement identiques).

Avant toute chose, il nous faut bien rappeler que nous avons étiqueté les topoï et non les commentaires. Autrement dit, l'ensemble des topoï antinucléaires composant la première barre de l'histogramme pourrait n'avoir été énoncés que dans un seul et même (et long !) commentaire. Il faut donc se garder de certaines interprétations hâtives : un nombre équivalent de topoï pro et anti ne signifierait pas qu'autant d'internautes énoncent des topoï

¹⁰⁵ Il faut ici noter que notre relevé est particulièrement attentif aux topoï pro- et antinucléaires. De fait, le relevé est plus précis sur cette thématique. La différence de topoï/commentaire est donc en partie un artefact de notre problématique.

pro et anti. Ces chiffres sont une mesure des topoï présents dans l'ensemble du corpus et ne tiennent donc pas compte des énonciateurs. Cependant, le nombre moyen de topoï par commentaire (entre 2,2 et 3,8) et le fait que nous n'avons jamais codé deux fois le même topos dans un commentaire impliquent que les proportions ne sont pas si déséquilibrées.

Figure 4. Corpus analyse quantitative : vue d'ensemble



Ainsi, ces données restent un bon indicateur de la tendance moyenne des propos des internautes. De plus, et il est bon de le faire remarquer, cette interprétation est congruente avec l'impression générale laissée par la lecture du corpus. Enfin, signalons que les plus basses fréquences (NORMAL et ANTILIB par exemple) ne sont basses que par rapport aux plus hautes. Autrement dit, ces deux ensembles de topoï restent particulièrement remarquables dans le corpus : ils apparaissent en moyenne dans 5% des commentaires.

3. Analyse de l'histogramme

Que peut-on donc tirer de ce premier histogramme ?

Le groupe ANTINUC comprend l'ensemble des topoï antinucléaires, de la critique de l'énergie atomique à l'appel aux énergies renouvelables. On voit qu'il est de loin le plus représenté dans notre corpus : l'accident de Fukushima fait parler de nucléaire, ce n'est pas étonnant, mais il fait principalement parler de nucléaire d'un point de vue politique. Nous confirmons ainsi ce que nous avançons dans la discussion théorique sur les commentaires

d'actualité (cf. chapitre 3, section 2.2.5.) : ceux-ci sont le lieu d'une parole fortement marquée politiquement¹⁰⁶. De plus, on remarque que le ton général n'est pas favorable à la technologie nucléaire. Cette observation doit cependant être nuancée ici car le groupe ANTINUC comprend le topos **nuc=danger**. Celui-ci est évidemment très récurrent eu égard aux circonstances, mais n'est pas forcément marqué politiquement. Il peut en effet être énoncé comme une critique envers le nucléaire, mais également comme une simple assertion de fait. C'est en ce sens très souvent un topos ontologique et non forcément axiologique¹⁰⁷. En cette qualité, il entre régulièrement dans des structures concessives, et donc pronucléaires, du type « le nucléaire est dangereux mais indispensable ». Ceci étant, comme nous allons le voir, d'autres regroupements saillants sont également marqués antinucléaire. Bien qu'il soit possible d'imaginer que l'effet disruptif de l'accident tend à faire pencher les positions du côté anti, au moins temporairement, il n'en reste pas moins que la méfiance à l'endroit de la technologie de l'atome semble assez fortement imprégnée dans le discours social.

Le groupe CATA englobe les topoï qui commentent l'événement avec une tonalité catastrophiste. On y retrouve deux topoï de ton très présents dans le corpus (**inquiet** et **catastrophiste**), des topoï descriptifs de l'état supposé de la situation (**hors de contrôle** ou **bricolage**), la comparaison récurrente à Tchernobyl ainsi que les très indicielles¹⁰⁸ peurs de la fuite, de la radioactivité et de la fusion. L'importance du groupe CATA dans le corpus montre que nombreux sont les commentaires à présenter une posture descriptive teintée d'inquiétude. On ne peut par ailleurs pas manquer de remarquer que les topoï CATA, en dirigeant une forte émotion négative vers la technologie nucléaire, soutiennent souvent des positions anti (et en sont donc eux-mêmes dialogiquement chargés). Des enchaînements tels que « la radioactivité qui s'échappe est une chose horrible donc il faut sortir de cette technologie mortifère » sont ainsi légion. On pourra cependant arguer que c'est là une opinion proférée sous le coup de l'événement et qu'elle ne représente pas celle qui sera exprimée dans des moments cognitifs plus stables. Enfin, il faut remarquer que ce ton général largement catastrophiste est sans doute nourri par le fait que les très impressionnants dégâts dus au

¹⁰⁶ Nous entendons ici politique au sens large de « questionnement sur la vie de la cité ».

¹⁰⁷ Il est en ce sens particulièrement intéressant. Dans le passage de l'une à l'autre des catégories se joue un changement de paradigme important : d'un côté le danger comme insupportable, de l'autre le danger comme inévitable.

¹⁰⁸ Nous entendons par là le fait que certains termes semblent ouvrir un monde fortement chargé émotionnellement sans pour autant que celui-ci ne soit clair pour les locuteurs. Ici, la « fuite nucléaire », la « radioactivité » et la « fusion nucléaire » font office de déclencheurs de forte inquiétude (sans doute nourrie par la mémoire mêlée de Tchernobyl, Hiroshima, Nagasaki et par la culture littéraire et cinématographique sur le sujet) alors même que la complexité de ces sujets n'est en aucun cas prise en compte. Nous revenons sur le sujet dans la description du MA mystique.

séisme et au tsunami se confondent largement avec les images de la catastrophe nucléaire en cours. Ce mélange est certes inévitable puisque les deux événements – s'il y a lieu de les séparer – sont concomitants spatialement et temporellement, mais on ne peut ignorer l'effet de renforcement des traitements journalistiques. D'une part à l'heure du direct vidéo généralisé et de l'information en continu, une fuite nucléaire manque de force visuelle. Une fois montrées en boucle les images de l'écroulement du toit de chacun des bâtiments réacteurs, la caméra manque de scènes percutantes à diffuser. D'autre part, on ne peut ignorer la tendance à la spectacularisation de l'information qui contribue à entretenir plus ou moins consciemment la confusion entre images apocalyptiques post-tsunamis et péril nucléaire. Par exemple, nombreux sont les articles à titrer sur les risques dans les centrales et à afficher une photo montrant la désolation des terres submergées. Ce point est parfois relevé par les internautes, mais cela reste rare : *« N'est-il pas déontologique dans le monde du journaliste de prendre une image en accord avec le titre ? Vous titrez sur le "risque" nucléaire, la course contre la montre pour éviter le "désastre", et vous montrez des japonais qui protègent leur concitoyen de leurs (propre) virus par un masque, une image des plus classiques lors d'un gros rassemblement au Japon surtout dans de si mauvaises conditions (nuits hors de chez soi, dans le froid, pas de médicament, etc.). A minima mettez une légende... »* (didier, LM).

Le troisième ensemble topique le plus représenté dans notre corpus est SUSP. Remarquons premièrement que le topos *SUSP* qu'il comprend se situe également au sommet de la table de fréquence du corpus (cf. annexe USB2). Le fait que ce sentiment d'une cassure nette entre un peuple impuissant et une élite malhonnête soit aussi répandu n'est sans doute pas anodin. C'est en un sens une démonstration par les discours d'une forme de « désenchantement du politique ». Si ce diagnostic est parfois posé hâtivement, nous avons là, sur un sujet qui ne l'appelle pas forcément, l'expression d'une défiance forte à l'égard des sphères politiques et économiques. Dans le cadre de Fukushima, cette importante présence de la suspicion s'explique entre autre par la ressemblance de la catastrophe avec celle de Tchernobyl. Le topos *nuage*, qui affirme le mensonge du gouvernement français quant au passage du nuage radioactif au-dessus de l'hexagone, participe ainsi largement à fournir l'atmosphère de doute vis-à-vis des déclarations officielles. Cette atmosphère est également alimentée par des considérations d'ordre socio-économiques typiques de l'argumentation militante : les lobbys économiques œuvreraient dans l'ombre pour obtenir diverses faveurs pécuniaires ou politiques (*lobby=puissants*). Cela va de la minimisation sciente de la catastrophe dans les médias (*medminimisent*) pour ne pas impacter l'industrie nucléaire à diverses manœuvres

occultes pour empêcher le développement des énergies renouvelables (*lobby=empêche*). Ces assertions flirtent sans doute parfois avec une pensée conspirationniste mais nous avons fait le choix de marquer celle-ci d'un autre topos *CPL* et de ne pas l'inclure dans SUSP. En effet, le conspirationnisme, qui trouve un fabuleux terreau de développement sur le net puisqu'il permet aux paranoïdes du monde entier de réunir leurs forces pour co-construire un univers à la fois simpliste et absolument cohérent¹⁰⁹, ne se résume pas à la forme sémantique que nous proposons plus haut. Le conspirationnisme au sens fort présente des caractéristiques spécifiques (Keeley, 1999) : il vise à dévoiler au grand public sur le ton de la révélation l'existence d'un groupe uni, puissant et occulte qui œuvrerait à l'achèvement d'un but unique et méphistophélique (Taguieff, 2005). Il emploie pour cela forces preuves irréfutables sous la forme de vidéos amateurs, de documents confidentiels ou d'interprétations de lapsus révélateurs. Il débusque ainsi les incohérences dans les discours officiels et démontre une supercherie savamment orchestrée à grande échelle. Les topoï de SUSP n'entrent pas vraiment dans ce genre de schème complexe. Ils consistent simplement à remarquer que la classe politique est prise dans des contraintes qui impliquent que la transparence et le bien commun ne sont pas toujours l'horizon premier de ses actions. Ces remarques somme toute psycho-sociales ne relèvent pas pour nous du conspirationnisme¹¹⁰. Enfin, SUSP, tout comme CATA, entre souvent dans des argumentaires antinucléaires. C'est par exemple le cas lorsque les élites sont suspectées de minimiser la catastrophe ou de cacher des incidents passés pour protéger une industrie nucléaire nocive mais rentable. Ou encore lorsque l'inefficacité des solutions de remplacement renouvelables est mise sur le compte d'une entreprise de ruine du secteur organisée par le lobby du nucléaire. Ce troisième groupe très présent est donc encore une fois une marque de rejet vis-à-vis de l'énergie atomique.

Comme son nom l'indique, PRONUC regroupe l'ensemble des topoï pronucléaires, il arrive en 4^{ième} position des groupes les plus représentés dans le corpus. Il confirme que la thématique du débat nucléaire est centrale après Fukushima. Cette remarque peut paraître évidente mais nous verrons qu'il existe bien des modes d'appréhension pour lesquels les événements n'invitent absolument pas à la mise en question du nucléaire. Par ailleurs, si nous laissons

¹⁰⁹ La pensée paranoïaque présente en effet, et peut-être paradoxalement, la caractéristique d'être une des plus rationnelles qui soit : tout s'y explique et tout y a un sens puisqu'au fond, tout est organisé méthodiquement par une omnipotente causalité diabolique. Comme le dit Clifford Geertz (1973:18, nous traduisons) « il n'existe rien d'aussi cohérent que le monde d'un paranoïaque ou l'histoire d'un escroc ». Version originale : « there is nothing so coherent as a paranoid's delusion or a swindler's story ». La paranoïa est sans doute le plus parfait des structuralismes, on n'y trouve jamais ni contingence ni incohérence.

¹¹⁰ Sauf à considérer comme Park Jung Ho et Jin Chun Sang (2011) que la sociologie critique est une forme de conspirationnisme !

entendre jusqu'ici que la balance semblait globalement pencher contre le nucléaire civil, ce groupe vient nuancer cette idée. En effet, bien que les sentiments diffus de peur (CATA) ou de méfiance vis-à-vis des élites (SUSP) concourent à former une opinion plutôt défavorable, lorsque le débat s'engage plus précisément sur la question politique du choix du mode de production d'énergie, les positions sont plus équilibrées. Elles continuent certes à être globalement hostiles, mais la présence saillante du groupe PRONUC met en lumière un phénomène qui est clair à la lecture du corpus : les discussions fonctionnent beaucoup sous la forme de paires initiées par un déclencheur. Ainsi, dès qu'un internaute affirme haut et fort qu'il faut sortir du nucléaire, il s'en trouve toujours un autre pour l'interpeler et lui demander ce qu'il peut bien avoir d'autre à proposer comme solution. Lorsqu'un commentaire dénigre ouvertement les énergies renouvelables, un défenseur attiré lui répond toujours armé de chiffres probants. Autrement dit, et ce n'est pas une surprise, le débat polarise. De fait, on retrouve une importante proportion d'arguments pro et anti en interaction dans le corpus, ce qui confirme son intérêt pour notre entreprise générale. À noter par ailleurs que nous avons inclus le topos *écologos-* dans le groupe PRONUC. Ce topos très répandu consiste à critiquer violemment toutes les positions qui sont reconnues comme « écologistes ». La posture catastrophée et moralisatrice de l'« écolo » tend en effet à le vouer aux gémonies. Ce topos tient une place importante dans le corpus, nous y reviendrons donc largement.

POLFR est un groupe thématique qui dénote une forte propension des internautes commentateurs à traiter les événements de Fukushima sous l'angle de la politique française. Les réactions qu'il regroupe ne traitent pas vraiment de nucléaire mais interprètent les faits et gestes de la classe politique française en termes d'électoratisme et de manœuvres politiciennes. Il est probable qu'il faille voir là moins une tendance générale du discours social qu'un particularisme de la population locutrice dans notre corpus. En effet, on peut imaginer que les amateurs de commentaires d'actualité sont également plus ou moins amateurs de discussions politiques. On sait par exemple que la consommation d'actualité et la discussion politique vont souvent main dans la main (Shah et al., 2005). Toutefois, la *horse race politics* dont les médias abreuvent le discours social n'est sans doute pas étrangère au phénomène. Dans tous les cas, l'événement est dans notre corpus souvent prétexte à critiquer les politiciens français : on raille les déclarations gouvernementales d'Eric Besson ou de Nathalie Kosciusko-Morizet (évidemment suspectés de mensonge par la mémoire tchernobylenne), on en profite pour égratigner assez gratuitement le chef de l'Etat dans une forme de monomanie agressive, et on vilipende les réactions du parti écologiste vues comme

de la récupération politique. Ces nombreuses réactions négatives renforcent, après SUSP, le sentiment de défiance générale qui ressort du corpus : dans l'immense majorité des cas, évoquer les hommes et les femmes politiques se fait sur un ton très critique.

Le groupe PENSEE EMUE comprend tous les témoignages d'affection, de solidarité, de condoléances, les vœux de courage et de prompt rétablissement exprimés envers la population japonaise. Ils font principalement suite aux dégâts causés par le séisme et le tsunami bien que, comme nous le signalons plus haut, ceux-ci se mélangent quelque peu avec l'accident nucléaire. Ces expressions fortement marquées émotionnellement ont la particularité de constituer des commentaires relativement courts. Généralement, les internautes qui les énoncent se refusent plus ou moins explicitement à prendre part à un quelconque débat politique qu'ils trouvent indigne (*indignité*) ou prématuré (*un temps pour tout*) : « *Avant de penser débat pro/anti nucléaire ou responsabilités je pense aux japonais et aux personnes sur l'archipel: courage tenez bon!* » (SG, LM). Pour toute une partie des commentateurs, le recueillement semble alors être la seule réaction appropriée à l'événement. Trois types de positionnement peuvent néanmoins être délimités derrière cette attitude. On peut tout d'abord y voir la constitution d'un advenant collectif de troisième ordre (Arquembourg, 2011:33). Si « des sujets collectifs peuvent naître au travers des actes par lesquels ils répondent à un événement qu'ils n'ont vécu qu'à distance mais qui les touche au cœur de ce qu'ils croient ou pensent, [et des] manières de concevoir le monde et leurs liens avec les autres » (*Ibid.*), peut-être peut-on considérer que ces réactions de composition collective remplissent un rôle de réduction de la distance entre les sinistrés et les épargnés, à l'instar de ce que peut faire le don ou l'entraide¹¹¹. Deuxièmement, il est possible de voir une forme de *slacktivism* (Morozov, 2009) derrière ce que certains internautes considèrent comme de la « solidarité à bon marché »¹¹². Se contenter d'exprimer son soutien moral aux victimes du tsunami ou de la menace nucléaire serait une manière de se dédouaner d'actions plus coûteuses comme apporter une aide physique ou réfléchir à des solutions politiques pour que de telles situations ne se reproduisent pas. Enfin et troisièmement, on remarque à la lecture du corpus, que les

¹¹¹ On remarquera d'ailleurs à ce propos que syntaxiquement, les seuls verbes tri-actanciels sont les verbes de dire et les verbes de don (de transmission). Ainsi, dire son soutien à quelqu'un est comme donner quelque chose à quelqu'un : dans une interlocution fictive, internautes et sinistrés se voient rapprochés par une forme de partage.

¹¹² Voici le genre de réponse que reçoivent parfois les internautes qui s'indignent de voir les autres commentateurs parler de politique nucléaire plutôt que d'exprimer leur soutien aux victimes : « *Oui, elles [les victimes de la menace nucléaire] doivent être contentes que des personnes posent les vraies questions pour leurs propres avenir au lieu de ceux qui versent en permanence dans le compassionnel larmoyant qui ne mange pas de pain mais donne bonne conscience* » (Nurbs, RUE).

topoi de PENSEE EMUE sont souvent utilisés comme une sorte d'injonction morale pour discréditer tout embryon de débat sur l'énergie nucléaire. Loin de ne faire qu'exprimer une émotion, sans doute réelle par ailleurs, ils cooccurrent souvent avec des topoï pronucléaires comme dans l'exemple suivant : « *la situation des centrales Japonaises est très préoccupante et récupérée d'une manière pas très décente* [^{*}indignité^{*}] *par certains qui espèrent une augmentation des votes en faveur de leur parti dimanche prochain en France.* [^{*}printemps^{*}] [...] *Peut on à la fois prôner le tout électrique (transports compris) et ne pas mettre en face: Comment produira t on l'électricité nécessaire??* [^{*}quoi d'autre ?^{*}] *SVP.. le me dites pas avec des éoliennes et des panneaux solaires ou alors regardez avant le bilan énergétique* [^{*}ER=pas efficace^{*}] *et dites moi quand ils produisent et combien il faudrait d'éoliennes pour produire la totalité des besoins et quelle surface cela représenterait* [^{*}ER=tapisser^{*}] » (ancien, EXP). Nous y reviendrons dans la reconstruction des MA (chapitre 5, section 2).

JPN rassemble les innombrables topoï attributifs concernant les Japonais (les Japonais sont dignes, courageux, travailleurs, solidaires, etc.). Il est en effet surprenant de voir à quel point Fukushima amène les internautes à prêter divers qualificatifs laudatifs au « peuple japonais ». Trois grandes raisons pourraient expliquer cette tendance forte : 1) l'exotisme que représente le Japon vu de l'Europe (Honoré, 1994) 2) la routinisation de l'expression de cet exotisme opérée par les médias (*Ibid*:52) qui semble contaminer le discours profane¹¹³ et 3) une sorte de malaise identitaire qui pousse à construire en miroir l'identité de l'Autre rêvée. Sur ce troisième point, on observe en effet que dans notre corpus, la valorisation des Japonais va très souvent de pair avec la dévalorisation des Français. Le topos ^{*}en France^{*} apparaît ainsi régulièrement à la suite d'une ode à la solidarité et au courage japonais : « *Il y a quelque chose qui m'a frappé à la vision de ces images, évidemment, l'ampleur de la catastrophe, mais surtout, surtout, la dignité de ce peuple japonais, sa retenue, son courage face à l'épreuve,... en France, on serait déjà en train de faire grève et de gueuler contre le gouvernement.* » (Pierrrrre, RUE). Au-delà de cette considération sans doute un peu psychologisante, JPN révèle incontestablement la prégnance de la vision identitaire du monde chez certains internautes. Que cette identité soit attribuée à la culture ou à la nature, considérer le ^{*}peuple^{*} japonais (topos de forme remarquable) comme une catégorie close possédant une essence spécifique et stable est représentatif d'une appréhension identitaire des

¹¹³ Jean-Paul Honoré voit la cause de cette exotisation routinière du Japon dans quelques pratiques journalistiques bien connues : exhiber des différences serait plus incitatif que montrer des similarités, le lectorat attendrait qu'on satisfasse sa curiosité d'Ailleurs et l'association Japon/étrangeté s'auto-engendrerait car on ne touche pas à une recette qui fonctionne (Honoré, 1994:52).

groupes humains. Enfin, il faut également voir dans cette forte présence de remarques identitaires sur les japonais un sentiment de proximité civilisationnelle qui ne s'exprime pas forcément lorsque d'autres pays, plus pauvres, sont touchés par le même type de catastrophes. En effet, le Japon est certes exotique, mais il est à la pointe du progrès industriel, technologique et financier. Il partage ainsi nombre de caractéristiques de la « grandeur » occidentale. Dès lors, le voir bousculé est d'autant plus surprenant et inquiétant que cela rappelle aux occidentaux leur propre fragilité. Ce phénomène explique peut-être en partie la récurrence de JPN dans le corpus.

Le groupe MYST possède la particularité de comprendre un ensemble de topoï caractéristique d'un des MA : le MA « mystique ». Nous ne rentrerons donc pas ici dans ses détails car il est largement développé plus loin. Posons simplement que ce sont là des topoï dénotant une vision animiste du monde où l'Humanité et la Nature sont deux entités homogènes jouant un rôle dans l'économie générale de l'univers. La première, vaniteuse, s'enorgueillit d'une Science qu'elle croit naïvement être le seul moyen d'accès valide à la connaissance et provoque la seconde, toute puissante, qui lui envoie des avertissements (guerres, crises économiques, catastrophes naturelles) qui, ignorés, présagent d'un avenir bien sombre. Il va sans dire que cette position va presque systématiquement de pair avec un positionnement antinucléaire. On notera de plus que toute extravagante que puisse sembler cette narration ésotérique, sa présence en 8^{ième} position des groupes les plus représentés est significative de sa prégnance dans l'ensemble du corpus. Contre les préjugés rationalistes, il faut voir ici un signe du fait que notre civilisation occidentale n'est en aucun cas déliée de ses mythes : « l'emprise sociétale universelle de la science et de la technique n'a en tout cas aucunement tari ces phénomènes résurgents – comme les positivistes de jadis se flattaient qu'elle ferait automatiquement » (Angenot, 2012a). Ainsi, les « religiosités kitch » (primitivisme, orientalisme, occultisme) ainsi que « les religions à la carte » voient leur côte de popularité augmenter régulièrement tandis que « le marché pour l'adolescent occidental carbure à la nostalgie du magique : voir le succès de Harry Potter, du Seigneur des anneaux etc. La nouvelle "culture jeune" nourrit une passion, juvénile justement, pour la sorcellerie, les fétiches et les talismans, pour le paranormal, passion portée par les jeux électroniques et par des blogs que le monde adulte s'obstine à négliger de prendre en considération. » (*Ibid.*). Nous confirmons ici que, même sous des formes non explicitement fictionnelle, le magique garde une place dans notre discours social, du moins autour de Fukushima, comme le montre l'importance du groupe MYST.

INFO+ marque les commentaires ou les passages des commentaires à visée informative. En effet, il n'est pas rare que des internautes viennent apporter des compléments d'information en postant des liens vers d'autres sites ou en faisant part de leurs connaissances personnelles. Dans le second cas, il faut néanmoins reconnaître que le phénomène relève plus souvent de la mise en scène d'un soi « sachant » que d'un comportement altruiste de participation à une communauté épistémique. Ainsi, certains internautes proposent des descriptions techniques des événements en cours à la centrale mais le ton employé, le contenu parfois douteux, ou les corrections apportées par d'autres « experts » laissent planer le doute sur les intentions des descripteurs. Au vu de ces remarques ainsi que de la position reculée d'INFO+ sur l'histogramme¹¹⁴, il est possible de mettre un frein à certains optimismes sur le « journalisme participatif » (Gillmor, 2004). Bien que le discours des commentaires soit constitutivement hybride (les registres « de l'opinion, très modalisée, et celui du savoir, à modalisation zéro » (Calabrese, 2014) se confondent largement) et que notre relevé d'INFO+ n'était attentif qu'aux descriptions les plus factuelles, force est de constater que les sections commentaires sont loin de constituer des communautés épistémiques homogènes. Autrement dit, les internautes sont loin d'œuvrer unanimement à la co-construction d'un savoir informationnel. Cela arrive, certes, mais cette pratique est très minoritaire. Laura Calabrese relève ainsi trois grandes compétences du discours des commentaires : « se prononcer sur l'actualité (en mêlant énoncés modalisés et informationnels), surveiller le discours d'information et réactualiser le contrat de lecture avec le journal » (*Ibid.*) auxquelles nous ajouterions au moins une quatrième, faire émerger des sujets connexes et en débattre¹¹⁵.

Le groupe META comprend les topoï métacommunicationnels, c'est-à-dire ceux qui portent un jugement non sur les choses mais sur la manière d'en traiter. Ils relèvent ainsi pour la plupart du MA que nous nommons « scientifique ». Les internautes exhortent leurs concitoyens à se renseigner sur les sujets qu'ils abordent, à se départir de leurs émotions spontanées, à prendre du recul sur l'événement, à ne pas le juger dans la précipitation, à valoriser les informations émanant de sources scientifiques, etc. Nous reviendrons sur la question dans la reconstruction des MA, mais il est clair que se confondent ici deux postures

¹¹⁴ On peut ajouter à cela le fait qu'un léger biais vient assez artificiellement gonfler la taille d'INFO+. Dans les commentaires de *20minutes.fr*, un long débat s'engage sur l'efficacité de l'iode stable pour lutter contre le danger des radiations nucléaires. Nombreux sont alors les internautes à venir apporter des compléments d'information factuels sur le sujet. Ce phénomène semble néanmoins contingent à la tournure particulière prise par les commentaires à ce moment, sur ce journal.

¹¹⁵ Débattre s'entend bien sûr dans un sens très large. Prendre position, ne serait-ce qu'en creux, vis-à-vis d'un phénomène est déjà à notre sens entrer en débat.

diamétralement opposées et pourtant capitales dans la construction d'une « démocratie dialogique » (Callon et al, 2001). On peut voir d'un côté dans ces consignes une recette utopiste mais sincère pour « bien penser » le politique. Une sorte de *folk* pragmadialectique (Van Eemeren et Grootendorst, 2004) fournissant les normes à même de penser et d'agir en citoyen éclairé. Si nous doutons personnellement de l'efficacité d'une telle entreprise dans sa version radicale¹¹⁶, chercher à proposer un cadre commun de discussion – sans pour autant le présenter comme le seul valable – reste louable et souvent nécessaire. D'un autre côté, de telles règles prennent le risque d'entrer dans un élitisme très managérial. Comme tous les codes, ils ont pour résultat (ou but) la confiscation des débats par des experts, souvent légitimés par leur seule maîtrise formelle, et que le psychanalyste Roland Gori (2013) nomme des « imposteurs ». On comprend donc aisément que les topoï META sont efficacement récupérés par la parole pronucléaire (bien que, nous le verrons, cette corrélation ne soit pas exclusive). Quoi qu'il en soit, on voit à la présence importante de ce groupe la diffusion sociale, sans doute opérée par l'école et l'élite intellectuelle, du bon usage dialectique.

Le groupe suivant, ANTICATA est en quelque sorte le symétrique de CATA : ses topoï présentent un ton anticatastrophiste et possèdent de ce fait une affinité importante avec l'argumentation pronucléaire. Il n'apparaît pas ici en début d'histogramme mais on peut remarquer que son topos dominant (le topos de ton *anticatastrophiste*) arrive en haut de la table de fréquence par topoï (cf. annexe USB2). Cela montre son importance dans le corpus. En effet, l'anticatastrophisme fonctionne en paire avec les peurs nucléaires. Face à une peur qu'ils jugent démesurée (ou dérangeante) certains internautes tiennent à rappeler que les dégâts ne sont pas dus à la centrale nucléaire mais au séisme et au tsunami ; que ceux-ci étaient exceptionnels, ce qui prouve donc la sûreté des centrales ; que la situation n'est pas comparable à celle de Tchernobyl et que, de toute manière, les catastrophes nucléaires les plus importantes de l'histoire ne présentent pas un bilan si terrible¹¹⁷ ; etc. De plus, beaucoup soulignent que la sismicité et les centrales françaises n'ont rien à voir avec leurs homologues japonaises : la population hexagonale n'aurait donc rien à craindre (et ce d'autant plus que Fukushima est trop loin pour que la France soit atteinte par un nuage radioactif nocif). Les topoï de ce groupe oscillent donc entre normalisme (désir de conserver une stabilité

¹¹⁶ Nous pensons après Cassirer que la contingence des émergences symboliques est inhérente au fonctionnement humain. Dans ce cadre, espérer trouver et conserver *ad vitam aeternam* un monde commun relève soit de la chimère soit du fascisme, selon que cela fonctionne ou non. Rien n'interdit cependant de trouver des terrains d'entente locaux, de bâtir et partager des univers sémantiques qui peuvent se sédimenter et se perpétuer, mais dont l'impermanence est assurée anthropologiquement.

¹¹⁷ Nous verrons plus tard que ce type d'estimation joue un rôle important dans la controverse nucléaire.

ontologique : « la situation est sous contrôle », « nous ne vivons pas entourés de mortifères bombes à retardement »...), anti-écologisme (« les Cassandres écologistes font leur beurre électoral sur des peurs irrationnelles ») et managérialisme (« le danger fait partie du monde, il est évaluable et, dans le cas présent, soutenable »).

DEC, pour « décroissant », regroupe les topoï que nous reconnâtrons comme formant le MA du même nom. Notre définition de la décroissance n'est pas technique mais englobe toute pensée qui s'inspire de près ou de loin du concept économique et politique. Celui-ci pose que les ressources planétaires sont limitées : matières premières, place géographique, capacité à absorber les déchets humains, etc. Dans ce contexte, une croissance économique perpétuelle consistant à produire et consommer toujours plus et une démographie croissante sont impossibles et dangereuses. Cette structure de base peut donner lieu à diverses appropriations allant de la radicalité d'un VHEMT (*Voluntary Human Extinction Movement*) à une simple réduction de la consommation courante, en passant par des philosophies construites comme la sobriété heureuse ou le luddisme. DEC représente donc tous les topoï exprimant une hostilité plus ou moins marquée et plus ou moins construite à la surconsommation, au progrès technologique, aux constructions d'envergure, etc., et, corrélativement, des affinités avec la modération des besoins, les modes de vie traditionnels, la production locale, etc. Nous avons là l'esquisse d'un MA qui joue évidemment un rôle essentiel dans la controverse. Toutefois, il faut remarquer à l'examen précis des topoï constituant ce groupe que ce sont avant tout ses topoï ontologiques qui sont le plus fréquents. Autrement dit, les constats que nous considérons comme fondateurs de la décroissance (*pénurieP*, *surconso*, *démographie*) sont largement diffusés dans le discours social. Cela ne veut pas dire pour autant que la pensée décroissante elle-même l'est. D'un même constat, plusieurs lignes de conduites peuvent émerger. Ainsi, de l'observation que les ressources naturelles ne pourront bientôt plus subvenir aux besoins de la population mondiale, le décroissant pourra conclure que l'humanité doit apprendre à se restreindre, tandis que le guerrier considèrera qu'il est temps de faire des réserves et de s'armer pour les protéger !

Le groupe ARGENT>* tient une place particulière dans l'histogramme. En effet, il aurait pu être rattaché à plusieurs autres groupes comme MYST et ANTILIB, voire DEC. Cependant, le détacher alors qu'il n'est composé que de trois topoï très proches permet d'observer sa récurrence dans le corpus. On peut ainsi voir que les internautes sont prompts à vilipender l'« argent », quelle que soit l'idée que recouvre ce mot. Celui-ci présente une forte indicialité : il ouvre un univers sémantique à la fois riche et émotionnel mais diffus, sans doute

insaisissable par la pensée thématique. Dans sa version *argent>vie*, la critique prend une tournure militante antilibérale : il apparaît scandaleux que des profits privés puissent mettre en danger la vie de populations entières, soit que l'on néglige des consignes de sécurité pour minimiser des coûts, soit que l'on minimise sciemment des risques par appât du gain. Dans sa version *argent>humain* ou *argent>morale* la plainte prend une dimension plus mystique. Si l'« argent » est peu défini, l'« humain » et la « morale » le sont encore moins. Dès lors, c'est un conflit plus perceptible qu'intelligible qui se fait jour : une impossibilité semble exister entre un argent symbole maléfique et de diffuses valeurs humanistes et bienfaitantes : « *Le "marché", incapable de gérer des problèmes de plus en plus nombreux et vitaux, est une atteinte criminelle à la démocratie* » (C-HG, LM) ou « *Militant pour l'indissociable respect de l'environnement et de l'homme; engagé dans une voie spirituelle qui ne dissocie pas salut individuel et collectif, fondée sur la vision de l'interdépendance et de la non-dualité, j'ai néanmoins jusqu'à ce jour continué à défendre le nucléaire civil. Ce n'est plus tenable. Mea culpa. Cela impactera nos modes de vie. Dire le contraire serait mentir. Mais ce sera aussi l'opportunité de voir et de réduire notre destructrice et égocentrique avidité.* » (DR, LM). On peut voir ici également une appréhension décroissante de la question : la matérialité de l'argent s'oppose et corrompt la spiritualité d'un style de vie sobre et sage. Dans tous les cas, tout comme la méfiance face au politique, c'est la méfiance intuitive face à l'argent et à l'économique (cf. la critique des lobbys dans SUSP) qui apparaît remarquable dans cette portion profane du discours social.

SENSAS est la deuxième forme la plus répandue de critique des médias après *medminimisent* (qui fait partie de SUSP). Elle est principalement composée du topos du même nom qui consiste à critiquer le traitement sensationnaliste de l'information par les médias. En ce sens, elle entre dans le cadre et confirme l'usage répandu de la « rectification du discours d'information médiatique » en tant que surveillance de la source journalistique et réactualisation du contrat de lecture (Calabrese, 2014). En effet l'accusation en sensationnalisme est souvent tournée vers le média même sur lequel l'internaute commente. Il n'est pas rare que cela se fasse sur le ton de la réprimande à quelqu'un d'estimé : « *au fil de la journée..le titre de RUE devient de plus ne plus catastrophique.. le recherche du sensationnel par la peur n'est pas seulement le bouillabaisse de TF1 et autres du même type..même RUE aime ce jeu pour accélérer les commentaires..tout a son intérêt bien sur... décevant encore UNE fois* » (ismet222, RUE). Ceci semble confirmer le sentiment de proximité que peuvent ressentir les lecteurs avec « leur » journal. Plus sobrement, certains commentateurs, faisant

preuve d'une sensibilité discursive certaine, ne manquent pas de souligner des choix lexicaux de traitement de l'information qu'ils jugent inadaptés. Ainsi, sous un article du Point.fr titrant « un tsunami record au Japon », Thierry fait remarquer dans une réaction intitulée « *Le sens de la formule* » : « *Je crois que l'utilisation de "record" dans le titre est compréhensible mais pas souhaitable. Je sais je chipote mais bon* » (Thierry, LP). Soulignons enfin que sans surprise, *sensas* entre principalement dans des mouvements argumentatifs pronucléaires, la plupart du temps normaliens anticatastrophistes. Toutefois, et c'est la raison pour laquelle nous n'avons pas classé ce topos au sein de ANTICATA, il arrive que l'attaque entre dans des cadres plutôt opposés comme dans l'exemple ci-dessus. Dans ce cas, la critique porte plutôt sur la tendance générale des médias et plus largement des élites à privilégier le spectaculaire et le rentable à ce qui serait éthique ou décent. Le topos rejoint en cela *argent>morale*.

NORMAL met encore une fois en évidence le fonctionnement en paires argumentatives des tableaux de commentaires. Les topoï de NORMAL réagissent à tous les types d'indignation que nous avons pu voir jusqu'ici : les marchés financiers sont inhumains ? Normal ! Ils ne sont pas censés l'être. Les politiques font des déclarations hasardeuses ? Normal ! Ils n'ont pour l'instant que des informations parcellaires et font ce qu'ils peuvent dans la tourmente. Les médias minimisent la catastrophe ? Normal ! Il faut éviter une panique qui serait dangereuse. Nous avons affaire là à un refus catégorique de l'étonnement ou de la surprise tout à fait caractéristique du MA normalien que nous développons plus tard. NORMAL est donc également un stigmat de la présence de l'attitude normalienne dans le discours social. Il va sans dire qu'il fait bon ménage avec des topoï pronucléaires.

Enfin, ANTILIB comprend la topique classique – et caricaturale – du militantisme antilibéral. En dernière position de l'histogramme, il peut apparaître peu représenté mais comme nous l'avons vu, des topoï comme ceux de SUSP et ARGENT>* pourraient aisément lui être rattachés. Nous avons cependant préféré leur attribuer une catégorie à part entière car ils révèlent à notre sens une tendance du discours social assez large, détachée de l'univers de sens plutôt restreint d'ANTILIB. En effet ce dernier se concentre sur l'attaque précise du capitalisme et de tout ce qu'il considère comme ses émanations : le « marché », les « lobbys », les « bourgeois », les « multinationales », etc. C'est, selon notre définition, une forme de militantisme. Elle tient cependant sa place autonome du fait que ses actants sont clairement identifiés : le peuple laborieux s'oppose aux élites bourgeoises qui les oppriment à l'aide de l'instrument financier. Les renverser lors du « grand soir » permettra de rendre au monde un fonctionnement raisonnable. On notera que la présence forte de cette militance

spécifique s'explique, notamment sur *Rue89.fr*, par la couverture médiatique des soubresauts des places boursières après l'annonce de la catastrophe. Nombreux sont alors les internautes à s'insurger contre l'inhumanité de la spéculation sur les risques naturels, sur la fragilisation des entreprises japonaises ou encore sur les besoins en matières premières pour la reconstruction du pays. Ce sujet étant un cheval de bataille privilégié de l'antilibéralisme, il n'est pas étonnant que son mode d'appréhension soit souvent activé : « *On a eu la spéculation sur les matières premières, autrement dit les ressources naturelles... La prochaine étape du progrès capitaliste : la spéculation boursière sur les risques naturels !* » (Sans Faction, RUE). Ainsi et encore une fois, que ce soit sous un mode construit (ANTILIB) ou dans une réaction plus intuitive (ARGENT>*, SUSP) il semble bien que le discours social soit imprégné d'une forme d'idéologie antilibérale.

Nous venons donc de survoler la topique générale proposée par une portion du discours social autour de Fukushima. Avant de résumer nos observations et de conclure à leur sujet, permettons-nous un rapide détour par le détail de la topique par journal.

4. Quelques remarques sur l'homogénéité idéologique des tableaux de commentaires

Le débat est déjà traditionnel dans les *internet studies*, (Sunstein, 2001 ; Flichy, 2008 ; Brundidge, 2010a) : le web est-il une « agora idéale », un lieu où la diversité de l'offre et la force de la sérendipité permettent la mise en contact de publics hétérogènes avec une offre diversifiée de contenus ?¹¹⁸ Ou bien la tendance à l'homophilie des internautes ainsi que la recherchabilité de contenus précis contribuent-elles à l'émergence de « Balkans idéologiques » (Sunstein, 2001) ? Le débat fait rage outre-Atlantique et les avis s'opposent à grands coups d'études quantitatives censées apporter une réponse définitive au problème. Ainsi Jennifer Brundidge, après avoir présenté l'alternative théorique, fait l'étonnante

¹¹⁸ On remarquera qu'il y a là un présupposé fort : rencontrer l'Autre serait indubitablement positif. Jennifer Brundidge l'affirme par exemple explicitement : « La théorie de la démocratie a longtemps considéré la diversité comme un composant essentiel d'une démocratie saine et pluraliste. En particulier, la discussion politique entre groupes de citoyens hétérogènes est supposée produire un "haut niveau d'activité mentale", "une élévation mutuelle des esprits", et une "mentalité élargie" ou des opinions plus sophistiquées » (Brundidge, 2010b, nous traduisons). Version originale : « Democratic theory has long considered diversity an essential component to a healthy and pluralistic democracy. In particular, political discussion among heterogeneous groups of citizens is thought to produce a "high scale of mental activity," "the mutual uplifting of minds", and an "enlarged mentality," or more sophisticated opinions ». Ce point de vue semble donc largement partagé mais a également été beaucoup discuté. Nous rejoignons pour notre part les nuances apportées par Diana Mutz (2002 ; 2006) : rencontrer trop d'Autre peut également effrayer et mener soit à un retrait des activités de délibération politique faute de certitudes soit à une radicalisation dans un mouvement de défense face à la menace que représentent des idées incompréhensibles et rivales.

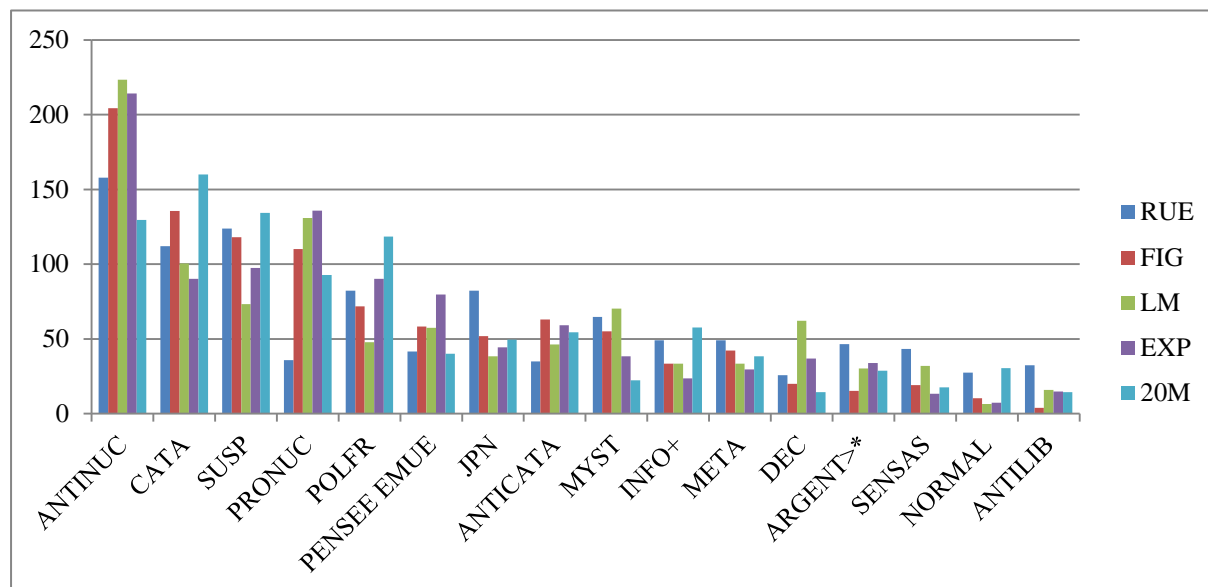
remarque suivante : « quelle possibilité s'est effectivement matérialisée ? Peut-être qu'en partie en raison d'une théorisation inadéquate du sujet, les résultats des recherches sont restés relativement équivoques et de portée limitée » (Brundidge, 2010a, nous traduisons¹¹⁹). Pourquoi ne pas considérer l'équivocité des résultats comme, justement, un résultat ? Et pourquoi distinguer catégoriquement deux positions qui ne sont pourtant pas contradictoires ? Il semble pourtant évident que les deux phénomènes apparaissent de manière concomitante. Ainsi, bien d'autres questions autrement plus stimulantes que de vouloir trancher dans cette fausse alternative apparaissent. Parmi elles, il est par exemple possible de se demander si *certains lieux du web*, et non le web en général, *favorisent*, et non déterminent, l'un ou l'autre des deux phénomènes.

Dans notre revue de la littérature sur les commentaires d'actualité (chapitre 3, section 2), nous soutenions d'après les travaux de Jennifer Brundidge (*Ibid.*) et de Magdalena Wojcieszak et Diana Mutz (2009) que les sites d'informations ou les forums les moins marqués politiquement pouvaient être des lieux où l'hétérogénéité des points de vue pouvaient le plus s'exprimer. Au contraire, les forums et les pages de commentaires des médias en ligne les plus idéologiquement marqués sembleraient fournir des lieux de rencontre et de renforcement à des systèmes de pensée clos. Nos propres travaux (Carbou, à paraître) tendent par ailleurs à confirmer ce second point en montrant la tendance à la « communautarisation cognitive » sur deux sites idéologiquement très marqués (*Atlantico.fr* et *L'Humanité.fr*).

Au sein de ce débat, le travail que nous menons ici, centré sur des titres de presse plus *mainstream*, peut ainsi contribuer à fournir des éléments de discussion. La figure 5 détaille notre relevé topique par journal. Nous retrouvons dans cette figure la même distribution fréquentielle des groupes de *topoi* que dans le corpus. Le découpage par journal permet de comparer la participation de chacun à la valeur totale de chaque groupe.

¹¹⁹ Version originale : « Which possibility has actually materialized? Perhaps due, in part, to an inadequate integration of theory on the issue, research findings have been somewhat equivocal and relatively limited in scope ».

Figure 5. La topique post-Fukushima par site d'information



Le tableau 5 offre une vue d'ensemble du classement fréquentiel des groupes par journal (pour une représentation graphique par journal, consulter l'annexe USB2).

Tableau 5. Classement par fréquence des groupes par titre de presse

RUE	FIG	LM	EXP	20M
ANTINUC	ANTINUC	ANTINUC	ANTINUC	CATA
SUSP	CATA	PRONUC	PRONUC	SUSP
CATA	SUSP	CATA	SUSP	ANTINUC
POLFR	PRONUC	SUSP	CATA	POLFR
JPN	POLFR	MYST	POLFR	PRONUC
MYST	ANTICATA	DEC	PENSEE EMUE	INFO+
META	PENSEE EMUE	PENSEE EMUE	ANTICATA	ANTICATA
INFO+	MYST	POLFR	JPN	JPN
ARGENT>*	JPN	ANTICATA	MYST	PENSEE EMUE
SENSAS	META	JPN	DEC	META
PENSEE EMUE	INFO+	META	ARGENT>*	NORMAL
PRONUC	DEC	INFO+	META	ARGENT>*
ANTICATA	SENSAS	SENSAS	INFO+	MYST
ANTILIB	ARGENT>*	ARGENT>*	ANTILIB	SENSAS
NORMAL	NORMAL	ANTILIB	SENSAS	DEC
DEC	ANTILIB	NORMAL	NORMAL	ANTILIB

On s'aperçoit à la lecture de la figure 5 et du tableau 5 que la répartition des groupes est sensiblement la même pour chaque titre, à l'exception de *Rue89.fr*. En effet, les hautes fréquences sont dans chacun des cas et dans un ordre équivalent ANTINUC, PRONUC, SUSP, CATA et POLFR. Les basses fréquences sont quant à elles toujours ANTILIB,

NORMAL, DEC et SENSAS ou ARGENT>*. *Rue89.fr* se détache cependant par les faibles fréquences des deux principaux groupes marqués pronucléaires, à savoir PRONUC et ANTICATA. Les commentateurs de ce journal semblent ainsi plus homogènes politiquement quant à leur rapport à la technologie nucléaire. Cette préférence n'est toutefois pas unilatérale et la contestation, bien que rare, s'entend sur les pages du journal.

Que peut-on conclure de ces observations ? Premièrement que conformément à ce que suggère la littérature sur les commentaires d'actualité, ceux-ci présentent une vraie diversité idéologique : tous font une part importante aux arguments anti et pro nucléaires ainsi qu'à des propos politiquement plus marqués comme l'antilibéralisme ou la décroissance. Deuxièmement et pour revenir au questionnement qui introduisait cette section, il semble bien qu'il faille considérer l'ensemble des titres que nous avons choisis comme des lieux de délibération contradictoire. Ainsi, et sans doute un peu contre intuitivement, on peut voir que des titres comme *l'Express.fr* ou *le Figaro.fr*, réputés pour une ligne éditoriale marquée à droite, présentent un lectorat numérique, ou du moins un « commentariat », assez varié. Certes, quelques légères spécificités existent entre journaux, mais voir les topoï antinucléaires truster le haut des fréquences du *Figaro.fr* ou encore la critique du règne de l'argent aussi présente dans *l'Express.fr* est loin d'être anodin.

Il doit être possible d'expliquer cette hétérogénéité par le fait que les titres choisis sont effectivement des titres « grand public ». Ceci viendrait donc confirmer l'hypothèse que nous formions plus haut : l'hétérogénéité idéologique des discussions sur un site internet est inversement proportionnelle à la politisation affichée de celui-ci¹²⁰. On peut néanmoins nuancer cette remarque dans le cadre de notre travail par le fait que la question nucléaire, surtout en contexte de catastrophe, transcende en partie l'opposition classique droite/gauche. Il est possible, mais ce n'est pas certain, qu'une thématique comme celle de l'immigration ou de la fraude fiscale laisseraient voir une différenciation plus forte entre les tableaux de commentaires.

Précisons que nous ne disons pas là que les affinités envers le nucléaire sont dissociées de penchants idéologiques mais bien de positionnements partisans. En effet, nous le verrons plus loin, une attitude positive envers le nucléaire se corrèle fort bien avec un mode

¹²⁰ Ajoutons à cela que la thématique principale du site peut être considérée comme une forme de politisation affichée. On peut imaginer que quelques corrélations psychosociales favorisent la réunion de sociotypes identiques autour de certaines thématiques. Difficile de ne pas tomber dans les clichés, mais il est probable que la diversité idéologique des visiteurs soit plus importante sur *Marmiton.fr* que sur *MonYacht.org*.

d'appréhension normalien ou managérial et très mal avec un MA mystique ou décroissant. Mais nous sommes là à un niveau cognitif plus général que la simple allégeance à un parti et à ses positions. Pascal Marchand (2007) rappelle à ce propos les nombreux travaux en psychologie politique sur la « personnalisation de la politique » : l'adhésion à une idéologie politique serait moins due à une connaissance et à une compréhension claire de son fonctionnement (Converse, 1964) qu'à la « personnalité » de l'individu, c'est-à-dire à son « style cognitif » (Tetlock, 1983). Grossièrement, une mentalité individualiste ou un esprit socialisant porteraient respectivement à préférer plus ou moins consciemment des propositions de droite ou de gauche. Cependant, et c'est le phénomène qui nous intéresse ici, l'obédience à un parti politique relève de facteurs qui dépassent les affinités cognitives. La tradition familiale est par exemple un des plus remarquables. Ainsi, un individu aux tendances cognitives « de gauche » peut très bien voter à droite et inversement pour une personne à la pensée « de droite ». Autrement dit, il existe des gens « de droite » qui payent leurs impôts de bon gré et des gens « de gauche » qui fraudent le fisc.

Le phénomène est le même dans le cas des discussions sur le nucléaire. Ce débat n'est pas trop fortement marqué d'un point de vue partisan dans l'espace public. Les dissensions sur le sujets sont internes aux partis, y compris chez les verts. Dès lors, les positions dans les commentaires peuvent être détachées des obédiences politiciennes et procéder de tendances cognitives. C'est alors la répartition des MA (managérial, décroissant, mystique, normalien, etc.) qui guide les prises de position sur le sujet. Et de ce point de vue, force est de constater que la diversité est équivalente sur chacun des sites de presse en ligne.

Enfin, il faut rappeler que nous travaillons sur un corpus de discussions post-événementielles. Les internautes, ébranlés, peuvent ainsi être plus aisément amenés à invoquer des MA qui ne leur sont pas familiers. Il n'est ainsi pas rare qu'un même locuteur utilise des topoï relevant de MA différents voire contradictoires dans une même prise de parole. Ce phénomène que nous appelons « schizophrénie topique »¹²¹ est très représenté dans notre corpus. Il confirme notre cadre théorique en cela que les individus apparaissent eux-mêmes traversés par le dialogisme constitutif du discours social.

¹²¹ A noter ici que le terme « schizophrénie topique » ne porte aucune valeur pathologique, au contraire, d'après notre cadre théorique et nos observations, ce phénomène constitue au contraire le fonctionnement normal des individus. Contrairement à l'illusion individualiste et identitaire commune, les acteurs ne sont ni stables ni cohérents mais apparaissent au contraire envahis par la topique éclatée à laquelle leur socialisation les a confrontés.

Ainsi donc et pour conclure cette digression médiologique, les sites de presse en ligne que nous avons étudiés sont, au moins sur la question du nucléaire, les réceptacles d'une parole variée, indépendamment de la réputation idéologique du journal. Trois explications peuvent être proposées pour cette observation, par ordre de plausibilité : 1) l'hétérogénéité politique est structurelle aux sites d'information les plus grand public, 2) la controverse nucléaire dépasse les clivages politiques et procède de propensions cognitives qui ne sont pas entièrement corrélées aux obédiences partisans et 3) l'événement de Fukushima, dans sa dimension disruptive, favorise l'éclatement des positions classiques.

5. Retour et conclusion sur la topique générale des commentaires

Nous venons donc d'effectuer une première plongée dans notre corpus de commentaires. Grâce à une première analyse topique quantitative mais néanmoins soucieuse de la discursivité, nous avons pu faire émerger un ensemble de grandes tendances topiques dans notre corpus de commentaire. Remarquons en premier lieu que ce choix méthodologique s'est montré pertinent. D'une part les commentaires d'actualité apparaissent effectivement comme des lieux où l'interaction et la discussion politique – au sens large – ont droit de cité. D'autre part, comme le prédisait le cadre théorique du discours social, on n'y observe pas une diversité irréductible mais au contraire une saturation rapide du modèle. Le constant retour des mêmes arguments, des mêmes idées, des mêmes traits d'humour, des mêmes formulations, est une caractéristique définitoire du discours social. Nous avons regroupé ces constances en 16 groupes de topoi.

Nous avons vu que l'antinuclearisme (ANTINUC) et le catastrophisme (CATA), souvent mêlés de suspicion (SUSP) envers les élites tenaient le haut du pavé topique. Rien d'étonnant en contexte de catastrophe nucléaire, d'autant que les événements de Tchernobyl restent très présents dans les mémoires collectives. La très forte suspicion envers le politique, que l'on retrouve également dans le groupe POLFR, reste néanmoins remarquable tant elle souligne le discrédit du politique dans notre société. Plus largement, c'est une forme de défiance généralisée envers les médias, les industries, l'« expertise », etc., qui s'exprime avec force.

Le pronuclearisme n'est pas en reste puisqu'il s'exprime également de manière forte. Les groupes PRONUC, ANTICATA, NORMAL portent tous, à des degrés différents, des positions en faveur de l'énergie atomique. La haine de l'« écolo » est par ailleurs très marquée dans ces groupes.

Globalement, dès que le débat s'engage explicitement sur la question nucléaire aucune position n'est véritablement dominante dans notre corpus. A un niveau plus général, notre analyse révèle des tendances du discours des internautes qui nous semblent intéressantes.

Si les PENSEES EMUES condoléantes ne sont pas étonnantes face à la catastrophe, la propension forte à louer le « peuple japonais » et à lui prêter toutes sortes de caractéristiques clichés marque d'une part un point de vue essentialisant sur les cultures (pour ne pas dire les ethnies) et d'autre part la projection de valeurs censées manquer à sa propre identité nationale.

L'opposition très répandue « argent vs humanité » est également remarquable. Traces d'une idéologie antilibérale ou de morale religieuse austéritaire, l'argent est vue comme perversion des valeurs humaines. Celles-ci sont d'ailleurs souvent convoquées comme les souvenirs d'un paradis perdu. Nous reviendrons sur cet humanisme diffus qu'il est plutôt heureux de voir présent dans le discours social.

Le mysticisme très marqué est aussi à souligner. Dans une société technologique et rationaliste, la survivance de pensée magique sous forme de superstitions, fétichismes ou déférence envers des puissances intangibles n'est pas anodine. Nous verrons d'ailleurs que loin d'être un vestige négligeable de rationalités inférieures, le mysticisme apparaît comme un mode d'appréhension structuré, capable d'argumenter sa spécificité et de réclamer sa voix au chapitre dans le débat social.

Plus prosaïquement nous avons vu à travers le groupe INFO+ que la « co-production de l'information » entre journalistes et internautes n'atteignait pas les sommets escomptés par les thuriféraires des « nouveaux médias ». Si des questions se posent et des liens se partagent, cette pratique reste fruste. Signe – qui sait ? – que la médiation reste peut-être une nécessité pour assurer la communication entre les humains.

Enfin, dans l'ensemble, les sujets connexes activés par la catastrophe (politique française, débats nucléaires, conséquences économiques, exotisme japonais, discussions factuelles sur les événements...) nous renseignent avant tout pour ce qu'ils ne sont pas. Par exemple, le fait que la catastrophe de Fukushima fasse parler de politique intérieure française révèle à la fois un tropisme egocentré¹²² et une préoccupation sociale forte ; en négatif, le fait qu'elle ne fasse

¹²² Remarquable dans les multiples topoï qui ramènent la catastrophe à un point de vue francocentré : les vents pourront-ils pousser le nuage radioactif jusque vers l'Europe ? Faut-il prendre de l'iode pour se protéger de la radioactivité ? N'y a-t-il pas une faille sismique dans la vallée du Rhône ? Et quid de la centrale de Fessenheim ?

quasiment pas parler de politique intérieure japonaise indique une forme de cécité à la diversité. Nous n'avons pas poussé plus loin cette réflexion car il est toujours plus difficile de déterminer ce qui n'est pas dit que ce qui est dit sans point de vue comparatif. Ce serait néanmoins là un travail intéressant.

CONCLUSION DU CHAPITRE 4

Nous avons dans ce chapitre présenté notre méthodologie d'analyse topique. Afin de repérer des régularités idéologiques au sein d'un corpus composé de nombreux courts textes, le relevé de topoï, c'est-à-dire de courtes formes récurrentes, nous est apparu comme une méthodologie pertinente. Ce relevé est par ailleurs soucieux de la discursivité puisqu'il intègre l'ensemble des postulats que nous avons reconnus comme centraux en AD.

Nous avons ensuite adapté cette méthode à un premier regard quantitatif sur notre corpus. Ainsi, nous avons pu obtenir un aperçu de la topique générale à l'œuvre dans nos commentaires après Fukushima. Ces premiers résultats nous ont permis d'apporter des éléments de réflexion au débat sur la diversité idéologique au sein des sites web. Ils nous permettent également de nous faire une idée du contenu global de notre corpus :

- la saturation topique prédite par la théorie du discours social est bien présente : la diversité du dit est relativement faible
- la dimension politique du commentaire d'actualité est également confirmée : on lit, au moins en filigrane des réactions, des positions sur des problématiques sociétales.
- nous avons pu repérer un certain nombre de récurrences topiques qui nous renseignent sur l'état idéologique du discours social : le clivage sur la question nucléaire (ANTINUC vs PRONUC), la défiance envers les élites politiques et médiatiques (SUSP, SENSAS), l'essentialisme culturel envers le japon (JPN), l'appel à l'humanisme et l'opposition à l'argent (ARGENT>*, ANTILIB, DEC), une forme de résistance au changement (ANTICATA, NORMAL), la présence de mysticisme (MYST) ou encore celle de bonnes manières argumentatives (META).

Cependant, pour répondre à notre problématique générale, il est nécessaire d'engager un travail compréhensif plus fin. Il nous faut trouver, au-delà de ces grandes tendances topiques, des structures signifiantes plus complexes capables d'expliquer les conflits et les dissensions au sein du corpus. Cette analyse fait l'objet du chapitre suivant où il s'agira de mettre en cohérence les différents topoï. Nous présenterons donc tout d'abord notre méthodologie de « reconstruction de modes d'appréhension » qui permet de trouver des parcours privilégiés entre topoï et ainsi de les réunir en groupements signifiants. Ce travail interprétatif nous mènera à proposer sept grands MA structurant les discussions au sein de notre corpus et ainsi de répondre à notre problématique générale.

CHAPITRE 5. RECONSTRUCTION TOPIQUE : LES SEPT MODES D'APPREHENSION

SECTION 1. Reconstruction topique : méthodologie.....	225
SECTION 2. Sept modes d'appréhension.....	238

INTRODUCTION DU CHAPITRE 5

Ce chapitre constitue le cœur de notre travail d'analyse. En effet, nous entrons ici directement dans la recherche de modes de rationalité consistants dans le discours social.

Rappelons la question qui préside à notre enquête : « les langages publics, les argumentations et les discours qui coexistent et s'échangent dans un état de société, se distinguent les uns des autres, il va de soi, par la divergence des points de vue, par la disparité des données retenues et alléguées, par l'incompatibilité éventuelle des vocabulaires et celle des schémas notionnels qui informent ces données, par la discordance des prémisses comme des conclusions, par l'opposition des intérêts qui meuvent ceux qui les produisent - tous éléments qui sont déjà suffisamment susceptibles d'éprouver la patience et la bonne volonté postulées des interlocuteurs et de bloquer la discussion - mais ne se divisent-ils pas d'aventure, plus radicalement, plus insurmontablement, par des logiques argumentatives hétérogènes, divergentes, impossibles ? Les discours de la sphère publique, les « camps » idéologiques qui coexistent dans un état de société relèvent-ils tous de la même raison, de la même rationalité argumentative ? Dès lors, sont-ils justiciables des mêmes critères transcendants de validité rationnelle ? » (Angenot, 2006).

En effet, à la lecture de notre corpus, à sa fréquentation assidue, il nous est apparu que nombre de réactions à la catastrophe ne prenaient pas leur source dans le même univers de sens.

Illustrons le phénomène par deux courts exemples :

Ingénieur outré, LP

Moi je n'ai aucune peur ni état d'âme concernant cet accident ou le nucléaire quand il est bien conçu...

Pour le moment les morts sont dus au tsunami et tremblement de terre, pas au nucléaire. Pour moi c'est un incident dont les conséquences sont surtout économiques pour Tepco si le cœur fond (ca va coûter son milliard en élimination du réacteur et décontamination locale), même si quelques ouvriers et spécialistes peuvent être irradiés et probablement sans gravité.

Citoyen, EXP

il n'y a pas le choix, c'est le nucléaire ou pas grand chose pour l'Energie, voilà, les Japonais sont condamnés à bosser, à bosser comme les fourmis sur une terre d'enfer; leurs voisins sont à la merci d'une cata écologique; c'est l'Homme qui choisit son destin; il a choisit la croissance à l'infini pour "bien vivre"! du rêve!

Sans produire d'analyse détaillée, il est patent que ces deux textes ne puisent ni dans le même répertoire ontologique, ni dans les mêmes normes de perception et de réaction. Si la question qui doit présider à l'analyse argumentative est « quel monde vécu rend possible ce discours ? », force est ici de constater que les deux énonciateurs ne vivent pas le même monde.

Si le premier texte est relativement descriptif, le second est bien plus engagé sur le plan thymique. Le ton général des deux discours est fort différent : calme et factualité d'un côté, catastrophisme exalté de l'autre. D'un point de vue ontologique, le premier voit une situation insignifiante tandis que le second la dépeint comme sinistre. Le risque nucléaire est évident et accepté d'un côté, vu comme cataclysmique de l'autre. L'appréhension générale du sujet est également opposée : le premier discute une situation pragmatique spécifique, le second monte rapidement en généralité et propose une narration à l'échelle humaine. Diverses formulations inscrivent aussi ces discours dans des imaginaires bien distincts. « Ça va couter son milliard » dénote une certaine familiarité avec la situation : le processus est coutumier voire naturel. « L'Homme qui choisit son destin », majuscule à l'appui, ou la mise à distance autonymique du « bien vivre », entrent quant à elles dans des pensées toutes différentes : reconnaissance d'une crise anthropologique pour l'une et conscience fataliste d'une imposture à grande échelle pour l'autre. Les pseudonymes même, « ingénieur » vs « citoyen » peuvent s'inscrire dans des imaginaires distincts : la froide assurance technique d'un côté, l'allant humaniste de l'autre.

Il y a fort à parier que si ces deux individus en venaient à débattre, l'incompréhension serait totale. Nous verrons plus tard des exemples d'interactions entre mondes hétérogènes : la coupure cognitive est inévitable.

Plan du chapitre

C'est donc à ce type d'analyse que se consacrera ce chapitre.

Dans une première section nous détaillerons les principes de notre reconstruction topique : celle-ci se compose d'une part d'une analyse distributionnelle et d'autre part d'un travail

herméneutique de regroupement de topoï. Elle consiste à réunir des topoï parfois épars en micro-univers de sens relativement cohérents. Nous souhaitons par là faire voir que les divers propos sur l'événement relèvent de la dispersion d'un nombre restreint de modes d'appréhension. Nous discutons également les modalités de présentation de nos résultats : comment retranscrire un objet aussi nébuleux qu'une « vision du monde » ?

La deuxième section, beaucoup plus longue, est consacrée à la présentation détaillée de chacun des sept MA ainsi reconstruits. Elle comprend 9 sous-sections : la description des 7 MA, la discussion d'une 8^{ème} catégorie d'« observateurs » et de « non-commentants », et enfin une synthèse qui illustre les points de tension entre MA en les mettant en regard.

SECTION 1. RECONSTRUCTION TOPIQUE : METHODOLOGIE

Notre corpus est donc empli de manières hétérogènes de faire sens avec le monde. Toutefois, celles-ci ne sont jamais présentées de manière compacte et développée dans un seul et même texte. Plus problématique encore, il n'est pas rare qu'un même locuteur semble puiser dans des cadres différents, parfois avec aise, parfois moins. Si l'on peut, avec plus ou moins de robustesse, reconstruire les soubassements idéologiques qui fondent un essai politique ou une œuvre littéraire, faire de même avec un commentaire d'actualité de cent caractères parfois incohérents est proprement impossible.

Le fonctionnement entropique du discours social nous fournit néanmoins un moyen de mener à bien notre entreprise. En effet, nous l'avons dit, une importante redondance caractérise la parole sociale à un moment donné, dans une société donnée, sur un sujet donné. Aussi, comme le relevé topique l'a bien montré, un certain nombre de segments discursifs sont fortement récurrents. Il est alors possible de les classer selon qu'ils semblent ou non dépendre un univers semblable : certains topoï, parfois épars, forment en effet une vision du monde consistante.

De plus, les topoï les plus caractéristiques d'un mode d'appréhension particulier (« Dame nature se venge » pour le mystique, « le progrès vaut bien quelques risques » pour le managérial par exemple) peuvent agir comme des formes d'unificateurs. Premièrement ils marquent une zone topique en signalant que les topoï environnants ont une chance de faire partie du même MA, deuxièmement ils tendent à les contaminer dialogiquement, surtout si la cooccurrence est récurrente, et enfin ils fonctionnent comme des îlots de confiance interprétatifs (cf. chapitre 2, section 5.5) qui permettent de rattacher plus aisément un topos à un MA.

Pour ne pas rester trop longtemps sur un plan strictement théorique, donnons un exemple de ce triple phénomène. Le commentaire suivant répond à un post signé par deux étudiants en physique qui contestent le traitement médiatique sensationnaliste et inexpert de l'accident nucléaire.

Glop, IR

ah ... étudiants en physique !

si jamais la carrière apparemment tant convoitée dans le monde de l'atome échoue, ils pourront se recycler en politique auprès des arracheurs de dents droitiers

le pro-nucléaire partisan est à peine perceptible dans cet article, à peine plus que l'intérêt financier de nos élites dans le domaine nucléaire à chacune de leur intervention ou.... déplacement !.

Le topos *SUSP*, matérialisé notamment par l'expression « les arracheurs de dent droitiers » signale une zone potentiellement militante. Il invite à lire ses cotextes gauche et droit sur le même domaine. Ainsi, il désambigüise par exemple l'entrée en matière « ah... étudiants en physique ! » pour la faire voir non comme un accueil bienveillant mais comme une autre forme de suspicion, sans doute envers la science ou du moins l'expertise proclamée. Il invite également à considérer les divers topoï qui l'entourent comme potentiellement caractéristiques de la militance : le fait de parler de politique politicienne, le ton général à la fois agressif et connivent, la catégorisation de l'ennemi, la dévalorisation du financier, de l'expertise, voire du scientifique, etc. Si cette cooccurrence apparaît significativement à travers le corpus, il sera alors possible de conclure à leur unité au sein d'un même MA.

Ainsi, un regard global sur le corpus permet d'observer des récurrences (c'est l'objectif du relevé topique), puis l'étude de ces récurrences permet de les classer de sorte à faire apparaître la forme des grands modes d'appréhension qui structurent le discours social autour de Fukushima (c'est l'objectif de la reconstruction des MA). Nous avons donc ici cherché à réunir les topoï en fonction de leurs affinités. Celles-ci sont doubles. D'une part, elles sont distributionnelles : les topoï qui cooccurrent significativement sont réunis dans un même MA. Cette analyse distributionnelle est à la fois manuelle et assistée par ordinateur. D'autre part, les affinités sont signifiantes : il faut, et c'est le travail le plus important, que les topoï réunis forment un micro-univers de sens cohérent. Cette procédure vient ainsi affiner la répartition distributionnelle en reliant des topoï parfois épars et en en séparant d'autres pourtant cooccurrents.

C'est un regard nécessairement interprétatif qui préside à cette démarche : il faut interroger les conditions d'émergence argumentative de chaque topos.

Nous développons ci-dessous ces divers mouvements.

1. Critères de reconstruction des MA : la participation à un même univers de sens

Ainsi donc la reconstruction topique consiste-t-elle à reconnaître des micro-univers derrière les discours d'internautes.

Cette notion de micro-univers renvoie à la conception de l'activité langagière en termes de « schématisation » (Grize, 1990). Lorsque « A propose une schématisation à B, il construit un micro-univers devant B » (*Ibid*, 172). Ce micro-univers se veut alors vraisemblable tant pour A que pour B, hors genre fictionnel ou stratégies rhétoriques. Tout discours est ainsi une « proposition d'image » qui tend à être partagée incidemment par l'interlocuteur. Dès lors, le travail de l'analyste revient à chercher à mettre au jour cette image qui se construit dans toute la textualité du discours. Celle-ci comprend des dimensions thématiques, dialectiques, dialogiques ou encore tactiques (Rastier, 1989) et possède une importante structure implicite : dialogisme, présupposition, investissement sémantique local des unités lexicales, etc. Nous renvoyons à la présentation de l'analyse argumentative du discours (cf. chapitre 2, section 2.10) pour le développement de ces conceptions.

La reconstruction des MA repose donc d'une part sur un travail d'analyse argumentative du discours. Des exemples d'analyses détaillées pour chaque MA sont proposés dans les annexes 4 à 10 afin d'ouvrir un tant soit peu la boîte noire de la méthode. Le corps de la présentation de nos MA fait également une place à quelques passages analytiques où nous détaillons nos interprétations.

Par ailleurs, au-delà de cette approche générale, la reconstruction de nos MA repose sur un travail de mise en relation de topoï. En effet, les différents topoï qui émergent du relevé peuvent être réunis par groupes d'affinités. Voici les grandes règles qui ont présidé à cette reconstruction topique :

- les topoï réunis ne doivent pas être incompatibles. Par exemple *indignité*, qui se refuse à porter un regard politique sur l'événement ne peut cohabiter avec *need sdn* qui appelle haut et fort à la sortie du nucléaire. De la même manière, il va de soi que des tons *catastrophiste* et *anticatastrophiste* auront du mal à s'accorder dans une même appréhension des choses.

- les topoï ontologiques doivent ainsi décrire un monde cohérent. Le topos *indignité* dont nous venons de parler s'accorde par exemple tout à fait avec *pensée émue* dans la suspension du jugement et la seule communion compassionnelle. Autre exemple, les

différents *jpn* attribuant à la population japonaise diverses qualités¹²³ comme *jpn=dignes*, *jpn=disciplinés* ou *jpn=courageux* sont tout à fait compatibles.

- les topoï axiologiques doivent également être coorientés. *progrès+*, *science+* et *argent+* valorisent tous trois des principes de progression, d'accumulation, de nouveauté, etc. Au contraire, *argent>humain* affirme la prééminence d'une valeur multidimensionnelle qu'est l'« humanité » par opposition à une valeur bien plus linéaire qu'est l'« argent »¹²⁴.

- les topoï déontiques doivent également être alignés. « il ne faut plus construire de centrales en zones dangereuses » (*CZD*) peut exister dans un monde où le nucléaire civil reste une solution adéquate/inévitable. Il s'oppose évidemment à *need sdn* qui plaide pour un monde sans énergie atomique.

- les réunions de topoï peuvent également se faire sur la base d'une unité de ton ou de mode de raisonnement. Le *catastrophisme* voisine mal avec l'*anticatastrophisme*, tout comme pensée indicielle et pensée logique se repoussent mutuellement. Le gel épistémique de la pensée normalienne s'accommode également mal de la remise en cause permanente du militant.

- d'un point de vue plus formel, ce sont les cooccurrences qui vont inviter à réunir ou séparer les topoï. Sur un petit corpus, l'analyste pourrait se contenter de cooccurrences perçues. Dans un corpus plus large comme le nôtre, l'assistance informatique est sans doute indispensable. La section suivante développe son fonctionnement. Rappelons toutefois que la cooccurrence n'est pas décisive dans la reconstruction des MA en raison du fait qu'un MA n'est pas une typologie de commentateurs. Dès lors des topoï contradictoires peuvent très bien voisiner dans une même prise de parole. Sur l'ensemble du corpus cependant la similarité distributionnelle semble être un indicateur : quoique nous n'aimions pas faire de la cohérence

¹²³ Ou en tous cas diverses qualifications considérées au sein du MA comme des qualités. Considérer comme une vertu le fait d'être « discipliné » implique une certaine conception du monde. Certains y verront plus une forme de soumission ou de formatage que de civilité.

¹²⁴ L'argent s'accumule, s'additionne ou se soustrait, se prête aisément au calcul et donc à la réduction à un indicateur unique : le chiffre. C'est en cela que nous le disons linéaire. La valeur « humanité » telle qu'elle peut être dite en discours ne rentre pas dans cette catégorie. Tout d'abord sa définition est plus que diffuse, ensuite ses instanciations sont multiples. Respecter un biotope, sauver une langue, partager des richesses, valoriser des biens culturels peuvent être autant de ses manifestations. Et ces manifestations ne s'ajoutent ou ne se déduisent pas : notre bilan d'humanité ne deviendra pas positif si l'on compense une déforestation par une distribution de crayons à papier. En cela nous disons ce type de valeurs non-linéaires et multidimensionnelles.

une valeur suprême, il est tout de même rassurant de constater que l'incohérence n'est pas non plus définitoire du discours social¹²⁵.

Enfin, il nous faut préciser que ces 5 grandes lignes directrices s'entrecroisent largement et des topoï ontologiques peuvent être (in)compatibles avec des topoï axiologiques par exemple. De plus, comme nous l'avons dit, en parallèle de ces rapprochements de topoï discrétisés, c'est une appréhension plus globale qui informe la reconstruction des MA. Notre restitution portraitisante tente au maximum de conserver cette dimension intégrative en adoptant parfois un style narratif, en proposant de nombreuses citations du corpus et en intégrant de courtes analyses de textes. Nous avons cherché à rester le plus possible collé aux textes en insérant un grand nombre de citations dans notre description des MA.

Avant de nous attacher à la présentation des résultats, il nous fait maintenant détailler l'analyse topique distributionnelle qui nous a aidé dans notre entreprise de reconstruction.

2. Critères de reconstruction des MA : la similarité distributionnelle

L'analyse distributionnelle trouve son origine dans les travaux de Leonard Bloomfield (1935) et Zellig Harris (1952). C'est un procédé d'analyse linguistique qui « consiste à définir avec rigueur une méthode formelle de segmentation de la chaîne parlée¹²⁶ en unités distinctives, définies par les seules relations qu'elles entretiennent dans cette chaîne, c'est-à-dire par leur environnement » (Dubois et Dubois-Charlier, 1970:3). Elle calcule ainsi la « similarité distributionnelle » des unités d'un corpus, c'est-à-dire le degré de ressemblance des contextes dans lequel elles apparaissent. Les unités possédant les contextes distributionnels les plus proches sont alors réunies dans des « classes distributionnelles ». Dans la théorie distributionnelle, « c'est donc la place que peut occuper une unité dans la phrase qui va déterminer sa catégorie d'appartenance. Une unité se retrouve alors définie par la somme des contextes dans lesquels elle apparaît et les rapports qu'elle entretient avec les autres unités d'un mot ou d'une phrase. Autrement dit, une unité se définit par sa distribution » (Morlane-Hondère, 2013:24).

¹²⁵ Le phénomène peut être renforcé par le fait que les commentaires sont généralement monothématiques. S'il était question de plusieurs problèmes de société à la fois, il ne serait pas étonnant de voir émerger une schizophrénie topique plus importante : mystique lorsqu'il s'agit de nucléaire et normalien à propos des augmentations d'impôts par exemple.

¹²⁶ Ou plutôt de certains corpus : Zellig Harris (1952) considérait lui-même que seules les langues de spécialité sont susceptibles d'analyse distributionnelle, et non le « language as a whole ».

Prenons un exemple simple. Les morphèmes « je » et « tu » partagent des contextes syntaxiques très similaires. Ils apparaissent presque toujours en position sujet et précèdent souvent immédiatement un verbe. Au contraire un morphème comme « chaise » s'opposera aux deux précédents par le fait qu'en plus de parfois occuper une position objet, l'ensemble des verbes dont il pourra être sujet diffère largement de celui dont « je » et « tu » peuvent l'être. Ainsi, trouvera-t-on aisément dans un grand corpus « je » et « tu » en sujet de « manger », ce qui sera beaucoup moins le cas pour « chaise ». À partir de telles observations, il est possible de considérer que « je » et « tu » appartiennent à une même classe distributionnelle et que « chaise » n'y appartient pas. L'interprétation de ces rapprochements/séparations relève ensuite de la discussion des résultats : les « classes [distributionnelles] peuvent être de différentes natures. [Il peut] s'agir de classes grammaticales comme celle des noms, des verbes, des adjectifs, etc. Mais il est également possible de mettre au jour des classes sémantiques » (*Ibid*:25).

En effet, un tel point de vue « contextualiste », en créant des classes d'équivalence, permet de contester certaines tendances de la sémantique formelle ou cognitive à vouloir calquer la sémantique linguistique sur la conception scientifique du monde. « La classification des espèces animales, d'Aristote à Linné jusqu'aux cognitivistes néo-darwiniens d'aujourd'hui, sert de pierre de touche aux théories de la classification et de la catégorisation ; ainsi, dans les discussions sur les réseaux sémantiques, on rencontre régulièrement ensemble Titi le canari, l'autruche qui ne vole pas et Clyde l'éléphant. Cependant, s'ils appartiennent à un même règne scientifique, rien ne permet d'affirmer que les animaux appartiennent à une catégorie unique. Le chat voisine dans la classe des animaux familiers avec le canari et le poisson rouge, l'autruche dans la catégorie des grosses bêtes africaines avec l'éléphant et la girafe ; bref, on ne peut trouver de discours (sinon peut-être celui de la psychologie cognitive) qui les juxtapose dans une même classe sémantique » (Rastier, 2004c).

Enfin, pour terminer cette brève présentation, l'analyse distributionnelle, d'inspiration behavioriste, présente l'intérêt d'être une méthode inductive et asémantique. Nul besoin pour elle de connaître le sens des unités qu'elle manipule : elle opère de simples rapprochements formels entre unités d'un corpus sur la base de leur proximité distributionnelle. Ainsi, l'analyse distributionnelle a pu participer au déchiffrement de langues amérindiennes mal connues : des unités partageant des contextes similaires ont de bonnes chances d'appartenir à la même classe grammaticale. Dans le cas de notre travail, cette dimension strictement heuristique permet de solidifier nos propositions en donnant une part d'objectivité quantitative

à nos rapprochements de topoï. Cependant, pour l'analyse distributionnelle linguistique comme pour notre analyse topique, l'asémantisme a le défaut de ses qualités. Le rapprochement distributionnel en lui-même ne veut rien dire. Sa pertinence même est un postulat aveugle. Tout comme dans le cas de la lexicométrie, les sorties machines de l'analyse distributionnelle ne sont pas des résultats mais des données de second ordre. Elles nécessitent donc une théorie de l'interprétation pour être discutées. Dans notre cas, et il nous faut le reconnaître, cette théorie est fort peu développée. D'une part parce que l'approche est peu commune, d'autre part parce qu'elle n'est pour nous qu'une partie d'un processus herméneutique plus large. Autrement dit, le fait que deux topoï partagent un contexte distributionnel similaire confirme ou suggère qu'ils présentent une certaine équivalence mais cette information ne s'inscrit que dans un travail plus large de reconstruction des MA.

2.1. Analyse topique distributionnelle : originalité et fragilité

Nous avons souhaité adapter cette méthode d'analyse distributionnelle à notre analyse topique. Cette proposition est aussi innovante qu'expérimentale.

Elle est innovante car si la recherche de cooccurrences est classique en analyse de contenu (cf., par exemple, Bonville, 2000:283-290), l'analyse distributionnelle est à notre connaissance inusitée. Cela peut s'expliquer par le fait que leurs objectifs ne sont pas les mêmes : la première calcule un score d'*association* appelé cooccurrence de premier degré tandis que la seconde calcule un score d'*équivalence* appelé cooccurrence de second degré¹²⁷.

L'association permet de mesurer des phénomènes qui intéressent classiquement l'analyse des médias ou des discours politiques. Par exemple, une étude de cooccurrences pourra montrer que, dans tel journal, la mention de tel parti politique cooccure significativement avec l'abord de certaines thématiques plutôt que d'autres. Dans cette perspective, Pascal Marchand (1998) montre en analysant un corpus d'interview de personnalités politiques que les questions de journalistes posées aux membres du Front National se concentrent sur le thème de l'immigration tandis que celles posées aux membres du parti communiste sont focalisées sur

¹²⁷ Concrètement, la cooccurrence de premier degré est incluse dans la cooccurrence de second degré : d'une part elle en est une condition de calcul et d'autre part, deux unités ayant une forte cooccurrence de premier degré auront très souvent une forte cooccurrence de second degré (puisqu'elles apparaissent souvent ensemble, elles apparaissent aussi *a fortiori* souvent dans les mêmes contextes). La relation n'est cependant pas automatique, cela dépend des méthodes de calcul et... des corpus !

les problèmes socio-économiques. Il en conclut que l'apparente monomanie thématique de certains partis politiques est au moins en partie une construction journalistique.

L'équivalence mesure par contre des phénomènes plus complexes et moins explorés en analyse de contenu. Elle s'intègre au contraire pleinement à notre perspective puisque nous postulons justement que certains topoï présentent une équivalence fondée sur l'appartenance à un même MA. Nous appuyons ainsi une partie de notre reconstruction de MA sur le fait que certains topoï appartiennent à une même classe distributionnelle. Cet appui est partiel cependant puisque la schizophrénie topique n'est pas rare : il arrive que des topoï concurrents voire contradictoires voisinent dans une seule et même prise de parole. Si le phénomène est trop fort, l'analyse distributionnelle peut alors rapprocher ou éloigner à tort certains topoï. L'approche herméneutique humaine est seule juge de paix dans la reconstruction d'un MA.

Ainsi, la méthode reste largement expérimentale et exploratoire et possède donc un certain nombre de faiblesses. La première est bien entendu son manque de théorisation générale. Nous avons toutefois choisi de la présenter ici, d'une part parce que ses résultats, tout discutables qu'ils soient, offrent une part d'objectivation à notre reconstruction de MA, et d'autre part car nous pensons que cette approche présente certains intérêts et méritera, à l'avenir, d'être explorée plus avant. De plus, nous le rappelons, elle ne contribue que de manière ancillaire à la reconstruction des MA.

2.2. Principe général de l'analyse topique distributionnelle

Les unités considérées dans l'analyse topique distributionnelle ne sont plus des morphèmes ou des formes graphiques mais des topoï. La dimension syntaxique est évidemment de fait neutralisée et le contexte étudié est un contexte topique et non plus lexico-syntaxique. On voit de suite apparaître un biais important : la manière dont a été effectué le relevé topique influence grandement les résultats de l'analyse. Le niveau de grain du relevé est ainsi la première cause de variation. Il est en effet évident que si nous réunissons tous les topoï mystiques sous le simple label **mystique** ou qu'au contraire nous les relevons tous avec finesse en distinguant, pour reprendre l'exemple donné plus haut, **Godzilla**, **Frankenstein** et **venge**, l'analyse statistique arrivera à des résultats tout à fait différents. Elle manquera de diversité topique si le niveau de grain est trop haut et elle manquera d'occurrences par topos s'il est trop bas. De la même manière, si nous relevons systématiquement deux topoï ensemble, par exemple **nuc=danger** et **inquiet**, nous introduisons artificiellement un

élément qui pèsera sur les calculs. Bref, bien que nous ayons essayé de limiter au maximum cet « effet de relevé », la méthode nécessiterait sur ce point une réflexion et un travail plus développés.

En ce qui concerne l'empan d'analyse contextuelle, notre corpus étant déjà découpé en commentaires, nous avons pu avantageusement utiliser cette segmentation comme cadre de calcul. L'analyse repère donc les topoï qui apparaissent significativement dans des contextes similaires au sein de chaque commentaire.

D'un point de vue technique, nous¹²⁸ avons utilisé un programme permettant de réunir les topoï qui apparaissent souvent ensemble (cooccurrence de premier degré) et/ou souvent avec les mêmes autres topoï (cooccurrence de second degré). Corrélativement, des topoï qui n'apparaissent jamais dans des contextes similaires sont éloignés par l'algorithme.

L'idée sous-jacente à cette démarche est que 1) si deux topoï apparaissent souvent ensemble ou souvent dans les mêmes contextes topiques, il est probable qu'ils appartiennent à un même MA 2) si deux topoï n'apparaissent jamais dans des contextes topiques semblables il est probable qu'ils relèvent de MA différents. Cette méthode permet ainsi à la fois de confirmer des impressions de proximité ou d'éloignement laissées par la lecture traditionnelle et d'en faire émerger certaines qui seraient passées inaperçues.

Sans rentrer dans les détails techniques, nous avons opéré notre classification en utilisant une méthode ascendante dite des « k-moyennes ». Son fonctionnement est globalement le suivant : les données de départ sont un ensemble de topoï au sein de segments que sont les commentaires. Chaque topos est associé à sa distribution, c'est-à-dire à ses informations mutuelles calculées avec chacun des autres topoï. On sélectionne alors un nombre k de noyaux : ce sera le nombre de classes auquel aboutira la classification. Ce nombre peut-être choisi manuellement et ainsi faire varier le niveau de grain de l'analyse selon que l'on souhaite obtenir des classes plus ou moins précises. Il peut également être choisi à partir d'une classification hiérarchique descendante qui fournit un dendrogramme permettant d'estimer statistiquement le nombre de noyaux le plus significatif en fonction de nos données.

¹²⁸ Ce « nous » n'est plus ici un « nous » de modestie : nous avons plaisir à remercier François Morlane-Hondère pour avoir mis si longuement à notre disposition ses compétences informatiques et statistiques. Les explications qui suivent lui doivent beaucoup, tout comme, bien sûr, les résultats de l'analyse.

Nous avons pour notre part choisi de faire varier le nombre de noyaux entre 4 et 10, les méthodes d'estimation du meilleur candidat nous proposant 7 et 9¹²⁹.

L'algorithme des k-moyennes sélectionne alors aléatoirement k topoï dont les distributions respectives constitueront temporairement les centres (ou centroïdes) des k classes (ou clusters). À partir de là, il considère un à un tous les topoï parmi ceux qui ne sont pas des noyaux et les associe au noyau dont ils ont la distribution la plus proche. Nous obtenons alors k classes de topoï et leurs k noyaux respectifs, qui sont les topoï sélectionnés aléatoirement.

L'algorithme met alors à jour les clusters en calculant la moyenne des distributions des topoï qui les composent. Cette moyenne, qui correspond à un topos fictif, constitue le nouveau centre du cluster. Une fois les k nouveaux centres calculés, l'algorithme reconsidère chaque topos (y compris les k de départ, donc), et l'associe au (nouveau) centre dont il est le plus proche. Une fois cette étape terminée, le programme recalcule la moyenne des distributions des éléments des k nouveaux clusters, laquelle va constituer un nouveau centre et recommence de nouvelles associations.

L'opération se répète jusqu'à ce que deux itérations mènent au même découpage auquel cas on considère les classes créées comme les plus significatives.

Le corpus sur lequel nous avons réalisé l'analyse est le même que celui du relevé topique quantitatif. Il regroupe ainsi les commentaires de *Rue89.fr*, *Le Monde.fr*, *Le Figaro.fr*, *L'Express.fr* et *20minutes.fr* à ceci près qu'ont été supprimés les commentaires ne comportant qu'un seul topos (puisque ceux-ci n'ont pas de contexte). Cela introduit peut-être encore un biais mais il ne peut être contourné.

Les résultats complets de l'analyse sont disponibles en annexe USB3, une version réduite et commentée de l'analyse en 10 clusters est proposée en annexe 11. Nous utilisons ces résultats partiellement et à titre illustratif dans la présentation globale des MA qui suit.

3. Restitution des résultats : comment décrire un MA ?

Derrière l'ambition générale de ce travail de thèse se pose un problème théorique majeur : une « schématisation », un « univers », une « logique », un « monde », une « rationalité », un « mode d'appréhension », une « *Weltanschauung* », etc. sont des unités bien complexes à

¹²⁹ Ces méthodes sont multiples et nous ne possédons pas les compétences nécessaires en statistique pour juger de leur validité respective.

décrire. À vouloir faire justice à notre épistémologie culturaliste, textualiste, et pourrions-nous dire, gestaltiste, nous devons reconnaître que ces tous sont bien plus que la somme de leurs parties et que ceux-ci ne sauraient aucunement se connaître entièrement dans celles-là. En d'autres termes : un univers de sens n'est pas la somme des quelques grands traits pertinents, de topoï dans notre cas, que pourrait définir l'analyste. Même si nous avons déjà abordé ce problème en creux de la présentation de notre méthodologie, nous pensons important d'y dédier une réflexion plus détaillée.

Ainsi, si l'ambition de l'analyse est de toucher à la finesse de constructions « psycho-socio-langagière » (Charaudeau, 1995), toute fragmentation est réduction. Il n'est pas certain qu'il soit possible, ou du moins souhaitable, de ne décrire un univers de sens qu'à partir de quelques grandes propriétés. Ainsi le dit la psychologie discursive : « les catégories conventionnelles des psychologues sont des véhicules inutilisables pour décrire les qualités fugaces, fragmentaires et profondément personnelles de l'expérience intérieure : les compétences des romanciers ou des poètes constituent de meilleures ressources pour une telle tâche » (Billig, 2009).

Comment donc décrire nos MA ?

Nous avons cherché, dans la restitution de nos résultats, à rester le plus proche possible d'une description dense. Cette expression fait volontairement écho à la « *thick description* » ou « description dense » (Geertz, 1973).

La *thick description* est un principe méthodologique ethnographique emprunté par Clifford Geertz aux travaux du philosophe Gilbert Ryle (*Ibid.*:6) et qui fait aujourd'hui partie des classiques de l'anthropologie et plus généralement de la recherche qualitative. Elle pose que la structure et la nature des cultures, en tant que formations sémiotiques, impliquent qu'une « *thin description* », un simple compte-rendu factuel et compartimenté, ne permet pas de jouer à plein le rôle de l'anthropologue. Celui-ci, pour saisir une culture dans sa singularité, doit au contraire en faire état de façon pleine et contextualisée, en valorisant le sens que les choses et les situations sociales ont pour les individus eux-mêmes :

« Si l'ethnographie est un travail de description dense et les ethnographes ceux qui l'effectuent, alors la question déterminante pour ces descriptions, que ce soit des notes sur un journal de bord ou un ouvrage monographique de la taille de ceux de Malinowski, est de savoir si elles permettent de distinguer un clin d'œil d'un battement de paupière, et un vrai clin d'œil d'un clin d'œil parodié. Ce n'est pas face à une masse de données non interprétées,

face à des descriptions radicalement minces, que nous devons mesurer la qualité de nos explications, mais en fonction de la capacité de l'imagination scientifique à nous amener à entrer en contact avec les vies d'étrangers. Cela ne vaut pas le peine, comme l'a dit Thoreau, de faire le tour du monde pour compter les chats de Zanzibar. » (Geertz, 1973:16, nous traduisons¹³⁰)

Aussi, pour l'anthropologie interprétative, si le froid objectivisme permet certes d'échapper à la fantaisie de la description romanesque, il opère une réduction dommageable à la compréhension culturelle :

« Bien qu'elle soit une amélioration indéniable des concepts de "comportement acquis" ou "phénomène mental" et qu'elle soit la source de certaines des théories les plus puissantes en anthropologie contemporaine, cette approche hermétique [...] présente le danger (et a même peu à peu été submergée par celui-ci) de dissocier l'analyse culturelle de son objet propre, c'est-à-dire la logique informelle de la vie réelle. Il est de peu d'intérêt d'extirper un concept des insuffisances du psychologisme pour le plonger dans celles du schématisme. (*Ibid.*:17, nous traduisons¹³¹)

Ainsi, « [...] il n'est pas possible d'écrire une "Théorie Générale de l'Interprétation Culturelle". Ou plutôt si, mais sans grand profit car la tâche essentielle de la construction théorique n'est pas de codifier des régularités abstraites mais de rendre la description dense possible, non pas de généraliser au-delà des cas mais de généraliser à partir d'eux. » (*Ibid.*:26, nous traduisons¹³²).

Toutefois, et sans que cela soit contradictoire, cette reconstruction dense, ce compte rendu vivant et coloré qui peut également rappeler les techniques de restitution des « portraits » en micro-sociologie, demande une certaine méthode et quelques grandes lignes de conduite.

¹³⁰ Version originale : « If ethnography is thick description and ethnographers those who are doing the describing, then the determining question for any given example of it, whether a field journal squib or a Malinowski-sized monograph, is whether it sorts winks from twitches and real winks from mimicked ones. It is not against a body of uninterpreted data, radically thinned descriptions, that we must measure the cogency of our explications, but against the power of the scientific imagination to bring us into touch with the lives of strangers. It is not worth it, as Thoreau said, to go round the world to count the cats in Zanzibar. »

¹³¹ Version originale : « Though a distinct improvement over "learned behavior" and "mental phenomena" notions of what culture is, and the source of some of the most powerful theoretical ideas in contemporary anthropology, this hermetical approach to things seems to me to run the danger (and increasingly to have been overtaken by it) of locking cultural analysis away from its proper object, the informal logic of actual life. There is little profit in extricating a concept from the defects of psychologism only to plunge it immediately into those of schematicism. »

¹³² Version originale : « [...] one cannot write a "General Theory of Cultural Interpretation". Or, rather, one can, but there appears to be little profit in it, because the essential task of theory building here is not to codify abstract regularities but to make thick description possible, not to generalize across cases but to generalize within them. »

Nous les avons données dans les premières pages de ce chapitre et reviendrons sur la question de la structuration interne des MA dans notre chapitre conclusif (chapitre 6, section 1).

Nous avons donc décidé ici à la fois de rendre justice à la densité de nos MA en en proposant une description portraitisante et à la fois d'en conserver une vue synthétique en listant les topoï caractéristiques qui les constituent et en terminant chaque présentation par un tableau récapitulatif.

4. Dernière remarque : le niveau de grain des MA

Une dernière question problématique est celle du niveau de grain de notre analyse : cherchons-nous à relever des modes d'appréhension très génériques ? Ou acceptons-nous d'aller plus loin que des structures pour conserver une part de leur coloration spécifique ? Nous l'avons déjà dit, dans une optique culturaliste, les squelettes ne sont rien sans leur chair. Ainsi avons-nous décidé de conserver une part de la dimension figurale des MA. En fait, si nous pensons que le mysticisme, par exemple, peut s'actualiser sur un autre thème que le nucléaire, nous pensons également qu'il s'y actualise d'une manière spécifique à laquelle il faut rendre justice. Le MA militant pour sa part est un bon exemple de cette problématique. Il est certes possible de voir un cadre cognitif commun au militantisme antilibéral et au militantisme antinucléaire : si les axiologies sont différentes (haine du capitalisme contre haine du nucléaire), les modes de raisonnement (pensée binaire, catégorisation a priori, gnosticisme...) et le ton (agressivité, foi en son camp, politisation des propos...) sont identiques. Mais peut-on vraiment détacher ces derniers des domaines spécifiques dans lesquels ils se mettent en place ? Rien n'est moins sûr et nous n'avons d'ailleurs pas su trancher ici : le MA militant décrit à la fois le fond général et les diverses formes spécifiques.

Notre reconstruction de MA a donc cherché à rester à un niveau médian, ni trop structurel, ni trop densifié, dans le relevé de ces configurations symboliques.

La partie suivante présente les résultats de l'analyse en décrivant les sept MA que nous avons pu mettre au jour.

SECTION 2. SEPT MODES D'APPREHENSION

Nous présentons nos résultats de la manière suivante : plutôt que de fournir des listes de topoï propres à chaque MA, nous les mettons en cohérence au sein d'un texte descriptif. Dans le but de rester le plus proche possible de notre corpus, nous citons un grand nombre de commentaires afin d'illustrer nos propos. Des analyses exhaustives de commentaires sont disponibles en annexes 4 à 10 à titre illustratif de notre démarche¹³³. Enfin, nous synthétisons les caractéristiques principales de chaque MA dans un tableau récapitulatif. Nous espérons ainsi couvrir l'ensemble du spectre de la « *thin* » à la « *thick description* ». Topoï caractéristiques et tableau pour la première, mise en texte et développement pour la seconde.

Les conventions d'écriture sont les suivantes : chaque topos sous sa forme typique se trouve entre étoiles (*jpn=discipliné*) et sous sa forme d'occurrence entre guillemets français et en italique (« *la rigueur et l'organisation du peuple japonais est un exemple pour tous* ») suivi du pseudonyme (ou des initiales lorsque celui-ci semble être un nom usuel) de l'auteur et du site d'origine (Harry Cover, LM). Les soulignages sont toujours de nous et les citations n'ont subi aucune autre modification que celles présentées entre crochets¹³⁴.

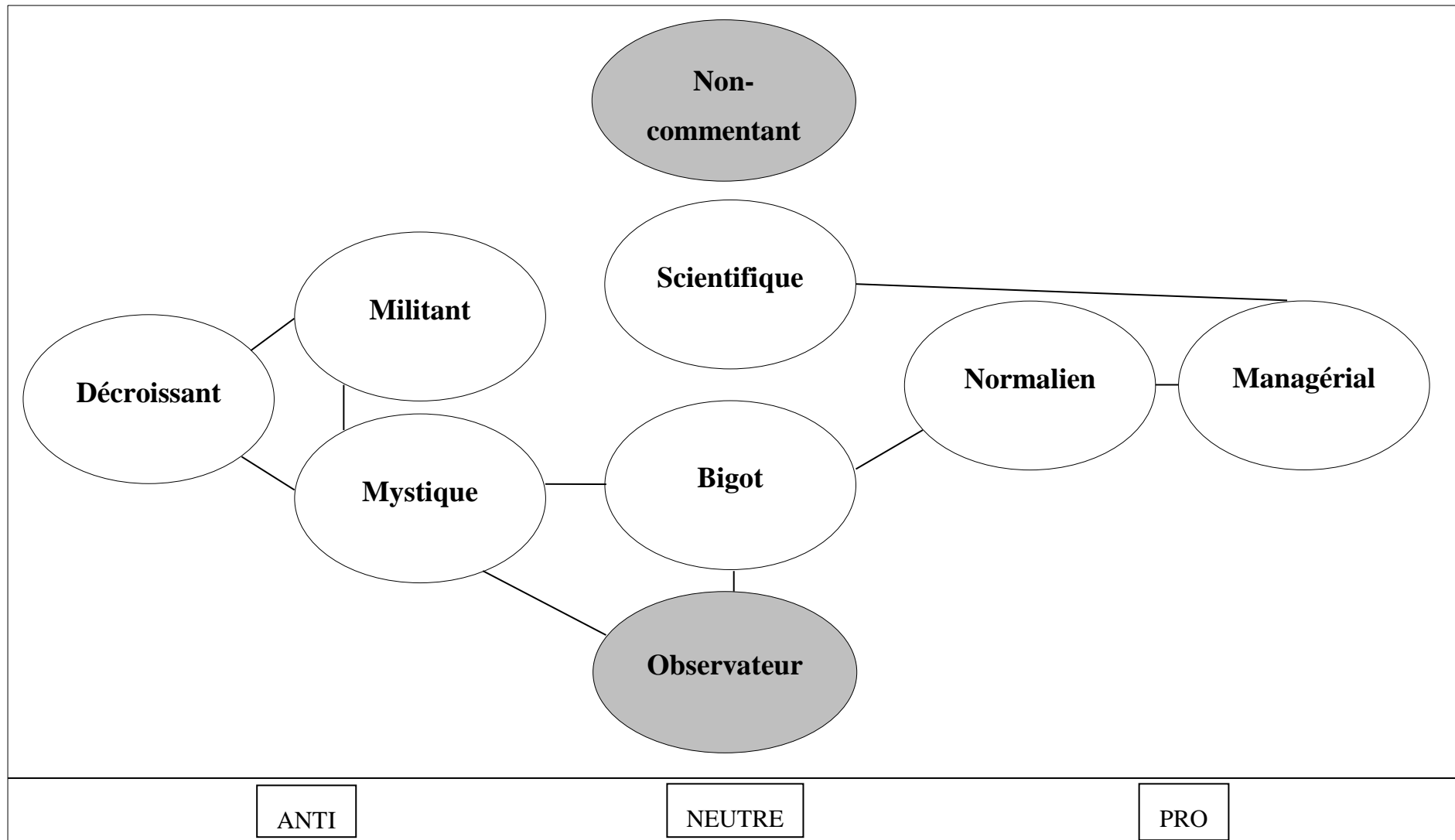
La figure 6 synthétise l'ensemble des MA que nous avons délimités. Les MA sont disposés de gauche à droite selon leur corrélation préférentielle avec une position anti, pro ou neutre dans le débat nucléaire. Les lignes reliant les cercles représentent des liens potentiels entre MA. Par exemple, pensées mystique et militante présentent parfois des zones de recouvrement. Les deux cercles grisés enfin ne sont pas vraiment des MA mais des catégories qui n'entrent pas dans nos résultats. Les topoï de la catégorie « observateur » se contentent de décrire les événements en cours ou de demander des compléments d'information. La catégorie des « non-commentants » représente quant à elle les MA que, pour diverses raisons que nous développerons, notre analyse n'a pu capter.

Nota bene : Nous rappelons que la liste exhaustive des topoï cités, commentaire et exemple à l'appui est disponible en annexe 1 et qu'une description synthétique de chaque MA est disponible en annexe 2. Les analyses qui suivent renvoyant les unes aux autres, la consultation de cette annexe peut faciliter la lecture.

¹³³ Pour une meilleure compréhension, nous conseillons de les consulter *après* la lecture de la description des MA correspondants.

¹³⁴ La typographie, l'orthographe et la syntaxe sont donc d'origine, ce qui peut heurter les regards les plus sensibles.

Figure 6. Les différents modes d'appréhension



1. Le mode d'appréhension bigot

Ce MA présente la particularité d'être à la fois très répandu¹³⁵ et peu profond. En effet, ses quelques topoï centraux sont peu nombreux mais apparaissent régulièrement. Le MA bigot tire son nom de la conjonction d'une compassion ostentatoire, d'allusions religieuses, d'une vision du monde essentialiste et d'une déontologie du recueillement. Précisons bien que cette dénomination ne comporte aucune évaluation. Les grands traits du MA nous semblent simplement être bien synthétisés par le terme « bigot » si l'on en affaibli la dimension dévote et en occulte totalement la péjoration.

Nous détaillons ci-après les caractéristiques importantes de ce MA.

1.1. Une pensée émue pour les Japonais

Le topos *pensée émue* est le topos pivot du MA. Nombreux sont les internautes à venir exprimer leur soutien aux victimes du tsunami, du séisme ou de la menace nucléaire : « *Tous solidaires. Une grande catastrophe pour nos amis Japonais. Grande tristesse... Grande détresse... Une pensée pour tous ces gens décédés ou disparus. Chaleureuse pensée aux familles et à leurs proches* » (youchka-2, LP). Nous le disions plus haut en présentant le groupe PENSEE EMUE, nous avons sans doute là les traces de l'émergence d'un advenant collectif de troisième ordre (Arquembourg, 2011:33) à la suite de l'événement. Sous l'effet des monstrations médiatiques ou tout simplement d'une empathie face à la souffrance à grande échelle, des individus éloignés du cataclysme physique vivent un cataclysme psychologique et viennent exprimer leur émotion à qui veut l'entendre sur le net. On peut faire l'hypothèse que cette émotion et son expression constituent le lien qui contribue à former ici un advenant non seulement singulier mais bien collectif. On remarque d'ailleurs que les pensées émues présentent parfois une dimension contagieuse. Lorsqu'un internaute vient rappeler une forme de devoir de réserve, il n'est pas rare que plusieurs le suivent immédiatement dans cette voie¹³⁶.

Nous l'avons déjà dit, cette monstration émotionnelle peut être vue comme relevant d'une

¹³⁵ L'analyse distributionnelle (cf. annexe 11 et USB3) le fait apparaître dès la partition en 3 clusters, ce qui signifie que ses topoï sont effectivement très présents et très liés.

¹³⁶ On prendra pour exemple ce tableau de commentaires sur *LePoint.fr* qui ne contient presque que des pensées émues. L'effet d'entraînement y est visible. http://www.lepoint.fr/reactions/monde/commentaires-sur-tsunami-devastateur-au-japon-11-03-2011-1305103_24?p=4

forme de *slacktivism* (Morozov, 2009). En effet, il faut reconnaître que l'on fait difficilement plus déresponsabilisant que la pratique consistant à laisser, depuis le confort de son siège domestique, un mot de solidarité sur un sombre forum internet, qui plus est sous pseudonyme. On peut également considérer n'avoir affaire là qu'à une forme de *face work* (Goffman, 1955). Sachant pertinemment que ses mots de soutien n'atteindront jamais les victimes de la catastrophe, l'internaute ne chercherait là qu'à se construire un ethos valorisant. Considérons par exemple le commentaire suivant : « *Nous vous soutenons. Soyez fort. Toutes mes pensées aux familles.* ((Page facebook de soutien [http : //www. Facebook. Com/pages/Soutien-aux-sinistrés-du-séisme-au-Japon-2011/194537063912875](http://www.Facebook.Com/pages/Soutien-aux-sinistrés-du-séisme-au-Japon-2011/194537063912875))) » (nefYu, LP). Il est aisé de voir ici la catastrophe comme un simple prétexte à la mise en scène d'un soi compassionnel. Les mots de soutien, brefs, impersonnels et expéditifs, suivis de l'invitation à rejoindre une page Facebook dédiée semblent avant tout destinés à montrer que l'internaute souscrit à une morale de bon aloi. D'autres commentateurs ne manquent d'ailleurs pas de considérer cette « morale » comme « dégoulinante » ou « bon marché », mais celle-ci est sans doute justement caractéristique du MA bigot : le bigot souscrit bien volontiers à un ensemble de préceptes que d'aucuns pourraient juger simplistes ou désuets. Les deux commentaires cités précédemment apparaissent ainsi presque mécaniques et la formule consacrée qui conclut le premier sonne comme une mise en pratique quasi-automatique de règles de bienséance.

Ainsi, par-delà la déculpabilisation, la mise en scène de soi, et le conformisme que révèlent peut-être la succession des pensées émues, il est difficile de mettre entièrement en doute la sincérité de cette compassion. Comment comprendre autrement la démarche intellectuelle qui mène à laisser, enfouies parmi les milliers de commentaires d'un anecdotique article du Point.fr, des réactions comme « *Courage, amis japonais, vous n'êtes pas seuls.* » (candidenaive, LP) ou « *Grenoble derrière vous ! Gambatte ! Courage ! Les étudiants japonisants de Grenoble vous soutiennent !* » (LEA Grenoble, LP) ? L'adresse directe à un destinataire qui ne recevra clairement jamais le message est sans doute significative. Certes on peut encore y voir une surenchère dans la course au plus compassionnel : en prenant les autres internautes à témoin d'une interlocution privilégiée avec les « amis japonais », le commentateur se présente comme le plus proche des proches. Mais l'on peut également considérer cette connexion communicationnelle comme la nécessité, en partie cathartique, d'exprimer ce sentiment de solidarité. Dire aussi futillement sa solidarité ne peut pas n'être qu'une manœuvre, même inconsciente, de déculpabilisation ou de construction d'ethos. Nous pensons plutôt que le sentiment empathique face à la douleur d'autres êtres humains est un

véritable fondement du MA bigot. Le simple fait de se sentir obligé d'exprimer ses condoléances ne fait certes pas un MA en lui-même. Mais l'émotion suscitée – ou au moins exprimée – révèle bien un certain rapport au monde : une sorte de solidarité confraternelle avec l'ensemble de l'humanité. Celle-ci n'est pas évidente, l'individu fataliste ou nihiliste pourrait s'en moquer et trouver tout ceci bien naturel ou bien factuel, mais ce n'est pas le cas pour le bigot. Lui ne supporte pas de voir les côtes dévastées, les villes annihilées, les corps amoncelés. Il pense tout spécialement aux *familles* des disparus et partage leur inquiétude ou leur peine : « *Toute ma compassion pour la population japonaise, notamment pour les familles qui ont des proches dans le nord !* » (Aix, LP).

1.2. Le bigot et le sacré

Deuxième point important du MA bigot, ces expressions de solidarité sont empreintes de religiosité. En effet, elles font souvent référence de manière plus ou moins diffuse à *Dieu* : « @Jay votre supplique me redonne du courage, c'est terrible ce que vivent ces personnes ,japonais et d'autres nationalités, dans la région du séisme, au nord-Est. Moi aussi je prie et les remercie, ces Braves au sens noble du terme. » (SM, LM). Cela tend à confirmer notre hypothèse sur la dimension traditionaliste de l'affichage de compassion : celui-ci se construit sur un fond de morale religieuse. Au risque de surinterpréter, on peut également voir une résurgence de la religion dans le fait que plus que de la simple compassion, c'est parfois de la peur qu'expriment les internautes. Le commentaire précédent parle de « retrouver du courage » mais d'autres sont encore plus explicites : « *Je suis tellement triste pour eux, ça fait vraiment peur ; bon courage à vous les Japonais. Amélia, 17, Charente-Maritime.* » (amel101, LP). L'événement disruptif, en rendant manifeste la mortalité de tout être humain, rend pour certains encore plus vivace cette crainte de l'*après*, socle thématique de bien des religions.

1.3. Un MA identitaire

Nous qualifions plus tôt le MA bigot d'essentialiste. Nous pourrions dire « identitaire ». En effet, comme le montre bien le cluster n°3 de l'analyse distributionnelle (annexe 11), la *pensée émue* cooccure fortement avec les différents topoï descriptifs *jpn* et le topos matériel *peuple*. Nous avons présenté les premiers dans le relevé topique (chapitre 4, section 2.). Ils consistent à prêter aux « Japonais » toutes sortes de qualités : ils sont disciplinés,

organisés, préparés aux séismes, travailleurs, dignes, calmes, courageux, héroïques... Au-delà de l'exotisme clichésque déjà mentionné, nous pouvons remarquer deux éléments.

Premièrement, ces qualités relèvent de sensibilités encore une fois plutôt traditionalistes : l'amour de l'ordre, de la discipline, de la « valeur travail »¹³⁷ sont tout à fait caractéristiques.

Deuxièmement, ces attributions ont une dimension fortement essentialisante et identitaire. Elles supposent l'existence d'une catégorie, « les Japonais », dont tous les membres, unifiés par leur nationalité, posséderaient certaines caractéristiques immuables. Le fait que ce ne sont souvent pas seulement « les Japonais » qui sont dignes ou braves, mais bien le *peuple* japonais renforce cette interprétation : « *Espérons que le Japon sera épargné de la catastrophe nucléaire, et puissent nos meilleures pensées apporter un peu de réconfort à ce peuple digne et fier durant ces moments sombres!* » (Haitien, 20M) ou encore « *Moi, ce qui m'a frappé depuis le début de cet immense drame, c'est le courage et la dignité du peuple japonais : pas de panique, pas d'hystérie collective, pas de pillages etc.... . Le premier réflexe de la plupart des japonais est de se remettre au travail dans la discipline pour commencer à reconstruire. Vraiment, quel grand peuple !!* » (Catinu, EXP).

Il est difficile de ne pas voir là une projection en miroir de sa propre identité rêvée. D'ailleurs, et cela point dans le commentaire précédent, la valorisation des Japonais va souvent de pair avec la dévalorisation des Français. Le topos *en France* est un cooccurrent fréquent des différents *jpn* : « *C'est grave, mais c'est un pays organisé et discipliné. Nous avons beaucoup à apprendre d'eux. Si par malheur il nous arrivait la même chose, ce serait catastrophique. Il ne vaut mieux pas y penser. Chez nous si nous sommes témoins d'un simple accident de la route, nous sommes incapables de réagir correctement en portant les premiers secours.* » (afredede, LP).

Par ailleurs, parmi les qualités les plus souvent attribuées aux Japonais (courage, travail, solidarité, organisation, préparation aux séismes), la dignité arrive en haute place (*jpn=dignes*). Dans cette perspective, le bigot aime à glorifier les *héros*. Les pompiers du nucléaire, ces hommes et ces femmes qui se sacrifient pour sauver leur peuple suscitent ainsi une admiration sans borne.

Ceci nous semble tout particulièrement représentatif de ce MA. La « dignité » n'est pas une

¹³⁷ Max Weber montre très bien que dans « l'éthique protestante », le travail est une ascèse qui rapproche le croyant de Dieu. Plus généralement, la bible, et plus précisément la parole de Saint Paul aux Thessaloniens affirme la nécessité du travail pour l'homme.

catégorie évidente de description du monde. Que veut dire être digne ? Et ne pas l'être ?

Cela suppose tout d'abord l'existence d'un code de conduite, une décence commune qu'il est bon de respecter. Nous retrouvons là l'adhésion bigote à une morale traditionnelle.

De plus, la « dignité » japonaise, notamment face au désastre, rejoint une sorte d'éthique de la retenue. Nous allons le voir tout de suite, le monde bigot est ascétique.

Enfin, qui dit peuple digne, dit peuple indigne. Or, à en croire les nombreuses accusations d'*indignité* que subissent les commentateurs préférant débattre que se recueillir, ce sont bien souvent les compatriotes qui sont visés par cette dévalorisation. La construction identitaire en miroir et le ressentiment envers son propre groupe (et donc sans doute envers soi-même, dirait la psychanalyse) apparaît une fois de plus ici. Mais cela n'est pas étonnant. Finalement, pour le bigot, la retenue est une pénitence. Elle s'impose par son ignorance (dans le MA, les questions nucléaires dépassent les compétences du simple observateur), et par l'outrance de ses concitoyens. La section suivante développe cette idée.

1.4. Une éthique de la retenue

Le dernier point remarquable du MA bigot est son caractère compact. Il apparaît en effet généralement dans des commentaires courts, où cohabitent en peu de mots la plupart de ses topoï spécifiques. Le recueillement n'a pas besoin de long discours pour se dire. Plus encore, il s'y refuse, et parfois explicitement. En effet, le dernier topos phare du MA est *indignité*. Dans sa dimension déontologique, il contribue à structurer fortement le MA.

Le topos *indignité* consiste à juger indignes tous les commentaires qui s'écartent de la simple expression de solidarité. Face à toute cette souffrance humaine, face à la désolation laissée par les éléments déchaînés, il est immoral de se laisser aller à des considérations techniques ou politiques futiles : « *Avant de penser débat pro/anti nucléaire ou responsabilités je pense aux japonais et aux personnes sur l'archipel: courage tenez bon!* » (SG, LM). Le débat politique est même tout particulièrement discrédité : profiter d'un drame humain pour défendre une idée politique est indécent.

Cette hiérarchisation axiologique est très intéressante et tout à fait caractéristique du MA bigot. On peut y lire une conception latente du politique comme domaine de peu de vertu, comme occupation périphérique et partiellement avilissante qui s'écarterait des vraies choses de la vie. Le commentaire suivant pose ainsi une contradiction forte entre l'honneur de

« l'esprit samouraï » (on retrouve un *jpn* exotique) et les basses manœuvres politiciennes : « Une pensée pour tous les hommes/femmes qui travaillent sur ces centrales ; de nouveaux samouraï, loin des tartufferies de nos Verts qui espèrent glaner quelques voix supplémentaires. » (keora, LM). C'est ici une vision de la marche du monde sinon naïve, au moins réduite au périmètre de la vie immédiatement perçue : le lien social proche, la famille, les émotions personnelles, etc. Nous retrouvons ici corrélativement l'allant positif vers une morale humaniste irénique.

Plus généralement, le bigot affirme et assume son incapacité à traiter de questions politiques (cf. analyses annexe 7). Humilité, voire autodévalorisation (en miroir ou directe) parsèment la parole bigote. Elles expliquent sans doute en partie son éthique de la retenue.

Bien entendu, et nous le signalions déjà plus haut, les internautes débattants reçoivent assez mal les injonctions morales, certains, il faut le dire, avec une finesse analytique remarquable : « C'est tout à fait fondamental, la minute de silence, c'est tout-à-fait inefficace pour sauver les blessés, mais cela donne conscience à tous les hypocrites confortablement installés devant leur télé. En 2011, un minimum de réalisme s'impose, et le symbolisme béat n'est plus de mise. Qu'allez-vous faire pour aider concrètement les japonais ? ».

Ainsi donc le bigot vit-il dans un monde relativement simple, fait de groupes humains essentialisés, dont un Autre mythifié, et gouverné par une sorte d'humanisme dévot qui le pousse à une déontologie du recueillement face à la catastrophe. C'est donc un MA qui est sans doute tout spécifiquement activé par l'événement dévastateur. Son rapport à la controverse nucléaire est de fait assez lointain. Dans le MA parangonique, il est même totalement inexistant : les choix sociétaux, qui plus est aussi abstraits ou techniques que le mode de production d'énergie, le dépassent totalement. Toutefois, sa structure même lui permet de se mélanger assez aisément avec les MA mystique et normalien.

1.5. Le bigot et le nucléaire : des pour...

Tout d'abord, il est possible de voir dans les caractéristiques idéologiques du MA bigot des accointances avec ce qu'une classification politique classique appellerait la droite conservatrice ou catholique. De fait, sa sensibilité générale va plutôt en faveur de la continuité d'un modèle productiviste dominant dont fait partie le nucléaire. Cependant, des phénomènes plus symboliques peuvent participer à un penchant positif à l'égard de cette technologie. En effet, le nucléaire en France est empreint d'une dimension mythico-religieuse et de fierté

patriotique.

La première est explicite dans la métaphore des « cathédrales du XX^{ème} siècle » pour désigner les centrales qui était très vivace à l'époque des premières constructions (Hecht, 2004). Plus largement, c'est l'anthropomorphisme et la sacralité qui affleurent jusque dans la terminologie technique du nucléaire : *demi-vie* et *fertilité* de l'uranium, *cœur* du réacteur, *transmutation* nucléaire, subdivision en zones publiques-surveillées-contrôlées analogue aux édifices religieux, etc. (Delavigne, 1995). La dimension prométhéenne de la technologie nucléaire est frappante : issue du génie humain, défiant la nature, à la fois source infinie d'énergie et arme de destruction massive.

D'autre part, la fierté patriotique dont est historiquement drapé le nucléaire repose sur les conditions de son émergence en France. À la sortie de la Seconde Guerre mondiale, la maîtrise d'une technologie complexe et pionnière, à même de fournir une indépendance énergétique au pays, a rapidement été vue par les élites politiques françaises comme un moyen de regagner une forme de prestige national (Hecht, 2004). De plus, le développement du programme nucléaire fut quasi exclusivement délégué au Commissariat à l'Énergie Atomique (CEA) et à Electricité De France (EDF), en majorité composés d'ingénieurs formés dans les grandes écoles publiques. Ce sont ainsi les membres de ces Grands Corps d'Etat (le *Corps des Mines* et le *Corps des Ponts et Chaussées*), qui ont traditionnellement occupé les positions techniques et politiques clefs des programmes énergétiques français. Bien que cette mainmise originelle d'une élite technocratique homogène sur le nucléaire est encore aujourd'hui un fort point de critique de la part des militants antinucléaires¹³⁸, le prestige académique presque aristocratique des grands corps d'ingénierie peut participer à une valorisation du nucléaire civil. Nul doute en tout cas que le bigot admire le faste du fleuron français de l'ingénierie.

Ainsi, au-delà de la sensibilité politique, il est possible que la sacralité diffuse et le lustre élitiste dont jouit historiquement la technologie nucléaire ne déplaisent pas à l'imaginaire bigot.

Enfin, outre ces affinités symboliques, il arrive que des topoï bigots voisinent avec des positions pronucléaires dans des stratégies rhétoriques plus ou moins conscientes. En effet, le topos *indignité* est assez fréquemment utilisé pour disqualifier toute tentative de remise en cause politique du nucléaire : « *Honnêtement, je trouve ça pitoyable de profiter du malheur de*

¹³⁸ Cf. le topos *nodébat*.

ces pauvres japonais pour servir des propos anti-nucléaires alors qu'une catastrophe menace de façon imminente des millions de vies. J'espère que les mesures prises ainsi que l'espoir naissant permettront de sauver ces précieuses vie » (PFFFFFFF, EXP). Dans ce cas, le topos apparaît plus comme prenant part à une éristique militante qu'à un véritable sentiment d'indécence. Ainsi, le « délai de décence » demandé très médiatiquement par Ségolène Royal pour tempérer les assauts des élus écologistes relève assez clairement de la manœuvre stratégique. De la même manière, les nombreuses tribunes de Claude Allègre pendant la catastrophe utilisent cet argument à l'envi. S'il est difficile, pour autant, de croire à une sincère éthique du recueillement de sa part, l'usage rhétorique d'un topoï typiquement bigot montre sa saillance dans le discours social. Au fond, face aux drames humains, nous souscrivons tous un peu à la morale bigote.

1.6. ... et des contre

Malgré sa proximité idéologique avec un conservatisme pronucléaire, le bigot, lorsqu'il se laisse aller à un jugement sociétal, n'est pas un fanatique de l'atome. Dans sa religiosité, l'agonistique mystique ne lui est pas hermétique : voir les événements de Fukushima comme une punition de la Nature face à la démesure humaine lui est plutôt acceptable : « *C'est la colère de la nature... Nous soutenons ce propre peuple de Japon avec nos prières [...].* » (Azur, LP) ou « *Quand la Terre bouge... l'être humain n'est rien... Quel malheur pour un peuple si courageux* » (Andy, LP). De fait, le choix de la technologie nucléaire, dangereuse et peut-être provocatrice, peut, sous le coup de l'émotion, lui apparaître insensé.

Bigot et mystique partagent également l'axiologie positive envers la valeur « humain », notion diffuse, indicielle, mais puissante. Séisme, tsunami et menace nucléaire se mélangeant, bigot et mystique voient dans Fukushima un attentat à l'« humanité ». Villages rasés, populations emportées, familles déchirées, sont autant de choses que ne supporte aucun des deux MA. Pour peu que la responsabilité soit attribuée à la « folie de l'Homme », le bigot peut en arriver à juger sévèrement le choix nucléaire qui met en danger les populations par appât du gain ou d'une orgueilleuse puissance : « *Toute ma compassion au peuple japonais. J'espère que l'aide internationale sera réelle. Une question simple cependant : quand cesserons-nous de jouer aux apprentis sorciers avec cette énergie que nous ne maîtrisons - objectivement- pas ?* » (a contrario, FIG). On notera dans cet exemple que la réticence à entrer dans un débat politique est encore une fois bien palpable : on pose une question

« simple » (et non pas une grande tirade militante) « cependant » (alors que ce n'est pas le moment). Par ailleurs, parce qu'il combine ce rejet du politique, une vision du monde relativement candide et une tendance aux bons sentiments, les saillies antinucléaires du bigot se font généralement sur un ton de chevalier blanc, sans peur et sans reproches (cf. annexe 7).

Enfin, et ce phénomène est lisible dans plusieurs des commentaires que nous avons proposés à titre d'exemples, bigot et mystique se rejoignent dans un style d'écriture relativement lyrique, adapté à dire leurs émotions et leur monde enchanté.

Ainsi, en raison de cette proximité idéologique, il n'est pas rare que le MA bigot apparaisse dans des discours antinucléaires.

1.7. Tableau synoptique et synthèse

Le tableau 6 synthétise le MA bigot. La structuration en 4 catégories (ontologie, déontologie, axiologie, mode de raisonnement) sera discutée plus en détail au chapitre 6. Glosons-le toutefois en guise de conclusion.

Tableau 6. Tableau synoptique du MA bigot

Ontologie	L'identité, l'essence, la dignité et l'indignité, dieu
Déontologie	Se recueillir face à la douleur d'autrui, rester humble
Axiologie +	La compassion, l'humain, la mesure, la retenue, dieu, le peuple japonais, l'héroïsme, la dignité
Axiologie -	La politique, l'indignité
Mode de raisonnement	Indiciel

Synthèse : Le MA bigot propose un monde essentialisé où les choses sont comme elles sont, sans doute faites telles par l'action de quelque déité. Ainsi les peuples présentent des caractéristiques naturelles dont certaines sont meilleures que d'autres. La dignité japonaise s'oppose ainsi à l'indignité de bien des Français. Rester digne est d'ailleurs un impératif de vie. Que ce soit face aux catastrophes humaines qui nous dépassent ou face à des questionnements techniques qu'il faut laisser à ceux qui savent, l'humilité est nécessaire. Dans cette perspective le bigot valorise la mesure et la retenue. Dans la douleur, il appelle à une compassion confraternelle avec les autres êtres humains, notamment le beau peuple japonais et ses héros qui souffrent mille morts. L'aide divine leur sera bienvenue dans cette crise. Symétriquement, les agitations politiciennes apparaissent indécentes. Non seulement car elles sont inopportunes face à la catastrophe, mais également parce que les gens simples doivent se garder d'aborder des sujets si complexes. Enfin, on notera que globalement la pensée bigote est indicielle : la dignité, typiquement, n'est pas quelque chose qui s'explique, elle se ressent. De la même manière l'exotisme et la rêverie est immédiatement déclenchée par l'évocation de cette contrée lointaine et enchantée qu'est le Japon. Certes, cette caractéristique est moins saillante dans ce MA que dans le MA mystique mais nous avons tout de même affaire à des réactions plus instinctives que rationnellement construites.

2. Le mode d'appréhension militant

Avant d'entamer notre description, rappelons une caractéristique importante de ces idéaux-types que sont nos MA : les phénomènes symboliques qu'ils visent à capter comportent plusieurs degrés de généralité. Nous l'avons expliqué dans la présentation de l'analyse topique (chapitre 5, section 1.4.), nous repérons à la fois des structures potentiellement transdiscursives et la manière spécifique dont elles s'expriment dans le discours des internautes sur le nucléaire après Fukushima. Cela implique que si nous pouvons faire l'hypothèse que les éléments de plus haut niveau (notamment les modes de raisonnement) ont une portée générale, les éléments de plus bas niveau (notamment les ontologies) sont spécifiques au contexte étudié.

Le MA militant est un parfait exemple du phénomène. En effet, plusieurs militantismes s'expriment dans notre corpus. Le premier et le plus évident est le militantisme antinucléaire, le second, également saillant¹³⁹, est le militantisme antilibéral, et l'on trouve ensuite en vrac et de manière éparse des militantismes « anti-renouvelable », « anti-écologues », ou encore « anti-immigration »¹⁴⁰. Tous partagent des caractéristiques de haut niveau (binarité, véhémence, utopisme-gnostique « particularisé », causalité diabolique, monomanie, expertise argumentative, politisation politicienne, connivence...) mais n'ont pas le même ennemi et donc pas les mêmes ontologies/axiologies. Notre MA militant présente donc une ambiguïté : il recouvre à la fois les traits du militantisme en général et ceux de militantismes particuliers.

Pour en résumer les grands traits, le MA militant est un MA où un scandale fondamental a été décelé. Celui-ci est à l'origine des malheurs du monde : faites-le cesser et tout rentrera dans l'ordre. Son mode de raisonnement est ainsi absolument binaire, il existe le bon et le mauvais côté, et tout ce qui n'est pas avec lui est contre lui. Dans cette perspective, la fin justifie les moyens. Pour abattre sa cible, le militant fera feu de tout bois argumentatif. Cette caractéristique rend sa topique parfois difficile à cerner puisqu'il n'hésite pas à aller piocher dans tous les répertoires topiques possibles, même les plus contradictoires, du moment qu'ils renforcent sa position. Parallèlement, cette obsession critique fait souvent de lui ce que nous appelons un « expert argumentatif ». Son autre arme majeure est la suspicion : ce qui pourrait remettre en cause sa vision d'un monde où luttent odieux criminels et détenteurs d'une vérité révélée est immédiatement suspect. Le conspirationnisme, seule position à même d'expliquer

¹³⁹ L'analyse distributionnelle lui offre même un cluster particulièrement consistant (annexe 11).

¹⁴⁰ Ce qui, au vu de la thématique, est tout de même une prouesse.

que le scandale puisse perdurer dans l'apparente indifférence générale, est ainsi l'horizon du militantisme. À un niveau plus formel, outre la véhémence caractéristique de son propos, le militant tend à adopter un ton de connivence et à politiser (politiciennement) les conversations.

Dernière précision, le MA militant présente la complexité de pouvoir recouvrir la catégorie sociale des militants. Or, il est bien clair que ce que nous décrivons ici est le mode de pensée, le micro-mythe interdiscursivement restructurable et non pas la catégorie sociale. Aussi, être militant dans la vraie vie n'implique pas (ou du moins pas tout le temps) d'endosser le mode de pensée militant. Lorsque nous présentons un militant hurlant et binaire, nous parlons donc bien de la logique idéale décrite et non pas d'individus empiriques. Le MA militant est un mode d'être-au-monde, de lutter contre un ennemi que l'on pense scandaleux, que l'on peut ou non employer pour critiquer quelque chose. Il peut donc parfois en partie recouvrir la catégorie sociologique des vrais militants mais ne la décrit pas. Cela explique également que le MA soit caractérisé par des topoï matériels reconnaissables (*lénifiant*), des récits forts (la suspicion envers les élites), des tendances spécifiques (la diversité argumentative) qui relèvent d'une co-construction sociologique forte : c'est dans l'entre soi militant (les vrais, cette fois) que se sédimentent ainsi un lexique et des idées. On peut en effet imaginer que la logique militante se construit et se cristallise aisément dans les groupes sociaux militants. Elle ne leur est cependant ni exclusive ni obligatoire.

Nous développons ci-dessous ses différentes caractéristiques.

2.1. Une parole pamphlétaire

La parole militante est en grande partie une parole pamphlétaire. Nous reprenons l'expression au titre de l'ouvrage de Marc Angenot (1982). Celui-ci décrit dans le détail les différentes caractéristiques de cette forme d'intervention idéologique à partir d'un corpus couvrant la période de 1868 à 1968.

L'auteur distingue trois grands genres dans le discours agonistique : la polémique, la satire et le pamphlet (*Ibid.*:34-41). La première est une lutte simple entre deux positions contradictoires où le polémiste cherche à montrer que la vérité lui appartient et que l'autre est dans l'erreur. La satire monte d'un cran dans la coupure entre les positions en balance : la lutte ne se fait pas sur un pied d'égalité puisque la vérité toute entière est du côté de l'énonciateur. Moquerie et sarcasme suffisent à faire voir l'absurdité de l'adversaire. Le

pamphlétaire, enfin, se trouve dans une position plus complexe : s'il détient la Vérité, celle-ci n'est pas claire aux yeux de tous et son travail est justement de la faire éclater face à l'imposture du monde tel qu'il va. « Autrement dit, le pamphlétaire est porteur d'une vérité à ses yeux aveuglante, telle qu'elle devrait de toute évidence imprégner le champ social où il prétend agir – et pourtant il se trouve seul à la défendre et refoulé sur les marges par un inexplicable scandale. » (*Ibid*:38).

Il n'est pas certain que cette distinction soit entièrement pertinente pour la description de notre MA, celui-ci s'exprimant de manière bien moins structurée que peut l'être la parole pamphlétaire dans un ouvrage dédiée et par un auteur rompu à l'exercice. Chez le militant, les niveaux se mélangent. Toutefois, la véhémence caractéristique de son propos le rapproche plus souvent de l'indignation contre le scandale que de la discussion contradictoire. Celle-ci est généralement laissée aux autres MA plus ouverts : managérial, décroissant ou scientifique.

2.2. Un monde qui marche sur la tête

La première marque de parole pamphlétaire dans le MA militant est la représentation d'un *mundus inversus*, d'un monde à l'envers, parfaitement évoqué par le topos récurrent de la société qui marche sur la *tête* : « *le plus inquiétant est le silence total sur la nature des particules radioactives émises, et surtout sur la quantité. Fatalement l'opérateur le sait. ce silence ne me dit rien qui vaille, et je comprends qu'on veuille éviter de semer la panique, mais ne rien dire n'est-il pas contre-productifs ? et n'est-ce pas irresponsable par rapport aux femmes enceintes ? on marche vraiment sur la tete !!!* » (OC, AGO).

Ce sentiment de situation délirante culmine dans le topos *CZD* : pourquoi diable a-t-on pu construire des centrales en zones dangereuses comme c'est le cas au Japon : « *il est complètement irresponsable de bâtir des centrales sur des cailloux branlants, de plus à porter d'une faille importante* » (JPMGGG, FIG).

Deux grands topoï matériels caractéristiques contribuent à mettre en forme cet univers : les tenants du système sont des *irresponsables* (cf. les commentaires précédents) et/ou des *criminels* : « *Construire des centrales nucléaires dans un pays à très forte sismicité est une absurdité monstrueuse; c'est un crime contre l'Humanité. Bien entendu, on va nous dire que le nuage radioactif est resté au dessus du Japon, mais même cela est trop pour leurs habitants. Même en France, il pourrait y avoir des risques. J'espère que cette catastrophe va réveiller les vrais écologistes. Stop au nucléaire !* » (Bip-bip13, FIG). Ce commentaire convoque par

ailleurs une topique canoniquement militante : *CZD*, *ils*, *nuage*, *SUSP*, *arriverafr*, *grand soir*, *moutons*, *need sdn* que nous développons au long de ces pages.

2.3. Binarisme

Un autre phénomène va de pair avec le *mundus inversus* : le militant raisonne dans un univers binaire on ne peut plus manichéen. Un symptôme visible de cette inclination est l'inscription constante de l'énonciateur dans une agonistique entre « eux » et « nous ». C'est là une vision du monde aux accents marxistes pour laquelle au moins deux classes inconciliables s'affrontent : le peuple (opprimé) et les élites (immorales) : « *Tout ceux qui parle de courage pour sortir du nucléaire n'ont rien compris... Nos dirigeant manque pas de courage, il faut juste comprendre que tout n'est que fric, que des campagnes électorales sont soutenue par certaine entreprise bien particulière, donc que sans elles un sarko (par exemple) ne peut pas être élu (sans fric, on gagne pas une élection)! Et que bien trop de gens très haut placé (l'élite mondiale) sont impliqué la dedans pour qu'on n'y mette un terme rapidement...* » (cheapfun, EXP), ou « *Les dirigeant on bien des moyen pour eux mais pas pour le peuples, comme si tout ces politicien se laisse soumis au radiation comme le peuple sans rien faire !* » (PotD, LM), ou encore « *Justement, on l'a tranché pour nous [ce débat], sans jamais nous consulter. On sent d'ailleurs bien la peur que suscite à l'UMPS l'éventualité du referendum populaire réclamé par les Verts. Les partisans du tout-nucléaire ont toujours eu peur du débat citoyen.* » (JP, LM), la dernière phrase sous-entendant une homologation pronucléaires/élites vs antinucléaires/citoyens. On notera également dans ce commentaire le syntagme « UMPS », popularisé par les éléments de langage du Front National et représentatif d'une approche binaire du monde (« tous les mêmes contre le peuple »).

Le topos matériel *ils* est caractéristique de cette conception d'une élite indéterminée mais puissante qui tire les ficelles : « *Ma pensée va ensuite à tous mes amis bretons du Cap Sizun qui se sont battus pour qu' ils ne construisent pas leur sale centrale nucléaire sur les rochers de Plogoff* » (breton, LM), ou, « *Je viens de discuter avec un pote qui m'a dit : “après ça, j'espère qu' ils vont comprendre et vont arrêter le nucléaire !” Tu parles ! La guerre mondiale, c'est ça qu' leur faudra* » (karavi, EXP).

Une autre marque du binarisme militant est son ton volontiers connivent. La connivence peut être définie « comme étant le résultat souhaité d'une forme sinon d'abolition, du moins de réduction de la distance constitutive entre [individus]. Sa présence et son entretien permettent

[...] de créer ou de maintenir une communauté de pensée ainsi affermie » (Herman, 2008:184, il souligne). Difficilement repérable linguistiquement, elle repose sur le partage d'un interdiscours réactivé sur le mode de l'allusion et par là de liens sociaux et culturels. Ceux-ci permettent à la fois la construction d'un espace social commun et l'exclusion de ceux qui ne possèdent pas les connaissances suffisantes pour saisir les sous-entendus. Ainsi, il n'est pas rare que les internautes laissent des commentaires courts et allusifs utilisant une forme d'humour noir : « [*ça va faire chuter la bourse*] *C'est bon pour leur PIB, tout s'arrange... finalement... (J'ai bon ou pas ?)* » (Brédala, RUE) ou « *Ici, radio moscou, tout va bien, dormez tranquille !* » : D. » (redroom, RUE), ou « *Mes tcher concitoyens ne vous billez pas !* » (Tordre l'Ordre, RUE).

Ces interventions cyniques, jouant sur des évidences partagées avec le frère de galère militant (ici l'immoralité de la bourse ou Tchernobyl comme parangon du mensonge gouvernemental), entrent à notre sens dans la logique binaire. Il y a ceux qui se comprennent, ceux qui ont vu l'Ignoble, qui peuvent communier dans le sarcasme allusif, et les autres. La dimension fataliste de ces interventions semble également participer d'un mouvement du type « ils ont gagné mais on n'est pas dupes » qui suppose encore une forme de binarité (ou du moins une agonistique à deux acteurs).

2.4. Une déontologie de l'action

La conséquence logique de cette position fondatrice est une déontologie forte : il faut agir, faire cesser le scandale. Cette manœuvre est d'autant plus aisée que, pour le militant, la cause du malheur général est unique – et parfois diabolique –. Ainsi, le militant « n'est que trop souvent tenté d'appliquer ce que J.-M. Domenach avait nommé la "règle de l'ennemi unique". Plutôt que de dénoncer des scandales ponctuels et hétérogènes, il tendra infailliblement à leur attribuer une essence. Il faut que l'ennemi n'ait qu'une seule tête pour être abattu. » (Angenot, 1982:126).

Ce phénomène apparaît dans notre corpus à travers la forte récurrence des topoï déontologiques « il faut sortir du nucléaire » (*need sdn* ou *need RER* dans sa version positive) ou « il faut sortir du capitalisme » (*capitalisme*) : « *Si les décideurs de ce monde ne sont pas fous, s'ils sont capables de vouloir un monde vivable pour leurs descendants, ces décideurs doivent prendre la seule décision raisonnable pour l'humanité: arrêter progressivement tous les réacteurs nucléaires, abandonner la filière nucléaire, s'interdire la*

construction de toute nouvelle centrale ! » (olibrius, 20M) ou « *Une société nucléaire privée qui ment à la population, des appels aux dons alors que les investisseurs internationaux se retirent du Japon, une flambée des prix des billets d'avion qui n'autorise que les puissants à fuir... la catastrophe nous montre la thiorale"capitaliste telle que promue par Sarkozy. Sortons du nucléaire bordel, et pour cela sortons du capitalisme !* » (JdF, LM).

On notera cependant une différence importante entre ces deux types de militantisme : lutter contre le capitalisme implique une structure idéologique sous-jacente plus construite que lutter contre le nucléaire. On voit par exemple clairement dans le dernier commentaire la logique *cessante causa cessat effectus* que mettent en route les positions fondées sur des philosophies politiques larges : le capitalisme, ennemi unique, est cause de tous les maux. Sa destruction annulera automatiquement ses effets néfastes et impactera la société dans son ensemble. Le militantisme antinucléaire ne montre pas aussi clairement une telle disposition. Difficile de faire entendre que le nucléaire en lui-même est la cause diabolique de tous les malheurs du monde. Certes, on pourrait voir dans le sentiment d'épée de Damoclès qu'expriment plusieurs commentaires un principe similaire : sortir du nucléaire, c'est faire cesser cette menace invisible et permanente. Mais quand bien même, la structure idéologique à l'origine de cette position ne possède pas l'empan d'un antilibéralisme. Sortir du capitalisme, c'est modifier la société de fond en comble, sortir du nucléaire c'est simplement produire de l'énergie autrement. Du moins tel que le présentent la plupart des énoncés militants antinucléaires. Certes, il est tout à fait possible d'immerger la lutte antinucléaire dans une ambition politique plus large (ce que fait d'ailleurs le militantisme antilibéral), mais dans notre corpus, le militantisme reste majoritairement antinucléaire. Cela s'explique notamment par le fait que le MA militant est bien souvent convoqué de manière réactive, sous l'effet du choc et de la peur provoqués par l'événement. Il ne repose ainsi pas sur une structure idéologique complexe mais sur une logique de combat particularisée. Développons ce point qui nous semble fondamental dans la controverse nucléaire et plus largement dans les controverses écologiques.

2.5. Une logique utopique-gnostique particularisée

Les grands traits du mode raisonnement militant relèvent ainsi de ce que Marc Angenot (2008:350-373) a appelé logique utopique-gnostique : « une manière constante d'argumenter la société comme étant ce qui "va mal" et ce qui "ne peut plus durer", argumentation qui

débouche sur la promesse d'un Monde nouveau imminent » (*Ibid.*:350). Il n'est pas étonnant d'en retrouver les contours dans notre corpus si l'on accepte l'hypothèse « d'une continuité cognitive dans la critique sociale et sa vision du monde depuis les Grands récits au début du XIXème siècle jusqu'à nos jours » (*Ibid.*).

Pour autant, comme nous venons de le dire, notre corpus se centre sur une thématique qui ne facilite pas la gnose. Certes, des gnosés antilibérales, écologistes se font voir çà et là et nous pourrions les décrire plus finement si elles étaient développées. Mais ce n'est pas le cas. La question nucléaire réalise en fait une *particularisation de la lutte* qui fait éclater la gnose.

Expliquons-nous. La gnose peut être déparée de sa dimension religieuse lorsqu'on la définit comme une « attitude permanente de l'esprit humain dans son effort de saisie du monde » (Payot, 1978:7) qui conduit à proposer une explication globale des malheurs du monde et donc, au moins en filigrane, une solution curative. L'utopisme gnostique demande donc un regard sur la société dans son ensemble. Il désigne son ennemi, et assure que sa chute éliminera l'intégralité du mal social. Dès lors il est possible de déchaîner contre lui toutes ses forces. Le militantisme antilibéral entre volontiers dans cette logique (éliminer le capitalisme transformera ce monde inique en Paradis terrestre), tout comme le militantisme écologiste lorsqu'il est structuré (la société écologique sera la société Bonne). Ce sont là des militantismes gnostiques.

Or, lorsque le déchaînement des forces se fait contre un ennemi « particularisé », ici le nucléaire, il devient difficile voire impossible d'y accorder une valeur de remède social global. Ce n'est plus une grandiose théorie générale du monde qui se met en mouvement, mais une piètre obsession belliqueuse.

Difficile en effet de faire voir les centrales nucléaires en elles-mêmes comme la cause unique et diabolique de tous les malheurs du monde. De ce fait, la lutte antinucléaire acharnée apparaît tout au plus comme un combat local. Elle peut être considérée juste, certes, mais s'y dédier corps et âme sera souvent jugé excessif. Le militantisme antinucléaire peut en ce sens être dit agnostique, ou particularisé : il ne possède pas de gnose.

Nous pensons qu'il y a d'ailleurs là une des explications du peu d'audience des mouvements écologistes actuels dans la société française. Les militantismes gnostiques se confondent parmi les militantismes agnostiques. La multiplication des actions locales contre les « grands projets » se perd dans la particularisation des luttes : ici l'on rejette un barrage parce qu'il met en danger le triton des marais, là un champ d'éolienne car il gâche inutilement le paysage, et

là encore le nucléaire parce qu'il est dangereux. Le manque de montée en généralité, de logique globale, bref, de gnose, est criant. Les phénomènes sont alors souvent perçus (avec l'aide des traitements médiatiques) comme d'égoïstes rejets « NIMBY »¹⁴¹ voire comme de la simple bêtise. Ces écologismes épars sont pourtant parfois intégrés dans une idéologie bien plus robuste, qu'elle soit antilibérale, « décroissante » ou autre. La rendre plus audible ne ferait peut-être pas énormément avancer leurs causes, mais celles-ci gagneraient au moins en panache.

Ainsi, même si les accointances sont évidentes, notre MA militant est plus la forme canonique d'une logique de combat particulier, que d'un utopisme-gnostique général. Ces dénégations très fréquentes nous semblent bien illustrer ce point : *« Il faut très vite DÉCIDER d'en sortir [du nucléaire], commencer tout de suite, en programmer/planifier même si cela prend 30 ou 40 ans. Je précise que je ne suis pas écolo et ne vote pas pour eux »* (mailimailo, LIB). Cette stratégie rhétorique qui consiste à anticiper les critiques des autres internautes en explicitant la position d'où l'on parle est à la fois représentative du discrédit de l'« écolo » dans le discours social et de l'antinucléarisme de circonstance qu'entraîne l'accident de Fukushima. Il n'est donc pas possible de rattacher une telle position à un projet idéologique écologique général.

Une autre caractéristique de la pensée utopiste, qu'elle soit particularisée ou non, est d'avoir un objectif précis quant à l'état du monde et de raisonner à partir de celui-ci. Autrement dit, l'utopisme raisonne à partir de la manière dont il voudrait que soit le monde alors que l'immanentisme raisonne à partir du monde tel qu'il est. Ceci est un point de coupure argumentative forte entre militant antinucléaire et normalien ou managérial. Le premier donne la primauté à son monde idéal, sans nucléaire, et cherche à partir de là à y arriver alors que les seconds ne voient qu'un monde immanent où tout apparaît contraire à la rêverie adverse. Un topos très récurrent du militantisme antinucléaire illustre parfaitement cette idée : « c'est une question de volonté politique » (*volpol*). *« je pense qu'il faudrait des aujourd'hui affirmer que le nucléaire n'est pas une solution, ni à court terme, ni à long terme, et que les gouvernants fassent ce qu'il faut, et il s'agit de recherche fondamentale et appliquée, pour aboutir à des solutions. Quand on veut on peut (programme apollo, projet manhattan) »* (homere_elmero, RUE) ou *« les sources d'énergie renouvelables offrent une possibilité rationnelle de sortie du nucléaire à condition d'avoir la volonté politique. Des exemples européens ou d'autres pays sont là pour nous démontrer qu'il s'agit d'une réalité. »* (ME lille,

¹⁴¹ « not in my backyard » : je veux bien que l'on construise de nouvelles centrales/usines/prisons mais... pas chez moi. Autrement dit, les luttes cataloguées NIMBY sont vues comme défendant un simple intérêt privé.

LP).

2.6. Une suspicion radicale et autopoïétique

Le monde inversé et le binarisme, mais plus largement le récit sous-jacent de la lutte contre l'ennemi juré entraînent et/ou reposent sur la profonde suspicion exprimée envers les « élites » qu'elles soient françaises ou japonaises, industrielles ou politiques, ou encore occultes pour les plus complotistes. En effet, nous l'avons vu dans le relevé topique (chapitre 4, section 2), *SUSP* est un des topoï les plus récurrents dans notre corpus. Il s'exprime de manière plus ou moins explicite, souvent par l'emploi de modalisations autonymiques ou de verbes introducteurs de discours rapporté indiquant le doute du locuteur sur la véracité des propos. Il n'est donc pas exclusif au MA militant et nous paraît exhiber avec force la « crise de confiance » de la population envers les dirigeants si souvent évoquée. Cependant, la suspicion reste un moteur principal du militant et c'est pourquoi nous la lui attribuons de manière caractéristique ici : « *IL EST CERTAIN QU'ON NOUS MENT SANS VERGOGNE ! (Comme ils ont tous perdu notre confiance, nous restons vigilants)* » (Yvon le zébulon, RUE). À noter ici une occurrence canonique du topos *ils* et de *eux vs nous*.

L'accusation de mensonge se cristallise évidemment autour de l'affaire du *nuage* de Tchernobyl dont la présence explicite ou intertextuelle est extrêmement forte, souvent sous forme d'humour ou d'allusion : « *Eh, j'en ai une bonne, je suis sûr que personne ne l'a faite, vous allez rire : le nuage va s'arrêter au frontière du Japon, LOL je suis trop drôle !* » (HomeSweetHome, 20M). Mais la suspicion s'établit tout autant sur des événements qui nourrissent l'espace public de l'époque comme l'affaire des relations cachées entre la famille de Michelle Alliot-Marie et celle du Président Tunisien Ben Ali, « *Lauvergeon, notre MAM nucléaire.* » (Raphael57, FIG).

Le rejet du nucléaire s'appuie fortement sur cette assurance du mensonge *criminel* des exploitants de centrales. Une pratique militante classique sur le sujet est de brandir, sur le ton de la révélation, tout document plus ou moins secret ou méconnu qui démontrerait des problèmes dissimulés. Le sentiment qu'« on ne nous dit pas tout » est ainsi renforcé par ces « révélations » parfois discutables, parfois dérisoires, parfois convaincantes et qui contribuent à dépeindre un mensonge organisé. Les liens internet vers des sites « indépendants » et dénonciateurs ou le rappel de « reportages » qui mettent au jour l'imposture jouent ainsi souvent le rôle de confirmation d'un manque général de transparence : « *Tchernobyl,*

1986....la seule image que je retiens est un reportage interdit, qui nous montrait des enfants nés après la cata....je ne décris pas ici les “monstres”.....et ces communautés étaient installées dans des no man's land....et surveillées...bah ouais....sans parler de complot mondialiste, d'illuminatis.....y'a une réalité..... » (Manteau Rouge, 20M) ou « Quant aux tablettes d'iode, eh bien, bon courage....Vu le reportage excellent que j'ai pu voir à la télévision récemment, c'est une autre catastrophe....Sont réservés pour les populations proches des centrales françaises, lorsque les pouvoirs publics le décideront (...), quelques cartons de tablettes d'iode....PERIMEES !!! (quand il y en a...) » (edelweiss7, FIG).

La puissance de la suspicion comme moteur de conviction de soi-même et de condamnation aveugle de l'autre est visible dans sa capacité à s'auto-engendrer. Puisque l'ennemi ment : « Comptez sur l'Omerta du gouvernement et des experts pour cacher le drame aussi longtemps que possible. » (Glux, LM), ses dénégations répétées sont à chaque fois la nouvelle preuve d'autres scandales : « Pas de catastrophe nucléaire au Japon ? Quand la présidente d'Areva dit de telles énormités, ça me rassure pas pour Fessenheim ou pour Cruas. » (Spoutnik, FIG).

En se fondant sur ces cas pour lui flagrants et scandaleux, le militant développe ainsi une défiance généralisée. Le topos **soi-disant experts** entre largement dans ce cadre. Les « soi-disant experts » qui défilent sur les plateaux télé pour « calmer la populace » ne sont jamais que des incompetents, des menteurs, ou des acteurs « à la solde du lobby pronucléaire » : « Je vois déjà le genre de leurs sales têtes de rats d'experts indépendants de mon cul avant même qu'ils n'apparaissent au 13H. » (Numerosix, RUE). Les accusations d'amateurisme ou de **bricolage** nourrissent également la suspicion : « Je suis pas spécialiste de la chose, mais mon petit doigt me dit de ne jamais plus croire les experts, vu que les cocottes minutes avec des cailloux d'uranium plongés dans la flotte, désolé, mais ça fait vachement bricolage de pithécanthrope amateur et que ça craint un max... » (RV, RUE). En effet, durant la catastrophe plusieurs mesures d'urgence sont prises par les secours dont certaines apparaissent comme particulièrement désespérées : « [Pas besoin d'argumenter contre le nucléaire] quand je vois les employés de Tepco colmater une brèche avec DE LA SCIURE ET DU PAPIER JOURNAL! » (BC, IR). Le topos **bricolage**, induit par les événements en cours mais existant également en conditions « stables », convoque ainsi à la fois la dévalorisation mystique de l'**apprenti-sorcier** et la suspicion inquiète face à l'amateurisme des **soi-disant experts**.

Une partie des occurrences recouvertes par le topos **polfr=guignols** appartiennent à une

logique similaire : les déclarations officielles d'Eric Besson ou de Nathalie Kosciuszko-Morizet, notoirement incompetents ou affidés au lobby nucléariste, ne cherchent qu'à minimiser l'incident pour sauver leur place et/ou celle de leurs soutiens financiers au mépris du risque qu'ils font courir aux populations : « *Les affirmations lénifiantes et mensongères de NKM et Besson hier sur toutes les chaines sont à l'image de notre classe politique UMPS...* » (skipy le grand gourou, 20M). On notera ici les topoi *lénifiant* marqué par un interdiscours de militantisme politique, ainsi que *UMPS* dont nous parlions plus haut et qui entre parfaitement dans une vision binaire oppositive entre une élite au pouvoir et des laissés pour compte.

Les *lobbys*, industriels ou politiques, sont ainsi accusés de tous les maux. Ce sont eux qui, par appât immodéré de gain et de puissance dirigerait immoralement le monde au détriment des populations : « *L'abandon progressif de la production d'électricité avec la technologie nucléaire devient une question de survie pour l'humanité car riche ou pauvre personne n'est à l'abri. Les moyens technologiques ne manquent pas pour se substituer aux moyens actuels mais les lobbys de cette industrie sont puissants et ne manquent pas de diffuser leur argumentaire caricatural qui va de la bougie à la récupération des pets des vaches.* » (kivepe, LP).

Les deux plus grands reproches faits aux « lobbys » sont le fait qu'ils empêchent le développement des alternatives à l'énergie nucléaire (*lobby=empêche*) et qu'ils appliquent une *propagande* continue pour favoriser l'acceptation de l'atome par les populations : « *Au lieu de continuer à investir des milliards dans cette industrie qui quoi qu'on en dise restera dangereuse pour l'humanité pourquoi ne pas les investir dans d'autres énergies qui peinent à s'épanouir face à ce puissant lobby ?* » (stefbx1, EXP) et « *Une intense propagande, une désinformation bien ciblée et un conditionnement permanent des populations, font croire que le nucléaire est ce qu'il y a de mieux...et bien non, et en voilà encore, malheureusement une preuve supplémentaire.* » (iaorana-huahine, RUE).

Ces positions flirtent parfois avec une forme de conspirationnisme (*CPL*) qui consiste à voir derrière tous les maux une « causalité diabolique » selon la célèbre formule de Léon Poliakov (1980). Notamment dans la version la plus structurée de militantisme de notre corpus, le militantisme antilibéral, le *capitalisme*, la *spéculation* et plus généralement l'« argent roi » sont désignés comme la source unique, et surtout vicieuse et travestie, du Mal. Il y a là une logique conspiratoire latente mais qui ne s'exprime pas pour autant très fortement dans nos commentaires. Le fait de pointer du doigt le travail réel des lobbys industriels, les contraintes

institutionnelles, économiques et même psychosociales qui pèsent sur l'action politique, les quelques scandales de masse auxquels elles peuvent conduire, la mainmise d'une logique néolibérale sur la marche du monde, etc., peut tout à fait être considéré comme de la lucidité voire de la sociologie. Toutefois, la manière toujours très diffuse dont sont évoqués ces phénomènes entraîne une importante négation de leur complexité. Le caractère simplificateur d'une phrase telle que « de toute façon, le lobby du nucléaire empêchera toujours l'éolien de se développer », lui ouvre la voie vers un imaginaire conspiratoire.

2.7. Le problème de la Vérité

De cette vision du monde manichéenne, agonistique et surtout suspicieuse construite dans le MA militant découle un point critique pour les controverses publiques. Le MA militant repose sur une ontologie inébranlable : son ennemi (le nucléaire, le capitalisme, le gouvernement) est indiscutablement scandaleux et il est impossible de prouver le contraire ou même de nuancer le propos.

En effet, le militant, quel que soit son bord, suspecte toujours l'adversaire de mensonge, ce qui a l'avantage de lui permettre de ne jamais rencontrer de contradiction sérieuse mais est aussi un puissant phénomène de clivage dans les controverses publiques. Nous avons affaire à des conflits ontologiques quasi-insolubles puisque la validité de la source d'information contraire est toujours mise en doute. Ce phénomène est particulièrement saillant dans les discussions sur les conséquences de Tchernobyl. Des chiffres aux allures toutes aussi officielles circulent : globalement, les militants antinucléaire citent le million de victimes de la célèbre étude de Yablokov, Nesterenko et Nesterenko (2009), tandis que les pro- leur opposent les quelques 4000 victimes officielles du *Chernobyl Forum Report* des Nations Unies¹⁴². Chaque camp suspectant l'autre de mauvaise foi (lobby antinucléaire vs lobby pronucléaire), il va sans dire que le débat est sans issue. Ainsi, face à un internaute qui cite une étude minimisant la dangerosité du nucléaire : « *Ça ne vous dérange pas de citer cette étude du Lancet (Commanditée par qui?) qui date d'avant Fukushima?* » (atanguy, PJ).

Sur la question du nucléaire, la coupure est d'autant plus saillante que les désaccords résident en dernière instance sur des divergences proprement épistémologiques quant à la manière de calculer l'influence de la radioactivité (Knorr-Cetina, 1999). En effet, les modèles statistiques

¹⁴² Disponible à l'adresse suivante : <https://www.iaea.org/sites/default/files/chernobyl.pdf>.

utilisés pour ce faire suscitent la controverse chez les biologistes eux-mêmes¹⁴³. C'est là une difficulté classique mais difficilement surmontable dans les controverses sociotechniques en général (les ondes/les OGM/les pesticides sont-ils dangereux ?) (Chateauraynaud et *al.*, 2013). Face à l'impossibilité de trouver une source d'information plus crédible qu'une autre, et plus largement, face à l'incapacité de la science à produire des connaissances politiquement utilisables sur le sujet, les sensibilités (mystique, militant, ou normalien par exemple) prennent donc rapidement le dessus pour déterminer la réalité la plus crédible et s'y tenir.

Ajoutons à cela les inévitables approximations et les cadrages divers proposés par les discours journalistiques et l'on comprend que la Vérité, qui n'est jamais qu'affaire de confiance, est bien difficile à trouver :

« Tu as les “professionnels” qui te parlent de % et de taux et d'iode 137, moi j'ai vu l'autre soir un physicien, qui officiait du temps de Tchernobyl, et qui m'a complètement catastrophé en me disant entre autres que pratiquement tous les techniciens qui travaillent actuellement sur le site vont mourir, que les femmes enceintes feraient mieux de penser à un avortement, que malgré les messages lénifiants (qui viennent bien sûr des “professionnels”), on assiste à un énorme désastre humanitaire et sans doute économique pour le Japon, que/qui croire ? » (Aurélio, LM). On voit ici le jugement de crédibilité opéré par un internaute sur des informations contradictoires. Sa sensibilité militante (« professionnels » entre guillemets, « lénifiant », « qui vient bien sûr » des « professionnels » encore entre guillemets) l'invite à suivre l'hypothèse catastrophiste du « physicien ».

2.8. Expertise argumentative¹⁴⁴

Nous avons déjà parlé de la parole connivente du militant, signe d'une connaissance approfondie de l'interdiscours spécifique à son combat. C'est là une caractéristique forte du militantisme. Celui-ci est rompu au débat sur son sujet de prédilection. Cette habitude est visible dans l'activisme de certains internautes : en recherchant des réactions ou des pseudonymes remarquables de notre corpus sur un moteur de recherche, l'on peut

¹⁴³ La question, plutôt technique, est généralement de savoir s'il faut utiliser un modèle linéaire avec ou sans seuil pour calculer les effets de l'exposition aux rayonnements radioactifs. Autre problème : la variance de l'incidence de cancer dans une population est très élevée en temps normal. Dès lors, dans les études post-Tchernobyl ou post Hiroshima, il est difficile d'imputer une augmentation légère du taux de cancer à la seule radioactivité.

¹⁴⁴ Nous avons là un phénomène qui excède en un sens le cadre des MA. L'expertise argumentative n'est en effet peut-être pas tant une caractéristique propre du MA militant qu'une de ses conséquences. Nous touchons là un profil sociologique plus qu'un mode d'appréhension.

s'apercevoir qu'un même individu participe parfois aux mêmes débats sur d'autres sites, parfois avec les mêmes commentaires qu'il copie-colle de conversation en conversation. Ainsi, sur le web ou ailleurs, le militant diffuse la bonne parole, apprend à connaître son ennemi pour mieux le vaincre, et fourbit ses armes. Il tend alors à se comporter comme un véritable « expert argumentatif ».

En effet, comme le montre la sociologie des controverses, les polémiques publiques, si elles ne sont pas l'occasion d'un débat raisonné à la recherche d'un accord éclairé, invitent au moins les militants et les divers porteurs de cause à se structurer et à perfectionner leurs « répertoires d'actions » (Tilly, 1986) pour faire entendre leur voix et obtenir certaines victoires. De la même manière, il semble que certains individus sur le net, habitués à la discussion contradictoire, se construisent un « répertoire argumentatif » élaboré. Plus largement, c'est une forme d'aisance ou au moins de préparation dans l'argumentation qui est perceptible dans les interventions militantes.

Celle-ci se voit dans la capacité à anticiper les arguments adverses (parfois à la limite du procès d'intention), dans la connaissance élaborée du sujet traité (le militant n'est ni mystique ni normalien, s'il n'est pas forcément objectif, il peut posséder des connaissances techniques avancées sur le sujet dont il parle), et surtout dans la capacité à proposer de très longues listes d'arguments détaillés pour défendre la cause. Le commentaire suivant, est typique d'un répertoire argumentatif militant :

« Le nucléaire même en excluant le risque sismique de niveau japonais pose énormément de problèmes :

- Les hommes et la sûreté de fonctionnement : conception ancienne, exploitation, maintenance et sous-traitance, ...

- la méconnaissance du vieillissement des réacteurs,

- les rejets permanents et les effets sanitaires,

- la vulnérabilité aux attentats terroristes,

- le problème latent du devenir des déchets radioactifs,

- la dépendance de la France pour le combustible et l'exploitation des pays miniers avec des ravages écologiques et sanitaires,

- les exigences sociétales de l'exploitation de l'énergie nucléaire : société policière...

- le coût réel de l'électricité produite : un secret bien gardé

- l'incapacité de la France à faire face avec ses moyens actuels à un accident nucléaire de moyenne amplitude ou plus. » (ME lille, LP)¹⁴⁵

Il est clair ici que l'internaute ne réagit pas sous le coup de l'émotion. Il connaît très bien le sujet et déroule son répertoire argumentatif de la plus canonique des manières. Si le militant peut faire usage d'arguments relevant de MA divers pour arriver à ses fins (comme un catastrophisme largement mystique face aux *fuites* radioactives par exemple), il se caractérise avant tout par la diversité et la technicité de ses angles d'attaque.

Le MA militant s'associe ainsi souvent à la diffusion d'une large palette d'arguments au sein des controverses. Nous avons suggéré ailleurs (Carbou et Christophe, 2015) que cette pratique pouvait contribuer à l'infusion d'idées sinon nouvelles au moins marginales dans le discours social. Dans la conception de la polémique de Ruth Amossy (2014), les irréconciliables débattants œuvrent moins à convaincre l'adversaire qu'à simplement permettre à leur position d'exister dans l'espace public. En rendant *disponibles* leurs idées, et en les diffusant largement dans le discours social, ils leur donnent par ailleurs la possibilité de passer peu à peu de la marge au centre des propos audibles.

2.9. Monomanie politicienne

Sur un plan un peu différent, l'habitude militante se lit dans la tendance forte à ramener le débat à *la* politique (et non *au* politique), principalement hexagonale (topos thématique *polfr*). Le traitement journalistique de l'événement qui met en scène les réactions de la classe politique française sous le mode de l'agonistique entre Verts et gouvernement explique en partie le phénomène. Mais il est clair que c'est aussi et surtout une forme de monomanie militante qui conduit à tout ramener à la politique. Dans cette perspective, les innombrables sobriquets dévalorisants attribués au président de la république Nicolas Sarkozy (topos *sarko-*) marquent, sous le sceau, encore, de la connivence, ce phénomène de prédilection thématique : « *et si on reparlait du nucléaire français ??? non pas un debat, car cela sera sterile comme tous les debats depuis 2007 alors n'en rajoutons pas un de plus qui ne servira qu'a la petite cause du petit sarkon.* » (Epouvantail, LIB), ou « *Le nain est pas superman, mais arretons de critiquer en permanence sans ca les fois ou il va vraiment merder on s'en*

¹⁴⁵ Ce commentaire à la forme de tract politique a été déposé sur plusieurs sites au moment des débats sur Fukushima. Il s'agit sans nul doute de l'œuvre d'un militant antinucléaire (un vrai, cette fois).

rendra pas compte! » (juste comme ça, EXP), ou « *Cette entreprise clef de voute de la sarkozie, apres avoir recuperé les premières prisons privées a Orleans vient de prendre 20% dans le nucleaire.* » (non666, AGO).

Sur la thématique atomique, ce sont bien sûr Areva, EDF, Anne Lauvergeon et plus suspicieusement encore « la clique du nucléaire » (*pro-nuke*) qui sont vilipendés : « *la clique du nucléaire ou l'art de nous prendre pour des imbéciles..... Bien sur madame Lauvergeon nous explique [...]* » (Gil, EXP).

Non moins conniventes sont les allusions à un thème très présent dans l'interdiscours politique français, celui de l'immigration : « *les frontières françaises n'arrêtent bien que les nuages...* » (borg1959, FIG) ou « *et la France avec ses belles traditions d'accueil ,pourquoi elle servirait pas de terre d'accueil ? c'est marrant là personne ne propose de recueillir des japonais si besoin était, alors que nous sommes d'habitude prêts (obligés?) à (de) recueillir les habitants de la planète entière, quel que soit par ailleurs l'éloignement géographique ... Explication : on aurait peur de souffrir de la comparaison avec ces immigrants nouveaux ?* » (doulcepok, FIG). Ce topos est cependant plutôt le fait d'un militantisme que l'on pourrait dire « antigauchiste », peu pertinent dans le cas de l'événement en cours¹⁴⁶ mais très présent dans les tableaux de commentaires en général. Nous avons également vu les références à l'*UMPS* également représentatives d'un interdiscours marqué politiquement et de la recherche d'une cible coupable de tous les maux.

Dans le même ordre d'idée, la critique « des médias » tantôt honteusement sensationnalistes, tantôt à la solde des lobbys (*sensas* et *medminimisent*) mais toujours mus par l'appât du gain, est une activité appréciée du militant : « *Les médias se délectent du spectacle du malheur des autres... ooooooooooh la vidéo du tsunami... olalalalala... quelle horreur... oooooooooooooh la photo du mec coincé entre 15 bagnoles.... impressionnant hein ? c'est le jeu de celui qui aura en premier la vidéo qui tue... Ce matin,j'ai vu plein de : « Envoyez nous vos vidéos, vos photos... » Allez on clique les mecs, c'est bon pour l'audience ça coco... ; - (« (Kimous, RUE) ou « *[seulement 56 morts ?] Franchement, imprimer ce genre de titre, c'est prendre le monde entier pour une cohorte d'imbéciles prêts à tout gober, même le plus invraisemblable ! ...même si la consigne de dire cette bêtise vient d'instances particulières.* »*

¹⁴⁶ Bien qu'il s'exprime aussi dans l'anti-écologisme qui est parfois un anti-soixante-huitardisme : « Les écolos n'ont pas beaucoup changé depuis le "power flower" de 1962 à San Francisco : peace and love [et] les mômes en libre parcours didactique trouveront tout seul ce qu'il y a à apprendre et on fait pousser son herbe sur le balcon... (ABC, 20M)

(Yvon le zébulon, RUE).

En fait, pour le militant, tous les prétextes sont bons pour revenir à son sujet de prédilection et surtout à son ennemi unique. On peut également interpréter cette tendance à se repaître dans une critique radicale comme un exercice cathartique, le sentiment général que « ça va mal » trouvant ainsi un exutoire.

2.10. Catégorisation de l'adversaire

Il résulte de cette tendance ainsi que de l'ensemble des éléments que nous venons de voir (binarisme, suspicion, causalité diabolique) un effet pervers notoire dans les débats entre internautes : la tendance à la catégorisation de l'adversaire.

En effet, dès lors que le militant décèle chez son interlocuteur le moindre signe d'appartenance au camp opposé (et la plus petite divergence suffit), celui-ci est immédiatement catégorisé et devient la cible du flot de critiques typiquement adressées aux gens de son espèce. Voici par exemple une réponse militante à un post pourtant plutôt nuancé mais signé par des « étudiants en physique » : « *ah ... étudiants en physique ! si jamais la carrière apparemment tant convoitée dans le monde de l'atome échoue, ils pourront se recycler en politique auprès des arracheurs de dents droitiers le pro-nucléaire partisan est à peine perceptible dans cet article, à peine plus que l'intérêt financier de nos élites dans le domaine nucléaire à chacune de leur intervention ou.... déplacement !* » (glop, IR). Dans le MA militant, celui qui remet un tant soit peu en cause la pureté du combat ne peut être qu'un agent du Mal. On aura par ailleurs repéré dans le commentaire précédent un large éventail topique militant avec les occurrences de *SUSP* dans « arracheurs de dents », de *lobby* dans l'intérêt financier, *eux vs nous* dans « nos élites », et *polfr* dans la politisation du propos avec la critique classique des « déplacements ».

La catégorisation binaire, doublée de la familiarité avec l'interdiscours du débat, est également visible dans les sobriquets que donnent les militants aux deux camps qui s'affrontent : « *La bonne nouvelle dans ce fatras d'horreurs, c'est que la bascule anti nuke est faite, et ce malgré tous ces guignols bonimenteurs qui viennent et viendront encore faire leur obole à AREVA et consorts....* » (pire alien, AGO) ou « *[on voit enfin] le vrai visage des pro-nuke* » (mick_038, AGO).

La pensée militante, dans ses versions les plus radicales, fait ainsi largement appel à la pensée indicielle : tout indice dans lequel on pourra reconnaître l'ennemi ouvre la voie à la colère.

2.11. Culpabilisation/responsabilité

Une autre conséquence de la pensée militante, dans sa véhémence, dans sa binarité, dans sa tendance à la catégorisation et dans sa déontologie de l'action est qu'elle déploie parfois à son corps défendant une rhétorique de la culpabilisation.

En effet, « la polémique doit non seulement augmenter l'adhésion de l'auditoire mais aussi le faire sortir de son *apathie*, l'inciter à agir. Cette exigence est encore bien plus forte pour le pamphlétaire [le militant] qui prétend secouer l'ataraxie d'un système établi » (Angenot, 1982:41-42).

Ainsi, il arrive que le militant s'en prenne aux * moutons * hypnotisés qui laissent les criminels agir en toute impunité et qui doivent réagir : « *Il serait peut-être temps de réagir et de ne pas laisser les FRICEUX être maîtres de la planète , nous sommes tous des moutons , le nucléaire TUE et tuera encore , mais on continue à construire ces centrales de la mort , chez nous en 1981 nous avons défendu nos idées et tenu jusqu'au bout contre le projet d'implantation d'une de ces saloperies de centrales nucléaires, a PLOGOFF 29, pres de la pointe du raz , et nous avons gagné le combat » (korriceit, EXP) ou « *Alors qu'attends t'on pour construire en mettre en service 1 million d'Éoliennes ?"Oui oui et encore Oui ! Il est tant de nous réveiller les amis !! Nous mettons notre vie, notre avenir et celui de nos enfants en danger chaque jour.. » (Elodie, EXP).**

Le récit fondateur sous cette position est sans nul doute celui du peuple qui, en s'unissant, aura le pouvoir de renverser l'opresseur et de bâtir un monde meilleur. Le topos du * grand soir *, classique des activistes d'extrême-gauche, est ainsi bien présent dans notre corpus : « *Qui gouvernent : les industries de l'armement et de l'énergie, les politiques sont les laquets, les hauts fonctionnaires, les collabos, les autres, les moutons, il y a quelques révolutionnaires anarchistes, mais ils ne sont que quelques centaines. Tout cela pour dire que les nuages radio actif ont encore de beau jour devant eux sauf si le peuple se soulève et prend vraiment le pouvoir....On peut toujours rêver et espérer. » (Gertrude La Tocarde, EXP)*

Cet ensemble de topoï, * moutons *, * réagir *, * criminels *, * irresponsables *, * grand soir * laisse apparaître un phénomène assez fondamental dans les débats où intervient le MA militant : persuadé de son bon droit, persuadé qu'il détient la solution simple (sortir du nucléaire, du capitalisme, liquider le gouvernement en place, etc.) pour mettre fin à une situation inique et surtout pour atteindre un monde meilleur, plus juste, plus humain, il met en jeu le couple

responsabilité/culpabilité qui pose un certain nombre de problèmes.

En effet, cette pente idéologique qui consiste à être persuadé de disposer de la solution parfaite pour le bien commun implique on ne peut plus rationnellement que tous ceux qui refusent de voir la lumière sont en fait les complices, voire les principaux artisans du système honni.

Il semble que le phénomène soit particulièrement saillant avec les militantismes – et les controverses – écologiques. En effet, dans sa pensée orientée et binaire, le militant finit par désigner comme coupable/responsable tout individu qui ne partage pas son combat jusqu'au martyr. Il pointe son doigt accusateur sur l'irresponsable utilisateur d'électricité nucléaire, sur l'automobiliste pollueur, sur l'hérésie de celui qui n'est pas végétarien, etc.

Le conflit pourrait se solder en une simple inter-incompréhension, mais le problème est plus profond. Le militant écologiste poursuit un objectif, la défense de la nature, que peu se sentent de contester. Dès lors il résulte que, au fond, l'accusé est d'accord avec ce qui lui est reproché ! C'est ainsi une sorte de double contrainte qu'applique la prose militante sur le quidam qui l'écoute de l'extérieur. Un déséquilibre cognitif affleure : je soutiens le diagnostic moralisateur mais, pour des raisons diffuses (et souvent bonnes)¹⁴⁷, je n'agis pas en conséquence. Cette situation d'inconfort psychologique explique sans doute une partie des mécanismes de défense entraînant le rejet virulent de l'« écolo » (*écolos-*) si présent dans les MA normalien et managérial. Sans aller jusqu'à ce phénomène pour lequel la psychanalyse propose sans doute des explications (projection de sa propre culpabilité en haine envers celui qui l'aiguillonne), le malaise est perceptible lorsque le militant se voit traité de « donneur de leçon » comme dans l'interaction suivante :

- « *mérite-t-on de survivre si au vu de tout ce qui se passe actuellement sur notre terre nous arrivons à dormir d'un sommeil profond, plein de doux rêves.* » (universe233, RUE)

- « *“un sommeil profond plein de doux rêves” Qu'en savez-vous ? Et qu'avez vous à proposer madame la donneuse de leçon ?* » (femmedesbois, RUE)

Enfin, un autre topos très fréquent entre dans le cadre de la culpabilisation/responsabilisation :

¹⁴⁷ Nous revenons en conclusion sur cette question (chapitre 6). L'idée est que le saut des prémisses « je veux protéger la nature » à la conclusion déontique « je dois arrêter de prendre ma voiture/manger de la viande/acheter des fraises en hiver » n'est pas évident. Un ensemble d'autres considérations entre en ligne de compte comme la balance responsabilité individuelle/collective. Plus encore, à la réflexion, la nécessité de « protéger » la nature peut, pour diverses raisons, ne pas être acceptée mais mener cependant à un inconfort psychologique en raison de la prégnance de l'idée dans le discours social.

hypocrisie pro. Celui-ci consiste en fait en un retournement de l'accusation de NIMBY qui est souvent faite aux militants qui se disent écologistes : si vous acceptez le nucléaire, vous devez accepter d'en subir les conséquences, allez donc habiter près d'une centrale/aider les irradiés de Fukushima/réparer les fuites du réacteur. « *Mettez vous sur les rangs pour héberger des déchets radiactifs chez vous mais laissez les autres en paix.* » (Lousiennes, AGO) ou « *Hier, les politiques Japonais, les politiques Français, les industriels, bon nombre d'internautes (sans doute à la solde d'Areva) nous disaient tous que nous étions des imbéciles d'avoir peur du nucléaire et qu'il ne se passerait rien d'alarmant au Japon... Messieurs les criminels (contre l'humanité), merci de votre clairvoyance, votre punition : aller vivre au pied de ces centrales Japonaises inoffensives* » (OLGASOD, EXP).

On peut voir ici une nouvelle instanciation de la catégorisation de l'adversaire, de la vision binaire du monde, et de la suspicion envers l'ennemi (ici sous la forme de l'accusation d'égoïsme immoral).

2.12. Faire feu de tout bois

Pour terminer, et nous avons abordé le sujet avec la question de l'« expertise argumentative », une grande caractéristique militante est sa capacité à argumenter de manière complexe pour prouver la justesse de sa cause. Certes dans certains cas, le militant se contente de hurler, de se repaître dans la connivence avec le Même, et de jeter l'opprobre sur son ennemi. Finalement, nul besoin d'argumenter lorsque le scandale est si clair. Mais dans une version un peu moins emportée – et sans doute un peu plus responsable – le militant fait preuve d'inventivité argumentative pour convertir l'hérétique.

Comme nous pouvons le voir dans l'analyse distributionnelle (annexe 11), le cluster militant présente en tête de liste un très grand nombre de topoï constituant des arguments antinucléaires. On remarque également que certains sont communs avec ceux d'autres MA (*catastrophisme* ou *radio=horrible* avec le mystique et *surconso* avec le décroissant par exemple).

Le militant a en fait tendance à faire feu de tout bois argumentatif. Il n'hésite pas à aller puiser ses arguments dans des univers de sens diversifiés tant que ceux-ci contribuent à son entreprise de démolition.

Prenons le cas du militantisme antinucléaire, le plus développé dans notre corpus, pour illustrer le phénomène. Ses nombreux arguments ressortissent globalement de 7 domaines.

Développer tous les arguments encombrerait inutilement ces pages et nous les renvoyons donc en annexe 12. Nous pouvons néanmoins dire un mot des grandes positions dont ils émanent.

- 1) Le risque : sans surprise une grande partie des arguments antinucléaires relèvent de sa dangerosité affirmée¹⁴⁸. *nuc=danger* et *nuc=horrible* sont évidemment les premiers topoï du militant antinucléaire. Le *risque 0* n'existe pas, et la prise de risque est insoutenable dans le cas du nucléaire. Globalement, cette argumentation relève d'un univers de sens que l'on pourrait dire prudentiel : ce qui est objectivement très dangereux est à éviter. Nous avons néanmoins vu plus haut que l'établissement de cette objectivité est extrêmement complexe. C'est la raison pour laquelle la prudence peut être taxée de « précautionnisme » dans une opposition classique des controverses sociotechniques. Nous revenons sur cette question avec la présentation du MA managérial.
- 2) Le mysticisme : l'argumentation antinucléaire peut aisément faire fond sur les positions mystiques. Brandir la menace d'une punition divine et surtout se montrer catastrophé face à l'horreur nucléaire et à la diabolique radioactivité fait ainsi partie des moyens de lutte contre l'ennemi.
- 3) L'écologisme : notre analyse ne laisse pas apparaître de MA « écologiste » clair dans notre corpus. C'est-à-dire qu'il n'est pas possible de reconstruire un univers de sens où la protection de la nature ainsi que l'attrait pour le « naturel » sont centraux et éventuellement défendus par une philosophie un tant soit peu construite, par exemple harmoniste. On trouve cependant quelques topoï qui évoquent une protection de la nature de principe qui pourrait être dite « écologiste ». Nous discutons plus avant cette question importante de l'évanescence de l'écologie dans notre corpus en annexe 12 et en conclusion (chapitre 6, section 2).
- 4) L'antilibéralisme : comme nous l'avons vu dans certains commentaires ci-dessus l'antinuclearisme est parfois la conséquence d'un antilibéralisme plus général. On retrouve donc tout un ensemble de critiques typiques des pensées économiques d'extrême gauche dans la critique de l'atome.
- 5) La décroissance : autre gnose générale dont peut découler un antinuclearisme, la

¹⁴⁸ Nous verrons d'ailleurs en conclusion que c'est peut-être paradoxalement un frein au succès de l'antinuclearisme (chapitre 6, section 2).

philosophie décroissance fournit au militant quelques armes antiatomiques. Pour autant, comme nous le verrons dans la description du MA décroissant, la critique du nucléaire n'est jamais qu'un corolaire assez lointain de la philosophie de vie décroissante.

- 6) L'humanisme diffus : comme nous pouvons le voir dans le relevé topique (chapitre 4, section 2) et dans la description des MA mystique, décroissant, bigot et donc militant, l'humanisme diffus est point d'achoppement de nombreuses logiques. Sa discussion dépasse largement le cadre de cette thèse même si nous nous y essayions fugacement dans les différents MA et en annexe 12. Posons ici que les arguments qui en relèvent cherchent à faire voir en quoi le nucléaire ou plus généralement le pouvoir de l'« argent » (* argent > humain *) bafoue des « valeurs humaines » transcendantes : mise en danger de populations innocentes, conditions de travail iniques pour les sous-traitants, fonctionnement intrinsèquement dictatorial...
- 7) Le managérialisme : la pensée managériale est largement applicable au débat nucléaire. Le fait qu'il peut être technicisé et relié à des considérations d'ordre économique en font même un sujet sur lequel elle est à l'aise. Si toutefois la pensée managériale va généralement de pair avec une position pronucléaire, rien n'empêche d'argumenter avec la même inclination contre l'atome. Il suffit d'adopter une optique comparatiste et de démontrer que les énergies renouvelables sont tout autant, sinon plus, « efficaces » que le nucléaire, que ce soit en termes économiques ou productivistes. Ainsi, avec ses risques, que nous allons voir, l'argumentation antinucléaire peut très bien faire fond sur une logique managériale.

2.13. Faire feu de tout bois : conclusion et limites

L'ensemble de ces domaines, artefactuellement décomposés, constitue en fait un tout sur lequel repose pour le militant antinucléaire l'évidence de l'horreur nucléaire.

Certes, beaucoup des idées exprimées en annexe 12, prises une à une, ne constituent pas forcément un coup fatal au nucléaire. Cependant, catalysées par la conviction militante originelle, elles font voir un monstre hideux dont chacune des facettes laisse apparaître un nouveau scandale ou un nouveau mensonge. Elles fondent de plus un arsenal argumentatif puissant qui permet à la pensée militante de glisser indéfiniment face à la contradiction : à peine se voit-elle mise en difficulté sur la question du risque qu'elle brandit un argument

économique pour revenir plus tard, comme si de rien n'était, à l'horreur de Tchernobyl.

Cette invincibilité rhétorique n'est cependant pas gage de réussite dans l'espace public. En effet, deux principaux effets pervers en résultent.

D'une part, le fallacieux argument du chaudron¹⁴⁹ n'est jamais bien loin : à manipuler des arguments relevant de logiques différentes on risque de construire un monde d'incohérences. Si l'on accepte un instant, dans une optique managériale, de faire de l'économique une valeur importante, difficile l'instant d'après de le présenter comme négligeable, et même odieux, face au réchauffement des rivières dans une perspective mystique ou écologiste. La diversité des topiques de référence peut ainsi être contre-productive puisque l'ethos du militant rejaille bien souvent sur la cause qu'il défend, et que la cohérence apparaît dans nos sociétés comme une condition *sine qua non* de crédibilité. On peut par ailleurs penser que ce genre de phénomène participe à la figure de *l'écologiste contre tout* sur laquelle nous revenons dans le MA managérial et en conclusion (chapitre 6, section 2). En effet, le militant antinucléaire se revendiquant de l'écologie mais attaquant le nucléaire pour sa dangerosité, se trouve ensuite mis en défaut lorsqu'il s'oppose ailleurs à la construction d'éoliennes. À avoir tantôt attaqué le nucléaire pour sa seule dangerosité, il se trouve inconséquent lorsqu'il critique pour d'autres raisons des énergies douces¹⁵⁰. Nous retrouvons le problème de l'absence de gnose que nous pointions plus haut.

Dans le même ordre d'idée, une argumentation trop parfaite est paradoxalement suspecte. En effet, le quidam moyen aura souvent du mal à adhérer en bloc au récit scandalisé du militant. Certes, tout n'est certainement pas parfait dans le nucléaire ni dans la société, mais il est difficile de croire qu'une situation aussi inique que celle décrite puisse avoir cours au vu et au su de tous. Pour reprendre Adorno, la totalité apparaît aisément comme la non vérité.

Enfin, et cela rejoint la question de la particularisation des luttes, chacun des domaines relevés est une gnose potentielle. Chacun pourrait constituer un MA autonome, et c'est d'ailleurs bien le cas de certains. Or, la convergence antinucléaire en les convoquant tous à la fois leur fait perdre leur saillance. De plus, elle s'interdit de les discuter en profondeur et éventuellement

¹⁴⁹ « Ce chaudron était déjà percé quand je te l'ai emprunté, je l'ai toujours vu en parfait état, et de toute façon je ne te l'ai jamais emprunté. »

¹⁵⁰ Bien évidemment, la situation est bien plus complexe : l'« écologie » n'existe pas. Il en existe une infinité de versions, et le militant qui s'attaque au nucléaire n'est jamais le même que celui qui s'attaque aux éoliennes quand bien même on l'amalgame (ou il s'amalgame lui-même) sous la bannière unique de l'écologie. De plus, si une même écologie peut renvoyer dos-à-dos centrales nucléaires et champs d'éoliennes sur la base d'une idéologie décroissante, la particularisation des luttes rend le propos extrêmement confus pour le grand public.

de les hiérarchiser. Un antinucléarisme basé sur une philosophie prudentielle assumée est difficile à tenir comme en témoigne la prégnance de l'anathème précautionniste. Fondé sur une philosophie managériale, il gagne en audience mais joue sur un terrain défavorable. Se réclamant explicitement de philosophies politiques comme l'antilibéralisme, la décroissance, ou un écologisme à construire (ou à diffuser), il pourrait éventuellement gagner en clarté dans l'espace public.

D'autre part, la diversité argumentative militante conduit parfois à jouer d'une forme de rétorsion qui consiste à retourner contre l'adversaire ses propres valeurs. L'exemple typique est celui de l'usage antinucléaire d'arguments économiques pour montrer au managérial que, même selon ses critères, le nucléaire est une hérésie ou que les énergies renouvelables sont des solutions avantageuses. Malheureusement, il se trouve que dans un monde managérial, le managérial a souvent raison ! Les contre arguments sont en effet nombreux et affûtés. Il est donc parfois dangereux d'emprunter de manière partielle et bricoleuse des points de vue à des logiques hétéroclites.

2.14. Tableau synoptique et synthèse

Le tableau 7 synthétise le MA militant.

Tableau 7. Tableau synoptique du MA militant

Ontologie	Générique : un ennemi unique est source de tous les maux, toute idée contraire est suspecte, le monde marche sur la tête, etc. Spécifique antinucléaire : le nucléaire est dangereux, une catastrophe est imminente, Tchernobyl est une horreur, les gouvernants et les lobbys cachent la vérité au peuple, les énergies renouvelables sont viables, etc.
Déontologie	Il faut abattre l'ennemi
Axiologie +	Spécifique antinucléaire : les énergies renouvelables, la politique, l'humain, la nature
Axiologie -	Spécifique antinucléaire : le nucléaire, areva, les lobbys, l'argent, le camp adverse
Mode de raisonnement	Utopiste, indiciel, binaire, monomaniaque

Synthèse : Ainsi, le répertoire topique militant propose un monde bipolaire qui va mal : il existe un ennemi à abattre, et l'économie du monde se résume à la lutte entre ses défenseurs puissants et ses détracteurs opprimés. Il possède une dimension déontique forte, il *faut* faire quelque chose (sortir du nucléaire, changer de modèle économique, faire taire les écolos...) face à des adversaires corrompus et de mauvaise foi. Cette double tendance, binaire et scandalisée explique son indicialité forte : tout ce qui laissera penser à une appartenance au camp ennemi sera immédiatement catégorisé et attaqué. Par ailleurs, la suspicion est un moteur du MA militant, quitte à confiner au conspirationnisme. La vérité sur le monde n'est pas accessible et évidente comme chez les normaliens, au contraire, elle est souvent masquée par l'ennemi et révélée par les gazettes de son propre camp (les liens URL vers des journaux ou blog eux-mêmes militants sont souvent montrés à l'appui de ces thèses). Contrairement au mystique dont les positions finales sont souvent identiques à celles du militant antinucléaire, celui-ci sait les porter avec un discours technicien et étayé. Il tend par ailleurs à présenter une forme d'expertise argumentative qui clôturait son monde : tous les aspects de son ennemi sont néfastes et il est impossible de l'en faire douter. En ce qui concerne l'axiologie militante, thématique oblige, on trouve une forte présence de l'humanisme diffus, de l'écophilie et du rejet de l'argent et de sa domination supposée (les lobbys jouant le rôle de parangon de cette situation). Enfin, le MA militant tel que nous le présentons se trouve dans deux versions, l'une parfaitement utopiste-gnostique, l'autre que nous disons particularisante. La première est bien représentée par le MA militant antilibéral. Celui-ci propose une gnose explicative de tous les malheurs du monde, sa lutte contre le Capitalisme est ainsi une lutte pour le salut de tous. La seconde, la plus présente, est celle du MA militant antinucléaire. Celui-ci est beaucoup plus réducteur, il est l'émanation non d'un utopisme gnostique englobant mais d'une forme de détestation obsessionnelle. S'il pioche certes dans des gnoses (mystique, décroissante, écologiste...), ce n'est pas de manière explicite et assumée. Nous avons vu que cette situation pouvait être mise au compte de deux phénomènes : la thématique nucléaire historiquement ambiguë d'une part et l'événement disruptif de Fukushima qui vient bousculer les cadres d'interprétation et révèle des antinucléarismes de circonstance d'autre part.

3. Le mode d'appréhension normalien

Comme son nom l'indique, dans le MA normalien, tout est « normal » (*Nmed*, *Npol*, *Nmarché*...). Quelqu'un trouve scandaleux que la bourse spéculé sur la catastrophe ? Aberration : « *Ce n'est pas contre les spéculateurs qu'ils faut gueuler. Le monde est ce qu'il est, les spéculateurs spéculent, c'est leur boulot. La monnaie s'échangent, c'est sa fonction. Gueuler contre des bases aussi élémentaire revient à gueuler parce que le ciel est bleu. Cela n'a aucun sens.* » (Arwy, RUE) ou « *Même dans les sociétés « communistes » de chasseurs cueilleurs du paléolithique, en cas de disette le prix des nourritures ou fournitures 1er devait donner lieux à échanges et trocs à taux variables..... Rien de moderne ici, le capitalisme est vieux comme l'appréciation du risque et de la nécessité !* » (Oldmole, RUE). Les médias n'apportent que des informations parcellaires ? Contrainte structurelle : « *Le figaro ne fait que retranscrire les dépêches AFP. Les infos arrivent au compte goutte du fait de la destruction des infrastructures de communication. L'exploration du terrain est impossible dans plusieurs zones* » (carabin, FIG). Les porte-paroles d'EDF sont accusés de faire une propagande honteuse pour le nucléaire ? Quoi de plus normal ? « *je ne vois pas ce qu'il y'a de choquant a ce qu'un employé prenne fait et cause pour sa boîte!! cela me semble même évident, quand a la position de la France par rapport au nucleaire, elle est la bonne, n'en déplaise a quelques bobo imbecile et naiif.* » (le Gône, LP). Le ton des médias et des autorités est étonnamment rassurant ? Encore heureux ! « *Si tous les moyens de quitter le pays étaient coupés et qu'on vous disait en plus que vous allez être irradié, ne paniquez pas? [...] Éviter la panique est la priorité pour éviter des suraccidents* » (carabin, FIG). Les hommes et femmes politiques sont électoralistes et profitent de la catastrophe ? Drôle d'idée : « *Arrêtez de condamner tout ces partis en disant qu'il profite de la situation pour faire leur campagne électorale. N'oubliez pas que commentez l'actualité internationale et surtout celle autour de la sécurité fait parti de leur travail* » (Wisigoths, EXP).

Bref, le principe étant déclinable à toutes les thématiques, nous avons là le cœur du MA normalien : un immanentisme forcené. Nous explicitons ce terme plus loin, posons pour l'instant qu'il réfère à la tendance à réduire le champ du débattable et du pensable à l'ici-et-maintenant et à considérer que le monde tel qu'il est possède une forme de nécessité.

Le MA normalien est avant tout un MA de l'évidence. Or l'évidence n'a pas besoin de se dire. À tout le moins, elle se rappelle, et c'est en cela que notre corpus comprend un nombre important d'énoncés normaliens. Face aux peurs mystiques, aux hurlements militants, aux

propositions décroissantes, le normalisme est l'attitude de celui qui s'attache à garder les pieds sur terre. C'est un MA qui insiste sur le caractère normal des situations observées, dans une posture conservatrice, hostile au changement et qui relativise chaque événement pour le remettre à ce qui serait sa juste place, c'est-à-dire en dehors de toute extravagance.

On pourra noter que là où le MA militant tend à recouvrir une catégorie sociologique (celle des militants), le MA normalien recoupe pour sa part volontiers une tendance psychologique : celle de la résistance au changement et/ou du conservatisme. Dans l'absolu, et à l'instar du militant dont il est finalement un symétrique, le normalien peut emprunter à des topiques diverses tant qu'elles lui permettent d'affirmer que le monde qu'il perçoit comme normal reste stable. Pour autant, le conservatisme, pilier du MA, reste pris dans une structure topique plus large qui nous permet bien de le considérer comme un univers de sens relativement autonome, une grille de lecture disponible au discoureur social pour saisir l'événement. En effet, dans le débat post-Fukushima, le normalien prend fait et cause pour le nucléaire, contre les Cassandre écologistes, ou encore contre le sensationnalisme médiatique et, s'il entend conserver intact son monde, il s'agit bien là d'un monde spécifique qu'il nous faut décrire. Dans une attitude normalienne de très haut niveau, on pourrait s'attendre à des positions du type « les militants militent, c'est normal », or ce n'est pas le cas dans notre corpus : le militant y est au contraire honni et cette caractéristique participe tout autant au MA normalien que son conservatisme. Encore une fois, nous pensons que si un des objectifs de notre travail de thèse est de pouvoir parler de la controverse nucléaire elle-même, il est nécessaire de conserver ce lien entre généralité et spécificité.

Le prix à payer pour cette posture est évidemment un propos qui peut parfois sembler redondant ou au contraire incohérent. En effet les MA que nous décrivons sont des idéaux-types (Weber, 2006:140-160) et qui plus est des idéaux-types de structures idéologiques. Cela implique deux instabilités. La première, définitoire de l'idéaltype, est que nous décrivons des catégories canoniques qui n'existent pas en tant que telles. Dès lors, chaque occurrence empirique vient quelque peu contredire le type qui a été reconstruit. Ce phénomène peut donner l'impression que la catégorie est imprécise alors qu'il ne peut en être autrement. La seconde, définitoire de l'idéologie, est que ces catégories ne possèdent pas la cohérence interne qu'elles peuvent paraître avoir. Au fond, les MA comme les idéologies (cf. chapitre 6, section 1.3.3.3.) ne sont que des bricolages, des réunions semi-contingentes et historiques d'éléments divers (que nous matérialisons sous la forme de topoï), dont une certaine cohérence est assurée par des éléments structurants qui les traversent (l'immanentisme et le

conservatisme chez le normalien, ou l'enchantement et la déférence chez le mystique par exemple), mais qui ne sont jamais assez puissants pour empêcher des hiatus ou des récupérations hétéronomes d'être tout aussi essentiels à leur fonctionnement.

Nous acceptons néanmoins les difficultés qu'il peut y avoir à naviguer ainsi entre généralités structurantes et spécificités singulières pour les intérêts heuristiques que nous semble présenter ce choix théorique.

Nous développons ci-dessous les grandes caractéristiques du MA normalien : immanence, ton évidentiel du connaisseur, conservatisme, anticatastrophisme radical et gel épistémique précoce.

3.1. Normalien et logique immanentiste

La caractéristique première et définitoire du MA normalien est de présenter un mode de raisonnement immanentiste.

Nous entendons ce terme au sens que lui donne Marc Angenot (2008) dans la description de ce qu'il nomme la logique immanentiste-instrumentale. L'immanentisme est ainsi la règle qui « oppose invinciblement ce qui est au sens “positif”, c'est-à-dire restreint et immanent, souvent aussi coupé de la durée, qui relève de l'argumentable et de la preuve et délimite le débattable, à ce qui devient, à ce qui n'est pas-encore et à ce qui pourrait être, qui échappe au connaissable, tombe rapidement dans l'absurde et n'est pas en tous cas source d'arguments opposables aux “faits” » (*Ibid.*:326). La pensée immanentiste implique plusieurs positions de principe. Les trois premières sont les plus caractéristiques du MA normalien, la quatrième s'épanouit plutôt dans le MA managérial.

Le premier principe axiomatique de la logique immanentiste est que le monde tel qu'il est possède une forme de naturalité. Non pas une naturalité au sens naturaliste, pas de déterminisme biologique explicite par exemple chez le normalien, mais une naturalité de l'ordre du « meilleur des mondes possibles » chez Leibniz. Si les choses sont comme elles sont, c'est parce que l'ensemble des contraintes structurelles concourent à la situation présente. Il n'y a pas de scandale fondateur à l'origine d'un « monde inversé », pas de mauvais génie qui maintienne une situation illogique, pas de fausse conscience trompeuse. Au contraire, le monde est clair pour tous, et rien dans sa marche n'est extravagant. Le deuxième axiome fondateur de la pensée immanentiste est ainsi de croire en l'objectivité du monde. Celui-ci est en quelque sorte immédiatement accessible à la contemplation. Sous une

description de bon sens, tout s'explique et se comprend. Troisième point, l'immanentisme s'oppose à l'utopisme tel que nous le décrivions plus haut en cela qu'il raisonne sur le monde non en fonction de ce qu'il voudrait qu'il soit (une utopie) mais en fonction de ce qu'il est (l'immanence). C'est là un point de coupure fort entre MA. Lorsque par exemple le militant envisage la sortie du nucléaire, le normalien lui répond que le réseau électrique n'est pas adapté à un autre type d'énergie, le militant rétorque alors qu'il faudrait également changer le réseau, et, de proche en proche, la société entière, ce qui est inenvisageable pour le normalien. L'argument de la *ville* est représentatif de ce phénomène. À l'écologiste qui propose à chacun d'avoir son jardin ou de se chauffer au bois, le normalien répond que si l'on peut imaginer cette situation en campagne, elle est impossible en milieu urbain : « *et à Paris comment on fait ? parce que du lisier dans le 16eme ...ça se trouve pas comme ça !* » (kitamissa, AGO). Face à une idée qu'il trouve dérangeante, le normalien opère une forme de montée en complexité pour prouver que certaines conditions négligées empêchent sa réalisation. Ici, en présentant comme immanent le modèle de la ville, il entend prouver l'inapplicabilité de l'utilisation générale du lisier. Evidemment lorsqu'il lui est rétorqué que les formes citadines devraient également être décentralisées, cela ne fait que le convaincre un peu plus de l'irréalisme des proposants.

Enfin, dernier grand trait immanentiste sur lequel nous revenons dans la description du MA managérial dont il relève plus spécifiquement : le monde est fondamentalement désenchanté. En cela, il s'oppose au mode d'appréhension mystique prompt à voir dans les choses le *signe* d'autre chose. Cette sobriété revendiquée implique que les investissements axiologiques, ou plus précisément les prises de position éthiques ne font pas partie du champ de raisonnement immanentiste¹⁵¹ et ce pour deux raisons. La première est que l'éthique n'est pas objectivable et de fait ne se prête pas à la maîtrise technique, alpha et oméga de la pensée managériale. La seconde, plus normalienne, est que si le monde tel qu'il va est inévitable, s'indigner contre et l'espérer autre est proprement absurde.

Ce dernier trait de la logique immanentiste ne s'exprime cependant pas forcément pleinement dans le MA normalien. Celui-ci est avant tout une pensée de l'évidence, de l'immobilisme et du rejet de la contestation.

¹⁵¹ Nous verrons qu'il y a là une contradiction fondatrice dans la pensée managériale : autoproclamée a-éthique ou a-morale, elle oublie que cette position-même est un choix subjectif. On notera que les adversaires du néolibéralisme confortent souvent ce dernier dans son illusion d'objectivisme. En blâmant son manque d'éthique, les critiques escamotent le fait que le néolibéralisme a bien une éthique, simplement différente de la leur. Il ne faut par ailleurs pas oublier que si la recherche du bien commun peut être considérée comme une éthique universelle, après Jeremy Bentham et avec Mandeville, le néolibéralisme peut s'en réclamer sincèrement.

Le normalisme est l'expression de ce que tout individu peut expérimenter lorsque, face aux grandes explications holistiques ou aux conspirationnismes scandalisés, il ressent le besoin de remettre les choses à leur place. On comprend dès lors que le militant soit la Némésis du normalien. Sur la thématique nucléaire, le second ne peut entendre que les centrales soient réellement la folie que le premier lui dépeint. Il ne peut croire aux « lobbys » alliés occultes des politiciens et des médias, et poursuivant un but diabolique, contraire à tout intérêt général. Et quand bien même ce serait le cas, il y aurait là une inévitabilité qui appelle non à l'indignation mais au stoïcisme.

3.2. Evidence et sachance

La matérialisation linguistique de cette attitude normalienne est visible dans les commentaires cités en introduction. Les marques énonciatives de l'évidence sont légion dans ce MA : affirmations péremptoires (énoncés d'état ou prédictions au futur simple), questions rhétoriques et réponses immédiates, lexique de l'évidence (« normal », « naturel », « logique »...).

Plus généralement, le normalien s'énonce souvent comme un « sachant ». Ne proposant un discours ni technicien ni scientifique, il ne laisse néanmoins planer aucun doute sur la validité de ses affirmations : « *Le comportement de la centrale nucléaire japonaise lors de ce séisme qui se situe à des niveaux parmi les plus élevés de l'histoire met en évidence le niveau de sureté remarquable des centrales nucléaires. Le réacteur a été très bien maîtrisé et les rejets radiactifs dans l'environnement seront très limités et atteindront des niveaux faibles ne mettant pas en cause les populations . [...] Ce séisme dramatique a démontré que le nucléaire était une technique parfaitement maîtrisée , au grand dam de nos malheureux écologistes » (claude004001, FIG). Un tel discours, professé au début des événements, alors que les informations ne sont que parcellaires, est représentatif d'un positionnement normalien. L'emploi de futurs de l'indicatif ou de passés composés de description et les modalisations épistémiques du /certain/ (« met en évidence », « démontre ») concourent au ton évidentiel du propos. On retrouve par ailleurs dans ce commentaire d'autres topoï typiquement normaliens : *exceptionnel*, *fuku=preuvesécurité*, *nuc=maîtrisé*, *écolos-*. Plus généralement c'est l'activité de *description* qui est ici caractéristique du normalisme : les événements en cours ont seulement à être décrits mais non pas commentés puisque, justement, ils n'appellent aucun commentaire.*

La tendance aux « calculs de bon sens » est parfaitement représentative de ce mouvement de rappel des évidences : « *Si nous écoutons les écolos, nous serions encore à l'âge de pierre, avec des chars à bœufs en guise de voiture, il faut vivre avec son temps... Actuellement, aucune énergie n'est assez viable pour surplanter le nucléaire.*

Oui oui, pour fournir l'énergie équivalente à une centrale nucléaire, il nous faudrait pas moins de quelques millions de panneau solaire (dans l'état actuel de la technologie à ce niveau là), calculons vite fait à environs 2000€ le panneau, multiplié par un million au bas mots...2 milles milliard d'euros...Et pour une seule centrale nucléaire...si les écolos me le paye, je veux bien tien !

Et s'ils continuent à embêter le monde, on a cas tous les mettre sur des vélos reliés à des générateurs, ils nous fournirons eux même notre électricité hebdomadaire en pédalant 24h/24 7j/7 » (Arch, 20M).

Ce genre de calcul simpliste est typique des ruades normaliennes. Quelques multiplications scolaires basées sur des valeurs très approximatives semblent suffire à balayer toute velléité d'alternative. On trouve là une inclination assez « ingénieure », la précision en moins. Cette tendance peut s'expliquer par l'aura, entretenue scolairement et socialement, dont bénéficie le style technicien et ingénieur. Reproduit superficiellement, il conduit à cette forme de sachance normalienne, fleurant bon les affirmations péremptoires de repas de famille.

Par ailleurs, en tant qu'elle est une valorisation implicite du « savoir » et de la « Raison », cette attitude sachante conduit souvent à tenter d'exclure des discussions ceux qui se montrent moins experts. Ainsi, le topos *comprendre*, d'origine plutôt scientifique, est souvent récupéré par le normalien pour ridiculiser l'« écolo illuminé » : « *Il y a en marre des commentaires d'ignorants réactionnaires. De même que vous suivez l'avis de votre médecin, vous devez suivre celui des ingénieurs qui pensent pour vous. Mais il est vrai que les écolos se soignent par les plantes et l'homéopathie... Et appellent à l'aide la vraie médecine quand il vont mourir. LOL.* » (Thibar, LP). On notera ici l'immanentisme qui affleure dans l'expression « la vraie médecine » et dans le « LOL » majuscule signalant le décalage profond entre les croyances farfelues des écolos et le monde objectif. Ces propos constituent par ailleurs des occurrences d'*écolos-* et de *hypocrisie anti*.

3.3. Du normalisme au fatalisme

Si toutefois les choses sont comme elles sont et ne peuvent être changées, elles peuvent parfois être tristes ou inquiétantes. Le normalien devient alors fataliste, voire crépusculaire.

Chez Marc Angenot, la rhétorique crépusculaire relève d'un militantisme progressiste qui a perdu ses illusions, ou plutôt ses Grands Récits. Il voit toujours les scandales, il est toujours persuadé que les innombrables situations iniques conduiront l'humanité à sa perte, mais il n'a plus la solution, il ne voit plus quelle gnose permettrait de renverser le cours des choses et de rendre au monde une marche heureuse : « une vision cataclysmique du monde fleurit dans l'extrême gauche en repli — là où naguère il n'était question que de luttes victorieuses des masses, de lendemains qui chantent, de sens unique de l'histoire et de progrès de l'humanité. C'est le simple constat que je veux faire face à un discours radical devenu uniformément catastrophique, mais dépourvu de stratégie et d'espérance, qui parvient à rassembler dans une connivence du désespoir les ultimes adversaires résolus de l'impérialisme et du marché global. » (Angenot, 2002)

Nous voyons dans le normalisme une autre voie vers le désespoir. Sans, bien sûr, l'étincelle militante qui pousse à agir ou au moins à exprimer son mécontentement, le normalien qui a doublé son ontologie de l'immuable d'une axiologie négative peut fort bien être qualifié de fataliste. Le raisonnement est simple : oui le nucléaire est une menace permanente, oui les lobbys financiers gouvernent le monde pour le malheur des peuples, oui les politiques tartuffes maintiennent cette situation inique mais... que faire ? Rien, justement, puisque dans son immanence, le normalien refuse de croire à la possibilité du changement et estime que le cours des choses est imposé par une structure mécanique ou une nature humaine incorrigible : « Le problème est et restera toujours le même, que se soit nucléaire ou pas, et tout tourne autour de ça, c'est LE PROFIT. Avoir plus et encore plus. En fait le problème c'est l'homme en général et la société dans laquelle il évolue. Regardez la Libye, certains spéculent sur la pénurie du pétrole, pendant que d'autres meurent pour leur liberté. En Afrique, spéculation sur les matières premières tandis que des hommes, femmes et enfants meurent de faim. [...] ce qui est sur c'est que certaines personnes doivent se demander quels profits peuvent ils tirer d'une telle situation ? "Ils vont avoir des problèmes d'électricité ? Construisons de plus grosse centrale ..." c'est triste à dire. On se cache derrière de faux semblant pour se donner bonne conscience, on râle parce qu'il faut raler. C'est sur l'énergie propre serait l'idéal, mais peut on vraiment se passer du nucléaire pour le moment ? Je pense pas car il faut de plus en

plus d'énergie (ordinateur, tv), ce que l'énergie propre est incapable de fournir à court terme. Donc au final nous sommes tous coupable de cette situation ! Aujourd'hui c'est tombé sur les japonais, mais demain ... » (weebo, EXP).

On voit dans ce commentaire une tension permanente entre un constat négatif et un ton désabusé. Au-delà de la critique sociale qui pourrait servir de moteur à l'action ou à la revendication, les passages soulignés montrent que celle-ci n'est pas prise dans une orientation militante mais bien résignée. La /durativité/ et la /généralité/ sont saillantes dans chacune des expressions et le topos ^{*} 'quoi d'autre ?' ^{*} qui termine le commentaire synthétise la position fataliste. La phrase de clôture, comme une prophétie, parachève le sombre tableau d'un monde certes normal, mais bien triste.

Toutefois, cette forme de normalisme, qui est en fait une forme de schizophrénie topique car s'y mélangent topoï militants et normaliens, est loin d'être majoritaire dans notre corpus. Dans la plupart des cas, le normalien affirme se satisfaire parfaitement du monde tel qu'il est.

3.4. Quoi d'autre ?

Concernant le débat nucléaire, le topos central du MA normalien est le topos ^{*} 'quoi d'autre ?' ^{*} (et sa variante ^{*} 'que proposez-vous ?' ^{*}). C'est également un des topoï les plus récurrents de notre corpus¹⁵² : « *Il faut sortir du nucléaire tout de suite, soit, mais y a t-il suffisamment d'énergie renouvelable et propre ? La réponse est claire : non.* » (coco 35, LP). À noter ici encore le ton remarquablement affirmatif.

Avatar de l'immanentisme radical, ce topos est parfaitement représentatif de la nécessité du monde normalien. Le nucléaire n'est pas contestable car il n'y a tout simplement rien qui puisse le supplanter. Quand bien même on pourrait lui trouver des défauts, il est inévitable. La construction adversative « le nucléaire a des défauts MAIS quoi d'autre ? » est ainsi très fréquente.

Or, et ce point est important car il distingue fondamentalement normalien et managérial, cette position n'est ici soutenue ni par une connaissance approfondie du domaine, ni par un système de valeurs quelconque. Il s'agit d'une simple réaffirmation de la nécessité de l'état du monde.

¹⁵² Ceci explique qu'il n'apparaisse pas en haute place dans la clusterisation : étant très fréquent, il voisine avec une grande diversité de topoï et perd en spécificité distributionnelle.

Ainsi, à l'instar du « calcul de bon sens » présenté plus haut, l'argumentation pronucléaire normalienne est réduite au strict minimum. Elle se contente d'assurer, sans autre forme de procès, que le nucléaire est le meilleur mode de production d'énergie et que les énergies renouvelables ne sont pas efficaces.

L'argument de la *bougie* est ainsi l'argument normalien par excellence : « *probablement en temps ordinaire ou en France. cela dit, avec un séisme de 8.9 (ou 9.1 dit-on) avec de multiples répliques, il y a de quoi s'interroger sur les choix énergétiques japonais. cela dit, ils n'ont pas le choix, c'est cela ou la bougie et le vélo!* » (dijonnais, FIG). L'alternative apparaît tellement hors du pensable qu'elle est immédiatement tournée en dérision.

L'argument de la bougie est par ailleurs un des arguments les plus récurrents dans la controverse nucléaire et plus généralement pour discréditer l'écologie : « *marre des écolo bobos qui veulent retourner à l'âge de pierre* » (joan, IR). Pour en faire une analyse succincte, on relèvera les deux présupposés majeurs qu'il contient : 1) la transition écologique (la sortie du nucléaire) implique nécessairement un profond recul technologique et 2) un tel recul technologique serait incontestablement négatif. Le premier mouvement présente une alternative caricaturale (soit l'existant soit le désastre, *tertium non datur*) et le second exprime un pro-modernisme, ou plutôt un conservatisme, de principe. Celui-ci, nous allons y revenir, peut être interprété comme faisant fond sur une peur du changement viscérale chez le normalien : tout ce qui met en danger le routinier est immédiatement perçu comme aberrant voire dangereux.

En ce qui concerne les alternatives, la critique des énergies renouvelables va également bon train dans le MA normalien. *ER=intermittent*, *stockage*, *ER=tapisser*, *éol=moche* et plus globalement *ER=pas efficace*. Nous verrons plus loin que ces topoï participent plutôt d'un raisonnement managérial, mais, encore une fois, chez le normalien, ils sont récupérés de manière superficielle pour leur valeur de clôture apparente du débat. Ainsi, leurs occurrences sont particulièrement simplificatrices en contexte normalien : « *Par quoi remplacer le nucléaire... les champs de panneaux solaires qui ne fonctionneront que si le soleil daigne apparaître, mais ils vont où tous ces écolos ?* » (coco35, LP). Ici par exemple, le caractère intermittent des productions solaires est présenté comme fondamentalement rédhibitoire sans autre forme de procès technique, économique, ou philosophique. On remarquera encore la question rhétorique, typique de l'effarement normalien.

Les topoi *ER=tapisser* et *éol=moche* sont encore plus susceptibles d'une lecture normalienne. Le premier circule abondamment dans les discussions de sens commun sur le sujet du renouvelable comme le suggèrent d'une part son abondance et d'autre part sa stabilisation formelle. La formule « tapisser X » où X est un locatif (la France, le pays, les montagnes...) est très présente dans notre corpus. Le second laisse penser que les nuisances visuelles ou sonores qui viendraient modifier les habitudes du normalien le révoltent¹⁵³ : « *On peut tapisser le territoire d'éoliennes et de panneaux solaires, cela ne remplacera pas l'efficacité des centrales nucléaires. Sans parler du fait que c'est affreusement moche et bruyant (pour les éoliennes)* » (AD, RUE).

Sur le même sujet, une attitude parfaitement normalienne consiste à ironiser sur la crédibilité d'une alternative naturelle : « *Qu'est ce qu'ils nous proposent les ecolos a la place ? Du vent et du Soleil !!!!* » (ViveLaFranceLIBRE, 20M). De tels propos sont certes mâtinés de progressisme managérial (ce qui n'est pas perçu comme « technologique » est dévalorisé¹⁵⁴) mais l'essentiel de leur dimension argumentative repose sur l'évidence de l'impuissance du solaire ou de l'éolien. Cette évidence est marquée ici par la question rhétorique et l'accumulation des points d'exclamations qui marquent la singulière cocasserie de la réponse.

3.5. Le normalien et le risque

En ce qui concerne la perception du risque nucléaire, deux voies semblent convenir au MA normalien : l'acceptation ou la négation, toutes deux aussi peu menaçantes pour sa stabilité ontologique.

La voie de l'acceptation surfe évidemment sur une topique managériale : les accidents nucléaires font des dégâts ? Certes, mais le pétrole, l'industrie, les *voitures* aussi. Nombreux sont les internautes à rappeler, pendant la catastrophe, que l'incendie en cours d'une usine chimique est au moins aussi préoccupant que les problèmes à la centrale. Ainsi, contrairement au mystique ou au militant, le normalien ne considère pas le danger nucléaire comme un danger à part mais se permet de le comparer avec ceux d'autres technologies. Nous développons les implications de ce positionnement dans la description du MA managérial

¹⁵³ On notera que ce même argument peut se trouver inséré dans des logiques toutes autres, décroissante par exemple. Dans ce cas c'est la modification massive et inutile du paysage dans un but de (sur)production industrielle qui est condamnée. Dans l'appréhension normalienne rien de tout cela : le rejet du gênant prime.

¹⁵⁴ Cette perception est le symétrique de la position mystique/écologiste qui, au contraire, ne voit le salut que dans ce qui est perçu comme « naturel » : « *Le monde vit grâce au soleil. C'est ça le naturel et pas autre chose. Tout le reste est mortel* » (iorana-huahine, RUE).

mais il faut encore une fois rappeler que celles-ci n'appartiennent pas véritablement au MA normalien. Pour lui, seule la stabilité du monde compte, peu importe la manière dont elle est défendue. On retrouve là la tendance militante à faire feu de tout bois.

Cependant face à la difficulté à tenir un tel argumentaire contre la peur mythique de la radioactivité, une position récurrente du MA normalien consiste tout bonnement à nier la réalité des accidents nucléaires (*tcherno=rien*): « *On a bien fait d'ailleurs de ne pas inquiéter pour rien la population, vu que les études épidémiologiques montrent que 25 ans après cela n'a pas eu d'impact mesurable en terme de santé publique* » (Hulk, RUE)¹⁵⁵. De la même manière, à Fukushima ce sont le séisme et le tsunami qui ont fait des morts, pas le nucléaire (*morts=sism*): « *C'est incroyable que à la télé on entend les antinuclearistes dechainés. Il y a probablement des dizaines de milliers de morts pour un séisme et le tsunami conséquent, et il parlent d'une, UNE centrale qui a des problèmes. Est-ce quelqu'un se rend compte que, quoi qu'il en soit, celui de la centrale est un DETAIL, face à tout le reste???? Incroyable.* » (ET, FIG).

Dans cette perspective, Fukushima devient souvent une preuve que le nucléaire est sûr (*fuku=preuvesécurité*), d'autant plus que ce séisme et ce tsunami sont des catastrophes absolument *exceptionnelles*: « *Je ne suis payé ni par EDF, ni par Areva, mais je trouve cet accident, d'ailleurs non (encore?) majeur par ses conséquences, paradoxalement rassurant quand on voit la violence absolument exceptionnelle de la combinaison séisme séculaire + tsunami phénoménal. Malgré ça, 7 tranches du site sur 10 ont totalement résisté (3 déjà arrêtées, certes)* » (DiPiB, LM). Dans tous les cas, le normalien rappelle toujours que la sismicité française n'a rien à voir avec la sismicité japonaise (*sismfr=/*) et que, de même, les centrales françaises ne sont pas construites comme les centrales nippones (*centralesfr=/*) et sont beaucoup plus sûres: « *il n'y a rien de comparable entre la France et le Japon. Ce ne sont pas les mêmes type de centrales et nous n'avons peu (heureusement) de risque de tremblement de terre. arrêtez les amalgames et messieurs les écolos, ne profitez pas de cette catastrophe pour vous mettre en avant et affoler les gens !* » (marite, EXP).

Nous avons là encore des émanations du besoin de stabilité normalien: tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes (possibles!).

¹⁵⁵ Cette position est le pendant de la position militante (« Tchernobyl a fait des centaines de milliers de morts ») que nous évoquons à propos du « problème de la Vérité » (section 2.2.7): dans l'impossibilité d'avoir accès à une connaissance certaine, chacun arrête la croyance qui s'insère le mieux dans son appréhension du monde locale.

3.6. Les affinités managériales du normalisme

La proximité entre MA normalien et MA managérial est assez forte. Pour autant nous pensons pertinent de les séparer. Certes, bien souvent, dans notre corpus, le normalisme peut apparaître comme de l'idéologie managériale mal digérée : il en garde l'appétence pour les calculs, l'immanentisme, et en répète les topoï ontologiques de plus haut niveau (le nucléaire est efficace, peu cher, au contraire des énergies renouvelables...). Mais nous voyons là un effet de contexte, presque un opportunisme de la part du MA normalien. Il se trouve effectivement, qu'aujourd'hui, en France, les arguments pronucléaires les plus audibles, les plus « évidents » sont des arguments managériaux. Là est la raison pour laquelle on les retrouvera souvent en contexte normalien. Pour autant, et comme nous l'avons dit, celui-ci relève avant tout du conservatisme. Cela explique que contrairement au MA managérial, il s'exprime tout autant sur le débat nucléaire que sur la question de la catastrophe elle-même (* anticatastrophisme*, * sismfr=/*, * centralesfr=/*, * exceptionnel*...) et bien sûr dans le débat politisé avec les militants antinucléaires (* écolos-*, * printemps*, * sensas*...). On peut également imaginer que les controverses sociétales, et non socio-techniques, comme l'homoparentalité ou l'avortement sont des thématiques sur lesquelles une forme de MA normalien peut prendre part, ce qui est moins le cas d'un MA managérial.

L'analyse distributionnelle (annexe 11) tend par ailleurs à confirmer cette partition : on y voit clairement apparaître un cluster composé de topoï avant tout réactifs et anticatastrophistes, et un cluster composé de topoï constituant des arguments pronucléaires d'obéissance managériale. Cette distribution se corrèle à une distinction thématique : le premier cluster, normalien, émane des discussions sur la catastrophe en général ou sur le nucléaire mais à un niveau de complexité argumentative très faible (le pronucléarisme normalien se résume globalement à l'affirmation que le nucléaire n'est pas dangereux) ; le second cluster, managérial, provient pour sa part de débats approfondis sur le nucléaire, la complexité argumentative y est plus importante, et les valeurs managériales peuvent s'y exprimer plus librement.

Le MA normalien mérite donc bien une catégorie propre : il est avant tout un conservatisme. S'il s'acclimate bien, du moins dans notre corpus, du voisinage de topoï managériaux, il est idéaltypiquement bien éloigné de leur profondeur philosophique. C'est un gel épistémique précoce (cf. section 3.8.) qui assure la prise normalienne sur le monde et ce, sans égard véritable pour la logique sous-jacente qui lui fournit son ontologie de base.

3.7. Le normalisme comme conservatisme

Ainsi, le positionnement normalien, que ce soit vis-à-vis de la question nucléaire ou de toute autre sujet polémique, est une expression de conservatisme. Peut-être plus précisément encore, le MA normalien implique une aversion forte au changement. Si tout est normal, vouloir modifier quelque chose relève de la folie. À son ontologie du monde tel qu'il est, le normalien associe donc une déontologie de l'immobilisme : « *Moi je n'y connais pas grand chose, je ne sais qu'une chose, c'est que sans énergie nucléaire (civile certes), il nous faut abandonner chauffage, machines à laver, trains et tramways, et je suis pas décidé à le faire et je ne suis pas le seul* » (JULES, LM).

Nous avons là l'explication de la non technicité ou de la non profondeur de ses prises de position : il n'est question que de réaffirmer la normalité, jamais de l'expliquer.

La caractéristique la plus saillante du normalien est par ailleurs son *anticatastrophisme*. Cet anticatastrophisme présente la spécificité de s'exprimer non sur le ton de l'apaisement comme ce peut être le cas dans le MA scientifique mais dans un agacement perceptible. On retrouve sans doute là l'effet de la rhétorique de culpabilisation du MA militant (cf. 2.11.). Non seulement le catastrophisme (local à propos de l'état de la centrale ou plus général dans le millénarisme écologiste) bouscule le monde normalien fait de stabilité mais en plus il fait vibrer chez lui une corde sensible. La réaction de défense n'en est alors que plus violente. L'anticatastrophisme normalien est ainsi véhément et s'accompagne presque systématiquement du rejet méprisant du sensationnalisme médiatique (*sensas*) et bien sûr de l'« écolo » (*écolos-*) accusé d'électoratisme (*printemps*) : « *Merci au Figaro qui n'a jamais cédé à l'écoeurante manipulation catastrophiste des autres quotidiens* » (6577, FIG), « *Il y en a assez de ces réactions alarmistes et électoralistes de "sortir du nucléaire" qui ne sait rien, n'a aucun élément positif et ne propose rien, à part la bougie ou le retour au charbon.* » (JPH, LM).

Le rejet instinctif et souvent très violent de l'« écolo » est donc également caractéristique du MA normalien. Tout un ensemble de termes servent à le qualifier de manière clivante et dévalorisante (« khmer vert », « écolo intégriste », « écolo bobo », « pastèque »¹⁵⁶, « extrémiste vert », « écologiste délirant », « Cassandre », « prophète de l'apocalypse bio », etc.). Cette haine des « verts » peut certes provenir d'un passé interactionnel politique, mais il

¹⁵⁶ Appellation issue d'un interdiscours particulièrement politisé. Jean-Marie Le Pen comparait le 20 mai 1989 sur le plateau TV de *L'heure de vérité* les écologistes à des pastèques : verts à l'extérieur, et rouges à l'intérieur.

semble que dans le MA normalien, outre le phénomène sous-jacent de culpabilisation, elle repose en grande partie sur le danger représenté par les propositions de changement de mode de vie qui leur sont attribuées.

Trois topoï récurrents des interventions normaliennes face aux diatribes antinucléaires tendent à confirmer cette interprétation : celui de la *bougie*, du *quoi d'autre ?* et de l'*hypocrisie anti* . Nous avons déjà évoqué les deux premiers. L'argument de la bougie marque de manière manichéenne l'impensabilité du changement : « *Revenons à la dynamo dynamique... couchons nous comme des poules, levons-nous avec le soleil... allons chercher du bois dans les forêts, de l'eau au puits, ou à la rivière. Vive le naturel !* » (zazimute, RUE). Le second, également abordé, relève de la réaction réflexe face aux propositions alternatives, le nucléaire, et donc le modèle actuel, est le seul valable : « *Malheureusement les alternatives ne font pas foison. En gros il y a ça ou bien le pétrole, ou bien le charbon. L'hydroélectrique en appoint. Le solaire et l'éolien ne sont encore qu'à un stade du embryonal.* » (Nathalie-g, LM). Le troisième enfin, dérivant en partie de l'argument de la bougie, consiste à faire remarquer aux antinucléaires qu'ils utilisent eux-mêmes de l'énergie d'origine nucléaire : « *Soyez gentil Bip 13, abstenez-vous de venir écrire sur le forum vous consommez du nucléaire. Désolée, je n'avais pas compris que votre conseil était juste bon pour les autres et ne vous concerne pas.* » (Marye001, FIG), « *Ah Cabanel nous fait le coup de la décroissance. Commence par foutre ton ordinateur à la poubelle et ferme ton compte chez ton fournisseur d'accès, banane !* » (Yohan, AGO). Outre le fait que cette réaction, avec *écolos-*, résulte en partie du phénomène de culpabilisation/responsabilisation dont nous parlons plus haut, le topos *hypocrisie anti* dénote l'évidence de la supériorité du monde actuel : même ceux qui prônent le changement se repaissent en fait dans l'actuel.

Il est intéressant d'observer à quel point dans les interactions basiquement querelleuses entre militants et normaliens, la paire de topoï symétriques *hypocrisie pro* vs *hypocrisie anti* est récurrente. Les premiers proposent « *que tous les pro-nucléaires fassent actuellement un voyage au nord-est du Japon (avec une escale à Tchernobyl ?), ça leur remettra peut-être les idées en place ?* » (bon-voyage, LM)¹⁵⁷ alors que les seconds rappellent que « *Quand il s'agit d'abandonner son petit confort, les écolos on les voit plus....* » (RA, FIG). Nous voyons dans cette accusation mutuelle d'hypocrisie ou de mauvaise foi l'expression du dialogue de sourds qui divise les deux parties. L'incompréhension réciproque est si forte que les raisons de la

¹⁵⁷ On observe même ici que le pseudonyme semble avoir été créé pour l'occasion, ce qui permet de penser que ce topos n'est pas si trivial qu'il peut le paraître.

position de l'autre ne peuvent être perçues, aucune empathie ne permet d'être en accord sur son désaccord. La position adverse ne peut être que le fait d'une malveillance volontaire (pour les anti-) ou d'une hypocrisie pitoyable (pour les pro-).

3.8. Un gel épistémique précoce

Nous avons vu jusqu'ici que le MA normalien possédait une dimension superficielle importante. Cette superficialité résulte de la conjonction de son immanentisme radical et de son conservatisme. Sa topique est avant tout ontologique. Puisque le monde a une objectivité et puisqu'il est non seulement fou mais encore odieux de vouloir le changer, un simple rappel d'énoncés d'état de surface suffit à avoir prise sur un débat : le nucléaire est bon, les énergies renouvelables ne fonctionnent pas, les journalistes et les politiciens sont dans leur rôle, les lois de l'économie sont des lois naturelles, etc.

Le MA normalien érige en fait au rang de norme le phénomène de « gel épistémique » précoce. D'après Arie Kruglanski et Icek Ajzen (1983:31, nous traduisons¹⁵⁸), « la persévérance des croyances chez les individus reflète le phénomène de gel épistémique par lequel une personne cesse, à un certain point, de générer des hypothèses et accepte une proposition plausible donnée comme définitivement valide. Le gel épistémique est considéré comme une caractéristique inévitable du processus de jugement en raison du caractère potentiellement sans fin de la génération cognitive. La séquence épistémique doit s'arrêter à un certain point afin de fournir à l'individu des connaissances stabilisées, nécessaires pour la prise de décision et l'action ». Le monde du normalien est ainsi gelé précocement : ses prises de positions ne sont jamais fondées sur une structure argumentative sous-jacente.

Ce phénomène de gel épistémique est cependant également visible dans les autres MA. Chez le militant agnostique par exemple, l'aberration nucléaire ne s'explique pas, elle est évidente. Dans le MA mystique, la peur indicielle de la radioactivité peut être interprétée comme relevant du gel épistémique : les radiations terrifient mais l'on ne se questionne pas plus avant sur le phénomène.

¹⁵⁸ Version originale : « [...] belief perseverance reflects the phenomenon of epistemic freezing whereby the person ceases, at some point, to generate hypotheses and accepts a given, currently-plausible proposition as valid. Epistemic freezing is considered to be an inevitable feature of the judgmental process because of the potentially endless character of cognition generation. The epistemic sequence must come to a halt at some point lest the individual be left without any crystalized knowledge necessary for decision making and action. »

Les MA les plus structurés philosophiquement comme les MA décroissant et managérial, et malgré la description précise que nous en faisons, n'en sont pas exempts. Leur expression la plus commune dans les débats de société reste l'affirmation de topoï ontologiques ou axiologiques bruts. Il est rare, pour ne pas dire exceptionnel, de voir un locuteur exposer et assumer une philosophie générale pour expliquer une position particulière.

Le phénomène reste néanmoins définitoire du MA normalien.

3.9. Eternel retour du même et déontologie politico-médiatique

Nous avons là un point capital dans le débat sur le nucléaire, tout du moins chez les profanes (c'est-à-dire l'immense majorité de la population).

Bien que nous revenions sur le sujet dans le chapitre de synthèse (chapitre 6, section 2.4.), il nous faut en dire quelques mots ici. Les attitudes normaliennes, le gel épistémique, et plus globalement la tendance humaine à ne pas mettre en question ses certitudes entraînent une réduction importante de la diversité et de la complexité argumentative.

Comme le montre fort bien le champ de l'analyse rhétorique des controverses, les débats de sociétés sont profondément marqués par l'éternel retour des mêmes arguments. Non seulement des mêmes schèmes argumentatifs (l'argument de l'effet pervers est indissociable des rhétoriques réactionnaires de tous bords (Hirschman, 1991), celui de l'essence traverse des siècles d'anti-féminisme (Rennes, 2011)) mais aussi des mêmes topoï simplistes pourtant maintes fois battus en brèche ailleurs.

Le MA normalien regorge de ces « arguments-phénix », détruits ici, ressuscités là.

Par exemple *ER=intermittent* et *stockage* sont deux arguments très récurrents et la plupart du temps présentés comme terminaux dans la discussion des alternatives. Ils ont à la fois une prégnance et une efficacité très importante dans le discours social. Or, bien que pertinents, il est clair qu'en l'état ils ne suffisent pas à décrédibiliser entièrement les énergies renouvelables¹⁵⁹.

¹⁵⁹ Sans entrer dans le détail, l'intermittence peut être compensée par de larges réseaux informatisés dits *smart grid* qui lissent les besoins de productions en temps réels à partir d'un grand nombre de petits lieux de production répartis sur large territoire ; ou plus simplement par le fait que toutes les énergies renouvelables ne sont pas intermittentes (hydraulique, biomasse, géothermie...). Le stockage de l'énergie électrique est quant à lui possible dans une certaine mesure par la conversion en énergie mécanique dans les STEP (Stations de Transfert d'Énergie par Pompage) par exemple ou dans certains types de batteries (qui posent néanmoins d'autres problèmes). De plus les arguments spéculatifs tels que « en investissant dans la recherche et le développement des énergies renouvelables les problèmes d'intermittence et de stockage seront réglés » limitent la dimension terminative des deux topoï.

Ils sont pourtant largement utilisés comme tels, ce qui, à notre sens, pose une véritable question dans la gestion politique et médiatique des débats sociaux. On peut en effet se demander si la démocratie et les citoyens n'auraient pas à gagner à éliminer des débats ces idées qui en plus de ne pas faire avancer la discussion prétendent la clore.

3.10. Tableau synoptique et synthèse

Le tableau 8 synthétise le MA normalien.

Tableau 8. Tableau synoptique du MA normalien

Ontologie	Le monde tel qu'il est
Déontologie	L'immobilisme
Axiologie +	Le monde tel qu'il est
Axiologie -	L'indignation, le catastrophisme, les Cassandres
Mode de raisonnement	Immanentiste, évidentiel (ton), anticatastrophiste (ton)

Synthèse : Le MA normalien associe son ontologie du monde tel qu'il est à un immobilisme de principe : les choses sont comme elles sont par une forme de nécessité et vouloir en changer n'est que folie. Parfois fataliste, mais plus souvent satisfait (du moins en apparence), il se fait fort de rappeler aux catastrophismes divers que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Les médias, les politiques, les marchés, les assurances, les experts : tous font normalement leur travail.

Au fond, le normalien est un militant de l'immobilisme, cela explique qu'il puisse aisément puiser dans des registres divers (scientifique et managérial principalement) afin d'assurer, sur le ton de l'évidence, la stabilité de son monde.

Mais le normalien n'est qu'un perroquet topique et ne possède pas de gnose construite. Il se caractérise avant tout par son anticatastrophisme, sa haine de l'« écolo » et son ton connaisseur bien que non technique. Sur la thématique nucléaire cette attitude se solde par un pronucléarisme conservateur : le nucléaire n'est pas dangereux et ses alternatives hors de propos.

4. Le mode d'appréhension mystique

Comme son nom l'indique, le MA mystique se caractérise par une vision enchantée du monde. Son expression canonique dans les circonstances de Fukushima est la crainte que l'Humanité, vue comme une protagoniste à part entière de la marche de l'univers, ait dérangé quelque force supérieure par sa vanité prométhéenne. Cette force, souvent assimilée à « Mère Nature », se vengerait ainsi de l'affront en promettant mille morts aux impudents sous la forme de catastrophes naturelles, politiques, économiques, etc. Plus généralement, lorsque le MA mystique ne verse pas dans le millénarisme, il présente un monde habité par des forces mystérieuses en confrontation et qu'il serait bien avisé de ne pas déranger.

Nous l'avons évoqué dans le relevé topique : malgré sa dimension ésotérique, le MA mystique est assez présent dans notre corpus. La sécularisation de la société occidentale et la prégnance d'imaginaires scientifiques/rationalistes pourraient laisser penser que les mysticismes les plus voyants ont été évacués du champ de l'entendable. C'est bien évidemment loin d'être le cas. Le mysticisme « survit sous des avatars adaptés à une société séculière, individualiste, cocooniste, consumériste, – et enfin et surtout il survit sous une forme et fonction inverses de sa fonction immémoriale. Il prolifère dans une coexistence plus schizoïde que jamais avec la positivité scientifique, économique, technologique et managériale du monde et avec la désacralisation et la perte d'aura des grandes expériences humaines, l'Art, Eros et Thanatos. [...] L'emprise sociétale universelle de la science et de la technique n'a en tout cas aucunement tari ces phénomènes résurgents – comme les positivistes de jadis se flattaient qu'elle ferait automatiquement » (Angenot, 2012a).

Ainsi, le discours social est traversé de croyances, de certitudes, d'espérances, de craintes qui sont non réflexives, souvent sous-jacentes aux raisonnements, mais qui dirigent puissamment l'appréhension du monde. Le MA mystique en est un exemple évident, mais nous verrons que les autres MA ne sont pas exempts de ce genre de phénomènes. Le MA le plus rationaliste de notre corpus, le MA managérial, présente ainsi une vision quasi-divinisée du Progrès et de la Science, le MA militant propose un monde manichéen où s'affrontent le Bien et le Mal, le MA bigot fait régulièrement référence à la religion traditionnelle, etc.

C'est toutefois le MA mystique qui fait le plus clairement fond sur un enchantement assumé du monde. Pour autant, nous ne pensons pas que le MA que nous décrivons ici soit l'équivalent d'une appréhension religieuse. Le MA mystique est plus une pente de l'esprit qui mène à croire confusément en la possibilité de choses surnaturelles que la simple allégeance à

un livre ou à un dogme. La différence entre les deux n'est peut-être que de degré et le mysticisme pourrait bien être le terreau de la religiosité mais une différence profonde se joue au moins dans le niveau de structuration et d'institution de la croyance : « ce qu'on présente comme des “spiritualités nouvelles”, se situe ainsi non du côté d'un déisme sublimé et abstrait, mais du côté opposé : celui du magique, exorcistique, vaudouiste, tantrique, c'est à dire de cet imaginaire bariolé et débridé d'intervention active du numineux que les églises chrétiennes s'étaient séculièrement efforcé de refouler et d'éliminer. » (*Ibid.*)

Les grands traits du MA mystique tel que nous le décrivons sont : le sentiment de l'existence de grandes forces supérieures non maîtrisables et à ne pas provoquer, parfois une forme de millénarisme, un diffus sentiment humaniste, un mode de pensée indiciel, et une méfiance certaine envers la science, le tout souvent englobé dans un ton lyrique et exalté. Dans les circonstances de Fukushima, on trouve également une quasi-divinisation de *Dame* Nature.

On retrouve là un phénomène identique à celui relevé par des enquêtes sociologiques sur l'acceptabilité des biotechnologies à la fin des années 1990 : « la réprobation du clonage n'est que très faiblement liée au degré de pratique religieuse. En revanche, les personnes interrogées invoquent volontiers la nature, exprimant une éthique de la vénération qui paraît proche d'une position religieuse. La nature est un “autre” qui possède des valeurs, une intégrité et un pouvoir propres, et qui exige le respect ou la déférence. Il s'agit d'une morale hétéronome, qui reçoit de l'extérieur les lois qui la gouvernent. La nature est perçue comme infinie dans sa complexité et, en fin de compte, inconnue de l'homme. Toute argumentation en termes utilitaristes (que les scientifiques mettent souvent en avant) s'appuyant sur l'idée d'une “domestication” de la nature, ressource au service de l'homme, est, dans ce cadre fondamentalement absurde. » (De Cheveigné et *al.*, 2002:168)

Développons ces différents points.

4.1. Mère Nature et autres forces occultes

Le MA mystique se construit sur la conviction de la présence d'une force judiciaire supérieure qui surveille et sanctionne l'activité humaine. On croise ainsi dans notre corpus de nombreuses allusions à des récits légendaires qui instancient cette narration. On retrouve par exemple la légende japonaise du Namazu (poisson-chat géant soutenant l'archipel et dont les mouvements provoqueraient les séismes, parfois pour sanctionner l'avidité des humains), Frankenstein (la *créature* qui se retourne contre le créateur) ou encore très souvent

Godzilla (monstre de la pop culture japonaise né d'une contamination nucléaire) : « *Ils n'arrêteront le nucléaire que quand la radioactivité créera un godzilla* » (Spetz, RUE). Le *jugement dernier* est également la cible de nombreuses allusions (fin du monde, apocalypse, déluge, etc.) : « *Les religions parlent de la fin du monde ; en voilà une.* » (giovanna, LP).

C'est ainsi le sentiment d'un retour de bâton bien mérité qui prédomine : tu paieras pour tes crimes. Bien que souvent exprimé sur le ton de la plaisanterie, cet élément est très présent et constitue le cœur du MA. Les formes sont diverses mais l'idée d'une vengeance de quelque force supérieure (Dieu, la Nature, le Karma) est récurrente : « *Je savais bien qu'un jour le Japon paierait pour la félonie de Pearl Harbour. Le châtement divin peut tarder, mais il finit toujours par survenir. Tremblez mécréants.* » (Hulk, RUE) ou « *Alors que dire de l'expiation à venir des Anglais pour Fachoda...* » (fdrebin, RUE) ou « *Un jour, un chaman m'a dit que les thons rouge et les baleines allaient se venger. Ben merde alors, et s'il avait raison ce vieux fou ! ? Après tout !* » (penabranca, RUE) ou « *Tsunami au japon : qui sème le vent récolte la tempête. Les cris de souffrances des dauphins ont été entendues. Je suis convaincu qu'il y a une justice divine. L'être humain a fait trop de dégât. Aujourd'hui il en paie les conséquences* » (soraya, LP).

Comme nous le disions en introduction, la forme canonique prise par ce motif narratif est celui de la Nature vengeresse : « *Les japonais "paient" leur "gloutonnerie" au prix fort, comme nous tous, d'ailleurs, qui nous empiffrons : de nouvelles technologies toujours plus performantes, de bouffe toujours plus "dégueulasse", de poissons frelatés, parce que les non frelatés, il n'y en a plus : les japonais ont vidé les océans et détruit les fonds marins, Continuons comme ça, attendons notre heure de subir à notre tour une bonne catastrophe "naturelle".* » (MHP, LM) ou « [avec le nucléaire], *il est évident que les dangers en sont plus grands que les bénéfiques, que l'Homme et ses jouets ne font pas un pli face à une saute d'humeur de la Nature !* » (rigel224_LIB). Dans ce deuxième exemple, les majuscules à l'initiale d'« Homme » et de « Nature », pratique récurrente dans le MA, sont représentatives de la vision agonistique et enchantée du monde mystique. Des entités collectives ou abstraites sont personnifiées et dotées d'une existence et d'une volonté propres. *Dame* nature est ainsi un topos matériel caractéristique du MA.

Cette narration est récurrente dans l'ensemble du corpus et ce de manière quasi-prototypique. Ce sentiment que nous avons à la lecture traditionnelle est confirmé par l'analyse distributionnelle (cf. annexe 11) : le MA mystique apparaît très consistant, c'est-à-dire que ses topoï typiques sont souvent cooccurrents, notamment en raison du fait que le récit de la

Nature vengeresse est fréquent et canoniquement exprimé. Toutefois, et sans que cela soit contradictoire, il se disperse également aisément. En effet, une saillie mystique peut très bien conclure un développement parfaitement managérial : *« Et alors ? Au regard d'une catastrophe naturelle il existe toujours deux façons de réagir. L'on peut dire c'est la faute de l'homme et de ses ambitions, sauf que c'est ce vecteur qui est le moteur du "progrès" auquel chaque individu aspire car cela est dans la nature humaine. L'on peut, aussi, en tirer des leçons de façon à ce que ce genre de situation ne puisse pas se reproduire à l'identique. En tout état de cause l'homme ne sera jamais quel que soit "son ego" qu'un grain de sable devant les caprices (?) de la nature vis-à-vis de laquelle le manque d'humilité est la pire attitude. »* (Gretz1, LP). Dans ce commentaire, l'attitude exprimée dans les quatre premières phrases s'ancre canoniquement dans le MA managérial tel que nous le décrivons : acceptation du risque, logique coûts/bénéfices, foi dans le Progrès, volonté de tirer les conséquences techniques de l'accident, etc. La dernière phrase par contre mobilise les topoï mystiques de manière très claire. Le point d'interrogation entre parenthèse qui semble modaliser la personnification de la nature renforce paradoxalement la teneur mystique du propos : hésiter explicitement à prêter des sentiments anthropomorphes à une entité abstraite montre que l'idée fait partie du champ du pensable¹⁶⁰. Une utilisation plus proverbiale et non réflexive du topos de la Nature vengeresse pourrait être vue comme moins empreinte de mysticisme. Nous avons par ailleurs là un fort bel exemple de ce que nous appelons la schizophrénie topique : deux MA très peu compatibles sont convoqués presque canoniquement par un même locuteur. Il est ainsi intéressant de remarquer que le MA mystique, qu'il apparaisse de manière compacte ou diffuse et malgré son caractère bien peu rationaliste, possède une prégnance forte dans le discours social.

4.2. L'événement disruptif : de la désillusion à la déférence

L'émergence de ce MA dans les discussions sur Fukushima est sans nul doute liée au caractère événemential de la catastrophe. Rappelons que l'événementialité repose sur la rupture brutale de croyances ou de cadres d'interprétation préétablis (chapitre 3, section 1). Avec Fukushima, c'est le mythe de la maîtrise humaine qui s'effondre. Maîtrise de la technologie nucléaire bien sûr, mais plus simplement maîtrise de la vie. Comme après toute

¹⁶⁰ Au moins une autre interprétation de ce point d'interrogation est possible, mais elle est encore plus mystique ! La modalisation des caprices signifierait non que le mot est trop fort mais au contraire trop faible : ce ne sont pas de simples caprices mais bien une vengeance ou une punition face à l'arrogance humaine.

catastrophe naturelle touchant une zone peuplée, le premier spectacle médiatique est celui de la mort et de la désolation. C'est ainsi une prise de conscience forcée de la possibilité de la mort à grande échelle qui est opérée par l'événement : « *J'intègre désormais l'idée que pour moi la vie c'est tout juste un bonus, un cadeau à bien gérer.* » (giovanna, LP). Celle-ci, provoquée par le cataclysme ainsi que la menace nucléaire qui s'ensuit¹⁶¹, évoque alors la vision mystique du jugement dernier. Plus largement, c'est le sentiment d'invincibilité de l'humain qui est bousculé. La perte de maîtrise du nucléaire, symbole prométhéen par excellence, renforce encore cette désillusion. Sur ce plan, le fait que ce soit le Japon qui soit touché joue un rôle important. Le pays est vu comme technologique et proche de la civilisation occidentale, c'est donc la toute-puissance de celle-ci qui est remise en cause. Les catastrophes naturelles qui touchent d'autres pays (les internautes citent Haïti ou l'Indonésie) n'ont pas cet impact : sans doute certains imaginaires voient-ils la souffrance et la destruction comme une composante naturelle des pays les plus pauvres. Bien entendu, lorsque ceux-ci sont touchés, l'événementialité existe tout de même et la souffrance à distance, forme moderne de charité, va bon train (Arquembourg, 2011). Mais il y a une parenté avec le Japon qui rend la situation différente. Cette interprétation tend à être confirmée par la très forte présence du groupe de topoï JPN¹⁶² (chapitre 4) dans le corpus : la fraternité et l'admiration continûment exprimées à l'égard du *peuple* japonais révèlent cette identification. La loi médiatique et psychologique du « mort au kilomètre » s'applique ainsi sur une carte anamorphosée par le sentiment de proximité civilisationnelle.

Pour ces différentes raisons (puissance dévastatrice des éléments naturels, non-maîtrise du nucléaire, possibilité de la mort, chute du tout-puissant Japon/Occident...), Fukushima apparaît comme la démonstration du fait que l'humain n'est pas le maître de l'univers. Redescendu de son piédestal, il retourne alors à sa condition d'être ignorant et apeuré. C'est cette position inconfortable qui peut alors expliquer le besoin d'enchantement du monde. Le topos *nature>humain* est ainsi très présent dans le corpus, certains internautes semblent découvrir effrayés que « Mère Nature » a toujours le dernier mot : « *Cette catastrophe naturelle me fait prendre conscience que l'homme n'est rien, la nature est tout.* » (Carlacaso, EXP) ou « *Face à une telle catastrophe, pourtant dans un pays rompu à ce type d'évènements, je ne vois vraiment pas ce qu'on peut dire, mis à part que l'homme est (encore) bien faible*

¹⁶¹ Nous l'avons de plus déjà souligné, les deux phénomènes se mélangent volontiers. D'une part en raison d'un penchant de l'imaginaire à assimiler accident nucléaire et dévastation et d'autre part en raison des discours médiatiques qui stimulent l'ambiguïté par la superposition des images.

¹⁶² Celui-ci est cependant plutôt caractéristique du MA bigot.

face à certains événements naturels » (Glouploup, FIG). On remarquera dans ce deuxième exemple l'asymétrie topique révélatrice de la dissonance due à l'événement. On découvre que la nature peut être dévastatrice dans un pays « pourtant » puissant et face à un humain « (encore) » faible. La concession à la technique japonaise et la modalisation temporelle laissent voir à quel point l'événement rentre en conflit avec un imaginaire prométhéen de maîtrise humaine croissante.

La forme « on est tout petit » (*tout petit*) est souvent caractéristique de ce mouvement de désillusion : « *Tu crois sans doute la propagande qui dit que les français ont pensé à tout et qu'on est les meilleurs ! Rien ne peut empêcher les forces de la nature contre lesquelles l'homme est tout petit. As t' on vu les hommes arrêter une éruption volcanique ? la même chose peut arriver en France, ne te fait pas des illusions !* » (citoyen, 20M).

C'est ainsi cette désillusion qui peut être à l'origine du sentiment de déférence à l'égard de la Nature – ou de quelque autre force à l'origine des dégâts : au vu de sa puissance, les humains seraient bien avisés de ne pas la déranger, sous peine de s'exposer à une vengeance. Mais s'il y a vengeance, c'est qu'il y a crime.

4.3. La punition de Prométhée

Les raisons de la colère des éléments sont visibles en filigrane de la désillusion : « *Ouf je voyais les autos descendre la rivières comme de vulgaires détritrus, l'homme à beau faire le smart mais il y a des forces qui le remettent à sa place, c'est à dire qu'il fait partie intégrante de la nature, et ces événements nous le rappellent.* » (larochea, LP).

Le premier crime de l'humanité serait donc d'en vouloir trop, d'essayer de s'approprier des choses (le « code » génétique, la vie, la mort, l'énergie infinie du nucléaire) qui reviennent en propre à des puissances transcendantes. Dans ses ambitions prométhéennes, l'humain provoque des puissances dont le courroux s'abat ensuite sur les peuples : « *l'Homme est trop vorace, la Nature se venge.* » (Mistigri18, LP). On notera ici que l'on retrouve les majuscules essentialisantes à l'initiale d'Homme et de Nature. C'est donc la *vanité* de l'humain qui cause sa perte : « *Que cette douloureuse épreuve subie par nos frères japonais, soit aussi la nôtre .qu'elle contribue à remettre les idées d'immodestie vaniteuse des hommes ainsi que leurs actes devenus fous à leur juste place ;Que l'homme se reconsidère face à Mère Nature* » (Amédée Grobarn, FIG).

Il est bien clair pour le MA mystique que le nucléaire est une technologie que les humains ne maîtrisent pas (*nuc=non maîtrisé*) : « *C'est la planète qui se rebelle et notre maîtrise de la matière à remettre en question.* » (Augusta003, FIG). Le mystique le répète à l'envi : « *Voilà....ce qui se passe lorsque l'être humain a la prétention d'exploiter une énergie qu'il ne maîtrise pas....* » (edelweiss7, FIG). Mais bien qu'il ne la maîtrise pas, son désir de puissance le pousse à l'explorer. Ce récit, imbriqué dans celui de la Nature vengeresse, est celui de l'*apprenti-sorcier* : « *Avant de faire joujou avec des systèmes que nous ne connaissons qu'à moitié, il faudrait atteindre la maturité. L'humanité n'est pas prête et à manipuler la plupart des technologies et ce qui devrait constituer un progrès tourne à de l'expérience d'apprenti sorcier.* » (selena11, FIG) ou « *L'être humain se conduit en apprenti-sorcier, et la nature le lui rappelle douloureusement à intervalles réguliers. Saurons-nous en tirer les leçons ?* » (Démographie Responsable, LM), ou « *Ce n'est qu'un début. On est en train de "domestiquer" les trous noirs, dans quelques labos d'allumés.* » (CHdG, LM). À noter la modalisation autonymique de la domestication qui indique autant le doute sur la réussite du processus que la précaution face à un terme blasphématoire : on ne « domestique » pas une divinité.

Le MA mystique peut ainsi partager des liens avec les MA bigot et décroissant. En effet, pour les trois, l'humilité et la mesure sont des valeurs centrales. Elles s'insèrent dans des logiques bien différentes (respect d'une puissance souveraine, sentiment de faiblesse et forme de sagesse, respectivement) mais conduisent à un partage topique qui permet des recouvrements entre les MA.

4.4. Millénarisme...

La punition est donc ici méritée, les humains sont *responsables* : « *après l'incident de 3 miles island, celui de tchernobyl, je pense que l'homme ne comprendra jamais. Faudra t'il qu'une partie de la planète soit invivable pour qu'il prenne enfin ses responsabilités??* » (susano, FIG).

Dans cette logique, le mystique s'emporte parfois dans une forme de millénarisme. En effet, quelques internautes trouvent étranges les *coïncidence* de Fukushima et d'autres signes apocalyptiques qui parcourent la planète : « *Il va falloir se poser des questions sur l'avenir proche de notre planète parce qu'avec la crise économique mondiale, les catastrophes naturelles sans précédent, les révolutions, etc. ça sent le roussi.* » (Inpou, RUE) ou « *on dirait que ça part en sucette un peu partout dans le monde hein ? ou je me fais des idées ?les nukes* »

la geopolitique la crise systemique(et nonpas economique seulement) etc etc etc oh doucement garcon !!! » (Sarkophage2012, 20M). Evidemment, tout ceci annonce un *avenir sombre* : « *L'humanité porte en elles les germes de sa propre destruction. Il faut voir cela comme une fatalité. Aucune marche arrière n'est possible !* » (citoyen, 20M).

Le MA mystique vient donc souvent avec un ton *catastrophiste* qui rebute particulièrement certains internautes, surtout ceux adoptant un point de vue normalien. Ceux-ci y voient un prophétisme apocalyptique déplacé : « *mouais, z'etes borderline quand meme un peu. dans le fond vous ne revez pas qu'une grande vague netoyeuse emporte notre civilisation et ses valeurs pourris ?* » (Africaviking, RUE), « *On sent que cela ferait plaisir aux Khmers verts si aux punitions de la nature on pouvait ajouter une condamnation du progrès scientifique Humain ... Il y a dans l'angoisse écologique un relent millénariste* » (Oldmole, RUE).

Et ces critiques n'ont sans doute pas tort. Ni tout à fait raison. En effet, le MA mystique est nourri, tout comme le MA militant, par un sentiment diffus de malaise quant à la marche du monde. Dans son emportement lyrique, c'est en fait le rejet d'une société qui lui apparaît inhumaine qu'il exprime.

4.5. ... ou humanisme flamboyant

En effet, dans sa recherche de puissance technique, technologique, économique, financière, l'espèce humaine s'oublierait elle-même, elle oublierait son humanité (*humanité-*).

Ce mouvement est relativement difficile à décrire car il est à la fois assez diffus et interfère avec d'autres topiques (militante, bigote et décroissante). En effet, nous l'avons vu dans le relevé topique, le groupe assez large ARGENT>* recouvre un sentiment qui, bien qu'imprécis, est très représenté dans notre corpus. Il consiste à poser que des valeurs difficiles à définir positivement comme la fraternité, la dignité, le respect, la gentillesse, l'humilité, etc., et qui formeraient la partie claire de l'humanité, méritent une plus grande place dans le monde. Elles seraient notamment bafouées par l'« inhumanité » des projets aveugles de conquête quels qu'ils soient : chez le mystique et le décroissant plutôt conquête technique, chez le militant antilibéral plutôt conquête économique.

L'émergence de cet appel à une éthique indéterminée mais nécessaire rejoint encore parfaitement ce qui a pu être observé lors des enquêtes sociologiques sur l'acceptabilité des biotechnologies que nous citons plus haut : « une éthique plus humaniste émerge également, fondée sur le respect de la personne humaine, proche de l'enseignement du philosophe

Emmanuel Kant. Elle n'est guidée ni par un principe externe de vénération – Dieu ou la Nature – ni par une “mesure” externe du bien telle que la propose l'utilitarisme qui cherche à maximaliser le bien-être du plus grand nombre. Fondée sur la recherche de principes universaux, tels l'unicité ou la dignité de la personne humaine, elle semble sous-jacente à un “appel à l'éthique”, au contenu indéterminé [...]. Cette “éthique” est un rempart face aux dérives éventuelles des scientifiques ou à des intérêts économiques et commerciaux incontrôlés. » (De Cheveigné et *al.*, 2002:168)

Cette position n'est cependant pas développée dans l'appréhension mystique comme elle peut l'être chez le militant ou plus encore chez le décroissant. Plutôt, à l'instar du bigot – et l'on comprend les accointances ésotériques – c'est la vision de la mort, l'atteinte à une Nature divinisée et la peur mythique de la radioactivité (nous y reviendrons) qui déclenchent un sentiment humaniste à la fois trouble et passionné. Dans son style flamboyant caractéristique, le mystique s'insurge du fait que l'humanité elle-même ait pu, par ambition, par insouciance ou par appât du gain, mettre en danger la vie d'humains et, plus généralement, de la planète : « *Cherchez l'erreur dans ces folles ambitions. Ils assassinent toute la beauté du monde.* » (Violette M_C, LM).

Dans le rapport à l'humanisme, c'est ainsi principalement le ton *exalté* de l'indignation contre la mise en danger d'autrui qui caractérise la position mystique. Deux topoï reviennent donc souvent dans sa parole : la critique de l'humanité vue comme auto-destructrice (*humanité=-*) et le constat outré qu'elle marche sur la *tête*.

On notera ici que le topos *tête* est fortement partagé avec le MA militant¹⁶³ bien que le système d'interprétation soit différent. Pour le mystique, l'humanité marche sur la tête parce qu'elle transgresse des tabous, pour le militant ce n'est pas tant l'humanité comme un tout qui agit follement mais une frange de celle-ci, éventuellement appuyée par la complice inaction de ceux qui laissent faire. Nous y reviendrons, l'imaginaire militant active la figure du *mundus inversus*, parfaitement symbolisé par l'expression récurrente « marcher sur la tête »¹⁶⁴ : il n'y a qu'à inverser le cours des choses, prendre son parfait symétrique, et le monde (re)prendra tout de go un tour harmonieux. L'exclamation mystique ne joue pas sur ce registre mais plutôt sur celle de la réaction viscérale face à ce qui est interprété comme la conjonction d'un blasphème (la mise en danger des humains et de la planète) et d'une

¹⁶³ Comme le confirme l'analyse distributionnelle (annexe 11).

¹⁶⁴ On voit ici à quel point la figure de style ne tient pas seulement lieu d'ornement mais se mêle véritablement à une logique plus générale.

sanction divine (le séisme, le tsunami et la menace nucléaire) : il ne fallait pas jouer avec le feu !

Concluons par le commentaire suivant qui exemplifie bien cette position :

« Que cette douloureuse épreuve subie par nos frères japonais, soit aussi la nôtre .qu'elle contribue à remettre les idées d'immodestie vaniteuse des hommes ainsi que leurs actes devenus fous à leur juste place ;Que l'homme se reconsidère face à Mère Nature ,Corps Vivant qui respire ,qui bouge ,qui souffre des blessures infligées par ses locataires irrespectueux ,qui Aime ; La Terre s'ébroue ,voyons -y ,humains ,un Signe, comme un appel au bon sens ,comme un rappel impératif à une Sagesse à redécouvrir ,comme un dernier Signe avant sanctions sur l'Espèce humaine .Revenons à de JUSTES Valeurs de Vertus ,de RESPECT de HAUTE CONSCIENCE. [...] Nous sommes responsables de nos actes ,nous récoltons ce que nous semons. »¹⁶⁵ (AG, FIG)

Analysons brièvement ce commentaire : l'entame pose d'emblée la narration typique du mystique : les hommes vaniteux sont punis par Dame Nature. La suite, sur un ton pour le moins littéraire et exalté, file la description d'une nature allégorique jugeant l'« espèce humaine » comme un tout. Elle émet un « signe » : l'humanité s'est égarée, elle marche sur la tête, a perdu son « bon sens ». Les grandes valeurs humaines, dont certaines paraissent bien étranges, ont été oubliées.

4.6. Mysticisme et pensée indicielle

Nous venons donc de poser les caractéristiques ontologiques et axiologiques principales du MA mystique. Dans l'ontologie mystique, c'est-à-dire dans ce qui est considéré comme faisant partie du monde, les entités abstraites ou collectives sont dotées d'une existence et d'une volonté propres (la Nature, l'Humain, la Planète, le Karma...). Dans l'économie des forces cosmiques, l'humanité est bien faible, nombre de choses, telles que la technologie nucléaire, la dépassent largement et il est fort probable que quelques acteurs supérieurs

¹⁶⁵ On remarquera également dans ce commentaire les marques (jeux typographiques divers et usage original de la ponctuation) que l'on retrouve régulièrement dans les commentaires les plus délirants et/ou les plus déstructurés linguistiquement. Nous appelons peut-être improprement « psychotiques » ces commentaires car nous interprétons les jeux typographiques comme un sentiment permanent d'impropriété de la langue pour dire le monde. Une manière extrême de lutter avec la « non-coïncidence des mots à la chose » selon les termes d'Authier-Revuz (1995) qui pourrait dénoter un décrochement proprement psychotique de l'individu avec la réalité. Mais ceci n'est qu'une hypothèse et nous outrepassons ici largement nos compétences. Contentons-nous de noter que ces marques voisinent généralement bien avec les propos mystiques les plus habités.

président à son destin. Les événements du monde sont d'ailleurs des signes potentiels : il n'existe pas de coïncidences fortuites. Ne pas y être attentif revient à se mettre en danger. Au rang de l'axiologie, une déférence logique est montrée à l'égard de ces forces supérieures, la Nature qu'elle soit divinisée ou simplement sacralisée fait partie des éléments à traiter avec respect, à l'instar des vies humaines et de tout ce qui peut relever de l'« humanité ». En contrepartie, la vanité, l'arrogante volonté de maîtrise de choses sacrées (la vie, le nucléaire, le destin...), relève d'une dangereuse alchimie d'apprenti-sorcier.

Au-delà de ces caractéristiques, un autre phénomène remarquable du MA mystique est sa tendance à ce que nous appelons la pensée indicielle (*indicialité*). Nous entendons par là que certains termes, certaines idées, agissent comme de forts déclencheurs symboliques. Ils ouvrent des univers de sens non maîtrisés mais vivaces. « *Je m'inquiète de cette succession d'événements puisque nous commençons un nouveau siècle* » déclare ainsi Inpou (RUE). Si, en toute rationalité, « commencer un nouveau siècle » n'influence en rien la survenue de crises d'origine diverses, chez le mystique, cet élément semble encapsuler toute une histoire. Celui-ci fait sens au point que le locuteur en fait la justification évidentielle de son inquiétude (le connecteur argumentatif « puisque » est généralement considéré comme un marqueur d'évidence (Ducrot, 1983)).

Nous pouvons également ranger au rang de la pensée indicielle les régulières* propositions simplistes* pour régler d'un coup d'un seul les problèmes posés par le nucléaire. Jeter la centrale de Fukushima au fond de la fosse océanique des Mariannes, construire les centrales dans les abysses, envoyer les déchets nucléaires dans l'espace ou, plus radical encore, dans le soleil, à l'aide d'une fusée et autres idées farfelues. Ces propositions, qui nient radicalement la complexité des actions proposées, se basent respectivement sur des visions mythifiées du fond des océans, de l'espace ou du soleil¹⁶⁶ qui apparaissent comme des ailleurs infinis et dévorants.

Au-delà de ces exemples précis, de nombreux pivots ouvrent un imaginaire fourni. On trouvera notamment parmi eux, la « vie », la « Nature », les « générations futures », l'« humanité », « Tchernobyl » ou encore la « radioactivité ». Ces deux derniers sont sans doute les déclencheurs les plus forts. Ce que nous appelons la peur mythique de la radioactivité (*radio=horrible* et *nuc=horrible*) est très présent dans notre corpus. Nombreux sont les internautes chez qui l'atome suscite l'effroi. Les discussions interminables visent à

¹⁶⁶ Nous détaillons un autre exemple sur l'indiciel « pouvoir du soleil » en annexe 3.

déterminer s'il y a une *fuite* ou pas à la centrale sont ainsi enveloppées dans un halo de peur palpable. Pour beaucoup – et à tort –, si la dramatique fuite annoncée par les médias était avérée, elle signerait *de facto* la fin de l'humanité. Tchernobyl¹⁶⁷(*tcherno*) ou *Hiroshima* sont ainsi souvent cités au sein de discours enflammés, tout comme la radioactivité ou, pire, la *fusion* et le *mox* (type de combustible retraité contenant du plutonium, réputé pour sa dangerosité). Toutefois, le mystique n'est absolument pas spécialiste du nucléaire et n'a de la fusion ou de la radioactivité qu'une image diffuse mais terrifiante : « *Ce que vous ne savez pas, c'est qu'il y a eu des dizaines de milliers de morts à Tchernobyl, je le sais car au delà d'une certaine dose reçue, vous vous liquéfiez de l'intérieur*¹⁶⁸. » (michel r., LM), ou « *prions pour que ce ne soit pas grave, en ce moment je pense à ces mecs qui cherchent à éviter une fusion du réacteur, sinon on en prendrai tous, je dis bien tous pour notre grade car la radioactivité serait énorme et se répandrai dans le monde ENTIER* » (Susano, FIG). On voit dans ce commentaire le nombre important de procédés hyperboliques qu'appelle la peur de cette terrible fusion¹⁶⁹.

Cette peur repose principalement sur la *temporalité* longue des dégâts et l'*invisibilité* du mal : « *Il me semble que vous n'avez pas compris, justement, l'analogie [avec la radioactivité] : toucher à la chaîne alimentaire, c'est toucher l'insondable, l'animal en nous. Et ce que craint le plus l'être rationnel : la contamination, invisible, inodore. La*

¹⁶⁷ “Three Miles Island” est évidemment un autre « mot événement » (Moirand, 2007) récurrent dans notre corpus. Néanmoins il ne semble pas être spécialement présent dans la zone mystique (mais plutôt militante), sans doute en raison de sa moins forte charge symbolique dans l'imaginaire populaire.

¹⁶⁸ L'hyperbole confine ici au ridicule. Elle est sans doute piochée indiciellement dans les récits de science-fiction ou d'épouvante où « se liquéfier de l'intérieur » représente le comble de l'horreur. Cela rappelle également les modes de chasse et d'alimentation de certains arthropodes dont le venin rend aspirable l'intérieur du corps de leur proie. Cette technique est souvent mise en avant pour des raisons sans doute ludiques dans les reportages animaliers ou dans les supports pédagogiques et peut ainsi marquer l'imaginaire collectif.

¹⁶⁹ Rappelons à ce propos que la fusion du cœur d'un réacteur nucléaire est effectivement un accident majeur. Elle consiste en la perte de contrôle du refroidissement du combustible qui entraîne sa surchauffe et sa fonte ainsi que celle de la plupart des matériaux qui sont à son contact. Le tout forme alors un magma extrêmement dense et radioactif (le corium) qui atteint de très hautes températures et peut percer la cuve du réacteur et s'enfoncer verticalement dans le sol. Selon la conception de la centrale, il peut rencontrer un radier en béton plus ou moins épais qui peut ralentir sa course ou même la stopper. Si ce radier est dépassé, le corium peut continuer son chemin dans le sol ou refroidir peu à peu et s'arrêter à une certaine profondeur. Cependant les connaissances scientifiques sur une telle situation sont très peu avancées. On sait néanmoins qu'une telle percée entraînerait une pollution radioactive importante ou que la rencontre d'une nappe phréatique pourrait causer une forte explosion. Cela étant, la fonte d'un cœur n'est pas automatiquement une catastrophe planétaire comme la pensée mystique en est persuadée. Si toutes les conséquences de l'accident de Fukushima (ou pas moins de trois cœurs ont fondu) sont encore à ce jour partiellement inconnues, de nombreux sites nucléaires ont subi des fusions, au moins partielles, sans grandes conséquences sanitaires (on pensera par exemple à Three Miles Island). Dans le cas de Tchernobyl, le problème ne fut pas tant la fusion que l'explosion du toit de la centrale qui laissa le cœur à l'air libre pendant plusieurs jours entraînant ainsi, entre autres par le biais du souffle puis des fumées, la dispersion d'éléments fortement radioactifs dans l'environnement. Mais une fusion n'est pas forcément synonyme d'explosion ni de fuites radioactives massives. Elle signe par contre évidemment la destruction définitive du réacteur.

contamination du feu nucléaire contamine les trois autres éléments : terre, eau et air. Mais à échelle mondiale. » (Zébu, PJ). L'horreur culmine par ailleurs dans la crainte des *mutations* qu'induirait la radioactivité, notamment chez les enfants : « *si la contamination nucléaire se confirme et cela semble être le cas, les décès nucléaires seront inombrables dans quelques mois dans quelques années et les enfants des bébés de sendai seront anormaux ! allez à tchernobyl renseignez vous !* » (edelweiss, LM) ou « *alors oui il faut stopper le nucléaire et faire marche arrière si c'est encore possible sinon mes chéris vous aurez des enfants à deux têtes comme à Tchernobyl, ou sans pieds, ou sans mains ou sans reins, ou sans rien* » (Scrouk, LIB). Le fait que ce soit toujours les enfants qui soient pointés comme les victimes des mutations apparaît représentatif de cette pensée mystique indicielle empreinte d'émotions et de symboles (l'innocence enfantine et la promesse d'avenir qu'elle incarne doivent être préservées par-dessus tout).

Le risque nucléaire est ainsi vu automatiquement comme colossal, sans pour autant faire l'objet d'un examen réflexif : « *Le nucléaire est la plus dangereuse des techniques utilisée par l'Homme* » (Bip-Bip13, FIG), ou « *Construire des centrales nucléaires est dangereux en soi et pour des centaines d'années. Il n'existe aucune sécurité fiable pour cette force diabolique.* » (Violette M_C, LM), ou « *Habitants des zones proches des réacteurs, fuyez ! Maintenant ! Les conséquences de la radioactivité sont désastreuses sur la Nature et donc sur l'Homme...* » (phamp, LM). On notera dans ces trois commentaires les majuscules, les hyperboles, le terme « diabolique » et la construction « Nature donc Homme » qui unifie les deux entités.

Nous sommes donc ici loin d'une pensée logique, rationaliste, qui voudrait contrôler un à un tous ses postulats et les règles de passage de l'un à l'autre. Point de cela dans l'indicelle pensée mystique. Ouverte, en quelque sorte, à un dialogisme irréductible, elle se laisse emporter sans résister par tous les courants qui la traversent. Tchernobyl ouvre un monde d'horreur et de supplice, qu'importe que les statistiques médicales minimisent l'événement, le souvenir est vivace : la peur, la désolation, les horribles mutations. Tout ceci suffit à (ré)activer la terreur blanche inspirée par la radioactivité, ce poison invisible, inodore, qui tue lentement et qui, tel un être surnaturel, jamais ne disparaît. La radioactivité est d'ailleurs synonyme de cancer, et quoi de plus atroce, quoi de plus entouré de mystère et d'effroi dans nos cultures modernes que le cancer ? « Le » cancer – alors qu'il en existe de bien des sortes – , bête immonde que l'on cache et que l'on fuit mais qui nous guette à travers toutes les dérives technologistes de l'humanité (tabac, alimentation, pollution, OGM, ondes, nucléaire !) ?

Le mystique souscrit ainsi volontiers à cette manière de réaliser des enchaînements conceptuels : les idées s'enchaînent, ne sont pas spécifiquement vérifiées mais sont fortement chargées émotionnellement et narrativement.

Ce mode de pensée n'est bien évidemment pas exclusif au MA mystique, mais celui-ci en fait une utilisation à la fois massive et presque assumée. En effet, tout se passe comme si la pensée mystique était une pensée qui a accepté ou qui subit involontairement l'impossibilité d'obtenir des savoirs immuables sur le monde, qui entérine l'inanité des raisonnements logico-déductifs, et qui les remplace par l'assurance de valeurs éthiques diffuses telles que l'« humanité », la « vie » ou la « nature ». On retrouve cette acceptation à la fois dans le ton lyrique et *exalté*, seul à même de dire la complexité d'une perception du monde épaisse et foisonnante et dans le rejet de la science comme seul mode d'accès à la vérité. En effet, et nous avons là un critère mystique important, l'intuition apparaît dans le MA comme un mode de connaissance et de décision valide.

4.7. Science vs Intuition

Enfin donc – et cette caractéristique nous semble très intéressante puisqu'elle révèle un fondement épistémique très important – le MA mystique dénie à la science le monopole du régime de connaissance du monde. Comme nous le disions plus haut, le mystique n'est pas technicien (ce qui est d'ailleurs un argument pour ceux qui le sont de l'exclure du débat). Or, si le mystique, bien que suspicieux, reconnaît que la pensée scientifique est *un* moyen d'accès à la connaissance, il revendique également la légitimité de l'*intuition* et des émotions (notamment de la peur !) pour prendre des décisions.

Dans le débat entre ceux qui voient des *coïncidences* dans l'accumulation de catastrophes et ceux qui les prennent pour des prophètes illuminés apparaît ce type de réplique : « *Je me fiche complètement de votre réponse [scientifique]. J'ai quand même le put*** de droit de m'inquiéter de l'enchaînement d'évènements. [...] Quand allez-vous comprendre que je ne remets pas en question le caractère naturel des tremblements de terre ? Je m'inquiète juste d'une succession d'évènements - pas de même nature certes - qui laissent présager un avenir assez sombre pour les prochaines années. Arrêtez de tout voir d'un œil purement scientifique, et réfléchissez un peu sous un angle intuitif.* » (Inpou, RUE).

L'opposition science vs intuition culmine dans l'horreur suscitée par les approches calculatoires des catastrophes nucléaires. Nous revenons largement sur le sujet dans le

développement des MA décroissant et managérial car c'est là un point de tension fort entre les deux appréhensions. Cependant, le mystique partage avec le décroissant un mode de raisonnement que l'on peut dire « incarné » en cela que dans le jugement du monde et dans la prise de décision, il ne cherche pas à réduire la complexité des choses à des variables chiffrables mais tente plutôt de saisir de manière globale et intuitive une expérience personnelle aux dimensions multiples.

Ainsi, il s'insurge souvent face au traitement statistique et numérique des accidents, assimilé à un traitement « scientifique »¹⁷⁰ :

« Des chiffres, ah oui, vite, des chiffres scientifiques dans les médias, ou on mélange allègrement les becquerels avec les microsieverts et les millisieverts, les doles légales avec les doses normales, et le lecteur non averti qui ne sait qui plus croire, et finit par écouter ceux qui, du haut de la science, énoncent la Vérité, la seule. Et gaffe, si on s'écarte de cette vérité, par doute, par crainte, on n'est plus seulement des ignares, mais on devient ridicules, dangereux, malhonnête, voire eco-terroriste!!! » (CB, IR) ou *« Méfiez vous de la raison, elle peut n'être que le paravent pour se masquer le mentalement inacceptable et pourtant malheureusement expérimenté. Il vaudrait mieux la remplacer par la sagesse du tabou face à ce que nous ne pouvons maîtriser. »* (catastrophiste éclairé, LM).

On remarque que l'on retrouve dans le premier commentaire la défense des émotions comme moyen d'argumentation et de décision valide. Plus généralement, et nous l'avons vu avec la pensée indicielle et le style lyrique, c'est tout le MA mystique qui est marqué par l'émotivité. Il est intéressant de voir qu'il va jusqu'à en faire une caractéristique valorisée. Cela fait écho de manière intéressante aux travaux récents sur la légitimité des émotions dans l'argumentation et la prise de décision. Nous y revenons dans la description du MA scientifique.

4.8. Tableau synoptique et synthèse

Le tableau 9 synthétise le MA mystique.

¹⁷⁰ En effet, pour le sens commun, la Science est représentée par le chiffre et la complexité technique. Dans les débats socio-techniques, le cliché est propagé plus ou moins volontairement par ceux qui en bénéficient : les « experts » et autres techniciens médiatiques. Il y a là un phénomène culturel assez vaste tant il est vrai que la société française ne manque pas de louanges pour l'incarnation de l'intellect que représentent l'ingénieur, le mathématicien, ou le médecin.

Tableau 9. Tableau synoptique du MA mystique

Ontologie	Les forces supérieures, le destin et ses signes, Dame Nature, l'Humanité
Déontologie	Respecter les forces supérieures, la Nature, la vie, l'humanité, être humble face à ce qui nous dépasse
Axiologie +	L'humain, la vie, la morale, la nature, l'intuition
Axiologie -	La vanité, les apprentis sorciers, le scientisme, la radioactivité
Mode de raisonnement	Indiciel, incarné, lyrique

Synthèse : Le mode d'appréhension mystique est un univers enchanté, peuplé de forces mystérieuses. Des entités abstraites ou collectives telles que l'Humanité et la Nature sont dotées d'une existence et d'une volonté propre. Un récit fondateur se trouve au centre du MA : l'accident de Fukushima illustre l'œuvre d'une Nature vengeresse qui remet à leur place des humains coupables de vanité. Ceux-ci ont provoqué son courroux par leurs actes d'irrespect, tantôt en cherchant à maîtriser une énergie qui les dépasse, tantôt en bafouant certaines valeurs de bon sens que sont l'« humain », la « vie », ou la « nature ». S'ils ne se reprennent pas vite, notamment en arrêtant de jouer aux apprentis-sorciers, s'ils ne tiennent pas compte des avertissements que constituent les diverses catastrophes qui s'abattent sur la Terre, il se pourrait bien qu'un avenir des plus sombres leur soit promis. Volontiers catastrophiste, le MA mystique craint par-dessus tout la radioactivité, enfant maudit des folies humaines. Tchernobyl agit comme un symbole de ce monde qui marche sur la tête, sacrifiant des vies sur l'autel d'un vain espoir prométhéen. Ainsi, dans ce monde coloré, le mystique tend à raisonner de manière intuitive et émotive. Mais, au fond, que vaut l'arrogance scientiste face à ces forces qui nous dépassent ?

Notons pour conclure que nous avons jusqu'ici dépeint un tableau très marqué ésotériquement. Nous l'avons vu, certains de nos commentaires présentent clairement cette inclination. Cependant, le MA mystique n'est pas le fait de quelques internautes illuminés, loin de là. Il s'exprime de manière beaucoup plus large, au sein de discours par ailleurs parfaitement rationalistes, où il prend la forme d'une simple superstition ou d'une douce spiritualité. Nous sommes bien là face à une logique qui traverse le discours social : tout le monde, nourri culturellement par les fictions, les contes ou les mythes et appuyé par une pente sans doute naturelle de l'esprit humain, peut se surprendre à verser dans des formes au moins légères d'animisme.

5. Le mode d'appréhension décroissant

Le nom du MA décroissant provient des affinités qu'il partage avec le mouvement politique décroissant : sa base ontologique pose la finitude du monde et l'impossibilité d'y croître sans cesse. D'un point de vue déontologique, il prône donc un mode de vie plus sobre énergétiquement. Toutefois, nous ne décrivons absolument pas l'idéologie décroissante telle qu'elle est construite philosophiquement ou politiquement hors de notre corpus. Nous nous sommes d'ailleurs bien gardé de nous renseigner en profondeur sur celle-ci. Lorsque nous avons vu que des interférences étaient possibles, nous avons évité le sujet afin de ne pas retrouver plus ou moins consciemment dans nos textes ce que nous aurions lu ailleurs.

A posteriori il est néanmoins clair que le MA décroissant informe/est informé par une partie de la pensée politique décroissante. Sans doute existe-il dans le discours social une dialectique entre la doctrine diffusée par le militantisme décroissant et une inclination culturelle plus globale à adopter cette vision du monde. C'est en tout cas ce que laisse penser notre analyse ici puisque nous retrouvons de nombreux topoï qui, loin d'être explicitement inféodés à la décroissance politique, en partagent néanmoins bien des tours.

Affirmons-le donc de nouveau : malgré son nom et ses ressemblances avec des discours autres, notre MA décroissant est bien exclusivement reconstruit à partir de notre corpus. Les étiquettes de « bouddhiste » ou « épicurien » lui auraient sans doute très bien convenu également, mais la centralité de l'idée de finitude des ressources terrestres nous a poussé à leur préférer celle de décroissant.¹⁷¹

Notre MA décroissant est donc fondé sur une inadéquation première : celle du mode de vie post-industriel et de ce qu'il considère comme des fonctionnements naturels. Cette inadéquation est pour le décroissant non seulement visible dans l'épuisement des ressources naturelles mais également dans la difficulté des humains à trouver le bonheur. Ainsi, il prône le ralentissement de la consommation marchande, mais tout autant celui des « modes de vie ». Porté par un imaginaire du siècle d'or, il pense que le retour aux choses simples est le seul moyen de mener une vie paisible. Cette philosophie s'étend à toutes les dimensions de la vie : le décroissant recherche en tout le calme, la mesure, le simple, le strict nécessaire. La définition de ce dernier est d'ailleurs représentative du mode de raisonnement décroissant. Qu'est-ce que le nécessaire ? Point de calcul rationnel ou de catégories *a priori* pour juger du

¹⁷¹ A noter que quand bien même nous choisirions une des deux précédentes, nous devrions nous soumettre aux mêmes dénégations !

bon à un moment donné : empreint d'un humanisme diffus, le décroissant considère qu'une saisie globale et sage du monde permet d'y faire des choix justes.

Nous développerons ici ses différentes caractéristiques après un léger détour par la présentation de son caractère dispersé.

5.1. Une présence dispersée

En effet, dans notre corpus, le MA décroissant apparaît rarement porté de façon homogène et extensive par un seul et même locuteur contrairement, par exemple, au MA bigot. Les raisons de cette dissémination sont multiples.

Tout d'abord, il est possible de penser que ce MA présente une complexité philosophique qui le rend plus difficile que d'autres à convoquer dans les courtes et ardentes argumentations des tableaux de commentaires. Il se montre donc de manière impressionniste, souvent au sein de commentaires dont il ne constitue pas le MA principal. Ainsi, dans notre corpus, le MA décroissant se retrouve souvent au sein de commentaires à dominante militante ou mystique.

Une autre raison de la dispersion du MA décroissant est la diffusion forte de son ontologie dans le discours social. Nous l'avons dit, et l'analyse distributionnelle le montre bien (annexe 11), les topoï ontologiques décroissants, c'est-à-dire le constat que l'humanité produit et consomme trop par rapport à ce que peut supporter la planète, sont largement répandus. Or partager les constats n'est pas partager la pensée. Aussi, si certains topoï sont caractéristiques du MA décroissant, ils ne lui sont pas exclusifs et prennent une toute autre coloration lorsqu'ils sont intégrés à des MA différents. C'est par exemple le cas de *surconso*. Certes, lorsque ce topos voisine avec une pensée militante ou mystique, la proximité avec la décroissance est forte (nous y revenons plus bas), mais lorsqu'il prend place dans un raisonnement managérial le point de vue est tout autre. Dans ce cas, la surconsommation avérée n'est pas un problème fondamental qu'il faut éradiquer mais une simple variable qu'il faut gérer au mieux¹⁷².

¹⁷² Chez le décroissant, le mouvement argumentatif est « nous consommons trop, il faut arrêter », chez le managérial, l'enchaînement est plutôt « nous consommons trop, il faut trouver un moyen innovant de produire plus ou d'améliorer l'efficacité énergétique ». Ou, dans une appréhension plus normalienne : « nous consommons trop, dans ces conditions, seul le nucléaire permet d'assouvir nos besoins ». Dans les deux derniers cas, on remarquera que le seuil dépassé que présuppose le topos *surconso* (par son préfixe « sur » sous sa forme typique ou dans ses occurrences à travers l'adverbe « trop ») n'est pas le même que dans le cas de la lecture décroissante. Pour cette dernière le « trop » est absolu, du moins vis-à-vis de la survie de l'humanité sur Terre, pour les autres, il est relatif aux capacités de production d'énergie actuelles (ou non-nucléaires).

Un dernier phénomène rend le MA décroissant furtif dans notre corpus. Pour prendre position vis-à-vis de la question nucléaire, la pensée décroissante a besoin d'être développée. En effet, à un niveau de surface, elle peut se confondre avec un positionnement écologiste de sens commun¹⁷³ tel que nous l'évoquons plus tôt. Serait désirable ce qui est respectueux de l'environnement et « durable ». Dans ce cas, la technologie nucléaire peut être considérée comme épousant convenablement ce schéma et l'invocation de l'écologie n'est pas pertinente pour la vilipender. Or, dans une version plus développée, la pensée décroissante comme nous la définissons, bien qu'ayant d'évidentes accointances avec certaines considérations écologistes, ne se positionne sur les questions environnementales que de manière périphérique. C'est en effet avant tout une philosophie plus large qui se définit par sa détestation de l'excès. Nous allons largement développer ce point mais c'est sur cette base que le MA décroissant peut en arriver à prendre position sur le nucléaire civil : les centrales sont pour lui le paragon d'un modèle surproducteur, surconcentré et surtechnologique. Nous sommes là bien loin de la source d'énergie à taille humaine qui lui plairait. Toutefois, cette explicitation est une reconstruction réflexive assez complexe que l'on ne trouve que rarement en l'état. Le MA décroissant se saisit généralement dans des propos non directement dirigés vers le nucléaire, ce qui rend sa présence diffuse dans le corpus.

Ainsi, dessiner les contours de la pensée décroissante se fait ici avec prudence. Nous devons repérer des saillances locales au sein de discours autres et nous concentrer sur les quelques occurrences canoniques. En voici le résultat.

5.2. Un constat d'inadéquation : monde fini et croissance infinie

La conception du monde décroissante est avant tout fondée sur un constat d'inadéquation entre la marche de l'humanité et celle de la planète.

Les ressources naturelles étant limitées, une consommation éternelle est simplement impossible : « réponse à Lulu: "quiconque croit qu'une croissance exponentielle peut durer toujours dans un monde fini est ou un fou ou un économiste" Kennet Boulding Alors Lulu, fou ou économiste? » (JMP, LM). Les pénuries imminentes de matières premières sont avérées. Thématique énergétique oblige, les deux plus citées sont celle du pétrole (*pénurieP*) et de l'uranium (*pénurieU*).

¹⁷³ Ces définitions ne sont bien entendu que des définitions de travail, qui n'ont de validité que dans notre discours. Loin de nous l'idée réaliste de définir ce que *sont* l'écologie et la décroissance.

Deux grands phénomènes catalysent ces déclin. Tout d'abord la *démographie* (« *la seule façon de faire de l'écologie c'est réduire le nombre des naissances dans le monde entier, trois fois plus de population, c'est trois fois plus de centrales nucléaires, mais pas seulement c'est aussi trois fois plus de pollution, de déchets, trois fois plus de malheurs, etc....* » (anonyme1506q, FIG). Ensuite la *surconsommation* : « *La question qui se pose est tout simplement celle de la sortie de la société de consommation dont le caractère énergivore n'est plus compatible avec la survie de notre monde* » (TTO, LM).

Comme l'annonce ce dernier commentaire, les conséquences de la disparition des matières premières seront douloureuses. Leur teneur exacte n'est pas toujours explicitée. Pour les plus prosaïques, le résultat sera la perte brutale de tout confort technique, pour les plus visionnaires, l'explosion des inégalités et des guerres intergroupes pour la survie.

Face à cette issue inéluctable, il faut prendre les devants et s'engager dès maintenant dans un processus de *décroissance*. Plus tôt s'amorcera la transition, moins elle sera douloureuse :

« *Nous sommes trop d'humains sur terre et nous consommons trop, trop d'électricité, trop de viande, trop de tout. [...] Il faudra de toute façon réduire notre consommation, de gré... ou de force... et dans ce cas ce sera pas beau à voir* » (Bartaba, FIG).

La détestation du gaspillage est ainsi fondamentale chez le décroissant. Parmi les topoï les plus remarquables sur le sujet, on notera celui de la critique des *lumières* de la ville. Lampadaires, enseignes lumineuses, publicités sont très souvent cités en exemple de la gabegie moderne. Il est possible que dans l'imaginaire décroissant, la ville occidentale représente le symbole même de la concentration et de la consommation extrême. Cependant, c'est plus généralement l'utilisation effrénée d'appareils électriques qui est condamnée : « *[On devrait] rationner l'énergie électrique puisqu'il s'agit d'une ressource limitée. En gros, chaque famille, chaque entreprise, chaque collectivité devrait disposer et donc gérer une quantité suffisante mais pas illimitée de KWH. Au-delà, coupure automatique. On verra alors si les lave-vaisselle continuent de tourner pour 3 verres sales, si les appareils électriques restent en standby plutôt qu'en off, si les ordos sont allumés ou éteints, si les enseignes lumineuses continuent à nous envahir...* » (homere elmero, RUE).

Nous avons là la raison de la déconsidération décroissante du nucléaire. Son problème majeur n'est pas tant d'être directement nocif à travers les divers accidents qu'il peut causer, mais de participer à un système qui incite à la surconsommation : « *Etre écolo, c'est ne pas consommer plus que de raison [...]. Cela s'appelle tout simplement respecter l'environnement*

dans lequel on vit, et non se goinfrer le plus possible. Or le nucléaire cautionne la débauche d'énergie, et le moindre accident a des conséquences dramatiques. » (C-Brown, LM). Dans ce commentaire, l'internaute propose de définir ce qu'il considère comme le fondement de l'écologie. On remarque que son premier point ne se rapporte pas à l'environnement en lui-même mais à la problématique de la surconsommation. Le respect de l'environnement n'est pas défini comme le fait de ne pas polluer, de limiter la déforestation ou de sauvegarder la biodiversité mais comme un corollaire, voire une équivalence (les deux premiers énoncés sont équatifs) du fait de « ne pas se goinfrer le plus possible ». On notera la triple présence du sème de l'/intensité/ dans cette expression : il est inhérent à « goinfrer », renforcé par le registre familier, et redoublé par la proposition adverbiale « le plus possible ». Dans un enthymème dont la conclusion est laissée à reconstruire, le rejet du nucléaire est ainsi fondé en premier lieu sur son intrication avec la société de consommation. On aperçoit par ailleurs dans cette construction rhétorique canonique que le raisonnement décroissant n'hésite pas à se montrer quasi-logique. Nous y reviendrons.

5.3. Un constat d'inadéquation : société moderne et humanité

Si le constat d'inadéquation est particulièrement visible sur la question environnementale, il ne lui est pas exclusif.

A ce propos, on pourra noter que la question du réchauffement climatique ou même celle des dégâts environnementaux causés par les accidents nucléaires ne tiennent pas une place centrale dans le discours décroissant. Le réchauffement planétaire n'est finalement pour le décroissant qu'une autre illustration de son constat d'inadéquation : la marche de la société en général, et non seulement de sa production d'énergie électrique, est contraire aux capacités d'accueil de la Terre. Le topos ^{*}CO₂^{*} est, du moins dans notre corpus, un topos bien plus normalien ou managérial que décroissant. Nous voyons également là les effets de la reconfiguration argumentative évoquée plus haut : la conception du nucléaire comme une énergie décarbonnée – donc écologique¹⁷⁴ – est largement audible.

¹⁷⁴ Cet enchaînement est bien évidemment vu par les militants écologistes comme un honteux passez-muscade : certes la production d'énergie nucléaire elle-même n'est pas émettrice de gaz à effet de serre, mais il existe mille raisons qui font du nucléaire une énergie sale (bilan carbone depuis la construction au démantèlement, gestion des déchets, extraction et transport du combustible, réchauffement des cours d'eau utilisés pour le refroidissement du cycle, dégâts des accidents, création d'éléments radioactifs dangereux...)

Ainsi le constat d'inadéquation n'est-il pas écologico-centré. Il s'applique également au système socio-économique et à la philosophie de vie. Le décroissant considère en effet que le fonctionnement social général est inadapté à la recherche du bonheur.

La primauté de l'inadéquation environnementale repose sans doute sur le fait que notre corpus rend ce thème saillant. La pensée décroissante s'y applique donc et c'est sur son fond que nous pouvons la repérer dans l'analyse. Nous faisons cependant également l'hypothèse qu'il existe une raison plus psychosociale à ce phénomène. En effet, le discours social est baigné de l'idée que les ressources planétaires sont épuisables. C'est de plus un concept aisément conscientisable et explicitable. Au contraire, considérer qu'il existe aussi une inadéquation du mode de vie occidental avec la quête du bonheur relève de réflexions philosophiques plus difficiles à soutenir¹⁷⁵.

On retrouve néanmoins cette idée assez régulièrement dans nos tableaux de commentaires, de manière plus ou moins canonique : *« Les croyances sont tenaces...et particulièrement celles qui évitent de considérer la sobriété comme une vertu plus que nécessaire, car n'en ayant pas fait l'expérience, cette sobriété fait peur à ceux qui ont consenti leur vie durant à faire des efforts contre nature pour soi-disant en profiter (croire aux plaisirs consuméristes égoïstes plutôt que ce bonheur qui n'est réel que lorsqu'il est partagé)... »* (cyrild, LIB).

La prise de position est claire ici : il y aurait une incompatibilité entre les excès de la société moderne et le calme nécessaire à une vie heureuse. Le *travail* moderne est parfois cité comme parangon de l'activité inutilement stressante, émanation d'une société fonctionnant en circuit fermé, qui s'impose à elle-même une suractivité pour répondre à ses propres critères de surproductivité : *« Et si on consommait 3 fois moins, on serait encore plus humain, encore plus solidaire, moins abruti par le travail infernal et on n'aurait pas besoin de ces énergies sales. »* (BA, LM) ou *« Ce petit humain [...] se pète à la gu.ule, il se multiplie comme les lapins sans prédateurs et devient lui-même son propre prédateur, en quelque sorte, il bouffe la planète comme un client « bais. » une prostituée qu'il a enfermé derrière un grillage légal, il pollue le monde de ses dollars et de ses euros interposés entre lui et ses déchets. Et il passe sa vie au travail ! »* (LeFiDuDé, RUE).

¹⁷⁵ Certes, mouvement hippie et « retour à la terre » ont une audience certaine, mais souffrent tout de même d'une faible crédibilité. La répulsion qu'ils peuvent susciter fait que la pensée décroissante non seulement environnementale mais surtout socio-économique peut peiner à se dire clairement. Pour ce faire elle demande un travail de réflexion avancé qui n'est pas immédiatement disponible au grand public. Autrement dit, nous pensons que la pensée décroissante est présente dans le discours social, ce qui explique d'ailleurs que nous relevons ce MA, mais manque d'un cadre idéologique explicite et reconnu dans lequel s'exprimer. En un sens, l'on peut dire que les paroles décroissantes sont dans certains cas celles de hippies qui s'ignorent et se méprennent tout à la fois.

Cette idée d'endogamie, de création perverse de ses propres besoins est saillante dans le commentaire suivant : « *Que d'inquiétudes pour rien. Un coup de peinture, un peu de crépi, un bon coup de balai et roulent les kW pour les millions de trucs inutiles qui servent à construire des centrales nucléaires.* » (dormousedormouse, EXP) La consternation face au principe d'*obsolescence* programmée en est également une bonne illustration.

5.4. Des dangers de l'excès à la sobriété heureuse

Ainsi, face à la société de consommation occidentale, le décroissant appelle à la mesure. Mais comme on le sent poindre avec la méfiance vis-à-vis du *travail*, cet appel à la modération possède une portée bien plus générale. En effet, il existe dans le discours décroissant une homologation générique qui associe le /grand/, l'/intense/, le /rapide/, l'/accumulation/, etc. à la /dysphorie/ et le /petit/, l'/extense/, le /lent/, le /nécessaire/, etc. à l'/euphorie/ : « *Vit-on mieux maintenant qu'il y a 40 ans a vivre a 300KM/H ?* » (humbert-serge, LM).

Le décroissant pense ainsi trouver le bonheur dans une vie sans grandes ambitions. Cela implique pour lui une modération générale. Tout excès est contraire à l'épanouissement humain et planétaire. C'est ainsi non pas à une ascèse qu'aspire le décroissant, mais à une « sobriété heureuse ».

Nous reprenons sciemment le nom de la doctrine également appelée « simplicité volontaire ». Fondée sur une pensée épicurienne, informée par les idées d'Henri Bergson, de Léon Tolstoï, d'Henry David Thoreau ou encore de Gandhi, celle-ci est au fondement du mouvement politique décroissant. Pour autant, nous ne faisons pas référence ici à son contenu développé (nous ne le connaissons d'ailleurs pas de manière approfondie). Nous reprenons simplement cette formule qui s'adapte parfaitement à notre MA.

En effet, nous avons déjà largement exposé sa dimension de sobriété. Celle-ci se révèle dans la chasse au gaspillage, le rejet du productivisme, de la société de consommation, de la centralisation qui n'est pas « à taille humaine », bref dans la recherche de modération. Nous avons également vu que l'excès, inadéquat à la marche du monde, était associé à des effets néfastes. Mais il est également important de remarquer que la mesure n'est pas qu'un choix par défaut, imposé par les dangers de l'excès. C'est également le chemin vers une vie heureuse. C'est quelque part une chance pour le décroissant : fuir le danger et embrasser le bonheur ne sont finalement qu'un seul et même mouvement !

L'idée de bonheur est ainsi omniprésente dans le discours décroissant :

« *Moi j'ai connu la fontaine dans le jardin, le WC dans la cour, pas de télé, pas de téléphone, pas de voiture, pas de lave vaisselle, pas de brosse à dent électrique, et bien d'autres choses, et pourtant nous étions heureux !!!!!* » (omeo68, EXP) .

L'argument de la *bougie* qui lui est souvent opposé (le monde auquel il aspire ne serait qu'un douloureux retour en arrière) manque donc simplement sa cible faute d'accord sur l'axiologie présupposée. Point de malheur dans la bougie, au contraire, puisque le bonheur n'est pas dans le confort matériel et s'y oppose même.

Pour conclure et comme parangon de cette logique, nous citerons le commentaire suivant :

« *Le monde est malade de ses mouvements, cher monsieur. Ce n'est pas du mouvement, c'est de l'agitation pour faire œuvre de mort. On est tous à divers degrés pris dans cet engrenage funeste, pour répondre à des manques incompris. On va au loin, et la vie ici est bafouée. Pour reprendre une certaine philosophie, on manque de calme. Dans ce calme, cet apaisement, le monde, hélas, s'ennuie et comble son vide avec des masses de gadgets qui débordent de partout. Il faut de l'hystérie, du frénétique pour avoir l'impression de vivre avec intensité. Il suffit de voir les foules dans les stades. C'est un peu une névrose collective. Mais bon, c'est normal, il faut une vie collective. Le tout est de savoir, quand même, si elle est plutôt saine et joyeuse, plutôt heureuse ou non. A mon avis, elle ne l'est pas trop, heureuse. On vit pas mal sous drogue, médocs, ou stups, non ? ça ne signifierait rien ?* » (erlouma, LIB).

Sans entrer dans une analyse de détail, contentons-nous de noter la remarquable double association intensité/dysphorie et calme/euphorie¹⁷⁶. On lit ici ce récit ontologique : l'agitation, la démesure fait œuvre de mort. Fukushima symbolise à l'extrême cette corrélation. Démesure nucléaire, mort nucléaire. Mais elle vaut autant à tous les niveaux de la vie. Symétriquement, c'est dans l'apaisement de la marche du monde que semble se trouver le bonheur salvateur. Ici se condense une part capitale du MA décroissant, la croyance en la nécessité d'une sobriété heureuse.

5.5. L'humanité, toujours

Ainsi donc, l'outrance éloigne l'individu de son épanouissement. Celui-ci peut être

¹⁷⁶ Le texte est ainsi traversé par quatre isotopies : l'/intensité/ ('agitation', 'engrenage', 'au loin', 'masses', 'débordent de partout' 'hystérie', 'frénétique') associée à la /dysphorie/ ('mort', 'funeste', 'malade', 'bafouée', 'névrose', 'drogue, médocs, ou stups') et le /calme/ ('mouvement' (vs 'agitation'), 'vie ici' (vs 'au loin'), 'philosophie', 'calme', 'apaisement') associée à l'/euphorie/ ('apaisement', 'saine', 'joyeuse', 'heureuse').

trouvé dans le calme, la mesure, l'évitement de l'excès. Certes, mais pourquoi ? Parce que le mesuré est *à taille humaine*, en un sens, les valeurs *humaines* se diluent dans les excès : « *La solution énergétique est probablement dans une réduction des consommations et l'utilisation mixée des différentes ressources énergétiques. Les extrémistes verts ou productivistes n'aident pas au développement d'un monde humain.* » (Patchfree, LM). C'est ainsi bien la démesure, qu'elle soit productiviste ou militante qui s'oppose au « monde humain ».

Nous l'avons vu dans l'analyse topique, cette idée diffuse d'*humain*, topos axiologique qui affirme la désirabilité de ce qui relève de l'humain, est largement répandue dans le discours social. Elle s'oppose généralement à l'« argent » dominant mais futile, matériel et inhumain (*argent>humain*). On peut imaginer qu'elle regroupe des impératifs de fraternité, de tolérance, de refus de la souffrance d'autrui, etc. mais elle est peu définie, sinon négativement, par opposition à la recherche du profit notamment.

Cette éthique qui ne s'exprime jamais clairement, peut-être parce ce qu'elle se croit évidente, peut-être parce qu'elle se croit risible, apparaît centrale dans le MA décroissant. Celui-ci partage ainsi cette axiologie avec les MA mystique, militant et bigot, ce qui explique leur proximité dans le schéma et les liens qui les relient. L'aspiration commune à une « société plus humaine » permet des croisements sans trop de heurts. Toutefois, chez le décroissant, le contenu de cette valeur désirable *humain* est plus explicite que chez les autres.

Elle comprend notamment le lien social « *Changer, ce n'est pas seulement changer de voiture, c'est aussi faire fonctionner son cerveau, développer le lien social...* » (MV, LM) et les sentiments humains. Ainsi, en réponse à la question « *et ils nous proposent quoi les écolos à la place ? Du vent et du soleil ?* », un internaute répond « *Oui, et un peu d'amour par dessus le marché.* » (Diogène, 20M). Au-delà de l'assez fin, mais peut-être involontaire, jeu de mot qui oppose marché financier à amour humain, cette réplique souligne que dans l'évaluation du monde, les sentiments positifs humains ont leur place. Ceci est caractéristique du mode de raisonnement décroissant – nous y revenons largement ci-après – mais on peut lire ici dialogiquement le rejet des évaluations gestionnaires qui ne prendraient en compte qu'un nombre restreint d'indicateurs pour évaluer un mode de production d'énergie. Au-delà de la dangerosité, du coût, de l'efficacité énergétique, le décroissant veut de l'épaisseur humaine, et quoi de plus humain que l'amour ?

Un autre développement de la valeur *humain*, fondamentale pour le décroissant, est l'attrait

pour la chose * à taille humaine *. On retrouve dans de nombreux topoï décroissants cette idée que ce qui est à la taille de l'humain est préférable à ce qui le dépasse.

Elle est déjà présente en creux dans le rejet de l'excès et dans l'appel au calme.

Elle se voit également dans la préférence pour la * prodloc *, la production d'énergie locale, et pour le local en général. Le modèle concentré imposé par le nucléaire et le productivisme Fordien en général sont symétriquement perçus comme néfastes : « *C'est cela la grande force des EnR : le contrôle local.* » (cdeb, LIB)

Le nucléaire vu comme une technologie non maîtrisée, * nuc=non maîtrisé *, preuve à l'appui, * fuku=preuvedanger *, entre également dans cette logique. Plus encore, dans une explicitation du topos de l'* apprenti-sorcier *, le simple fait de manipuler une technique pour partie mystérieuse suffit à la discréditer : « *Je vais peut-être donner un avis qui paraîtra curieux. Le Nucléaire en lui même, ses risques, ses couts, etc ce n'est pas à mon sens la vrai raison pour laquelle nous devrions l'abandonner au plus vite. En fait nous ne savons pas grand chose, soyons franc de l'atome, ni même du cosmos. Et donc s'amuser comme ça avec des choses que l'on ne connaît pas, n'est-ce pas risqué ?* (xoxopinexo, FUT).

Le nucléaire n'est pas à la mesure de l'humain, il n'est donc pas souhaitable : « *Tout cela ne signifie pas qu'il faille faire disparaître toute technique ; ça suggère par contre qu'il faut toujours lui conférer une taille humaine, et que l'évaluation de son bénéfice doit se faire en estimant les risques qu'elle comporte dans les pires conditions d'utilisation (qui sont, dans un certain sens, inévitables* » (MmeBerthe, RUE).

Au final, pour reprendre un concept spinoziste, le décroissant souhaite « posséder sa puissance » : « Tout ce que nous pouvons percevoir dépend d'une infinité de rapports qui nous constituent. Nous sommes déterminés par ces rapports, puisque ceux-ci nous confèrent notre puissance (c'est-à-dire ce que nous pouvons faire). Une composition de rapports rend plus puissant et apporte de la joie alors qu'une décomposition de rapports affaiblit la puissance et entraîne de la tristesse. Dans ce processus déterministe, toute la réflexion de Spinoza sur la liberté porte sur le fait que nous pouvons posséder notre puissance ; par la compréhension des rapports qui sont bons ou mauvais pour nous, nous pouvons suivre une ligne de conduite qui nous apporte de la joie. [Spinoza propose] de situer l'éthique dans la possession de la puissance, c'est-à-dire dans la maîtrise des conditions qui permettent notre vie. Le fait que les humains aient été dépossédés des conditions qui permettaient de maîtriser leurs vies est la raison pour laquelle "au XX^{ème} siècle, la puissance est triste" (Camus). Les

humains ont été dépossédés des conditions de leurs joies. » (Bodt, 2014:320-322).

5.6. Technophobie et décroissance

Les différents éléments que nous venons d'analyser permettent de statuer sur le rapport du décroissant à la technologie. Son éthique de la mesure et son rejet de la recherche de nouveauté à tout crin en font-ils un technophobe ?

Bien sûr, le décroissant est nourri de conservatisme. Dans de nombreux commentaires, le mythe du siècle d'or affleure : c'était mieux avant. Ces prises de positions simplistes oublient évidemment que dans les sociétés pré-industrielles, l'espérance de vie, les souffrances physiques, l'ouverture culturelle, l'alphabétisation, etc. ne facilitaient pas une vie paisible.

Toutefois, au moins dans certains cas, le frein décroissant au progrès n'est pas un simple lieu de la tradition. Il n'est pas, ou pas toujours, uniquement fondé sur un mécanisme psychologique non-réflexif de l'ordre de la résistance au changement ou de la peur de la nouveauté. En effet, le décroissant pourrait accepter la technique, même nucléaire, mais dans un autre modèle de société où l'humain ne lui serait pas aliéné. Pas de technophobie de principe, donc, mais une critique de la technophilie : « *C'est typique de la société humaine depuis quelques siècles. Par ce que la technologie permet de le faire, alors, c'est bien de le faire... Et si l'on est contre, on est taxé d'être un doux dingue ou un archaïque...* » (Signifer Ortog, FIG)

Son rejet s'inscrit ainsi dans une logique explicite : le remplacement perpétuel, la recherche du nouveau pour le nouveau favorisent le modèle productiviste qu'il juge dangereux. En fait le progrès n'est pas sale en lui-même, c'est le **soi-disant progrès**, topos matériel très répandu, que blâme le décroissant. Si le terme de progrès contient de manière inhérente des traits d'euphorie/ et d'avancée/, tout se passe comme si dans le langage ennemi, le second avait pris une place trop importante. Le nouveau serait devenu synonyme de bien alors que le bien décroissant ne se trouve pas dans l'évolution mais dans l'adéquation¹⁷⁷.

Nous sommes là dans ce que Marc Angenot (1982:41) appelle « sentiment de spoliation lexicale », caractéristique de la parole pamphlétaire. Le monde imposteur que le pamphlétaire

¹⁷⁷ De ce point de vue, il est même possible de considérer que dans un MA décroissant radical le terme de progrès devrait être exclu. Il n'est pas question de vivre mieux mais de vivre bien. Dans une telle vision des choses, l'amélioration suppose une douloureuse quête sans fin, alors que le bonheur ne se trouve que dans la joie de vivre ce qui est.

décrit est tellement pervers qu'il prend en otage les mots. Le décroissant possède ce sentiment face au « progrès » vendu par l'industrie et le marketing : ce n'est un progrès que dans leur bouche, le vrai progrès, le progrès *humain*, est ailleurs et surtout pas dans une avancée perpétuelle qui n'est que fuite en avant. Cette position flirte néanmoins avec une décroissance militante. On y lit une forme de suspicion *SUSP*, et le motif du « monde inversé » dont nous avons déjà parlé.

Le progrès n'est donc pas rejeté en lui-même, c'est le faux progrès, le progrès uniquement technologique (et souvent économique) qui est voué aux gémonies. Certes une dimension morale existe dans cette prise position, désirer le dernier gadget à la mode a quelque chose d'inexplicablement futile. Mais là encore, il ne faut pas y voir un simple conservatisme réflexe. Pour le décroissant, l'hédonisme, le loisir de grande consommation éloigne les individus des valeurs humaines. C'est d'une véritable hiérarchie axiologique dont il est question ici. L'aliénation à toute forme d'excès, à commencer par celui de la recherche effrénée de nouveauté, et donc de consommation, s'oppose par essence au développement du lien social – humain – valeur décroissante fondamentale : « *Je pense aussi l'abondance qui serait créée du fait même de la disparition de besoins autrefois tenus pour indispensables mais qui ne le seront plus dans un autre type de civilisation où ce qui était autrefois pris en charge par le règne de la marchandise le sera désormais par de nouvelles possibilités de relations humaines, non aliénées notamment au règne de la marchandise.* » (P-Y. D, PJ)

Nous venons là de poser les principales caractéristiques ontologiques (inadéquation de la société et de l'humain), déontologiques (la nécessaire mesure), et axiologiques (les vertus de la simplicité contre les vices de l'excès) du MA décroissant. Il nous reste désormais à étudier quelques traits saillants de sa façon de raisonner sur le monde. En effet, depuis le début de cette description, une contradiction latente ou au moins une impasse philosophique semble affleurer. Nous prendrons le temps de la discuter dans un développement relativement long mais qui nous semble capital pour saisir la pensée décroissante : si le trop est condamnable, à quel moment passe-t-on de la simple gradation à l'évaluation négative ?¹⁷⁸ Et comment détermine-t-on le juste ?

¹⁷⁸ Dans le lexique, nombreuses sont les gradations qui fonctionnent sur ce principe, où l'évaluation vient déterminer des seuils : du chaud au brûlant, du froid au glacial, du grand à l'immense, du petit au minuscule, du beaucoup au trop...

5.7. Le mode de raisonnement décroissant : empirisme, complexité, incarnation et satisfaction

5.7.1. Le nécessaire est-il soluble dans la rationalité ?

Le MA décroissant possède un point commun avec le MA managérial : il fait de la notion de *besoin* le critère principal d'évaluation du monde. L'inutile, le futile, le superflu sont ses anathèmes favoris et ils sont par définition utilitaristes dans la mesure où ils jugent les éléments du monde sur la base de leur utilité.

La centralité du besoin dans les deux MA semble ainsi impliquer une communauté de raisonnement. Le décroissant semble parfois s'engager dans une forme de raisonnement instrumental, il fixe des objectifs et met en œuvre des stratégies pour les atteindre : « *L'un des problèmes du choix de l'énergie nucléaire est qu'il a encouragé la surconsommation électrique. On pourrait commencer par rechercher toutes les économies possibles et les chiffrer en réacteur à fermer. Par exemple : Suppression de 2 lampadaires sur 3 ; Interdiction des enseignes lumineuses ; Interdiction de mettre sur le marché des produits consommant plus de x wh. Soit, on aurait de plus petits écrans de télé, de plus petits frigo, etc..., et alors ; Réduction de la vitesse des véhicules...* » (bunny, LIB). Après avoir fondé les raisons du rejet nucléaire sur son lien avec le productivisme, l'internaute s'engage dans un raisonnement parfaitement gestionnaire : détermination des besoins *a priori*, chiffrage, mise en place de mesures bureaucratiques...

Cette apparente similitude assure un semblant de communicabilité entre les deux MA. Il serait alors possible de penser que finalement, ils ne diffèrent que sur l'évaluation de l'utile. Cela est certes déjà beaucoup et assure le désaccord, surtout lorsque les évaluations restent implicites, évidentielles, et contradictoires. Mais le différend ne repose pas uniquement sur une divergence des goûts et des couleurs qui, elle, se réglerait par l'énoncé du proverbe même : vous aimez l'éclairage à la bougie et moi les smartphones, cela ne se discute pas.

À notre sens, la coupure est plus profonde et véritablement cognitive au sens où l'entend Marc Angenot (2008) : en plus de ne pas partager les mêmes axiologies, managérial et décroissant font appel à des modes de raisonnement absolument différents. Examinons pour ce faire la nature des deux besoins telle qu'elle se dit dans notre corpus¹⁷⁹.

¹⁷⁹ Pour ne pas encombrer ce développement assez long, nous limitons ici les exemples tirés du corpus. À l'appui

Posons que pour le managérial – nous y revenons dans la partie dédiée – le besoin se définit par rapport à des objectifs spécifiques (le progrès technologique, le gain financier, l'efficacité énergétique...) qu'il convient de remplir de manière optimale. Le besoin est donc définissable dans l'absolu et réductible à un but dont on peut évaluer le degré de complétude.

Chez le décroissant, la définition du besoin échappe au raisonnement logique. Bien que centrale, dans le MA, elle est ainsi plus difficile à saisir et à exprimer dans la rationalité scientifique de ce travail de thèse.

Commençons par observer que dans la plupart des discours, il se définit surtout en creux : c'est le superflu qui en détermine négativement le champ. « *Si vous voulez continuer à vivre dans l'abondance matérielle et la futilité croissante infinie alors oui, y a rien d'autre que le nucléaire pour vous.* » (TT3, 20M).

Cette définition négative peut apparaître comme une impasse philosophique : à ne considérer le besoin qu'à travers ce dont on n'a pas besoin, la tautologie guette. Une définition positive existe, mais qui semble poser le même problème. Si besoin il y a, c'est besoin de quelque chose. Chez le décroissant c'est, comme nous l'avons vu, le besoin d'une vie heureuse et non aliénée.

Or, là encore, dans une approche instrumentale, la définition manque : qu'est-ce qu'une vie heureuse ? A partir de quels critères une vie est-elle jugée « assez heureuse » ? A partir de combien de kilowatt/heure considère-t-on avoir affaire à de la surconsommation ? Comment ne pas sombrer dans une aporie qui nous ferait ergoter sur le niveau le plus important d'une pyramide de Maslow ? Ce point est d'ailleurs souligné par certains internautes : « *Le nucléaire n'est évidemment pas une solution si une alternative de production d'électricité existe permettant un « niveau de vie » identique OU un « niveau de vie » inférieur mais tolérable pour la majorité, avec discussion aussi sur ce qu'est le « niveau de vie » (santé, culture, satisfaction des besoins primaires, etc...).* On en a déjà beaucoup débattu sur ce blog, mais évidemment ce sont des sujets de discussion sans fin car trop liés à des appréciations individuelles. » (Reiichido, PJ)

Le problème majeur ici est en fait la manière dont nous posons la question. Nous cherchons à faire de la vie heureuse décroissante un *objectif* au sens managérial. Mais cela ne fonctionne pas ainsi. Pour le décroissant, le bonheur n'est pas un but dont la recherche demande la mise

de nos propos, nous nous concentrons sur l'analyse d'un type d'interaction précise à la fin de la section. Nous renvoyons de plus le lecteur ou la lectrice aux annexes où des analyses plus larges sont proposées.

en place de stratégies explicites. Il n'est pas question de rechercher une « équation » du bonheur, à grands renforts de « techniques » de « développement » personnel. Le bonheur se vit, bon an mal an, dans une appréhension phénoménale des situations. Le décroissant ne détermine pas *a priori* mais évalue, sur le moment, dans le tumulte de ses sensations et de ses intuitions locales, ce qu'il trouve *juste*. Le processus cognitif est strictement différent : d'un côté on établit réflexivement – mais forcément de manière réductionniste – une objectivité à partir de laquelle raisonner, de l'autre, on se couple contingentement à son environnement pour y agir de manière incarnée – mais forcément de manière aveugle –. Autrement dit, la pensée managériale recherche l'efficace, la pensée décroissante recherche le satisfaisant ; le managérial objective et optimise, le décroissant vit.

5.7.2. De l'art décroissant de ne pas calculer

D'un point de vue rationaliste, cette distinction paraîtra discutable. On pourra lui opposer que toute action est le fruit d'un calcul coût/bénéfice. En dernière analyse, il est effectivement possible de considérer que toute action humaine repose sur un calcul coût/bénéfice : lorsque je fume une cigarette, je considère que le coût de la diminution potentielle de mon espérance de vie vaut bien le bénéfice du plaisir que me procure mon addiction à la nicotine. Nous serions en cela tous des êtres calculants et instrumentaux au sens de l'économie néoclassique. Rationnels en somme, bien que limités (Simon, 1982). Mais la formulation même du problème fait déjà sentir les termes de la critique.

En effet, présenter les choses ainsi, c'est considérer que je ne fais pas seulement un calcul mais bien un calcul rationnel, réflexif, découpant le monde en secteurs, le réduisant ultimement à un équivalent général chiffré et appliquant des opérations mathématiques. Probabilité de % espérance de vie perdue/nombre endorphines libérées sous l'effet de la nicotine = degré d'acceptabilité de mon geste de fumeur.

Or, empiriquement, est-ce bien ce qui se passe ? Cherchons à décrire le phénomène du point de vue décroissant.

Pour commencer, le décroissant ne *croit* pas pouvoir mourir de la cigarette. Ou du moins pas tout le temps. Cette question n'effleure même pas son inconscient le matin, au réveil, juste après le café. De plus, il ne fume pas parce qu'il sait que cela va lui apporter du plaisir, mais parce qu'il en a envie. Là, ici, maintenant. Il fume parce qu'il en a l'habitude également. Il fume parce qu'il fume. Il fume et il ne sait pas pourquoi. Pas de calcul réflexif derrière cette

pratique, pas d'absurde comparaison entre des avantages et des inconvénients, pas de quantification d'un inquantifiable plaisir, pas d'extraction de parties du monde (l'espérance de vie et le plaisir) qu'il pourrait comparer : le monde est un et il le vit.

Derrière cette description colorée, il est possible de retrouver la distinction que fait John Dewey (2011) entre valeur instinctive et valeur réflexive. Dans la vie des acteurs sociaux, certains processus de valuation, c'est-à-dire d'action sur la base de valeurs, sont plus ou moins réflexifs : « il n'y a valuation que quand quelque chose fait question, plus est complexe la situation et plus est complète l'enquête dans laquelle on doit s'engager, plus est explicite la phase de valuation » (*Ibid.*:28). Ainsi tout le monde évalue, mais là où le managérial pousse à des valuations réflexives extrêmement rationnelles et calculantes, le décroissant nie la possibilité de les appliquer en tout et pour tout et s'en remet à des valuations pour partie instinctives, englobantes, qui tentent avec plus ou moins de réussite de concilier l'infinité de facteurs en jeu dans une sensation générale.¹⁸⁰

Citons, à l'appui de ces idées, le sociologue Vincent de Gaulejac. Nous rapportons avec précaution les mots qui suivent car ils relèvent d'un discours explicitement axiologique¹⁸¹, bien qu'académique. Ils expriment cependant avec justesse ce décalage que nous relevons entre pensée managériale et décroissante :

« La gestion a tendance à coller au registre matériel sans se rendre compte qu'elle construit un système de représentation partiel et tronqué. C'est la raison pour laquelle elle n'apporte pas des réponses satisfaisantes sur le registre symbolique. [...] Les hommes ne peuvent pas travailler et vivre sans donner du sens à leur action. L'homme rationnel qui cherche à optimiser ses ressources et défendre ses intérêts par des comportements stratégiques est un homme amputé de ses passions, de ses capacités imaginatives, et surtout amputé du besoin de donner du sens à son existence. L'ordre symbolique est l'expression de ce besoin. En premier lieu par le langage qui permet de communiquer, d'élaborer, de mettre en mots. En second lieu dans la construction permanente de symboles qui fixent les repères et les références nécessaires à la vie sociale. Lorsque l'éthique de résultat se substitue aux autres

¹⁸⁰ Au fond, nous ne sommes jamais là que face à un problème épistémologique fondamental qui traverse les siècles. L'on ne peut donc s'étonner de le retrouver dans le discours social. Sur le plan scientifique, il oppose disciplinarité à interdisciplinarité (est-il pertinent d'isoler des domaines de connaissance ?), cartésianisme à pensée complexe (est-il possible de découper un grand problème général en petits problèmes particuliers ?), essentialisme et relativisme (le monde a-t-il une essence positive ou n'est-il que contingence subjective ?). Plus largement, nous avons affaire à l'inénarrable opposition entre idéalisme et matérialisme.

¹⁸¹ On reconnaît d'ailleurs dans le titre de l'article, « L'idéologie managériale comme perversion sociale », l'ontologie décroissante dont nous parlions en introduction : il existe des façons d'être « contre-nature » ou du moins contreproductives dans la poursuite de l'épanouissement humain

considérations, elle produit une forme de symbolisation abstraite et désincarnée qui ne peut satisfaire le besoin de croire. La quantophrénie (la maladie de la mesure), le “parler creux”, l’insignifiance, la normalisation de l’idéal, sont autant de processus qui illustrent la faillite symbolique des discours gestionnaires. » (De Gaulejac, 2006)

Pour revenir aux termes de la sociologie pragmatique, la valuation décroissante du monde n’est pas désincarnée : elle relève de ce que John Dewey (2006) nomme des « enquêtes ». Dans une perspective très émergentiste, la philosophie de John Dewey propose de faire de la valuation du monde par les individus une activité à mi-chemin entre instrumentalisme rationnel et subjectivité émotionnelle. Pour lui, l’humain étant un organisme couplé à son environnement, il vit les modifications de celui-ci sur le mode de l’adaptation continuelle. Dès lors il n’est pas question uniquement d’un calcul simplificateur mais d’un véritable couplage mettant en jeu planification, émotions et culture lors d’une épreuve empirique. « *La Theory of valuation* [porte sur] l’émergence continuelle de nouvelles valeurs dans laquelle nous engage nos activités. [...] L’émergence de valeurs a partie liée avec l’activité intelligente – et la valuation n’est pas l’enregistrement de valeurs existantes. Reconfigurer une situation amène à juger continûment de ce qui est *bien, bon, adéquat, utile...* : les valuations émergent de l’enquête que toute situation problématique initie, en entravant notre capacité à agir et à anticiper les conséquences. Que surviennent un doute, un trouble, des difficultés, et s’éclipse le feu vert garant de l’immédiateté de l’agir. Pour restaurer le *continuum* de l’expérience, reprendre l’activité, il faut alors interroger ce qui vaut, dans cette situation, et ce qui peut le faire advenir. » (Bidet, 2008, elle souligne)

5.7.3. *L’argument de la voiture, révélateur de coupure*

C’est ainsi sur ce mode expérientiel que le décroissant est à même de déterminer son juste ou son nécessaire, et non dans un calcul *a priori*. Cette coupure se lit très clairement dans les interactions opposant tenants d’une approche calculatoire et MA décroissant. Les réactions décroissantes à ce que nous appelons « l’argument de la voiture ».

Cet argument extrêmement répandu dans la controverse nucléaire consiste, pour les partisans de l’énergie atomique, à réfuter les accusations de dangerosité en comparant les dégâts causés par le nucléaire civil et ceux causés par l’industrie automobile, les énergies fossiles, l’industrie pétrochimique, etc. Ainsi, les internautes proposent de défendre l’énergie nucléaire à partir de calculs comparatifs. Certains comparent le nombre de morts/ans induits par le nucléaire et par l’industrie automobile. D’autres le coût financier de l’accident de Fukushima

par kW/h produits à celui d'autres énergies. Le paragon de cette logique est sans doute l'article d'Anil Markandya et Paul Wilkinson, parfois cité par les internautes, publié en 2007 dans la revue médicale *The Lancet*. Cette étude compare les divers modes de production d'énergie sur la base du nombre de morts par kW/h généré¹⁸².

Voici le type de réponses décroissantes auxquelles s'opposent les internautes exhibant ce genre de raisonnement. Nous en citons beaucoup, car elles nous paraissent éclairantes :

« *[Mais bien sûr, puisque tout fait des morts, on peut tout accepter !] En fait, votre [comparaison] nous ouvre la voie à une authentique simplification des questions que nous nous posons ici sur le blog et je suis certain de ne pas être le seul à vous en être extrêmement reconnaissant !* » (Paul Jorion, PJ)¹⁸³

« *C'est curieux cette manière de réduire un problème à un nombre (de morts en l'occurrence). Seriez vous économiste? Sinon, un accident nucléaire ne fait pas que des morts. Il rend la vie impossible et transforme le vivant, qui est, aux yeux de certains, quelque chose de sacré donc (avez vous réussi à chiffrer ça?). Et c'est peut être pire encore.* » (DG, PJ)

« *Oui en effet, cette comparaison n'a pas lieu d'être et est d'une absurdité révoltante. Avez-vous compris son absurdité? Même, préférer une chose parce qu'elle est censée faire moins de morts... quel sombre point de vue nous sommes obligé de prendre ! (faire des comptes d'apothicaire sur le nombre de déplacé(e)s et de morts cumulées, désolé mais c'est pas mon truc)* » (Lucas, PJ)

« *Ce genre de raisonnement me fait froid dans le dos. Justement, avez-vous, Reiichido [l'internaute calculant], du sang froid dans les veines ? Et une calculatrice financière à la place du coeur ? Comment peut-on penser, accepter, envisager, que les accidents nucléaires soient acceptables d'un point de vue global ? Comment oser les minimiser par rapport à l'énergie que cette branche a pu fournir ? Comment aller vous récupérer les coriums, soigner*

¹⁸² Consultable à l'adresse suivante : [http://www.thelancet.com/journals/lancet/article/PIIS0140-6736\(07\)61253-7/abstract](http://www.thelancet.com/journals/lancet/article/PIIS0140-6736(07)61253-7/abstract)

¹⁸³ Contacté par nos soins pour expliciter son propos, ce blogueur scientifique et médiatique, Paul Jorion, nous proposera la glose suivante : « J'essaie dans ma réponse de mettre en évidence que la réduction par ce commentateur de l'évaluation de différents risques simplement en termes de "nombres de morts", suppose en arrière-plan un nihilisme absolu, où l'on nie la pertinence de toute perception de danger immédiat, où l'on nie la pertinence de toute évaluation en termes de qualité de la vie. Réduire le qualitatif (une hiérarchie de valeurs) en quantitatif (une simple comparaison de chiffres résultant de l'écrasement du qualitatif en quantitatif) s'assimile à un nihilisme absolu que l'on peut résumer par la formule "à quoi bon ! puisque dans cent ans nous serons tous morts !" . »

les cancers et rendre la région de fukushima à nouveau vivable avec votre [argent gagné] ? »
(Learch, PJ)

« Reiichido ne déçoit jamais. Le voici maniant le bonneteau de l'algèbre des puissances. En multipliant des puissances (moyennes) par un nombre d'unités de production (indifférenciées et indifférentes à l'usure), non sans un facteur d'une régularité automate, avec du temps (allez 20 ans), il parvient à sortir, en unités de valeurs d'échange, un élément comparatif où le prix vaut raison.

Ô Dieu des chiffres ! Voit comme il est globalement positif le bilan de son monde, au plus loin des détails. Ohi, que son présent est radieux ! » (schizosophie, PJ)

« On peut être un expert dans un domaine, être hyper rigoureux, et être d'une cécité totale dans d'autres, ne pas être capable de faire le lien entre les divers domaines de la connaissance, pour essayer d'articuler les connaissances entre elles, pour ensuite en tirer des enseignements pratiques à la faveur d'un raisonnement. Lorsque Jorion pose le risque nucléaire en termes de survie pour l'humanité, c'est une inférence qu'il fait compte tenu de ce qu'il sait en physique, biologie, écologie, thermodynamique, économie, pas seulement un calcul de probabilités sur le risque — technique — d'accident majeur. Le caractère majeur de l'accident se diffracte dans plusieurs dimensions : physique, biologique, écologique, humaine. » (P-Y.D., PJ)

L'incommunicabilité est claire dans ces échanges. Là où les initiateurs proposent un calcul qui leur paraît évident, les réactions ne contestent ni les termes ni le mode du calcul. Ils rejettent simplement qu'il y ait une *pertinence* à calculer. Au-delà de l'opposition militante à l'énergie nucléaire (Lucas) ou au modèle capitaliste qu'elle symbolise (DG, Learch, schizosophie) chacune de ces réactions laisse apparaître certaines caractéristiques du raisonnement décroissant dans le rejet de l'approche calculatoire.

La première en souligne le réductionnisme : elle « simplifie » le monde, rabat le « qualitatif » de la « qualité de vie » sur le « quantitatif » d'un « nombre de morts ». La seconde explicite quelque peu les raisons de la réduction : le nombre de morts n'est pas le seul critère pour juger une énergie. De plus en enregistrant l'épaisseur subjective du monde (« sacré aux yeux de certains ») il laisse apparaître la dimension symbolique d'une approche qui s'accommode mal d'un calcul rationaliste. La troisième, moins réflexive, fait voir le rejet instinctif et émotionnel du calcul (« approche révoltante », « sombre point de vue »). Certes cette réaction pourra être taxée de naïve, on pourra répéter que *tout fait des morts* mais il semble bien que le

problème soit ailleurs. Ce sont les « comptes d'apothicaire » qui dérangent, c'est la manière même d'aborder le problème qui dérange. La quatrième réaction combine les deux précédentes : réaction indignée à la froideur calculatoire et développement de l'épaisseur du monde. Il manque selon elle un « point de vue global » et la comparaison des dégâts et de l'énergie produite ne tient pas : on refuse ici que puisse exister un équivalent général, un chiffre, qui autorise de comparer des éléments qui n'appartiennent pas à la même dimension. La cinquième dans un style plus satyrique expose cette même idée. L'« élément comparatif » qu'est le prix est absurde et le chiffrage, forcément approximatif (« moyennes »), écrase les différences (« indifférencié et indifférent à l'usure », « au plus loin des détails »).¹⁸⁴ La sixième enfin, de manière plus explicite, revient sur la problématique du réductionnisme et de la pensée complexe : peut-on, à propos de questions de société, fondamentalement politiques, s'en remettre à des points de vue monocentrés ? Pour le décroissant, il n'existe pas de manière rationnelle de faire la somme des points de vue, il n'existe pas d'outil de décision.

Notons à ce point que dans les gloses qui précèdent, nous faisons là une reconstruction savante : dans les faits ces arguments ne sont absolument pas entendus comme tels et chacune des interactions se termine en dialogue de sourd canonique. Evidence du « tout fait des morts » contre indignation face à la froideur calculatoire, les uns finissent par être traités de fous dangereux, les autres de candides irrationnels.

5.7.4. Rationnel ou raisonnable ?

Précisons enfin, comme nous l'avons évoqué plus haut, que le refus du calcul n'est pas le refus de l'argumentabilité. Le décroissant n'est ni militant ni mystique, ses opinions ne sont pas laissées à la seule émotion instinctive. Il ne combat pas un ennemi honni mais peut très bien argumenter ses points de vue. Sa rationalité n'est pas calculatoire mais elle n'en est pas moins *entendable*. Pour reprendre une distinction célèbre de Chaïm Perelman (1984), si le décroissant n'est pas rationnel, il n'en est pas moins raisonnable. Nous renvoyons pour le développement de ce *distinguo* au travail de Marc Angenot (2012b). Résumons-en (trop) simplement les termes. La problématique est la suivante : comment se peut-il que des

¹⁸⁴ Cette critique du calcul rappelle la métaphore des frottements physiques : « Dans la science « pure », économique comme physique, le frottement est un résidu qu'on néglige, car il vicie le modèle. Dans la science pratique, il est au contraire au cœur même de la problématique. Sans doute on cherchera à le réduire, en se rapprochant en ce sens des idéalités mathématiques, mais cette réduction ne sera jamais qu'asymptotique. » (Vatin, 2008). Calculer, c'est ainsi rechercher une idéalité mathématique. Or pour le décroissant, le monde empirique, qui plus est humain et culturel, est bien éloigné d'un tel artefact. La mesure comme outil de décision lui paraît donc souvent impropre.

raisonnements parfaitement clairs, entièrement explicites, partant de prémisses pleinement acceptées et réalisant sur elles des inférences incontestables puissent parfois arriver à des conclusions absurdes ?¹⁸⁵ De ce constat sans grande explication (mise à part la possibilité d'un grain dans la machine qui resterait inaperçu) émerge l'opposition entre rationnel et raisonnable, entre théorie et pratique, entre *practical wisdom* et *sophia*. Tout se passe en fait comme si au bout d'un moment, la logique pure finissait par substituer au monde empirique un autre monde dans lequel elle se met à tourner en rond et à confiner à la « folie raisonnante » :

« Le raisonnement, parce qu'il consiste en enchaînant des propositions à connecter le constaté empirique, le notionnel et le taxinomique, le virtuel, l'axiologique, le conjectural, le contrefactuel, l'imaginaire, permet non d'être nécessairement "raisonnable", mais il permet non moins – ou, diront les pessimistes, surtout – le contraire : de tourner le dos à la réalité, de la dénier, de la sophistiquer, de lui substituer en partie un autre monde, religieux, idéologique, autistique. Les esprits lucides en conviennent: "la capacité de l'homme de construire dans sa tête à peu près n'importe quelle théorie, de se la "prouver" et d'y croire est illimitée. Elle n'a d'égale que sa capacité de résistance à qui la réfute." Ce n'est pas seulement que, de tous les animaux, l'homme seul a le privilège d'être absurde, c'est que, toujours, il accompagne son absurdité d'une abondance de raisonnements. C'est aussi que le talent pour raisonner et la volonté de conclure sur des certitudes ne garantissent pas qu'on reste dans les limites de la simple raison — au contraire. Comme le disait Antoine de Rivarol (le contre-révolutionnaire pensait sans doute aux Jacobins), "on peut toujours avoir abstraitement raison et être fou." »
(*Ibid.*)

Dès lors il est normal que les êtres censés proposer un garde-fou à cette Raison, cette Logique, qui, bien qu'habituellement irréprochable, en arrive parfois à perdre pied. Ce garde-fou, c'est le raisonnable. Ainsi, dans le domaine du droit pour lequel Perelman l'a originellement proposée, « la notion sert [...] à éviter qu'un raisonnement déductif, juridiquement et formellement irréprochable, n'aboutisse à un résultat, à une conclusion "manifestement absurde ou déraisonnable" au regard de considérations sociales et pratiques. Elle permet au juge une liberté d'appréciation en vue d'aboutir à un jugement lui-même "raisonnable", alors que le rationnel est plutôt de l'ordre de la contrainte logique et de la cohérence interne du raisonnement juridique. Le raisonnable et le déraisonnable sont ainsi liés

¹⁸⁵ Les paradoxes mathématiques sont de bons exemples de ce phénomène.

à une marge d'appréciation, expose Perelman. Le raisonnable est en somme synonyme de cette "marge" d'interprétation dévolue au juge, de la prise en considération qui lui incombe des conséquences sociales et civiques de la décision judiciaire, prise en considération qui ne saurait être déduite des Textes à la façon d'un théorème » (*Ibid.*).

Aussi, par définition, la prise de décision raisonnable ne relève pas de critères stricts, positifs, valables partout et en tous temps. Elle se fonde sur une appréhension du monde incarnée, empirique, jugeant plus que ne jugeant, et recherchant un « accommodement raisonnable » *hic et nunc*. Nous trouvons bien là le trait caractéristique du jugement décroissant.

Ainsi donc, ce développement du rapport décroissant à l'utilité et à son évaluation nous a-t-il permis de définir les contours du mode de raisonnement décroissant. En voici les grandes caractéristiques résumées :

- Complexe (vs sectorisant) : on ne découpe pas un problème en sous-problèmes mais on le considère dans l'enchevêtrement de sa complexité.
- Incarné (vs calculatoire) : on ne réduit pas une situation à des chiffres et des opérations mathématiques mais on l'expérimente dans toutes ses dimensions.
- Satisfaisant (vs optimisant) : on recherche le juste, l'adapté, l'adéquat et non l'accumulation, l'optimisation, le maximum.
- Raisonnable (vs indiciel vs rationnel) : les prises de décisions ne sont ni pleinement instinctives, ni entièrement rationalisées, elles recherchent le visiblement sage.

5.8. Tableau synoptique et synthèse

Le tableau 10 synthétise le MA décroissant.

Tableau 10. Tableau synoptique du MA décroissant

Ontologie	Inadéquation entre la société et le monde, la surconsommation, le « trop », les besoins simples
Déontologie	Il faut être mesuré, éviter la « fuite en avant », éviter gaspillage
Axiologie +	Le lent, le « à taille humaine », le traditionnel, le naturel, l'humain, le local, le bonheur, l'oisiveté, le loisir, le nécessaire, l'adéquat, le sobre
Axiologie -	Valeurs managériales
Mode de raisonnement	Raisonnable, complexe, incarné, satisfaisant

Synthèse : Dans le MA décroissant, l'ontologie de l'inadéquation débouche sur une déontologie de la mesure. Celle-ci est doublement désirable puisqu'elle permet à la fois d'éviter les dangers de l'excès et d'atteindre le bonheur. Ce bonheur se trouve alors dans la simplicité. Simplicité du lien social, du rapport humain, et de la possession de sa puissance. L'être humain n'est heureux que dans un monde à sa mesure où rien n'est trop grand, trop rapide, trop puissant pour lui. Ainsi, le décroissant évalue en permanence le monde, mais cette évaluation n'est en rien un calcul : dans un couplage empirique et incarné, c'est à une forme de sagesse, parfois naïve, qu'il s'en remet pour tenter de se mouvoir dans le monde.

6. Le mode d'appréhension managérial.

Le mode d'appréhension que nous qualifions de managérial fait référence à une forme de raisonnement mise au goût du jour par le rationalisme économique. Pensée gestionnaire (De Gaulejac, 2006), néo-libérale (Bihl, 2011), bureaucratique (Gabel, 1990), managériale (Rastier, 2013), d'ingénieur (Vatin, 2008), quel que soit son nom, la littérature académique a largement décrit cette approche du monde. Elle est même dite envahir et contrôler nos sociétés contemporaines. Nous la retrouvons certes dans notre corpus, mais bien loin du degré de diffusion généralisée qui lui est parfois prêté.

Cette observation est cohérente avec notre cadre théorique et nos hypothèses : le discours social s'il est hégémonique, n'est pas homogène. Elle est également à la fois inquiétante et rassurante. D'une part elle laisse penser que les hommes et les femmes ordinaires ne sont pas naturellement enclins à adopter les formes de raisonnement pourtant souvent imposés par les entreprises, les administrations et la technocratie en général. Il y a certainement là un risque de souffrance sociale rarement démenti par l'actualité. D'autre part, on doit pouvoir se réjouir de constater que les humains ne sont pas tous des gestionnaires concentrés sur un objectif chiffrable. Ils pensent et parlent dans un monde en perpétuel changement, pétri d'émotions, de cultures et de facteurs multiples mais incommensurables.

Toutefois ce que nous décrivons ici sous le nom de MA managérial n'est pas le « discours managérial » tel qu'il peut être abordé dans les ouvrages cités précédemment. Notre corpus ne nous permet pas une telle conclusion et notre problématique n'est pas de définir une formation discursive exogène qui agirait en son sein. Notre démarche inductive repère par contre des manières de réagir à un événement et de parler d'un sujet. Il n'est donc pas étonnant, si l'on accepte l'existence répandue de ce discours managérial, de retrouver ici certaines de ses formes.

Cependant, encore une fois, ce n'est pas lui que nous décrivons, mais bien une manière consistante et récurrente de penser Fukushima et le nucléaire dans notre corpus.

Autrement dit, nous n'avons pas cherché à repérer les éléments caractéristiques d'un discours managérial défini *a priori*, mais nous avons fait émerger les traits pertinents d'un mode

d'appréhension qui *a posteriori* se trouve partager des ressemblances avec ce que la littérature qualifie de discours managérial¹⁸⁶.

Nous entendons donc ici par MA managérial une manière de raisonner immanentiste, évaluant le monde par rapport à des objectifs précis et distinguables, cherchant à les optimiser, privilégiant pour ce faire une pensée calculatoire, assurant par celle-ci une parfaite maîtrise de son environnement et possédant une foi absolue dans le Progrès. Nous développons ci-après ces différents points.

6.1. Le managérial et l'accident : *business as usual*

Le MA managérial partage une des caractéristiques fondamentales du MA normalien : l'immanentisme. La pensée immanentiste est une pensée de l'évidence. Le monde objectif est immédiatement accessible et ne pas le voir sous son jour le plus préhensible, c'est-à-dire principalement matériel et physique, relève de la folie. Nul besoin, donc, de faire voir les prémisses de ses raisonnements ou leur philosophie structurante puisqu'elles tombent sous le sens de tout individu rationnel. En effet, « face aux pensées utopiques et conjecturales notamment, cette rhétorique positive s'enorgueillit depuis deux siècles du sentiment agréable d'être la seule raisonnable. Le libéralisme, a-t-on dit, est une idéologie qui ne se reconnaît pas telle, qui se voit comme le bon sens, la fidélité aux faits, la sobre positivité – et à ces titres, aujourd'hui, comme la bénéficiaire naturelle de la “fin des idéologies”. » (Angenot, 2008:326).

Corolairement, il découle de cette croyance en la possibilité d'un nihilisme total, que ce qui se passe dans le monde n'est pas justiciable de considérations axiologiques. Seul serait pertinent un regard technique, considérant les choses comme elles sont, ou plutôt comme elles peuvent être construites par la raison. Pour le managérial, les événements en cours à Fukushima n'appellent donc aucune remise en cause générale de la société. Il ne faut rien y voir d'autre qu'une situation du monde à gérer : « *Encore heureux qu'on ne va pas remettre en cause le*

¹⁸⁶ Evidemment, nous n'étions pas nu lorsque nous avons abordé notre corpus et nos connaissances des travaux portant sur ce type de raisonnement ont sans doute influencé notre regard. Le risque serait donc que nous n'ayons jamais trouvé ce que nous cherchions. Cette critique potentielle est difficile à détourner puisqu'elle peut se formuler à l'endroit de toutes les recherches qualitatives. Deux remarques néanmoins. Tout d'abord, nous voulons pour preuve de la validité de notre résultat les diverses analyses au ras des textes que nous présentons dans la description. Cette forme de pensée, que nous l'ayons cherchée ou non, est présente dans le discours social et ce point est intéressant en soi. Deuxièmement, comme le montre l'annexe 11, l'analyse distributionnelle automatisée repère également une zone topique lui correspondant aux côtés des autres MA que nous avons délimités. Malgré les différents biais que nous avons pointés pour cette méthode, cela garantit une certaine objectivité du regroupement que nous appelons managérial.

nucléaire à cause de ce séisme et des incidents qu'il cause à une ou deux centrales. Ces risques étaient connus, et ont été assumés en parfaite connaissance de cause. Dès lors, lorsqu'ils se réalisent, ce n'est en aucun cas un motif pour changer de politique. » (Hulk, RUE).

Le managérial ne réagit donc que peu à l'accident de Fukushima : ce qu'il s'y passe est insignifiant au sens fort. Non pas que ce ne soit pas grave ou triste, mais cela ne signifie rien, cela n'est pas le signe d'autre chose. On voit ici que la coupure est profonde face à la pensée mystique qui, justement, voit un environnement fourmillant de signes.

6.2. Hors la technique, point de salut

Aussi, s'il y a des conséquences à tirer, elles ne seront pas politiques ou sociales, mais bien techniques : on apprend de ses erreurs, telle est la marche du monde. « *Ce tremblement de terre va apporter des enseignements aux spécialistes et permettra de voir ce qui a un peu moins bien fonctionné, donnant ainsi la possibilité d'y remédier et de perfectionner encore plus les systèmes de sécurité !* » (Dan02, FIG).

Dans cette même perspective, nombreux sont les internautes à critiquer le manque de connaissances techniques des hommes et femmes politiques en charge du dossier Fukushima : « *J'aimerais connaître le niveau des connaissances en matière nucléaire de Nathalie Kosiusko-Morizet (excusez les fautes sur son nom) et d'Eric Besson ! [...] la situation ne méritent que l'avis des spécialistes du nucléaire, ce que je fais, ce que je regarde, et quand je vois un politique Français, je zappe immédiatement car c'est du grand polichinelle ! Nous demandons l'avis de spécialistes, surtout pas "d'artistes" de la politique qui n'y comprennent rien !* » (gogo9413, EXP). Une telle attitude présuppose que le problème à la centrale n'est qu'un problème technique. De ce fait, les avis le concernant ne devaient être que techniques, et techniciens. Le reste n'est que « polichinelle ».

Il serait possible de contester notre analyse de ce point en suggérant que dans le commentaire précédent par exemple, l'internaute ne critique pas tant le fait que les politiques parlent de politique, mais le fait qu'ils tiennent des propos rassurants sur l'état de la centrale sans information ni compétence. Nous serions dans ce cas dans une instanciation du topos *comprendre*, qui relèverait plutôt du MA scientifique : il faut connaître un sujet pour s'exprimer dessus, or juger la criticité de la situation relève d'un point de vue avant tout technique, donc seuls les spécialistes sont habilités à s'exprimer. Toutefois, dans bien des

commentaires, l'injonction est loin d'être aussi précise. L'idée générale est plutôt que les techniciens sont les mieux placés pour traiter de toute question comprenant une dimension technique. Dans cette logique, le ministre de l'énergie ne peut être que physicien¹⁸⁷. L'éviction, ou plutôt la négation, de la dimension politique de la technique est ainsi un trait typiquement managérial.

On retrouve cette distinction entre axiologie et technique dans le topos *on va pas parler morale*, qui consiste à parer toute contestation politique par la dissociation du technique et du moral : « [le nucléaire cautionne la débauche d'énergie]. Par principe, les décroissants n'y sont donc pas favorables. Mais on quitte le domaine de l'énergie pour celui de la morale, là » (Hulk, RUE), ou « [Le nucléaire n'a pas d'équivalent pour produire de l'énergie.] Quant à la question démocratique, je pense que c'est un peu hors sujet. » (Adéménagé, RUE).

De ce fait, les états d'âme ne sont pas de rigueur dans ce MA (*peur-*), au contraire, ils peuvent être contreproductifs : « Le B.A. BA, quand on a des responsabilités, c'est de ne pas perdre son sang froid, et de ne rien décider sous l'emprise de l'émotion. » (Hulk, RUE). Cette exigence cartésienne est ainsi partagée avec le MA scientifique. Autre similitude, les topoï du MA managérial tendent à se corréliser avec un vocabulaire technicien (topos matériel *technicien*) lorsqu'il s'agit de décrire la gestion de la centrale. Toutefois, le ton employé dans ces cas-là est bien différent. Nous le verrons, le scientifique tente de comprendre la situation avec les informations parcellaires dont il dispose, prend des précautions sur les conclusions à tirer, essaye parfois de vulgariser les propos rapportés par les journalistes et s'inquiète à l'occasion de la tournure des événements. Au contraire, le managérial ne prend la parole à propos de la catastrophe que pour s'insurger de l'ignorance militante ou mystique. Sur un ton assuré, il leur oppose et leur impose son expertise. Connaisseur du fonctionnement des centrales nucléaires, il sait que tout a été prévu pour faire face aux avaries. Dès lors, l'affolement est absurde et les raccourcis appelant à la sortie du nucléaire voire du capitalisme complètement farfelus. C'est peut-être même cela qui, plus que la peur inopportune, le dérange. Nous ne sommes jamais que face à un problème technique, qui avait été envisagé, et qu'il faut maintenant gérer selon les procédures prévues. Tout propos qui dépasse ce cadre n'est qu'incantation moraliste ou divagation politique.

¹⁸⁷ De surcroît, comme toute question à tendance à être réduite à un problème technique et que la réussite économique dans un domaine est souvent gage d'« expertise », la technocratie économique et l'*engineering* social sont à l'horizon de cette vision.

« Un Tchernobyl est physiquement impossible tant qu'on peut amener de l'eau. La conception des réacteurs BWR qui sont les plus sûrs (plus que les PWR), rend impossible le syndrome chinois et l'explosion façon Tchernobyl. Le tore de refroidissement de secours situé dessous assure le refroidissement naturel par convection d'un corium (coeur fondu du réacteur) même au fond de la cuve. Il y aura un léger et bénin dégagement de produits radioactifs contrôlés lors des relâchements pour limiter la surpression mais tant qu'on injecte de l'eau dedans (même de mer ou d'un étang) le refroidissement naturel continuera. Le Gravity Driven Cooling System (GDCCS) et le Standby Liquid Control System (SLCS) font face aux situations ultimes même si cela entraîne la perte du réacteur en tant qu'outil de production d'électricité. Remarquons aussi que le coeur fondu ne peut que s'empaler sur les barres de contrôle situées dessous. Il n'y aura pas par conception, explosion et dégagement massif des matières radioactives lourdes et à longue durée de vie comme à Tchernobyl et pas de pollution massive et à long terme. A titre personnel je préfère cette filière intrinsèquement sûre concernant le pire, au PWR pour l'énergie civile. [...] Il faut arrêter d'affoler les populations pour faire du chiffre et il n'y a pas vraiment d'inquiétude à avoir sauf pour les habitants vraiment à proximité (mais ceux-ci ont été évacués). Je suis outré par l'incompréhension de base et les mensonges propagés par les écolos ignorants et irrationnels diabolisant le progrès. » (Ingénieur outré par les mensonges écolos, LP).

Ce commentaire mériterait une analyse de détail. Notons simplement les points qui nous intéressent directement ici. On remarque tout d'abord le grand nombre de marqueurs épistémiques de certitude¹⁸⁸ : futurs de l'indicatif, négations, « ne peut que », « physiquement impossible »... Le locuteur est sûr de ce qu'il avance¹⁸⁹. Cette certitude repose sur sa connaissance des lois physiques et de la « conception », forcément infaillible, de la centrale. Par ailleurs on remarque que ses propos sont avant tout réactifs, les nombreuses négations, par définitions dialogiques, renvoient toutes à des discours tenus ici ou ailleurs par quelque Cassandre. Non, ce n'est pas un nouveau Tchernobyl (* patcherno *), et non il n'y aura pas de syndrome chinois (traversée de la planète par un cœur nucléaire en fusion). Le pseudonyme,

¹⁸⁸ Ceux-ci contrastent vivement avec les restrictions du type « tant qu'on apporte de l'eau ». C'est là une caractéristique typique du MA managérial : dans son fantasme de maîtrise, il occulte un certain nombre de variables. Tout est sous contrôle... tant que tout se passe bien ! Nous détaillons plus loin cette attitude.

¹⁸⁹ La suite des événements lui donnera pourtant tort, notamment en ce qui concerne le cœur fondu au moins dans le réacteur n°1 : loin de s'empaler sur les barres de contrôle, il les a emportées dans sa fusion puis a traversé la cuve du réacteur. Les avis divergent pour savoir s'il a également traversé la dalle protectrice de béton située sous la centrale. Des méthodes de détection sont actuellement à l'étude pour tenter de repérer sa position.

assurément confectionné pour l'occasion, et la phrase de clôture parachèvent de faire voir ce commentaire comme une réaction agacée aux élucubrations des prophètes de l'apocalypse.

Les critiques écologistes ne sont que polémiques « pour faire du chiffre » (*printemps*) ou comportements « irrationnels » (*émotion-*). L'internaute ne nie cependant pas l'existence des risques mais il les assume et surtout les minimise : il y aura bien pollution radioactive mais pas massive et pas à long terme. Enfin bien sûr, la technologie nucléaire est indubitablement vue comme un avatar du progrès.

Nous avons là une attitude qui réunit donc plusieurs topoï : ton assuré, vocabulaire technique, acceptation du risque, assurance de maîtrise *ceteris paribus*, rejet des considérations politiciennes ou morales, appel à l'expertise, dévalorisation des émotions, valorisation du progrès (notamment technique). Ceux-ci constituent une partie importante du MA managérial. Toutefois, comme nous le disions, celui-ci n'a pas vocation à s'exprimer sur la catastrophe elle-même qui n'est jamais qu'un fait du monde.

En revanche, le débat sur la remise en cause du nucléaire comme mode de production d'énergie est un terrain bien plus propice à son utilisation. Nous allons donc développer ses autres grandes caractéristiques à partir de cette question.

6.3. Constat décroissant, solution managériale : technophilie et foi en l'avenir

Nous venons de voir que le managérial était immanentiste et techniciste. Qu'impliquent ces deux caractéristiques vis-à-vis de la question énergétique ?

Immanent, le managérial n'est pas dogmatique. C'est-à-dire qu'il ne soutient pas *mordicus* des idées que toutes les évidences lui prouveraient fausses. Notamment lorsque celles-ci se mettent en travers de ses objectifs. Il n'est pas question de prendre des décisions sous-optimales par aveuglement. Dès lors, un des constats d'inadéquation décroissant est souvent partagé (cf. analyse distributionnelle annexe 11) : les ressources planétaires s'amenuisent dangereusement. Le pétrole conventionnel viendra à manquer dans une centaine d'années (*pénurieP*), et les besoins croissants d'une population mondiale (*démographie*) elle-même croissante videront à moyen terme les stocks de ressources fossiles. Seulement, loin d'inviter à la décroissance, un tel constat invite au contraire à la recherche de solutions encore plus productives : « *Le vrai problème ce n'est pas le nucléaire, dans la mesure où nous savons que c'est une énergie à haut risque, mais que nous n'avons rien qui puisse la remplacer, le vrai*

probleme c'est la sur-population, une planete qui compte pres de 7 milliards d'habitants ne peut être écologique [...]. » (rosabijourosabijou, EXP)

Lorsqu'il est remarqué que le nucléaire est lui-même une énergie non-renouvelable et que la pénurie d'uranium guette autant que les autres (*pénurieU*), la solution se trouve encore dans l'amélioration technologique :

« Les énergies renouvelables ne sont à l'heure actuelle en rien une solution, à part un gouffre financier pour l'état. Il faut chercher d'autres solution que ces hérésies que sont la voiture électrique, les éoliennes et les capteurs solaires, on ira nulle part avec des rendements aussi désastreux. Il faut mettre tout ce pognon dans de la RetD qui vise plus haut, beaucoup plus haut comme efficacité de solution. » (Nonor3, 20M).

La technophilie, ou la recherche du « mieux » est saillante dans ce commentaire. On raisonne en termes d'amélioration, d'augmentation, de progrès. Là où la réduction de la consommation serait une régression, la recherche de solutions innovantes est une élévation (« haut, beaucoup plus haut »). Le symbole prototypique de cet espoir dans la technique, et dans le futur, pour régler les problèmes est l'attente de la messianique *fusion+* nucléaire¹⁹⁰ : *« D'ailleurs, les scientifiques le disent bien, l'avenir ne se situe pas dans l'éolienne, ni dans le panneau solaire, ni dans la fission nucléaire d'ailleurs, mais dans la fusion nucléaire. C'est d'ailleurs pour ça que bon nombre de pays de l'OCDE financent le CERN et le projet ITER. »* (AD, RUE).

Le nucléaire est ainsi parfois vu comme une *énergie de transition*, certes pas parfaite, mais permettant d'attendre la perpétuelle amélioration que le managérial voit dans l'œuvre du temps : *« Le feu aussi, ça brûle, ça tue, pourtant nos ancêtres étaient très contents de le produire. J'ai appelé un ami au Japon, "il boit des bières en attendant la fusion" m'a-t-il dit... »* (Polito, EXP). Et l'on retrouve la même idée dans la gestion des déchets nucléaires : *« Et je ne doute pas qu'un jour on trouvera un moyen de traiter ces déchets toxiques, l'avantage du nucléaire c'est justement d'avoir le temps de réfléchir. »* (carabin, FIG). Cette confiance en l'avenir fait par ailleurs horreur aux MA militant, mystique ou décroissant qui voient là une « gestion à la après moi le déluge » (Tordre L'Ordre, RUE).

¹⁹⁰ Fusion qui n'a rien à voir avec la fusion du cœur du réacteur lors d'un accident. Il s'agit d'une technique de production d'énergie en projet qui consisterait à faire fusionner des noyaux atomiques légers que l'on trouve en abondance sur Terre pour récupérer l'énergie produite par cette réaction nucléaire. Les avantages en termes de productivité, de coûts des ressources et de dangerosité sont vantés par ses promoteurs mais la technique semble néanmoins loin d'être au point.

Nous avons ici un point de coupure fort entre une vision pour laquelle laisser les *générations futures* s'accommoder avec des décisions présentes délicates est inconcevable et une approche idéaliste qui ne doute pas que le futur apportera les solutions nécessaires. En un sens, c'est l'opposition entre un rationalisme cartésien et un matérialisme épicurien qui est reproduite ici. D'un côté la construction d'un monde idéal maîtrisable par la force de la raison et la foi en un progrès salvateur et de l'autre l'appréhension phénoménale d'un monde vécu. D'un côté des individus assurés du fait que les progrès techniques futurs permettront de régler les problèmes présents, et de l'autre des individus pris dans une éthique du moment présent où tout doit respecter un principe d'harmonie : laisser à un futur incertain le soin de s'occuper de matières dangereuses contrevient absolument à cette logique.

On ne manquera pas de repérer ici une sorte de hiatus dans le MA managérial en particulier mais qui nous semble constitutif de l'idéologie gestionnaire en général¹⁹¹. Celle-ci revendique (et applique) un matérialisme pragmatique mais sans voir que celui-ci est fondé sur un idéalisme princeps : la certitude qu'existe une raison toute puissante et que son usage est profitable ou du moins inévitable. La contradiction est similaire à celle de tous les objectivismes : « la règle du caractère “*value free*” du discours scientifique est donnée pour *bonne* par un jugement de valeur initial qui est que l'effacement axiologique et celui du sentiment d'un Sujet favorisent le progrès de la science et la maîtrise de la nature » (Angenot, 2008:328, il souligne). Nous revenons plus loin sur la nécessaire ré-axiologisation de cette forme de pensée.

Ainsi, malgré l'affirmation de son rationalisme, le MA managérial est lui-même englobé dans une mystique : celle de la valeur intrinsèque du nouveau et du technologique. La figure de l'*écolo contre tout* s'insère ainsi également bien dans la vision managériale. Elle amalgame ceux qui empêchent le progrès : « *si on écoute les écologues, on fait plus rien ! ils sont contre le nucléaire, contre les gaz de schiste, contre le charbon, même contre les éoliennes !!!* » (Tassino, LIB).

¹⁹¹ Nous relevons déjà ce que nous caractérisions comme une impasse philosophique dans le MA décroissant. Il n'y a en fait rien d'étonnant à ce que des formes idéologiques tels que les MA révèlent, à l'analyse de détail voire à la restructuration artefactuelle, des contradictions fortes : « les idéologies [...] ne sont pas des “systèmes” dans la mesure où elles apparaissent toujours, me semble-t-il, à l'analyse comme des nœuds gordiens d'antinomies et d'apories, une fois encore plus ou moins habilement dissimulées. Les antinomies et les apories dont je parle ne sont pas des insuffisances contingentes dont certaines idéologies seraient grevées, mais elles sont le résultat fatal de toute recherche de cohérence axiologique et de toute volonté d'interprétation collective et mobilisatrice du monde » (Angenot, 1991).

Une partie de la sympathie managériale pour le nucléaire s'explique donc par cette croyance en un monde en marche vers une amélioration perpétuelle¹⁹². Ce penchant technophile n'est cependant pas l'unique raison de cette tendance nucléariste. Un ensemble d'autres critères y participent.

6.4. Des critères d'évaluation séparés : risque, bilan énergétique, coût

Pour le managérial, le nucléaire civil présente en effet un certain nombre d'avantages majeurs : il est peu cher, est moins dangereux pour l'humanité que tout autre mode de production d'énergie, et possède la meilleure capacité de production énergétique.

Les trois topoï ouvertement pronucléaires les plus fréquents sont ainsi *nuc=pas cher*, *nuc=maîtrisé* et *nuc=efficace*.

6.4.1. L'argent, valeur primaire

Tout d'abord l'intérêt premier du nucléaire est de fournir une électricité bon marché (*nuc=pas cher*) : « *Je ne dit pas qu'il n'y a pas de risques , je dit simplement que c'est le moyens le moins cher a l'heure actuel de produire de l'électricité et sur tout accessible pour tous même les plus pauvres . Le reste éolien et solaire est un luxe et beaucoup trop cher a la vente pour tous .* » (silver46 LIB_D). La France, qui dépasse largement ses voisins européens en terme de production d'énergie nucléaire, possède effectivement un prix de l'électricité parmi les plus bas proportionnellement à son niveau de vie. La question du « vrai coût » de l'énergie nucléaire est bien évidemment sujette à débat mais admettons, pour le bien de notre démonstration ici, que cet avantage est indéniable. Qu'implique le fait d'argumenter en faveur d'une industrie énergétique en brandissant le faible coût de vente de sa production ?

Premièrement, cela suppose que l'intérêt économique est un intérêt qui transcende tous les autres. Quelle que soit la manière dont on le défende (humaniste : une énergie bon marché

¹⁹² Ce point de vue s'oppose ainsi à la conception décroissante d'un bien qui ne résiderait pas dans une évolution mais dans une adéquation. Il doit être possible de relier cette divergence aux métaphores du temps dans la pensée occidentale et dans certaines sociétés dites primitives. Là où pour les uns le temps avance, progresse, est vu comme une ligne orientée, pour d'autres il n'est que cycle et éternel recommencement. Dans le premier cas, la métaphore se prête bien à une axiologisation positive. Puisque le temps progresse, l'humanité fait de même. L'iconographie de l'évolution, de la voûture simiesque à la bipédie fière, participe de cet imaginaire de l'amélioration perpétuelle. Cette représentation pousse ainsi à assimiler le nouveau et le mieux, à voir l'Histoire comme un Progrès. Dans le second cas, la métaphore invite plutôt à s'accommoder d'un monde stable, toujours-déjà-là dans l'alternance des jours et des nuits et le retour des saisons. Elle fait voir l'individu comme prenant part d'un infini qui le dépasse et non pas d'une marche orientée dont il peut être héros. Quand on sait les accointances de la pensée décroissante avec les mentalités paysannes, le rapprochement semble faire sens.

favorisera le bien-être collectif ; ou individualiste : une énergie bon marché augmente mon bien-être personnel), on doit voir là une appréhension de l'argent comme valeur primaire (*argent+*). À produit équivalent, la solution la moins chère est forcément la meilleure. Bien évidemment les contre arguments à cette vision sont nombreux. On peut préférer la cherté par prestige – le marketing sait combien perception de qualité et prix du produit sont liés – ou par éthique – on n'achètera pas forcément les chaussures les moins chères du rayon si l'on sait qu'elles ont été fabriquées par des enfants et l'on pourra préférer payer plus cher un produit qui fait vivre une production locale plutôt qu'une grande multinationale. Cependant ce type considérations est entièrement laissé de côté par la pensée managériale pour plusieurs raisons : parce qu'elle ne sait raisonner que par secteur (ici l'économique et pas un autre), parce qu'elle se refuse à intégrer à ses calculs des éléments éthiques (par définition incalculables) et/ou parce que l'argent représente pour elle un bien en soi.

Deuxièmement, l'argument économique suggère que le prix de la production électrique nucléaire est inhérent à la technique elle-même. Autrement dit, défendre le nucléaire en raison du faible coût de son énergie présuppose une sorte de relation nécessaire entre l'un et l'autre. Or, comme le fait remarquer le topos militant (*volpol*), un prix n'est jamais que le résultat d'un ensemble de régulations (système fiscal, système financier, système économique, système politique...). Au contraire, dans son immanentisme, le managérial tend à considérer le monde économique comme une mécanique naturelle.

Troisièmement, et le phénomène est assez proche, l'argument revient à considérer le monde *ceteris paribus*. Aujourd'hui, en l'état actuel des choses, le prix des énergies renouvelables n'est pas compétitif. Pas question d'imaginer ce qu'il pourrait être dans un monde contrefactuel puisque seul compte ce sur quoi l'on peut raisonner sûrement. C'est là encore une illustration de la tendance immanentiste du managérial. Cette logique « exclut ainsi de l'argumentable ce qui problématise, antagonise ou transcende un "réel" circonscrit à l'ici-et-maintenant ; elle exclut et dévalue toute tension raisonnante entre l'empirique et les possibles, entre le factuel et le contrefactuel » (Angenot, 2008:327).

6.4.2. Le risque 0 n'existe pas : critique du précautionnisme

Le second grand topos managérial est la sûreté de l'énergie nucléaire. Il se décline sous plusieurs formes. Nous avons déjà vu les topoï normaliens *morts=sism*, *fuku=preuvesécurité*, *tcherno=rien* qui consistaient à s'appuyer sur le bilan humain très faible de la catastrophe pour affirmer qu'il n'y avait pas lieu de remettre en cause le nucléaire.

Bien que le MA managérial puisse les reprendre à son compte, ceux-ci relèvent plutôt d'une appréhension relativement sommaire et réactive en prenant part à des argumentaires anticatastrophistes. La défense managériale de l'innocuité du nucléaire est plus développée.

Un de ses topoï phares est l'argument déjà évoqué du *CO2* : « *pour les ecolos c est simple il suffit de leur dire la verite , les centrales nucleaires ne produisent pas de CO2, bien moins que toute autre source classique de production alternative d'energie (petrole charbon)* » (politico_corrupto, FIG).

Le constat du réchauffement climatique et de ses conséquences désastreuses étant accepté, le nucléaire limite ce risque en présentant des rejets de CO2 bien en-deçà de ceux des énergies fossiles. Sur le même principe, nombreux sont les internautes à faire remarquer que les énergies renouvelables sont elles-mêmes polluantes ou dangereuses (*ER=pas propre*) : « *Un barrage hydraulique qui lâche des millions de tonnes d'eaux, une pâle d'éolienne qui s'envole, des dizaines de générations d'ouvriers qui sont mort à cause du charbon, des paysages défigurés, une pollution parfois très importante [...] La balance coût / avantage est vite faite... Vive le nucléaire !* » (Benjamin78, FIG). La critique écologiste est ainsi retournée vers les autres modes de production d'énergie : les éoliennes perturbent les oiseaux migrateurs, leur peinture est polluante et dangereuse, les panneaux photovoltaïques sont produits dans des pays à la législation environnementale plus que souple, l'utilisation d'énergies renouvelables est gourmande en terres rares polluantes et leur exploitation est un désastre écologique, etc.

« *Bref, Le nucléaire, c'est pas propre, mais:*

- *Ca sauve des vies (meilleures conditions de vies, moins de morts),*

- *diminue le nombre de guerres (cf pt. précédent)*

- *moins polluant que les énergies dues au pétrole/charbon*

- *Peu d'impact au global sur la nature (pas de destruction de paysage, d'effet de serre etc..).*

Bref... Il FAUT continuer à chercher des alternatives, mais en soi le nucléaire reste une bonne opération. quand on rajoute le bilan économique derrière, il n'y a guère plus de question à ce poser. » (_Goel_, FUT)

L'argument de la *voiture* rentre dans cette même perspective. Les accidents de voiture font près de 4000 morts par an en France. C'est déjà plus que la plus haute estimation de Tchernobyl ! Pas de quoi, donc, jeter l'opprobre sur un nucléaire qui est loin d'être l'activité technique la plus dangereuse de l'humanité.

Nous avons ainsi affaire à une évaluation du risque comparative : toute activité présente un risque, il faut donc choisir celle qui en présente le moins. C'est là le topos « le risque 0 n'existe pas » version managériale (*risque0epapros*). Aux militants insurgés clamant qu'il faut sortir du nucléaire parce que le *risque 0* n'existe pas, le managérial répond que « *Bien sûr que le risque 0 n'existe pas ! Mais vous pouvez tout aussi bien mourir en sortant de chez vous !* » (Marc_El_Bichon, LIB). Plus généralement, un des fondements du MA managérial consiste à affirmer que *tout a un coût*, il faut savoir ce que l'on veut et accepter avec pragmatisme les inévitables sacrifices : « *Ceci démontre qu'il y a encore beaucoup de progrès à faire dans ce domaine pour maîtriser cette science d'avenir ! Le prix à payer pour le progrès est toujours élevé. Cent dix ans après l'avènement de l'automobile, le tribut est toujours de 4000 morts par an* » (Dauphin, 20M).

Ce point de vue est également caractéristique d'une pensée calculatoire : l'action n'est qu'un calcul coût/bénéfice qu'il convient d'optimiser. Prendre sa voiture, c'est risquer d'avoir un accident, mais c'est bénéficier d'un avantage non négligeable qui vaut la prise de risque. Consommer de l'électricité nucléaire, c'est accepter de devoir assurer une sécurité scrupuleuse pour les centrales et leurs déchets. Le monde est un monde de risque. Le nier est naïf, et le fuir est faire preuve d'un précautionnisme sclérosant. Joseph Gusfield (1981), dans ses célèbres travaux sur les problèmes publics et notamment sur l'alcool au volant, montre bien que la précaution commence lorsque les individus n'acceptent plus la fatalité.

Cette thématique de la précaution est aujourd'hui rendue saillante par les avancées technologiques puisqu'« à force de progrès scientifiques, les hommes ont la possibilité de mettre eux-mêmes un terme à leur histoire » (Bronner et Géhin, 2010:120). S'originant dans l'essai politique et moral d'Hans Jonas (1979), l'appel à la précaution pose, sous diverses formulations, que doit être évitée toute action qui, même dans une très faible probabilité, entraînerait une conséquence désastreuse et irréversible pour l'Humanité ou la Terre. La bombe atomique au sortir de la Seconde Guerre mondiale, le réchauffement climatique, les catastrophes sanitaires de Tchernobyl ou de la vache folle, le potentiel danger invisible des OGM ou des nanotechnologies donnent ainsi lieu aujourd'hui à de nombreux débats. Ce questionnement a mené à la formulation d'un « principe de précaution » dès 1992 au Sommet de la Terre à Rio et à son inscription à la constitution Française en 2005¹⁹³. Mais la

¹⁹³ Dont voici le texte exact : « Lorsque la réalisation d'un dommage, bien qu'incertaine en l'état des connaissances scientifiques, pourrait affecter de manière grave et irréversible l'environnement, les autorités publiques veillent, par application du principe de précaution et dans leurs domaines d'attributions, à la mise en

controverse sur sa pertinence est durable : là où les uns y voient une sagesse noble les autres s'offusquent contre une ignorance peureuse qui obligerait à l'immobilisme contre toute forme de rationalité et d'intérêt général¹⁹⁴.

Nous ne rentrerons donc pas dans ce vaste débat. Remarquons simplement que le MA managérial s'y positionne au niveau le plus radical : tout est risqué, ne pas agir en cas de risque est une impasse philosophique, un calcul rationnel permet d'estimer la bonne marche à suivre pour protéger la Terre et le Vivant tout en assurant un nécessaire progrès.

Notons toutefois que nous avons feint jusqu'ici de considérer avec le managérial que le « risque » était réductible à un nombre de morts ou à des statistiques médicales. Nous l'avons vu avec la réaction décroissante à l'argument de la voiture : un indicateur chiffré ne suffit pas à englober toutes les dimensions du problème. La liste militante des « risques » du nucléaire est ainsi interminable et multidimensionnelle (risque de l'instabilité socio-économico-politique qui empêcherait d'assurer indéfiniment la sécurité des centrales, risque de mise en place d'un état-policier, risque de surconsommation facilitée par le nucléaire, risque de prolifération militaire...). Le problème est récurrent dans les débats socio-techniques, le « risque » n'est pas mesurable car « il n'est pas simplement d'ordre matériel, sanitaire ou environnemental – il est aussi d'ordre social, culturel, voire moral » (De Cheveigné et *al.*, 2002:164). Les enquêtes sociologiques sur la perception du risque par les populations soulèvent régulièrement ce problème. Dans le cas des OGM par exemple, les risques « demeurent autant sociaux et politiques que matériels. Les OGM sont rejetés, non seulement parce qu'ils pourraient être dangereux pour la santé et pour l'environnement, mais parce qu'ils sont perçus comme le premier pas vers *Le Meilleur des Mondes* ! » (*Ibid.*:167). On retrouve ainsi une part de la coupure entre regard managérial (sectorisant, calculatoire, immanent, centré sur des dimensions financières ou médicales mesurables) et regards

œuvre de procédures d'évaluation des risques et à l'adoption de mesures provisoires et proportionnées afin de parer à la réalisation du dommage ».

¹⁹⁴ Les sociologues Gérald Bronner et Etienne Géhin (2010), dans un essai particulièrement engagé contre ce qu'ils appellent « l'idéologie du précautionnisme » notent que : « Le précautionnisme est non seulement l'aboutissant d'une évolution des croyances relatives à la nature et à la science mais il tient aussi à la prégnance de l'idéologie politique anticapitaliste et/ou antilibérale que la mondialisation exacerbe, et qui n'est pas, en France, une particularité de la seule extrême gauche. Autrement dit, il est à la fois la manifestation d'un fort sentiment anti-prométhéen et le moyen de combattre un système socio-économique accusé non seulement d'être injuste, mais aussi d'être dangereux pour l'homme et la nature. » (*Ibid.*) Au prisme des résultats de notre travail, on reconnaîtra aisément là des instanciations des MA mystique et décroissant. Dans leur contestation très rationnelle du principe de précaution, les deux auteurs négligent néanmoins de creuser cette piste pour se concentrer sur l'analyse des biais cognitifs humains qui conduisent à prendre des décisions déraisonnables dans des situations d'incertitude. Les précautionnistes seraient donc biaisés cognitivement, pour ne pas dire fous. Cette sentence typique de la coupure cognitive (l'on décrète fou celui que l'on ne peut comprendre) montre encore une fois que la critique managériale d'une position éthico-philosophique frappe à côté de sa cible.

mystique/militant/décroissant (incarné, utopiste-gnostique, indiciel, centré sur des questions plus englobantes philosophiques ou religieuses) : « Il est absurde d'opposer comme cela se fait souvent, ce risque perçu à un risque supposé "réel". Comment taxer d'irrationnelles ou d'erronées ces analogies historiques avec les applications passées de la génétique ? » (*Ibid.*)

Par ailleurs, cette manière managériale de raisonner autour du risque est analogue aux trois points que nous avons déduits du topos de l'argent. En effet, elle présente tout risque comme inhérent à la technique et non comme dépendante du système dans lequel elle s'insère. Typiquement, en pointant du doigt les conditions d'exploitation des terres rares dans certains pays pour dénoncer les risques liés au solaire, elle ne considère pas qu'un simple contrôle accru au niveau international pourrait régler le problème. Son principe d'immanence lui interdit de raisonner sur ce qu'elle considère comme spéculatif. De plus, n'évaluer un mode de production d'énergie qu'en fonction de sa dangerosité est réducteur et occulte d'autres variables. Entre autres celle de son intérêt : au fond, la production d'énergie nucléaire est-elle bien nécessaire, questionnera le décroissant ?

Toutefois pour le managérial, la situation est claire. Non seulement le nucléaire est moins dangereux que les autres modes de production d'énergie, mais en plus c'est lui qui fournit la production d'électricité la plus efficace. C'est là le troisième grand argument managérial pronucléaire.

6.4.3. *L'efficacité : critère central mais ambigu*

Pour le managérial, le nucléaire est efficace. Avant de développer cette idée, remarquons que ce qualificatif pose problème en soi.

Ecartons pour commencer la question de l'« efficacité énergétique ». Celle-ci est un concept technique qui consiste à faire le rapport entre l'énergie produite par la matière première (le combustible nucléaire, le charbon, le bois...) et l'énergie utilisée en bout de chaîne par le consommateur. En effet, depuis la combustion jusqu'à la prise électrique, la déperdition énergétique est inévitable, notamment sous forme de chaleur. Rappelons succinctement le fonctionnement d'une centrale nucléaire : le cœur d'un réacteur nucléaire, constitué de matière naturellement radioactive, se consume peu à peu par fission nucléaire et dégage ainsi de l'énergie sous forme de chaleur. Cette chaleur est utilisée pour faire bouillir de l'eau dont la vapeur, sous pression fait tourner un moteur. Ce moteur transforme l'énergie mécanique de sa rotation en énergie électrique qui est ensuite injectée dans le réseau électrique pour arriver

à la prise de courant domestique. Dans tout ce processus, une grande partie de l'énergie produite par la fission atomique est perdue sous forme de chaleur : la vapeur d'eau qui s'échappe des cheminées d'une centrale en contient une grande partie et il s'en dissipe tout le long de l'enchaînement décrit. Au final, en termes d'efficacité énergétique, le bilan d'une centrale est relativement faible. Bien que tout dépende du type de centrale, 30% à 35% de l'énergie primaire devient finalement énergie utile. Un des grands enjeux techniques est d'ailleurs d'améliorer ce ratio puisque cela permettrait de diminuer la consommation de matière première pour une même production. Cela signifierait une réduction de la vitesse de consommation du stock terrestre d'uranium et une diminution du coût de production de l'électricité.

Il est également possible de parler d'efficacité au sujet du « facteur de retour énergétique », c'est-à-dire du rapport entre l'énergie utilisée dans tout le cycle de production d'énergie depuis la construction d'une centrale jusqu'à son démantèlement¹⁹⁵ et l'énergie qu'elle aura produit au cours de sa vie. Evidemment, si un mode de production d'électricité produit moins d'énergie qu'il n'en faut pour le construire, il faut douter de son intérêt.

Bref, ces concepts techniques d'efficacité/efficience/taux de retour énergétique ne sont pas ceux qui nous intéressent ici. Bien qu'ils soient parfois évoqués dans des argumentations spécialisées, ils ne sont pas au centre du MA managérial dans notre corpus. La conception de l'efficacité que nous y retrouvons est en fait assez bâtarde. En effet, son expression classique est la suivante : « *D'accord supprimons le nucléaire, mais il faudrait que les Français ce passent de beaucoup de chose. Il y a rien pour remplacer le nucléaire avant très longtemps !!!!!* » (Parthenon, LIB).

Le nucléaire est ici présenté comme possédant une efficacité intrinsèque. Nous pouvons en faire une lecture normalienne : ce discours rejoindrait l'argument du « *quoi d'autre ?* ». Il affirme que le nucléaire est la seule solution viable en ne se basant sur aucune autre preuve que le fait que le monde tel qu'il est fonctionne avec du nucléaire et qu'il fonctionne très bien.

¹⁹⁵ Ce cycle comprend la construction et le démantèlement eux-mêmes, l'extraction de l'uranium dans les mines, sa transformation en combustible utilisable, son transport, la gestion de déchets, etc. Le diable se cache néanmoins dans ce etc. puisqu'il est difficile de déterminer si l'on doit prendre en compte dans le calcul le coût énergétique de fabrication de la pelle qu'utilise le mineur, celui de la nourriture qu'il consomme, de la construction de l'abattoir qui l'a produite... etc. ! Les économistes et les militants s'affrontent ainsi à grands coups d'EROEI (Energy Returned On Energy Invested) standard, d'EROEI « point of use » ou encore d'EROEI « extended ».

Mais le managérial n'est pas normalien et est parfaitement conscient que l'efficacité intrinsèque n'existe pas¹⁹⁶. Il n'existe d'efficacité que dans un objectif particulier et éventuellement, en comparaison avec d'autres moyens. Et si comparaison il y a, la définition de l'objectif doit être précisée. En soi, un spray insecticide est efficace pour chasser les fourmis qui courent sous mon évier. Plus qu'un marteau, mais moins qu'une grenade. Néanmoins, si je ne désire en tuer que certaines, les plus vicieuses, le marteau sera le plus efficace. Si je désire bien les abattre toutes mais tout en conservant un mobilier de cuisine en bon état, la grenade perdra de son intérêt.

Ainsi, dans notre corpus, le nucléaire est principalement dit efficace quant à la production d'énergie. En soi, le nucléaire produit de l'énergie. Cette remarque n'a cependant aucune valeur en tant que telle. C'est donc aux autres modes de production d'énergie qu'il faut comparer les centrales. La définition de l'objectif est alors précisée, il ne s'agit plus seulement de produire de l'énergie mais de le faire :

- 1) A bas coût, nous avons déjà vu ce point.
- 2) Sans risque, ce critère a également été traité.
- 3) En ne mobilisant qu'une portion raisonnable du territoire.
- 4) En produisant assez d'énergie et de manière stable pour subvenir aux besoins actuels.

Dans cette perspective, le point de vue typiquement managérial est : « *On peut tapisser le territoire d'éoliennes et de panneaux solaires, cela ne remplacera pas l'efficacité des centrales nucléaires. Sans parler du fait que c'est affreusement moche, bruyant (pour les éoliennes) et qu'à la production cela reste très polluant.* » (A déménagé, RUE), ou « *Le parc électro-nucléaire français fournit environ 450 TW/h par an pour 58 centrales, soit 450 milliards de KW/h qu'il fasse beau, qu'il neige, qu'il pleuve ou qu'il vente. Une grosse éolienne fournit 5000 KW/h quand il y a du vent (50 à 60 % du temps au maximum). Si on remplace le nucléaire par des éoliennes, cela nécessiterait 940 millions d'éoliennes pour 60 % du temps, soit près de 15 éoliennes par français ou 1500 éoliennes par km² et tout cela 2 jours sur 3. En admettant que ce soit réalisable, le 3ème jour on fait quoi ??? Le jour où on saura stocker l'électricité peut être mais en attendant...* » (Pao, 20M)

¹⁹⁶ Cette affirmation est discutable parce que le MA managérial lui-même entretient l'ambiguïté. Nous avons mentionné la contradiction précédemment et y revenons largement plus loin : la pensée managériale en revendiquant l'évidence de l'efficacité (au niveau de l'énergie), du progrès (au niveau social), de l'utilité (au niveau économique) tend à occulter la valence téléologique pourtant bien présente dans les trois termes. Autrement dit, elle néglige d'explicitier par rapport à quel objectif la chose est efficace, progressiste, utile.

L'efficacité du nucléaire se construit donc en creux des topoï anti-renouvelable (*éol=moche*, *ER=tapisser*, *ER=intermittent*, *stockage*, *ER=pas propre*, *ER=cher*) et anti-fossile (*CO2*). À énergie fournie égale, les énergies renouvelables prennent trop de place, n'offrent pas une production constante, sont plus polluantes et plus chères. Dans cette position, le point aveugle reste que la nécessité de cette énergie fournie est considérée comme incontestable. C'est d'ailleurs bien ce que rejette le décroissant.

Dans toutes ces argumentations, le fait que l'électricité produite par le nucléaire est indispensable est considéré comme acquis. Il faut y voir de nouveau une marque de l'immanentisme managérial. Imaginer la possibilité d'une restructuration profonde du fonctionnement de la société lui est proprement impensable. Nous n'avons cependant pas affaire à du simple normalisme : l'axiologie positive inhérente au progrès, à la production, à l'innovant, au « plus », au grand, au technologique, etc., joue également un rôle dans le penchant managérial pour le nucléaire. Cette situation illustre encore une fois l'ambiguïté du rapport normalien à la notion d'efficacité : revendiquée comme évidente, mais appuyée sur une axiomatique subjective.

En effet, la structure classique des interactions entre internautes sur le sujet est la suivante : seul le nucléaire est efficace / nous avons qu'à réduire notre consommation / ce serait une régression civilisationnelle.

L'argument de la *bougie* est ainsi à l'horizon de celui de l'efficacité, preuve que la croyance en un Progrès transcendant est forte dans l'imaginaire managérial : « *que proposez vous comme alternatives ? du solaire qui nécessite d'équiper la moitié de la France en panneaux solaire chinois, ou d'éoliennes bruyantes tout aussi chinoises qui tous ne produisent que s'il fait un beau soleil ou s'il y a un bon vent ! Alors allons y, rouvrons les centrales à charbon et à fuel qui sont peu polluante comme tout le monde le sait . Ah j'allais oublier votre arme fatale: la DECROISSANCE ! vive les lampes à l'huile, le poêle à bois, le vélo, la cueillette, la marche à pied, la veillée, le dé-progrès quoi..... » (eagle4, 20M).*

Nous avons déjà vu la lecture normalienne de cet argument. Il est également susceptible d'une lecture managériale dans la mesure où il consiste dévaloriser tout ce qui est vu comme relevant du passé. C'est encore une fois-là une occurrence de la valeur sous-jacente *progrès+*, assimilation de principe du moderne au progrès et donc au positif. Ce topos est implicite dans l'argument de la bougie (le confort moderne et d'évidence mieux que l'ancien) et explicite dans le commentaire précédent (« le dé-progrès ») ou le suivant : « *Ce n'est pas*

très palpitant ce que l'on veut nous vendre comme futur : le même qu'il y a 50 ans !... » (ABC, 20M).

Nous venons donc de voir que coût, risque et efficacité étaient les trois grands critères d'évaluation du nucléaire – et sans doute, plus loin, du monde – dans le MA managérial. Leur conception est par ailleurs très informative : l'argent est une valeur générique, le risque est inhérent à la vie, et l'efficacité présente un statut ambivalent, entre évidence et croyance.

Au-delà de ces éléments ontologiques et axiologiques, les trois points que nous venons d'étudier nous invitent à tirer des observations d'une autre nature quant à la constitution du MA managérial.

6.5. Comparatisme, pensée calculatoire et sectorialisation des problèmes

L'analyse des exemples de commentaires donnés ci-dessus fait apparaître trois grandes caractéristiques du mode de raisonnement managérial : un mode de prise de décision comparatiste, une forte tendance à la pensée calculatoire, et un tropisme pour la sectorialisation des problèmes.

Le comparatisme est clair dans ce que nous venons de voir : nous avons un objectif (produire de l'électricité), parmi les solutions qui s'offrent à nous (nucléaire, renouvelable, fossile), quelles sont les plus « efficaces » ? Cette façon de poser le problème est, encore une fois, un corolaire de l'immanentisme. Puisqu'on ne prend de décision que quant à un but, une chose n'a de valeur que par rapport à sa concurrence. La rationalité de cette approche s'oppose ainsi aux rapports que peuvent entretenir militant, mystique ou décroissant au nucléaire. Ces trois-là ne *comparent* pas à proprement parler le nucléaire à d'autres *solutions* : le militant s'y oppose par haine viscérale, le mystique par peur du blasphème et le décroissant parce que cela ne lui paraît, en soi, pas raisonnable.

La pensée calculatoire rentre dans un même schéma. Nous avons déjà vu en quoi elle s'opposait à une approche décroissante. Nous avons également vu ci-dessus sa capacité à s'adapter à un grand nombre de domaines : elle peut mesurer un prix, un risque, ou une efficacité. Généralisée, elle peut intégrer des éléments éloignés. Au prix d'une réduction au chiffre, elle permet d'uniformiser les variables. Il sera ainsi possible de calculer le coût des morts et de la pollution : *« Même accidents inclus, la mortalité induite est moins élevée pour le nucléaire que pour le charbon/pétrole. Je pense également que le coût occasionné par les salissures et la corrosion issus des centrales charbon est supérieur aux coûts occasionnés par*

les différents accidents » (invité73, FUT), ou encore des besoins en énergie par rapport au niveau de vie : « *Aujourd'hui près de la moitié de l'humanité n'a pas le minimum énergétique pour un indice de développement humain correct (environ 65 GJ/hab/an).* » (skept, FUT).

Ce commentaire est représentatif d'une pensée calculatoire où le niveau de vie, transformé en « indice » peut entrer sans problème dans un raisonnement mathématique.

En fait, dans une approche managériale, tout est calculable et calculer est la manière la plus rationnelle de prendre des décisions dans le monde : « Tel est peut-être le cœur même de l'esprit d'ingénieur : mesurer à tout prix, quelles qu'en soient les difficultés, quels qu'en soient aussi les risques et les limites [...]. L'obsession de la mesure n'exprime donc pas la conviction de la pureté du monde qui s'incarnerait dans le chiffre. L'ingénieur connaît parfaitement l'imprécision, l'impureté, voire parfois même la fausseté de sa mesure. Mais, pour lui, « mieux vaut une mesure médiocre que pas de mesure du tout ». Car la mesure est la condition de la décision. Et tel est l'enjeu de son art. » (Vatin, 2008). Dans notre corpus cependant, le managérial n'est pas aussi humble, et se contente de poser la supériorité du calcul sans en évoquer les travers.

Enfin, la troisième grande caractéristique de la logique managériale que nous pouvons tirer des observations précédentes est la tendance à la sectorialisation des problèmes. Les trois grands arguments pronucléaires que nous avons vus (coût, risque, efficacité) apparaissent ainsi très majoritairement seuls dans nos commentaires. Les internautes assèment généralement soit l'un soit l'autre pour prouver la supériorité nucléaire. Mais même lorsque les trois sont pris en compte simultanément, il se trouve toujours une pensée globalisante pour voir là un odieux réductionnisme : que fait-on de la proximité avec la bombe atomique, de la nécessité d'un état liberticide pour la protection des centrales, du sentiment de peur des populations, de la gabegie électrique, de la sous-traitance aux « nomades du nucléaire », etc. Nous l'avons vu, une pensée globalisante comme la pensée décroissante voudrait pouvoir penser toute les variables en même temps (sans les uniformiser sous un chiffre) tandis que le managérial isole les différents domaines pour pouvoir mieux les traiter.

Ainsi avons-nous là trois grands principes de l'appréhension du monde managériale : les problèmes se divisent en sous-problèmes, la mathématique permet de calculer les *optima* décisionnels et seule la comparaison entre les solutions concrètement existantes est pertinente.

Ce triptyque prend part d'une ambition générale : celle de la maîtrise du monde.

6.6. Un monde sans frottements ou le mythe de la maîtrise

Le goût managérial pour le calcul semble ainsi participer d'une volonté de maîtrise totale du monde. En transformant des variables qualitatives en variables quantitatives, il devient possible d'obtenir un équivalent général – le chiffre – qui met sur un même plan toutes les dimensions du monde. Dès lors, faire appel à la mathématique qui possède son propre système de vérité permet de réaliser des calculs valides hors du tumulte du monde phénoménal. Mettre le monde en équation pour réaliser les choix optimaux, voilà le rêve du managérial. Par la réduction au chiffre, l'individu se crée un monde à sa mesure et peut en être le maître. Tant pis s'il faut pour cela qu'il évacue ou nie les contingences et la complexité des faits culturels proprement humains : pour reprendre les mots de Kant, les mathématiques sont l'orgueil de la raison humaine.

En effet, outre le fait qu'il n'est pas aisé de rendre commensurables des kW/h, des émotions humaines¹⁹⁷, la survie d'espèces animales, de la monnaie et des scoubidous, cette approche considère comme négligeable la question des *frottements*. Nous l'avons évoquée plus tôt, il s'agit là de la différence entre une science mathématique idéale et une science physique appliquée. L'idée générale est que si l'on souhaite connaître la puissance nécessaire à une voiture pour aller d'un point A à un point B, le calcul a priori et la mesure effective ne seront jamais parfaitement identiques. La modélisation, aussi précise et complexe soit-elle, est obligée de négliger une partie de l'énergie perdue en frottements (frottements des pneus sur la route, des pièces mécaniques entre elles, des liquides dans les tuyauteries, etc.)¹⁹⁸. Or, bien que la vie pratique soit pleine de frottements et que les mondes d'humains et de cultures s'éloignent fort des idéalités mathématiques, la pensée managériale élimine les contingences de son horizon pour en assurer la maîtrise. Son graal est ainsi de réduire au maximum le « facteur humain ».

Cette idée se retrouve de manière assez lumineuse dans le topos **bien construit**. Face aux accidents de Tchernobyl ou de Fukushima, les internautes pronucléaires peinent à affirmer que le nucléaire est sûr. C'est alors le nucléaire « bien construit » qui le devient : « *On pourra tirer des conclusions sur ces accidents, mais si les réacteurs résistent à un séisme (presque le plus sévère de tous les temps "mesurables"), suivi d'un tsunami, le débat sera clos : le*

¹⁹⁷ Ce que proposent des indicateurs économiques comme le BNB, le Bonheur National Brut.

¹⁹⁸ Il est également possible qu'elle doive négliger des dimensions probabilistes puisqu'à certains niveaux de grain, les fonctionnements physiques quittent le champ de validité de la mécanique Newtonienne, mais ces considérations dépassent ici nos compétences.

nucléaire bien construit est sûr. » (Behel, LM), ou « *le probleme des centrales installées dans des zones a risques est qu'il est obligatoire que les peripheriques pompes tuyauteries alimentations etc continuent a fonctionner dans les pires conditions. ce n est donsc pas le nucleaire par lui meme qui est mauvais mais plutot la conception des peripheriques:c est un travail d ingénieur de genie civil et non de physicien.au total soit on fait ce travail correctement soit on le fait mal et les ennuis arrivent.* » (boyboy, EXP).

La certitude de la maîtrise « sauf exception » est saillante dans ces commentaires. On retrouve des variations du topos “bien construit” dans trois autres topoï susceptibles d’une lecture managériale : *exceptionnel*, *soviet* et *privé*.

exceptionnel pose que le séisme et le tsunami étaient d’une force imprévisible. Or ce qui est imprévisible est non maîtrisable, donc négligeable (ou plutôt négligé). À tout le moins, cela ne remet pas en cause les conceptions actuelles : « *Le mot accident convient-il pour qualifier la situation ? Contrairement aux accidents de Tchernobyl et de Three Miles Island, les causes ne sont ni un défaut de conception ni une suite d'erreurs humaines. L'origine est ici une catastrophe naturelle hors norme qui a entraîné la défaillance de la centrale japonaise.* » (coincoin, LP)

soviet, majoritairement invoqué à propos de Tchernobyl dédouane également la conception technique de la catastrophe. L’accident n’a rien à voir avec le nucléaire, c’est une erreur humaine, facilitée par un système politique inadapté : « *les causes sont différentes de Tchernobyl (ici on a un tremblement de terre comme cause, pas les Soviétiques)* » (Blabla, LP). Considérer que le fait que la catastrophe soit due à une erreur humaine ne remet pas en cause le système est caractéristique de cette propension à négliger les frottements. Certes, sans humains le problème n’aurait sans doute pas eu lieu, mais tous comme les frottements, les humains sont partout !

privé peut également avoir une lecture managériale. Nous avons vu qu’il était utilisé comme argument militant : le nucléaire n’est pas viable car la logique de profit des intérêts privés qui le gouvernement est incompatible avec la nécessité de sureté. Il rentre cependant tout à fait dans une vision du monde managériale quand il consiste à dire que le problème nucléaire ne lui est pas intrinsèque mais, encore une fois, qu’il réside dans sa mauvaise utilisation faite par des humains : « *Tout ça pour dire que je pense que l'énergie nucléaire c'est bien (si si) mais l'industrie nucléaire c'est moche, irresponsable et dangereux. A mon avis, ce genre de*

technologie ne devrait pas être privatisé et soumis à la loi du profit, du rendement maximal et de la rentabilité. » (Skydancer, FUT).

Ainsi donc, pour le managérial, la technique est sûre. La Raison a permis à l'humain de se construire un monde maîtrisable et maîtrisé. Seules quelques contingences, quelques imprévisibilités viennent parfois bousculer le modèle sans pour autant le remettre en cause : ces accroc, au premier rang desquels les accroc humains, sont négligeables : « Depuis le XVII^{ème} siècle, la rationalisation pratique du monde n'a cessé de s'appuyer aussi sur la figure d'un cosmos rationnel auquel s'identifie le Dieu horloger des Lumières. En rationalisant les pratiques techniques comme sociales, ingénieurs et économistes cherchent donc toujours à se rapprocher d'un idéal qui serait en quelque sorte déjà là, dans un horizon philosophique que, mieux que quiconque, Leibniz, qui était le philosophe de chevet de Cournot, a éclairé. » (Vatin, 2008)¹⁹⁹.

On notera que ce rêve de maîtrise est encore un point commun avec le décroissant. Décroissant et managérial veulent tous deux posséder leur puissance. Mais le premier pense la trouver dans une vie à échelle humaine tandis que le second la voit dans la rationalisation du monde dans son ensemble. Sobre puissance contre toute-puissance, en somme.

6.7. Excursus sur une ambiguïté managériale

Nous avons noté à plusieurs reprises une ambiguïté dans le MA managérial : à la fois immanentiste et pragmatique, fustigeant la morale pour sa dimension subjective et à la fois proprement idéaliste dans son allégeance à une Raison transcendante, à un Progrès, à une utilité et à une efficacité sans valences téléologiques explicites.

Ainsi, la logique managériale s'annonce elle-même comme rationnelle, rigoureuse et surtout comme ne souscrivant pas à quelque morale fantaisiste mais poursuivant la seule *utilité* : le monde est obvie, il y existe des objectifs objectifs, et il n'y a qu'à optimiser ses actions en sorte de les atteindre au mieux. C'est ainsi que l'utilité peut devenir le mot de passe universel de cette rationalité : l'utilité ne se justifie pas, elle est évidente.

¹⁹⁹ Pour ne pas paraître trahir la pensée de l'auteur, précisons qu'il présente ce passage comme une idée reçue sur la « pensée d'ingénieur ». Le but de son article étant de montrer que celle-ci possède un rapport avec le « pratique » beaucoup plus développé que ce que sa critique en sciences humaines et sociales veut bien laisser accroire. Il précise néanmoins également que certaines approches mathématiques restent attachées à la pure idéalité, entre autre en économie néoclassique.

Il est intéressant de remarquer que si le MA managérial se revendique pragmatique et anaxiologique, ses adversaires eux-mêmes lui attribuent ces caractéristiques. Les conclusions d'André Comte-Sponville (2004) sur l'a-moralité du capitalisme sont ainsi largement partagées par de nombreux philosophes et économistes : « ce n'est pas la morale qui détermine les prix ; c'est la loi de l'offre et de la demande. Ce n'est pas la vertu qui crée de la valeur ; c'est le travail. Ce n'est pas le devoir qui régit l'économie ; c'est le marché. Le capitalisme, c'est le moins qu'on puisse dire, ne fait pas exception. À [la question] « le capitalisme est-il moral ? », [la] réponse est non : Non. Mais il faut bien sûr la préciser : le capitalisme n'est pas moral ; il n'est pas non plus immoral ; il est – mais alors totalement, radicalement, définitivement - *amoral* » (Comte-Sponville, 2004:79, il souligne)²⁰⁰. Nous avons vu que c'est aussi là une idée largement répandue dans notre corpus : là où la topique managériale exclut la « morale » (*on va pas parler morale*), la topique décroissante trouve le calcul et la rationalité économique « froids » et « immoraux ».

Nous souhaiterions pourtant, avec d'autres, et John Dewey en tête, aller à l'encontre de cette analyse. En effet, nous défendons ici deux idées. D'une part, la notion d'utilité elle-même repose sur un ensemble de réductions qui ne sont rien d'autre que des constructions sociales. D'autre part, la célèbre distinction weberienne entre rationalité « en finalité » et rationalité « en valeurs » ne peut s'appliquer pour séparer la pensée managériale d'une autre pensée qui serait plus « éthique ».

Nous pensons que cette clarification est importante car la conception d'une pensée managériale anaxiologique est source de nombreux clivages dans l'espace public.

6.7.1. L'utile et l'agréable

Commençons par discuter la naturalité de l'utilité. Comme nous l'avons remarqué, il ne peut exister d'utilité en soi : quelque chose n'est jamais utile qu'en fonction d'un objectif. Or, la philosophie utilitariste a, par un ensemble de réductions théoriques, réussi le tour de force de

²⁰⁰ Résumons la pensée de l'auteur. Dans un premier temps, il pose comme axiome que l'ordre technoscientifique est radicalement distinct de l'ordre moral : $e=mc^2$ n'est ni moral ni amoral, quand bien-même la formule mènerait à la bombe atomique. Ce premier point est déjà discutable en cela qu'il tend à amalgamer science et technique. Si l'on peut considérer que le monde, ses objets et ses lois, existent hors perspectives humaines, les techniques ne vont jamais sans elles. La question de savoir si une mitrailleuse est « en elle-même » morale, immorale, ou amorale se pose réellement. Dans un second temps André Comte-Sponville range l'économie dans l'ordre des sciences et des techniques. Ce deuxième mouvement nous apparaît plus contestable encore que le premier. Le jeu économique est irréductiblement humain et lui prêter des lois immuables et données de l'extérieur, notamment à travers l'hardie hypothèse anthropologique de *l'homo economicus* – nous semble pour le moins cavalier.

donner à l'utilité une valeur descriptive absolue : n'est plus utile ce qui sert à *quelque chose* mais ce qui est *désiré par quelqu'un*.

Julien Milanesi (2010), en revenant aux textes fondateurs de l'utilitarisme de Jeremy Bentham puis de William Stanley Jevons, montre ainsi de manière éclairante comment la définition de l'utilité s'est construite à travers le temps. Celle-ci prend sa source dans la philosophie politique et morale de Bentham qui entend rechercher les solutions qui maximisent les plaisirs et minimisent les peines pour les individus²⁰¹. Outre les diverses questions que peut faire émerger d'emblée cette proposition, elle conduit à poser qu'est utile ce qui « maximise le plaisir du plus grand nombre ». Nous avons déjà là une réduction vertigineuse et un choix idéologique des plus flagrants (pourquoi maximiser le plaisir du plus grand nombre ? Le terme « utilité » est-il le plus à même de recouvrir la question du « plaisir » ? Les peines sont-elles inutiles ?).

Plus tardivement, Jevons reprend cette position pour la radicaliser : « Tout ce qui peut produire du plaisir ou prévenir les peines doit posséder de l'utilité. J.-B. Say a correctement et synthétiquement défini l'utilité comme "la faculté qu'ont les choses de pouvoir servir à l'homme, de quelque manière que ce soit" [en français dans le texte]. La nourriture qui prévient les affres de la famine, les vêtements qui repoussent le froid de l'hiver, possèdent incontestablement de l'utilité ; mais nous devons nous garder de restreindre la référence du mot par quelques considérations morales que ce soit. Tout ce qu'un individu désire et cherche à obtenir en travaillant doit être considéré comme possédant pour lui une certaine utilité. Pour la Science de l'Economie, nous ne traitons pas les hommes comme ils devraient être mais comme ils sont. » (Jevons, 1871, cité par Milanesi, 2010, nous traduisons²⁰²)

Cette citation exprime ainsi de manière limpide l'idée – certes déjà présente implicitement dans les propos Benthamien – que n'est utile que ce que les individus désirent. L'utilité devient ainsi un concept descriptif : si je mets un bien sur le marché et que celui-ci s'achète, il sera déclaré de fait *utile*. On retrouve également on ne peut mieux explicité le topos* on va pas parler morale* caractéristique du MA managérial.

²⁰¹ Il y a déjà là un problème philosophique certain puisque sauf à souscrire à la fable de Mandeville selon laquelle les vices privés feraient les vertus publiques comme y invite la « main invisible » d'Adam Smith, bien individuel et bien collectif ne se considèrent pas sous le même regard.

²⁰² Version originale : « Whatever can produce pleasure or prevent pain may possess utility. J.-B. Say has correctly and briefly defined utility as "la faculté qu'ont les choses de pouvoir servir à l'homme, de quelque manière que ce soit." The food which prevents the pangs of hunger, the clothes which fend off the cold of winter, possess incontestable utility ; but we must beware of restricting the meaning of the word by any moral considerations. Anything which an individual is found to desire and to labour for must be assumed to possess for him utility. In the science of Economics we treat men not as they ought to be, but as they are. »

Il ne faut donc jamais oublier que ce sont bien des *choix* de valeurs qui constituent le fondement de l'utilitarisme : les intérêts individuels locaux sont considérés comme juges de toute chose. Dans le cadre des controverses écologiques, ce qui semble désiré par le grand nombre (l'électricité abondante et peu chère, des pesticides puissants, les fraises en hiver...) est de fait valable. Outre le fait que l'on voit se dessiner derrière cette idée les contours d'un autre mythe utilitariste (« la demande crée l'offre », alors que l'on a *a minima* affaire à des effets réciproques), elle est irréductiblement un choix idéologique. L'allégeance à une prétendue naturalité du marché n'est jamais qu'aliénation à une construction sociale.

Par ailleurs, on trouve là la paradoxale revendication d'a-moralité : tout ce que quelqu'un désire *doit être considéré comme* utile et *l'on doit se garder* de toute considération morale. Dans la modalité déontique même réside un choix – et donc une morale – princeps : la décision même de « ne pas parler morale » est un choix moral. Il y a donc là pour nous une erreur conceptuelle fondamentale.

En effet, et ceci nous amène à la question de la distinction entre rationalité « en finalité » et « en valeur » : il y aurait une distinction pertinente entre recherche de l'intérêt et recherche de la conformité à une morale.

6.7.2. *Des moyens et des fins*

C'est sans doute Max Weber qui a le plus popularisé cette distinction. En fait, le sociologue distingue quatre grands types d'action (Weber, 1995) : les actions traditionnelles, peu réflexives et basées sur l'habitude, les actions émotionnelles suscitées par les affects, les actions rationnelles en valeur déterminées par des axiologies reconnues, et les actions rationnelles en finalité qui consistent à allouer les moyens optimaux en fonction d'un objectif. Or, conformément à son épistémologie revendiquée, ce ne sont là que des idéaux-types, c'est-à-dire des catégories descriptives qui, d'une part, n'ont aucune vocation à exister dans le monde empirique, et d'autre part ne sont que des filtres qui permettent de figer la complexité dynamique du monde d'une certaine manière. Il découle de ce fonctionnement qu'un même phénomène peut dans certains cas être décrit au prisme de chacune des catégories : une même action peut être considérée comme traditionnelle, émotionnelle, rationnelle en finalité et rationnelle en valeur selon comment on la représente. « En somme, plutôt qu'à une classification proprement dite, nous avons affaire à une typologie dans laquelle le critère est le trait dominant et non la différence spécifique » (Isambert, 1996:27). Prenons un exemple simple.

Généralement, utilitarisme et éthique sont respectivement attribués à la pensée managériale et à la pensée « humaniste ». Or le managérial et l'humaniste peuvent être analysés comme ayant tous deux des valeurs et mettant tous deux en place un calcul coût/bénéfice – sinon rationnel, au moins raisonnable – pour les atteindre :

- si, en tant que managérial, je décide de vendre mon pain plus cher parce qu'il y a de la demande tout en sachant que mon voisin pauvre ne pourra plus se nourrir, je maximise certes ma fonction d'utilité, mais si et seulement si on considère que cette « utilité » recouvre uniquement l'enrichissement économique et individuel (qui sont bien deux valeurs). J'ai donc une éthique : je pense que s'enrichir, c'est bien (et éventuellement je souscris à la fable de Mandeville en me disant que cela apportera un bien collectif, mon humanisme est sauf !)
- si, en tant qu'humaniste, je décide de ne pas augmenter le prix de mon pain sachant que je vais y perdre de l'argent pour être en congruence avec mes valeurs (charité, justice, égalitarisme...) je fais certes allégeance à une éthique, mais cela passe tout de même par un calcul utilitariste coût/bénéfice : la perte d'argent est moins déplaisante que le fait de ne pas respecter mes valeurs.

Ainsi, prendre « pensée éthique » et « pensée utilitariste » comme mutuellement exclusives apparaît erroné et laisse penser deux choses symétriques : la première est que la pensée utilitariste n'a pas de valeurs ou pas d'éthique et la seconde que la pensée éthique n'est pas rationnelle ou pas objective. Or, ces deux affirmations sont fausses. Utilitarisme et éthique ne sont pas opposables car ce sont deux mécanismes de statut différent. Il ne peut y avoir de calcul utilitariste sans éthique, c'est-à-dire sans objet de valeur recherché. Si l'optimisation est le but de l'utilitarisme, on n'optimise que quelque chose que l'on désire. Et vice-versa une éthique qui ne serait pas mise en pratique n'a aucun sens : quelles que soient nos valeurs, nous faisons en sorte qu'elles soient au mieux respectées, quitte à faire des sacrifices – et donc des calculs.

John Dewey ne dit pas le contraire lorsqu'il entend effacer la conception de « fin-en-soi » par un « continuum de la fin et des moyens » (Dewey, 2011:129) en effet : « des choses ne peuvent être anticipées ou prévues comme fins ou résultats qu'en référence aux conditions qui les font advenir. [...] Ce point paraît si évident qu'au lieu de l'argumenter directement, il s'avère plus fécond de se demander comment a pu s'imposer la croyance de l'existence de

choses telles que des fins ayant une valeur indépendamment de la valuation des moyens par lesquels on les atteint. » (*Ibid.*:121-122)

Ainsi rejoignons-nous le philosophe américain dans la mise à distance des quatre grandes catégories d'action weberiennes : « Si Dewey écarte les deux principales figures de la valeur, qu'elles la renvoient à l'arbitraire d'une impulsion ou à l'absolu d'une "fin en soi", à l'émotion ou à la routine (tradition, convention ou coutume), c'est que l'émergence de valeurs a partie liée avec l'activité intelligente – et la valuation n'est pas l'enregistrement de valeurs existantes. » (Bidet, 2008)

Ces remarques sur la question de l'utilité et de la distinction entre rationalité axiologique et instrumentale nous amènent donc à conclure que la conception répandue, académiquement comme civilement, d'une pensée managériale dépourvue de morale ou d'éthique est inadéquate. Plus problématiquement encore, elle tend à provoquer des dialogues de sourds là où la communicabilité serait possible.

6.7.3. Les néolibéraux ont-ils cru à leurs mythes ?

Aussi, faire un procès en a-moralité à celle-ci est se tromper de cible. Ce n'est pas tant le fait de mettre en place des calculs instrumentaux qui est caractéristique de la pensée managériale, puisque tout le monde calcule, mais bien le fait de calculer avec des valeurs managérielles.

Dire ou penser le contraire revient en fait à croire l'idéologie sur parole et ceci, évidemment, pour son plus grand bonheur car c'est lui reconnaître qu'elle seule est « rationnelle », « objective » voire « scientifique », autant d'attributs largement valorisés dans les débats publics : « l'esprit d'ingénieur a souvent été critiqué par les sciences sociales, surtout quand il a été appliqué au-delà du domaine strictement technique pour traiter de questions économiques et sociales. On parle alors de "technocratie" pour dénoncer le pouvoir de calculs aveugles peu soucieux des valeurs humaines. [Or,] contrairement à cette vulgate, [...] le calcul d'ingénieur ne s'oppose pas, par nature, au sens, à la valeur. Si parfois, souvent peut-être même, le calcul masque le sens, c'est qu'on ne prend pas la peine d'examiner avec soin les conditions de sa construction, autrement dit les valeurs qui le sous-tendent. Paradoxalement, de ce fait, les critiques de la pensée calculatoire qui en dénoncent l'"inhumanité" renforcent ses thuriféraires qui en sacralisent l'"objectivité" » (Vatin, 2008).

En présentant l'idée d'« utilité » comme évidente, avec le concours malheureux de ses critiques maladroits, la pensée managériale naturalise ses valeurs et impose son cadre de

pensée. L'« utilité » du nucléaire serait évidente, elle serait immédiatement visible à tout être sensé. Or, rien n'est plus subjectif que l'« utilité ». Quelle est l'utilité de l'utilité ? N'est utile que ce qui satisfait un besoin ou un désir, que celui-ci soit noble ou vil. Bien avant l'inévitable calcul coût/bénéfice qui permettra de l'atteindre, c'est la définition de ce besoin ou de ce désir qui doit être en jeu dès que l'on parle d'utilité. De l'autre côté, le critique qui sous-couvert d'humanisme taxe la pensée managériale d'a-moralité ou d'immoralité commet une erreur de parallaxe : il voit l'absence d'éthique là où il y a en fait une *autre* éthique que la sienne.

Car nous l'avons vu, la pensée managériale a bien des valeurs : elle considère, en vrac, que le « progrès », l'« accumulation de richesse », l'« argent », la « réussite personnelle », le « mérite individuel », la « productivité », le « travail », le « technologique », le « grand », le « rapide », le « global », etc., sont des choses désirables. Et ces valeurs s'opposent en tous points aux valeurs humanistes, et plus encore aux valeurs écologistes et décroissantes pour qui sont désirables avant tout la « sobriété heureuse », la « richesse nécessaire », le « bonheur », l'« épanouissement personnel et collectif », la « production nécessaire », l'« oisiveté », le « loisir », « travail pour la subsistance », le « petit », le « à taille humaine », le « naturel », le « lent », le « local »...

Pour renouveler les discussions publiques sur le sujet et n'ainsi pas s'en tenir à des revendications de rationalité contre des accusations d'immoralité, il est donc à notre sens important d'exhumer ce conflit, qui est bien un conflit de valeur entre les deux modes d'appréhension. Autrement dit, il nous semble important pour le bon déroulement de l'argumentation politique de traiter toutes les positions pour ce qu'elles sont *in fine*, c'est à dire des idéologies.

6.8. Tableau synoptique et synthèse

Le tableau 11 synthétise le MA managérial.

Tableau 11. Tableau synoptique du MA managérial

Ontologie	Le risque 0 n'existe pas, l'utilité, l'efficacité, le Progrès, l'objectivité
Déontologie	Optimiser, progresser, accumuler
Axiologie +	Le grand, le rapide, le progrès, le centralisé, l'efficace, l'argent, le global, le technologique, l'enrichissement, le travail, le productif, l'expertise, la maîtrise
Axiologie -	Les valeurs décroissantes, la morale, le subjectif, le non maîtrisable, l'aléatoire, le contingent
Mode de raisonnement	sectoriel, comparatiste, calculatoire, immanentiste

Synthèse : Dans le MA managérial, l'objectivité existe. Ainsi, il existe une utilité, une efficacité ou encore un progrès objectifs. Autre certitude : le risque 0, lui, n'existe pas et la vie est un grand calcul coût/bénéfice. Ces certitudes originelles appellent à mettre en œuvre des stratégies d'optimisation pour avancer dans le sens d'un Progrès vu comme un bien en soi. Ce Progrès s'assimilant souvent au nouveau (ou au simplement neuf), le MA managérial n'est pas exempt d'une forme de technophilie. Autre déontologie managériale : l'accumulation. Celle-ci est parfois une fin en soi quand elle est synonyme de progression et parfois un moyen de l'atteindre. Dans cette logique, le productif, le travail, l'argent, sont vus comme des valeurs positives. Plus encore, tout ce qui peut apparaître comme *mieux* gagne l'estime managériale : plus grand, plus loin, plus vite, plus fort sont ainsi des leitmotivs managériaux. La vision du monde managériale est ainsi un grand projet de maîtrise visant à atteindre des objectifs. De fait, la meilleure manière de se mouvoir dans le monde est d'adopter une attitude rationnelle. Calculer, segmenter, comparer sont ainsi les grandes opérations qui assurent des choix optimaux. Cette maîtrise technique qui passe souvent par une uniformisation par le chiffre peut s'appliquer à la plupart des domaines. Aussi, si la morale, trop subjective, tend à être exclue de cette logique fondamentalement immanentiste, le reste du monde est à portée d'expertise.

7. Le mode d'appréhension scientifique

La description du mode d'appréhension scientifique sera relativement courte car il est le MA le moins robuste de notre corpus. Nous entendons par là qu'il est à la fois peu représenté (ses topoï caractéristiques sont peu fréquents), peu compact (ses topoï apparaissent de manière disséminée), et parfois équivoque (il partage de nombreux topoï avec d'autres MA, notamment normalien et managérial). On remarque également que notre analyse distributionnelle ne lui fait pas de place autonome mais le laisse apparaître seulement en creux du cluster que nous avons identifié comme normalien (cf. annexe USB3).

Pour autant, nous pensons justifié de lui offrir une place à part entière dans notre analyse. En effet, bien qu'il puisse parfois se confondre, pour des raisons que nous allons développer, avec les MA normalien et managérial, le caractère « méta » qui le définit nous invite à l'en différencier nettement.

Le MA scientifique est donc un MA qui, contrairement aux autres, ne rentre pas dans un débat sur les choix politiques qui doivent découler de la catastrophe mais plutôt sur la bonne manière de se positionner par rapport à ceux-ci. Le scientifique ne porte pas un jugement axiologique sur le monde mais sur la manière dont ce monde doit être regardé. Il repose ainsi sur un ensemble de topoï « méta » qui ont trait au bon usage intellectuel. S'il propose une parole technique et ne nie pas avoir quelques certitudes, il ne cherche néanmoins pas à imposer son discours comme celui de la Vérité. Plutôt descriptif, parfois vulgarisateur, il s'intéresse de manière détachée aux causes et aux conditions de la catastrophe. Bien qu'il sermonne les porteurs de raisonnements qu'il juge fallacieux ou trop passionnés, il n'est pas pour autant un thuriféraire de l'énergie atomique.

7.1. Un MA « méta »

Les topoï caractéristiques du MA scientifique rappellent les « bonnes » manières de prendre position par rapport à un événement. Ils relèvent pour beaucoup des grands classiques méthodologiques des sciences au sens large.

Le premier est la nécessaire prise de recul par rapport à son objet. Le topos *wait and see* (*WnS*) demande d'analyser la catastrophe hors du tumulte de son déroulement : « Attendons quelques semaines pour débattre et décider, mais en tirant toutes les leçons de ce qui sera arrivé. Et avec l'honnêteté d'envisager toutes les hypothèses : inondations, terrorisme,

sabotage, évacuations d'urgence » (MA, LM).

L'idée sous-tendue étant bien sûr que les émotions altèrent la réflexion (*émotions-*): « *Bien d'accord avec vous : on devrait être assez matures pour réfléchir la tête froide* » (ismenes, LM) ou « *Dans cette logique, on alimente la peur, et on raisonne bêtement* » (Yap, IR).

On notera à ce propos que le MA scientifique est empreint d'un rationalisme très cartésien. La volonté de dépassionner les débats repose sur l'opposition classique entre passions et raison (ou ethos/pathos vs logos). Si les expressions publiques après Fukushima se perdent en effet parfois dans une éristique peu productive, il ne faut pas pour autant oublier que l'idée d'évincer les émotions de l'argumentation et des raisonnements résiste mal à l'analyse des sciences humaines comme des neurosciences. L'intérêt mais également la nécessité des émotions dans l'argumentation semblent acquis pour tout un pan des SIC et de l'analyse du discours comme en témoignent les nombreux numéros thématiques de revue (*Mots, les langages du politique* n°75, 2004 ; *Semen* n°35, 2013, ou encore *Le discours et la langue*, tome 4.1, 2013) ou encore les ouvrages majeurs sur le sujet (Walton, 1992 ; Rinn, 2008 ; Plantin, 2011). D'un point de vue biologique, les neurosciences étudient depuis longtemps l'intrication fine des circuits émotionnels et de ceux de la pensée logique, du calcul ou de la décision (cf. par exemple les travaux de la revue *Emotion et Cognition*). L'ouvrage *L'erreur de Descartes*, d'Antonio Damasio (1995) fait sur ce point figure de classique de la position syncrétique.

Le topos *on ne sait rien*, proche de *WnS* pointe du doigt le fait que les informations dont disposent les observateurs sont pour l'instant parcellaires. L'événement est en cours et certaines informations sont inaccessibles à la presse, soit pour des raisons de sécurité, soit pour des raisons simplement techniques. Dans ces conditions, tirer des conclusions de quelque ordre que ce soit apparaît prématuré : « *L'absence de fuite ne serait pas si sûre à en croire cet article, et du reste, il y a des variations énormes entre les quelques centaines de morts annoncés -quelques dizaines il y a peu encore- et des chiffres qui circulent faisant état de 85 000 voir 110 000 disparus. Prudence donc.* » (OF, RUE).

Autre topos typique du MA et qui ne surprendra pas les habitués des procédures scientifiques : la *lecture* nécessaire évoquant la pratique bibliographique. « *Si vous envisagez la question en confrontant toutes les sources d'information, vous en trouverez de nombreuses, diverses, parfois contradictoire, et vous pourrez vous forger votre opinion. [...] pensez à rechercher les informations partout (ASN, IRSN, Anti nucléaire, Ecologiste, AIEA, Presse, Scientifiques*

divers etc etc...) » (jl, LM). On remarque ici l'œcuménisme scientifique qui invite à étudier les propos des deux bords. Dans un esprit similaire, le manque de références peut servir à décrédibiliser certaines informations : « *Aucun historien ou scientifique pour réagir à ces inepties ? [...] Aucun lien vers des sources pour confirmer les propos. [...] Des sources !!!* » (ghad, LM).

Ce topos est un dérivé du plus large *comprendre* qui souligne l'importance des connaissances sur un sujet pour pouvoir en débattre : « *On pourrait en faire un [référendum], mais hors contexte de crise, après avoir eu en notre possession nombre d'avis d'experts indépendants français, et étrangers. Une politique énergétique, ce n'est pas du pilotage à vue.* » (erwan29, EXP) ou « *Ne pensez-vous pas que l'on devrait confier le suivi de ces affaires hautement scientifiques à des journalistes ayant la culture suffisante pour dégonfler immédiatement et clairement toutes ces confusions de langage ?* » (JCH, LM).

Dans une optique similaire, les propos qui apparaissent comme scientifiques sont largement valorisés dans le MA (*science+*) : « *vous vous complaisez dans votre ignorance qui vous rassure ...[...] libre à vous d'aller à l'encontre des recherches actuelles sur le domaine.* » (ljos, RUE).

On remarque ici que bien que les intentions soient nobles, le topos *comprendre* présente souvent le risque de se transformer en invitation à la confiscation du débat par les experts, comme c'est le cas dans les MA normalien et surtout managérial²⁰³.

7.2. Une position de surplomb

Lorsqu'il s'agit de s'exprimer sur les événements en eux-mêmes, le scientifique adopte une attitude principalement descriptive (*description*). Il tend à se placer dans une position de surplomb contemplative : il décrit ou cherche à comprendre avec précision les événements. Le séisme et le tsunami sont ainsi abordés d'un point de vue géologique, les opérations en cours à la centrale d'un point de vue physique ou chimique, et les risques liés à la radioactivité d'un point de vue biologique : « *Merci pour cette vidéo [sur le fonctionnement des tsunamis] ! Malgré cela, il est quand-même difficile de visualiser ce qui, en pleine mer, peut produire 2 masses d'eau de vitesses différentes. En fouillant un peu j'ai trouvé un blog (assez mal écrit)*

²⁰³ A ce propos, soulignons avec ironie que, dans les débats publics, beaucoup invitent à confier les débats techniques aux techniciens mais rares sont ceux qui proposent de s'en remettre aux sociologues sur les questions sociales ou aux philosophes politiques sur les questions politiques.

où il était dit que ces tourbillons étaient dus à une différence de niveau d'eau causé par les vagues du tsunami. Le niveau de la mer est alors plus bas que ce qu'il devrait être, donc l'eau chemine vers les endroits « déficitaires » en eau, par gravité. La force de Coriolis pourrait peut-être expliquer l'écoulement en tourbillon. A confirmer... » (claire_, RUE)

En découle l'emploi d'un vocabulaire technique important et surtout un détachement relativement froid qui ne manque pas de faire bondir les mystiques ou les militants pour qui c'est au contraire l'« humain » qui devrait être au centre de tout jugement. L'interaction suivante montre bien le décalage :

- « D'après les dernières informations transmises par les médias, ce sont les installations du circuit primaire (pressuriseur, générateur de vapeur) qui auraient explosé, explosion due à la concentration importante d'hydrogène de radiolyse. Directement en contact avec le combustible, le circuit primaire véhicule une concentration importante de césium, surtout s'il y a rupture des gaines renfermant le combustible, c'est certainement cela qui a conduit à la dispersion de cet élément dans l'atmosphère. Si ces paramètres se confirment, la cuve ne serait pas atteinte. » (Padiran, RUE)

- « et ça se mange, le césium, professeur ? » (numerosix, RUE).

Parallèlement, le scientifique peut apporter des informations supplémentaires (*info+*) ou corriger le discours journalistique (*correction*) : « Il y a eu une explosion samedi matin et une ce matin. Il s'agit d'explosions dues à l'hydrogène utilisé pour refroidir les réacteurs endommagés. "On n'utilise pas d'H2 pour refroidir un réacteur BWR ; on utilise de l'eau !!! L'H2 se forme suite à la décomposition du métal constituant les gaines de combustible. Un réacteur n'explose pas !!! La pression augmente, on relâche les gaz présent dans l'enceinte de confinement, dont l'H2, qui lui peut exploser lorsqu'on atteint les conditions ad'hoc. » (Phil, LM).

Par ces attitudes, le MA scientifique remplit le rôle du *producer*, ce membre actif que les plus enthousiastes analystes des possibilités du web 2.0 imaginaient être le pilier de l'information collaborative (Gillmor, 2004). Toutefois, et comme nous l'avons déjà signalé, ces pratiques sont très loin d'être majoritaires dans nos tableaux de commentaires et bien des titres de presse choisissent aujourd'hui de fermer purement et simplement leurs pages de discussions.

Enfin, les descriptions scientifiques peuvent relever d'une optique d'explication voire de vulgarisation : « @Jojolapin : ce n'est pas un champignon atomique que tu vois : une centrale nucléaire ne peut pas exploser comme une bombe atomique. Par contre, ce qui est à

l'intérieur peut se répandre dans l'atmosphère et polluer radioactivement (soit de la "grosse" radioactivité type Tchernobyl, parce que c'est le réacteur lui-même qui s'est pulvérisé, soit de la radioactivité plus faible type Japon).

Au Japon, c'est une explosion de vapeur et d'hydrogène, a priori (la vapeur devenue radioactive dans le réacteur et qui sert ensuite à faire tourner les turbines). Et en dehors de l'enceinte de confinement qui contient le coeur (l'uranium/le plutonium quoi).

@Yourte : certains font leur beurre (électoral, collecte pour leur assoc) en affolant les gens. De part et d'autre, aucun chiffre transmis par la presse n'est réellement précis. On parle de "1000x la normale." Quelle normale ? la valeur naturelle de la radioactivité à cet endroit ? (déjà, entre Paris et le Limousin, on doit avoir pas mal d'écart de "radioactivité naturelle") La dose admissible par jour, par mois, par an ? Les seuils limite fixés par les pouvoirs publics (souvent très inférieurs aux doses à risque, par principe de précaution) ?

L'excès en tout est un défaut. Bref, il y a un juste milieu entre le "tout nucléaire" et le "stoppons-tout de suite, on trouvera bien comment faire."» (cbleu, 20M)

Ce commentaire possède plusieurs traits typiquement scientifiques. On peut tout d'abord observer que le propos est scindé en deux parties adressées à des interlocuteurs différents : le commentateur vise ici à apporter des précisions et des explications à d'autres internautes, tout en restant prudent (« a priori »). Ensuite, malgré la probable maîtrise technique du locuteur (ses propos sont sérieux), le vocabulaire employé reste accessible et le ton est résolument didactique. Les reformulations entre parenthèses (« le plutonium quoi ») ou la modalisation autonymique de « grosse » montre la volonté de s'adapter à son interlocuteur. On retrouve par ailleurs dans la seconde partie du commentaire des topoï méta caractéristiques : l'affolement est dévalorisé et le caractère parcellaire, voire imprécis des informations est déploré. Enfin, la formule de clôture fait voir l'ouverture et le goût de la nuance scientifique.

7.3. Une expertise modeste et parfois inquiète

Ce goût de la nuance, ce ton qui n'est pas celui du sachant, ainsi que cette prudence quant aux conclusions à tirer des diverses observations font à notre sens la différence entre une description technique scientifique et une description technique managériale ou normalienne.

Si scientifique, managérial et normalien se rejoignent dans l'*anticatastrophisme*, ils diffèrent à la fois dans la manière de l'exprimer et dans les conclusions auxquelles ils mènent. Chez les

deux derniers, l'anticatastrophisme est agacé et vise immanquablement la réaffirmation autoritaire d'une évidence. Chez le scientifique, il relève plus de l'apaisement et ne masque absolument pas une position préétablie : il est une condition de la réflexion raisonnée sur les événements, qui n'exclut absolument pas une conclusion inquiétante.

Certes, l'écart peut être ténu mais mérite d'être souligné :

« Cher confrère, moi même ingénieur et pas écolo, je me demande comment vous pouvez être aussi catégorique au regard des informations parcellaires que nous avons. Au regard des informations de CNN et BBC et enfin de l'apparente violence de la déflagration montrée sur les chaines ils pourraient s'agir d'une explosion d'hydrogène donc, même si le cœur de l'explosion n'est pas sur le noyau, quand on sait la force du souffle de ce produit additionné aux éclats je ne peux qu'imaginer (extrapoler) les conséquences dévastatrices sur les bâtiments proches. Ce n'est pas pour le plaisir de vous contredire, mais je trouve vos apparentes certitudes, à minima, prématurées. Pour l'instant nous ne sommes que dans l'attente. Par contre les silences, les infos partielles et/ou les discours rassurants à la Tchernobyl me font l'effet inverse et me rendent toujours suspicieux. » (1direct, FIG)

Le scientifique en lui-même ne prend pas parti sur la controverse nucléaire : s'il manifeste un intérêt certain pour le côté technique de l'énergie atomique, il est souvent prompt à exprimer son inquiétude (*inquiet*) vis-à-vis de son utilisation : *« On peut très bien penser que le nucléaire est trop dangereux pour être exploité tout en s'offusquant des contre-vérités et de la technophobie ambiante qui fait dire tout et n'importe quoi, le tout en avançant des arguments complètement débiles et anti-scientifiques. » (julien, IR).*

7.4. Tableau synoptique et synthèse

Le tableau 12 synthétise le MA scientifique.

Tableau 12. Tableau synoptique du MA scientifique

Ontologie	Le bon et le mauvais raisonnement, la vérité
Déontologie	Prendre du recul, comprendre, décrire, expliquer
Axiologie +	Le bon raisonnement, la lecture, comprendre, la science
Axiologie -	L'émotivité, l'intuition
Mode de raisonnement	Rationaliste, critique, prudent

Synthèse : Le MA scientifique est un MA évanescent dans notre corpus. S'il se confond parfois avec d'autres ou, plus précisément, si sa topique est parfois récupérée par d'autres, il possède quelques traits qui le rendent saillant. Sa dimension méta-argumentative est primordiale : il est un univers où bon et mauvais raisonnement s'opposent. Le premier serait calme, renseigné, prudent, le second serait émotif, ignorant et catégorique. Le scientifique est ainsi une position de surplomb. Détaché du tumulte des événements, il les observe, les décrit et cherche à les comprendre. Bien que sa précision terminologique et son appétence pour la chose technique puissent le faire passer pour insensible à la crise nucléaire, il n'en est rien et le scientifique est à l'occasion inquiet voire apeuré. Cette prudence épistémique le différencie largement d'autres MA dont les effets de ton masquent toujours une orientation argumentative pré-établie.

8. Observateurs et non-commentants

Deux dernières catégories apparaissent dans notre schéma. Celles-ci ne sont pas des modes d'appréhension. La première relève une tendance remarquable à la simple description des événements et la seconde sert à rappeler que notre analyse ne prétend pas rendre compte de l'ensemble des modes d'appréhension possibles dans l'espace public francophone.

8.1. Observateurs

La catégorie des observateurs signale une tendance des internautes à poster des commentaires uniquement descriptifs. Nous avons certes noté que les topoï **description** et **info+** pouvaient être caractéristiques du MA scientifique : apporter des informations complémentaires et chercher à comprendre le déroulement des événements en les décrivant participant de ce positionnement de surplomb. Toutefois, il est de nombreux cas où ces séquences descriptives apparaissent avant tout comme le simple récit de la catastrophe en cours : *« 1015 mSv a l'heure dans la zone du réacteur... Et puis flic bardés de respirateurs spéciaux, iode distribué zone étendue dans un rayon de 20 km + confinement des populations dans une rayon de 60 km... ouais il y a un problème... »* (parousnik, RUE).

Point de revendication « méta », de volonté explicative ou de technicité dans ces commentaires, les internautes semblent se contenter de gloser les discours journalistiques ou de témoigner de ce qu'ils vivent par écrans interposés. Notre analyse distributionnelle repère d'ailleurs cette tendance à la simple description en lui réservant un cluster propre (annexe USB3). On y retrouve par exemple la comparaison à Tchernobyl (**tcherno**), l'étonnement face à la construction de centrales en zone sismique (**CZD**) et les topoï descriptifs qui suivent les moments marquants de l'événement en cours : la **fuite** radioactive, les mesures de radioactivité (**radio=énorme**), l'annonce de la **fusion** du cœur, celle de la potentielle utilisation de **mox** comme combustible, etc. Par ailleurs, ces courts commentaires sont parfois accompagnés de **pensées émues** ou d'expressions de crainte (**espérons**, **inquiet**, **catastrophiste**). Ils peuvent être interprétés comme les effets directs de l'événement disruptif : le désarroi face à la dévastation et la peur suscitée par les difficultés à la centrale entraînent une forme d'hébétude. Celle-ci se traduit par la description mécanique des événements et l'expression à la cantonade de son inquiétude, de sa stupeur, ou de sa compassion. On peut aisément imaginer que c'est une forme de communion face au choc qui est recherchée dans ce mouvement. De manière assez compréhensible, celle-ci s'accompagne

souvent d'un antinucléarisme de facture militante ou bigote. La dangerosité du nucléaire sautant aux yeux, une attitude prudentielle pousse à rejeter l'objet perçu comme nocif.

8.2. Non-commentants

Cette catégorie sert de garde-fou à notre analyse. Malgré la mégalomanie de notre cadre théorique, il est clair que nous ne pouvons prétendre ici capter l'ensemble des modes d'appréhension capables de s'exprimer dans la controverse nucléaire. Certes, nous soutenons que le dialogisme généralisé du discours social ainsi que les caractéristiques propres de notre corpus nous ont permis d'en recenser une grande partie. Les plus saillants sont sans aucun doute ceux que nous avons relevés et notre corpus contrôle est là pour le confirmer. Les débats à l'Assemblée Nationale ou les comptes rendus de la CNDP, organes politiques les plus proches des instances décisionnaires, ne démentent pas le potentiel descriptif de nos catégories. En effet, dans ces arènes discursives qui pourtant devraient laisser apparaître une forte diversité argumentative, seuls quelques-uns de nos MA y émergent. Nous revenons sur la question dans le prochain chapitre mais si l'on prend pour exemple le compte rendu du débat public à propos du projet de construction de l'EPR Penly-3 en 2010²⁰⁴, pas une seule fois le document de 70 pages ne fait état de questions de sacralité de la nature (MA mystique), de vanité humaine inquiétante (MA mystique), de manque d'humilité (MA bigot), de grandeur de la France (MA bigot), de participation à un système capitaliste honni (MA militant antilibéral), d'intérêt transcendant du progrès technologique (MA managérial) ou des dangers de la surconsommation (MA décroissant). Assez symptomatiquement, la seule décroissance dont il est question est la décroissance radioactive et les générations futures évoquées sont celles qu'EDF promet d'éduquer à la « consommation responsable ». Nul doute pourtant, et bien que le débat se tienne pré-Fukushima, que toutes ces questions sont fondatrices dans les argumentations des uns et des autres.

Toutefois, le fait que notre travail permette de mettre en lumière plus de places argumentatives que les instances décisionnaires officielles ne nous autorise pas pour autant à le penser exhaustif.

Premièrement, toutes les catégories sociologiques et/ou idéologiques ne s'expriment pas dans nos corpus tout simplement car elles ne disposent ni des moyens matériels ni des moyens

²⁰⁴ Le document est disponible à cette adresse : http://www.debatpublic.fr/rechercher-document?keywords=etproject_thematic=57etdebat=993etdocument_type=26.

cognitifs pour le faire. Nous avons fait l'hypothèse que le caractère disruptif de l'événement incitait à s'exprimer des individus habituellement peu enclins à la prise de parole, et *a fortiori* à la prise de parole politique. Toutefois, il reste que les plus éloignés de l'expression publique – on pensera aux analphabètes pour un exemple extrême mais aux classes sociales les plus défavorisées en général – ne font sans doute pas entendre leur voix dans nos corpus. On pourra ajouter à ces oubliés de l'analyse ceux qui, par simple désintérêt, par timidité, par dépit voire par ignorance même de l'existence d'un débat ne s'expriment pas alors qu'ils en auraient les moyens.

On pourrait objecter que l'avis des sans-avis ne compte pas et cette question agitait d'ailleurs déjà les théories démocratiques avant que la démocratie existe. Dans les sciences politiques contemporaines elle reste particulièrement vive depuis au moins les travaux de Philip Converse (1964) aux Etats-Unis et de Daniel Gaxie (1978) en France. L'approche classique de la « sophistication » ou de la « compétence » politique qui revient globalement à se demander si les citoyens les moins instruits disposent d'une capacité moindre à prendre part aux choix sociétaux pose néanmoins un certain nombre de problèmes théoriques avant même que d'être éthiques (on se réfèrera à ce sujet au numéro 57 de *La revue française de science politique*, 2007). Certains auteurs proposent ainsi de transférer la problématique d'une question de compétence rationalisée, normée, individualisée à des appréhensions en termes de délibération (Blondiaux, 2004), de schèmes cognitifs très généraux²⁰⁵ (Joignant, 2004), ou encore de matrices sociales ou culturelles qui « contribuent à forger l'opinion que se font les citoyens, notamment au moment des élections » (Déloye, 2007). Et l'on sent poindre la proximité de ces deux dernières approches avec notre concept de MA ainsi que le voisinage entre les questions de délibération et notre attention à la dimension interactionnelle de la cognition sociale²⁰⁶. De ce fait, dans notre analyse du discours social ainsi dans notre objectif d'intervention dans les dispositifs de décisions politiques, nous ne pouvons que déplorer l'éventualité de manquer un certain nombre de positionnement vis-à-vis de Fukushima et du

²⁰⁵ « Au point de vue de leurs fonctions sociales et cognitives, les schèmes se présentent en premier lieu comme des véritables savoirs matriciels qui permettent de rendre intelligible le monde social, presque à la manière d'une méthodologie régie par des mécanismes psychologiques élémentaires. C'est ainsi que les schèmes "apportent de l'organisation à l'expérience d'un individu", "guident l'inférence de la nouvelle information" et "fournissent une base aux évaluations et résolutions de problèmes". Ainsi décrits, les schèmes fonctionnent à la fois comme des principes cognitifs d'organisation des coordonnées inscrites dans le monde social, et comme des principes d'intériorisation de ces coordonnées à partir de la logique du stockage. En ce sens, les fonctions sociales des schèmes ne sont pas très différentes de celles remplies par des notions sociologiques voisines (comme l'habitus chez Bourdieu) » (Joignant, 2004:169).

²⁰⁶ En d'autres termes nous défendons l'idée qu'il n'existe pas d'opinion politique pour ainsi dire hors-sol mais que celle-ci se construit toujours *in situ* et dans une *praxis*, généralement interactionnelle et discursive.

nucléaire. Des positions légalistes qui ramènent le juste au légal, des positions philosophiques qui voudraient explicitement que toute décision sociale soit liée à un modèle philosophique plus général, des positions hiérarchistes qui voudraient confier tout choix politique à une élite désignée, etc., ne se donnent pas à voir, sinon par bribes infimes, dans notre corpus. Nul doute pourtant qu'elles existent dans le discours social.

La deuxième catégorie de discours que nous ne captions pas dans notre analyse est sans doute paradoxalement celle des individus aux idées les plus développées sur le sujet. La première raison qui expliquerait ce phénomène est peut-être que le temps permet d'éclaircir et de raffermir un raisonnement large. Or, nous nous concentrons sur l'irruption de l'événement dans notre corpus de travail. Toutefois, dans le cadre de notre corpus contrôlé nous avons parcouru de nombreuses pages de commentaires tout au long du premier mois après le début des événements, un an après, et deux après²⁰⁷. Nous avons pu observer qu'il n'y avait pas de différence sensible avec les commentaires de notre corpus de travail ou du moins que notre analyse de celui-ci restait tout à fait heuristique pour celui-là. De plus, notre connaissance approfondie du débat nucléaire en général nous permet d'affirmer que nous avons pu capter ainsi une très large partie des discours qui s'y expriment. La deuxième raison, plus convaincante, est que de telles réflexions demandent de la place pour s'exprimer. Or les dispositifs internet n'offrent pas cette liberté. Au-delà des cas où le nombre de caractères est techniquement limité, il fait partie du genre du commentaire (mais plus généralement de la conversation courante) de ne pas s'octroyer d'interminables tours de parole. Pour ce qui est de notre corpus contrôlé, il va sans dire que les dispositifs journalistiques traditionnels n'offrent pas une plus grande liberté, bien au contraire. De fait, notre analyse ne peut que manquer la parole de ceux dont le propos est le plus mûr, le plus technique, ou le plus complexe. On peut certes imaginer que les individus lisent ou écoutent ces propos construits ailleurs et les rapportent par bribe dans d'autres arènes discursives et que notre reconstruction de MA vise justement à réintroduire de la profondeur dans la pensée sociale, mais il reste clair que la pensée complexe, réflexive, développée sur le sujet est presque toujours absente des débats. On citera à nouveau pour exemple la fameuse question du « principe de précaution » qui

²⁰⁷ Voir par exemple ces deux articles « anniversaire » :
<http://www.20minutes.fr/article/1116171/commentaires/1> et
http://www.lemonde.fr/planete/reactions/2013/03/09/deux-ans-apres-fukushima-ou-en-est-l-energie-nucleaire-au-japon_1845121_3244.html. Deux ans après la dégradation de la centrale, les commentaires des internautes sont extrêmement proches de ceux de notre corpus de travail. La question de l'« audit de sécurité » est plus prégnante puisque celui-ci n'avait pas encore été annoncé mais elle n'active jamais que des postures militantes d'un côté (*SUSP*, *soi-disant experts*, *champions*) et managériales de l'autre (*nuc=maîtrisé*, problème technique à gérer, évaluation chiffrée).

attend clairement une réflexion non politicienne mais que l'on retrouve toujours dans les débats sociaux sous ses formes les plus rudimentaires. Nul doute pourtant qu'ici ou là, dans quelque revue de SHS, des réflexions autrement plus stimulantes se tiennent et gagneraient à être entendues et même écoutées dans l'espace public.

Ainsi donc, bien que nous pensions avoir produit des catégories d'analyse heuristiques à propos de l'événement de Fukushima et plus généralement du débat nucléaire, nous ne devons pas laisser penser que la totalité du discours social gît dans ces pages. Cette catégorie « non-commentant » sert à le rappeler.

9. Synthèse des apports de l'analyse en MA pour l'analyse du débat nucléaire

Notre analyse entendait permettre de comprendre une partie des raisons des désaccords autour de Fukushima par le biais de l'attention au sens que donnent les acteurs au monde. Maintenant que nous avons délimité les contours de 7 grands univers de sens dans notre corpus, nous pouvons réaliser une synthèse des différents grands points de tension qui ont pu être mis en avant.

Précisons que l'exercice est bien complexe car il consiste à réinstaurer le vacarme là où notre analyse s'est évertuée à l'éliminer. Il faut refaire dialoguer les MA dans un même monde alors que, justement, ils appartiennent à des mondes différents. La tentative ci-dessous présente donc un certain nombre de limites (oublis, simplifications, redites, recouvrements, etc.) mais permet une confrontation des diverses positions. Il serait possible de mettre en regard chacune des cases des tableaux synthétiques que nous avons proposés pour chaque MA. Nous optons ici pour une optique moins synthétique mais également moins artificielle.

9.1. Avant le débat

Les dissensions commencent avant même d'entrer dans le débat. Nous avons vu qu'il existait deux positions susceptibles d'empêcher celui-ci.

Dans le MA bigot la première réaction est le recueillement : il est indigne de « parler politique » face au désastre humain en cours. Et quand bien même le deuil serait terminé, le bigot n'est pas versé dans le débat d'idée. Celui-ci lui apparaît soit comme une activité de peu de valeur, représentative de la vile politique, soit comme une activité à laquelle il n'a pas la légitimité (ni l'envie) de prendre part.

Dans le MA normalien et plus modérément dans le MA managérial, c'est l'immanentisme qui l'emporte : l'accident de Fukushima n'est qu'un fait sans signification particulière. Or, au moins depuis Aristote, pour qu'il y ait débat, il faut que quelque chose fasse question. Et ce n'est pas le cas dans ces deux MA.

Ces deux positions anti-débat s'opposent bien évidemment à l'indignation militante qui, elle, ne voit que trop ce qui fait question. Le nucléaire (ou le capitalisme, c'est selon) est un immense problème et les événements en cours à la centrale en sont la preuve irréfutable. À l'immanence normalienne ou managériale sera donc opposée la démonstration du péril imminent et de la solution utopique tandis que l'accusation bigote d'indignité sera balayée par l'argument de la « leçon à tirer pour que cela ne se reproduise plus ».

Plus formellement, cette opposition se lit dans la coupure entre catastrophisme et anticatastrophisme. Le tableau apocalyptique militant renforce le normalien dans ses dénégations et vice-versa. La nuance scientifique est atterrée par les deux extrêmes tandis que le bigot s'indigne de tant de remue-ménage. Une voie moyenne faciliterait sans doute le dialogue sur ce point : tout en ce bas monde ne porte pas la marque du scandale, mais il reste tout de même des choses à discuter.

9.2. Au sein du débat

Lorsque le débat est accepté, c'est en son sein que les dissensions sont les plus vivaces.

Nous avons vu que des conflits ontologiques puissants existaient entre militants et normaliens : le nucléaire, et Tchernobyl en particulier, font-ils des morts ? Fukushima même, qui se déroule sous les yeux des internautes est sujet à interprétations ontologiques contradictoires : preuve du danger nucléaire pour les uns, preuve de sa fiabilité pour les autres.

Le désaccord est un peu plus complexe face au managérial : oui le nucléaire fait des morts mais 1) en fait-il *beaucoup* ? et 2) est-ce vraiment un problème puisque toute activité est risquée ? C'est alors le conflit entre prudence et précaution qui s'amorce. D'un côté le risque est considéré comme inhérent au monde et donc inévitable de l'autre celui-ci apparaît inacceptable, d'autant plus lorsqu'il apparaît imposé à des populations impuissantes. Bien entendu les deux désaccords se mêlent et le fait que les uns considèrent le risque comme immense alors qu'il est commun chez les autres renforce les positions. Se pose également ici la question de l'évaluation du risque, doit-on simplement compter les morts ? Ou le risque

nucléaire est-il bien plus large (pollution, stress, déplacements de population, atteinte à la Nature, état policier, dictature technicienne, fer de lance capitaliste, etc.) ?

Sur cette problématique du risque se joue par ailleurs une question ontologique qui oppose managérial et militant. Si pour le premier la technique existe seule (un couteau n'a jamais tué personne), pour le second celle-ci possède fondamentalement une dimension politique (le couteau rend possible le coup de couteau) et une dimension humaine (si les couteaux ne tuent pas, ils sont toujours dans la main d'humains qui, eux, sont incontrôlables). À partir de là se construit l'aporie entre « réduction maximale du facteur humain » et « inévitabilité du facteur humain ».

Pour revenir à la question de l'évaluation, celle-ci met en avant le problème de la rationalité managériale vs le raisonnable décroissant : peut-on tout évaluer avec certitude ? Et le calcul mathématique est-il la panacée pour la décision socio-politique ? Pour les premiers sans doute, pour les seconds cette froideur est inconcevable car réductrice et inhumaine.

Une version plus radicale encore d'opposition au rationalisme apparaît dans le MA mystique. Celui-ci va jusqu'à revendiquer l'intuition comme mode de raisonnement valide. Ajoutez à cela l'affirmation, ou plus souvent la suggestion, de l'existence de forces supérieures judiciaires (Dame Nature, Karma ou Namazu) et le divorce avec la pensée managériale ou scientifique est consommé. Une autre instanciation de cette coupure apparaît dans la conception ontologique de la « science ». Là où, pour les seconds, celle-ci est une instance suprême, apte à dire la vérité sur tout ce qui concerne les actions humaines, pour le premier, elle n'apparaît que comme une voix parmi d'autres, souvent coupable d'autoritarisme. Cette divergence importante dans les cadres de référence est rarement explicitée, et lorsqu'elle l'est, met systématiquement fin à la discussion. L'homme de raison n'argumente pas plus contre le fou que le poète ne dialogue avec le scientisme triomphant.

Le MA mystique et dans une moindre mesure le MA bigot amènent également à la table des négociations la question du sacré. L'écologisme qui tient tout ce qui apparaît néfaste à la Nature comme blasphématoire ; l'humilité qui s'oppose au péché de vanité ; et l'humaniste qui n'accepte aucune atteinte responsable à la vie. Les MA rationalistes qui se positionnent dans un paradigme de la domination vis-à-vis de la nature ou pragmatique vis-à-vis de la vie humaine vivent alors l'incompréhension du profane face à l'ésotérique (et inversement).

Sur le plan des modes de raisonnement, une autre difficulté réside dans l'opposition entre utopisme et immanentisme. Sortir du nucléaire (et *a fortiori* du capitalisme), revient à

modifier de fond en comble la société. Ceci n'est pas un problème pour le militant gnostique qui a déjà les plans, mais est inconcevable pour le normalien ou le managérial : le monde comme il est suit une forme de nécessité. De plus, là où le regard utopiste se projette au loin et raisonne à partir du monde tel qu'il voudrait qu'il soit, l'immanent est là, pragmatique, les pieds bien sur terre et ne voit que la chaîne de conséquences néfastes qu'auraient les déraisonnables modifications militantes. Dans le cas de la sortie du nucléaire, ce serait la terrible casse sociale associée. L'opposition ontologique sur l'efficacité des énergies renouvelables est exemplaire sur ce point : les uns assurent qu'avec les efforts nécessaires de recherches et de modification de la consommation celles-ci deviendront viables, les autres voient là une conjecture bien optimiste et assurent qu'*en l'état actuel des choses* aucune solution ne peut supplanter le nucléaire.

Le débat sur la transition à long (et non à court) terme ainsi que les discussions techniques (et non clivées) sur les différents scénarios énergétiques permet alors de rendre les vues communicables.

Toutefois, comme vu dans la section précédente, le fait même qu'il y ait un problème et qu'il faille changer quoi que ce soit, est loin d'être acquis entre les deux logiques. D'autant que non seulement le nucléaire n'apparaît néfaste aux immanentistes mais il semble offrir de surcroît une longue liste d'intérêts immédiats : bas coût, expertise internationale française, indépendance énergétique²⁰⁸, lutte contre le changement climatique, facteur de développement civilisationnel par le biais d'une forte production énergétique, etc. Nous avons vu que l'ensemble de ces éléments étaient néanmoins niés ou du moins attaqués par le MA militant offrant autant de nouveaux points de controverse.

Au sein du débat nucléaire agit également la profonde coupure axiologique entre managérial et décroissant. Nous revenons sur cette question plus loin (chapitre 6, section 2.1.1.) mais il y a dans le discours social une très forte opposition entre des attentes en termes de calme, de socialité, d'apaisement, de simplicité et des attentes en termes de progrès, d'amélioration, de gain et de puissance. Le nucléaire, en tant qu'objet prométhéen, idéal techno-scientifique, et adapté à l'économie néolibérale (monopolistique, centralisé, productif...) a plutôt les faveurs de la deuxième position. Et ce d'autant que se greffe sur les deux camps une part de technophobie vs technophilie. Le mythe du siècle d'or (oublieux des malheurs d'antan) n'est

²⁰⁸ Nous avons vu les problèmes que pose cette expression.

jamais loin dans le discours décroissant et celui de la technique messianique (aveugle à la question politique) affleure dans le discours managérial.

Dans une perspective similaire, nous avons observé des investissements symboliques contradictoires de la technologie nucléaire. L'amour de la puissance et la recherche de la maîtrise parfaite du monde dominant chez le managérial et font du nucléaire une forme de Graal. Une partie du MA bigot partage l'admiration élitiste pour ses cathédrales du XX^{ème} siècle, fer de lance du prestige international français et de son Grand Corps des Mines. D'un autre côté la peur de l'incontrôlable et du trop puissant infusent les MA bigot (malgré le prestige) et mystique. Elle est également présente de manière plus périphérique chez le décroissant qui, de plus, refuse de croire à la maîtrise absolue du monde dans son ensemble et se concentre sur la sobre maîtrise de ce qui est à son échelle. On comprend donc que le nucléaire apparaisse à leurs yeux comme une dangereuse démesure.

Enfin, et d'un point de vue plus général, nous avons relevé un sentiment général d'inadéquation, un « ça va pas » diffus et crépusculaire qui baigne le discours social et que Fukushima vient aviver. La demande d'humanisme présente dans plusieurs MA est représentative de ce phénomène. Sans bien savoir identifier ni les attentes concrètes ni le problème précis (l'« argent » sert souvent de cible principale), les individus ont le sentiment de vivre dans un monde où sont trop violemment bafouées nombre de valeurs qui leur apparaissent centrales. Ce point de vue, moteur de la critique sociale, s'oppose encore une fois à l'immanentisme normalien/managérial qui soit ne voient pas le problème, soit l'abordent en fatalistes.

9.3. Un matériau à explorer

Nous pensons ainsi toucher là une partie des raisons des désaccords autour du nucléaire. Bien évidemment, le tableau dressé ci-dessus est partiel et simplifié. Il constitue néanmoins un matériau qui nous paraît original pour interroger la question nucléaire puisqu'il fait ressortir les désaccords de fond qui animent les débats sans pourtant n'être jamais vraiment débattus explicitement. Une mise en forme plus systématique de cette synthèse, éventuellement sous la forme d'un schéma, offrirait sans doute un outil délibératif intéressant. De la même manière, une recension des arguments récurrents et de leurs contrarguments, le tout présenté sous forme de carte heuristique ou de carte argumentative pourrait jouer en ce sens. Ce type de travail constitue une perspective de recherche que nous considérons avec attention.

CONCLUSION DU CHAPITRE 5

De ce parcours de reconstruction, nous pouvons conclure à la présence d'univers de sens à la fois relativement cohérents et distinct au sein de l'apparente hétérogénéité du discours social.

Nous avons en effet montré que le relevé de topoï épars pouvait conduire à la mise en lumière de réseaux associatifs signifiants qui constituent autant de propositions de mise en sens du monde.

Le liage des topoï s'est effectué de deux manières. D'une part par le biais d'une analyse distributionnelle qui calcule la cooccurrence des différents topoï : dans cette perspective, plus les topoï apparaissent régulièrement ensemble, plus ils sont supposés appartenir à un univers de sens similaire. Et d'autre part par un travail herméneutique qui consiste à estimer la capacité de chacun des topoï à prendre part à une description du monde homogène. Le second mode de reconstruction prend généralement le pas sur le premier dont les vertus sont avant tout objectivantes et heuristiques.

Cette méthode nous a permis de mettre en avant 7 grands modes d'appréhension qui se donnent à lire dans les discours des internautes autour de l'accident de Fukushima.

Le tableau 13 récapitule leurs grandes caractéristiques.

Tableau 13. Tableau récapitulatif des 7 modes d'appréhension

MA	Ontologie	Déontologie	Axiologie +	Axiologie -	Mode de raisonnement
Bigot	Identitaire, la dignité et l'indignité, dieu	Se recueillir face à la douleur d'autrui, rester humble	La compassion, l'humain, la mesure, la retenue, dieu, le peuple japonais, l'héroïsme, la dignité	La politique, l'indignité	indicielle
Décroissant	Inadéquation entre la société et le monde, la surconsommation, le « trop », les besoins simples	Il faut être mesuré, éviter la « fuite en avant », éviter gaspillage	Le lent, le « à taille humaine », le traditionnel, le naturel, l'humain, le local, le bonheur, l'oisiveté, le loisir, le nécessaire, l'adéquat, le sobre	Valeurs managériales	Raisnable, complexe, incarné, satisfaisant
Managérial	Le risque 0 n'existe pas, l'utilité, l'efficacité, le Progrès, l'objectivité	Optimiser, progresser, accumuler	Le grand, le rapide, le progrès, le centralisé, l'efficace, l'argent, le global, le technologique, l'enrichissement, le travail, le productif, l'expertise, la maîtrise	Les valeurs décroissantes, la morale, le subjectif, le non maîtrisable, l'aléatoire, le contingent	sectoriel, comparatiste, calculatoire, immanentiste
Mystique	Les forces supérieures, le destin et ses signes, Dame Nature, l'Humanité	Respecter les forces supérieures, la Nature, la vie, l'humanité, être humble face à ce qui nous dépasse.	L'humain, la vie, la morale, la nature, l'intuition	La vanité, les apprentis sorciers, le scientisme, la radioactivité	Indiciel, incarné, lyrique.
Militant	Générique : un ennemi unique est source de tous les maux, toute idée contraire est suspecte, le monde marche sur la tête, etc. Spécifique antinucléaire : le nucléaire est dangereux, une catastrophe est imminente, Tchernobyl est une horreur, les gouvernants et les lobbys cachent la vérité au peuple, les énergies renouvelables sont viables, etc.	Il faut abattre l'ennemi	Spécifique antinucléaire : les énergies renouvelables, la politique, l'humain, la nature	Spécifique antinucléaire : le nucléaire, areva, les lobbys, l'argent, le camp adverse	Utopiste, indiciel, binaire, monomaniaque
Scientifique	Le bon et le mauvais raisonnement, la vérité	Prendre du recul, comprendre, décrire, expliquer	Le bon raisonnement, la lecture, comprendre, la science	L'émotivité, l'intuition	rationaliste

Chacun de ces 7 MA propose un monde d'objets, de valeurs et de raisonnements valides spécifique. Cette non-coïncidence des mondes permet alors de comprendre une partie des raisons des désaccords dans nos tableaux de commentaires. Ainsi, dans chacune des différentes dimensions des MA (ontologie, axiologie, déontologie, mode de raisonnement) gît un possible désaccord : là où le mystique croit au Karma, le scientifique ne voit qu'explication logique, là où le managérial valorise la technologie de pointe, le décroissant ne jure que par la chose à échelle humaine, là où le militant raisonne dans un monde à l'envers, le normalien n'en appelle qu'à la continuité, etc.

Pour ce qui est du contenu de chaque MA, nous renvoyons à leurs synthèses respectives : section 1.8 pour le MA mystique, section 2.14 pour le MA militant, 3.10 pour le MA normalien, section 4.7 pour le MA bigot, section 5.8 pour le MA décroissant, section 6.8 pour le MA managérial et section 7.4 pour le MA scientifique. Nous nous contenterons ici de résumer chaque position de manière stylisée.

En un sens, le managérial est rationnel, le normalien conservateur, le militant obsessionnel, le mystique enchanté, le décroissant raisonnable, le bigot humble et le scientifique... scientifique.

Le managérial vit dans un monde désenchanté où seule la raison est bonne conseillère. Soumis au dur principe de réalité, il ne se fixe que les objectifs qu'il peut maîtriser. Gestion, calcul, et optimisation sont les voies vers la réussite. Seule cette attitude pragmatique, et non une morale trop subjective, sera à même de perpétuer la marche en avant de l'Homme vers le Progrès.

Le normalien pour sa part vit dans l'instant. Mais un instant éternel où tout va pour le mieux et que rien ne doit venir déranger. Le monde tel qu'il est lui convient très bien. Il pourrait d'ailleurs être autrement mais si c'était le cas, c'est comme cela qu'il faudrait qu'il soit ! Le conservatisme normalien est radical, il n'est pas politique mais véritablement cognitif : le changement y est une souffrance.

Le militant au contraire appelle ce changement de toutes ses forces. Il fulmine face à un ennemi d'autant plus scandaleux qu'il promène son ignominie au grand jour. La liste de ses méfaits est interminable mais le peuple opprimé et hypnotisé reste désespérément anémique. Il suffirait pourtant d'abattre cet ennemi pour que le monde s'illumine !

Le mystique, tel l'animiste, vit dans un monde enchanté. L'Humanité, la Nature, le Destin et sans doute d'autres Forces s'y affrontent et le dominant. Dans ce tumulte divin, mieux vaut écouter les signes qui vous sont envoyés où vous courrez le risque de subir un juste courroux.

Le bigot se garderait bien de commettre de tels blasphèmes. De toute manière, ce sont des choses qui le dépassent et il préfère adopter une attitude de retenue plutôt que de s'adonner à d'indignes gesticulations. Le bigot n'est ainsi pas dénué de certitudes, les choses sont comme elles sont, mais il est inconvenant de quitter le pas de sa porte.

Le décroissant fait d'ailleurs sien un adage assez proche. Il le prend même comme philosophie de vie. Soyons tous humbles, sobres, mesurés, et nous serons heureux ! Nul besoin de courir frénétiquement vers le neuf et le nouveau qui nous attirent et nous aliènent. Restons humains et menons notre vie de la manière la plus paisible possible. Pas toujours rationnel, le décroissant n'en est pas moins raisonnable : les choix qu'il fait ne sont peut-être pas parfaits mais, toutes choses pesées, ici, maintenant, ils paraissent sages.

Le scientifique enfin ne vit pas dans le monde. Il l'observe et cherche à le comprendre. Cette ascèse n'est pas d'une temporalité ni d'une réflexivité communes à celles des hommes qui, eux, se débattent dans le noir. Malheureusement, ce constat visiblement indépasseable condamne le scientifique à l'inutilité de sa tour d'ivoire.

La description de ces MA présente l'intérêt de mettre au jour les grandes sédimentations idéologiques qui structurent la pensée sociale contemporaine mais offre également un outil pour l'analyse des controverses. Nous avons en ce sens montré comment les tensions entre MA pouvaient permettre d'expliquer certaines dynamiques internes des débats.

Deux autres types de synthèses nous semblent néanmoins nécessaires au terme de ce long chapitre d'analyse. Nous proposons de leur donner la forme d'un chapitre propre au sein duquel nous pourrions les développer. En effet, nous devons d'une part conclure sur le statut théorique exact à donner à ces concrétions significatives observables dans le discours social. D'autre part, à l'intérieur de chacune de nos descriptions de MA sont apparus un certain nombre de points clefs de la controverse nucléaire/écologique, du moins dans sa dimension idéale. Il n'appartient certes pas à nous de les traiter dans ce travail, d'autant qu'ils relèvent pour la plupart de questionnements de philosophie politique, mais il reste intéressant de les

relever pour les proposer à discussion. L'intérêt d'une analyse telle que nous l'avons menée est donc également de fournir un matériau original pour la réflexion politique.

Le chapitre suivant constitue donc une double conclusion à l'analyse. Dans une première partie, nous préciserons la nature et la structuration de nos MA. En convoquant la philosophie des formes symboliques d'Ernst Cassirer (1972a ; 1972b ; 1972c), nous proposerons de considérer les MA comme des types particuliers de formes symboliques. Dans une seconde partie, nous effectuerons la synthèse des pivots de la controverse nucléaire tels qu'ils sont apparus dans la reconstruction des MA.

CHAPITRE 6. SYNTHÈSE THÉORIQUE ET PRATIQUE

SECTION 1. Synthèse et perspectives théoriques : les MA comme formes symboliques 384

SECTION 2. Synthèse et perspectives pratiques : retour sur quelques éléments clef du débat nucléaire/écologique en particulier et des débats publics en général 414

INTRODUCTION DU CHAPITRE 6

Au terme de ce parcours de reconstruction de modes d'appréhension, nous pouvons proposer deux types de synthèses. L'une théorique, l'autre pratique.

La synthèse théorique concerne le statut de nos modes d'appréhension. En effet, nous avons jusqu'ici laissé celui-ci en suspens. Pour proposer ce concept heuristique, nous sommes parti d'une optique large d'analyse des discours circulants qui souhaitait tirer les conséquences d'un ensemble de postulats culturalistes, textualistes, émergentistes, interprétativistes, interactionnistes, etc. À partir des différentes conceptions communicationnelles de ce que l'on peut appeler les idéologies au sens large, nous avons cherché à voir apparaître dans le discours social des concrétions de sens un minimum cohérentes. Cependant, le statut propre de ces concrétions n'a pas été développé. Nous pourrions nous contenter de les considérer comme de simples catégories heuristiques à même de décrire les dynamiques argumentatives observables dans l'espace public. Nous souhaiterions néanmoins faire une proposition plus aboutie théoriquement.

En effet, la philosophie des formes symboliques de Cassirer que nous présentions comme un des fondements du champ des sciences de la culture esquisse les contours d'une notion : la forme symbolique. Nous montrerons ici en quoi notre concept de MA présente un certain nombre de caractéristiques lui permettant de postuler au rang de forme symbolique et d'acquérir par là-même un statut philosophique déterminé. Nous développerons par ailleurs la structuration interne (ontologie, axiologie, déontologie, mode de raisonnement) des MA et montrerons en quoi celle-ci offre des outils conceptuels intéressants pour la description des controverses.

La synthèse pratique concerne pour sa part les apports de notre analyse aux débats publics eux-mêmes. En effet, la motivation première de notre travail de thèse était de fournir un outil d'analyse de la dynamique de l'opinion qui puisse être opératoire pour renouveler ou du moins assister les formes publiques de réflexion politique. Nous avons déjà vu que la confrontation des MA offrait un premier regard compréhensif sur les dissensions au sein de l'espace public. Au-delà notre travail pointe, parfois directement et souvent par la bande, des charnières argumentatives et idéologiques du débat nucléaire voire plus largement des grands questionnements écologiques qui traversent aujourd'hui notre société. Là n'est pas le moindre intérêt de l'analyse argumentative du discours : en s'intéressant *véritablement* aux idées, elle permet de mettre en lumière des points critiques souvent (toujours ?) oubliés par les

traitements médiatiques, politiques, voire sociologiques. La deuxième partie de ce chapitre se propose donc de donner quelques exemples de ces réflexions. Le format qu'elle prend s'éloigne donc des canons de l'écriture scientifique : nous présenterons ici une suite de réflexions embryonnaires, de longueurs inégales et à l'énonciation parfois subjectivée. Elle doit être vue comme une illustration des ouvertures sur le débat public auxquelles peut mener le type d'analyse que nous avons mené dans cette thèse.

SECTION 1. SYNTHÈSE ET PERSPECTIVES THÉORIQUES : LES MA COMME FORMES SYMBOLIQUES

Nous avons jusqu'ici volontairement laissé de côté la question du statut théorique de nos modes d'appréhension ainsi que celle de leur composition interne. En effet, nous avons approché notre corpus avec le postulat de l'existence de *logiques en conflits* dans le discours social à partir des travaux de Marc Angenot, et avec le parti pris d'évacuer le paradigme des *représentations* pour s'intéresser aux émergences culturelles locales et singulières.

Toutefois, malgré cette ambition de chercher des concrétions de sens dans notre corpus, nous ne préjugions ni de leur structuration fine ni de leur statut théorique exact : un MA est-il composé d'unités ? Si oui, quelles sont-elles ? Et au fond, qu'est-ce qu'un MA ? Une entité strictement discursive (une simple mise en relation de motifs discursifs) ? Ou une unité cognitive (des idées que l'on suppose dans la tête des individus) ? Les réponses à ces questions étaient certes déjà dessinées par notre chapitre théorique, mais se sont affinées au fil de l'analyse. Celle-ci nous permet désormais de porter un regard synthétique sur les MA.

Ainsi, nous proposerons de considérer dans cette section que les entités que nous avons décrites et nommées « modes d'appréhension » sont des *formes symboliques* au sens de la philosophie des formes symboliques d'Ernst Cassirer²⁰⁹.

Après avoir synthétisé le concept, nous en donnerons les grands traits caractéristiques et montrerons en quoi ceux-ci sont partagés par les MA. Nous développerons ensuite les traits structurels constitutifs de ces derniers et pointerons leur opérationnalité dans la description des désaccords.

1. Le concept de forme symbolique

1.1. Une question de médiation

Nous avons déjà présenté les fondements de la philosophie des formes symboliques dans la section dédiée aux sciences de la culture (chapitre 1, section 2). Rappelons la citation qui nous paraît le plus clairement résumer la position générale d'Ernst Cassirer :

²⁰⁹ Ainsi que de la lecture qu'en propose le philosophe Jean Lassègue dont les préoccupations d'anthropologie sémiotique sont proches des nôtres.

« Le cercle fonctionnel de l'homme ne s'est pas seulement élargi, il a également subi un changement qualitatif. L'homme a, pour ainsi dire, découvert une nouvelle méthode d'adaptation au milieu. Entre les systèmes récepteur et effecteur propres à toute espèce animale existe chez l'homme un troisième chaînon que l'on peut appeler système symbolique. [...] L'homme ne vit plus dans un univers purement matériel, mais dans un univers symbolique. Le langage, le mythe, l'art, la religion sont des éléments de cet univers. Ce sont les fils différents qui tissent la toile du symbolisme, la trame enchevêtrée de l'expérience humaine. Tout progrès dans la pensée et l'expérience de l'homme complique cette toile et la renforce. L'homme ne peut plus se trouver en présence immédiate de la réalité ; il ne peut plus la voir, pour ainsi dire, face à face. La réalité matérielle semble reculer à mesure que l'activité symbolique de l'homme progresse. Loin d'avoir rapport aux choses mêmes, l'homme, d'une certaine manière, s'entretient constamment avec lui-même. Il s'est tellement entouré de formes linguistiques, d'images artistiques, de symboles mythiques, de rites religieux, qu'il ne peut rien voir ni connaître sans interposer cet élément médiateur artificiel. » (Cassirer, 1975:43)

C'est ainsi la problématique de la médiation qui est au centre de cette approche. Entre l'organisme humain et le monde phénoménal existent des éléments médiateurs. L'idée est donc que le monde ne se donne pas à l'humain sous le mode de la contemplation mais sous celui de la mise en forme : « les choses, les états, les propriétés et les activités ne sont pas des contenus donnés dans la conscience, mais les modes et les directions de la mise en forme qu'elle opère. » (Cassirer, 1972a:234)

Nous avons vu que cela impliquait non seulement des phénomènes de sélection (les humains n'entendent pas les ultrasons) et des phénomènes de traitement de l'information (des couleurs apparaissent plus ou moins similaires si elles sont séparées ou non par une frontière) mais surtout des phénomènes de mise en forme du chaotique flux perceptif (la langue que l'on parle informe notre perception des phonèmes ou notre capacité à segmenter la chaîne parlée). Ainsi, en plus de nos capacités perceptives physiques, des éléments médiateurs artificiels viennent conditionner notre saisie du monde.

1.2. Les formes symboliques

Ces éléments médiateurs sont les formes symboliques. Ce sont les constructions culturelles qui donnent forme à la manière dont les humains perçoivent le monde.

Chez Cassirer, trois formes symboliques sont considérées comme canoniques : le langage, le mythe et la science mais il sera conduit, au fil de ses travaux à en ajouter d'autres comme la technique ou l'art. La liste fluctue (la distinction entre langage et langue n'est pas claire et le mythe voisine souvent avec la religion ou le rite) et n'est absolument pas close. Il est possible d'ajouter d'autres formes symboliques de nature esthétique (écoles, styles, tendances), politique (règles matrimoniales, codes juridiques, formes de l'autorité), économique (types d'échange, types de biens, types de travail) ou rituelle (religions, festivités, techniques) (Lassègue, 2005).

Ces formes sont donc des activités sémiotiques aux régimes de sens spécifiques mais peuvent se recouvrir partiellement, se diversifier et évoluer : « ces régimes de sens, tout en ayant leur identité propre, ne sont pas exclusifs les uns des autres : par exemple, le langage et le mythe ont une proximité telle qu'il est difficile de les distinguer radicalement (Cassirer a même montré leur profonde parenté dans un autre livre, Langage et mythe, et a fait de leur divorce – provisoire selon lui – l'acte de naissance de la rationalité scientifique et philosophique en Grèce classique). » (*Ibid.*)

Leurs statuts sont également diversifiés. Le langage par exemple est la condition de possibilité de nombreuses autres formes comme la religion ou la science. Certaines formes sont des genres d'activité (le langage, la technique,...), alors que d'autres constituent des régimes de savoir (l'art, le mythe, la science...) (Lassègue, 2015). Les formes symboliques peuvent également faire référence à des macro-formes ou à leurs diversifications internes (l'art et ses styles, le langage et ses langues...). Ces fluctuations et ces recouvrements font qu'il a souvent été reproché à Ernst Cassirer un certain flou définitionnel (Janz, 2001) mais c'est là l'effet même de son approche émergentiste qui, elle, est très claire : les humains, dans leurs perpétuelles activités réinstancient en permanence leurs modes de couplage à l'environnement. Chaque interaction avec le milieu se fait sur la base d'un historique qui la guide mais dans la contingence d'une situation qui entraîne des écarts vis-à-vis de la norme et ainsi la déplace.

1.3. Emergence et diversité des formes

On comprend dès lors que la nouveauté, la diversification et les intercontaminations soient la règle dans le fonctionnement des formes symboliques. Dans le renouvellement perpétuel, dans la contingence et la créativité tout autant que dans la sédimentation, les activités humaines

créent sans cesse de nouvelles formes plus ou moins originales : « c'est moins la notion de diversité des formes que celle de diversification qui est en jeu et celle-ci ne vise pas à ranger des objets déjà constitués sous des catégories établies une fois pour toutes (on en resterait à un rapport de subsumption et donc à la différence classique de l'universel et du particulier) mais à engendrer (selon l'enseignement de Goethe) des champs sémiotiques nouveaux constituant des objets de connaissance ou instituant des régimes de signes par le biais d'opérateurs qui ne sont pas limités à des catégories fixées à l'avance sur des champs d'objets » (Lassègue, 2015:114).

Pour illustrer cette idée centrale, on peut donner l'exemple inépuisable des phénomènes langagiers. Prenons une langue que l'on imagine stabilisée et répandons-la au sein d'une population fictive. La distribution des groupes sociaux va conduire à des foyers interactionnels où la langue va se diversifier en patois plus ou moins divergents. Sans aller jusqu'à des patois, l'on observera *a minima* des habitudes langagières, des expressions figées, des néologismes propres à chaque groupe. Dans tous les cas, les écarts seront importants par rapport à la langue originelle telle qu'elle aura pu être diffusée et canalisée par une institution scolaire par exemple. Imaginons ensuite que parmi les groupes d'utilisateurs, certains se réunissent dans une activité professionnelle. On pourra alors observer la constitution d'une langue de spécialité avec son jargon et ses règles nouvelles et dont l'usage sera si bien circonscrit à l'activité professionnelle qu'elle ne pourra en aucun cas servir dans un autre contexte. Nous aurons alors affaire à l'autonomisation d'une nouvelle forme symbolique, absolument spécifique à un domaine et impliquant un rapport bien spécifique à celui-ci. Deviendra-t-elle pour autant imperméable à la langue générale ? Rien n'est moins sûr puisqu'il y a fort à parier que les usagers de l'une et de l'autre ne manqueront pas de les superposer en certaines occasions.

Ainsi, dans le tableau simplifié que nous avons dressé, nous nous retrouvons avec un standard institutionnellement canalisé ; des écarts parfois très importants qui s'autonomisent sous la forme de patois ou de variantes ; et une nouvelle langue dite de spécialité dont les fonctions comme le régime interne n'ont finalement plus rien à voir avec la langue générale.

Dès lors, on ne sait plus bien où se trouve la ou les forme(s) symbolique(s), d'autant que la situation évolue en permanence dans le temps. Nous avons plutôt affaire dans notre exemple à une matrice originelle puis à des sous-ensembles aux statuts divers, qui entretiennent des relations de parentés inégales. On retrouve ainsi les nouveautés (émergence d'une phraséologie), les diversifications (différents patois) et les recouvrements (dans les activités

empiriques, la phraséologie de spécialité s'ouvre toujours à la langue générale). Où est la forme symbolique dans tout cela ? Dans la matrice originelle ? Dans chacune de ses diversifications ? Et la langue de spécialité est-elle une nouvelle forme symbolique ? Si l'on ajoute au modèle des formes symboliques aux régimes sémiotiques éloignés (la technique ou l'art par exemple), on comprend que la complexité soit la règle.

Une forme symbolique est donc une activité sémiotique particulière, instituée par l'humain lui-même dans l'interaction sociale, potentiellement dérivée de tendances naturelles de l'esprit, et qui, en se stabilisant, opère la médiation fondamentale entre l'organisme et son environnement.

1.4. Des formes symboliques à la fonction symbolique

Ainsi, au-delà des différentes formes symboliques, c'est une *fonction* symbolique qui est caractéristique du couplage de l'humain à son environnement : « les différents produits de la culture - langage, connaissance scientifique, mythe, art, religion - s'insèrent ainsi, en dépit de leur diversité interne, dans une seule problématique générale et apparaissent comme autant de tentatives pour transformer le monde passif de la simple impression, où l'esprit semble toujours enfermé, en un monde de pure expression de l'esprit. » (Cassirer 1972a:20)

Cette idée, que ne démentira pas l'interactionnisme symbolique, revient à dire que dans l'action (langagière ou non), dans l'interaction, et dans l'intersubjectivité se jouent en permanence un consensus sur le monde et/ou une action conjointe qui, s'ils sont perpétués par une communauté, tendent à se naturaliser et à se donner pour le monde même. C'est là la fonction symbolique propre de l'esprit : donner puis fixer, provisoirement, du sens.

C'est donc ce principe général qu'il faut retenir comme constituant le concept de forme symbolique : « par "forme symbolique", il faut entendre l'énergie universelle de l'esprit par laquelle un contenu de signification spirituelle est accolé à un signe sensible concret et intrinsèquement adapté à ce signe. En ce sens, le langage, l'univers mythico-religieux et l'art se présentent chacun à nous comme une forme symbolique particulière. Tous en effet portent la marque d'un phénomène fondamental ; notre conscience ne se satisfait pas de recevoir une impression de l'extérieur, mais elle lie chaque impression à une activité libre de l'expression et l'en imprègne. Un monde de signes et d'images qui se sont créés d'eux-mêmes s'avance au-devant de ce que nous appelons la réalité objective des choses et s'affirme contre elle dans sa plénitude autonome et sa force originelle. » (Cassirer, 1997:13)

1.5. *Formata formans vs formata formata*

Par ailleurs, du fait de leur caractère émergent, les formes symboliques doivent être vues moins comme des produits que comme des productions, moins comme des *formata formata* que comme des *formata formans*.

L'influence de la philosophie du langage et de la phénoménologie de Wilhelm von Humboldt est centrale sur ce point. Ernst Cassirer lui-même, dans son avant-propos à *la philosophie des formes symboliques* (1972a:7-11), ne cache pas la dette qu'il possède vis-à-vis de son aîné : « Humboldt, qui se trouve être à la fois l'élève de Herder et celui de Kant, a forgé pour décrire ces faits une formule : le langage est fonction et non affect. Ce n'est pas un simple produit, mais un processus continu, sans cesse renouvelé, et plus ce processus avance, plus clair et plus précis se dessinent pour l'homme les contours de son "monde". Ainsi, le nom n'est pas simplement ajouté comme un signe extérieur, à une intuition en elle-même achevée de l'objet mais en lui s'exprime un certain itinéraire, un monde et une orientation de la découverte. » (Cassirer, 1991:90).

Dans cette approche, la langue n'est donc pas une œuvre mais une activité. C'est une direction donnée à l'esprit, une énergie formatrice et non pas un inventaire figé de catégories, de valeurs, de significations que l'on déposerait sur un monde déjà-là. Ainsi, « l'homme ne se borne pas à penser et à concevoir le monde par l'intermédiaire de la langue ; mais c'est déjà la façon dont il voit intuitivement et dont il vit dans cette intuition que cet élément médiateur conditionne. Son appréhension d'une réalité "objective" - la manière dont il se la propose comme un tout et la forme dans le détail, dont il la partage et l'organise : tout cela constitue déjà une œuvre qui ne peut s'accomplir et se finir sans la coopération, sans l'"énergie" vive de la langue » (Cassirer, 1972c:235). Cette « énergie vive » fait écho au concept aristotélicien largement repris par Humboldt d'*energeia* qui s'oppose à l'*ergon* : le langage, avant que d'être un produit, est une activité de formation. On peut donc saisir là un autre élément de définition des formes symboliques : ce sont des médiateurs de l'être-au-monde dont le régime de sens propre donne une direction spécifique à l'esprit dans l'information du monde.

1.6. Des régimes sémiotiques divers

Les formes symboliques s'originent donc toutes dans un phénomène fondamental et identique : le couplage à l'environnement, symbolique et formateur. Mais chaque forme ainsi

créée puis pérennisée jouit également d'une autonomie propre. Chacune peut ainsi développer un régime sémiotique plus ou moins spécifique.

Nous employons l'expression « régime de sens » ou « régime sémiotique » pour désigner le fonctionnement interne des différentes formes symboliques. Il nous faut maintenant préciser ce qui est entendu par là.

Si l'on peut considérer les diverses formes symboliques comme des manières d'être-au-monde, c'est qu'il n'est pas simplement question de faire entrer des éléments extérieurs dans des récits, de créer des catégories, de construire des stéréotypes, etc., mais bien d'appréhender l'environnement sous certains modes particuliers. Examinons pour comprendre cette idée quelques-unes des différentes formes symboliques les plus régulièrement citées par Ernst Cassirer : le langage, le mythe, la science, l'art, ou encore la technique.

Cassirer n'énumère pas toujours ces formes de la même manière et modifie souvent leur hiérarchie ou leurs rapports mais l'on comprend à la vue de cette liste à quel point chacune relève d'un mode de couplage à l'environnement particulier.

La pensée mythique, qui épouse « un monde dramatique ; monde d'actions, de forces, de puissances en conflits [où] tout ce qui est vu ou senti baigne dans une atmosphère particulière – joie ou douleur, angoisse, excitation, exultation ou dépression » (Cassirer, 1975:115)²¹⁰ est ainsi une façon spécifique d'aborder son environnement. Mais il en va de même, de manière toute aussi spécifique, pour la technique. Toute technique est aussi toujours une technologie de l'esprit : les travaux de Jack Goody (1979) sur la « raison graphique » sont éclairants à cet égard. La possibilité de fixation, de schématisation, de construction tabulaire, de mise en liste, etc., permet une saisie du monde bien différente de celle du mythe par exemple. Les chiffres agissent de cette même manière : les travaux sur la langue pirahã qui ne possède pas de système numérique montrent ainsi que ses locuteurs ne présentent aucune conception de la quantité exacte et échouent à des tâches élémentaires pour des individus aux capacités mathématiques de base²¹¹ (Gordon, 2004)²¹². Dans un autre registre, l'expérience esthétique

²¹⁰ On reconnaîtra ici une forte parenté avec notre MA mystique.

²¹¹ De 3 à 10 pelotes de laine sont alignées sur une table devant un expérimentateur et le sujet doit en aligner le même nombre devant lui.

²¹² A noter que Frank et *al.* (2008) effectuent des tests similaires et obtiennent des résultats légèrement différents : si les sujets échouent de manière semblable dans les conditions expérimentales les plus « complexes » (disposition des tables perpendiculaire, masquage de la figure à reproduire, insertion des pelotes une à une dans une boîte opaque...), ils réussissent par contre (presque) parfaitement dans la condition face-à-face. Les auteurs se fondent sur ces résultats légèrement divergents pour contester la conclusion « whorfienne » de Peter Gordon : les locuteurs du pirahã, possèderaient bien une conception de la quantité exacte malgré

de l'art est sans commune mesure avec la recherche de stabilité et d'explication de la science. Chacune de ces deux formes symboliques éclaire un monde bien différent : « connaître la profondeur des choses exige toujours une tension des énergies actives et constructives. Mais, puisque ces énergies ne se déploient pas dans le même sens et ne tendent pas vers la même fin, elles ne peuvent nous présenter le même aspect de la réalité. Il existe une profondeur conceptuelle et il existe aussi une profondeur purement visuelle. La science découvre la première ; l'art révèle la seconde. La première nous aide à comprendre les raisons des choses, la seconde à voir leurs formes. La science essaie de remonter jusqu'aux causes premières, aux lois et aux principes généraux des phénomènes. L'art nous retient dans leur apparence immédiate et nous jouissons dans sa richesse et sa diversité. Nous ne nous intéressons pas ici à l'uniformité des lois mais à la diversité des intuitions et à la multiplication de leurs formes. L'art aussi peut être décrit comme une connaissance, mais c'est une connaissance d'un genre particulier et spécifique. Nous pouvons bien souscrire à la remarque de Shaftesbury pour qui "toute beauté est vérité". Mais la vérité du beau n'est pas dans la description théorique ou l'explication des choses ; elle est plutôt dans la "vision sympathique" des choses. Les deux conceptions de la vérité contrastent mais elles ne sont pas en conflit ou en contradiction. Puisque l'art et la science se déploient sur des plans totalement différents, ils ne peuvent se contredire ou se contrarier l'un l'autre. L'interprétation conceptuelle de la science n'empêche pas l'interprétation intuitive de l'art. Chacun à sa propre perspective et, pour ainsi dire, son propre angle de réfraction. » (Cassirer, 1975:239)

1.7. Les formes symboliques : synthèse

Ainsi donc avons-nous affaire, sous le vocable de « forme symbolique », à l'enregistrement d'une certaine faculté de l'esprit humain à faire émerger localement puis à pérenniser des univers de sens. Le propre des faits culturels est de participer à l'élaboration de « cosmos communs » (Cassirer, 1991:91). Leur émergence et leurs mouvements sont contingents mais leur transmission et leur stabilisation socialement construites.

l'absence de chiffre car ils réussissent la tâche en face-à-face mais auraient des difficultés dans les autres simplement parce qu'elles impliquent la mémoire. Dès lors, le chiffre ne mènerait pas à voir le monde différemment mais faciliterait simplement des tâches spécifiques, en l'occurrence ici la mémorisation. Nous ne souscrivons pas à cette interprétation des résultats. En effet, le fait que les sujets réussissent la tâche en face-à-face et non la tâche perpendiculaire suggère plutôt qu'ils saisissent la scène de manière photographique et non analytique : nul besoin de compter quoi que ce soit pour reproduire un dessin avec précision, en revanche le faire avec une orientation de 90° par rapport au modèle est bien plus difficile. Dans cette interprétation, l'effet de mise en forme du monde apparaît bien plus prégnant.

Pour le dire encore autrement, les formes symboliques sont des éléments médiateurs qui tout à la fois rendent le monde des intuitions chaotiques connaissable à l'homme et tout à la fois l'en éloignent puisqu'elles n'englobent qu'une portion infime de celui-ci. Ce sont des énergies formantes, des *energeia*, des *formata formans*. Ce sont par ailleurs des constructions collectives, qui instituent des mondes communs. Aussi, instituées et instituanes, elles sont, comme toute bonne construction sociale, des formes que nous formons et qui nous forment en retour. Elles possèdent enfin la propriété d'être invasives : elles se déploient dans des directions diverses au gré de l'activité sociale. Certaines formes peuvent plus ou moins se stabiliser, d'autres disparaître ou d'autres encore émerger *ex nihilo* ou à partir d'autres formes. Ces nouvelles formations peuvent aussi bien rester des sous-types de forme ou gagner en autonomie.

Il peut donc exister comme nous l'avons vu des formes symboliques de plusieurs niveaux. Le langage est sans doute celle qui présente la dimension ontogonique la plus puissante et est le moyen de beaucoup d'autres mais la technique, par exemple, constitue une forme également autonome et créatrice. La science ou la religion sont pour leur part les régimes de connaissance les plus fortement canalisés socialement mais il est possible de repérer des formations plus locales. Au sein de l'art par exemple se diversifient et se répandent rapidement les tendances, les écoles, les styles. Dans cette optique, ce que l'on peut ranger dans la classe des idéologies postule également au rang de forme symbolique.

Ainsi, les « logiques de raisonnement » de Marc Angenot, bien que moins instituées que les idéologies les plus dogmatiques, peuvent également être décrites comme des formes symboliques. Et il en va de même de nos MA, à un niveau de généralité beaucoup plus bas.

Ceux-ci apparaissent alors comme des formes symboliques très locales, peu instituées, peu labellisées, mais qui partagent néanmoins l'ensemble des grandes caractéristiques que nous avons pu jusqu'ici prêter aux formes symboliques.

Pour résumer cette description, nous énumérerons les grands traits caractéristiques des formes symboliques et nous montrerons dans le même temps en quoi ceux-ci sont partagés par les MA.

2. Les MA comme formes symboliques

Les formes symboliques sont donc des éléments *médiateurs*, *culturellement institués* et *instituant*s, comprenant *une structuration interne*, ayant une *tendance hégémonique* et se trouvant *en perpétuelle réfection*.

- **médiateurs** : la première et plus évidente caractéristique des formes symboliques est d'être des éléments médiateurs entre l'organisme humain et son environnement. Les MA jouent pleinement ce rôle puisque c'est à travers leur prisme que peuvent être saisies et pensées les discussions autour de Fukushima et du nucléaire. Sans leur secours, sans leur monde d'objets, de valeurs et de règles épistémiques, nulle pensée ne peut se développer.

- **culturellement institués** : la stabilisation ou la sédimentation des formes symboliques repose sur l'institution sociale. Celle-ci peut être institutionnelle au sens fort : « l'esclave n'est esclave que par rapport à une institution qui le décrète et est en mesure de faire respecter son décret » (Lassègue, 2005:47), ou simplement construite dans l'interaction et la répétition : « mais cette institution de la valeur n'est pas nécessairement intentionnelle, comme le montre abondamment le cas du langage où d'apparentes régularités dans la construction du sens ne proviennent pas de l'instanciation de règles abstraites mais sont en fait le fruit d'une réélaboration postérieure de type analogique. » (*Ibid.*). Nous avons vu de quelle manière les MA reposaient sur cette forme de co-construction sociale : c'est la lancinante répétition des topoï, par mimétisme et/ou par accord, qui participe à leur sédimentation. Mais il est également possible de voir une institution plus forte encore et de rattacher chacun de nos MA à une canalisation sociale structurée : le MA bigot semble emprunter son catéchisme à l'institution religieuse ; le MA scientifique est pérennisé par l'apprentissage scolaire de la bonne méthode des sciences naturelles ; le MA mystique peut trouver sa source dans une partie des arts²¹³ et de la littérature, notamment fantastique ou de science-fiction ; le MA décroissant se retrouve également dans la littérature et dans une partie de la critique sociale ; le monde de l'entreprise constitue le vivier du MA managérial ; le MA militant trouve sa radicalité dans les milieux militants où l'entre soi exacerbe la binarité voire le conspirationnisme ; le MA normalien enfin occupe peut-être une place à part dans le sens où

²¹³ Le discours comique joue pour beaucoup dans la répétition des topoï mystiques sur la radioactivité : on ne compte pas les dessins de presse, les one person show, ou les émissions satyriques proposant des variations autour du motif « après être passé par Fukushima on brille dans le noir/a des membres supplémentaires qui poussent/perd ses dents ». Dérision certes, mais l'imaginaire collectif apparaît imprégné de ces idées.

il recouvre une catégorie psychologique mêlant résistance au changement, engagement et gel épistémique précoce.

- **Instituants** : la médiation entre organisme et environnement repose sur « le pouvoir instituant de la forme symbolique, pouvoir instituant qui fonde une certaine façon de produire de la signification et d'appréhender par ce moyen des objets et des interactions qui n'auraient pas eu d'existence déterminée autrement » (Lassègue, 2015:102). C'est là la question du régime de sens propre à chaque forme symbolique : « le langage, le mythe et la science qui n'ont, épistémologiquement, pas du tout le même statut participent cependant tous de la notion de forme symbolique dans la mesure où ils instituent un certain type de donation du sens sous la forme d'un certain mode de signification. » (*Ibid.*). On reconnaît immédiatement ici le fonctionnement des MA : chacun dans sa forme, avec ses règles, propose une certaine manière d'instituer le sens de l'événement ou du débat nucléaire. Par ailleurs, le pouvoir instituant des formes symboliques « enveloppe une nécessité qui en fait un point de passage obligé pour toute activité d'un certain type » (*Ibid.*:103). Il faut comprendre là que l'on ne peut pas ne pas utiliser une forme symbolique de la manière dont on l'utilise. Ainsi, nos MA enveloppent de la même manière une forme de nécessité. Tout d'abord, leur rhétorique encapsule en quelque sorte leur fond idéal : on sait qu'« qu'il suffit souvent de s'abandonner à une phraséologie pour se laisser absorber par l'idéologie qui lui est immanente » (Angenot, 2006). Nous avons ensuite vu qu'il était difficile de ne pas épouser le MA mystique par exemple dès lors que l'on invoquait le topos de la *vanité* ou le MA managérial dès lors que l'on faisait appel au topos de la *voiture*. C'est-à-dire que les MA possèdent une structure interne qui fait que chacun de ses éléments entretient de proche en proche des relations avec les autres. Dès lors, en mobiliser un revient à les attirer tous. Ainsi, le caractère d'univers de sens (plus ou moins) cohérent des MA porte avec lui une certaine capacité de conviction. En se laissant absorber par une partie de MA, on finit par se laisser porter par l'histoire qu'il raconte, la direction qu'il donne à l'esprit et finalement à embrasser le MA tout entier²¹⁴.

- **structurés par des éléments divers** : pour qu'il puisse être question de forme, il est nécessaire d'avoir affaire à des éléments divers qui se répondent (Lassègue, 2015). Cette caractéristique est assez claire pour certaines formes symboliques comme le langage, le rite ou la science, bien moins pour d'autres comme la technique voire l'art. Notons cependant que

²¹⁴ Le phénomène est en tous cas apparu clairement à l'écriture, nous espérons que ce soit également le cas à la lecture.

nos MA, en tant que relevant d'une sémiotique langagière et bien sûr comme réseau de topoï interreliés, entrent bien dans ce schéma.

- à **tendance hégémonique** : dans leur dimension instituante, les formes symboliques ont ceci de particulier qu'elles tendent à occuper tout l'espace qui leur est laissé libre. Une forme symbolique est une prise sur le monde, et toute prise se veut complète ou du moins, en tant qu'elle est suffisante, peut apparaître comme complète si elle n'est pas concurrencée. Ainsi, « parmi les formes spirituelles fondamentales, il n'en est aucune qui ne s'efforce dès son apparition et dans tout son développement de se donner pour le tout au lieu de la partie et de s'arroger ainsi une validité absolue et non pas simplement relative. Jamais satisfaite du domaine qui est le sien, toute forme spirituelle cherche à marquer de son empreinte propre la totalité de l'être et l'ensemble de la vie spirituelle. C'est de cette tendance à l'inconditionné, inhérente à chaque orientation particulière, que résultent les conflits culturels et les antinomies du concept de culture » (Cassirer, 1972a:22). Le meilleur exemple du phénomène est sans doute celui des différentes langues : ce n'est qu'après avoir appris une seconde langue que l'on s'aperçoit que notre langue maternelle qui semblait pouvoir dire le monde entier en ampute en fait nombre d'aspects. Mais nos MA ne sont pas en reste puisque leur tendance hégémonique est plus que claire. S'ils ne devaient pas se rencontrer entre eux, sans les conflits que causent leurs frottements et leurs croisements, ils occuperaient tout l'espace et se donneraient comme la seule et unique appréhension du monde. On voit d'ailleurs poindre là l'intérêt de la confrontation des points de vue que notre reconstruction facilite : chaque perspective apporte un éclairage spécifique à son objet là où une seule risquerait de s'imposer fallacieusement comme l'Alpha et l'Omega. Par ailleurs, cette compétition permanente entre formes leur permet de s'éclairer l'une l'autre. Le sens naissant de la différence, leur multiplicité autorise des optiques comparatives qui permettent des travaux de caractérisation. Enfin, leur tendance hégémonique implique leur transdomanialité (Lassègue, 2005). Si nous avons fait de nos MA des formes de niveau très local, incluant des éléments topiques spécifiques à une thématique donnée, il est clair que leurs traits les plus génériques peuvent s'appliquer à des domaines divers voire constituer une philosophie de vie générale. Le MA managérial par exemple, sous des formes légèrement différentes, est ainsi présent dans nombre d'arènes discursives.

- **en perpétuelle réfection** : enfin, en tant que constructions sociales interactionnelles, les formes symboliques obéissent à la règle de labilité des objets culturels (cf. chapitre 1, section 4.2.) : « les usages obligés dans les styles et les contenus – qu'ils soient linguistiques,

mythiques, artistiques ou scientifiques –, comme leurs variations possibles tels qu'ils sont constamment recherchés par les sujets sont-ils autant d'essais et d'ajustements qui se prêtent à l'approbation ou à la sanction collective et qui donnent de ce fait une idée de la nécessité toujours à construire qui les habite » (Lassègue, 2015:103). Cette position nous éloigne à la fois du trop relativiste interactionnisme²¹⁵ et du trop rigide structuralisme puisqu'elle reconnaît tout aussi bien la possibilité émergentielle et créatrice du moment que la régulation par l'historique et par l'institution. Cette caractéristique est importante dans le cas de nos MA car tout aussi structurés et figés qu'ils puissent paraître, ils ne sont jamais que de constantes réinstanciations. Ils sont donc ouverts et susceptibles de mouvements importants. Cette remarque est porteuse d'optimisme dans les relations sociales : bien qu'entre deux MA à l'instant *t*, la coupure puisse être profonde, le temps et les fluctuations peuvent mener à l'émergence de points de ralliement.

Nous venons donc de montrer que les MA constituaient un type particulier de forme symbolique. Cette assimilation leur confère ainsi un statut théorique défini et les insère pleinement dans notre optique générale de sciences de la culture.

Le second mouvement que nous devons désormais effectuer est la caractérisation singulière des régimes de sens spécifiques que sont les MA. En effet, nous avons vu que bien que les formes symboliques possèdent des caractéristiques superordonnées communes, chacune d'entre elles présente un fonctionnement interne propre.

C'est donc à la description des MA en eux-mêmes que nous nous attacherons dans la partie suivante.

3. Qu'est-ce qu'un mode d'appréhension ?

Au-delà de la caractérisation des formes symboliques comme fonctionnement anthropologique général, une sémiotique des cultures doit s'attacher à l'étude spécifique de

²¹⁵ Dans une interview accordée à Jef Verhoven, Erving Goffman regrette que l'interactionnisme symbolique ne permette pas de « [...] structurer ou d'organiser les choses réelles étudiées. Il s'oppose à tout système, il s'oppose à toute découverte quelque peu systématique. [...] De ce point de vue, il constitue une approche simplement critique, une approche assez grossière, qui à mon avis ne peut mener nulle part. Je ne vois pas comment il peut vous satisfaire, à moins que votre intention ne soit d'être un critique de la sociologie, un critique des autres formes de la sociologie. Il y a des personnes qui sont des analystes de ce que d'autres ont dit en sociologie. Je suppose que l'interactionnisme symbolique convient bien pour cela. Mais pour le travail d'analyse en lui-même, lorsque vous vous mettez à étudier quelque chose, vous êtes intéressé de montrer qu'il présente une certaine organisation, une certaine structure. Sinon, vous n'aurez probablement rien découvert. [...] La thèse de l'interactionnisme symbolique est probablement qu'il n'y a pas de modèle [...] » (Goffman, cité par Auboussier, 2009).

chacune de ces formes. Rappelons que toute forme symbolique est issue d'un parcours de formation singulier qui aboutit à la constitution d'un régime de sens qui l'est tout autant. « Il faut donc être attentif aux parcours de construction des formes dans leur diversité avant de rechercher des invariants hors contexte : les traits propres aux interactions culturelles en général, en tant qu'elles sont médiatisées par une forme symbolique, se laissent approcher en tant que capacités de différenciation et non en tant qu'instanciations d'un type » (Lassègue, 2005:49).

Nous devons donc ici proposer une définition générale des modes d'appréhension. Les pages qui suivent sont une ébauche car il ne fait aucun doute qu'un tel travail nécessite une maturation plus importante que celle permise par le temps d'une thèse moderne. Nous tâcherons néanmoins de caractériser les aspects les plus importants des MA et de les différencier de concepts qui pourraient s'en rapprocher.

3.1. Une définition générale

Posons pour commencer une définition générale.

Les modes d'appréhension sont des répertoires d'ontologies, d'axiologies et de règles épistémiques qui présentent une cohérence suffisante pour constituer des univers de sens autonomes. Ils sont alors les prismes médiateurs au travers desquels une question sociale peut être perçue. Manières spécifiques de faire sens avec le monde, ils sont aussi des régimes de validité particuliers : la vérité ou le probable ne s'évaluent pas de la même manière au sein des différents MA. Enfin, les MA sont disponibles de manière éclatée dans le discours social. En effet, ils n'apparaissent pratiquement jamais sous leur forme complète ou canonique et l'on ne peut qu'en retrouver des bribes dans la parole individuelle.

Avant de développer ces différents points, nous tâcherons de déminer à l'avance quelques possibles malentendus en précisant ce que les MA *ne sont pas*.

3.2. Ce que les MA ne sont pas

Tout d'abord les MA ne sont pas des **types de commentaires**. Notre corpus de travail ainsi que les nombreuses citations dans la reconstruction des MA pourraient laisser penser que chaque commentaire ressortit d'un et d'un seul MA. Or, cela n'est ni la norme, ni une observation pertinente dans notre modèle théorique. Tout d'abord, c'est la schizophrénie

topique qui est la norme et les commentaires les plus longs invoquent presque toujours des topoï appartenant à des MA différents. Ensuite, notre propos général ne cherche pas à fournir une typologie des commentaires ou des commentateurs. Celle-ci serait en contradiction avec notre cadre théorique : les MA sont caractérisés par leur éclatement et leur enchevêtrement dans le discours social, chercher à les fixer, que ce soit dans des commentaires ou des individus reviendrait à adopter une posture représentationnaliste classique que nous rejetons (voir ci-après).

De la même manière, les MA ne sont pas des **catégories sociologiques**. Bien sûr, en tant que formes idéologiques et que constructions interactionnelles, ils ne sont pas indépendants des dynamiques sociales. Nous avons ainsi vu que leur canalisation pouvait en partie être institutionnelle et il ne fait aucun doute que certains groupes sociaux particuliers jouent également un rôle structurant. Toutefois, le principe dialogique du discours social et de la circulation topique est de distribuer largement les différents MA. Ainsi, un même individu, au cours de sa vie, aura été frotté à la plupart des topiques disponibles dans le discours social. Encore une fois, nous refusons de cantonner l'acteur social à une logique cohérente et fixe.

Les MA ne sont pas non plus de simples **répertoires d'arguments ou d'idées**. Ils n'opèrent pas comme une topique dans laquelle le rhéteur pourrait venir piocher à l'envi. En tant que formes symboliques, ils permettent certes de tenir des discours sur des objets mais ils sont également des matrices plus puissantes que cela. Leur pouvoir instituant implique une dimension formatrice. Ils modèlent littéralement le monde dont ils traitent. Ils ne sont donc pas seulement des « discours sur » mais aussi des « faire être ». C'est par ailleurs ce qui explique les coupures cognitives qui séparent les porteurs canoniques de ces logiques divergentes : les mondes dont elles relèvent sont incommensurables.

D'un point de vue ontologique, les MA ne sont pas des **objets du monde** mais des reconstructions idéaltypiques au sens de Max Weber (2006:140-160). C'est-à-dire qu'elles ne cherchent pas à se donner pour la réalité même mais sont des constructions intellectuelles qui servent à stabiliser sa complexité. Ainsi, les types idéaux permettent grâce à leur abstraction et à leur généralité d'englober des phénomènes qui seraient autrement trop singuliers et trop hétérogènes. Ils font ainsi preuve d'une force herméneutique en proposant de donner du sens, de mettre en ordre un certain nombre d'éléments dispersés. Il découle de cette approche que les types idéaux que nous décrivons peuvent très bien ne jamais se retrouver tels quels dans le monde empirique : aucun commentaire ne correspond parfaitement à la description que nous

avons faite d'un des MA. Ce n'est qu'à ce prix que l'on peut tenter de comprendre les faits culturels humains dont la singularité et l'instabilité sont définitives.

Enfin, les MA ne sont pas des **représentations**. Ce ne sont tout d'abord pas des représentations au sens où il n'est pas question de représenter un monde qui serait présent extérieurement dans un univers objectif. Le propre des formes symboliques est d'« éclairer, de distinguer et d'organiser l'informe et morne chaos des simples réalités de l'état brut » (Cassirer, 1991:91). Elles sont donc le monde et non sa *re*-présentation. Au maximum, elles peuvent être considérées comme sa présentation. Les MA ne sont ensuite pas des représentations car comme nous l'avons vu, ce paradigme théorique pose, dans sa version orthodoxe, un certain nombre de problèmes. En effet, à considérer les représentations comme des objets strictement mentaux, atomisables, fixes, premiers et causaux, on contrevient aux acquis d'une grande partie des sciences cognitives sur le fonctionnement de l'esprit humain. Les MA présentent ainsi et en miroir l'intérêt de :

- ne pas être mentaux mais cognitivo-discursifs : en tant que formes symboliques, qu'« imaginaires socio-discursif » (Charaudeau, 2007b), les MA sont justement à l'interface entre discours et cognition. Ils sont l'élément médiateur même qui permet le couplage de l'esprit au monde en passant par le sens. On en trouve ainsi l'expression matérielle sous la forme des topoï et l'on reconstruit de manière herméneutique ce que l'on suppose être leur dimension cognitive sous leur forme idéaltypique.
- ne pas être atomisables mais structurés par une certaine cohérence interne : on ne peut considérer la « peur du nucléaire » comme un trait pertinent en lui-même ainsi que le fait bien souvent la psychologie sociale. La peur du nucléaire ne prend sens qu'insérée dans le monde enchanté du mystique ou dans l'univers précautionniste du militant antinucléaire par exemple.
- ne pas être fixes mais convoqués de manière éclatée : la schizophrénie topique est la règle et tout un chacun peut convoquer avec plus ou moins d'aise les différents MA. Bien que certains individus puissent privilégier en moyenne un type d'appréhension dans un type de situation, postuler une relation systématique reviendrait à surestimer la stabilité et la cohérence de l'esprit humain. Au fond, face à l'événement de Fukushima chacun est un peu mystique, un peu bigot, un peu managérial, un peu décroissant, etc.
- ne pas être premiers mais constamment réinstanciés dans l'interaction : tout comme le sens ne préexiste pas à l'interprétation, le mode d'appréhension est un couplage contingent à l'environnement. Les reconstructions idéaltypiques que nous proposons sont certes des

stabilisations à partir d'une moyenne historique mais chaque invocation d'un MA n'est jamais qu'un écart par rapport à la norme.

- ne pas être causaux mais instrumentaux : les MA ne sont pas la cause du positionnement des individus mais en sont un moyen, parmi d'autres. À l'instar de la conception du plan proposée par Lucy Suchman (1987) ou de celle de la signification par François Rastier (2003), les typifications *a priori* sont des instruments qui participent à l'activité de couplage à l'environnement voire la conditionne mais qui ne peuvent être considérées comme causales tant est influente la multiplicité des facteurs contingents.

3.3. Ce que sont les MA

Nous développons ici la définition donnée précédemment.

3.3.1. Genèse

Tout d'abord, nous devons rappeler que le concept de MA trouve son origine dans les travaux de Marc Angenot (2008). Celui-ci montre que si le discours social est structuré par une hégémonie, si tout ne se dit pas et tout ne se pense pas, c'est que, parmi les phénomènes structurants qui traversent l'air du temps culturel d'une époque, se trouvent un certain nombre de grandes logiques.

Ces logiques sont de véritables grilles herméneutiques. En effet, la pensée conspiratoire (*Ibid.*:336-350) par exemple, « n'est pas un "thème" dans la culture ni une "idée", ni une "idéologie" déterminée, mais précisément ce que [Marc Angenot a] choisi d'appeler une logique, un dispositif cognitif et herméneutique, une manière, exclusive d'autres, de déchiffrer le monde qui a, avant tout, une histoire qu'on peut suivre dans la modernité occidentale » (Angenot, 2010)²¹⁶.

C'est cette idée que nous avons reprise dans notre approche de notre corpus. Nous avons cherché de même à observer, derrière l'apparent vacarme du discours social, des concrétions de sens permettant de comprendre une partie des positionnements argumentatifs. Mais au lieu de les établir à un très haut niveau de grain (des grandes logiques de la pensée politique en général ayant une continuité historique), nous avons essayé de saisir des sédimentations de plus bas niveau, adaptées à une thématique particulière et relevant d'une courte synchronie.

²¹⁶ On notera la proximité de cette définition avec le concept de forme symbolique.

Nos MA sont donc des éléments proches de ces grands types de logique mais que le bas niveau d'abstraction colore de manière spécifique. Ainsi, ils ne sont pas constitués seulement de schèmes argumentatifs généraux ou de récits globaux sur le monde mais intègrent des ontologies très locales telles que le nombre de morts de Tchernobyl, la croyance en l'avenir des énergies renouvelables, ou encore le prix du KW/h.

Il est sans doute possible de ramener nos MA à des types de plus haut niveau mais nous ne sommes pas convaincus de l'intérêt d'un tel mouvement. En effet, dans le procès de caractérisation des sciences de la culture chaque singularité mérite d'être prise en compte. Ainsi, un mode de raisonnement général s'actualisera d'une manière spécifique dans la controverse nucléaire, manière dont il faut donc rendre compte.

3.3.2. Grands traits des MA

La description des MA comme forme symbolique ainsi que la section qui précède a déjà permis de mettre en avant un certain nombre de caractéristiques définitoires des MA.

Les MA sont des idéaltypes cherchant à capter les *Weltanschauung* en confrontation autour d'une thématique donnée. Ils visent à décrire les modes d'être-au-monde différents qui structurent une partie des positionnements dans les débats sociaux. Ils sont composés d'éléments divers, les *topoi*, qui, mis bout-à-bout, présentent une certaine cohérence et constituent des univers de sens autonomes.

Ils jouent ainsi le rôle des régimes de validité spécifiques dans le sens où ils possèdent leurs propres règles épistémiques : le calcul est probant dans le MA managérial alors que l'incarnation est la règle décroissante, l'intuition est maîtresse chez le mystique, la rationalité fait loi chez le scientifique, le normalien et le militant pour leur part n'évaluent les raisonnements que dans leur conclusion, il faut respectivement qu'ils mènent à la stabilité ou la condamnation.

Notre approche ne cherche par ailleurs pas un dogme originel dont dépendraient consciemment les différentes paroles sociales. Les MA sont des structures sous-jacentes, jamais explicitement et totalement exposées, et qui apparaissent de manière éclatée dans les discours circulants. Ainsi, nulle allégeance systématique n'explique le positionnement des acteurs. Ceux-ci sont au contraire tiraillés par la multiplicité des MA et les convoquent indifféremment dans une même prise de parole. Certes, certains individus semblent être des porteurs plus canoniques que d'autres d'une seule et même logique mais la plupart énoncent

aisément des topoï relevant de MA divers. De plus, si nous avons vu qu'il était plus fréquent de voir convoqués ensemble des MA qui présentent des points de recouvrement (comme les MA mystique et décroissant par exemple à propos de l'importance de la vie humaine), il arrive également que voisinent des MA peu compatibles (nous avons vu le cas du MA militant n'hésitant pas à passer de propos décroissants à une argumentation managériale). Comme le remarque Dominique Maingueneau dans son travail sur les polémiques jansénistes du XVII^{ème} siècle, s'il existe « des similitudes sociologiques, psychologiques, intéressantes entre les énonciateurs effectifs de tel ou tel discours, leur degré d'homogénéité n'est absolument pas comparable au degré de cohésion de la formation discursive dont ils sont les énonciateurs » (Maingueneau, 1984:55).

Les MA sont ainsi des reconstructions à partir d'éléments épars auxquels un mouvement interprétatif donne une cohérence et qui permettent de saisir une part du travail de compréhension du monde effectué par les individus discourants.

On voit dans ce fonctionnement la manière dont sont structurés et diffusés socialement les MA. Nous avons vu que certaines institutions ou certains groupes pouvaient jouer un rôle important dans ce travail, mais, dans les débats sociaux, c'est aussi et surtout par la topique que sont constamment réinstanciés les MA. Dans les discours circulants, la répétition, mimétique ou convaincue, de leurs fragments participe de leur vivacité et de leur audibilité.

Enfin, le statut des modes d'appréhension est proprement cognitivo-discursif. Les MA ne sont ni des entités seulement discursives (des histoires, ou des « discours sur ») et ce ne sont pas des entités mentales (les idées ou les représentations que les individus ont « dans la tête »). En fait, notre cadre théorique même réfute cette dichotomie nette entre discours et pensée, entre intérieur et extérieur, entre organisme et environnement pour privilégier l'unité de la co-construction. Ainsi, à l'instar des « imaginaires socio-discursifs » (Charaudeau, 2007b) auxquels ils s'apparentent, les MA syncretisent les capacités productives et réceptives de l'esprit humain. Institués et instituants, créés et créateurs, formés et formateurs, produits et processus, ils sont les opérateurs des médiations symboliques.

Ces différentes propriétés sont résumées dans la manière dont nous avons choisi de nommer le concept. Les deux membres de l'expression jouent pleinement leur rôle :

- « mode » : la dimension modale permet d'échapper à la fois au fixisme d'une approche représentationnaliste classique et à la tendance typologisante qui voudrait faire entrer les individus (et non les idées) dans des catégories figées. Il n'est donc pas question d'être un

mystique, d'être un militant ou d'être un décroissant mais d'user d'idées qui se rapportent à ces différentes positions. Tout un chacun peut ainsi adopter des positions qui relèvent de l'un ou l'autre mode voire de plusieurs à la fois.

- « appréhension » : cette seconde dimension rend justice à la dimension médiatrice de la forme symbolique. Les MA sont des perspectives sur les objets, des manières de les aborder lourdes de leur dispositif interne. Ils sont au fond des mondes d'appréhension.

Il nous faut préciser pour terminer que notre modèle n'accorde qu'une place secondaire à l'individu et au Moi. L'esprit individuel est élevé dans le bain du discours social. Si quelques traits spécifiques peuvent lui être accordés, il faut reconnaître qu'il est en grande partie modelé par l'hégémonie des formes de pensée de son époque (à laquelle il participe lui-même) tout comme traversé de part en part par ses divers courants. Bertolt Brecht embrasse avec finesse cette conception dans la formule suivante : « il pensait dans d'autres têtes ; et dans la sienne d'autres que lui pensaient. C'est cela la vraie pensée ».

3.3.3. De la cohérence des MA

Un apparent paradoxe émerge dans la description de nos MA. D'une part, nous soutenons que ceux-ci forment des univers de sens cohérent. Même si nous modalisons toujours cet adjectif pour en diminuer la portée, c'est là le premier critère de leur reconstruction. Mais d'autre part, nous n'hésitons pas à mentionner les contradictions internes qui les grèvent. Le MA décroissant est utilitariste sans l'être, le MA managérial est immanentiste sans l'être, etc.

La raison de ce phénomène est que nous sommes nous-même structuraliste sans l'être.

En effet, nous pensons que les phénomènes socioculturels sont canalisés par divers mécanismes, entraînant des sédimentations plus ou moins robustes, mais nous reconnaissons également que leur fixation conceptuelle constitue une hypostase dont l'intérêt est principalement heuristique.

Nous cherchons donc, autant que faire se peut, à présenter des concrétions idéologiques cohérentes tout en assumant le fait qu'elles sont, par leur mode de constitution même, des bricolages culturels. Ainsi, si nous n'abandonnons pas l'intérêt compréhensif du structuralisme, nous nous défendons contre une des critiques les plus vives qui puissent lui être faite : « la force de nos interprétations ne peut reposer, comme cela est souvent le cas aujourd'hui, sur leur seule cohérence ou sur l'assurance avec laquelle elles sont argumentées. Rien [...] n'a plus fait pour discréditer l'analyse culturelle que la construction de parfaites

formalisations dont personne ne peut vraiment croire à l'existence réelle. » (Geertz, 1973:18, nous traduisons²¹⁷).

Les MA sont ainsi des entités extrêmement peu immanentes. Ce ne sont que des *gestalt* entr'aperçues dans l'activité de penser et rien d'autre. Aussi, rien ne leur impose d'être fixes ou parfaitement cohérentes.

Nous considérons donc que les MA sont des formes culturelles et cognitives qui traversent le discours social et sont investies par les locuteurs-penseurs au gré des moments, dans des occurrences toujours partielles et partiales. Cette position est par ailleurs en accord avec la critique de la conception classique des idéologies que propose Marc Angenot (1991). Le parangon, explicitement visé, est la définition de Louis Althusser : « Une idéologie est un système possédant sa logique et sa rigueur propres, de représentations (images, mythes, idées ou concepts selon les cas) doué d'une existence et d'un rôle historiques au sein d'une société donnée. » (Althusser, 1968:128) Dans cette perspective, les idéologies seraient des systèmes à la logique propre. Or ce point de vue risque de prendre les idéologies pour ce qu'elles disent être et non pour ce qu'elles sont. En effet, hors de la description structurale dont l'intérêt s'arrête à la proposition de catégories heuristiques, il n'existe aucune manifestation idéologique qui ne soit prise dans une situation complexe, traversée par un interdiscours, tiraillée par des versions dissemblables, poussée à quelques accommodations locales hérétiques, ou même grevée par des contradictions internes.

Les travaux de l'anthropologue Jack Goody sur le Mythe sont éclairants à ce sujet. Contre la conception de l'unicité du Mythe celui-ci montre comment l'introduction du magnétophone dans l'étude des cultures orales a pu faire surgir une variabilité insoupçonnée par les théories fonctionnalistes ou structurales : « il peut y avoir des variations surprenantes dans le temps et selon le récitant, qui peuvent toucher jusqu'au fondement du mythe, ce qui est très significatif pour l'étude des mythologies... qui ne sont jamais aussi fixes que le suggère une version unique. [Dans la récitation du Bagré chez les LoDagaa] même l'invocation initiale, apprise "par cœur", variait, et les récitations elles-mêmes différaient non seulement dans leurs détails mais dans leur conception d'ensemble, dans leur vision du monde. [...] Il me semble que c'est sous-estimer l'étendue des transformations que de considérer ce processus comme une

²¹⁷ Version originale : « the force of our interpretations cannot rest, as they are now so often made to do, on the tightness with which they hold together, or the assurance with which they are argued. Nothing has done more, I think, to discredit cultural analysis than the construction of impeccable depictions of formal order in whose actual existence nobody can quite believe. »

simple variation à l'intérieur d'un cadre ou alors de le comprendre entièrement dans une formule du type « jeune homme rencontre jeune fille », comme Propp le fait, je crois, avec les contes populaires, sans reconnaître la créativité des cultures orales. Les variations dans les récitations orales sont peut-être reconnues par les anthropologues, mais les modèles dominants voudraient les restreindre à ces “variations à l'intérieur d'un cadre”, alors que mon hypothèse est que l'on ne peut jamais savoir où ces variations peuvent mener avant de les enregistrer et de les examiner [...]. » (Goody, 2014:2-3). Ces considérations, non seulement mettent en garde contre la recherche d'une universalité qui serait cachée derrière *le* mythe et sa structure profonde, mais plus généralement rappellent la puissante labilité des faits de culture.

Ainsi, pareillement à des formes idéologiques qui ne seraient pas des systèmes mais « des bricolages, des collages hétérogènes dont, encore une fois, la rhétorique superficielle s'efforce ordinairement de cacher les coutures et les raccords [et qui] n'ont ni logique ni rigueur propres [et] ne sont que des productions sectorielles de cet ensemble synchronique, plein d'affrontements, de “bougé” et de réfections subreptices qu'on peut appeler le discours social total » (Angenot, 1991:55), nos MA ne sont que des formes symboliques locales, relatives à un moment et à un thème donnés, que la saisie analytique se permet de stabiliser le temps d'une réflexion.

4. La structuration interne des MA

Comme nous l'avons laissé voir à travers les tableaux récapitulatifs de chaque MA, nous avons décidé de présenter ces derniers en fonction de quatre grandes caractéristiques : les ontologies, les déontologies, les axiologies, et les modes de raisonnement (ou règles épistémiques).

Cette quadripartition relève du dilemme dont nous avons déjà parlé (chapitre 5, section 1.3.) : comment décrire une « vision du monde » dont on comprend que la cohésion rend ardue la segmentation ? La méthode principale que nous avons choisie, celle de la mise en texte, permet une description détaillée et épaisse. Cependant, il nous semble que la formalisation présente aussi ses intérêts. Elle permet notamment une présentation synthétique et méthodique.

Nous avons donc proposé quatre grands traits. Nous aurions pu en choisir d'autres comme en témoigne la diversité des types de topoï qui auraient pu donner lieu à autant de traits. Nous

avons cependant fait le choix d'en rester aux quatre grands descripteurs les plus génériques et qui nous semblent le mieux quadriller le contenu d'un MA.

Ontologie, axiologie et déontologie dérivent des travaux sur la modalité. Ceux-ci trouvent leur origine dans la philosophie et la logique et ont donné lieu à des développements en narratologie, en linguistique et plus encore en sémiotique. Dans ce dernier cadre, les modalités sont un ensemble de catégories descriptives dont la liste évolue régulièrement, jusqu'à se confondre avec l'aspectualité (Fontanille, 1995). Sans entrer dans les détails techniques de la question, nous retiendrons que dans l'ensemble, toutes les typologies intègrent à des niveaux divers des modalités qui portent sur l'existence des choses (modalités ontiques, aléthiques, épistémiques...), des modalités qui portent sur le devoir-être (modalités déontiques), et des modalités qui portent sur les valeurs (modalités évaluatives, appréciatives, thymiques...). Ce triptyque être/bien-être/devoir-être est ainsi somme toute classique et a largement fait ses preuves descriptives. Nous le reprenons donc à notre compte avec l'assurance raisonnable qu'il ne choquera aucune philosophie²¹⁸.

Encore une fois il faut bien rappeler que nous ne sommes ici que dans la proposition de catégories descriptives. Celles-ci nous semblent avoir des intérêts heuristiques (cf. plus bas les différents types de désaccords) mais n'ont aucunement la prétention de dire quoi que ce soit de la structure *réelle* des modes d'appréhension et assument parfaitement leur caractère réducteur. Comme le montrent les travaux sémiotiques sur les passions par exemple, les choix descriptifs modaux pourraient être tout autres, sans compter que leur intrication est indépassable (description et évaluation peuvent se confondre largement). Nous retrouvons ici le dilemme entre *thin* et *thick description* : catégoriser au risque de la réduction ou englober au risque de la perte.

Le quatrième trait, que nous disons épistémique, cherche pour sa part à rendre compte des modes de raisonnement privilégiés dans chaque MA. Cette catégorie provient principalement des études rhétoriques dont un large pan se consacre à décrire voire à évaluer les différents schèmes de raisonnements. Il s'agit de savoir quelles sont les opérations intellectuelles qui permettent d'aboutir à des conclusions valides ou raisonnables (selon que l'on se place dans un paradigme plus ou moins rigide, de la logique formelle aux « théories de l'argumentation »).

²¹⁸ Ni aucune psychologie : la célèbre théorie structurale des représentations en psychologie sociale propose ainsi à partir de 28 schèmes cognitifs de base les trois méta-schèmes DESCRIPTION, PRESCRIPTION et EVALUATION (Guimelli, 2005).

Développons maintenant ces quatre traits :

- La dimension **ontologique** regroupe les éléments qui constituent le monde d'objet du MA, ce qui existe et qui n'existe pas en son sein. Le « progrès en soi » est une entité qui existe pour le managérial, tout comme la « Nature » existe pour le mystique. Les caractéristiques attribuées aux objets participent également de l'ontologie d'un MA. La dangerosité du nucléaire dans le MA militant ou son innocuité dans le MA normalien en sont des exemples. D'un point de vue de l'analyse du discours, les caractéristiques ontologiques se lisent dans les attributions (la radioactivité est dangereuse, les japonais sont courageux...), mais plus largement – et plus évidentiellement – dans les seuls présupposés d'existence²¹⁹ (prêter des caractéristiques au « peuple japonais » présuppose l'existence d'un référent déterminé que recouvrirait la catégorie « peuple japonais », dire que le « Karma » punit le Japon présuppose l'existence d'une force mystique telle que le Karma ; ainsi que celle du Japon, mais cela est moins sujet à discussion). Tout discours est ainsi constructeur d'ontologie si l'on admet que tout mot est en quelque sorte ontogonique. Ceci découle du fait que l'ontologie est la condition minimale de la pensée : il faut bien que des choses existent, que le monde soit découpé en catégories, en entités, en phénomènes pour que l'on puisse raisonner dessus. L'ontologie est donc la toile de fond idéologique. Comme elle est la plus nécessaire, elle est la plus évidente. De fait, elle ne s'explique presque jamais (à part en cas de désaccord ontologique patent « mais bien sûr que les dragons existent ! ») mais elle se dit partout et tout le temps. Toute nomination est ainsi un marqueur ontologique. À charge à l'analyste de faire le départ entre ce qui est digne d'être relevé et ce qui ne l'est pas.

- La dimension **axiologique** relève des valeurs. Nous donnons au concept de valeur une définition précise : c'est une force accrochée à une forme. La forme est généralement sémantique et peut être lexicalisée ou non (la « liberté » ou « le sentiment de bien-être et de confiance qui nous gagne lorsque plus rien ne nous contraint... »). Elle est cependant parfois si peu précise (qu'est-ce que la liberté ou la justice ?) qu'elle n'apparaît plus que comme seulement sémiotique (le nucléaire, la radioactivité, les cancers, en tant que simples signifiants, suffisent à déclencher l'horreur mystique ; l'humanisme, bien que diffus, emporte l'adhésion peu critique du bigot, etc.). La force est quant à elle thymique. C'est la « rupture de

²¹⁹ Le présupposé se définit comme « un contenu propositionnel qui, sans constituer en principe l'objet véritable du dire, est cependant automatiquement entraîné par la formulation de l'énoncé » (Kerbrat-Orecchioni, 1986). Le type de présupposition le plus commun a été nommé par Oswald Ducrot (1972) « présupposé d'existence » : tout SN défini utilisé référentiellement présuppose l'existence extralinguistique du référent qu'il pointe. Ainsi, « le chat est noir » présuppose l'existence dudit chat ainsi que de la catégorie « chat » elle-même. Le présupposé d'existence explique par ailleurs la bizarrerie d'un énoncé comme « l'actuel Roi de France est chauve ».

l'indifférence » (Lavelle, 1951), l'investissement positif ou négatif de la forme : le bien, le mal, le juste, le souhaitable, le désirable, l'indésirable, etc. Le concept de valeur renvoie donc majoritairement « aux problématiques de la subjectivité, de l'affectivité et des orientations » (Charaudeau et Maingueneau, 2002:599). Dans notre terminologie, les valeurs ne désignent ainsi pas seulement les classiques entités abstraites positives (justice, humanisme, progrès) mais tout objet qui peut être investi positivement ou négativement (l'argent, la radioactivité, ou encore un doudou). La dimension axiologique est donc fondamentale dans les désaccords politiques. Elle se distingue de l'ontologie en cela qu'elle n'est pas neutre et peut donc être motrice, qu'on la poursuive ou qu'on la rejette. Pour reprendre les termes de la sémiotique narrative, l'objet de valeur peut constituer un objet de quête ou de sanction. Pour tout dire, à l'entame de notre thèse et en nous fondant sur nos travaux de master, nous abordions notre corpus avec l'idée que la question des valeurs était primordiale. Nous pensions pouvoir montrer que les désaccords se jouaient majoritairement sur des divergences de cet ordre : la valeur « risque nucléaire », transcendante chez les uns, et hiérarchisable chez les autres (avec la valeur « argent » par exemple), expliquerait ainsi une grande partie de la controverse nucléaire. Cependant, il est bien clair au vu de notre reconstruction topique que la seule dimension axiologique, si elle reste très importante²²⁰, ne permet pas d'épuiser les controverses.

- La dimension **déontologique** a trait au devoir faire. Elle occupe une place spécifique dans notre modèle dans le sens où elle pourrait être assimilée à la dimension axiologique. Au fond, « il faut sortir du nucléaire » pourrait correspondre à « le nucléaire est mauvais ». Pour autant, et pour diverses raisons, il ne semble pas que l'équation soit si simple. On sait tout d'abord l'évaluation et l'action sont cognitivement séparés : les fumeurs peuvent d'ailleurs en souffrir passablement. D'un point de vue sémiotique ensuite, un énoncé de faire demande forcément un sujet de faire. Cela implique un récit plus complexe qu'une simple évaluation, d'autant plus que le sujet de faire peut-être distinct du sujet évaluateur. Ainsi, un devoir faire peut contrevenir à une valeur. Enfin, une valeur n'est pas forcément motrice. Je peux ne pas porter le nucléaire dans mon cœur sans pour autant militer pour son éradication. Ces distinctions sont ténues et tout à fait discutables mais elles nous paraissent suffisantes pour soutenir l'intérêt au moins descriptif de la séparation entre axiologie et déontologie.

²²⁰ Nous avons vu qu'elles suffisent presque à expliquer la rupture entre managérial et décroissant : les valeurs de l'un sont le symétrique de celles de l'autre. Mais même ici, des divergences épistémiques importantes (calcul vs incarnation) différencient également les deux MA.

- Les **modes de raisonnement** enfin désignent les opérations intellectuelles qui permettent de passer de données à des conclusions, de soutenir des jugements, de lier des propositions entre elles, de mettre en relation des objets ou des êtres, etc. Ce sont les différentes techniques ou les différents chemins que peut emprunter l'esprit pour connaître et juger. Les scolaires déduction/induction/abduction font partie de cette catégorie, tout comme les propositions normatives des pragmadialecticiens (Van Eemeren et Grootendorst, 2004) et leurs contreparties sophistiques. Au-delà de ces schèmes argumentatifs locaux, les modes de raisonnement renvoient à des moyens plus généraux d'administrer la preuve ou de découvrir la vérité. On pensera par exemple à la foi religieuse qui relève d'une logique de raisonnement tout à fait étrangère au rationalisme. Dans le même ordre d'idée, le *Don Quijote* de Cervantès regorge d'exemples où la mentalité féodale du héros éponyme se heurte dans de purs dialogues de sourds au rationalisme économique/bourgeois naissant de l'Espagne du XVII^{ème} siècle (Gómez-Moriana, 1990). Les valeurs transcendantes de l'honneur, du serment, de la foi constituent un mode de raisonnement que ne peut reconnaître l'empirisme matérialiste. Ainsi de cette confrontation entre *Don Quijote* et les marchands où le premier exhorte les seconds à confesser que Dulcinée est la plus belle dame du monde. Lorsque les marchands lui demandent de leur montrer une image qui leur permettrait de juger sur pièce, le cavalier de la Manche rétorque : « L'important, c'est que, sans la voir, vous le croyiez, confessiez, affirmiez, juriez et souteniez les armes à la main. Sinon, en garde et en bataille, gens orgueilleux et démesurés »²²¹. La logique chevaleresque détonne ici clairement avec la logique expérimentale des marchands. Nous avons vu dans notre corpus comment de tels types de raisonnements radicalement divergents pouvaient susciter l'inter-incompréhension : le calcul, panacée managériale, horrifie le décroissant et l'intuition indicielle, moteur mystique, atterre le scientifique. De plus, nous avons inclus dans nos tableaux synthétiques les topoï de ton dans la colonne des modes de raisonnement. L'exaltation, l'assurance, la prudence, etc. ne sont pas à proprement parler des manières de raisonner mais accompagnent néanmoins celles-ci avec une forme de contiguïté : l'exaltation lyrique et l'indicialité chez le mystique, l'assurance et l'immanentisme chez le normalien ou le managérial, la prudence et la pensée critique chez le scientifique, etc.

Pour conclure sur ces choix de descripteurs, notons qu'ils font écho de manière remarquable aux propositions de la « sociologie argumentative » de Francis Chateauraynaud : « Au-delà

²²¹ Don Quichotte, vol. 1, chap. II, p. 44 de la traduction de Louis Viardot, Genève : Crémille, 1973, cité par Antonio Gómez-Moriana, 1990).

des échanges verbaux, les disputes mettent les argumentateurs aux prises avec trois niveaux logiques dont l'articulation ne va pas de soi : le plan ontologique, qui concerne la liste des entités pertinentes dont les modes d'existence font, ou ne font pas, l'accord – le cas limite étant formé par la mention de créatures ou de phénomènes non reconnus par les Sciences, comme dans les querelles autour des parasciences ; sur le plan épistémique se jouent les modes de connaissance et en particulier les modèles ou les paradigmes que peuvent faire valoir les protagonistes pour outiller ou instrumenter leurs points de vue, outillages qui vont de l'expérience sensible jusqu'à la démonstration mathématique, en passant par tous les artefacts cognitifs servant à la production des preuves ; enfin le plan axiologique renvoie aux valeurs et aux principes, pour ou contre lesquels s'affrontent les acteurs et dont dépend parfois le sort d'institutions et d'entités collectives. » (Chateauraynaud, 2011a:104)

5. De la structure en MA à une heuristique des désaccords

Pour terminer cet affinage théorique, nous proposerons de faire émerger 4 concepts descriptifs à partir du découpage en 4 dimensions de nos MA.

En effet, si notre modèle permet d'observer les désaccords sous l'angle holistique du mode d'appréhension, nous ne pensons pas que tout désaccord demande la remontée à un système plus général. Un individu qui invoque le topos de la *vanité* n'adhère pas forcément pleinement et de manière engagée à l'ensemble du MA mystique. Une simple contestation ontologique sur l'existence ou non d'une instance judiciaire supérieure peut ainsi changer le tour du débat. Le topos peut être évacué ou transmué en celui de la « prudence » face au technologique qui devient alors commensurable avec une optique rationaliste. L'analyse d'un désaccord doit donc parfois se passer d'un point de vue structuraliste trop fort pour en rester à la description de frictions locales. Dans ce but, les quatre grandes dimensions constitutives des MA apparaissent heuristiques.

Au-delà de la coupure cognitive profonde entre MA, elles permettent de décrire quatre grands types de désaccords locaux :

- Les **désaccords ontologiques** qui reposent sur le non-partage des entités qui existent dans le monde ou sur le vrai et le faux. Ces désaccords peuvent être mineurs si les procédures de vérification sont accessibles et partagées (bien que les idées reçues aient la vie dure !) mais extrêmement clivants si ce n'est pas le cas. En effet, les états de faits constituent généralement les prémisses d'une discussion. En l'absence de moyen de vérifier leur validité, aucune

argumentation ne peut avoir lieu. La situation peut être temporaire, en attente du *fact checking* cher au journalisme 2.0 (Cardon et Granjon, 2013), mais elle peut également être durable dans le cas d'une impossibilité de statuer. Cette impossibilité peut reposer sur des règles épistémiques discordantes²²², ou sur une impossibilité pratique plus radicale encore. Comme nous l'avons vu, ce second cas est très présent dans les controverses sociotechniques. Face aux difficultés de la science à proposer un consensus plein et entier sur certains sujets (le réchauffement anthropique, les dégâts de Tchernobyl, la nocivité des OGM, etc.) les individus tendent à assumer l'un ou l'autre des pôles de la controverse en fonction de leur sensibilité initiale. Certes, à la réflexion, ces désaccords peuvent parfois être dépassés voire tranchés mais il n'en reste pas moins que, surtout entre non spécialistes des questions, la coupure peut être radicale. Nous avons vu dans notre corpus combien les estimations des dégâts de Tchernobyl pouvaient être divergentes et à l'origine de positions fort dissemblables. Autre exemple d'un ordre différent mais tout aussi difficilement dépassable : la conception de la « science » dans les MA managérial et mystique. Garante de la Vérité chez l'un, voix suspecte à tendance un peu trop hégémonique chez l'autre. Enfin, parmi les désaccords ontologiques peuvent également être comptés ce que l'on peut appeler un désaccord ontologique spéculatif : il porte non sur ce qui est ou n'est pas mais sur qui sera ou ne sera pas. On comprend que sa dimension prédictive le rende moins clivant que son homologue présentiste (la spéculation est généralement peu admise comme mode d'argumentation), mais on le retrouve néanmoins au moins comme appui périphérique dans les discussions publiques. Dans notre corpus, *lobby=empêche* (« si on laisse investir dans les énergies renouvelables elles rattraperont leur retard technique sur le nucléaire ») et *fusion+* (« la fusion nucléaire permettra de mettre fin au problème des déchets et de la matière première ») en sont des illustrations exemplaires.

- Les **désaccords axiologiques** sont les désaccords quant aux valeurs c'est-à-dire quant au bien et au mal, au souhaitable et au non-souhaitable. Ceux-ci jouent un rôle central dans les controverses car la valorisation est à la base de la décision et de l'action. Si les valorisations de haut niveau (« le nucléaire est désirable ») sont rarement décisives, les valorisations implicites dirigent souvent les échanges en profondeur. Ainsi nombre de dissensions de surface peuvent être réduites à des désaccords de valeurs. Dans notre corpus par exemple la dévalorisation fondatrice et transcendante du risque nucléaire explique un ensemble de

²²² Par exemple entre le religieux qui tient pour Vraie la parole du Livre et le rationaliste qui attend un autre type de preuve empirique. Mais l'on se rapproche là de la coupure plus large entre MA.

positions comme le refus de réaliser un calcul coût/bénéfice en intégrant les intérêts économiques, géopolitiques, environnementaux, etc. (le risque nucléaire étant infini, le calcul n'a pas de sens). Les conflits de valeurs peuvent prendre plusieurs formes : l'unilatéralité, la symétrie ou la hiérarchie. Un conflit est unilatéral lorsqu'un objet est valorisé dans un camp et neutre dans un autre : l'humilité qui fonde la réserve bigote ne s'oppose à aucune position particulière chez le mystique, elle peut néanmoins fonder un désaccord lorsque le second ne voit pas en quoi ses cris catastrophés sont taxés d'indignité par le premier. Un conflit de valeur est symétrique lorsque des valeurs s'opposent deux à deux : c'est typiquement le cas entre axiologie décroissante et axiologie managériale (lent vs rapide, petit vs gros, simplicité technique vs complexité technique, etc.). Enfin un conflit hiérarchique apparaît lorsque deux camps acceptent de valoriser deux objets de manière équivalente mais divergent sur le poids à donner à chacun : militant et scientifique peuvent chacun valoriser la suspicion et la science, mais là où le premier mettra toujours la suspicion en avant pour juger une nouvelle, le second considèrera que sa scientificité la place au-dessus de tout soupçon. Les conflits hiérarchiques peuvent apparaître au sein d'un même MA, dans une optique managériale, on peut débattre indéfiniment pour savoir si les avantages économiques de telle technologie « valent » ses inconvénients environnementaux²²³.

- Les **désaccords déontologiques** sont les désaccords qui reposent sur le devoir faire. Le déontologique est très proche du désaccord axiologique pour les raisons déjà évoquées et peut donc être traité de la même manière.

- Les **désaccords épistémiques** se distinguent des précédents en cela qu'ils ne reposent pas sur des jugements (de fait ou de valeur) mais sur la manière d'opérer ces jugements. Tel individu pourra ainsi considérer que la pensée calculatoire est un bon moyen de prendre des décisions tandis que tel autre lui opposera que celle-ci est réductrice et qu'il faut lui préférer une pensée complexe ou incarnée. On pourra également citer l'exemple des pensée rationalistes face aux diverses pensées pré-logiques, primitives, ou magiques²²⁴. Les désaccords épistémiques sont particulièrement sournois car d'une part ils relèvent d'un niveau de réflexivité difficile à atteindre pour des argumentateurs profanes et d'autre part parce qu'ils régissent en sous-main l'ensemble des enchaînements réalisés entre propositions. Ils font donc

²²³ La question peut être réglée par un recours à l'équivalent général qu'est l'argent. Cependant résumer des questions écologiques à des questions financières dépend du MA managérial le plus radical (Milanesi, 2010).

²²⁴ Précisons que nous ne partageons pas le préjugé négatif ethnocentré encapsulé notamment dans les deux premiers termes.

rarement l'objet de l'attention des débattants, et lorsque c'est le cas, impliquent des questionnements philosophiques bien complexes.

Bien entendu le statut de ces quatre désaccords est bien différent selon qu'ils sont conscients ou non. Dans le premier cas on considérera que l'on se trouve dans un cas de discussion éclairée, dans le second que l'on se trouve dans une coupure cognitive de second niveau *a minima* (cf. chapitre 1, section 1.5.). Dans tous les cas, ces catégories apparaissent comme des outils heuristiques pertinents pour décrire les divergences de positionnement.

**SECTION 2. SYNTHÈSE ET PERSPECTIVES PRATIQUES : RETOUR
SUR QUELQUES ÉLÉMENTS CLÉ DU DÉBAT
NUCLÉAIRE/ÉCOLOGIQUE EN PARTICULIER ET DES DÉBATS
PUBLICS EN GÉNÉRAL**

La reconstruction des MA a permis de faire émerger un certain nombre de pivots argumentatifs dans la controverse nucléaire et plus largement dans les débats écologiques contemporains. Cette section se propose de les passer en revue.

Notons toutefois que nous posons là avant tout des pistes de réflexion. L'analyse du discours contribue certes à faire émerger des questionnements politiques et philosophiques de fond, mais il ne lui appartient pas de les traiter. Nous proposons donc modestement quelques réflexions d'ordre général sur ces différents sujets en engageant parfois notre subjectivité. Dans un mouvement conclusif à cette thèse, nous nous permettons cet élan d'ouverture afin d'illustrer le type de questionnements que peut initier le mode d'analyse que nous y avons défendu.

Nous proposons donc de discuter au regard de nos résultats quatre domaines : les coupures et topoï remarquables de nos analyses ; les difficultés d'audience du militantisme écologique ; les effets du rationalisme sur le traitement des controverses ; et le rôle des instances médiatiques et politiques dans celles-ci.

1. Éléments de réflexion sur les MA présents dans le discours social autour de Fukushima

Conformément à notre positionnement théorique et méthodologique, notre analyse en MA, et plus généralement notre analyse topique sont principalement valides à propos du débat nucléaire durant Fukushima. Pour autant, il est clair que nos catégories peuvent être étendues, moyennant quelques modifications de surface et en montant en généralité. Les quelques points suivants discutent certaines mises perspectives possibles.

1.1. Extension du domaine de l'analyse : la coupure structurante entre managérial et décroissant

Ainsi et par exemple, l'opposition quasi-symétrique entre MA managérial et MA décroissant nous semble pouvoir expliquer une partie des dissensions sur une question sociale bien plus large et aujourd'hui extrêmement présente : celle qui oppose écologie et productivisme à propos non seulement de la production d'énergie, mais également de l'alimentation, du développement technologique, de l'urbanisation et plus largement des modes de vies. Actuellement en France émergent de nombreuses confrontations entre promoteurs industriels et opposants aux « grands projets inutiles et imposés » (GPII). De l'aéroport de Notre Dame des Landes au barrage de Sivens en passant par le parc éolien de l'Aveyron ou le Center Parc de Roybon, les « zones à défendre » (ZAD) fleurissent. Moins qu'une défense banalement écologiste (les éoliennes sont rejetées comme les lignes de TGV) et au-delà des sentiments NIMBY ou de la gangue antilibérale, on peut observer un positionnement décroissant qui traverse les diverses oppositions à ces « grands » projets « inutiles ».

L'analyse de deux tribunes récentes dans *Le Monde*, respectivement « pour » (Pascal Bruckner²²⁵) et « contre » (Edgar Morin²²⁶) le barrage de Sivens au prisme des MA managérial et décroissant est ainsi éclairante. Sans entrer dans les détails, glosons tout de même les deux textes.

Le premier appelle à « se soucier de rationalité et de rendement » et trouve « baroques » ces « tribus bariolées » de zadistes parfaitement anachroniques avec leurs « potagers autogérés et leurs cabanes dans les arbres ». Le ridicule de leur refus du progrès le dispute à leur absence d'« éthique du travail » et surtout à leur manque de « compétence » voire leur « ignorance agressive » pour se positionner sur des sujets techniques comme les OGM ou le nucléaire. L'évidente « utilité » des « grands travaux » est celle-là même qui permit autrefois à la France de sortir sinon de l'ère de la bougie, au moins du « sous-développement consécutif à la seconde guerre mondiale ». On retrouve ici presque canoniquement un ensemble de topoï que nous désignons comme managériaux : valorisation du progrès, de la rationalité, du travail, du rendement, de la compétence technique, immanence de l'utilité et ridiculisation du « passéisme ».

²²⁵ http://www.lemonde.fr/idees/article/2014/11/04/la-tyrannie-des-ideologues-verts-s-oppose-a-la-legitimite-democratique_4517877_3232.html

²²⁶ http://www.lemonde.fr/idees/article/2014/11/04/remi-fraisse-victime-d-une-guerre-de-civilisation_4517856_3232.html

Le second texte, à l'opposé, homologue continûment les isotopies de l'/intense/ et du /négatif/ d'un côté et de l'/extense/ et du /positif/ de l'autre, fondement axiologique du MA décroissant. Ainsi les ZAD sont comparées à « Astérix défendant un petit bout périphérique de Bretagne face à un immense empire », elles mènent une « résistance dérisoire » contre une « énorme machine bulldozerisante » animée par « la soif effrénée du gain ». L'« agriculture et l'élevage à grande échelle » s'opposent ainsi à « l'exploitation fermière à dimension humaine » qui apparaît comme « une alternative humaine d'avenir », un « futur social qui veut naître », un « vouloir vivre ensemble ». Et ce sont bien « l'entreprise über alles », « la compétitivité », « l'hyper-rentabilité » le « calcul aveugle » qui annihilent « les vraies et incalculables réalités des vies humaines, joie, peine, bonheur, malheur, amour et amitié ». Nul besoin d'une analyse fouillée pour voir ici clairement apparaître les grands traits du MA décroissant.

Ainsi, bien qu'elle ne se présente pas explicitement comme telle, la coupure managérialisme vs décroissance apparaît comme structurante au sein de nombreux débats de société contemporains. Donner une description précise de chacune de ces logiques comme nous avons cherché à le faire nous semble donc participer de manière intéressante à leur intelligibilité générale.

1.2. La question du sacré : domestication et déférence

Une autre forte coupure apparaît entre MA mystique et MA managérial quant à l'attitude à adopter vis-à-vis de la « nature ». Divinisée et dotée d'une volonté propre pour l'un, simple environnement hostile pour l'autre, ces deux conceptions impliquent des positionnements généraux radicalement différents. Dans la première perspective, les notions de respect, d'humilité, de crainte ont un sens alors qu'elles apparaissent totalement irrationnelles pour l'autre. Inversement, chez le managérial, c'est une optique de conquête ou du moins de résolution de problèmes qui est privilégiée, et celle-ci se trouve être profondément blasphématoire et donc dangereuse du point de vue mystique.

Nous avons ainsi affaire à deux paradigmes qui s'opposent : celui de déférence et celui de la domestication. On remarquera qu'une légère ambiguïté se fait jour à prêter au MA managérial le paradigme de la « domestication » ou de la « domination ». En effet, ces deux dénominations gardent quelque chose d'enchanté, on ne domestique ou on ne domine que le vivant, voire l'anthropomorphe. Nous avons sans doute là l'effet de la prégnance forte du MA

mystique dans l'espace social : l'animation de la nature, même très légère, reste un mouvement aisé. Toutefois, le paradigme peut se saisir de manière parfaitement désenchantée : seul l'être humain possède des besoins et des objectifs et tout ce qui l'empêche de les mener à bien n'est que problème à résoudre, difficulté à surmonter. Dans cette optique, point de hiatus conceptuel, mais la coupure avec le paradigme de la déférence se creuse : l'approche gestionnaire est non seulement dangereuse puisque blasphématoire mais en plus elle est inconsciente de son blasphème.

Au final, c'est sans doute la question du *sacré* qui se pose et qui mériterait d'être approfondie dans les débats publics. Que l'on puisse faire montre de considération vis-à-vis d'éléments non-humains peut apparaître irrationnel mais peut également bénéficier du même respect que celui que l'on octroie généralement aux croyances traditionnelles. Par exemple, si l'urbanisation arrive encore à détruire l'habitat d'un triton sans soulever de trop grandes vagues d'émotion, il en va autrement lorsque ce sont des lieux de culte aborigènes qui sont profanés par une compagnie minière ou plus encore lorsque l'on déplace des populations indigènes pour la construction de barrages en Amazonie²²⁷. La sacralité n'est donc pas toujours aussi aisément écrasée par les intérêts économiques.

1.3. Quid de l'humanisme, du progrès, et de la suspicion envers les élites ?

Au-delà des diverses coupures, nous avons vu qu'un ensemble de valeurs diffuses mais néanmoins structurantes apparaissent de manière récurrentes dans le discours social autour de Fukushima : l'humanisme, le progrès et les élites. Un travail sémantique intéressant consisterait à étudier les divers sens que prennent ces objets de valeurs dans divers discours. Dans nombre de cas, il semble que leur explicitation et leur discussion permettrait d'éclairer les débats.

Ainsi, bien que l'humanisme ne s'affirme pas comme un moteur politique, il reste à l'origine de nombre de positions, notamment indignées, dans notre corpus. La sensation d'une forme de manque moral y est très forte et peut-être que la discussion publique de cette question trouverait son auditoire. Au risque de paraître ingénu, nous pensons que les questions d'éthique, de morale, ou de déontologie, trop souvent éludées dans l'espace public, gagneraient à être prises au sérieux. À condition de dépasser les traitements simplistes comme

²²⁷ Cf. respectivement les controverses du barrage de Sivens en France ; de la profanation du site de Bootu Creek par la compagnie minière OM Manganese en Australie, et du barrage de Belo Monte au Brésil.

l'appel rassembleur à des notions vagues ou, inversement, comme la critique de la fort nébuleuse « bien-pensance », il semblerait que le développement de réflexions véritablement philosophiques sur l'humanisme par exemple soit une attente sociale réelle.

La seconde valeur diffuse à laquelle notre corpus fait la part belle est celle du « progrès ». Là encore, l'investissement sémantique de la notion est bien mystérieux, mis à part le fait qu'elle emporte l'adhésion de tous comme en témoigne le topos du « soi-disant progrès ». Le progrès est désirable, cela ne fait aucun doute, mais ce qui est digne d'être appelé progrès est source de conflit. La mise au jour, au cas par cas, de la forme sémantique subsumée par ce terme serait souvent intéressante. Contentons-nous ici de signaler que progrès sociétal et progrès technologique tendent à se mélanger dans le discours social. Sous l'influence du MA managérial, l'« innovant » et le « technique » bénéficient d'une valorisation de principe. Nous avons vu que l'argument de la *bougie* faisait fond sur l'évidente infériorité de ce qui est perçu comme « passé ». Or, si l'on ne peut nier les intérêts humanitaires de nombre de progrès technologiques, cela ne dispense pas pour autant de les soumettre à une réflexion critique toujours renouvelée.

Enfin, nous avons vu dans le relevé topique à quel point la défiance envers les élites, qu'elles soient politiques, médiatiques, ou économiques (dans cet ordre) était vivace. Là n'est sans doute pas un résultat surprenant, mais il présente l'intérêt de reposer sur une étude précise de discours et non sur une nébuleuse perception de l'air du temps ou sur des sondages réducteurs. On voit par ailleurs que même sur un sujet dont la dimension politique pourrait être périphérique (c'est le cas pour les MA normalien ou managérial par exemple), la suspicion envers les élites infuse profondément les discussions. Ce constat permet de conclure à la fois à l'essoufflement des formes actuelles de gouvernance publique et à la possible acceptabilité publique de formes innovantes de réflexion et de décision politique.

2. Éléments de réflexion sur les déboires du militantisme²²⁸ écologique

Au cours de nos analyses, nous avons plusieurs fois souligné la relative contreproductivité du MA militant. Il est bien clair que les intérêts sociaux du militantisme dépassent largement le

²²⁸ Précisons encore une fois que lorsque nous parlons de militant, nous faisons essentiellement référence au MA militant tel que nous l'avons décrit. Les humains sont individuellement divers et le MA militant ne saurait recouvrir parfaitement une catégorie sociale, une pratique, ou une affiliation politique. Certes, le fait que le MA militant soit souvent convoqué pour militer (d'où son nom) peut entretenir la confusion, mais il existe de nombreuses façons de militer qui ne font pas appel au MA militant.

cadre de la simple atteinte d'un but. Comme le montre les travaux académiques sur les mobilisations, celles-ci ont des effets de contrepouvoir, servent l'infusion d'idées critiques dans l'espace public, permettent la « cohabitation dans le dissensus » (Amossy, 2014), favorisent la création de collectifs et l'*empowerment* de groupes sociaux qui resteraient peu audibles, etc. Néanmoins, certaines tendances de l'activisme politique, lorsque celui-ci prend les traits du MA militant, peuvent susciter quelques effets pervers qu'il nous semble intéressant de rappeler.

2.1. Le risque comme impasse argumentative dans les controverses sociotechniques

Tout d'abord, nous avons vu que le militantisme antinucléaire faisait principalement fond sur l'argument du risque : le nucléaire est profondément dangereux et donc aberrant. Or, cette idée soulève deux types d'opposition.

La première est le désaccord ontologique : non, le nucléaire n'est pas dangereux, les pires accidents n'ont presque pas fait de morts, la nature reverdit à Tchernobyl, etc. Sans l'aide de preuves solides, tout comme dans le cas des effets nocifs des OGM, des lignes haute tension ou des nanoparticules, le débat peut en rester éternellement à un conflit de croyances. Nous l'avons vu la question des incertitudes est fondatrice dans les controverses sociotechniques.

La seconde, plus complexe mais aussi plus dépassable, est l'argumentation comparative : oui, le nucléaire est dangereux, mais pas plus que le charbon, le pétrole, le solaire ou l'éolien. C'est alors un débat sur la quantification du danger nucléaire qui s'engage. Or, celle-ci, en plus de s'exposer aux mêmes problèmes d'incertitude incite la position antinucléaire à souscrire implicitement aux deux présupposés majeurs de l'approche comparative : 1) l'énergie produite par le nucléaire est nécessaire et 2) elle ne peut être produite autrement.

Ainsi, plutôt que de rentrer dans une incertaine guerre de chiffres, les contempteurs de la technique atomique gagneraient sans doute à interroger celle-ci sous l'angle de sa nécessité et de son irremplaçabilité. Si, dans la guerre rhétorique que se livrent les deux camps, il ne fait aucun doute qu'une représentation du nucléaire comme dangereux ou non est décisive, se concentrer sur cette question apparaît comme une véritable impasse.

2.2. Culpabilité et défiance envers l'écologie

Sur un tout autre plan, un autre effet pervers de l'appréhension militante semble être de susciter des réactions de défiance très virulentes. En effet, nous avons vu que le topos *écologiste* était extrêmement présent dans notre corpus. Il peut être suscité par une appréhension normalienne hostile à ce qu'elle perçoit comme des propositions de changement. Cependant, le rejet est bien plus large et nous l'avons relié à la rhétorique culpabilisante militante. Celle-ci a tôt fait de vilipender les *moutons* qui, par leur inaction, sont *responsables* des diverses atrocités écologiques et de les enjoindre d'aller eux-mêmes les réparer (*hypocrisie pro*).

Il est intéressant de remarquer que cette attitude ne produit pas l'indifférence mais au contraire la colère. Nous avons proposé d'expliquer ce phénomène par le fait que le militantisme écologique induit une forme de culpabilité. En effet, comment comprendre que la critique nous atteigne autant sinon en admettant qu'elle est en partie justifiée ?²²⁹ Si les charges apparaissaient ridicules, elles n'auraient que peu d'impact. Or, les comportements dits écologiques jouissent d'une acceptabilité large dans le discours social. Dès lors, être accusé de ne pas les adopter est particulièrement infâmant.

Nous laissons aux philosophes et aux psychologues le soin de discuter des effets sociaux de la culpabilité. Facteur de clivage et d'inaction²³⁰ ou nécessaire frein à l'individualisme ?

De notre perspective, nous pouvons simplement remarquer que la parole militante la plus agressive convainc moins qu'elle ne rebute. Face à celle-ci il n'y a pas d'alternative : dès lors

²²⁹ Evidemment, la question est plus complexe que cela. Il existe un certain nombre de « bonnes raisons » pour ne pas adopter de comportements dits écologiques sans pour autant être un odieux personnage. Par exemple, il est possible de considérer que le potentiel d'action de tous les individus n'est pas le même et n'a pas le même coût. Dit plus trivialement, on peut comprendre que le petit paysan n'aime pas être pointé du doigt lorsqu'il lui semble que les plus grandes industries polluent autrement plus que lui et qui plus est impunément. Il y a là l'espace pour un sentiment d'injustice qui ne suscite pas les bonnes volontés. La culpabilisation des faibles et l'immunité apparente des puissants est sans nul doute un des mécanismes sociaux les plus sclérosants. Autre esquisse, il est possible de rejeter la responsabilité individuelle sur la responsabilité collective : nombre de personnes sont par exemple prêtes à accepter de bon gré certaines coercitions collectives mais rechignent à se les appliquer d'elles-mêmes. Dans une optique plus idéologique, il est également possible de ne pas vraiment partager le constat écologiste qui mène à la culpabilité. Celui-ci repose sur un mélange de 1) une foi (la nature est sacrée et ce qui semble la maltraiter est interdit) et 2) une croyance (agir de manière non écologique est dangereux). Or ces deux points peuvent être niés au moins situationnellement. Je peux par exemple, en bon normalien, balayer la foi d'un revers de la main et nier les dangers. Dans ce cas la culpabilité s'écroule et les fanatismes moralisateurs deviennent des agressions. Dans une optique plus managériale, je peux d'une part également rejeter la foi car cela ressortit d'un domaine éthique qui ne fait pas partie de mon champ de raisonnement (et même souscrire au paradigme de la « domestication ») et d'autre part non pas nier les dangers car je suis pragmatique et que je les juge réels, mais les minimiser car ma foi dans le Progrès me laisse croire qu'ils pourront être largement évités. D'autres postures sont envisageables, mais celles que nous citons-ici suffisent à montrer que la critique radicale du militant possède ses points aveugles.

²³⁰ « Lorsque même l'empathie se mue en culpabilité, elle ne se traduit plus en acte à l'égard de l'autre mais en une inféconde névrose — en ressentiment contre le temps et son “j'aurais dû” » (Ourednik, 2006).

que l'on accepte un instant de donner crédit à sa vision du monde, il n'existe plus que deux places : celle des justes et celle des scélérats. Et soit l'on se considère depuis toujours du bon côté, soit l'on se voit sous les traits du démon car même converti, on reste un repent.

La verve et la violence militante moralisent inévitablement. Peut-être l'entreprise de persuasion serait-elle plus efficace si elle apprenait à juger sans moraliser (Koren, 2008b). Faut-il voir là un paradoxe ? Ce n'est pas certain car il est possible d'imaginer des situations où la critique de l'action n'implique pas la critique de l'acteur. La critique, parce qu'elle est humble, parce qu'elle envisage la singularité de l'Autre, peut ainsi être en partie dépassionnée et ménager les faces (au sens de Goffman, 1955).

2.3. Militantisme gnostique et agnostique

Les difficultés militantes que nous venons de voir peuvent par ailleurs être catalysées par un phénomène de plus haute généralité encore : la présentation du militantisme comme gnostique ou agnostique.

La distinction gnostique/agnostique provient de la grande variabilité thématique du MA militant. En effet, celui-ci possède une place actantielle fondatrice (celle de l'Ennemi) qui peut être investie par un grand nombre de figures différentes. Or, selon le type de figure, le MA militant a plus ou moins de chance de devenir gnostique.

Nous rappelons que nous entendons par « gnose » la proposition d'une conception du monde complète à même d'expliquer ou de régler l'ensemble des phénomènes et pouvant de ce fait jouer le rôle d'une philosophie politique générale. On peut dès lors faire la distinction entre un militantisme porteur d'une critique sociale et un militantisme plus réducteur, obsédé par la chute d'une cible particulière.

Certes, un militantisme réducteur peut devenir gnostique mais ce n'est qu'au prix de rationalisations complexes et souvent peu convaincantes pour l'auditoire. Au contraire, les militantismes gnostiques prennent toujours le risque d'apparaître réducteurs lorsque, aigris et oublieux de leurs raisons, ils n'apparaissent plus que comme des rejets de principe.

Les annonceurs de la post-modernité l'affirment : nous sommes entrés dans une époque sceptique où les Grands Récits ont perdu leur superbe. La sécularisation de la société, les idéaux démocratiques et la globalisation communicationnelle facilitent en effet une forme de relativisme circonspect (ou au contraire des replis identitaires peu amènes) face à la

multiplicité des visions du monde qui se croisent. Cependant, sauf à souscrire à un nihilisme radical – qui est lui-même une gnose – l'apparence de cohérence et de profondeur reste une attente sociale importante dans les argumentations publiques. Autrement dit, malgré le risque d'être balayé par le *thought terminating cliché* d'utopisme, les militantismes présentant des propositions sociétales larges ont de meilleures chances d'être bien reçus que les simples contempteurs locaux.

Cette idée rejoint d'ailleurs la manière dont Bruno Latour entend lutter contre la domination de ce que nous appelons diversement ici rationalisme, objectivisme ou scientisme : « on ne soignera pas les Modernes de leur attachement à leur thème chéri du front de modernisation si on ne leur propose pas un récit alternatif qui soit fait de la même étoffe que celle des Grands Récits dont on a prétendu, peut-être un peu vite, que l'époque avait passé. Il faut combattre le mal par le mal : à machine métaphysique, machine métaphysique *et demi*. » (Latour, 2012:34, il souligne).

2.4. La particularisation des luttes

Ce point, enfin, est un corolaire direct du précédent. Il est en effet possible de considérer que certains militantismes agnostiques opèrent une particularisation des luttes. Le phénomène est marquant dans le cas des revendications écologistes : celles-ci apparaissent souvent éparées et manquent de faire voir leur unité et leur logique sous-jacente.

Isolées, concentrées qui sur la ligne LGV Bordeaux-Toulouse, qui sur l'EPR de Flamanville, qui sur le centre commercial Europacity de Gonesse, les différentes luttes apparaissent comme des revendications locales. Elles le sont en partie, cela est clair, mais elles ne le sont pas uniquement. Il est donc argumentativement regrettable qu'elles puissent être balayées au nom de l'intérêt général alors qu'elles-mêmes défendent *un* intérêt général.

Ainsi, en se particularisant, en oubliant qu'elles combattent non un barrage mais bien le capitalisme (par exemple), les différentes revendications manquent souvent la « convergence des luttes », chère au vocabulaire syndical, mais surtout nécessaire à la compréhension publique.

3. Eléments de réflexion sur la question de l'objectivité

Le troisième élément important qui est ressorti de nos analyses est la difficulté posée par la tendance que l'on peut diversement appeler objectivisme, scientisme, rationalisme, essentialisme, etc. En effet, nous avons vu à de multiples reprises le hiatus qui pouvait exister entre la croyance en la possibilité d'une vérité stable et objective et le trouble provoqué par le sentiment sporadique d'une complexité mouvante et intangible. Sans plaider pour l'institution de l'épistémologie à l'école primaire, il nous semble que tempérer le rationalisme de notre discours social permettrait d'apaiser certaines tensions. Voici quelques exemples de celles-ci.

3.1. Controverses et Vérité

Nous avons vu que nombre d'oppositions de notre corpus reposaient sur la récurrence forte de simples topoï ontologiques contradictoires (le nucléaire est sûr/dangereux ; les éoliennes sont efficaces/inefficaces, etc.). Le cas exemplaire est la question du nombre de morts de Tchernobyl : chacun cite des études contradictoires, suspecte celles de l'autre de ne pas être objectives, et l'on finit par se traiter respectivement de négationnistes et d'affabulateurs catastrophistes. Ces apories perdurent en raison de la tension entre la pratique majoritaire des débattants qui consiste en l'affirmation de la Vérité et l'inévitabilité de situations d'incertitudes.

La question de l'incertitude est un classique de l'étude des controverses sociotechniques. L'ouvrage *Agir dans un monde incertain* (Callon et al., 2001) en fait par exemple le point nodal de sa réflexion en se concentrant sur les moyens de résoudre les situations d'indétermination radicales qui émergent des controverses : « contrairement à ce que l'on aurait pu penser il y a encore quelques décennies, le développement des sciences et des techniques n'a pas apporté avec lui plus de certitudes. Au contraire, d'une manière qui peut paraître paradoxale, il a engendré toujours plus d'incertitudes et le sentiment que ce que l'on ignore est plus important que ce que l'on sait. Les controverses publiques qui en résultent accroissent la visibilité de ces incertitudes. Elles soulignent leur ampleur, leur caractère apparemment irréductibles et accréditent du même coup l'idée qu'elles sont difficiles, voire impossibles à maîtriser. C'est dans les domaines de l'environnement et de la santé, qui constituent sans aucun doute les deux terrains les plus fertiles pour les controverses sociotechniques, que ces incertitudes sont les plus criantes. » (*Ibid.*).

Dans une perspective différente, les travaux de Francis Chateauraynaud (2010) montrent que sous diverses formes, les « figures de l'incertitude » traversent et régissent la plupart des débats. Il n'est pas de notre ressort de nous engager dans cette vaste problématique mais nous pouvons remarquer – et regretter – le hiatus qui existe entre l'évidence de sa centralité dans la conscience des analystes scientifiques et sa quasi absence dans les débats profanes.

Nous pensons donc que l'infusion, même légère, de la conscience d'une inévitable incertitude dans l'espace public contribuerait à rendre celui-ci un peu plus éclairé. Certes comme le rappelle Francis Chateauraynaud (*Ibid.*), l'importance de l'incertitude ne doit pas faire oublier que nous vivons et agissons également dans le monde avec quelques certitudes. De la même manière, l'incertitude n'est pas toujours l'indétermination totale mais peut simplement être un espace de calcul : dans ce cas, la multiplication des modes de calcul et la confrontation des cadres épistémiques peut permettre de tendre vers des pronostics aux degrés de probabilité les plus élevés possibles. Enfin, l'incertitude reste une question théorique et il est souvent productif de s'interroger sur des cas précis pour observer « comment les acteurs s'arrangent avec l'incertitude » (Chalas et al, 2009). C'est en effet sans doute la question de la *praxis* qui est centrale dans ce type de question et non l'*a priori* : « la techno-science débouche sur une *praxis*, où il s'agit de se poser la question de ce qu'il faut faire, dans l'absolu, et c'est la sagesse, ou relativement au bien collectif, et c'est la prudence ou la sagacité ». (Bachimont, 2004:52)

Si nous laissons à la philosophie et à l'épistémologie les pistes de résolution de cette problématique majeure, nous pouvons néanmoins plaider en faveur de sa conscientisation dans l'espace public. En effet, nous pensons qu'en matière d'incertitudes sociotechniques, « les défis et ce genre de controverses sont proportionnels à l'attachement à une vision de la science comme connaissance certaine et impartiale du réel. Or cette vision est aujourd'hui questionnée par l'ensemble des études sur les sciences mais aussi par la science elle-même. Dans ce contexte, deux principales urgences se font jour : celle d'une éducation à l'incertitude et celle d'un approfondissement et de la diffusion de la réflexion sur la nature de l'objectivité de la science » (Giroux et Hours, 2013:229).

Signalons par ailleurs que si les controverses dites sociotechniques sont peut-être celles qui rendent la question de l'incertitude scientifique la plus visible, les débats sur les vertus dissuasives de la peine de mort ou les impacts psychologiques de la fessée soulèvent exactement les mêmes questions.

3.2. La dimension politique de la technique

Ce point, à l'instar du précédent, constitue un sujet largement débattu dans les cercles académiques mais qui peine à gagner la société civile.

La philosophie des techniques a depuis longtemps posé l'inextricabilité du technique et du social (Simondon, 1958). Tout dispositif technique comporte une dimension politique au sens où il favorise des usages, en empêche d'autres et plus généralement s'inscrit dans une certaine conception des moyens et des fins. La technique possède ainsi un caractère ontogonique : en tant que forme symbolique, « elle reconfigure les cadres ontologiques, [...] elle ne s'ajuste pas à l'Être, mais le constitue : elle est onto-gonique » (Bachimont, 2004:53). Par le fait même, elle ne peut pas ne pas poser de questions éthiques.

Or, si ce point apparaît sous certains arguments antinucléaires comme celui de l'électrofascisme ou de l'invitation à la surconsommation, l'apparente neutralité des techniques est un point de vue récurrent dans les débats que nous avons pu étudier.

Nous avons par exemple vu qu'un clivage fort apparaissait entre ceux qui, dans une optique managériale, font tout pour extirper le technique du social et ceux qui s'y refusent radicalement. Ainsi, là où les uns voient le nucléaire en lui-même comme un objet neutre du monde, les autres y voient la possibilité de la guerre atomique. Là où le nucléaire « bien construit » apparaît comme « intrinsèquement sûr » pour les uns, les autres tiennent à rappeler qu'il n'est jamais construit et utilisé que par des humains qui, eux, ne peuvent pas être « bien construits ».

Encore une fois nous n'entendons pas développer ici une question qui a fait et fera couler beaucoup d'encre. Nous jugeons néanmoins bon de rappeler que réflexions techniques et politiques sont indissociables.

3.3. Le rationnel et le raisonnable

Ainsi, nous l'avons dit, le discours social de nos sociétés contemporaines semble baigner dans un objectivisme sclérosant. La recherche de décisions optimales, réglées par une surplombante rationalité, apparaît comme l'attendu principal de nombreux individus.

Dans un monde incertain et complexe, cette attente a pourtant peu de chance d'être comblée et est la source de nombreuses situations aporétiques : à trop chercher le vrai, on en oublie de

juger du juste. Cette distinction entre rationnel et raisonnable introduite en droit au moins depuis Chaïm Perelman et dont Marc Angenot (2012b) propose une méta-analyse éclairante, nous semble ainsi être un contrepoids intéressant à l'hégémonie objectiviste.

Face au rationalisme, il serait ainsi bon de réhabiliter publiquement le raisonnable, non pour supplanter le rationnel, mais pour qu'il puisse jouer à plein son rôle dans les domaines où ce dernier n'a pas de prise : il est en effet des problèmes, notamment en situation d'incertitude, qui impliquent « que la prise de décision doit reposer sur d'autres formes de rationalité, en particulier la délibération et non la démonstration, le vraisemblable et non le nécessaire, sur la sagacité et non la science. Non pas que la délibération soit préférable à la démonstration : comme le souligne Aristote, là où il y a démonstration, la délibération n'a pas de place ; il n'y a pas à discuter de ce qui est démontré. Mais la rationalité ne doit pas abdiquer là où la raison ne peut procéder de manière démonstrative et apodictique ; elle adopte alors l'argumentation délibérante. Le fait que la démonstration ne soit pas toujours possible ne vient pas toujours de ce que nous n'avons pas (encore) les connaissances suffisantes, et qu'il faille attendre d'hypothétiques progrès. C'est que parfois la forme même de rationalité qu'est la démonstration n'est pas adaptée [...]. L'argumentation délibérante est donc parfois la forme ultime de la rationalité scientifique, et non une forme dégradée retenue faute de mieux, faute de pouvoir reposer sur la démonstration » (Bachimont, 2004:52).

C'est bien dans cette optique que notre thèse propose de mettre au jour les systèmes de valeurs et les logiques de raisonnements diversifiées qui sous-tendent les débats publics. Seule cette exégèse est gage de délibération puisque si elle n'impose pas l'accord, elle conditionne l'intercompréhension.

Nous pensons donc que les débats sociaux gagneraient en intelligibilité si leurs acteurs admettaient que ce sont bien des « bonnes raisons » en conflit qui s'opposent dans l'espace public et non des clairvoyants contre des fous : « la rhétorique, plutôt que de demeurer cette "science" idéalisée, contrefactuelle et surtout vainement normative, des débats bien réglés et de l'éloquence efficace, doit, si elle veut servir à observer sobrement le monde social et chercher à en rendre raison, se muer en l'étude des désaccords issus de l'échange incessant entre les humains de "bonnes raisons", en celle des malentendus de la communication argumentée, en celle des divergences et contradictions des stratégies argumentatives et en celle des coupures cognitives » (Angenot, 2009).

4. Éléments de réflexion sur le traitement des controverses dans l'espace public

Dans les points précédent, nous avons à plusieurs reprise plaidé pour une mise en discussion des modes de traitement des controverses, voire plus généralement de la réflexion politique, dans l'espace public. Nous avons en effet défendu l'idée qu'explicitement les raisons profondes et souvent philosophiques de certaines tensions pourrait permettre de les apaiser ou du moins de les éclairer de manière originale. Développons ce positionnement.

4.1. Gel épistémique, ontologies et éternel retour du même

Un constat fort émerge à la comparaison du relevé topique et de la reconstruction de MA voire plus largement à la lecture du corpus et à la confrontation quotidienne aux débats de société : l'espace public est saturé par l'éternel retour des mêmes idées et des mêmes arguments. Plus problématique encore, ce ne sont pas des désaccords philosophiques profonds qui s'opposent explicitement mais des topoï ontologiques de bas niveau, supportés par un gel épistémique précoce.

Notre débat nucléaire reste, malgré tout, et sur divers supports (tableaux de commentaires, débats télévisés ou radiodiffusés, Assemblée Nationale, CNDP...) structuré par l'aporétique opposition entre détestation militante ou peur mystique et immanentisme normalien/managérial.

Il n'est pas étonnant dans ces conditions que le clivage inconditionnel soit la règle.

On pourra certes faire l'« apologie de la polémique » (Amossy, 2014) : l'expression publique sert moins à alimenter un hypothétique débat rationnel qu'à faire exister symboliquement le monde des différents acteurs dans l'espace social. Nous partageons ce point de vue, la polémique publique permet la « coexistence dans le dissensus » (*Ibid.*) et là n'est pas le moindre des intérêts. Toutefois, nous ne pouvons bâtir sur ce constat le tombeau de l'idéal délibératif.

Car en effet, s'il faut, *in fine*, que décision soit prise, on peut espérer qu'elle le soit de la manière la plus éclairée possible. Il est toujours douloureux d'entendre les paroles les plus autorisées et même les plus décisionnelles s'en tenir à des propos qu'une élémentaire analyse du sujet suffit à périmer.

En ce sens, plaider pour une discussion qui favorise la coopération, la clarification des enjeux comme des positions et la coordination de la décision apparaît souhaitable. Si nous ne souscrivons ni à l'idéalisme d'un « agir communicationnel » habermassien ni au normativisme d'une « pragma-dialectique » (Van Eemeren et Grotendorst, 2004), nous pensons sain que puissent être popularisés, en plus des habituelles arènes polémiques, des lieux où les débats de société sont traités et synthétisés avec la profondeur et la rigueur que demande leur complexité.

Un tel dispositif, avec toutes ses imperfections, ne chercherait pas à réguler et encore moins à résoudre les conflits, mais simplement à permettre à celles et ceux qui le désirent d'obtenir un regard différent sur les enjeux publics. Car en effet, « il s'agit moins de trouver une vérité unique, sacralisée par des experts, que de trouver les médiations pour que les acteurs et actants de la scène sociale, comme les lecteurs et les citoyens, participent à la construction d'objets de pensée communs pour aider à la prise de décisions utiles au corps politique. [...] En définitive, il ne s'agit pas de penser à la place du peuple, mais de l'aider à et dans l'exercice concret et éclairé de la responsabilité politique pour qu'il prenne des décisions en connaissance de cause » (Rabatel, 2008b).

4.2. La décision ou le choix

Une telle optique permettrait peut-être également de se dépêtrer de l'objectivisme qui sclérose nombre de débats contemporains. Nous avons vu combien la question de la Vérité pouvait miner un débat alors que son traitement sous l'angle éthique ouvrait des possibilités argumentatives riches. Rechercher *la* vérité, c'est en effet en quelque sorte s'interdire de choisir. Suspendre la décision de s'engager ou non dans le nucléaire au simple fait de savoir s'il est dangereux revient à se masquer le grand nombre de choix éthiques périphériques qu'il peut susciter. En un sens, on ne se dirige pas dans un monde de savoirs objectifs mais l'on est dirigé. Au contraire le couplage de l'humain à son monde n'est rendu possible que par la médiation de ses valeurs puisque ce sont elles qui permettent de combler les vides laissés par l'incertain. Pour le dire dans les termes du pragmatisme de John Dewey, ce n'est que lorsque surgit un problème que l'enquête mène à la valuation. Celle-ci ayant pour partie trait à l'activité intelligente, elle offre le loisir de la communication et de l'intersubjectivité. Cette idée se retrouve également dans le concept de *phronesis* : « la sagacité aristotélicienne remplit l'espace vide laissé par un Dieu transcendant mais absent, gouvernant l'ordre nécessaire des

choses supralunaires, mais laissant la contingence sublunaire et humaine ouverte au changement et au choix. » (Bachimont, 2004:35)

Cependant, les débats de société sont aujourd'hui traités politiquement comme médiatiquement sur le mode unique de la décision. Ainsi, faudrait-il, chiffres à l'appui, estimer le véritable taux de dangerosité d'une installation nucléaire pour décider si, oui ou non, il est intéressant de la construire. Pour décider il faut *savoir*. Or, les controverses sociotechniques nous montrent bien que la recherche du savoir est un tunnel sans fin. Oui ou non les lignes à hautes tension sont-elles nocives ? Oui ou non les OGM sont-ils dangereux ? Oui ou non la peine de mort réduit-elle la criminalité ? Oui ou non l'homoparentalité est-elle à l'origine de troubles psychologiques ? Ces questions ne peuvent recevoir de réponse tranchée, soit parce qu'elles sont mal posées (c'est par exemple le cas de la dernière : la notion même de « troubles psychologiques » est largement discutable) soit parce qu'il est tout simplement impossible à l'institution scientifique de clore avec certitude le débat. Certes, dans certains cas, celle-ci produit un consensus fort : c'est par exemple le cas de la question de l'effet de l'activité humaine sur le réchauffement climatique. Il y a de très bonnes raisons de faire *confiance* à cette position comme le signale Bruno Latour (2012:14-19). Pour autant, et cette même question en est l'exemple éclatant, il n'en reste pas moins que dans la société entière, beaucoup continuent de douter. Il se trouve toujours une étude contradictoire ou un rhétoricien habile pour instiller cette part, souvent justifiée, de doute.

Et le doute est un poison puissant : il suffit d'une très faible dose pour réduire à néant les consensus scientifiques les plus solides.

Poser les questions de société sous l'angle de la décision est donc une impasse. On ne *sait* pas, on ne peut donc pas *décider*.

Or, présenter ces débats pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des *choix* de société permettrait sinon de sortir de l'impasse, au moins de creuser une nouvelle voie. Dans cette optique, il n'est plus question de savoir si oui ou non le nucléaire est dangereux, mais de prendre conscience qu'il cache avant tout des enjeux proprement éthiques ou philosophiques. Et ceux-ci ne relèvent pas d'une décision, mais bien d'un choix.

Ma philosophie est-elle une philosophie progressiste ? Pense-je que le progrès technologique est la meilleure voie vers le bien commun ? Les humains sont-ils sur Terre pour innover et s'améliorer ? Suis-je convaincu que les diverses avancées technologiques permettront de régler les différents problèmes que nous pouvons rencontrer ? Ai-je confiance en la science,

l'ingénierie et la Raison ? Mes objectifs sont-ils d'être puissant, productif, innovant, efficace, utile ? Si oui, je dois pouvoir militer pour le nucléaire.

Mais si je pense que l'humain n'a pas vocation à « progresser » mais plutôt à vivre en harmonie avec son environnement ? Si je trouve quelque peu vaniteuses ses ambitions de dominer la nature et le feu nucléaire ? Si je pense que le bien commun se trouve plus dans le lien social de proximité, dans les énergies peut-être intermittentes mais assurément suffisantes ? Si je crois aux vertus du calme plus qu'à la course effrénée vers un toujours plus et un toujours mieux ? Dans ce cas il semble que le nucléaire, du moins sous ses modalités d'application actuelles, ne soit pas un choix très raisonnable.

Cette approche présente l'intérêt de conscientiser les structures idéologiques profondes qui peuvent permettre de faire des choix et de donner ainsi aux individus une meilleure prise sur les débats qui les engagent.

4.3. Appel à la déontologie journalistique

Dans cette optique, la déontologie journalistique peut être invoquée²³¹. En effet, comme nous l'avons sous-entendu à plusieurs reprises, médias et politiciens – ou du moins acteurs publics –, apparaissent comme les premiers artisans de la difficile compréhensibilité des débats de société.

L'on sait, certes, les contraintes qui pèsent sur la parole médiatique : tout un pan des SIC et de la sociologie des médias a contribué à éclairer la question (Neveu, 2001 ; Rieffel, 2005). Néanmoins, nous relayerons ici sans réserve la position de Patrick Charaudeau (2005a:199-230) sur le sujet.

Il n'est pas question de nier que l'*actualité* (une nouvelle en chasse une autre, la « dictature de l'urgence », l'allégeance aux apparentes saillances...), le *pouvoir politique* (le jeu de dupes entre acteurs journalistiques et politiques dans une tactique dont les effets sont incertains), la *logique commerciale* (la soumission à un impératif de rentabilité – par des méthodes également incertaines – sous peine de disparition) (*Ibid*:216) ainsi que la « manipulation interne des médias par la pression de leurs propres représentations » (celles d'une cible idéale,

²³¹ Nous en appellerons surtout ici à la responsabilité des médias (quelque flou que soit ce terme) mais, notre propos peut aussi bien s'appliquer, moyennant quelques ajustements, à la sphère politique

des « attentes du public », de l'objectivité du monde, du débat démocratique équitable...) (*Ibid.*:217) sont autant de facteurs qui contraignent la « machine médiatique ».

Cependant, reconnaître des contraintes générales n'est pas dédouaner les acteurs de leurs responsabilités.

En effet, on peut regretter, et sans refaire l'histoire de la sociologie critique des médias dont les travaux de Pierre Bourdieu (1996) sont peut-être le parangon, que l'allégeance trop aveugle à certaines contraintes, à commencer par celle de captation²³² (Charaudeau, 2005a), pousse à des pratiques dans le traitement des problèmes de société qui ne facilitent pas l'exercice éclairé de la délibération démocratique : spectacularisation, *horse race journalism*, politisation, polarisation et amalgame des positions, objectivité et impartialité résumées à l'égalité de temps de parole des camps désignés (*both side view*), revendication de transparence, péremption des débats par la nouveauté, valorisation de la parole d'experts parfois discutables et toujours récurrents, superficialité des traitements (le micro-trottoir ou la « petite phrase » tenant souvent lieu d'enquête), rejet de l'exercice didactique, crainte de la longueur, de la complexité et de l'originalité²³³, etc.

Mais même si la marge de manœuvre est mince, rien n'empêche, dans une optique citoyenne, d'« exiger des acteurs de cette machine qu'ils aient conscience de ce qu'ils font, de sorte que les choix qu'ils opèrent les engagent comme responsables de ce qu'ils font » (*Ibid.*:230). Et ce d'autant plus que dès lors que l'on fait crédit de bon sens aux hommes et femmes de la rue, on s'aperçoit que « même si les usagers des médias – du journal à l'exposition muséale – savent que le modèle économique de leur fonctionnement *conditionne* les écritures médiatiques, ils comptent sur les acteurs des médias et les industries médiatiques pour *faire prévaloir* un certain type de responsabilité publique des discours et incarner une posture institutionnelle et non simplement commerciale dans l'espace public. [...] Cette attente reste très forte et [...]

²³² Captation qui relève moins d'une recette connue que d'un réseau de mythes bien implantés dans la profession qui mélangent sacralisation de l'« actualité », croyance dans les sondages comme reflet de l'« opinion », marketing publicitaire, *feeling* de l'air du temps ou encore mimétisme.

²³³ La célèbre remarque de Noam Chomsky est éclairante à cet égard : « Quand on vous donne l'occasion de dire trois phrases entre deux annonces publicitaires, vous avez le choix : soit vous vous contentez de répéter un slogan auquel tout le monde est censé adhérer, soit vous dites ce que vous pensez et on vous prend pour un fou. Parce que vous n'avez pas le temps d'apporter la moindre preuve, d'étayer vos affirmations. Supposez qu'on vous invite dans une émission sur le terrorisme. Vous pouvez dire que Kadhafi est un terroriste. Cela prend une minute. Pas besoin de produire des preuves. Mais supposez que vous disiez : “Bill Clinton est un terroriste.” Les gens voudront savoir ce que vous voulez dire par là, car ce sera la première fois qu'ils entendront une chose pareille. Mais on ne vous laissera pas vous expliquer. Donc, ou bien vous passez pour un fou, ou bien vous ne dites que des lieux communs. » (Chomsky, 1999)

les publics exigent des acteurs médiatiques qu'ils méritent leur confiance. » (Jeanneret, 2014:682).

Ainsi, une posture déontologique pourrait consister à suivre trois grands principes : un principe de modestie, un principe de courage et un principe d'inventivité (Charaudeau, 2005a:231).

La *modestie* consisterait d'une part à ne pas se prendre pour l'espace public : ni les plateaux de télévision hier, ni les « réseaux sociaux » aujourd'hui ne sont l'expression directe de l'« opinion publique ». D'autre part elle impliquerait de laisser de côté la tenace illusion de transparence du discours d'information²³⁴ et à reconnaître la part de construction de l'information et l'importance des choix qui sont faits dans sa mise en forme.

Le *courage* demanderait de tordre le cou à un autre mythe dont la pérennité dans les milieux non seulement médiatiques mais également politiques et publicitaires est très importante. Celui-ci consiste à penser qu'il existe une recette connue pour satisfaire à l'impératif de captation. Or, il est bien acquis dans les Sciences de l'Information et de la Communication que les « effets des médias » et leur « réception » sont loin d'être prédictibles²³⁵. Le même courage amènerait de ce fait également à se demander si les sommes importantes qui sont investies dans les « industries de l'influence » (instituts de sondage, bureaux d'études, services marketing) pour tenter de cerner une cible toujours évanescence sont bien justifiées. Enfin, le courage serait aussi d'accepter d'assumer un rôle didactique quand bien même celui-ci contreviendrait aux logiques habituelles de spectacularisation ou de concision. Ce pourrait être là un choix certes avant tout déontologique mais également gage de crédibilité et il faut remarquer qu'il ne s'opposerait pas automatiquement aux logiques commerciales : en terme de marché médiatique c'est aussi bien la demande qui crée l'offre. Sacrifier le mimétisme à la déontologie ne serait donc même pas forcément un acte sacerdotal.

L'*inventivité*, pour finir, découlerait de ce dernier point et mènerait à « trouver des formules de traitement de l'information qui ne satisfassent ni à l'illusion d'authenticité de faits, ni à la prétention de vouloir tout révéler, ni à la course à l'émotion. Ce qui suppose encore du

²³⁴ Aussi étrange que cela puisse paraître, il reste des journalistes-vedettes pour clamer haut et fort que leur rôle n'est jamais que de rapporter objectivement ce qui se passe dans le monde (c'est par exemple une spécialité de Jean-Jacques Bourdin qui anime une matinale sur la radio RMC). Il n'est pas beaucoup de savoirs scientifiques que les sciences humaines et sociales peuvent affirmer à l'unisson et sans ciller, mais la totale inexactitude de cette assertion en fait incontestablement partie. Que des paroles autorisées puissent soutenir ainsi que la Terre est plate et que cela puisse aujourd'hui encore être une opinion commune serait amusant si ce n'était pas dangereux.

²³⁵ Même le sexe, alpha et oméga d'une publicité « qui marche » pour la vulgate se trouve avoir des effets plus que nuancés. Voir à ce propos la revue de la littérature proposée par Esther Loubradou (2013).

courage car il se peut que la concurrence, elle, joue à outrance sur la dramatisation. »
(*Ibid.*:232).

La proposition de mode d'analyse des controverses que nous faisons ici pourrait entrer dans ce type de logique. Ceci est d'autant plus envisageable aujourd'hui que les coûts de l'innovation ont drastiquement diminué : le montage d'un site internet ne se compare pas à l'investissement d'un créneau sur une grille de programmes. Chercher à présenter des contenus éclairés et éclairants ne serait donc pas un risque financier immense, en plus d'être un acte citoyen.

CONCLUSION DU CHAPITRE 6

Nous avons proposé dans ce sixième et dernier chapitre une double synthèse de nos analyses.

Dans un premier mouvement de retour théorique, nous avons réintroduit le concept de MA au sein du cadre des sciences de la culture avec lequel nous ouvrons cette thèse. Après avoir décrit le concept de forme symbolique tel que proposé par Ernst Cassirer, nous avons montré que les modes d'appréhension pouvaient être considérés comme tel. Des mixtes de pratiques, de représentations, de traditions, d'institutionnalisations, de tendances psychologiques naturelles peut-être, mènent à la concrétion de formes symboliques telles que la science, le langage ou la religion. Et de la même manière, bien qu'à une échelle de concrétisation beaucoup plus faible, le discours social est traversé par des univers de sens relativement cohérents, canalisés par des phénomènes quasi-institutionnels, mais qui s'expriment par bribes dans les débats sociaux. Nous avons par ailleurs proposé à des fins heuristiques de concevoir les MA comme composés de quatre niveaux : ontologique, axiologique, déontologique et épistémique. En plus de permettre une description formalisée des MA, cette partition offre quatre types de désaccords comme autant de concepts descriptifs pour qualifier les dissensions.

Dans un second mouvement, cette fois concrètement ancré dans notre terrain d'étude, nous avons dressé une liste de quelques grands points de réflexion qu'avait fait émerger notre analyse au chapitre précédent. Dans une succession de courtes ouvertures, nous avons ainsi discuté différents éléments qui nous étaient apparus centraux pour questionner le débat nucléaire, les débats écologiques et plus encore la manière dont la société se saisit des problèmes publics. Nous avons ainsi entre autre plaidé pour une remise en cause de l'objectivisme, pour la prise en compte de la dimension idéologique de la plupart des aspects de la vie humaine, ainsi que pour une valorisation de la déontologie politico-médiatique.

Ces quelques propositions entendaient ainsi illustrer l'intérêt de notre mode d'analyse pour nourrir le débat politique.

CONCLUSION GENERALE

Nous concluons cette thèse en trois étapes. Nous reviendrons dans un premier temps sur les apports théoriques, méthodologiques et pratiques de notre travail en rappelant succinctement le plan que nous avons suivi. Dans un second temps, nous discuterons les limites de notre recherche ainsi que les perspectives qu'elle ouvre. Enfin, et à titre de péroraison, nous entamerons une réflexion sur une question essentielle que ne peut manquer de soulever notre travail : en quoi peut-on espérer que la description des cadres idéologiques qui médiatisent le rapport des individus à un problème de société puisse servir l'intérêt de la délibération publique ?

1. Apports théoriques, méthodologiques et pratiques

Le point de départ de ce travail de thèse était un objectif fondamentalement pratique : fournir un éclairage sur la dimension idéologique des débats sur les problèmes de société afin de mieux comprendre une partie de leur dynamique. Le terrain, prétextuel, était la question du nucléaire civil. Cette aspiration a par la suite rencontré un ensemble d'obstacles épistémologiques qu'il nous a fallu résoudre. Chacun de nos trois premiers chapitres constitue ainsi une proposition de réponse à ces difficultés et ainsi autant de résultats de recherche que revendique cette thèse. Les quatrième et cinquième chapitres ont quant à eux pris la forme d'enquêtes ethnographiques : pour répondre à la question initiale, il nous fallait avant tout brosser le portrait de la pensée sociale. Ce mouvement a abouti à un cliché de la topique à l'œuvre dans le débat francophone sur le nucléaire civil. Enfin, les conclusions que nous avons tirées des frictions entre répertoires topiques ainsi que de l'analyse des discours eux-mêmes nous ont permis d'apporter des éléments de réponse à notre questionnement initial : les débats de société sont traversés par des formes culturelles que nous « appelons modes » d'appréhension et dont nous établissons le statut théorique. Par ailleurs, leur analyse permet de mettre en lumière les questions vives susceptibles d'alimenter la réflexion philosophique et politique sur un sujet de société donné.

Dans l'ensemble, ces résultats peuvent être classés en deux grandes catégories : des résultats épistémologiques et des résultats de terrain.

1.1. Résultats épistémologiques : la construction d'un dispositif théorique et méthodologique pour l'analyse de la dimension symbolique des controverses

Une partie importante de notre thèse est consacrée à des développements épistémologiques. Ceux-ci avaient certes pour but d'exposer notre cadre théorique et méthodologique, mais ils présentaient aussi et surtout l'ambition de contribuer à la construction d'un dispositif théorique et méthodologique pour l'analyse des médiations symboliques à l'œuvre dans l'espace public.

En effet, les différentes règles et postulats que nous avons fait émerger nous semblent collaborer, aux côtés de regards plus sociologiques ou techniques, à l'étude communicationnelle des controverses et des débats publics.

Ainsi, les grands principes constitutifs des objets culturels (construction, créativité et rétroaction) ainsi que les règles épistémologiques nécessaires à leur approche (règles de légalité, de compréhension, d'herméneutique, de caractérisation, de labilité et de théorie sémiotique) doivent permettre à la fois d'affirmer la pertinence de l'étude des médiations symboliques dans le discours social et le choix de problématiques et de méthodologies adaptées. D'autre part, le travail que nous avons réalisé à partir du champ de l'analyse du discours (proposition de définition et liste des grands postulats théoriques : textualité, implicite, attention à la matérialité langagière, opacité, dialogisme, extériorité du sujet, vision du monde, interactivité, activité langagière, cognition, et constitution de corpus) offre un ensemble de guides utiles pour l'approche des discours.

Bien évidemment ces différents principes, règles et postulats n'étaient pas étrangers aux SIC mais leur explicitation et leur formulation sont originales et nous semblent être un cadrage intéressant pour l'analyse de la dimension symbolique des controverses.

Sur un plan légèrement différent, nous nous sommes également affronté dans cette thèse à la problématique de la constitution de notre corpus. Nous avons ainsi proposé une réflexion sur la corpussabilité des commentaires d'actualité sur le web. Les travaux sur le sujet sont à notre connaissance peu nombreux. Aussi, la caractérisation de ce genre de discours et la mise en lumière des contraintes à prendre en compte dans son étude nous permet de défendre son intérêt pour l'analyse sociopolitique du discours social.

Dans cette optique, la méthodologie d'analyse topique que nous avons mise en œuvre apparaît adaptée à la recherche de formes récurrentes, mais aussi et plus pertinemment à la

reconstruction d'univers signifiants cohérents. Pour ce faire, la méthode distributionnelle que nous avons expérimentée apparaît comme une voie de recherche intéressante.

Enfin, et c'est peut-être là l'apport le plus original de notre travail, nous avons proposé le concept de mode d'appréhension (MA) pour l'analyse des controverses. Nous en avons circonscrit le statut philosophique en le présentant comme un type particulier de forme symbolique. Nous avons également développé sa structuration interne en 4 grandes composantes auxquelles correspondent 4 grands types de désaccords : ontologie, axiologie, déontologie et mode de raisonnement. Nous pensons que ce concept de MA offre un point de vue heuristique pour l'approche des médiations symboliques à l'œuvre dans les controverses et plus largement dans les débats de société. Il constitue également à un niveau plus théorique une défense d'une conception anthropologique (au sens d'une anthropologie philosophique) de l'espace public : dans ce cadre, « l'individualité et la socialité des actions, des événements et des relations [...] ne préexistent pas à leur configuration sur une scène d'apparition ; elles prennent forme en incorporant des médiations symboliques qui sont, par définition, publiques, c'est-à-dire partagées, transcendant les individus, accessibles à tous et observables-descriptibles » (Quéré, 1992:85).

Ainsi, le dispositif d'analyse des débats publics auquel nous avons cherché à donner forme dans cette thèse propose à la fois des dimensions théoriques, méthodologiques et conceptuelles.

1.2. Résultats de terrain : illustration de l'intérêt de la démarche

Le deuxième type de résultats que nous pouvons présenter relève de l'application de cette démarche générale à notre terrain d'étude : les débats dans les commentaires d'actualité après Fukushima.

Nous avons tout d'abord décrit 7 modes d'appréhension différents en confrontation dans l'espace public : les MA bigot, scientifique, mystique, normalien, militant, managérial et décroissant. Nous avons ainsi apporté une réponse positive à notre problématique de départ : il est possible de retrouver dans le discours social contemporain autour du nucléaire des répertoires topiques consistants qui fonctionnent comme de véritables visions du monde en conflit. Leur description constitue en soi un résultat de portée ethnographique.

Nous avons ensuite confronté ces MA et extrait les pivots idéologiques de la controverse qu'ils permettaient de mettre au jour. Nous souhaitons ainsi illustrer l'intérêt de l'analyse du

discours social telle que nous l'avons menée, non seulement pour mettre au jour les médiations symboliques à l'œuvre dans l'espace public, mais également pour apporter un éclairage original sur la dynamique des débats publics.

Nous espérons ainsi avoir pu montrer que notre approche générale, moyennant un dispositif de médiation approprié, pourrait permettre de fournir un matériau utile pour alimenter les modes de réflexion publique sur les questions de société.

Le tableau 14 résume ces résultats et localise les sections au sein desquelles ils ont été développés.

Tableau 14. Synthèse des résultats de la thèse

Chapitres	Résultat
1	Justification de l'intérêt pour le monde sémiotique et synthèse des règles épistémologiques pour son approche.
2	Synthèse des apports de l'analyse du discours pour l'étude du versant langagier de la communication.
3	Défense de l'intérêt des corpus de commentaires pour l'analyse du discours social et description des précautions théoriques et méthodologiques pour leur approche.
6 section 1	Proposition du concept de MA pour l'analyse des controverses.
4 section 1 et 5 section 1	Proposition d'une méthodologie d'analyse topique, manuelle et distributionnelle, pour la reconstruction de MA.
4 section 2 et 5 section 2 à 8	Délimitation de 7 MA saillants dans le discours social post Fukushima à propos du nucléaire civil.
5 section 10 et 6 section 2	Illustration des éclairages potentiels d'une telle démarche sur les débats publics.

2. Limites et perspectives

Notre travail présente par ailleurs un certain nombre de limites qui relèvent tant de l'analyse elle-même que de la constitution du corpus ou du cadre théorique. Chacune ouvre par ailleurs des perspectives de recherche future.

2.1. Un corpus restreint

Tout d'abord, nous pouvons pointer du doigt le décalage entre notre ambition holistique d'analyser « le discours social » et notre corpus triplement restreint : un seul genre de discours (les commentaires d'actualité), une thématique très précise (le débat autour du nucléaire en réaction à Fukushima) et une période de temps très courte (quelques jours après la survenue

du tsunami). Nous avons cherché à pallier le problème de l'unique genre de discours de deux manières : en sélectionnant un genre de discours ouvert sur le discours social général (cf. chapitre 3, section 2) et en utilisant un corpus contrôle « tout venant ». Cependant, il est clair que la précision de l'analyse que nous avons menée sur ce dernier n'est pas comparable à celle des commentaires. Nous avons surtout voulu contrôler l'absence de bruit comme de silence de notre corpus de travail. Sur ce plan, les résultats sont satisfaisants : nous n'avons pas rencontré de discours qui n'entraient pas dans l'un de nos MA hors de notre corpus²³⁶. Il n'en reste pas moins que notre analyse ne peut prétendre à plus que ce qu'elle est : celle d'un corpus particulier.

La question de la thématique restreinte est similaire à celle du corpus : nous avons souhaité analyser une portion très locale de discours social (les discours en réaction à Fukushima) ce qui diminue de fait la portée de nos conclusions. Nous aurions pu étudier toutes les productions sur le nucléaire en France et ainsi espérer embrasser un plus large éventail d'idées. Toutefois nous souhaitons pouvoir nous concentrer sur un « moment discursif » (Moirand, 2007) particulier en faisant l'hypothèse que l'événementialité permettrait, dans le choc et la confrontation, l'explicitation de divers cadres d'intelligibilité.

Enfin, nous avons déjà discuté le problème du manque d'historicité de nos analyses. Il nous est d'une part impossible d'estimer la stabilité temporelle des MA que nous avons reconstruits²³⁷ et nous risquons d'autre part d'être trop impliqué dans le discours social de notre temps pour en voir les spécificités. Si nous avons bien cherché à assurer quelques dispositions d'extériorité aux faits (analyse argumentative critique, comparatisme, ignorance a priori du sujet...) nous savons bien celles-ci partiellement illusoire. Nous espérons simplement avoir pu adopter un regard suffisamment décentré pour faire apparaître quelques spécificités pertinentes.

Sur un autre plan, nous pouvons regretter de ne pas avoir plus mobilisé notre corpus contrôle. Nous aurions pu effectuer des comparaisons de divers types comme des comptages (certains

²³⁶ A l'exception d'un MA que l'on pourrait dire « légaliste ». Celui-ci, utilisé principalement par les hommes et femmes politiques, les experts médiatiques et les industriels du nucléaire consiste à soumettre ses actions dans le monde au jugement des cadres légaux. Ainsi, la dangerosité du nucléaire se mesure au degré de respect des normes de sécurité et son acceptabilité à celui des lois en vigueur dans les pays concernés. Nous avons également vu que la catégorie « non-commentants » ouvrait vers une possible diversité de MA (chapitre 5 section 2.8.2.), mais ceux-ci ne semblent pas non plus s'exprimer dans notre corpus contrôle qui reste un corpus de discours grand public.

²³⁷ Rappelons tout de même que nous avons introduit dans notre corpus les réactions du *Blog de Paul Jorion* qui s'étalent sur 3 ans. Par ailleurs, nous avons contrôlé les commentaires d'internautes sur les articles « anniversaires » de la catastrophe, jusque 3 ans après et le contenu reste visiblement stable. Ce type de contrôle reste léger mais néanmoins indicatif.

genres de discours favorisent-ils certains MA ?) ou des différenciations (tel MA s'exprime-t-il différemment selon les genres et pourquoi ?). Ce travail dépassait cependant le cadre de cette thèse et peut constituer une perspective intéressante pour l'avenir.

2.2. Erudition et analyse du discours

Dans l'analyse elle-même, une difficulté importante nous est apparue avec force. Nous nous sommes en effet heurté à notre propre manque d'érudition. Nous l'avons dit, la finesse d'une analyse du discours est pour partie dépendante de l'intuition et/ou de la culture de l'analyste.

Ainsi, nous aurions sans doute gagné en mise en perspective si nous avions su rattacher les différents MA à des courants de pensée que la philosophie, les sciences politiques, voire la psychologie ont déjà défrichés. Par exemple, les MA décroissant et managérial sont pour beaucoup des instances d'oppositions philosophiques plusieurs fois millénaires : rationalisme vs empirisme, cartésianisme vs épicurisme, positivisme vs herméneutisme, etc. Ils ont également des liens avec des courants économiques et politiques (néolibéralisme vs décroissance). Nous ne possédons néanmoins qu'une connaissance superficielle de ces questions et ne pouvons donc pas les utiliser pour éclairer ou guider nos analyses.

Nous aurions pu, à défaut de culture, aller chercher dans la littérature académique des travaux qui documentent les formes de pensées qui infusent nos MA. La littérature psychologique par exemple a sans doute déjà relevé des profils similaires. Le dogmatisme du MA militant relève probablement de phénomènes d'« engagement » tandis que la « résistance au changement » explique bien des réactions normaliennes.

Cependant, il nous faut assumer ce type de limite. D'une part il n'existe pas de « méthode » pour effectuer une lecture dialogique. Seules les lectures et les discussions (dans les couloirs de colloques, de laboratoires, ou ailleurs) permettent d'élargir le spectre des mises en relations possibles. D'autre part, si le propre de l'analyse du discours est de faire émerger des questionnements d'ordres divers (politiques, philosophiques, sociologiques, etc.), il ne lui appartient pas de les résoudre. Nous pouvons donc nous contenter d'évoquer les rapports que peuvent entretenir nos MA avec des problématiques extérieures.

Par ailleurs, nous défendons l'intérêt de notre méthodologie d'analyse pour faire émerger les MA. C'est-à-dire que l'attention aux ontologies, aux valeurs, aux modes de raisonnement qui structurent les prises de parole doit permettre à un analyste (faussement) naïf de reconstruire (presque) *ex nihilo* les divers univers de sens dont ils relèvent. Cette démarche présente

l'intérêt d'éviter un tant soit peu les projections de l'analyste car on peut toujours trouver ce que l'on cherche, consciemment ou non.

2.3. Questions théoriques sur le statut des MA

Certains problèmes se posent également au niveau théorique dans la description particulière des MA.

Au-delà de la question de leur cohérence interne que nous avons déjà traitée (nos reconstructions visent des formations culturelles dont la cohérence n'est souvent que d'apparence), un problème théorique important est celui de l'homogénéité de statut des différents MA. Nous avons évoqué cette question à propos de l'instabilité du statut des différentes formes symboliques chez Ernst Cassirer lui-même : langage et science ont-ils le même statut ? L'un n'est-il pas la condition de l'autre ? Et l'un n'est-il pas une activité tandis que l'autre est un régime de connaissance ? En ce qui concerne nos MA, le problème vient du fait que certains semblent recouvrir des catégories sociologiques fortement structurées (MA militant), d'autres plutôt des récits largement diffusés (MA mystique), d'autres encore des catégories psychologiques (MA normalien).

Doit-on remettre en cause pour autant l'unicité conceptuelle des MA ? Cela est discutable mais, en l'état actuel de notre réflexion, nous ne le pensons pas nécessaire. Les différents MA sont certes canalisés ou structurés par des phénomènes d'ordres différents (sociologique, psychologique, discursif), mais chacun est une proposition locale d'appréhension de l'événement et du débat nucléaire et possède sa topique propre. De plus chacune des catégories garde son pouvoir heuristique, ce qui n'est pas le moindre des intérêts.

Une question identique peut se poser à propos des MA militant et normalien. En tant qu'ils sont centrés sur un objectif (destruction de l'ennemi et affirmation de la normalité des choses), ces derniers peuvent apparaître comme des « méta MA ». Nous avons dit que ceux-ci n'hésitaient pas à mobiliser des univers de référence différents. Or, comment un MA peut-il « utiliser » d'autres MA ? Utiliser le topos de la vanité revient à convoquer le MA mystique, quand bien même cela se fait dans une posture militante. Il y a là un problème théorique réel : faut-il voir la militance ou le normalisme comme des phénomènes distincts des MA ? Ou au moins superordonnés ? La question reste ouverte mais nous avons montré dans notre reconstruction que militance et normalisme possédaient chacun leur propre topique (leurs

propres ontologies, axiologies et modes de raisonnement). Leur statut de MA apparaît donc raisonnable.

2.4. Des discours sans acteurs et sans supports ?

Enfin, la limite principale de notre travail est probablement l'exclusion des dimensions sociologique et dispositive. Comme le constate Juliette Rennes (2011) : « il n'existe guère de mobilisation sans dimension argumentative, ni d'argumentation publique sans acteurs mobilisés. Pourtant, les travaux d'analyse argumentative sur des corpus de textes protestataires et les travaux de sociologie des mobilisations tendent souvent à s'ignorer ».

Nous reconnaissons prendre part au phénomène par ce travail. Nous manquons de fait un certain nombre de croisements qui s'avèreraient éclairants ou qui augmenteraient la portée de nos analyses : quels groupes portent quels discours dans quelles arènes, par quels moyens et avec quels effets ? Comment les différents dispositifs socio-techniques modulent-ils la construction comme la portée des discours ? Par le truchement de quelle opportunité sociale certaines idées gagnent-elles le devant de la scène publique ? Quelle forme de médiation a pu, localement, contribuer à sa gloire ou à son déclin ?

Le propre d'un travail de recherche est néanmoins de faire des choix quant au type d'éclairage particulier qu'il propose d'effectuer sur son objet. Pour autant, si nous avons mis l'accent sur une partie des médiations symboliques à l'œuvre dans le débat nucléaire après Fukushima (nous passons sous silence celles des images, des sons, des architectures, etc.) nous n'avons pas oublié les groupes sociaux et les dispositifs de communication. Premièrement l'analyse du discours se présente justement comme à l'interface entre le linguistique et le social. Plus encore elle postule l'intrication inévitable entre ces deux dimensions. Taxer l'AD d'a-sociologique oublierait de fait un point important. Deuxièmement, nous travaillons sur un matériau empirique produit et porté par des acteurs sociaux particuliers dans une situation sociale singulière. En cela nous revendiquons être au plus près de la réalité sociale et non dans une réflexion désincarnée. Les argumentations que nous décrivons ont une présence et une efficacité sociale indéniables. Enfin, en ce qui concerne la question des effets des dispositifs de communication, nous étant concentré sur l'unique genre de discours des commentaires, nous n'avons pu développer le sujet, mais le chapitre 3 a fait une place considérable à l'analyse de ce dispositif technique particulier.

Notre thèse tombe donc en partie sous le feu de la critique sociologique. Néanmoins, elle apparaît adaptée à ses prétentions. En effet, notre objectif ici n'est pas d'observer les (re)configurations sociales derrière les disputes mais, pour rester dans un vocabulaire sociologique, de faire crédit au sens que les individus donnent au monde. De ce fait, nous nous intéressons aux médiations symboliques de la pensée sociale. Dans cette optique, la concentration sur le matériau discursif, d'autant plus dans le cadre théorique du discours social et des sciences de la culture est parfaitement recevable.

Ceci étant, les prochaines étapes de notre travail seront de confronter notre approche au terrain social. Ou peut-être plus encore à confronter le terrain social à notre approche. Qu'apporterait ce point de vue dans des conflits empiriques ? Permettrait-il de modifier les habitudes argumentatives ? Amènerait-il à reconfigurer des argumentaires ? Faciliterait-il le positionnement d'observateurs ? Bref, quels seraient les effets de l'entrée de l'analyse du discours argumentatif et de son ambition d'*Aufklärung* dans l'arène des dispositifs de débats et de décision publics ?

3. La description des cadres idéologiques qui médiatisent le rapport des individus à un problème de société peut-elle servir la délibération publique ?

L'objectif déclaré de nos recherches est, par-delà leur dimension scientifique, d'alimenter la réflexion politique. Nous proposons pour cela de passer par une *Aufklärung*, c'est-à-dire par le projet de rendre les humains débattants conscients de leurs propres mythologies.

Mais une fois ce travail accompli, qu'advient-il si les positions dûment éclaircies restent irréconciliables ?

Nous avons placé notre travail dans le sillage du point de vue de Marc Angenot (2008) quant à la nature de certains types de désaccords : il arrive que ce ne soient ni des intérêts divergents, ni des différences de goûts et de couleurs, ni de simples malentendus qui soient à l'origine des clivages argumentatifs mais des manières radicalement différentes de faire sens avec le monde.

En effet, dans le sillage de la proposition de Robert Fogelin (1985) qui agite depuis lors les milieux de la logique informelle en particulier et de l'analyse argumentative en général, il semble exister des situations de *deep disagreement* : « Qu'est-ce que le désaccord profond ? Tout d'abord, permettez-moi d'expliquer ce que je n'entends pas par cette notion. Un désaccord peut être intense sans être profond. Un désaccord peut aussi être impossible à

résoudre sans être profond. Je peux m'évertuer à vous convaincre de quelque chose sans y arriver. L'explication peut être que l'un de nous est obtus ou borné. Et cela pourrait être établi sans un doute par, disons, un spectateur impartial. Mais nous avons affaire à un tout autre type de désaccord lorsque celui-ci repose sur l'incompatibilité de principes sous-jacents. Dans ce cas, les débattants peuvent être impartiaux, libres de tout préjugé, consistants, cohérents, précis et rigoureux, mais rester en désaccord. Et un désaccord profond, pas seulement marginal. Et lorsque je parle de principes sous-jacents, je parle de ce que d'autres (Putnam) ont appelé des *framework propositions* ou ce que Wittgenstein tendait à appeler des *rules*. Nous avons affaire à un désaccord profond quand la dispute est générée par l'incompatibilité de *framework propositions*²³⁸. » (*Ibid.*:10, nous traduisons).

On retrouve dans cette analyse à la fois l'idée de « logiques en conflit » chez Angenot et nos modes d'appréhension. Ceux-ci correspondent largement à ce que l'on peut entendre sous l'expression « *framework proposition* ». Les quatre grandes dimensions des MA (ontologique, déontologique, axiologique et épistémique) permettent bien de saisir les divers niveaux (bien qu'interreliés) qui participent à l'absence de fond commun : dans le *deep disagreement* le plus fort, le désaccord porte sur l'ensemble de la vision du monde. On ne s'accorde ni sur ce qui existe ou non, ni sur ce qu'il faut faire ou non, ni sur ce qui est bien ou non ni enfin sur les règles épistémiques permettant de réaliser des assomptions valides. Par ailleurs c'est bien le caractère global de la vision sous-tendue par cet ensemble de traits qui induit le caractère profond de la coupure. S'il n'était question que de discuter de l'existence ou non de la Nature comme force supérieure entre MA mystique et MA managérial, il n'y aurait pas lieu de parler de coupure. C'est bien parce que ce sont de complets ensembles conceptuels qui s'affrontent que l'on peut aboutir à un désaccord profond.

L'exemple suivant, donné par Robert Fogelin, illustre bien la difficulté : « les parties opposées dans le débat sur l'avortement peuvent être en accord sur un grand nombre de faits biologiques – quand le cœur d'un fœtus se met à battre, quand les premières ondes cérébrales

²³⁸ Version originale : « What is a deep disagreement? First let me say what I don't mean by this notion. A disagreement can be intense without being deep. A disagreement can also be unresolvable without being deep. I can argue myself blue in the face trying to convince you of something without succeeding. The explanation might be that one of us is dense or pig-headed. And this is a matter that could be established beyond doubt to, say, an impartial spectator. But we get a very different sort of disagreement when it proceeds from a clash in underlying principles. Under these circumstances, the parties may be unbiased, free of prejudice, consistent, coherent, precise and rigorous, yet still disagree. And disagree profoundly, not just marginally. Now when I speak about underlying principles, I am thinking about what others (Putnam) have called framework propositions or what Wittgenstein was inclined to call rules. We get a deep disagreement when the argument is generated by a clash of framework propositions. »

apparaissent, quand la viabilité commence, etc., et pourtant rester en désaccord sur la dimension morale. Leur désaccord peut même survivre à un accord général sur les questions morales : par exemple, sur la sacralité de la vie humaine, sur le fait que le point central du débat sur l'avortement est le statut moral du fœtus et que celui-ci ne peut être déterminé par le recours à des faits biologiques ou par l'appel à des principes moraux[. Mais] considérons ce à quoi ressemblerait une telle discussion dans le détail. Une des deux parties va soutenir qu'à la conception, ou pour être plus prudent, très rapidement après la conception, une âme immortelle pénètre l'œuf fertilisé et lui confère le statut de personne. Pourquoi devrait-on croire quelque chose comme cela ? Eh bien cela fait partie d'une tradition plus large, fondée sur une révélation, et soutenue et approfondie par la foi. Je ne sais pas si je rends bien compte de cette idée que je ne partage pas entièrement, mais le point que je suis en train d'essayer de soulever est que lorsque l'on enquête sur un désaccord profond, *on ne trouve pas simplement des propositions isolées ("le fœtus est une personne"), mais plutôt tout un système de propositions qui se supportent entre elles (et des paradigmes, des modèles, des manières d'agir et de penser), qui constituent, si je puis dire, une forme de vie.* » (*Ibid.*:7-9, nous traduisons²³⁹ et soulignons).

Nous sommes en plein accord avec ce diagnostic qui fait largement écho à notre conception des MA. Cependant, nous ne suivons pas Robert Fogelin dans la conclusion pessimiste qu'il en tire. Selon lui ce constat mène à entériner l'impuissance de la logique informelle et plus largement de la pensée critique pour traiter les cas de *deep disagreement* : « si des désaccords profonds peuvent survenir, quelles procédures rationnelles peuvent être utilisées pour leur résolution ? La tournure de notre discussion mène à la réponse AUCUNE. » (*Ibid.*:10, nous traduisons²⁴⁰, il souligne).

²³⁹ Version originale : « Parties on opposite sides of the abortion debate can agree on a wide range of biological facts-when the heartbeat begins in the fetus, when brain waves first appear, when viability occurs, etc., yet continue to disagree on the moral issue. Their disagreement can even survive a general agreement on moral issues: for example, on the sanctity of human life, for the central issue of the abortion debate is the moral status of the fetus and that cannot be settled by an appeal to biological facts or by citing moral principles[. But let's] consider what such a discussion would look like in detail. On the one side someone will hold that at conception, or to be delicate, very shortly after conception, an immortal soul enters into the fertilized egg, and with this, personhood is attained. Why should one believe anything like this? Well, this is part of a wider tradition, grounded in revelation, and sustained and deepened by faith. I don't know how well I am doing in representing this position, my heart is not really in it, but the point that I am trying to make is that when we inquire into the source of a deep disagreement, we do not simply find isolated propositions ("The fetus is a person."), but instead a whole system of mutually supporting propositions (and paradigms, models, styles of acting and thinking) that constitute, if I may use the phrase, a form of life. »

²⁴⁰ Version originale : « if deep disagreements can arise, what rational procedures can be used for their resolution? The drift of this discussion leads to the answer NONE. »

L'auteur présuppose ici deux éléments. Le premier est que l'analyse argumentative doit résoudre les désaccords. Le second, qui en découle, est alors qu'il y aurait en transcendance Raison, ou en transcendance Logique, des positions valides et des positions fallacieuses. Nous ne partageons aucune de ces deux idées.

Discutons tout d'abord la seconde. Nous ne pensons pas qu'il existe en tout et pour tout des positions objectivement supérieures. Toutes les croyances (dont le rationalisme) et toutes les cultures se valent sous l'œil juge du Transcendant. En cela nous acceptons de nous inscrire dans le champ effrayant du relativisme (Coste et *al.*, 2007), d'autant que nous n'avons rien contre les paradoxes. En effet, si notre relativisme est radical, il n'est pas pour autant sclérosant. Les valeurs sont certes relatives, mais elles sont tout de même argumentables. Nous suivons en cela nombre d'auteurs, de Max Weber²⁴¹ à Marc Angenot en passant par Karl Popper. Roselyne Koren (2008a, 2008b, 2013) est par ailleurs celle qui, dans le champ de l'analyse du discours, défend le plus audiblement cette position. Selon elle, le positionnement axiologique n'implique ni normativité ni naturalisation : « l'individu ou la collectivité qui osent juger ne prétendent pas automatiquement moraliser ni donner à leurs prises de position les apparences de l'évidence, mais assumer les devoirs de douter, de mettre en question, de "penser", de trancher et de passer à l'action » (Koren, 2008b). Ainsi, reconnaître la possibilité de valeurs, et plus, de modes d'appréhension en confrontation ne mène pas automatiquement à la « bienveillance universelle »²⁴² décriée par Boudon (1998) et qui s'interdirait de porter un jugement sur les choses sous prétexte que si rien n'a d'objectivité, tout se vaut.

On pourrait objecter qu'il y a quelque chose de paradoxal à refuser l'objectivité tout en prônant la défense argumentée d'un point de vue. Il n'y aurait pas besoin de passer par une reconnaissance de principe (« ta position a le droit d'exister... ») pour au final imposer sa vision (« ...mais je préfère la mienne »). Or, comme le remarquait Perelman (1961), de la fausse alternative qui semble proposée entre objectivisme et relativisme, aucune position n'apparaît tenable : soit l'on considère les valeurs comme faisant partie du champ de l'objectivable rationnel et l'on s'expose à une tyrannie de la Raison, soit l'on dissocie

²⁴¹ Nous soutenons donc l'idée d'une « rationalité axiologique » avec Raymond Boudon dans la lecture qu'il fait de l'œuvre du sociologue allemand. Cependant, bien que nous partagions nombre de ses points de vue théoriques et méthodologiques, notre soutien s'arrête avec sa croisade contre le relativisme et pour l'objectivité des valeurs. Quoi qu'il en dise la barbarie n'est pas moins « légitime » que l'humanisme. Elle dépend simplement d'un régime de validité autre que rien n'interdit néanmoins de combattre, fût-ce physiquement.

²⁴² Expression étonnante quand on la souhaite péjorative : la bienveillance n'est pas nécessairement synonyme d'apathie.

radicalement jugements de faits et jugements de valeur et l'on doit « abandonner à l'irrationnel le règlement de notre conduite » (*Ibid.*:327). Pour sortir de cette impasse, il convient alors d'emprunter une voie moyenne qui permet à la fois de s'autoriser à agir (sans valeur, point de mouvement) et de clarifier ses positions en argumentant, c'est-à-dire en se justifiant. En effet, l'argumentation repose justement sur cet entre-deux car « doit être justifié [...] pour un esprit épris de rationalité, ce qui n'est ni évident ni arbitraire » (*Ibid.*:331).

Ainsi, refuser la naturalité et l'objectivité transcendante de ses points de vue mène à déployer un argumentaire pour s'exposer à l'autre comme à soi-même. Là est la condition même de la communication face à l'imposition. Certes, l'horizon du désaccord est la guerre, mais il ne fait aucun doute que le passage de l'un à l'autre est largement ralenti (évité ?) par la médiation d'une communication réflexive. Elle seule est garante de la possibilité de l'empathie, du partage, du consensus, voire de l'acceptation. Elle seule, également, permet de justifier la fermeté.

Ces réflexions nous amènent à contester le premier présupposé de Robert Fogelin quant au rôle de l'analyse argumentative et du *Critical Thinking*. Ceux-ci n'ont pas vocation à résoudre les désaccords mais bien à les décrire pour les rendre compréhensibles et réflexifs (Levi, 2000:96-110). Les *deep disagreements* ne constituent donc pas une limitation à l'intérêt de l'analyse argumentative car son rôle n'est pas de donner des réponses mais d'améliorer la compréhension des enjeux impliqués.

Ainsi pouvons-nous répondre à la question que nous posons plus haut : quelle est la différence entre un *deep disagreement* conscient et un *deep disagreement* inconscient ? Autrement dit, à quoi sert de savoir *pourquoi* l'on est en désaccord si, au final, nos positions ne bougent pas d'un iota ?

Nous voyons au moins cinq intérêts à la recherche des raisons profondes des désaccords.

Premièrement, et nous l'avons dit plus haut, si l'intercompréhension n'est pas l'assurance de l'accord, elle est à coup sûr la condition de l'empathie qui protège de la peur et de la haine.

Deuxièmement, elle met à distance deux écueils symétriques : rejeter sans comprendre et accepter sans comprendre. Par l'éclairage qu'elle apporte, elle offre les moyens de justifier avec assurance l'accord comme le désaccord.

Troisièmement elle est un mouvement de *médiation*. Celui-ci permet, sinon les traductions, au moins les voyages d'un monde à l'autre. Cette possibilité est capitale car rappelons qu'après

le nihilisme, le second danger du relativisme est l'identitarisme. La radicalisation de la pensée humboldtienne, c'est-à-dire l'affirmation de *Weltanschauung* incommensurables déterminées par les langues ou les cultures, a ainsi servi les projets identitaires des juristes nazis (Debono, 2013) comme les nationalismes russes (Sériot, 2008) : si « aucune traduction n'est possible, aucune connaissance réciproque ne peut être envisagée. Puisqu'on ne peut connaître que soi-même, on ne court plus le risque de la comparaison » (*Ibid.*). Une telle théorie de la non-communication entre les cultures a alors pour conséquence une identité narcissique et autarcique. L'effort d'intercompréhension permet ainsi d'éviter le repli égocentré.

Quatrièmement et dans le même temps, il confronte à la diversité qui est une richesse là où l'identité est une aliénation. En effet, même à l'échelle individuelle, « le Moi n'a pas de centre et ne peut en être un : il se construit en effet dans des pratiques, donc relativement à des objets et à des personnes » (Rastier, 2004a). Pour reprendre Humboldt, (1995:161), accepter de comprendre combien divers les humains peuvent être, c'est aussi comprendre combien divers est en fait l'humain individuel. S'ouvrir à la différence revient alors à accepter ses propres possibles afin de n'être pas esclave d'une identité fantasmée.

Cinquièmement, vouloir comprendre l'autre, c'est accepter de mettre en suspens l'évidence de ses propres vues. C'est ainsi reconnaître la complexité d'un débat, évacuer les réponses hâtives et catégoriques, accepter de ne pas détenir une vérité transcendante. Cela permet d'assurer la sérénité, l'ouverture, et la coopération en quête d'une solution commune car « l'incommensurabilité n'est pas un état qui nécessite des "soins", c'est une situation qui en appelle à la sagesse pratique » (Zarefsky, 2012).

Enfin, à ces points, nous devons ajouter la maxime hégélienne que nous aimons croire juste : en connaissant une limite, on la dépasse par là-même.

BIBLIOGRAPHIE

- Adam, J.-M., 2005a. *La linguistique textuelle - Introduction à l'analyse textuelle des discours*. Paris : Armand Colin.
- Adam, J.-M., 2005b. Les sciences de l'établissement des textes et la question de la variation. In Adam, J.-M. et Heidmann, U., *Sciences du texte et analyse de discours. Enjeux d'une interdisciplinarité*. Genève : Slatkine, pp. 69-92.
- Addi, L. et Obadia, L., 2010. *Clifford Geertz. Interprétation et culture*. Paris : Éditions des archives contemporaines.
- Akrich, M., 2012. *Les listes de discussion comme communautés en ligne : outils de description et méthodes d'analyse*. In *Papiers de Recherche du CSI*, [En ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00702086>].
- Akrich, M., Callon, M., Latour, B., 2006. *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*. Paris : Presse des mines.
- Althusser, L., 1968. *Pour Marx*. Paris : Maspero.
- Amossy, R., 2000. *L'argumentation dans le discours*, Paris : Nathan Université.
- Amossy, R., 2003. La dimension sociale du discours. L'Analyse du discours et le projet sociocritique. In Amossy, R. et Maingueneau, D., eds. *L'Analyse du discours dans les études littéraires*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, pp. 63-74.
- Amossy, R., 2005a. Présentation. *Littérature*, n°140, pp. 3-13.
- Amossy, R., 2005b. The argumentative dimension of discourse. In van Eemeren, F.H. et Houtlosser, P., eds. *Practices of Argumentation*, Amsterdam : John Benjamins Publishing Company, pp. 87-98.
- Amossy, R., 2008a. Argumentation et Analyse du discours : perspectives théoriques et découpages disciplinaires. *Argumentation et Analyse du Discours*, [En ligne : <http://aad.revues.org/200>].
- Amossy, R., 2008b. Responsabilité journalistique et responsabilité politique, *Questions de communication*, n°13, [En ligne : <http://questionsdecommunication.revues.org/1708>].

- Amossy, R., 2010. La dimension argumentative du discours littéraire. L'exemple de *Les Bienveillantes*. In Maingueneau, D. et Östenstad, I., eds. *Concepts et démarches de l'analyse du discours littéraire*, Paris : L'Harmattan, pp. 35-63.
- Amossy, R., 2012. Faut-il intégrer l'argumentation dans l'analyse du discours ? Problématiques et enjeux. *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne : <http://aad.revues.org/1346>].
- Amossy, R., 2014. *Apologie de la polémique*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Amossy, R. et Herschberg-Pierrot, A., 1997. *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*. Paris : Nathan.
- Amossy, R. et Maingueneau, D., 2003. Présentation. In Amossy, R. et Maingueneau, D., eds. *L'Analyse du discours dans les études littéraires*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, pp. 9-13.
- Angenot, M., 1977. Présupposé, topos, idéologème. *Etudes françaises*, Vol. 13, n° 1/2, [En ligne : <http://www.erudit.org/revue/etudfr/1977/v13/n1-2/036642ar.pdf>].
- Angenot, M., 1982. *La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*. Paris : Payot.
- Angenot, M., 1984. Le discours social : problématique d'ensemble. *Cahiers de recherche sociologique*, Vol. 2, n° 1, [En ligne : <https://www.erudit.org/revue/crs/1984/v2/n1/1001977ar.pdf>].
- Angenot, M., 1989a. *1889. Un état du discours social*, Montréal : Editions Balzac.
- Angenot, M., 1989b. Hégémonie, dissidence et contre-discours. Réflexions sur les périphéries du discours social en 1889, *Etudes littéraires*, Vol. 22, n°2, [En ligne : <http://www.erudit.org/revue/etudlitt/1989/v22/n2/500895ar.pdf>].
- Angenot, M., 1991. Les idéologies ne sont pas des systèmes. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n°45, pp. 51-76.
- Angenot, M., 1998. Analyse du discours et sociocritique des textes. In Duchet, C., Vachon, S., dir. *La recherche littéraire: objets et méthodes*. Montréal : Editions XYZ. pp. 125-140.
- Angenot, M., 2001. Dialogues de sourds : doxa et coupure cognitive. *Discours social/Social discourse*, n°2, [Version résumée en ligne : [http://raicc.mcgill.ca/raicc%20accueil_fichiers/doxa%20et%20coupure%20\(article\).htm#_ftn12](http://raicc.mcgill.ca/raicc%20accueil_fichiers/doxa%20et%20coupure%20(article).htm#_ftn12)].
- Angenot, M., 2002. Le crépuscule du progrès. *Argument*, Vol. 4, n°1, [En ligne : <http://www.revueargument.ca/article/1969-12-31/172-le-crepuscule-du-progres.html>].

- Angenot, M., 2006. Théorie du discours social. *ConTEXTES*, n° 1, [En ligne : <http://contextes.revues.org/51?amp%3Bid=51>].
- Angenot, M., 2008. *Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique*. Paris : Mille et une nuits.
- Angenot, M., 2009. Nouvelles propositions pour l'analyse de l'argumentation dans la vie sociale. In Glinoyer, A., dir., Carrefours de la sociocritique. *Texte, revue de critique et de théorie littéraire*. n°45/46, [En ligne : <http://goo.gl/xM7w5c>].
- Angenot, M., 2010. La pensée conspiratoire. Une histoire dialectique et rhétorique ?. In Danblon, E. et Nicolas, L., dirs. *Les rhétoriques de la conspiration*. Paris : CNRS Editions, [En ligne : <http://marcangenot.com/wp-content/uploads/2012/08/PENS%C3%89S-CONSPIRATOIRE-Angenot.pdf>].
- Angenot, M., 2012a. En quoi sommes-nous encore pieux ?, *Texte de Conférence*, [En ligne : l'emprise sociétale universelle de la science et de la technique n'a en tout cas aucunement tari ces phénomènes résurgents].
- Angenot, M., 2012b. Le rationnel et le raisonnable. Sur un distinguo de Chaïm Perelman. *Discours social*, n°42, [En ligne : <http://gral.ulb.ac.be/wp-content/uploads/angenot-rationnel-et-raisonnable1.pdf>].
- Arquembourg, J., 2003. *Le temps des événements médiatiques*. Paris : INA/De Boeck.
- Arquembourg, J., 2011. *L'évènement et les médias : les récits médiatiques des tsunamis et les débats publics (1755-2004)*. Paris : Editions des Archives contemporaines.
- Auboussier, J., 2009. *L'antimondialisation dans la presse écrite française. Événement, problème public et discours social*. Thèse de doctorat en Sciences de l'Information et de la Communication, Université Lumière Lyon 2.
- Authier-Revuz, J., 1995. *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*. Tomes 1 et 2, Paris : Larousse.
- Bachimont, B., 2004. *Arts et sciences du numérique : ingénierie des connaissances et critique de la raison computationnelle*. Habilitation à Diriger des Recherches. Université de Technologie de Compiègne.
- Bakhtine, M. (Volochinov), 1977. *Le marxisme et la philosophie du langage*. Paris : Editions de Minuit.
- Bardin, L., 1991. *L'analyse de contenu*. Paris : PUF.

- Barnes, R., 2013. Understanding the affective investment produced through commenting on Australian alternative journalism website New Matilda. *New Media & Society*, [En ligne : <http://nms.sagepub.com/content/early/2013/11/12/1461444813511039>].
- Barthe, Y., 2005. Mobilisations et choix techniques. Le cas des déchets nucléaires. Communication au colloque de l'Association Française de Science Politique, Lyon, [En ligne : <http://www.afsp.msh-paris.fr/archives/congreslyon2005/communications/tr1/barthe.pdf>].
- Barthes, R., 2002. *Œuvres complètes IV.1972-1976.Roland Barthes*. Paris : Seuil.
- Benford, R., Snow, D., 2000. *Framing Processes and Social Movement: An Overview and Assessment*. *Annual Review of Sociology*, n°26, pp. 611-639.
- Bénichou, P., 1977. *Le Temps des prophètes, doctrines de l'âge romantique*. Paris : Gallimard.
- Berelson, B., 1952. *Content Analysis in Communication Research*. Glencoe, Illinois : The Free Press.
- Berger, P. et Luckmann, T., 1986. *La construction sociale de la réalité*. Paris : Armand Colin.
- Berlin, B. et Kay, P., 1969. *Basic color terms: Their universality and evolution*. Berkeley : University of California Press.
- Bidet, A., 2008. La genèse des valeurs : une affaire d'enquête. *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n°15, [En ligne : <http://traces.revues.org/813>].
- Bihl, A., 2011. L'idéologie néolibérale, *Semen*, n° 30, [En ligne : <http://semen.revues.org/8960>].
- Billig, M., 2009. La psychologie discursive, la rhétorique et la question de l'agentivité, *Semen*, n°27, [En ligne : <http://semen.revues.org/8903?lang=en>].
- Birdwhistell, R.L., 1952. *Introduction to Kinesics: An Annotation System for Analysis of Body Motion and Gesture*. Washington DC : Foreign Service Institute.
- Blanchard, G., Gadras, S. et Wojcik, S., 2013. Analyser la participation politique en ligne : des traces numériques aux pratiques sociales. In Barats, C., dir. *Manuel d'analyse du web en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin, pp. 166-178.
- Blondiaux, L., 2004. Prendre au sérieux l'idéal délibératif : un programme de recherche. *Revue suisse de science politique*, Vol. 4, n°10, pp. 158-168.
- Bloom, A., 1981. *The Linguistic Shaping of Thought: A Study in the Impact of Language on Thinking in China and the West*. Hillsdale : Lawrence Erlbaum Associates.

- Bloomfield, L., 1935. *Language*. Londres : Allen and Unwin.
- Blumer, H., 1986. *Symbolic Interactionism : perspective, and method*. Berkeley : University of California Press.
- Bodt, J.-M., 2014. La “cité écologique” dans l’espace public médiatique. Trajectoires de controverses environnementales dans la presse généraliste française. Thèse de doctorat en Sciences de l’Information et de la Communication, Université Toulouse 2 Jean-Jaurès.
- Bokobza Kahan, M., 2009. Introduction. *Argumentation et Analyse du Discours*, n°3, [En ligne : <http://aad.revues.org/658>].
- Bonnafous, S. et Charaudeau, P., 1996. Le discours des médias entre sciences du langage et sciences de la communication. *Le Français dans le monde*, n° spécial : Le discours, enjeux et perspectives, p. 39-45.
- Bonnafous, S. et Jost, F., 2000. Analyse de discours, sémiologie et tournant communicationnel. *Réseaux*, Vol. 18, n°100, pp. 523-545.
- Bonnafous, S. et Krieg-Planque, A., 2013. L’analyse du discours. In Olivesi, S., dir. *Sciences de l’information et de la communication. Objets, savoirs, discipline*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, pp. 223-238.
- Bonville, J., 2000. *L’analyse de contenu des médias. De la problématique au traitement statistique*. Paris : De Boeck Université.
- Boroditsky, L., 2003. Linguistic relativity. In Nadel, L., dir. *Encyclopedia of cognitive science*. London : Macmillan, pp. 917–922.
- Boroditsky, L. et Gaby, A., 2010. Remembrances of times East: absolute spatial representations of time in an Australian aboriginal community. *Psychological Science*. Vol. 21, n° 11, pp. 1635-1639.
- Boroditsky, L., Schmidt, L.A., Phillips, W., 2003. Sex, Syntax, and Semantics. In Gentner, D. et Goldin-Meadow, S. eds. *Language in Mind: Advances in the Study of Language and Cognition*. Cambridge : MIT Press, pp. 61–79.
- Bourdieu, P., 1996. *Sur la télévision*. Paris : Liber-Raisons d'agir.
- Bourdieu, P., Chamboredon, J.-C. et Passeron, J.-C., 1968. *Le métier de sociologue*. Paris : Mouton.
- Boudon, R., 1998. Critique de la bienveillance universelle ou de la nature de la rationalité axiologique. In Laforest, G. et De Lara, P, eds. *Charles Taylor et l’interprétation de l’identité moderne*. Paris : Cerf, pp. 285-315.

- Boure, R., 2013. Parler rugby en ligne entre soi. *Réseaux*, Vol. 4, n° 180, pp.157-187.
- Bourgine P. et Stewart J., 2004. Autopoiesis and Cognition. *Artificial Life*, Vol. 10, n° 3, pp. 327-345.
- Boutet, J., 1994. *Construire le sens*. Berlin : Peter Lang.
- Boutet, J. et Heller, M., 2007. Enjeux sociaux de la sociolinguistique : pour une sociolinguistique critique. *Langage et société*, Vol 3, n° 121-122, [En ligne : www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2007-3-page-305.htm].
- Boutet, J. et Maingeneau, D., 2005. Sociolinguistique et analyse du discours : façons de dire, façons de faire. *Langage et société*, n°114, pp.15-48.
- Branca-Rosoff, S., Collinot A., Guilhaumou J., et Mazière F., 1995. Questions d'histoire et de sens. *Langages*, n° 117, pp. 54-66.
- Bres, J., 1998. Brève introduction à la praxématique. *L'Information Grammaticale*, n°77, pp. 22-23.
- Bronckart, J.-P., 2007. L'activité langagière, la langue et le signe, comme organisateurs du développement humain. *Langage et société*, Vol. 3, n°121-122, pp. 57-68.
- Bronner, G., et Géhin, E., 2010. *L'inquiétant principe de précaution*. Paris : PUF.
- Brundidge, J., 2010a. Encountering “Difference” in the Contemporary Public Sphere: The Contribution of the Internet to the Heterogeneity of Political Discussion. *Journal of Communication*, Vol. 60, n° 4, pp. 680–700.
- Brundidge, J., 2010b. Political discussion and news use in the contemporary public sphere: The “accessibility” and “traversability” of the Internet. *Javnost—The Public*, Vol. 17, n° 2, p. 62–83.
- Calabrese, L., 2014. Rectifier le discours d'information médiatique. Quelle légitimité pour le discours profane dans la presse d'information en ligne. *Les Carnets du Cediscor*, n° 12, [En ligne : <file:///C:/Users/a11273/Downloads/Article.pdf>].
- Callon, M., Lascoumes, P. et Barthe, Y., 2001. *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*. Paris : Editions du Seuil.
- Carbou, G., 2013. Pour une fondation anthropologique du rapport entre SIC et sémiotique,, *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, n°3, [En ligne: <http://rfsic.revues.org/446>].

- Carbou, G., à paraître. Presse en ligne et communautés cognitives : analyse des sections commentaires d'Atlantico.fr et l'Humanité.fr. *Réseaux*.
- Carbou, G. et Christophe, T., 2015. Infusion de *queer* dans le discours social : le cas de Conchita Wurst à l'Eurovision. In Plana, M. et Sounac, F., dirs. *Esthétique(s) queer dans la littérature et les arts*, Dijon : Editions Universitaires de Dijon.
- Cardon, D., 2009. Vertus démocratiques de l'Internet, *La Vie des idées*, [En ligne : <http://www.laviedesidees.fr/Vertus-democratiques-de-l-Internet.html>].
- Cardon, D., Granjon, F., 2013. *Médiactivistes*. Paris : Presses de Sciences Po.
- Carroll, J.B. et Casagrande, J.B., 1958. The function of language classification in behavior. In Maccoby, E.E., Newcomb, T.R. et Hartley, E.L., eds. *Readings in social psychology*. New York : Holt, Rinehart & Winston, pp. 18-31.
- Casasanto, D., 2016. Linguistic relativity. In Riemer, N., ed. *Routledge handbook of semantics*. New York : Routledge, pp. 158-174.
- Casasanto, D., Boroditsky, L., Phillips, W., Greene, J., Goswami, S., Bocanegra-Thiel, S., Santiago-Diaz, I., Fotokopolou, O., Pita, R. et Gil, D., 2004. How deep are effects of language on thought? Time estimation in speakers of English, Indonesian, Greek, and Spanish. In Forbus, K., Gentner, D. et Regier, T., eds. *Proceedings of the 26th Conference Cognitive Science Society*, pp. 575-580.
- Cassirer, E., 1972a [1923]. *La Philosophie des formes symboliques. Le langage*. Paris : Éditions de Minuit.
- Cassirer, E., 1972b [1925]. *La Philosophie des formes symboliques. La pensée mythique*. Paris : Éditions de Minuit.
- Cassirer, E., 1972c [1929]. *La Philosophie des formes symboliques. La phénoménologie de la connaissance*. Paris : Éditions de Minuit.
- Cassirer E., 1975 [1944]. *Essai sur l'homme*. Paris : Éditions de Minuit.
- Cassirer E. 1991. *Logique des sciences de la culture*. Paris : Cerf.
- Cassirer, E., 1997. *Trois essais sur le symbolique. Œuvres VI*. Paris : Cerf.
- Castoriadis, C., 1975. *L'institution imaginaire de la société*. Paris : Editions du Seuil.
- Castoriadis, C., 1986. *Les carrefours du labyrinthe, Tome 2*. Paris : Editions du Seuil.
- Caune, J., 2010. Les territoires et les cartes de la médiation ou la médiation mise à nu par ses commentateurs. *Les Enjeux de l'information et de la communication*. Vol. 2, pp. 1-11.

- Cefaï, D., 2015. Mondes sociaux. *SociologieS*, Dossiers, [En ligne : <https://sociologies.revues.org/4921>].
- Certeau de, M., 1980. L'invention du quotidien. I. Arts de faire. Paris : Gallimard.
- Chalard-Fillaudeau, A., 2015. *Les études culturelles*. Paris : Presses Universitaires de Vincennes.
- Chalas, Y., Gilbert, C. et Vinck D., dirs, 2009. *Comment les acteurs s'arrangent avec l'incertitude*, Paris : Archives contemporaines
- Champagne, P., 2000. L'événement comme enjeu. *Réseaux*, Vol 18, n°100, pp. 403-426.
- Charaudeau, P., 1995. Une analyse sémiolinguistique du discours. *Langages*, n°117, pp. 96-111.
- Charaudeau, P., 2005a. *Les médias et l'information, l'impossible transparence du discours*. Bruxelles : De Boeck.
- Charaudeau, P., 2005b. *Le discours politique. Les masques du pouvoir*. Paris : Vuibert.
- Charaudeau, P., 2007a. Analyse du discours et communication. L'un dans l'autre ou l'autre dans l'un ? *Semen*, n° 23, [en ligne : <http://semen.revues.org/5081?gathStatIcon=true>].
- Charaudeau, P., 2007b. Les stéréotypes, c'est bien. Les imaginaires, c'est mieux. In Boyer, H., dir, *Stéréotypage, stéréotypes : fonctionnements ordinaires et mises en scène*, Paris : L'Harmattan.
- Charaudeau, P., 2008. La justification d'une approche interdisciplinaire de l'étude des médias. In Burger, M., dir, *L'analyse linguistique du discours des médias : apports, limites et enjeux*, Québec : Nota Bene, [En ligne : <http://www.patrick-charaudeau.com/La-justification-d-une-approche.html>].
- Charaudeau, P., 2009a. Dis-moi quel est ton corpus, je te dirai quelle est ta problématique. *Corpus*, n°8, [En ligne : <http://corpus.revues.org/1674>].
- Charaudeau, P., 2009b. Introduction. In Charaudeau P., dir. *Identités sociales et discursives du sujet parlant*. Paris : L'Harmattan, pp. 9-12.
- Charaudeau, P., 2010. Pour une interdisciplinarité "focalisée" dans les sciences humaines et sociales. *Questions de communication*, n° 10, [En ligne : <https://questionsdecommunication.revues.org/385?lang=en>].
- Charaudeau, P., 2012. Pour une interdisciplinarité focalisée. Réponses aux réactions. *Questions de communication*, n° 21, [En ligne : <http://questionsdecommunication.revues.org/6660>].

- Charaudeau, P. et Maingueneau, D., 2002. *Dictionnaire d'Analyse du discours*. Paris : Seuil.
- Charolles, M., et Combettes, B., 1999. Contribution pour une histoire récente de l'analyse du discours. *Langue française*, n°121, pp. 76-116.
- Charon, J-M., 1996. *La presse quotidienne*. Paris : La Découverte.
- Charon, J-M. et Le Floch, P., 2011. *La presse en ligne*. Paris : La Découverte.
- Chateauraynaud, F., 2010. Les figures de l'incertitude dans les controverses publiques autour des risques collectifs. In Chaskiel, P., ed, *Risques et communication : une mise en perspective*, Toulouse : MSHS, pp. 41-116.
- Chateauraynaud, F., 2011a. *Argumenter dans un champ de forces. Essai de balistique sociologique*. Paris : Petra.
- Chateauraynaud, F., 2011b. Sociologie argumentative et dynamique des controverses : l'exemple de l'argument climatique dans la relance de l'énergie nucléaire en Europe. *A contrario*, Vol. 2, n° 16, pp. 131-150.
- Chateauraynaud, F., Debaz, J., Fintz, M., 2013. Aux frontières de la sécurité sanitaire. Les controverses métrologiques sur les faibles doses et les perturbateurs endocriniens. *Natures Sciences Sociétés*, Vol. 21, n° 3, pp. 271-281.
- Cheveigné de, S., Boy, D. and Galloux, J.-C., 2002. *Les biotechnologies en débat : pour une démocratie scientifique*. Paris : Balland.
- Chomsky, N., 1965. *Aspects of the Theory of Syntax*. Cambridge : MIT Press.
- Chomsky, N., 1990. Sur la nature, l'acquisition et l'utilisation du langage. *Recherches linguistiques*, n°19, pp. 21-44.
- Chomsky, N., 1999. *Deux heures de lucidité (Entretiens avec Denis Robert et Weronika Zarachowicz)*. Paris : Les arènes.
- Clark, A. et Chalmers, D., 1998. The Extended Mind. *Analysis*, Vol. 58, n° 1, pp. 7-19.
- Compagnon, A., 1997. Théorie du lieu commun. *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, Vol. 49, n° 49, pp. 23-37.
- Comte-Sponville, A., 2004. *Le capitalisme est-il moral ?*. Paris : Albin Michel.
- Contamin, J.-G., 2009. Analyse des cadres. In Fillieule O., Mathieu, L., Péchu, C., eds, *Dictionnaire des mouvements sociaux*. Paris : Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, pp. 38-46.

- Converse, P., 1964. The Nature of Mass Beliefs in Mass Publics, *In* Apter, D.E., ed, *Ideology and Discontent*, New York : The Free Press, pp. 206-261.
- Corcuff, P., 2007. *Les nouvelles sociologies*. Paris : Armand Colin.
- Coseriu, E., 2001. *L'homme et son langage*, Louvain : Peeters.
- Cosnier, J., 1992. Synchronisation et copilotage de l'interaction conversationnelle. *Protée*, n°20, pp. 33-39.
- Coste, F., Costey, P. et Monnet, E., 2007. Qui a peur du relativisme ?. *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n°12, [En ligne : <http://traces.revues.org/209>].
- Coulomb-Gully, M., 2002. Propositions pour une méthode d'analyse du discours télévisuel. *Mots. Les langages du politique*, n°70, [En ligne : <http://mots.revues.org/9683>].
- Cros, E., 2003. *La Sociocritique*. Paris : L'Harmattan, 2003.
- Cros, E., 2005. *Le Sujet culturel- Sociocritique et psychanalyse*, Paris : L'Harmattan.
- Dacheux, E., 2009. Les SIC approche spécifique d'une recherche en communication mondialisée. *In* Dacheux, E., dir. *Les sciences de l'information et de la communication*, Paris : CNRS Editions, [En ligne : http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/docs/00/53/14/93/PDF/PrA_sentation_gA_nA_ralepourpubli.pdf].
- Dagiral, E. et Parasie, S., 2010. Presse en ligne : où en est la recherche ? *Réseaux*, Vol. 2, n° 160-161, pp.13-42.
- Damasio, A., 1995. *L'erreur de Descartes*. Paris : Odile Jacob.
- Darbellay, F., 2005. *Interdisciplinarité et transdisciplinarité en Analyse des Discours. Complexité des textes, intertextualité et transtextualité*. Genève : Slatkine.
- Dawkins, R., 2006 [1976]. *The Selfish Gene.*, Oxford : Oxford University Press.
- Debono, M., 2013. *Langue et droit. Approche sociolinguistique, historique et épistémologique*. Bruxelles : Editions Modulaires Européennes.
- Delavigne, V., 1995. Approche socioterminologique des discours du nucléaire. *Meta : journal des traducteurs*, Vol. 40, n°2, pp. 308-319.
- Delforce, B. et Noyer, J., 1999. Pour une approche interdisciplinaire des phénomènes de médiatisation : constructivisme et discursivité sociale. *Études de communication*, n° 22, [en ligne : <https://edc.revues.org/2341>].

- Déloye, Y., 2007. Pour une sociologie historique de la compétence à opiner “politiquement”. *Revue française de science politique*, Vol. 57, n°6, [En ligne : www.cairn.info/revue-francaise-de-science-politique-2007-6-page-775.htm].
- Détrie, C., Siblot, P. et Verine, B. 2001. *Termes et concepts pour l'analyse du discours : une approche praxématique*. Paris : Champion.
- Dewey, J., 2006. *Logique (La théorie de l'enquête)*. Paris : PUF.
- Dewey, J., 2011. *La formation des valeurs*. Paris : La Découverte.
- Dijk van, T.A., 1985. *Handbook of Discourse Analysis: Discourse analysis in society*. Waltham : Academic Press.
- Dijk van, T.A., 2009. Texte, Contexte et Connaissance. *Semen*, n°27, [En ligne : <http://semen.revues.org/8890>].
- Donnat, O., 2009. *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*. Enquête 2008. Paris : La Découverte.
- Dubois J. et Dubois-Charlier, F., 1970. Principes et méthode de l'analyse distributionnelle. *Langages*, n°20, pp. 3-13.
- Duchet, C., 1971. Pour une socio-critique ou variations sur un incipit. *Littérature*, n° 1, pp. 5-14.
- Duchet, C. et Tournier, I., 1994. Sociocritique. In Didier, B., dir. *Dictionnaire universel des littératures*. Vol. 3, pp 3571-3753.
- Ducrot, O., 1972. *Dire et ne pas dire. Principes de sémantique linguistique*. Paris : Hermann.
- Ducrot, O., 1980. *Les mots du discours*. Paris : Editions de minuit.
- Ducrot, O., 1983. Puisque : Essai de description polyphonique. *Revue Romane*, n° spécial 24, pp. 166-185.
- Dumesnil, P., 2000. Penser l'économie avec Cornelius Castoriadis. *La Revue du M.A.U.S.S.*, n° 15, pp. 171-185.
- Dupret, B., Klauss, E. et Ghazzal, Z., 2010. Commenter l'actualité sur internet. *Réseaux*, Vol. 2, n° 160-161, pp. 285-317.
- Ebel, M. et Fiala, P., 1983. *Sous le consensus, la xénophobie*. Lausanne : Institut de science politique.
- Eco, U., 1979. *Lector in fabula Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*. Paris : Grasset.

- Eco, U., 1992. *Les limites de l'interprétation*. Paris : Grasset.
- Eemeren, F.H. van, et Grootendorst, R., 2004. *A systematic theory of argumentation: The pragma-dialectical approach*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Ertzscheid, O., Gallezot, G. et Simonnot, B., 2013. A la recherche de la "mémoire" du web : sédiments, traces et temporalités des documents en ligne. In Barats, C., dir, *Manuel d'analyse du Web*, Paris : Armand Colin, pp.53-68.
- Favre, P., 1978. Analyse de contenu et analyse de discours – Sur quelques critères distinctifs, In Université de Clermont-Ferrand, *Études offertes au Professeur É. de Lagrange*, Clermont Ferrand.
- Fewou-Ngouloure, J.P., 2013. *L'expérience multimédia de l'imaginaire global aux formes signifiantes*. Paris : L'Harmattan.
- Fiala, P., 2007. L'analyse de discours, mesures à l'appui. *Semen*, n°21, [En ligne : <http://semen.revues.org/2003>].
- Fish, S. E., 1980. *Is there a text in this class? The authority of interpretive communities*. Cambridge : Harvard University Press.
- Flichy, P., 2008. Internet et le débat démocratique. *Réseaux*. n° 150, pp. 159-185.
- Fodor, J., 1975. *The Language of Thought*. New York : Thomas Crowell.
- Fodor, J., 1983. *La modularité de l'esprit*. Paris : Editions de Minuit.
- Fogelin, R.J., 1985. The logic of deep disagreements. *Informal Logic*, n°7, pp. 3-11.
- Fontanille, J., 1995. Le tournant modal en sémiotique. *Organon*, Vol. 9, n°23, [En ligne : <http://www.seer.ufgrs.br/organon/article/viewFile/29372/18061>].
- Fortis, J-M., 2010. De l'hypothèse de Sapir-Whorf au prototype : sources et genèse de la théorie d'Eleanor Rosch. *Corela Cognition, Représentation, Language*. Vol 8, n° 2, [en ligne : <http://corela.revues.org/1243>].
- Foucault, M., 1969. *L'archéologie du savoir*. Paris : Gallimard.
- Frank, M.C., Everett, D.L., Fedorenko, E. et Gibson, E., 2008. Number as a cognitive technology: Evidence from Piraha language and cognition. *Cognition*, n° 108, pp. 819-824.
- Gabel, J., 1990. *Etudes dialectiques*. Paris : Editions Méridiens-Klincksieck.
- Gaulejac de, V., 2006. L'idéologie managériale comme perversion sociale. *Perversions*, [En ligne : <http://1libertaire.free.fr/VDeGaulejac41.html>].
- Gaxie, D., 1978. *Le cens caché. Inégalités culturelles et ségrégation politique*. Paris : Seuil.

- Geertz, C., 1973. *The interpretation of cultures*. New York : Basic Books Inc. Publishers.
- Gillmor, D., 2004. *We the media: Grassroots journalism by the people, for the people*. Sebastopol : O'Really.
- Giroux, E. et Hours, M., 2013. La controverse santé-radiofréquences : la science face à l'incertitude et à la partialité. *Environnement, Risques et Santé*, n°12, pp. 222-230.
- Gitlin, T., 1980. *The whole world is watching*. Berkeley : University of California Press.
- Goffman, E., 1955. On Face-work: An Analysis of Ritual Elements of Social Interaction. *Journal for the Study of Interpersonal Processes*, n°18, pp. 213–231.
- Gómez-Moriana, A., 1990. Pragmatique du discours et réciprocité de perspectives : à propos de Don Quichotte et Don Juan. *Horizons philosophiques*, Vol. 1, n° 1, pp. 143-162.
- Goody, J., 1979. *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*. Paris : Éditions de Minuit.
- Goody, J., 2014. *Mythe, rite et oralité*. Nancy : Presses Universitaires de Nancy.
- Gordon, P., 2004. Numerical cognition without words: Evidence from Amazonia. *Science*, Vol. 306, n° 5695, pp. 496-499.
- Gori, R., 2013. *La fabrique des imposteurs*. Paris : Editions Les liens qui libèrent.
- Greffet, F. et Wojcik, S., 2008. Parler politique en ligne. Une revue des travaux français et anglo-saxons. *Réseaux*, Vol. 26, n° 150, pp. 19-50.
- Greffet, F. et Wojcik, S., 2014. La citoyenneté numérique. Perspectives de recherche. *Réseaux*, Vol. 2, n° 184-185, pp. 125-159.
- Grize, J.-B., 1990. *Logique et langage*. Paris : Ophrys.
- Grize, J.-B., 1994. Préface. In Boutet, J., *Construire le sens*. Berlin : Peter Lang, pp v-x.
- Guilbert, T., 2014. Introduction : articuler les approches qualitatives et quantitatives dans l'analyse de discours. *Corela*, n°15 [En ligne : <http://corela.revues.org/3545>].
- Guilhaumou, J., 2004. Où va l'analyse de discours ? Autour de la notion de formation discursive. *Texte !*, [En ligne : http://www.revue-texto.net/Inedits/Guilhaumou_AD.html].
- Guimelli, C., 2005. Le modèle des Schèmes Cognitifs de Base (SCB) : méthodes et applications. In Abric, J.C., dir. *Méthodes d'études des représentations sociales*. Saint Agne : Eres, pp. 119-143.
- Gusfield, J.R., 1981. *The Culture of Public Problems*. Chicago: University of Chicago Press.
- Hall, E.T., 1971. *La dimension cachée*. Paris : Seuil.

- Harris, Z.S., 1952. Discourse Analysis. *Language*, n°28, pp. 1-30.
- Hecht, G., 2004. *Le rayonnement de la France. Énergie nucléaire et identité nationale après la Seconde Guerre mondiale*. Paris : La Découverte.
- Heller, M., 2001. Discourse and Interaction. In Schiffrin, D., *Handbook of Discourse Analysis*. Hoboken : Blackwell, pp. 250-264.
- Helsloot, N. et Hak, T., 2000. La contribution de Michel Pêcheux à l'analyse du discours. *Langage et société*, n°91, pp. 5-33.
- Herman, T., 2008. La connivence entre le journaliste et son lecteur: un lieu d'échange entre sciences du langage et de la communication. In Burger, M., dir, *L'analyse linguistique des discours médiatiques*. Québec : Nota Bene, pp. 183-206.
- Hirschman, A.O., 1991. *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*. Paris : Fayard.
- Hirschman, A.O., 1995. *Un certain penchant à l'autosubversion*. Paris : Fayard.
- Ho, P.J. et Sang J.C., 2011. La théorie du complot comme un simulacre de sciences sociales. *Sociétés*, Vol. 2, n° 112, pp. 147-161.
- Holtgraves, T., 2001. *Language as social action: Social psychology and language use*. Mahwah : Lawrence Erlbaum Associates.
- Honoré, J.-P., 1994. De la nippophilie à la nippophobie. Les stéréotypes versatiles dans la vulgate de presse (1980-1993). *Mots, les langages du politique*, n°41, pp. 9-55.
- Houston, B.J., Hansen, G.J. et Nisbett, G.S., 2011. Influence of User Comments on Perceptions of Media Bias and Third-Person Effect in Online News. *Electronic News*, Vol. 5, n° 2, pp. 79-92.
- Hughey, M. W. et Daniels, J., 2013. Racist comments at online news sites: a methodological dilemma for discourse analysis. *Media, Culture & Society*, Vol. 35, n° 3, pp. 332-347.
- Humboldt, W., 1995. *Le dix-huitième siècle. Plan d'une anthropologie comparée*. Lille : Presses Universitaires de Lille.
- Hutchins, E., 1995. *Cognition in the Wild*. Cambridge : MIT Press.
- Hutto, D.D. et Myin, E., 2012. *Radicalizing Enactivism*. Cambridge : MIT Press.
- Isambert, F. 1996. Valeur et rationalité chez Max Weber. *Revue européenne des sciences sociales*, n°103, pp. 27-45.

- Jaffrin, I., et Parisot, T., 2014. La place des revues dans la communication scientifique en régime de libre accès. *Revue européenne des sciences sociales*, n° 52, [En ligne : <http://ress.revues.org/2637>].
- Janz, N., 2001. *Globus symbolicus. Ernst Cassirer: un épistémologue de la troisième voie ?* Paris : Kimé.
- Jeanneret, Y., 1998. L'affaire Sokal : comprendre la trivialité. *Communication et langages*, n°118, pp. 13-26.
- Jeanneret, Y., 1999. La trivialité comme évidence et comme problème. A propos de la querelle des impostures. *Les enjeux de l'information et de la communication*. [En ligne : <http://lesenjeux.u-grenoble3.fr/2000/Jeanneret/Jeanneret.pdf>].
- Jeanneret, Y., 2000. *Y-a-t-il (vraiment) des technologies de l'information ?* Paris : Presses Universitaires du Septentrion.
- Jeanneret, Y., 2005. Dispositif. In Commission nationale pour l'UNESCO, *La « société de l'information : glossaire critique*. Paris : La Documentation Française.
- Jeanneret, Y., 2007. La prétention sémiotique dans la communication. *SEMEN*, n° 23, [en ligne : <http://semen.revues.org/8496>]
- Jeanneret, Y., 2008. *Penser la trivialité : Volume 1. La vie triviale des êtres culturels*, Paris : Hermes Science Publications.
- Jeanneret, Y., 2014. *Critique de la trivialité. Les médiations de la communication, enjeu de pouvoir*, Paris : Éditions Non Standard.
- Jevons, W.S., 1871. *The Theory of Political Economy*. Londres : MacMillan.
- Jodelet, D., 1994. *Les représentations sociales*. Paris : PUF.
- Joignant, A., 2004. Pour une sociologie cognitive de la compétence politique. *Politix*, Vol. 17, n°65, pp. 149-173.
- Jonas, H., 1979. *Das Prinzip Verantwortung: Versuch einer Ethik für die technologische Zivilisation*, Frankfurt am Main : Insel-Verlag.
- Jouët, J. et Le Caroff, C., 2013. L'observation ethnographique en ligne. In Barats, C., dir., *Manuel d'analyse du web en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin, pp. 147-161.

- Karmiloff-Smith, A. et Thomas, M., 2005. Les troubles du développement viennent-ils confirmer les arguments de la psychologie évolutionniste ? Une approche neuro-constructiviste. *Revue française de pédagogie*, Vol. 152, n° 152, pp. 11-19.
- Kaufmann, L. et Voirol, O., 2008. Présentation. *Réseaux*, n° 148-149, p. 11-23.
- Keeley, B. L., 1999. Of conspiracy theories. *The Journal of Philosophy*, Vol. 96, n° 3, pp. 109-126.
- Kerbrat-Orecchioni, C., 1980. *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris : Armand Colin.
- Kerbrat-Orecchioni, C., 1986. *L'implicite*. Paris : Armand Colin.
- Kerbrat-Orecchioni, C., 2005. *Le discours en interaction*. Paris : Armand Colin.
- Knorr-Cetina, K.D., 1999. *Epistemic Cultures: How the Sciences Make Knowledge*. Cambridge : Harvard University Press.
- Koren, R., 2008a. Pour une éthique du discours : prise de position et rationalité axiologique. *Argumentation et Analyse du Discours*, n°1, [En ligne : <http://aad.revues.org/263>].
- Koren, R., 2008b. « Éthique de conviction » et/ou « éthique de responsabilité ». *Questions de communication*, n°13, [En ligne : <http://questionsdecommunication.revues.org/1611>].
- Koren, R., 2013. Ni normatif ni militant : le cas de l'engagement éthique du chercheur. *Argumentation et Analyse du Discours*, n°11, [En ligne : <http://aad.revues.org/1572>].
- Krieg-Planque, A., 2006. « Formules » et « lieux discursifs » : propositions pour l'analyse du discours politique », *Semen*, n°21, [En ligne : <http://semen.revues.org/1938>].
- Krieg-Planque, A., 2008. La notion d'observable en discours. Jusqu'où aller avec les sciences du langage dans l'étude des pratiques d'écriture journalistique ?. In Burger, M., dir, *L'analyse linguistique des discours médiatiques. Entre sciences du langage et sciences de la communication*, Québec : Nota Bene, pp. 59-81.
- Krieg-Planque, A., 2009. *La Notion de « formule » en analyse du discours. Cadre théorique et méthodologique*. Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté.
- Krieg-Planque, A., 2012. *Analyser les discours institutionnels*. Paris : Armand Colin.
- Kruglanski, A.W. et Ajzen, I., 1983. Bias and error in human judgment. *European Journal of Social Psychology*, n°13, pp.1-44.
- Labov, W., 1976. *Sociolinguistique*. Paris : Editions de Minuit.

- Lassègue, J., 2005. Formes symboliques et émergence de valeurs, pour une cognition culturalisée. *Revue d'Intelligence Artificielle*, Vol. 19, n° 1-2, pp. 45-55.
- Lassègue, J., 2015 (à paraître). *Ernst Cassirer, du transcendantal au sémiotique*, Paris : Vrin.
- Lassègue, J. et Visetti, Y-M., 2002. Que reste-t-il de la représentation ?. *Intellectica*. Vol. 2, n°35, pp. 7-35.
- Latour, B., 1991. *Nous n'avons jamais été modernes*. Paris : La Découverte.
- Latour, B., 2012. *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes*. Paris : La Découverte.
- Lavelle, L., 1951. *Traité des valeurs : tome I. Théorie générale de la valeur*. Paris : PUF.
- Le Marec, J., 2002. Situations de communication dans la pratique de recherche : du terrain aux composites. *Etudes de communication*, n° 25, [en ligne : <https://edc.revues.org/831>].
- Lenneberg, E.H., 1967. *Biological foundations of language*. Oxford : Wiley.
- Levi, D.S., 2000. *In Defense of Informal Logic*. Amsterdam: Kluwer.
- Loftus, E.F. et Palmer, J.C., 1974. Reconstruction of auto-mobile destruction: An example of the interaction between language and memory. *Journal of Verbal Learning and Verbal Behavior*, n°13, pp. 585-589.
- Longhi, J., 2005. De intermittent du spectacle à intermittent : de la représentation à la nomination d'un objet du discours. *Corela*, Vol 4., n°2, [En ligne : <http://corela.revues.org/457>].
- Lossi L. et Merighi A., 2003. In vivo cellular and molecular mechanisms of neuronal apoptosis in the mammalian CNS. *Process in Neurobiology*, Vol. 69, n° 3, pp. 287–312.
- Loubradou, E., 2013. *Porno-Chic et indécence médiatique : contribution interdisciplinaire portant sur les enjeux communicationnels et sociojuridiques des publicités sexuelles en France et aux États-Unis*. Thèse en Sciences de l'Information et de la Communication, Université Toulouse 3 Paul Sabatier.
- Lovink, G., 2012. *Networks Without a Cause: A Critique of Social Media*. Cambridge : Polity Press.
- Maingueneau, D., 1984. *Genèses du discours*. Bruxelles-Liège : Mardaga.
- Maingueneau, D., 1987. *Nouvelles tendances en analyse du discours*. Paris : Hachette.
- Maingueneau, D., 1993. Analyse du discours et archive. *Semen*, n° 8, pp.87-104.

- Maingueneau, D., 1995. Présentation. *Langages*, n°117, pp. 5-11.
- Maingueneau, D., 2000. *Analyser les textes de communication*. Paris : Armand Colin.
- Maingueneau, D., 2003a. Quelles unités pour l'analyse du discours ?. *Romanistisches Jahrbuch*, n°53, pp. 109-118.
- Maingueneau, D., 2003b. Un tournant dans les études littéraires. In Amossy, R. et Maingueneau, D., eds. *L'Analyse du discours dans les études littéraires*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, pp.15-25.
- Maingueneau, D., 2004. *Le discours littéraire*. Paris : Armand Colin.
- Maingueneau, D., 2005a. L'analyse du discours et ses frontières. *Marges linguistiques*, n° 9, pp. 64-75.
- Maingueneau, D., 2005b. Archéologie et analyse du discours. *Texto!*, [En ligne : http://www.revue-texto.net/Reperes/Themes/Maingueneau_Archeologie.html]
- Maingueneau, D., 2005c. Philologie et analyse du discours. In Adam, J.-M. et Heidmann, U., *Sciences du texte et analyse de discours. Enjeux d'une interdisciplinarité*. Genève : Slatkine, pp. 37-50.
- Maingueneau, D., 2010. Analyse du discours et champ disciplinaire. *Questions de communication*. n° 18, [En ligne : <http://questionsdecommunication.revues.org/422>].
- Maingueneau, D., 2011. Pertinence de la notion de formation discursive en analyse de discours. *Langage et société*, n° 135, pp. 87-99.
- Maingueneau, D., 2012. Que cherchent les analystes du discours ?. *Argumentation et Analyse du Discours*, n°9, [En ligne : <http://aad.revues.org/1354>].
- Maingueneau, D., 2014. *Discours et analyse du discours. Introduction*. Paris : Armand Colin.
- Mantzavinos, C., 2013. Le cercle herméneutique : de quel type de problème s'agit-il ?. *L'Année sociologique*. Vol. 63, n°2, pp. 509-530.
- Marandin, J.-M., 1995. Problèmes d'analyse du discours. Essai de description du discours français sur la Chine. *Langages*, n° 55, pp. 17-88.
- Marchand, P., 1998. *L'analyse du discours assistée par ordinateur*. Paris : Armand Colin.
- Marchand, P., 2007. Opposition droite-gauche, mythe ou réalité ? *Cerveau&Psycho*, n° 20, [en ligne : http://www.cerveauetpsycho.fr/ewb_pages/a/article-dossier-elections-opposition-droite-gauche-mythe-ou-realite-19950.php].

- Marcoccia, M., 1998. La normalisation des comportements communicatifs sur Internet : étude sociopragmatique de la netiquette. In Guéguen N. et Toblin L., dirs., *Communication, société et Internet*. Paris : L'Harmattan, pp. 15-22.
- Marcoccia, M., 2004. L'analyse conversationnelle des forums de discussion : questionnements méthodologiques. *Les Carnets du Cediscor*, n° 8, [en ligne : <http://cediscor.revues.org/220>].
- Mayaffre, D., 2002. Les corpus réflexifs : entre architextualité et hypertextualité. *Corpus*, n°1, [En ligne : <http://corpus.revues.org/11>].
- Mayaffre, D., 2008. Quand "travail ", "famille ", "patrie " co-occurrent dans le discours de Nicolas Sarkozy. Étude de cas et réflexion théorique sur la co-occurrence. In Heiden, S., Pincemin, B., dir, *JADT 2008, 9^{es} journées internationales d'analyse statistiques des données textuelles*, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, Vol. 2, pp. 811-822.
- Mayaffre, D., 2013. Sarkozysme et populisme. Approche logométrique du discours de Nicolas Sarkozy (2007-2012). *Mots. Les langages du politique*, Vol. 3, n° 103 [En ligne : www.cairn.info/revue-mots-2013-3-page-73.htm].
- Mazière, F., 2005. *L'analyse du discours. Histoire et pratiques*. Paris : PUF.
- Mead, G.H., 2006 [1934]. *L'esprit, le soi et la société*, Paris : PUF.
- Méadel, C., 2010. *Quantifier le public. Histoire des mesures d'audience de la radio et de la télévision*. Paris : Éditions Economica.
- Meyer, M., 2008. *Principia Rhetorica. Une théorie générale de l'argumentation*. Paris : Fayard.
- Micheli, R., 2014. *Les émotions dans les discours. Modèle d'analyse, perspectives empiriques*. Louvain : Duculot.
- Milanesi, J., 2010. Éthique et évaluation monétaire de l'environnement : la nature est-elle soluble dans l'utilité ?. *VertigO*, Vol. 10, n°2, [En ligne : <http://vertigo.revues.org/10050>].
- Milioni, D., Vadratsikas, K. et Papa, V., 2012. Their two cents worth: Exploring user agency in readers' comments in online news media. *Observatorio Journal*, Vol. 6, n°3, pp. 21-47.
- Missire, R., 2015. Classes lexicales et activité sémantique. In Gérard, C., Missire, R., *Coseriu aujourd'hui, Linguistique et philosophie du langage*, Limoges : Lambert Lucas.
- Mitterand H., 2005. Le récit et son discours impliqué : La Petite Roque de Guy de Maupassant. *Littérature*, n°140, pp. 113-124.

- Moirand, S., 2007. Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre. Paris : PUF.
- Mondada, L. 1998. De l'analyse des représentations à l'analyse des activités descriptives en contexte. *Cahiers de praxématique*, n°31, pp. 127-148.
- Morgagni, S., 2012. Le sens écartelé : variations entre sémiotique et sciences cognitives. *Intellectica*, Vol. 2, n° 58, pp. 7-32.
- Morlane-Hondère, F., 2013. Une approche linguistique de l'évaluation des ressources extraites par analyse distributionnelle automatique. Thèse de doctorat en Sciences du Langage, Université Toulouse 2 Jean-Jaurès.
- Morozov, E., 2009. The Brave New World of Slacktivism. *Foreign Policy*, [En ligne : http://neteffect.foreignpolicy.com/posts/2009/05/19/the_brave_new_world_of_slacktivism].
- Mortureux, M.-F., 1993. Paradigmes désignationnels, *Semen*, n°8, [En ligne : <http://semen.revues.org/4132>].
- Mutz, D.C., 2002. Cross-cutting Social Networks: Testing democratic theory in practice. *American Political Science Review*, Vol. 96, n° 1, pp. 111-126.
- Mutz, D.C., 2006. *Hearing the Other Side: Deliberative versus Participatory Democracy*. New York: Cambridge University Press.
- Née, E., et Veniard, M., 2012. Analyse du Discours à Entrée Lexicale (A.D.E.L.) : le renouveau par la sémantique ?. *Langage et Société*, n°140, pp. 15-28.
- Neveu, E., 2001. *Sociologie du journalisme*. Paris : La Découverte.
- Nissenbaum, H., 2004. Privacy as Contextual Integrity. *Washington Law Review*, Vol. 79, n° 1, pp. 119-157.
- Norris, P., 2002. The Bridging and Bonding Role of Online Communities. *Harvard International Journal of Press/Politics*, Vol. 7, n° 3, pp.3-13.
- Oger, C. et Ollivier-Yaniv. C., 2003. Analyse du discours institutionnel et sociologie compréhensive : vers une anthropologie des discours institutionnels. *Mots. Les langages du politique*, n°71, [En ligne : <http://mots.revues.org/8423>].
- Olivier de Sardan, J.-P., 2004. La rigueur du qualitatif. L'anthropologie comme science empirique. *Espaces Temps*, Vol. 84, n°1, pp. 38-50.
- Ourednik, A., 2006. L'écologie du coupable. *EspacesTemps.net*, [En ligne : <http://www.espacestemp.net/articles/l-ecologie-du-coupable/>].

- Papacharissi, Z., 2004. Democracy online: civility, politeness, and the democratic potential of online political discussion groups. *New Media & Society*, Vol. 6, n° 2, pp.259-283.
- Paskin, D., 2010. Say what? *Journal of International Communication*, Vol. 16, n° 2, pp.67-83.
- Patrin-Leclère, Valérie, 2010. Jusqu'où va la télé . Ou les incertitudes de la communication médiatique, *Communication & Langages*, n° 166, pp. 53-73.
- Paveau, M.-A., 2013. Les lignées discursives de la Manif Pour Tous. Carnet de recherche *La pensée du discours*, [en ligne : <http://penseedudiscours.hypotheses.org/4201>].
- Paveau, M.-A. et Rosier, L., 2005. Éléments pour une histoire de l'analyse du discours. Théories en conflit et ciment phraséologique. In Colloque franco-allemand. *L'analyse du discours en France et en Allemagne. Tendances actuelles en sciences du langage et sciences sociales*. Créteil : Céditec, [En ligne : <http://www.johannes-angermueller.de/francais/adfa.html>].
- Payot, R., 1978. *Jean-Jacques Rousseau ou la gnose tronquée*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.
- Pêcheux, M., 1969. *Analyse automatique du discours*. Paris : Dunod.
- Perelman, C., 1961. Jugements de valeur, justification et argumentation. *Revue Internationale de Philosophie*. Vol. 15, n°58, pp. 327-335.
- Perelman, C., 1984. *Le raisonnable et le déraisonnable en droit. Au-delà du positivisme juridique*. Paris : Librairie générale de droit et de jurisprudence.
- Perelman, C. et Olbrechts-Tyteca, L., 1958. *La nouvelle rhétorique. Traité de l'Argumentation*. Paris : PUF.
- Pierozak, I., 2011. Les corpus électroniques en sciences du langage : un eldorado ? *Le discours et la langue*, n° 2/1, pp. 15-32.
- Pinker, S., 1997. *How The Mind Works*. New York : Norton.
- Plantin, C., 2011. *Les bonnes raisons des émotions. Principes et méthode pour l'étude du discours émotionné*. Berne : Peter Lang.
- Poliakov, L., 1980. *La causalité diabolique, essai sur l'origine des persécutions. Tome I*. Paris : Calmann-Lévy.

- Proulx S. et Latzko-Toth, G., 2013. Enjeux éthiques de la recherche sur le Web. In Barats, C., dir., *Manuel d'analyse du web en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin, pp. 32-45.
- Putnam, H., 1960. Minds and Machines. In Hook, S., ed. *Dimensions of Mind: A Symposium*. New York : New York University Press.
- Putnam, R. D., 2000. *Bowling Alone*. New York : Free Press.
- Quénet, G., 2005. *Les tremblements de terre au XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles : la naissance d'un risque*. Seyssel : Champ Vallon.
- Quéré, L., 1990. Opinion : l'économie du vraisemblable. Introduction à une approche praxéologique de l'opinion publique. *Réseaux*, Vol. 8, n°43, pp. 33-58.
- Quéré, L., 1991. D'un modèle épistémologique de la communication à un modèle praxéologique. *Réseaux*, Vol. 9, n° 46-47, pp. 69-90.
- Quéré, L., 1992. L'espace public : de la théorie politique à la métathéorie sociologique. *Quaderni*, n°18, pp. 75-92.
- Quéré, L., 1994. Sociologie et sémantique : le langage dans l'organisation sociale de l'expérience. *Sociétés contemporaines*, Vol. 18, n°1, pp. 17-41.
- Quéré, L., 2006. Entre fait en sens, la dualité de l'événement. *Réseaux*, Vol. 5, n°139, pp. 183-218.
- Rabatel, A., 2008a. *Homo Narrans, pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit*, 2 volumes, Limoges : Lambert-Lucas.
- Rabatel, A., 2008b. Alain Rabatel, « Pour une conception éthique des débats politiques dans les medias. *Questions de communication*, n°13, [En ligne : <http://questionsdecommunication.revues.org/1655>].
- Rabatel, A., Koren, R., 2008. La responsabilité collective dans la presse. *Questions de communication*, n°13, [En ligne : <http://questionsdecommunication.revues.org/1587>].
- Rakotonoelina, F., 2011. Sur l'internet, personne ne sait que tu es un linguiste. *Le discours et la langue* n° 2/1, pp. 55-72.
- Rastier, F., 1989. *Sens et textualité*. Paris : Hachette.
- Rastier, F., 1991. *Sémantique et Recherches Cognitives*. Paris : Presses Universitaires de France.

- Rastier, F., 1997. Herméneutique matérielle et sémantique des textes. In Salanskis, J.-M., Rastier, F. et Scheps, R., édts, *Herméneutique : textes, sciences*. Paris : PUF, pp. 119-148.
- Rastier, F., 2001. L'action et le sens. *Journal des anthropologues*, n° 85-86, [En ligne : http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Action.html].
- Rastier, F., 2003. De la signification au sens. Pour une sémiotique sans ontologie. *Texto !*, [En ligne : http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Semiotique-ontologie.html].
- Rastier, F., 2004a. Sciences de la culture et post-humanité. *Texto !*, [En ligne : http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Post-humanite.html]
- Rastier, F., 2004b. Enjeux épistémologiques de la linguistique de corpus. *Texto !*, [En ligne : http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Enjeux.html].
- Rastier, F., 2004c. Ontologie(s). *Texto !*, [En ligne : http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Ontologies.html].
- Rastier, F., 2005. Sémiotique du cognitivisme et sémantique cognitive : Questions d'histoire et d'épistémologie. *Texto !*, [En ligne : http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Semantique-cognitive.html].
- Rastier, F., 2006. Formes sémantiques et textualité. *Texto !*, [En ligne : http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Formes-semantiques.html].
- Rastier, F., 2007. La structure en question. *Texto !*, [En ligne : http://www.revue-texto.net/Reperes/Themes/Rastier/Rastier_Structure.pdf].
- Rastier, F., 2008. La triade sémiotique, le trivium et la sémantique linguistique, *ACTES SÉMIOTIQUES*. N°111. [En ligne : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/1640>].
- Rastier, F., 2013. *Apprendre pour transmettre. L'éducation contre l'idéologie managériale*. Paris : PUF.
- Rastier, F. et Cavazza, M., 2001. Sémiotique et interactivité. *Médiation et information*, n° 15, pp. 169-180.
- Rebillard, F., 2012. Présentation. *Réseaux*, n° 176, pp. 9-25.
- Reboul, A. et Moeschler, J., 1998. *Pragmatique du discours. De l'interprétation de l'énoncé à l'interprétation du discours*. Paris : Armand Colin.
- Rennes, J., 2011. Les formes de la contestation. Sociologie des mobilisations et théories de l'argumentation. *A contrario, Revue interdisciplinaire de sciences sociales*, n°16, pp. 151-173.

- Rheingold, H., 2004. *Smart Mobs: The Next Social Revolution*. New York : Basic Books.
- Ricœur, P., 1983. *Temps et récit I*. Paris : Editions du Seuil.
- Ricœur, P., 1991. Événement et sens. *Raisons pratiques*, n°2, pp. 41-56.
- Rieder, B. et Smyrnaio, N., 2012. Pluralisme et infomédiation sociale de l'actualité : le cas de Twitter. *Réseaux*, Vol. 6, n°176, pp.107-141.
- Rieffel, R., 2005. *Que sont les médias ?*. Paris : Gallimard.
- Rieffel, R., 2010. *Mythologie de la presse gratuite*. Paris : Le Cavalier Bleu.
- Rinn, M., ed, 2008. *Émotions et discours. L'usage des passions dans la langue*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Romano, C., 1998. *L'évènement et le monde*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Rosch, E., 1972a. Universals in color naming and memory, *Journal of Experimental Psychology*, Vol. 93, n° 1, pp. 10-20.
- Rosch, E., 1972b. Probabilities, Sampling, and Ethnographic Method: The Case of Dani Colour Names, *Man*, Vol. 7, n° 3, pp. 448-466.
- Sapir, E. 1968. *Linguistique*. Paris : Editions de minuit.
- Saint-Ouen, F., 1984. De la matérialité du discours aux espaces discursifs. *Revue française de science politique*, n°3, pp. 428-448.
- Sarfati, G.-E., 1996. *La sémantique : de l'énonciation au sens commun. Éléments d'une pragmatique topique*. Habilitation à Diriger des Recherches, *Texto !*, [En ligne : http://www.revue-texto.net/Inedits/Sarfati/Sarfati_Semantique.html].
- Sarfati, G.-E., 1997. *Éléments d'analyse du discours*. Paris : Nathan Université.
- Schleiermacher F., 1999, Hermeneutik und Kritik, Manfred Frank (ed.), Frankfurt am Main, Suhrkamp.
- Segall, M.H., Campbell, D.T., Herskovits, M.J. 1966. *The influence of Culture on Visual Perception*. Indianapolis : Bobbs-Merrill.
- Shah, D., Cho, J., Eveland, W. P. et Kwak, N., 2005. Information and expression in a digital age. *Communication Research*, Vol. 32, n° 5, pp.531-565.
- Shannon, C., et Weaver, W. 1949. *The Mathematical Theory of Communication*. Urbana : University of Illinois Press.
- Scheps, R., 1997. Herméneutique et sciences de la nature : introduction. In Salanskis, J.-M., Rastier, F. et Scheps, R., éd, *Herméneutique : textes, sciences*. Paris : PUF, pp. 201-205..

- Schérer, R., 1971. *Philosophies de la communication*. Paris : éditions Sedes.
- Schiffirin, D., 1994. *Approaches to discourse*, Oxford : Basil Blackwell.
- Sériot, P., 2008. Le déterminisme linguistique en Russie actuelle. In Sériot, P., dir. *La question du déterminisme en Russie actuelle*. Lyon : ENS LSH, [En ligne : <http://institut-est-ouest.ens-lsh.fr/spip.php?article156>].
- Simon, H., 1982. *Models of Bounded Rationality : Economic Analysis and Public Policy*. Cambridge : The M.I.T. Press.
- Simondon, G., 1958. *Du mode d'existence des objets techniques*. Paris : Aubier.
- Smyrnaio, N. et Rebillard, F., 2011. Entre coopération et concurrence : les relations entre infomédiaires et éditeurs de contenus d'actualité. *Concurrences* n° 3, [En ligne : <http://www.concurrences.com/Journal/Issues/No-3-2011/Articles-1160/Entre-cooperation-et-concurrence>].
- Snow, D., Rochford, E., Worden, S., Benford R., 1986. Frame Alignment Processes, Micromobilization, and Movement Participation. *American Sociological Review*, n°51, pp. 464-481.
- Sokoloff, B., 1984. Analyse du discours et sémiologie sociale. *Cahiers de recherche sociologique*. Vol. 2, n° 1, pp. 159-179.
- Sowa, J.F., 1984. *Conceptual Structures : Information Processing in Mind and Machine*, Boston : Addison-Wesley.
- Sperber, D., 1996. *La contagion des idées. Théorie naturaliste de la culture*. Paris : Odile Jacob.
- Suchman, L., 1987. *Plans and situated actions: the problem of human/machine communication*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Sunstein, C., 2001. *Republic.com*. Princeton : Princeton University Press.
- Taguieff, P.-A., 2005. *La foire aux « Illuminés ». Ésotérisme, théorie du complot, extrémisme*. Paris : Mille et Une Nuits, 2005.
- Tau, G. Z. et Peterson, B. S., 2010. Normal Development of Brain Circuits. *Neuropsychopharmacology*, n° 35, pp. 147-168.
- Tavernier, A., 2010. Introduction. In Tavernier, A., Noyer, J., Legavre, J.-B. et Delforce, B., dir. *Figures sociales des discours. Le « discours social » en perspectives*. Lille : UL3.

- Tavernier, A., Noyer, J., Legavre, J.-B. et Delforce, B., dir. *Figures sociales des discours. Le « discours social » en perspectives*. Lille : UL3.
- Tetlock, P.E., 1983. Cognitive style and political ideology. *Journal of Personality and Social Psychology*, n°45, pp. 118-126.
- Têtu, J.-F., 2002. L'analyse française de discours. In Viallon, P. et Weiland, U., dirs. *Kommunikation Medien Gesellschaft. Eine Bestandsaufnahme deutscher und französischer Wissenschaftler*. Berlin : Avinus Verlag, [En ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/396398/filename/index.html>].
- Thibodeau, PH. et Boroditsky, L., 2011. Metaphors We Think With: The Role of Metaphor in Reasoning. *PLoS ONE*, Vol. 6, n° 2, [en ligne : <http://journals.plos.org/plosone/article?id=10.1371/journal.pone.0016782>].
- Thouard, D., 2006. La méthode des sciences de la culture, *Methodus*, n°1, 38-60.
- Tilly, C., 1986. *La France conteste, de 1600 à nos jours*. Paris : Fayard.
- Tomasello, M., 1999. *The Cultural Origins of Human Cognition*. Cambridge : Harvard University Press.
- Tomasello, M., 2008. *Origins of Human Communication*. Cambridge : MIT Press.
- Trygg, S., 2012. Is comment free? Ethical, editorial and political problems of moderating online news. *Nordicom*, n°1, [En ligne : http://blogs.lse.ac.uk/polis/files/2012/01/IsCommentFree_PolisLSETrygg.pdf].
- Varela, F., 1989. *Invitation aux sciences cognitives*. Paris : Seuil.
- Varela, F., Thompson, E., Rosch, E., 1993. *L'inscription corporelle de l'esprit*. Paris : Seuil.
- Vatin, F., 2008. L'esprit d'ingénieur : pensée calculatoire et éthique économique. *Revue Française de Socio-Économie*, n° 1 [En ligne : www.cairn.info/revue-francaise-de-socio-economie-2008-1-page-131.htm].
- Veniard, M., 2013. *La nomination des événements dans la presse. Essai de sémantique discursive*. Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté.
- Veron, E., 1981. *Construire l'événement-les medias et l'accident de Three Miles Island*. Paris : Editions de Minuit.
- Vincent, D., 1986. Que fait la sociolinguistique avec l'analyse du discours et vice versa. *Langage et société*, n°38, pp. 7-17.

- Vion, R., 2010. Polyphonie énonciative et dialogisme. In Colloque international. *Dialogisme : langue, discours*. Montpellier, [En ligne : http://www.praxiling.fr/IMG/pdf_Vion1.pdf].
- Viprey, J.-M., 1995. Quelle place pour les sciences des textes dans l'Analyse de Discours ? *Semen*, n°21, [En ligne : <http://semen.revues.org/1995>].
- Visetti, Y.-M., Cadiot, P., 2006. *Motifs et proverbes. Essai de sémantique proverbiale*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Vygotsky, L.S., 1997 [1934]. *Pensée et langage*. Paris : La Dispute.
- Walton, D., 1992. *The Place of Emotion in Argument*. University Park : The Pennsylvania State University Press.
- Weber, M., 1995 [1921]. *Économie et société*. Paris : Agora.
- Weber, M., 2006 [1904]. *L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociales*. Chicoutimi : édition électronique Gemma Paquet, [En ligne : http://classiques.uqac.ca/classiques/Weber/essais_theorie_science/Essais_science_1.pdf].
- Weppe, X., Warnier, V., Lecocq, X. et Fréry F., 2012. Quand les postulats d'une théorie induisent de mauvaises pratiques. La « théorie des ressources » selon J.B. Barney. *Revue française de gestion*, Vol. 9, n° 228-229, pp. 253-268.
- Wertsch, J.V. et Kanner, B.G. 1992. A socio-cultural approach to intellectual development. In Sternberg, R.J. et Berg, C.A., eds. *Intellectual Development*, pp. 328-349.
- Wiesel, T.N. et Hubel, D.H., 1963. Effects of visual deprivation on morphology and physiology of cells in the cats lateral geniculate body. *The Journal of Physiology*, Vol. 26, n° 6, pp. 978-993.
- Winkin, Y., 2001 [1996]. *Anthropologie de la communication*. Paris : Seuil.
- Wittgenstein, L., 1975. *Zettel*. Berkeley : University of California Press.
- Wojcieszak, M.E. et Mutz D.C., 2009. Online Groups and Political Discourse: Do Online Discussion Spaces Facilitate Exposure to Political Disagreement?. *Journal of Communication*, n°59, p.40-56.
- Yablokov, A.V., Nesterenko, V.B. et Nesterenko, A.V., 2009. Chernobyl: Consequences of the Catastrophe for People and the Environment. *Annals of the New York Academy of Sciences*, n° 1181.

Zarefsky, D., 2012. Transcender les différends : une réaction possible aux situations de désaccord profond. *Argumentation et Analyse du Discours*, n°8, [En ligne : <http://aad.revues.org/1251>].

ANNEXES

ANNEXE 1. Liste des topoi	480
ANNEXE 2. Conventions d'écriture et résumé des MA	511
ANNEXE 3. Exemples de relevés topiques.....	513
ANNEXE 4. Quelques analyses détaillées : MA bigot	521
ANNEXE 5. Quelques analyses détaillées : MA militant	525
ANNEXE 6. Quelques analyses détaillées : MA normalien.....	529
ANNEXE 7. Quelques analyses détaillées : MA mystique	532
ANNEXE 8. Quelques analyses détaillées : MA décroissant.....	537
ANNEXE 9. Quelques analyses détaillées : MA managérial	543
ANNEXE 10. Quelques analyses détaillées : MA scientifique	547
ANNEXE 11. Description des résultats de l'analyse distributionnelle	550
ANNEXE 12. Les registres de l'argumentation militante	557

ANNEXE 1. Liste des topoï

Topos	Développement	Extrait de commentaire	Commentaire
à taille humaine	valorisation de ce qui est "petit" et dévalorisation de ce qui est "gros".	<i>J'en prendrai pour exemple la décision de construire les EPR – Ces réacteurs monstrueux par leur taille,leur énergie devant être produite(1600MWe) et l'investissement humain et financier qu'ils représentent.</i> (atanguy, PJ)	La critique de l'EPR est ici en partie fondée sur le caractère "monstrueux" (qualificatif dysphorique) de leur taille. Topos typiquement décroissant. Susceptible de lectures bigotes et mystiques (le trop grand est vaniteux/blasphématoire)
anticatastrophisme / anticatastrophiste	critique des réactions catastrophistes, ton apaisant	<i>arrêtez de faire votre ciné il y a déjà FX à la télé alors les scénarios catastrophes, c'est pas la peine d'en rajouter.</i> (gaynoel, EXP)	Topos de ton. Normalien/managérial dans sa version la plus critique, scientifique dans sa version apaisante.
apprenti-sorcier	évocation du récit de l'apprenti-sorcier.	<i>Nous sommes gouvernés par des fous (ou apprentis sorciers avides de pouvoirs, appelez ça comme vous voulez).</i> (Yourte de France, 20M)	
argent+	valorisation des gains économiques, mise en avant de l'importance de l'environnement économique immanent sans dimension dysphorique	<i>Si on supprimait le nucléaire en Belgique,on serait anéanti financièrement.Toutes nos entreprises partiraient à l'étranger là ou l'électricité est moins chère parce que possédant des centrales.</i> (lola, EXP)	
argent>morale	opposition entre une valeur "argent" et une valeur "morale". S'exprime généralement sous la forme du constat critique de la domination du premier sur la seconde. Présentation de l'argent comme opposé à la conduite morale. Proche de *argent>humain*. La valeur "morale" renvoie à une dimension d'"éthique" ou de	<i>C'est au tour des cotations des assureurs de baisser. c'est sûr qu'un assureur n'est rentable que lorsqu'il prend de l'argent, s'il doit dédommager des victimes il devient nettement moins intéressant ! Que des requins, aucune morale ! !</i> (ruerâle, RUE)	

	"décence".		
argent>vie	affirmation de la prééminence de la préservations de vies humaines sur toute considération économique	<i>Bonjour Messieurs les défenseurs du nucléaire, il faudrait 7 éoliennes pour un réacteur. Cela coûterait plus cher, mais, la vie n'a pas de prix.</i> (freddo71, EXP)	
argent>humain	opposition entre une valeur "argent" et une valeur "humaine". S'exprime généralement sous la forme du constat critique de la domination du premier sur la seconde. Si l'argent est fortement dévalorisé et l'humanité fortement valorisée, le contenu sémantique des deux valeurs reste pour sa part très diffus.	<i>Il est urgent de remettre la valeur humaine au centre des préoccupations et d'oublier la valeur de l'argent. « Quand le dernier arbre sera abattu, la dernière rivière empoisonnée, le dernier poisson capturé, alors seulement vous vous apercevrez que l'argent ne se mange pas ».</i> (learch, PJ)	Topos très répandu qui traverse les MA militant, décroissant, bigot et mystique.
Arriverafr	prédiction qu'une catastrophe nucléaire finira par arriver en France	<i>faites des recherches sur les effets de la radioactivité et sachez que cela pourrait se produire chez vous demain dans 10, 20 même 40 ans mais sa finira par arriver.</i> (noonoon, EXP)	
avenir sombre	prédiction d'un futur inévitablement dysphorique pour l'humanité en raison d'un élan général néfaste	<i>La violence, la soif du pouvoir, l'argent et la guerre gouvernent et dirigent notre monde et présagent de sombres jours pour l'avenir des futures générations qui pourront nous accuser de leur offrir une planète empoisonnée.</i> (marikocha, EXP)	Topos typiquement mystique, généralement accompagné d'un ton exalté.

bien construit	affirmation que les centrales nucléaires sont sûres à condition d'être bien conçues/construites/utilisées	<i>Oui le nucléaire est dangereux, mais ça se maîtrise bien par des gens sérieux.</i> (Yuk, 20M_L)	Topos managérial par excellence. Affirme la possibilité d'une maîtrise totale de la technique. Rejette la cause des accidents non sur la technologie nucléaire elle-même mais sur des erreurs humaines de conception, de construction ou d'utilisation (cf. *soviet*). Sous-tend ainsi dissociation entre le technique et l'humain, le premier étant susceptible de maîtrise totale contrairement au second.
bougie	affirmation que les propositions écologistes, dont l'arrêt du nucléaire, constitueraient un recul technologique aussi important (revenir à l'éclairage à la bougie)	<i>Cinquante ans que vous nous invitez à retourner vivre dans une caverne d'Ardèche, vêtus de peaux de bêtes, éclairés à la bougie et nourris de lait de chèvre.</i> (JL, AGO)	Topos très présent dans les controverses écologiques en général. Renvoie à *progrès+* dans la mesure où il suggère l'évidente supériorité du progrès technologique sur toute autre forme de mode de vie.
bricolage	comparaison de la gestion de crise nucléaire à du bricolage d'amateur	<i>En 2003, on a vu des spécialistes nous expliquer que refroidir le toit de la centrale de Fessenheim avec des bricolages de jets d'eau, était tout a fait "normal". C'était surréaliste!</i> (dartagnons, LIB)	
capitalisme	critique du capitalisme et invitation à changer de modèle économique	<i>Mais pourtant il faudra boire la coupe jusqu'au bout, car avant de pouvoir se débarrasser du (tout) nucléaire, nous devons en finir avec le capitalisme.</i> (tinga, AGO)	Topos généralement militant antilibéral dont le capitalisme est l'ennemi unique. Entre également dans des argumentaires qui montent en généralité en proposant de voir le nucléaire non comme un problème en soi mais comme une conséquence d'un modèle économique global défaillant.

catastrophisme catastrophiste	/ ton catastrophiste	<i>Je ne veux pas être alarmiste ou catastrophiste, mais c'est la fin du monde !!!!! (topoman, 20M)</i>	Topos de ton souvent mystique lorsqu'il va de pair avec un propos lyrique, ou rhétorique hyperbolique militante.
centralesfr=vieilles	inquiétude sur le fait que l'âge avancé du parc nucléaire soit un facteur de risque important (la centrale de Fessenheim étant souvent citée en exemple)	<i>Et dire que la centrale nucléaire de Fessenheim qui a 33 ans, qui se trouve sur une faille sismique et forcément, à côté du canal d'Alsace et du Rhin, vient d'être prolongée pour 10 ans le 9 mars dernier... (Xav, 20M)</i>	
centralesfr=/	rappel des différences de conception entre centrales françaises et japonaises	<i>Gauthier, une toute petite précision : nos centrales nucléaires sont juste totalement différentes de celles en service au Japon ! (moonlight, EXP)</i>	Topos jouant souvent un rôle anticatastrophiste
champions	affirmation ironique de l'excellence française dans le domaine du nucléaire	<i>Non nous les français on est les champions du nucléaire et on tient à le rester.L'intelligence,la nuance,de vraies réflexions approfondies et honnêtes ça ne sert à rien pour continuer à faire cocorico sur notre tas de centrales. (kailash, LIB)</i>	Topos marqué par un interdiscours militant
CO2	souligne l'intérêt du nucléaire civil dans la lutte contre l'émission de gaz à effet de serre	<i>une petite question pour éclairer le débat : si on n'avait jamais construit aucune centrale nucléaire au monde, de combien aurait augmenté le CO2 en plus actuellement? (gillesh38a, FUT)</i>	
coïncidences	sentiment d'inquiétude face à la concomitance de situations dysphoriques dans le monde	<i>Que faire face à ces catastrophes en chaine? Les photos du Monde sont terribles car elles sont si proches de nous, ce japonais avec son enfant, ce jeune insurgé lybien, ou ce combattant ivoirien. Tous ont basculé en enfer et nous sommes impuissants... (polo, LM)</i>	Topos souvent très empreint de mysticisme : annonce d'apocalypse ou de bouleversements civilisationnels

comprendre	conditionnement de la prise de parole sur un sujet de société à une connaissance approfondie de celui-ci	<i>Je n'ai pas les compétences pour avoir un avis éclairé et la source suivante est clairement partisane (ce qui n'est pas forcément une tare). (iGor milhit, PJ)</i>	Topos généralement méta-argumentatif dépendant du MA scientifique. Managérial lorsque la compréhension en question est uniquement d'ordre technique. Peut être utilisé de manière polémique pour exclure l'opposant du débat.
correction	correction du travail journalistique	<i>Encore une erreur dans l'article du Monde : "Si les barres de combustible ne sont pas refroidies, elles risquent de fusionner et d'endommager le coeur du réacteur." : le coeur est l'ensemble des barres de combustible ; parler du coeur est équivalent à parler des barres ; donc si les barres fusionnent, c'est le coeur qui fusionne. (phil, LM)</i>	
CPL	évocation de possibles complots ou de signes mystiques	<i>Un détail, 11 mars 2011 à 14h46 heure locale..... une date curieuse, n'est-ce pas ?? 11/09/01 + 11/03/11 = 22/12/12.....je m'égare.....désolé ! (Pyra, AGO)</i>	Ce topos marque les suppositions les plus clairement farfelues. L'affirmation du pouvoir des lobbys ou de la non-indépendance du personnel politique est pour sa part marquée par *SUSP*
créature	évocation du mythe de la créature qui se retourne contre son créateur	<i>L'homme est aujourd'hui confronté à la pire de ses créatures: le nucléaire! (rv2007, LIB)</i>	
Criminels	accusation de criminalité à l'encontre des promoteurs du nucléaire	<i>Construire des réacteurs au niveau de la mer sur une côte fortement exposée aux tsunamis est criminel. (abraham1956, LIB)</i>	Topos matériel.

CZD	critique de la construction de centrales nucléaires en zones dangereuses	<i>Comment se peut-il que les Japonais aient accepté de construire des centrales nucléaires dans leur pays, où le risque sismique est tellement élevé ? Une telle folie dépasse l'entendement.</i> (pointvirgule, RUE)	Ce topos très répandu en raison de la configuration de l'événement. Lorsqu'il n'est pas simplement descriptif, il est susceptible de lectures diverses : militante lorsqu'il sous-entend que des considérations économiques ont prévalu sur la sécurité des populations ; managérial lorsqu'il s'agit d'un simple enregistrement d'une erreur à ne plus commettre pour améliorer la sécurité des futures centrales ou dans une optique proche de *bien construit* ; normalien lorsque le constat sert à souligner que la France est à l'abri de ce genre de mésaventure.
Dame	évocation de "dame nature"	<i>D'autre part nous n'avons pas un pacte de stabilité avec dame nature quelque soit le lieu de notre chère planète !</i> (tim osman, LP)	Topos matériel mystique
décroissance	valorisation de la baisse de la consommation, des "choses simples" et dévalorisation du productivisme et du consumérisme	<i>On pourrait peut-être s'habiller un peu plus chaudement, non? Quand on voit tous les délires de chauffage et d'éclairage des villes modernes...Mais il faut qu'EDF ait une production en croissance permanente, selon les critères anglo-saxons modernes, c'est une poule aux oeufs d'or.</i> (dédé land, LM)	
demande info+	demande d'informations complémentaires	<i>Quelqu'un pourrait-il expliquer le pourquoi du comment de la formation du tourbillon après le tsunami ?</i> (claire_, RUE)	

démographie	la forte démographie planétaire met en danger les ressources naturelles	<i>peut-on d'autre part évoquer un avenir sans régulation démographique?</i> (vanille13, FUT)	Topos susceptible d'enchaînements argumentatifs décroissants ("donc consommons moins") ou managériaux ("donc produisons plus").
description	description factuelle des événements en cours	<i>On parle d'un 2è réacteur dont le système de refroidissement ne fonctionne plus.</i> (go_bi, FIG)	
Dieu	propos à dimension religieuse	<i>je compatis a la peine des gens qui ont perdu des etres chers.....puisse le ciel leur venir en aide.</i> (castor74, RUE)	
écologo contre tout	critique du fait que les écologistes semblent refuser tout type de progrès technologique	<i>Pas de bol [les écolos] sont très "anti", mais pour le "pro" il faudra repasser, ils sont contre tout. Des religieux extrémistes. Des centrales thermiques vous rêvez ? Des éoliennes vous divaguez ? Du solaire vous fumez la moquette.</i> (dieterdieter, LIB)	
écologos-	expression d'une animosité forte envers "les écolos"	<i>Pas de panique de l'Uranium il y en tant qu'on veut, ne pas écouter les bouffonneries des écolos.</i> (fedrog, FIG)	Topos très présent dans notre corpus, l'"écologo" est par ailleurs souvent assimilé au tout aussi haï "soixante-huitard" ou "gauchiste".
émotions-	les émotions nuisent à la réflexion	<i>J'avoue etre plutôt nucléocrate et, pour moi, si on regarde FROIDEMENT et objectivement la catastrophe de Fukushima...</i> (fmd33, LIB)	Topos scientifique
en France	critique de la France en miroir de qualités perçues dans d'autres pays	<i>j'admire le calme et la serenite et sans doute une excellente efficacite des japonais dans cette accumulation de catastrophes majeures, chapeau ! ici rien ne se ferait et tout le monde braillerait dans tous les sens " c est la faute à mitterand ou a sarko".</i> (politico_corrupto, FIG)	

énergie de transition	la fission nucléaire n'est qu'une énergie de transition en attendant une meilleure technologie (voire la meilleure technologie)	<i>la fission qui produit des déchets, est très imparfaite mais c'est tout de même ce que l'on a de mieux pour produire de l'électricité en masse en attendant la fusion nucléaire. (Damocles, FIG)</i>	Topos managérial marquant à la fois une foi importante dans le progrès technologique et une gestion relativement court-termiste de la production d'énergie
éol=moche	les éoliennes sont des dispositifs disgracieux, ce qui justifie leur rejet	<i>Mais je n'ai pas envie de voir tous les paysage défigurés par des éolienne. (bob25, LIB)</i>	
ER=cher	l'électricité produite par les énergies renouvelables est trop chère	<i>comme d'habitude, la gauche préconise des solutions sans en avoir évalué le coût ni les conséquences : toutes les solutions que vous avancez sont [...] très coûteuses (sauf l'isolation, mais elle permet surtout de diminuer les consommations de gaz et de fuel bien plus que le nucléaire...), la pire étant le solaire photovoltaïque qui coûte 10 fois plus cher que le gaz ou le nucléaire. (jp11, LIB)</i>	
ER=efficace	les énergies renouvelables sont des modes de production d'énergie pertinents	<i>je ne comprends pas que le gvt ait abandonné la filière du photovoltaïque, qui bien qu'il ne résout pas tout, a prouvé son efficacité dans d'autres pays (au hasard l'Allemagne). (frosch, LIB)</i>	
ER=intermittent	les énergies renouvelables ne sont pas des modes de production d'énergie pertinents en raison de l'intermittence de leur production	<i>Je ne crois pas que l'électorat, qu'il soit de gauche ou de droite, soit prêt à payer des factures exorbitantes pour avoir, un jour sur quatre, de l'électricité produite écologiquement. (incongru, 20M)</i>	
ER=pas efficace	les énergies renouvelables ne sont pas des modes de production d'énergie pertinents en raison de leur faible capacité de production	<i>les énergies alternatives ne sont pas capables de fournir toute l'énergie dont nous avons besoin. (bob25, LIB)</i>	

ER=pas propre	les énergies renouvelables sont polluantes	<i>il y a des conséquences à ces énergies. Les centrales solaires surchauffent et ont besoin de refroidissement efficaces pour avoir un rendement de production satisfaisant. On utilise donc du sodium liquide (comme à Super-Phoenix). Le sodium liquide brûle dans l'air et explose au contact de l'eau ... Cf. incendie géant à la centrale solaire d'Almeda en Espagne. De plus, le photovoltaïque contient des éléments chimiques polluants. Multiplier ces centrales revient donc à polluer. (Damocles, FIG)</i>	
ER=tapisser	pour produire autant d'énergie qu'avec des centrales, il faudrait tapisser la France d'éoliennes	<i>« Vous proposez quoi vous, tapisser le territoire d'éoliennes, la décroissance ? » (a déménagé, RUE)</i>	Topos matériel
espérons	expression inquiète de l'espoir que la situation japonaise s'arrange	<i>espérons pour les japonais que cela se termine bien, mais ça ne va pas dans le bon sens pour l'instant visiblement... (chèvre, 20M)</i>	
état policier	critique du fait que la sécurité nucléaire impose le secret d'état et une gestion militaire	<i>Sur le nucléaire, on est en oligopole avec des enjeux qui forcent l'opacité. (cdeb, LIB)</i>	Topos militant nécessitant une connaissance approfondie du débat nucléaire
eux vs nous	expression d'une vision du monde binaire où s'oppose une diffuse élite dominante et un peuple dominé	<i>Cette catastrophe ne changera rien des habitudes funestes des industriels du nucléaire. Ils imposeront toujours leurs choix aux citoyens avec la complicité des politiques, qui dans ce cas comme tant d'autres se laissent mener en bateau par les industriels. (laszlo, LIB)</i>	

exalté	ton exalté et lyrique	<i>A l'ombre des cerisiers en fleurs Des nouveau-nés à Tokyo appelant le sein de leur mère, sont en pleurs, Les cerisiers à Kyoto célébrant le printemps, sont en fleurs. Et la bête immonde éventrée vomit ses entrailles toxiques !</i> (sushi, LIB)	Topos de ton mystique par excellence, consiste à employer un registre de langue plus romanesque que quotidien, fait d'hyperboles, de métaphores, de personnifications, etc.
exceptionnel	remarque du fait que le séisme et le tsunami étaient exceptionnels et ne remettent donc pas en cause la sécurité globale des centrales	<i>Pas de panique. Il semble pour l'heure que les japonais ont grâce à leur discipline et leur préparation réussi à limiter les pertes et les dégâts face à un événement exceptionnellement puissant.</i> (eric19701975, FIG)	Topos managérial, marque la volonté de maîtrise "sauf exception" ainsi qu'une conception de l'accident nucléaire non comme une horreur insoutenable mais comme un simple aléa à prendre en compte. Susceptible d'une lecture normalienne : même face à un événement exceptionnel les dégâts sont limités, tout va bien dans le meilleur des mondes.
familles	expression d'une pensée émue envers les familles des victimes japonaises	<i>Il faut arrêter de parler comme ça et penser aux victimes ainsi qu' à leurs familles.</i> (KONARIDER, RUE)	Expression de condoléances génériques typiquement bigote
fuite	expression d'inquiétude face à la possibilité de fuites de radioactivité à la centrale	<i>Toujours des incertitudes sur la fuite nucléaire, on suppose que meme en cas de fuite ils ne nous diront rien...</i> (jerome_s, RUE)	De manière indicielle, la simple idée de la "fuite radioactive" induit une vive inquiétude
fuku=preuedanger	affirmation que l'accident à la centrale de Fukushima démontre la non maîtrise de la technologie nucléaire par l'humain.	<i>Une intense propagande, une désinformation bien ciblée et un conditionnement permanent des populations, font croire que le nucléaire est ce qu'il y a de mieux....et bien non, et en voilà encore, malheureusement une preuve supplémentaire.</i> (iorana uhahuine, RUE)	

fuku=preuvesécurité	affirmation que le peu de dégâts causés à la centrale de Fukushima par une catastrophe naturelle pourtant très puissante démontre la sureté de la technologie nucléaire	<i>Ce séisme dramatique a démontré que le nucléaire était une technique parfaitement maîtrisée , au grand dam de nos malheureux écologistes. (claude004001)</i>	
fusion	expression d'inquiétude face à la possibilité d'une fusion du cœur du réacteur nucléaire	<i>Nos"spécialistes très médiatiques nous ont bien radoté pour nous rassurer,mais,ils nous ont surtout enfumé:La fusion a eu lieu:C'est donc un Tchernobyl bis-répérta. (un "noir", LM)</i>	De manière indicielle, la simple idée de la "fusion nucléaire" induit une vive inquiétude
fusion+	engouement pour les recherches sur la fusion nucléaire comme technologie d'avenir pour la production d'énergie	<i>Hum. L'avenir étant la fusion, pour de l'énergie en quantité infinie et non polluante (et renouvelable). (Hulk, RUE)</i>	Entre dans le cadre de la foi managériale dans le progrès technologique. La fusion n'est par ailleurs bien souvent pas présentée comme une autre technologie mais comme la technologie ultime.
générations futures	évocation des "générations futures"	<i>gardez bien votre egoisme au placart et pensez au generation futur nos enfants est petits enfants non pas besoin d'une contamination nucleaire pour des millions d'années n'attendons pas quel viens pour dire mer.. si avais su !! (bugsy, EXP)</i>	Topos matériel. L'évocation des "génération futures" dans des contextes fortement chargés émotionnellement est caractéristique de positions mystiques/militantes.
Godzilla	évocation de Godzilla, monstre mythique créé par les rejets de radioactivité dans l'océan	<i>Les pauvres japs, nous on a au moins jusqu'à 2012 avant de voir éventuellement les dégâts de la famille Godzilla. (la mouche du coche, RUE)</i>	Toujours sur un ton ironique, ce topos entre néanmoins dans une appréhension mystique où l'être humain paye pour ses actes répréhensibles.
grand soir	attente d'un grand soir révolutionnaire	<i>L'univers capitaliste a ses raisons financières que les peuples font semblant d'ignorer jusqu'à l'insoutenable... (ld, LM)</i>	Topos fort de l'interdiscours militant antilibéral

héros	admiration pour les héros qui se sacrifient pour réparer la centrale	<i>Ils ont beaucoup de courage, on ne verra pas leur visage au 20h, on ne connaîtra pas leur nom, ces hommes et ces femmes méritent que nous ayons une pensée</i> <i>Pour ces HEROS de l'ombre qui travaillent au plus près de ces réacteurs, dans des conditions difficiles pour éviter la catastrophe je dis bravo et respect.</i> (galadriel51, 20M)	
Hiroshima	évocation d'Hiroshima	<i>Après Hiroshima et Nagasaki, Fukushima?</i> (DPI, LM)	Topos apparaissant souvent en environnement bigot : le pauvre peuple japonais qui avait déjà subi une fois l'horreur nucléaire y est à nouveau confronté
hors de contrôle	signalement catastrophé que la situation semble hors de contrôle à Fukushima	<i>Bonjour, Je lis [que] le commissaire européen à l'Energie Günther Oettinger estime que les autorités locales ont pratiquement perdu le contrôle de la situation dans la centrale de Fukushima.</i> (Mixalis, RUE)	
humain	valorisation que ce qui relève diffusément de l'"humain".	<i>Sans nucléaire, nous pourrions très bien continuer à lire Paul Jorion et vos douces phrases pleines d'humanisme et d'empathie et absolument pas partisans, cher Reiichido...</i> (Learch, PJ)	Topos très répandu dans le corpus et qui traverse les MA bigot, mystique, militant et décroissant.
humanité=-	sentiment fataliste de la dégénérescence civilisationnelle et morale de l'humanité	<i>On dirait parfois que l'humanité cherche à se suicider : tout nucléaire, OGM, nano-particules, etc. Lorsque la technologie met en péril la vie humaine, est-ce là un réel progrès ?</i> (lemienlemien, FIG)	Topos mystique : l'humanité est vue comme un tout, des qualités morales lui sont prêtées, un avenir sombre lui est promis en cas de manquement à l'éthique ou au bon sens.
hypocrisie anti	argument pronucléaire polémique qui consiste à faire remarquer à ses adversaires qu'eux-mêmes profitent grandement de l'énergie nucléaire	<i>Ben, pourquoi tu n'éteins pas ton ordinateur ? Tu crois qu'il marche à quoi ? A l'eau de source ? Quand il s'agit d'abandonner son petit confort, les écolos on les voit plus....</i> (RA, FIG)	Argument récurrent, susceptible de lectures normaliennes et managériales, marqueur immanentiste

hypocrisie pro	argument antinucléaire polémique qui consiste à faire remarquer à ses adversaires qu'ils ne sont pas prêts à subir les conséquences d'un accident nucléaire	<i>il est temps de mettre vos grandiloquentes (et absurdes) déclarations en faveur du nucléaire et du gaspillage, en accord avec vos actes : on a besoin de volontaires au Japon. Les places sur Air France ne sont pas chères en ce moment. (JP, LM)</i>	
Ils	mention d'un acteur collectif flou dominant (faisant généralement référence aux "élites" ou aux "puissants")	<i>mais on ne nous a jamais demander notre avis , d'un coup de baguette magique , on s'est retrouvé avec 54 centrale sur le cul et hop ! <u>ils</u> nous ont balancer du : c'est le top , grace a cette energie nous pourrons avoir la facture la plus basse qui puisse exister. (sbibou, LIB)</i>	Topos matériel
incomparable	contrargument face aux comparaisons entre danger nucléaire et d'autres types de dangers consistant à dire que les conséquences sanitaires/temporelles/géographiques d'un accident nucléaire sont sans commune mesure avec n'importe quel autre type d'accident.	<i>La grande différence entre le Tsunami et le nucléaire est que si une catastrophe nucléaire arrive,celle-ci n'est limitée ni dans le temps ni dans l'espace,et c'est bien cela qui fait froid dans le dos. (Bof, FG)</i>	Première réponse généralement opposée à l'argument de la *voiture*.
indépendance	argument pronucléaire vantant l'intérêt de la technologie pour assurer l'indépendance énergétique d'un pays	<i>Sortir du nucléaire sans pour autant renoncer à notre dépendance énergétique ...? Dépendance ou indépendance ? (tiphon, LIB)</i>	A noter qu'il existe une ambiguïté forte sur le concept d'indépendance comme nous l'expliquons dans l'annexe sur l'argumentation militante.
indicialité	occurrence de pensée indicielle	<i>De niveau 4 on passe au 6 c'est tout prêt du 7 (Tchernobyl) Autant dire que l'on y va tout droit et attention il y a centrales côte à côte. (Mistigri18, LM)</i>	Cf. développement du MA mystique. Dans le commentaire cité, l'indicialité se lit dans la mention de Tchernobyl comme horizon funeste. La peur d'un effet domino entre centrales dénote également une représentation bien mythifiée des accidents nucléaires.

indignité	blâme de la discussion politique après Fukushima : seule l'expression de condoléances aux victimes est une attitude digne	<i>Il n'y a rien d'autre à exprimer ici que la plus grande compassion pour le peuple japonais . Tout autre commentaire est indigne. Le Monde doit fermer cette rubrique ' réactions ' pour cette terrible tragédie. (FR, LM)</i>	Topos bigot qui marque d'une part la nécessité du deuil sobre face à la mort humaine et d'autre part la conception du politique comme une activité de peu de vertu.
info+	apport d'informations supplémentaires, souvent sous la forme de liens URL	<i>A Tokyo la vie reprend son cours doucement. Les enfants jouent dans les parcs, et les supermarchés se remplissent à nouveau. Il y a encore beaucoup de trains qui ne circulent pas : Lien. (Jerome_s, RUE)</i>	
inquiet	expression d'inquiétude face au déroulement des événements	<i>En regardant ces images et ces vidéos, sur les 2 principales explosions de la centrale nucléaire japonnaise, ça m'inspire beaucoup de crainte, beaucoup de peur. La seconde explosion est nettement plus impressionnante que la première, elle s'oriente verticalement, on voit l'explosion à la base, puis le dégagement provoqué par le souffle s'élevait à quelques centaines de mètres de hauteur. (freenem, EXP)</i>	
instabilité civilisationnelle	argument antinucléaire qui consiste à situer la dangerosité du nucléaire et de ses déchets non dans leur gestion actuelle mais dans ce qu'elle pourrait devenir dans un futur lointain et inconnaissable avec les potentiels changements civilisationnels (crises politiques, humanitaires, guerres, pénuries des ressources naturelles...). Autrement dit, la sécurité nucléaire demande des compétences et des moyens techniques/financiers importants sur une très longue durée, or le futur lointain est incertain	<i>Moralité: pour que la démocratie contrôle le nucléaire il faudrait qu'elle contrôle le terrorisme et les guerres... (Aglu,PJ)</i>	Argument plutôt issu d'un interdiscours militant en raison de sa complexité

Intuition	valorisation de l'intuition par opposition au raisonnement scientifique	<i>L'esprit scientifique finit toujours par être dépassé par ce qu'il ne peut pas toucher suffisamment, que ce soit par le raisonnement ou le toucher. (Inpou, RUE)</i>	Topos axiologique mystique
invisibilité	explication du caractère effrayant de la radioactivité par son invisibilité	<i>Les cinquante techniciens qui luttent contre l'ennemi invisible ont droit à notre gratitude. (MHCB, LM)</i>	
Irresponsables	accusation d'irresponsabilité à l'encontre des promoteurs du nucléaire	<i>on en finit à considérer nos « élites » comme des irresponsables tout juste bon à nous faire prendre les vessies pour des lanternes. (OC, AGO)</i>	Topos matériel
jpn	attribution de qualités diverses aux Japonais	<i>Les japonais sont préparés et c'est cata, nous on ne risque rien, ce sera une hécatombe ! (Bolivar24, 20M)</i>	
jpn=courageux	les Japonais sont courageux	<i>pour ma part je salue le courage des japonais et de leurs dirigeants qui savent réagir aux situations les plus dramatiques. (pacou, LP)</i>	
jpn=dignes	les Japonais sont dignes	<i>Les seuls à pouvoir être [prêt à ce type de catastrophe] sont les japonais, car eux subissent dignement. (coco35; LP)</i>	
jpn=disciplinés	les Japonais sont disciplinés	<i>Au fil du temps, ce peuple s'est forgé une véritable armure par son courage, sa discipline, sa formation aux séismes dans toutes les catégories sociales du pays, et ce à partir de l'enfance... (patrick, LP)</i>	L'axiologie de ce topos s'inverse parfois et les Japonais passent de disciplinés à formatés.
jugement dernier	référence apocalyptique	<i>La référence à "Tchernobyl" est contenue dans le texte de l'Apocalypse écrit par St Jean de Patmos et on comprend pourquoi on parle d'Apocalypse devant ce drame... (Mixalis, EXP)</i>	

lecture	incitation à lire pour se renseigner sur les questions en débat	<i>Lisez le rapport GIEC WG3 (AR4 2007), l'essentiel des hausses d'émissions (c'est-à-dire de la hausse d'usage pétrole-gaz-charbon) entre maintenant et 2050 viendra des 5 milliards d'humains (aujourd'hui, 7 milliards en 2050) qui ne veulent plus vivre dans la misère. (Skept, FUT)</i>	Topos dérive de *comprendre*
lénifiant	les paroles des "élites" sont lénifiantes	<i>[Tchernobyl] c'était il y a 25 ans. rien n'a changé 25 ans après : propos lénifiants du gouvernement. (OC, AGO)</i>	Topos matériel marquant un interdiscours militant
lobby	évocation des lobbys économiques	<i>s'il est démagogique de s'inquiéter de l'influence néfaste des lobbys et d'une prolifération anarchique des centrales... ALors je m'assume en tant que démagogue, et je ne peux cacher mes inquiétudes. (EH, LM)</i>	
lobby=empêche	affirmation du fait que les lobbys des énergies fossile et nucléaire empêchent le développement des énergies renouvelables	<i>De mon côté je verrais bien un principe alternatif à la géothermie et sinon, pour les voitures, j'attends la voiture à hydrogène qui fonctionne par électrolyse. Ça fonctionne qu'à l'eau, ça consomme peu, ça pollue pas, ça risque moins de prendre feu. Encore faudrait-il que les lobbyistes arrêtent de faire pression pour qu'on puisse dépasser le stade du prototype. (LSMetag, 20M)</i>	
lobby=puissant	affirmation de la puissance des lobbys économiques	<i>Les pouvoirs de ce lobby sont immenses et, comme le dit edouard-hornn, la question de sa privatisation nous condamne à terme à subir des diktats encore plus sévères. (violette-m-c, ML)</i>	
lumières	les enseignes lumineuses citadines sont un gaspillage énergétique important	<i>A quoi servent toutes ces enseignes illuminées 24h / 24, 7jh7???</i> <i>Qu'est-ce qui justifie ces façades illuminées la nuit dans nos villes???</i> (patrice R, FIG)	

medminimisent	critique du fait que les médias minimisent la catastrophe	<i>Il est patent que comme toujours en matière de nucléaire tout est fait pour minimiser ce qui apparaît comme un accident majeur qui risque de faire passer le tremblement de terre de Kobé comme une aimable plaisanterie.....il serait bon que le Figaro fasse preuve de sagesse et de retenue en la matière. (ML,FIG)</i>	
morts=sism	ce sont le séisme et le tsunami qui font des dégâts, pas le nucléaire	<i>Le tsunami a coté de l'explosion de la centrale ça sera t'il anecdotique ? (znarfznarf, FIG)</i>	Topos anticatastrophiste, pronucléaire en tant qu'équivalent circonstanciel de *voiture* et proche de *fuku=preuvesécurité*.
moutons	blâme de l'inactivité des populations moutonisées face à l'évident scandale nucléaire	<i>Les chinois en sont les plus curieux investigateurs, mais les projets y sont secrets d'état. Ne seraient-ils pas moins c..s que nos académiques endormis ou subjugués par Areva & Co? Ou que nos lecteurs moutonniers et vides d'argument ou de référence scientifique. (stix, LIB)</i>	
mox	évocation inquiète de la présence de combustible dit "mox" dans les réacteurs de Fukushima	<i>La piscine pour le combustible usagée du réacteur N°3 contient du MOX, même si cela n'est pas explicité par les agences . Reuters parle quand même à son sujet du plutonium, plus dangereux que l'uranium . Areva a annulé son bateau qui devait apporter du MOX à... Fukushima... le mox est fait en partie avec du plutonium, qui a une demi-vie de 24 000 ans, et dont une particule est assez radio-active pour vous tuer si vous l'absorbez. (EXP, LP)</i>	Le mox, comme le plutonium tendent à déclencher une forme de peur mythique

multirisque	les centrales nucléaires ne sont pas seulement soumises aux aléas naturels mais à une multitude de risques divers	<i>La piscine pour le combustible usagée du réacteur N°3 contient du MOX, même si cela n'est pas explicité par les agences . Reuters parle quand même à son sujet du plutonium, plus dangereux que l'uranium . Areva a annulé son bateau qui devait apporter du MOX à... Fukushima... le mox est fait en partie avec du plutonium, qui a une demi-vie de 24 000 ans, et dont une particule est assez radio-active pour vous tuer si vous l'absorbez. (Bungbill55, EXP)</i>	
mutations	évocation des possibles mutations dues à la contamination radioactive	<i>Peut être que d'ici cent ans, l'homme émettra une lumière fluo qui lui évitera de consommer du courant quand il ira aux toilettes la nuit. (Argos, 20M)</i>	Exemple humoristique ici, mais nombreuses sont les occurrences horrifiées, citant notamment les possibles malformations infantiles.
Nature	évocation de la Nature	<i>La Terre nous rappelle régulièrement que nous ne sommes rien face aux forces de la Nature. (sophie, LP)</i>	Topos matériel mystique : la majuscule va souvent de pair avec une forme d'agentivité
nature>humain	affirmation de la domination de la nature sur l'humain	<i>Mais l'homme croit que sa créativité dépasse celle de la nature qui lui est pourtant si généreuse. Vanité de l'orgueil de ceux qui croient aux illusions de pouvoir et de possession en irresponsables et voleurs qu'ils sont. (kyrios, LIB)</i>	Topos évoquant une agonistique mystique entre deux entités quasi-personnifiées
need RER	invitation à s'engager dans la recherche sur les énergies renouvelables	<i>Il faut "juste" trouver d'autres sources d'énergie crédibles. Donc investir dans la recherche. (Erwan29, EXP)</i>	
need sdn	invitation à sortir du nucléaire	<i>Voilà pourquoi il faut sortir du nucléaire et se tourner vers les énergies propres et renouvelables. (CD, LM)</i>	

Nmarché	affirmation de la naturalité du fonctionnement des marchés économiques	<i>Après une initiale hésitation les (affreux) marchés ont estimé que cette catastrophe allait certainement pousser les Japonais à rapatrier des capitaux pour les besoins de reconstruction. D'où anticipation d'abandon de carry trade, de vente de \$. Il est où le scandale capitaliste décrié par les riverains ci-dessus ? (Candide, RUE)</i>	Topos normalien apparaissant généralement en réponse à l'indignation face à la spéculation boursière sur la catastrophe
Nmed	réponse aux procès en sensationnalisme faits aux médias : il est normal que ceux-ci fonctionnent comme ils le font	<i>Ben c'est assez inquiétant, ne vous en déplaise, monsieur. [la couverture médiatique] n'est pas de l'intérêt, c'est de l'inquiétude... (framboise92, RUE)</i>	
nodébat	affirmation et critique du fait que le nucléaire a été imposé à la population française sans débat	<i>En France, le débat est déjà clos: après 'enquête', nos 19 centrales sont sûres! Débat confisqué: aucun choix ne nous a jamais été laissé en matière d'énergie. (pauloniaz, LIB)</i>	
Npol	réponse aux procès en incompétence faits au personnel politique : il ne peuvent agir autrement en pareilles circonstances	<i>la seule attitude responsable est de commenter les événements sur la base des faits. Ainsi, lorsque Besson et Co ont annoncé au début des événements qu'il n'y avait pas de risque majeur, ils se basaient strictement sur les faits avérés à la date où ils ont exprimé cet avis. S'ils ont changé de discours, c'est que hélas, les faits ont changé car la situation s'est dégradée. On ne peut pas leur reprocher le changement de discours. (Polemik, EXP)</i>	
Nuage	allusion au récit du passage du nuage radioactif de Tchernobyl qui aurait été nié ou caché par les autorités françaises	<i>Enfin, cela montre que les experts français ont raison, les catastrophes nucléaires ne peuvent se produire qu'à l'extérieur de la France, et nos frontières sont étanches aux nuages nucléaires... (kevin, EXP)</i>	Topos dérivé de de *SUSP*, très présente dans le corpus en raison des circonstances

nuc=cher	affirmation que le coût réel du nucléaire est bien plus élevé que ce qui apparaît sur la facture du consommateur en raison de différents coûts périphériques (assurances, sécurité, démantèlement, gestion des déchets...)	<i>Il y en a qui vont pleurer fort, très fort quand on va leur présenter la note pour le démantèlement des centrales nucléaires, bien plus cher que la construction. Ne parlons même pas du retraitement des centaines de milliers de tonnes de déchets.... Déjà qu'on a payé notre électricité 2 fois ces dernières décennies avec tout le fric donné par le contribuable à la filière nucléaire.... on n'est plus à cela près... (FIG, DR)</i>	Argument plutôt issu d'un interdiscours militant du fait de sa technicité
nuc=danger	le nucléaire est dangereux	<i>Le nucléaire est une technologie dangereuse et obsolète qui fait peser sur nous et les générations futures le problème des déchets et du risque d'accident. (patrice R, FIG)</i>	Topos qui, sans surprise, traverse le corpus, il apparaît par ailleurs en creux d'un grand nombre d'autres topoï
nuc=efficace	le nucléaire produit de l'énergie à volonté	<i>Le nucléaire est ce que l'on a de "mieux" pour l'heure pour produire en masse. (Damocles, FIG)</i>	
nuc=horrible	le nucléaire est horrible/mortifère/morbide	<i>l'énergie nucléaire est mortelle, aujourd'hui, demain, toujours. (HPT, FIG)</i>	Equivalent à nuc=danger mais prononcé sur un ton plus lyrique ou plus catastrophiste, contrairement au premier s'intègre préférentiellement dans des contextes mystiques non techniques.
nuc=maîtrisé	le nucléaire est un mode de production d'énergie maîtrisé	<i>Ils n'ont même pas été capables de se rendre compte que le nucléaire est maintenant bien maîtrisé, et la meilleure preuve est qu'il n'y a pas eu d'incident majeur pour la population. (jourbon, FIG)</i>	
nuc=non maîtrisé	le nucléaire est un mode de production d'énergie non maîtrisé	<i>Etant foncièrement contre les technologies que l'homme ne maîtrise pas je sais que le nucléaire ne s'arrêtera pas tant que d'autres accidents ne surviendront pas. (millwats, LIB)</i>	

nuc=pas cher	le nucléaire permet de produire une énergie à bas coût	<i>Il [le nucléaire] nous permet de payer l'électricité moins cher que partout ailleurs en europe. (carabin, FIG)</i>	
nuc=pas propre	bien que non émetteur de CO2 en fonctionnement, le nucléaire n'est pas polluant mais l'ensemble de sa filière l'est (à commencer par la production de déchets)	<i>De plus, j'aimerais qu'un groupe de parlementaires multipartite aille en visite en Australie, au Canada et... au Niger, pour comptabiliser les millions de tonnes de déchets chimico-radioactifs laissés sur place depuis 30 ou 40 ans lors de la fabrication du yellowcake... :-{)) (Bindidon, FIG)</i>	
obsolescence	mention critique du principe d'obsolescence programmée	<i>Les besoins essentiels sont beaucoup plus simples que ce qu'on croit ! Sans ce constat, inutile d'aller plus avant pour considérer que le consumérisme demande une alternative avant d'entrer dans des conflits pour se réserver les ressources de notre "style de vie" où l'obsolescence et le gaspillage sont sources de profits. (kyrios, LIB)</i>	Va souvent de pair avec un environnement décroissant
on ne sait rien	remarque sur le fait que les informations disponibles sur le moment sont parcellaires et ne permettent pas de tirer des conclusions solides	<i>Devant les informations tout a fait parcellaires et vagues de la télévision et des autorités japonaises, je me pose, au vu des images de la centrale qui ont été diffusées, quelques questions... (Combo2a, 20M)</i>	Topos scientifique, susceptible d'une lecture normalienne anticatastrophiste
on va pas parler morale	attitude consistant à poser une distinction forte entre ce qui relèverait du technique ou du scientifique et ce qui relèverait du moral	<i>Mon scientisme va bien, c'est clairement le coté politique qui a failli : la science avait donné tous les éléments pour prendre une bonne décision, les experts techniques avaient averti des risques, comme de nombreux rapports commencent à le faire remarquer, mais les décideurs ont voulu jouer un coup de poker. Je suis également prêt à parier un hectare de maïs transgénique que ces décideurs ne seront pas punis. La science fait ce qu'elle peut, mais la société ne suit pas... (Iv, RUE)</i>	Dans son acception la plus managériale, le topos consiste à distinguer l'économique et le moral : c'est la demande qui crée l'offre, hors de toute considération morale

patcherno	affirmation que la situation à Fukushima n'a rien à voir avec les événements de Tchernobyl	<i>"12h25. Selon un porte-parole de Greenpeace joint par Rue89 : On est exactement dans le même cas de figure qu'à Tchernobyl." Ridicule de dire une chose pareille : il est évident que le cas est très largement différent à tous les niveaux. (Cedrich, RUE)</i>	Propos anticatastrophiste généralement
PB/SR	critique du modèle capitaliste/nucléaire considéré comme une privatisation des bénéfices et une socialisation des risques	<i>[à propos de l'augmentation du coût de construction de l'EPR] On peut se demander comment un tel projet a pu être conçu et qui en bénéficie? Ce sont bien les marchands, LA SOCIETE CIVILE PAYE. (atanguy, PJ)</i>	
pensée émue	expression de condoléance et de solidarité aux victimes des événements	<i>Une pensée pour tous les sinistrés dont la vie a basculé. (aydupres, RUE)</i>	
pénurieP	mention de la pénurie de pétrole à prévoir	<i>Et l'évènement géologique que je redoute le plus, c'est la pénurie mondiale de pétrole (ljos, RUE)</i>	
pénurieU	mention de la pénurie d'uranium à prévoir	<i>ce qui est catastrophique dans le domaine du nucléaire, c'est que l'on ne parle pas de la pénurie d'Uranium à venir! (Napoleon IV, FIG)</i>	
peuple	mention du "peuple" japonais	<i>Une pensée le peuple japonais déjà traumatisé par les bombardements de Hiroshima et Nagasaki. (leloupquimangelachevre, 20M)</i>	Topos matériel
peur-	rejet de la peur comme moteur de l'action	<i>Le nucléaire est un sujet qui requiert un degré de savoir, de rationalité et de sang-froid que ne possède pas la majorité des gens. (Prof, LM)</i>	Topos scientifique, susceptible d'une lecture managériale ou normalienne anticatastrophiste
Polfr	discussion en rapport avec la politique politicienne française	<i>Le passe-droit que N.Sarkozy à voulu à propos du NON au référendum est la plus grave erreur de tous ceux, de droite ou de gauche, qui orbitent autour de lui. (MM, LM)</i>	Topos thématique, marque une tendance à ramener les débats dans le cadre clos de la politique française.

polfr=guignols	le personnel politique français est incompetent	<i>Arrêtons de faire confiance à cette bande de guignols qui nous gouvernent et préparons-nous à subir avec les Japonais, une nouvelle catastrophe nucléaire en France, catastrophe au moins équivalente d'un point de vues des conséquences, à celle de Tchernobyl. Bonne chances à tous. (sodalefou, EXP)</i>	
printemps	l'accident nucléaire est le "printemps rêvé" des antinucléaires qui en feront leur beurre électoral	<i>ce qui me choque c'est que les "verts" (que je ne confonds pas avec les écologistes qui cherchent à avancer) n'ont même pas eu un mot pour les victimes du tremblement de terre et du tsunami qui s'en est suivi... mais se sont précipités pour gagner la course à l'échalotte! (ancien, EXP)</i>	
privé	distinction entre gestion publique et privée des centrales et critique du fait que la recherche de profit de la seconde soit accidentogène	<i>cela pourrais etre sans danger , mais on vois aussi le risque qu'il y a à transmettre la securite de ses centrales aux secteurs privés qui ne sont interesses que par les profits et c'est normal. (JT, FIG)</i>	
prodloc	expression d'une préférence pour la production locale d'énergie en opposition à un modèle centralisé	<i>Quelques pistes pour ceux qui pensent que entre le nucléaire et la bougie il n'existe rien. [...] Prévoir une production locale et adaptée aux différents paramètres concernés, serait également plus productif et économique que la production centralisée massive actuellement pratiquée et dont une partie se perd dans le transit via les lignes à très haute tension. Il existe quantité de points à améliorer, repenser et inventer ... Mais cela remet en cause bien des choses... (Philoff, IR)</i>	Topos décroissant, recherche d'une maîtrise à taille humaine

progrès+	valorisation du "progrès", le contenu sémantique de cette valeur est très diffus mais possède généralement une dimension technique ou technologique	<i>Donc les déchets, oui, on les enfouit en attendant qu'ils perdent leur radioactivité ou qu'une solution technologique soit trouvée. (Damoclès, FIG)</i>	Topos managérial qui s'exprime de deux manières : par la confiance dans le fait que le futur technologique donnera des solutions aux problèmes actuels (premier extrait) ; par la valorisation du confort technologique contemporain (deuxième extrait)
		<i>Allooo on se réveille le nucléaire nous simplifie la vie dans de nombreux domaines surtout dans le médical on peut vraiment être content de ce qu'on a ! A ne pas oublier que si l'espérance de vie est aussi "grande" dans les pays riche c'est en partie grâce aux progrès de la science et tout ce qui est nucléaire en fait partit !! (atomistic, EXP)</i>	
pro-nuke	mention des "pro-nuke", du "nuke" ou de "la cliqué du nucléaire"	<i>Mais il est probable que Fukushima fasse retarder le début du projet (opposition anti nuke) (Moinsdewatt, FUT)</i>	Topos matériel marqué par un interdiscours militant
propagande	affirmation du fait que le lobby du nucléaire produit une propagande importante pour assurer l'acceptation de la technologie par les populations	<i>Le problème n'est pas le risque zéro que les tenants du tout nucléaire nous serinent à longueur de propagande... (elietnos, LIB)</i>	
proposition simpliste	proposition de réponse clairement simpliste voire parfaitement irréaliste aux différents enjeux énergétiques/nucléaires	<i>J'ai toujours pensé que les centrales nucléaires devraient être construites en dur dans un immense bassin rempli d'eau, sur lequel elles flotteraient, en somme comme un porte-avion, du moins pour la partie sensible qu'est le coeur. La sismicité ne serait alors plus à craindre. Et en cas de grave problème de refroidissement, il serait alors possible de couler l'ensemble sans le détruire pour autant de manière à le refroidir à coup sûr. (lintrus, FUG)</i>	

que proposez-vous ?	que proposez-vous pour remplacer le nucléaire	<i>Que proposent les ecolos pour remplacer le nucléaire ? les énergies fossiles? ils n'en veulent pas non plus. (Carabin, FIG)</i>	Topos matériel, question bien souvent rhétorique affirmant l'irremplaçabilité du nucléaire, peut présupposer un topos polémique de l'ordre de "toute critique doit être assortie de solutions concrètes"
quoi d'autre ?	affirmation du fait qu'il n'existe rien qui puisse remplacer le nucléaire	<i>Vous allez remplacer le nucléaire par quoi, pour le moment on a encore rien trouvé. (PB, LM)</i>	Topos principal du pronucléarisme, plus souvent rhétorique que fataliste
radio=énorme	relais généralement catastrophé de l'information selon laquelle les rejets de radioactivité à la centrale seraient très importants	<i>La pudeur des chiffres est toujours d'une délicate prévenance : « la dose de radioactivité mesurée correspond à celle d'une année en une heure » est mieux que de dire qu'elle a augmentée de $24 \times 365 = 8760$ fois, ça impressionne moins, disons... et on garde le chiffre 1 partout, en somme ! (LeFiDuDé, RUE)</i>	
radio=horrible	affirmation de l'horreur que constitue la radioactivité	<i>Comment imaginer qu'une partie de la terre risque de devenir inhabitable dans les prochains jours ? (j'en pleure d'en venir à écrire une chose pareil) Le plutonium sera encore radioactif pendant 3 à 4 MILLIARDS d'années, soit la durée de vie restante de la terre. (rafioso, RUE)</i>	La radioactivité est la source d'une puissante peur mythique et indicielle
responsables	distinction entre les risques inévitables et ceux imputables à l'individu	<i>Il y a deux sortes de catastrophes : Les catastrophes naturelles et les catastrophes technologiques Celles contre lesquelles on ne peut rien et celles que l'on peut éviter. (gaijin, AGO)</i>	Topos souvent réactif à *morts=sism*

risque 0	puisque le risque 0 n'existe pas et qu'il est impératif en matière de sûreté nucléaire, le nucléaire est une technologie inacceptable	<i>MAIS C'EST PRÉCISÉMENT PARCE QUE LE RISQUE ZÉRO N'EXISTE PAS QU'IL FAUT SORTIR DU NUCLÉAIRE ! Le risque zéro n'existe pas... de se brûler à la flamme d'une bougie. Pas plus que de mourir dans un accident de la circulation, routière, aérienne, maritime (voyez le Titanic) ou une catastrophe naturelle. MAIS IL Y A "RISQUE ZÉRO" ET "RISQUE ZÉRO" : Alors que dans la plupart des cas, les catastrophes et accidents sont brefs et "ciblés" si j'ose dire, il en va tout autrement dans la cas du nucléaire : contamination insidieuse de toute la chaîne du vivant sur des surfaces considérables, à l'étendue incontrôlable, sur des dizaines de générations. mailimailo. (mailimailo, LIB)</i>	
risque0epapro	acceptation de l'inexistence du "risque 0"	<i>En tout cas ça va faire un argument de plus pour les anti-nucléaires qui vont nous ressasser que ça n'est pas sûr...mais finalement personne de dit ça, puisque le risque zéro n'existe pas. (Geo alambic, FIG)</i>	Topos présent dans des mouvements argumentatifs managériaux de type : le risque 0 n'existe pas donc l'accident de Fukushima n'est pas un argument contre la sûreté nucléaire / le risque 0 n'existe pas, toute technologie présente un risque qu'il faut accepter
science+	valorisation de la "science"	<i>Je penche plutôt vers les vrais scientifiques qui, eux, ont sûrement trouvé des solutions mais cela n'a pas marché. (cn13, FIG)</i>	
sensas	critique du sensationnalisme médiatique	<i>Mais cet étalage de vidéos et de photos heure par heure frise au mieux la télé-réalité, au pire un genre de voyeurisme un peu nauséeux. (Air One, RUE)</i>	

sismfr	affirmation du fait que de nombreuses centrales françaises se situent elles-mêmes en zone sismique	<i>Padiran saurait te dire ça mieux que moi, mais la centrale de Fessenheim sise sur une faille sismique mahousse, à quelques poignées de kilomètres de Bâle, détruite en 1356 par un monstrueux tremblement de terre. Sans parler de la vallée du Rhône...</i> (RV, RUE)	
sismfr=/ /	affirmation du fait que la sismicité française n'a rien à voir avec la sismicité japonaise	<i>Enfin des arguments pour les écolos, qui vont nous resservir leur litanie, en oubliant que nous n'avons pas du tout les mêmes failles sismiques en France.</i> (trublion99, FIG)	
soi-disant experts	critique de la partialité ou de l'incompétence des "experts" interviewés dans les médias	<i>Je n'ai pas vu l'émission dont vous parlez car justement ce que vous décrivez est typique de "C'est dans l'air" et c'est pour ça que je ne regarde presque plus. On a toujours droit aux mêmes soit-disant "experts" qui nous disent "ce qu'il faut penser".</i> (Vince6fr, LIB)	
soi-disant progrès	remise en cause dialogique de l'axiologie positive du terme de "progrès" ou de l'adéquation du terme pour décrire une situation	<i>ils nous tiennent tous en otages, pro comme anti, au nom du « progrès » technique dont on nous rebat les oreilles et qui est désormais le seul horizon qui fasse sens pour une société qui n'en a plus...</i> (françois c., PJ)	Topos généralement décroissant visant à dissocier progrès technologique et bien-être humain
soviet	imputation de l'accident de Tchernobyl au régime soviétique	<i>C'est qu'a tchernobyle il y avait des fonctionnaires communistes tous puissants et sans contre pouvoir.</i> (mber06, LIB)	Dérivé de *bien construit*
spéculation	critique de la spéculation boursière, notamment en temps de crise/catastrophe naturelle	<i>Et la spéculation se régale, les banques plongent, les charognard sont les premiers arrivés.</i> (mout-mout, 20M)	Topos antilibéral

stockage	remarque sur le fait que les énergies intermittentes ne sont pas viables faute de savoir stocker l'énergie efficacement	<i>L'absence prévisible de stockage efficace et bon marché paraît condamner l'éolien et le solaire PV à n'être que des énergies d'appoint sur l'horizon prévisible des vingt prochaines années (xoxopixo, FUT)</i>	
surconso	critique de la surconsommation, cause de nombreux maux écologiques, et encouragée par la technologie nucléaire	<i>les gens adorent les nuisances, lumineuses, sonores. Pour ne pas parler de vraies choses, comme la consommation électrique. (MM, LM)</i>	Topos décroissant central, susceptible d'une lecture managériale ou normalienne lorsque le constat est neutre : le nucléaire est seul capable d'assurer une telle gourmandise énergétique
SUSP	expression d'une suspicion envers la compétence et l'intégrité morale des élites politiques, médiatiques, économiques	<i>je suis sidérée par la profonde débilite des gouvernements prêts à sacrifier des populations entières pour se courber devant les industriels. (karavi, RUE)</i>	Topos très répandu dans notre corpus, frôle parfois le conspirationnisme
tcherno	comparaison de Fukushima à Tchernobyl	<i>J'ose espérer que l'accident nucléaire n'aura effectivement pas la même ampleur que Tchernobyl. (AttentionAuvergnate, RUE)</i>	
tcherno=rien	affirmation du fait que Tchernobyl n'a eu que peu de conséquences sanitaires	<i>C'est totalement faux , il n'y a eu aucune augmentation de pathologies qui existent à l'état normal dans notre population, et d'ailleurs le cancer de la thyroïde a toujours touché des sujets jeunes... (Gaulois, FIG)</i>	

technicien	propos technique, généralement descriptif	<i>le combustible nucléaire est gainé zircaloy. Le combustible est de l'oxyde d'uranium ou du MOX, qui réfractaire ne doit pas fondre à moins de 2500°C. Par contre, le zircaloy doit fondre à moins de 2000°C et peut réagir (peut être dès 500 ou 600°C) avec la vapeur d'eau avec production oxyde de zirconium et hydrogène . La détérioration de la gaine crée des fuites des PF volatils (Xe, I, CS....) ce qui est déjà très grave, mais moins sans doute que s'il y a pulvérisation du combustible (Tchernobyl). (LS, EXP)</i>	Topos scientifique lorsqu'il sert une visée didactique, managérial lorsqu'il sert à affirmer la nécessaire maîtrise technique pour traiter de la question nucléaire
temporalité	explication du caractère effrayant de la radioactivité par la longue temporalité de sa dangerosité	<i>Le nucléaire est dangereux pire que pire car il contamine pendant des centaines et des centaines d'années un site , une région . (Guy777, FIG)</i>	
tête	conternation face à un monde qui semble "marcher sur la tête"	<i>Certains vont se sacrifier en ayant conscience du danger encouru. Nos sociétés, elles, vont continuer à consommer frénétiquement une énergie produite de manière de plus en plus ahurissante. Quelle folie, quelle folie. (fab, LM)</i>	
tout a un coût	affirmation du fait que dans la vie, tout a un coût, tout est justiciable d'un calcul coût bénéfice	<i>La vie humaine n'est faite que d'une somme de risques... (elietnos, LIB)</i>	Topos typiquement managérial
tout petit	remarque du fait que l'être humain est "tout petit" face à la nature	<i>Il faut accepter les colères de notre planète. Nous sommes bien peu de chose face à de telles catastrophes. (GEGE, LP)</i>	Apparaît généralement en contexte mystique, humain et nature étant mis sur un plan d'équivalence ontologique.

transition	appel non à une sortie immédiate mais à une transition énergétique à moyen ou long terme	<i>le court terme, c'est une durée inférieure à 2 ans, non ? dans ce cas, effectivement les EnR risquent de ne pas pouvoir combler le vide de l'accès à l'électricité..mais sur une décennie de forte volonté politique, je ne sais pas quels seraient les résultats , déjà revoyons cela dans 5 ans (citoyenrene, LIB)</i>	
travail	dévalorisation du "travail"	<i>on commence à connaître leur grand ordre mondial : travaille et crève ! (AW, AGO)</i>	
UMPS	mention de l'"UMPS"	<i>appuyes sur le bouton rouge, apres il y aura le parti unique du journaliste ou du presentateur ou de l'animateur qui nous vantera les merites de l UMPS comme chaque jour a chaque heure sur chaque chaine (politico_corrupto, FIG)</i>	Topos matériel marqué d'un interdiscours politisé militant
un temps pour tout	critique de la politisation prématurée des discussions post-Fukushima	<i>Le temps n'est pas aux réglements de comptes, mais à l'inquiétude pour les Japonais et pour le monde. (SAPERLIPOPETTE, EXP)</i>	Topos typiquement bigot
vanité	affirmation de l'idée que l'être humain fait preuve de vanité face aux puissances naturelles en utilisant des technologies si dangereuses	<i>Le plus grave péril vient peut-être de l'outrecuidance humaine : Ulysse paya de sa vie d'avoir voulu franchir les colonnes d'Hercule. (MHCB, LM)</i>	Topos typiquement mystique
Venge	sentiment d'une vengeance de quelque puissance supérieure face aux excès de l'humanité	<i>la terre nous montre son independance face a nous qui tentons de la dominer. (FL, FIG)</i>	Topos typiquement mystique
Ville	remarque sur le fait que de nombreuses techniques écologiques sont utilisables en campagne mais pas dans les villes	<i>Ok, tu m'expliques comment je mets un poêle dans un appart', et comment j'installe des panneaux solaires ? A croire que les anti-nucléaires vivent tous dans une belle cage dorée... (DR, LM)</i>	Immanentisme typiquement normalien ou managérial : l'existant est incontournable

voiture	comparaison positive des dégâts sanitaires du nucléaire à ceux d'autres technologies jouissant d'une meilleure acceptabilité (voiture, charbon, ...)	<i>Combien de morts dans les mines de charbon, sans même compter les effets secondaires.. Je crains qu'il y ait des problèmes insolubles.</i> (orthographe10, FIG)	
volpol	affirmation du fait que la transition énergétique est avant tout une question de volonté politique	<i>la question n'est pas de ne pas savoir faire autrement la question est de le vouloir or manifestement on ne veut pas</i> (Rahane, PJ)	Topos typiquement utopiste : le raisonnement se fait à partir du monde tel qu'on le voudrait et non tel qu'il est.
WnS	"wait and see", il faut attendre et voir plus précisément comment se déroulent les événements pour pouvoir réfléchir sur la question nucléaire.	<i>Efforçons nous de cultiver le "wait and see" avant que de tirer des conclusions alarmantes.</i> (VM, FIG)	Demande de prise de recul et de temps typiquement scientifique

ANNEXE 2. Conventions d'écriture et résumé des MA

Cette annexe présente les conventions d'écriture appliquées dans le corps de la thèse ainsi qu'un résumé des MA afin d'en faciliter la lecture.

1. Conventions d'écriture.

Les topoï sous leur forme canonique sont cités entre * étoiles *. Lorsque leur signification n'est pas claire nous la développons dans le corps du texte. Le lecteur ou la lectrice est invité à se reporter à l'annexe 1 pour consulter la liste de l'ensemble des topoï, exemple et commentaire à l'appui.

Les commentaires d'internautes sont quant à eux rapportés entre « *guillemets français et en italique* ». Ils n'ont subi aucune modification sinon celles présentées entre crochet d'après les pratiques citationnelles classiques. La typographie, l'orthographe et la syntaxe sont donc d'origine, ce qui peut occasionner quelques difficultés de lecture. Nous n'avons néanmoins pas souhaité effectuer de correction sur les paroles d'internautes considérant que toute spécificité discursive peut être porteuse d'enseignement.

Les citations sont accompagnées du pseudonyme de l'auteur (ou de ses initiales lorsque celui-ci ressemble à un nom usuel) ainsi que d'une abréviation renvoyant au titre de presse d'origine : LM (*Le Monde.fr*), FIG (*Le Figaro.fr*), LIB (*Libération.fr*), 20M (*20minutes.fr*) EXP (*l'Express.fr*), LP (*Le Point.fr*), RUE (*Rue89.fr*), AGO (*AgoraVox.fr*), IR (*Les Inrockuptibles.fr*), FUT (*forum Futura-Science*) et PJ (*Le Blog de Paul Jorion*).

L'intégralité du corpus est disponible en annexe USB1 et les citations sont ainsi toutes traçables.

Voici un exemple de citation : « *les écolos trouvent sans doute qu'on paye pas encore suffisamment chère l'électricité. qu'ils s'étouffent avec leurs concombres bios.* » (glouric, 20M). Elle instancie les topoï * nuc=pas cher* et *écolos-*

2. Résumé des MA.

Nous faisons référence aux catégories que nous avons faites émerger de la reconstruction de MA dès le chapitre 4. Le chapitre 5 propose également des comparaisons croisées qui anticipent parfois sur des descriptions à suivre. Nous résumons donc ici très brièvement la définition de chaque MA afin de faciliter la lecture des analyses.

Le MA mystique décrit un univers enchanté où des forces supérieures, et principalement la Nature, règlent l'économie générale du monde. Les humains, faibles mais vaniteux, prennent sans cesse le risque d'attiser leur courroux. Dans ces conditions, le nucléaire apparaît comme une folie d'apprenti-sorcier.

Le MA militant décrit un monde en guerre qu'un Scandale fondateur mène à sa perte. Dans une appréhension binaire et manichéenne, le militant ne vit que dans l'objectif d'abattre son ennemi désigné. Celui-ci peut être, selon les militantismes, le nucléaire, le capitalisme ou l'écologie. Et gare aux sceptiques qui voudraient nuancer son combat, car tout ce qui n'est pas avec lui est contre lui.

Le MA normalien est l'opposé du MA militant. Dans cet univers de sens, tout est « normal ». Rien ne choque, rien ne surprend et surtout rien ne vient remettre en cause le monde tel qu'il est. Le normalien est donc un immanentiste forcené, effrayé par tout ce qui peut lui apparaître comme une proposition de changement.

Le MA bigot propose un monde où les discussions politiques après les événements de Fukushima apparaissent comme une totale indignité. Pour lui, seul le recueillement, la compassion, et l'expression de pensées émues sont des attitudes valables dans ce moment de peine.

Le MA managérial rejette également les discussions politiques après Fukushima, mais pour une toute autre raison : l'accident à Fukushima n'appelle aucunement à remettre en cause l'industrie nucléaire. Calculs coût-bénéfice à l'appui, le managérial raisonne en pragmatique pour démontrer la supériorité incontestable du progrès technologique. C'est plus généralement un désir de puissance, de vitesse, de grandeur qui anime le MA managérial.

Le MA décroissant se situe à l'envers du monde managérial. Pour lui, le progrès est une chimère et seule une vie paisible, à taille humaine est susceptible d'apporter le bonheur. Le nucléaire, parangon de la technologie surpuissante, surconcentrée et surproductive lui apparaît donc néfaste.

Le MA scientifique enfin adopte une position « méta » au regard des événements. Il ne juge pas des idées mais des raisonnements qui y mènent. Il est ainsi le garant des bonnes manières dialectiques : pas question pour lui de s'exprimer sans connaître en profondeur un sujet, sans avoir effectué de nombreuses lectures qui s'y rapportent, sans se soumettre à la critique, etc.

ANNEXE 3. Exemples de relevés topiques

Nous donnons ci-dessous deux exemples commentés de relevé topique. Les topoï sont notés en gras entre crochets dans le corps du texte. Certains topoï sont notés plusieurs fois pour illustrer différentes instanciations. Lors du relevé effectif, ils ne comptent néanmoins que pour une occurrence.

*Exemple n°1***framboise92 répond à Humain, RUE_first**

*Merci pour ces précisions, mais ça ne me rassure que très peu [***inquiet***]. Je suis profane en la matière (enfin, en son explosion...!!) mais j'ai peur pour mes enfants, pour la planète, pour mon pays, bien sûr. [***catastrophiste*** ; ***intuition*** ; ***comprendre***] Aujourd'hui, les dégâts du nucléaire au Japon sont plus graves que les voitures, tout de même. [***incomparable***] On frôle le pire partout. [***tête*** ; ***arriverafr***] On connaît le pouvoir de l'argent et son irresponsabilité. [***argent-*** ; ***irresponsables***] On devrait développer davantage le pouvoir du soleil. C'est moins morbide et il y en a partout. [***need RER*** ; ***nuc=danger*** / ***nuc=horrible*** ; ***proposition simpliste***, ***indicialité***] (sans vouloir stocker à tout pris, individuellement.). [***stockage***] On aurait déjà un peu moins besoin du nucléaire, puisqu'il paraît qu'il est indispensable. [***quoi d'autre*** ; ***SUSP***] Ce que je dis paraît simpliste, mais « i'm not the only one »... Quand on veut se donner les moyens, on peut ! Mais qui peut ne veut pas, c'est un cercle sans fin... [***choixpol***] et la fin, un jour, risque de nous exploser à la figure. [***arriverafr***] Pourquoi risquer de construire dans des régions pareilles ? [***CZD***] Une fois en 2011 pour 100 fois à cause des voitures....mais quelle fois ! [***incomparable***] Certains japonais n'avaient pas de voiture, ça se trouve ? ... [***incomparable***] Merci pour vos précisions, en tout cas.*

Sans rentrer dans une analyse du discours poussée, expliquons les raisons d'un tel relevé. Nous développons légèrement la signification des différents topoï, mais pour plus de détails, le lecteur ou la lectrice se reportera à l'annexe 1.

Avant toute chose, remarquons que ce commentaire est une réponse à un autre internaute. Le dispositif de Rue89, nous l'avons déjà dit, incite fortement à l'interactivité. Nous avons là un des nombreux exemples qui montrent que les commentateurs en profitent effectivement.

Le ton globalement **inquiet** du texte est marqué à plusieurs reprises. Pour reprendre les catégories proposées par Raphaël Micheli (2014), l'émotion est « dite » dans les deux premières lignes, « montrée » par le mode énonciatif général (marqué, entre autres, par les nombreux points d'exclamation et de suspension) et « étayée » par la situation dépeinte d'une humanité vivant sous une épée de Damoclès.

La deuxième phrase instancie à notre sens au moins trois topoï. Premièrement, le catastrophisme repose sur l'évocation de risques extrêmes fortement teintée émotionnellement (enfants, planète, pays). D'un point de vue rhétorique, ce rythme ternaire (dont la gradation est étonnante) renforce cet effet d'emphase. Deuxièmement, la construction « je suis profane mais j'ai peur »²⁴³ apparaît comme une légitimation concessive de la prise de parole du locuteur. En effet, elle ne prend sens qu'en postulant la convocation d'un premier topos du type « pour exprimer son opinion, il est nécessaire d'être un expert du sujet » (*comprendre*, dans notre typologie) et la construction d'un second du type « avoir peur légitime la prise de parole même sans expertise » (*intuition*, donc). Ce second topos relève peut-être d'une légère surinterprétation, et l'on pourrait n'analyser le *P mais Q* qu'avec $r =$ donc je n'ai pas droit à la parole mais non – $r =$ je prends tout de même la parole.²⁴⁴ Cependant, l'opposition de l'inquiétude légitime au flegme froid technicien étant récurrente dans notre corpus, relever *intuition* ici nous paraît justifié.

La troisième phrase s'engage sur la thématique de l'argumentation pro/antinucléaire en répondant à l'argument dit « de la voiture » qui est avancé par un autre commentateur. Cet argument est un classique de la controverse sur le nucléaire et on lui oppose ici le contr'argument tout aussi classique consistant à dire que les dégâts causés par un accident nucléaire et par la somme des accidents de la route sont incomparables (*incomparable*).

« On frôle le pire partout » prolonge l'inquiétude et le catastrophisme mais suggère également d'une part que des risques disproportionnés sont pris par certaines personnes ou groupes de personnes (*tête*) et que personne n'est à l'abri d'une catastrophe inévitable (*arriverafr*). C'est néanmoins discutable, la phrase étant assez isolée et pour le moins évasive.

La phrase suivante ne contient aucun topos remarquable, quelque chose de l'ordre de « il existe de nombreux exemples des risques insensés pris par l'humanité » pourrait éventuellement être relevé mais cela ne fait pas écho à d'autres remarques du même type dans le corpus. De la même manière, d'éventuels sous-entendus qui pourraient en être tirés

²⁴³ Dans cette analyse, nous souscrivons aux propositions descriptives d'Oswald Ducrot (1980) reprises par Jean-Michel Adam (2005a). Le connecteur « mais », sous sa forme argumentative, articule dans l'implicite deux conclusions anti-orientées. Par exemple dans « il fait beau mais je suis fatigué » en réponse à « veux-tu venir de promener ? » on a *P mais Q* avec $P =$ « il fait beau » qui tend vers une conclusion implicite r « oui je viens », convoquant au passage le topos « le beau temps est une raison valable pour venir se promener », et $Q =$ « je suis fatigué », qui tend vers une conclusion plus forte non- r « non, je ne viens pas », construisant au passage le topos « la fatigue est un argument plus fort que le beau temps pour ne pas venir se promener ».

²⁴⁴ A noter que dans cette interprétation, *P* et *Q* ne se situent pas au même niveau : *P* serait énonciatif et *Q* énoncif comme dans les constructions du type « je ne devrais pas te le dire mais tu es un imbécile ».

(« Rue89 fait du bon travail », « si les gens se renseignaient plus ils seraient effrayés », etc.) ne sont pas assez présents dialogiquement pour être pertinemment reconstruits.

L'axiologie *argent-* est pour sa part plus implicite. Ce topos marque une attitude négative envers l'argent. Même si l'évocation du pouvoir de l'argent n'est pas forcément négative, il est assez clair qu'elle l'est dans ce contexte. Cette interprétation est d'ailleurs renforcée par l'accusation d'irresponsabilité, présentée comme doxale, dans laquelle l'axiologie négative est inhérente²⁴⁵. Celle-ci participe également du topos matériel *irresponsables* très récurrent dans notre corpus comme disqualification des autorités et des élites économiques.

L'appel aux énergies renouvelables (*need RER*), présentées comme « moins morbides » (*nuc=danger* ou *nuc=horrible* selon que l'on considère que l'emploi du qualificatif « morbide » relève ou non d'une vision particulièrement sombre et émotionnelle) constitue ensuite une classique *proposition simpliste* de solution aux problèmes climatiques et nucléaires. À noter que « simpliste » n'est pas à prendre pour « irréalisable » ou « stupide » mais comme opposé à « complexe » : il est clair ici que l'invitation à se concentrer sur l'énergie solaire, toute valable qu'elle puisse être, ne prend pas en compte la complexité des débats spécialisés sur le sujet. Enfin, la formule « le pouvoir du soleil » et la présentation de l'énergie solaire comme une solution quasi-miraculeuse dénote une forme de ce que nous appelons la pensée indicielle (*indicialité*). Nous y reviendrons assez longuement, mais l'idée générale est que le raisonnement semble ici fondé sur des liens moins logiques que symboliques entre les propositions. Dans une sorte d'amalgame, il tend à prêter à un objet dans un domaine les qualités qu'il possède dans un ou plusieurs autres domaines. Ici, le soleil, possède grossièrement et au hasard le caractère /divin/ dans le domaine mythique ou religieux, /fécondant/ dans le domaine agricole, /régulateur/ dans le domaine de la vie triviale, /extrêmement chaud/ dans le domaine de la *folk astronomy*. C'est ainsi une idée générale de /toute-puissance/ et d'énergie infinie/ qui peut constituer le noyau d'une représentation commune générale et qui, indiciellement, vient s'adapter au domaine de la production d'énergie sans qu'il n'y ait besoin de se poser la question du passage du symbolique au pratique.

²⁴⁵ Nous reprenons là le vocabulaire descriptif de la sémantique interprétative : on peut distinguer, pour une occurrence lexicale, les sèmes qui lui sont inhérents (en langue), de ceux qui lui sont afférents (induits par le contexte).

La précision qui suit n'est pas très claire mais fait sans doute référence à une des problématiques principales des énergies renouvelables (et globalement de l'énergie en général) : le manque de technologie de stockage efficace.

Le topos suivant est intéressant parce qu'il marque une forme légère de schizophrénie topique. Ce concept que nous développerons plus tard renferme l'idée qu'un même locuteur peut lui-même porter des topoï relevant d'univers de sens différents. Nous disons ici la forme « légère » car le jeu des modalisations nuance les responsabilités énonciatives. D'une part la nécessité irréductible du nucléaire est affirmée (*quoi d'autre*) et d'autre part elle est mise en doute par l'introducteur de discours rapporté « il paraît que », marqueur à la fois d'altérité énonciative et de distanciation épistémique. Cette mise en doute est caractéristique du topos *SUSP* qui signale la suspicion des gens du commun envers tout ce qui émane des élites politiques et économiques. Ainsi, la nécessité évidente du nucléaire, relevant d'un MA normalien, est affirmée mais côtoie la présence d'une suspicion plutôt caractéristique d'un MA militant.

Le dernier paragraphe fait appel à un topos récurrent des militantismes antinucléaire et antilibéral mais sans doute plus largement du militantisme tout court. C'est l'idée que le cours de la société repose moins sur des lois naturelles ou sur une logique implacable que sur des choix humains locaux et souvent insensés. Nous sommes là dans l'envers même de la pensée normalienne et dans ce que Marc Angenot appelle l'utopisme-gnostique (2008:343) : le monde marche sur la tête et il suffit, d'un coup d'un seul, que l'humanité décide d'agir dans une nouvelle direction pour que celle-ci s'impose sans heurts. Le renvoi dialogique à la chanson « Imagine » des Beatles est ainsi presque une instance de la forme canonique et développée de cette idée. La formule proverbiale « quand on veut on peut » ainsi que son développement jouent un rôle identique. Nous notons ici ce topos *choixpol* en raison de sa forme canonique « tout ça n'est que choix politique » mais nous aurions pu également relever *tête* ici.

Enfin, les occurrences des quatre derniers topoï sont assez explicites : l'épée de Damoclès que constituent les centrales nucléaires (*arriverafr*), l'incompréhension du fait que des centrales puissent être construites en zones notoirement dangereuses (*CZD*) et les deux variantes d'*incomparable*. La seconde pose une différence fondamentale entre mort nucléaire et mort routière à partir de l'idée que l'on peut faire le choix de ne pas prendre le risque routier en n'utilisant pas de voiture tandis que le risque nucléaire, étendu et total, touche des populations impuissantes. On notera l'importance de la familiarité à l'interdiscours pour relever ce dernier

topos. La phrase qui le porte peut en effet paraître énigmatique pour le lecteur étranger à la controverse.

Le relevé que nous venons de détailler est évidemment discutable : nous aurions par exemple pu relever le topos de ton *exalté* pour l'expression « moins morbide » et certains choix comme *choixpol*, *indicialité* ou *arriverafr* relèvent peut-être d'une légère surinterprétation. Plus généralement, présenter le relevé comme linéaire, presque proposition par proposition est parfaitement artificiel. Au-delà même des topoï de ton, de simples topoï attributifs comme *nuc=danger* se construisent dans toute la textualité du commentaire.

Exemple n°2

Voici un autre exemple de relevé détaillé.

but2ene EXP_live14

*Toujours le même refrain. Si vous voulez sortir du nucléaire, la solution existe : résiliez vos abonnements EDF [***hypocrisie anti***] ou autres et trouvez d'autres solutions [***quoi d'autre ?***]. Au lieu de cracher sur celui qui vous fournit du courant pour pas cher [***nuc=pas cher*** ; ***argent+***]. Ils sont marrants se donneurs de leçons en mettant dans le débat enfant génération future et egoïsme. Mais que font-ils ? Apparemment, pas grand chose. [***écolos-***] La France consomme trop d'électricité pour sortir du nucléaire, c'est une évidence. [***surconso***] www.sortirdunucleaire.org hébergé chez Nerim utilise du nucléaire. Pourquoi n'utilisent-ils pas un hébergeur responsable fonctionnant aux énergies renouvelables ? Bon exemple d'éco-tartuffe ca non ? [***hypocrisie anti*** ; ***écolos-***] Il faut choisir dans la vie. On ne peut pas avoir le beurre et l'argent du beurre. [***tout a un coût***] Peut-être au siècle suivant on aura mis au point la fusion nucléaire à d'autres solutions moins dangereuses. [***fusion+*** ; ***nuc=danger***] Mais en attendant ... [***nuc=transition*** ; ***quoi d'autre***] ps : Pour ceux qui veulent s'amuser, Calculez la production d'un panneau solaire ou d'une éolienne. Récupérer le chiffre de conso de la France sur le site de la RTE. Calculez la superficie nécessaire. [***ER=tapisser*** ; ***comprendre*** ; ***calcul*** ; ***ER=pas efficace***] @korri29 : oui la fée électricité n'est pas magique. [***tout a un coût***]*

Avant tout, remarquons que tout le commentaire dénote l'interactivité. Même sur l'*Express.fr* où le dispositif ne facilite pas la discussion (commentaires au fil de l'eau), les internautes font crédit aux paroles des uns et des autres. Dans le texte ci-dessus, « toujours le même refrain » suppose une lecture régulière des argumentaires adverses, les nombreuses interpellations (deuxième personne du pluriel, impératifs, questions) marquent un style interactif et enfin la dernière phrase est explicitement adressée : « @korri29 ». Cette forme de spécification du destinataire des propos est d'ailleurs un exemple de braconnage (De Certeau, 1980) du dispositif. Si les réponses directes au commentaire ne sont pas possibles, les internautes utilisent cette symbolique pour mettre en avant une adresse particulière.

Le premier topos relevé est extrêmement présent dans l'argumentation anti-écologiste. Si le topos est convoqué dans l'optique d'attaquer les thèses écologistes, c'est dans la typologie des sophismes classique un *ad hominem tu quoque*. Il consiste à discréditer les positions de l'adversaire en pointant le fait que ses actes sont en contradiction avec ses idées. Ici, être contre le nucléaire imposerait de ne pas utiliser d'électricité en France puisque cela revient à bénéficier de l'énergie produite par les centrales. L'argument peut autrement être vu comme une simple accusation d'hypocrisie et sert alors avant tout une éristique peu productive. Élément plus intéressant à remarquer mais qui dépasse le cadre de la simple justification de notre relevé, ce topos fonctionne également comme une forme de *straw man*, sophisme consistant à attaquer une version fictionnelle de la thèse adverse. Il se rapproche en cela de l'argument de la bougie. En effet, considérer l'utilisation banale d'électricité comme incompatible avec des convictions écologistes ou du moins antinucléaires sous-tend une vision radicale de celles-ci. Ce serait le nucléaire dans son ensemble qui serait à bannir et non seulement certains de ses aspects. Ou encore, ce serait l'utilisation de l'électricité ou de toute forme de modernisme qui devraient être stoppées net et non seulement leur sur-utilisation ou leur utilisation à des fins superflues. Bref, nous avons encore là une proposition *tertium non datur* avec d'un côté un monde écologique et primitif et de l'autre le monde moderne actuel. Comme nous le verrons, ce raisonnement est caractéristique de la pensée normalienne car il dénote une conviction en la nécessité du monde tel qu'il est. Hors de lui, point de salut, et même ceux qui le vilipendent embrassent ses offrandes.

L'injonction à trouver d'autres solutions peut apparaître comme une instanciation de **quoi d'autre ?**. Soit en sous-entendant que « de toute façon il n'existe rien d'autre », soit en suggérant que « avant de sortir du nucléaire, il faut posséder des alternatives crédibles ». On notera que si la première version est explicitement normalienne, la seconde, sous couvert de pragmatisme, ne l'est pas moins. En effet, en déniait l'existence présente de ces alternatives, elle reste ancrée dans une vision immanentiste.

La phrase suivante souligne la non-cherté du nucléaire (**nuc=pas cher** et par là même valorise l'intérêt pécuniaire (**argent+**). Le simple fait de préciser « pas cher » en contexte de débat pro/antinucléaire apparaît comme une valorisation du critère économique et cette interprétation est renforcée par l'expression « cracher sur » qui implique que ce sur quoi l'on crache est pourtant un bienfait (cf. « cracher dans la soupe »).

Le topos suivant est une forme de **écolos-** qui mériterait une analyse détaillée. C'est en effet, une réaction typique face à ce qui est ressenti comme une moralisation (« donneurs de

leçon »). D'une certaine manière, certains individus semblent vivre la critique écologiste comme une pression morale qu'ils rejettent violemment. Nous revenons sur cette question dans les analyses et au chapitre 6.

Vient ensuite un diagnostic clair de surconsommation (*surconso*) en France. On peut remarquer que l'on a là affaire à une nouvelle forme légère de schizophrénie topique, la critique toute décroissante de la surconsommation se trouvant dans un entourage normalien/managérial.

L'argument de l'*hypocrisie anti*' revient deux fois canoniquement ici. Sous une forme narrative avec le pointage de la contradiction entre le discours de SDN et leurs actions et sous forme qualifiante par l'appellation « éco-tartuffe ». Plus largement, et tout le commentaire en est empreint, c'est une antipathie quasi-mécanique envers les « écolos » qui est perceptible ici.

La forme doxique « il faut choisir dans la vie » et le proverbe qui la suit sont des appels à une sagesse des nations typiquement managériale : *tout a un coût* et la vie n'est qu'un grand calcul coût/bénéfices. Soulignons que l'emploi de nombreuses formes proverbiales ou d'expressions phraséologiques dans ce commentaire comme dans le précédent valident en quelque sorte la pertinence de notre approche topique. Le proverbe, topos par excellence, en dépit du caractère désuet dont il est doté dans les sociétés modernes, conserve une force anthropologique certaine que ces emplois dans des contextes triviaux semblent attester. « Cet objet idéologiquement ambivalent et [...] polyfonctionnel, intéresse à plusieurs titres [...] les anthropologues. Ces derniers y trouvent l'analogie de petits mythes, qui mettent en homologie monde social et monde naturel, rubriques pratiques et idéologie, en y enchevêtrant plusieurs niveaux de doxa » (Visetti et Cadiot, 2006:2).

La technologie de fusion nucléaire qui à l'avenir supplanterait avantageusement la fission actuelle (*fusion+*) est ensuite mentionnée clairement. On remarque au passage que la dangerosité de cette dernière n'est pas niée (*nuc=danger*). Le « mais en attendant... » qui suit nécessite en revanche une connaissance de l'intertexte pour être interprété comme *nuc=transition*. En effet, il est fréquent que poussés dans leurs retranchements normaliens, les défenseurs du nucléaire soient contraints d'accepter la dangerosité inhérente de cette technique. Pour ne pas contrevenir à leur ontologie d'un monde raisonnable plusieurs solutions de repli s'offrent à eux. L'une d'elle est d'avancer que la fission nucléaire n'est qu'une « énergie de transition » vers la fusion. C'est cette argumentation qui nous semble être

évoquée ici. Corrélativement, le fait que seul le risque nucléaire soit susceptible de remplacer la fusion « en attendant » implique que cela se fait faute de mieux (*quoi d'autre?*).

Le post-scriptum instancie un ensemble de topoï hostiles aux énergies renouvelables et d'inclination plutôt managériale. Globalement, le commentateur veut sous-entendre que les énergies renouvelables, réduites aux seuls éolien et solaire, ne sont pas assez efficaces pour produire l'énergie actuellement consommée en France (*ER=pas efficace*) à moins de recouvrir une superficie exagérément importante du territoire (*ER=tapisser*). On voit également dans ce raisonnement qui se veut apodictique un tropisme calculatoire indéniable. C'est là un exemple de pensée calculatoire (*calcul*) qui considère que toutes les problématiques, qu'elles soient techniques ou sociales, peuvent efficacement être réduites un calcul. On peut également y voir une forme de *comprendre* : il faut réfléchir sérieusement aux problèmes dont on débat.

Enfin, l'interpellation finale est une nouvelle occurrence de *tout a un coût* : la fée électrique n'est pas magique, elle demande du travail/des sacrifices, on n'a rien sans rien, etc.

ANNEXE 4. Quelques analyses détaillées : MA bigot

1. Deux commentaires bigots typiques et rapport aux positions antinucléaires

Jay Unpeudespoir, LM_F_2

Toutes mes pensées et mes prières vont aux techniciens qui, au péril de leur vie, luttent pied à pied pour éviter le pire et y sont parvenus jusqu'à ce soir. Par leur abnégation, Ils Honorent l'humanité entière et s'inscrivent dans la longue tradition de l'esprit samouraï. Qu'un vent divin sauve le Japon de la peste nucléaire.

Nous avons là un commentaire bigot assez canonique. L'isotopie religieuse est fortement présente : « prières », « abnégation », « divin », « peste nucléaire » (évoquant quelque châtement divin)... Les héros qui se sacrifient sont glorifiés. Le clichésque « esprit samouraï » est une instanciation de *jpn*, tout comme, de manière sans doute plus inconsciente « vent divin »²⁴⁶. Le style global est lyrique, emphatique : le « péril de leur vie », l'« Honneur » majuscule, l'« abnégation », l'« esprit samouraï », le « vent divin », la « peste nucléaire »... La tension narrative introduite par « jusqu'à ce soir » et la considération de l'« humanité » comme un acteur à part entière renforcent ce sentiment. On voit par ailleurs la valorisation implicite de cette dernière. On remarque également comment une position antinucléaire s'insère dans le MA bigot : ce n'est pas une décision politique à proprement parler mais une réaction sensible vis-à-vis de ce qui semble alors menacer le cœur de l'humanité. Le commentaire suivant illustre le même phénomène.

MHCB, LM_F_2

je pense aux personnels des centrales japonaises qui acceptent de risquer, de donner leur vie - avec quels dignité et courage!- pour affronter la catastrophe. Je prie très fort pour eux. Qu'ils soient remerciés : c'est aussi pour nous qu'ils se battent. Leur expérience doit obliger le monde entier à réfléchir sur le bien-fondé

²⁴⁶ Il est en effet amusant de remarquer que dans son appréhension identitaire du Japon, le locuteur a sans doute voulu employer un terme qui lui semblait entretenir un lien avec l'archipel. C'est ainsi l'association diffuse japon/vent divin qui lui vient, sans doute facilité par le fait que la thématique du vent est assez présente dans les débats (le vent poussera-t-il le nuage radioactif vers Tokyo ou vers la mer ?). Or cette expression est une traduction de « kamikaze ». La référence à cette époque sombre de l'histoire nippone qui déboucha de surcroît sur Hiroshima et Nagasaki est ainsi assez impropre pour souhaiter bonne chance aux sauveteurs. Certes, « vent divin » désigne à l'origine les légendaires typhons qui sauvèrent le pays des invasions mongoles mais c'est là un intertexte plus lointain.

de toute politique énergétique. Pas seulement pour "sortir du nucléaire" mais aussi pour faire le compte de nos ressources globales, les économiser sou par sou.

Ce commentaire réunit tous les topoï caractéristiques du MA. On y retrouve : l'admiration de l'héroïsme ; les références religieuses ; la mise en avant de la dignité et du courage qui, s'ils ne sont pas explicitement liés à la japonité de leurs porteurs, les évoquent néanmoins fortement ; la reconnaissance de la participation de chaque être humain à un tout (« ils se battent pour nous ») ; et bien sûr les pensées émues. De plus, la réticence bigote à s'engager dans une parole politique est encore une fois illustrée. La restriction « pas seulement » ainsi que la modalisation autonymique de l'expression « sortir du nucléaire », comme pour mettre à distance un slogan trop entaché de militantisme, révèlent une prise de précautions oratoires.

2. Bigot accointances normaliennes

PIERRE GUILLOT-GUEYE, LM_F_3

Les "franchouillards" se régalent et comme d'hab sont aussi savants que devant leur petit blanc du matin au comptoir du Café du Commerce! Des Génies méconnus. Il me semble que l'heure est plus à l'inquiétude, voire à la méditation devant ce "Déluge" d'horreurs pour les populations japonaises. Pleurons leurs morts avec eux. Aimons les dans ces moments atroces. Témoignons auprès de l'Ambassade. C'est notre seule attitude digne à cet instant. LE VERBIAGE ET LA POLÉMIQUE n'ont aucune vertu. INDIGNATION.

Nous avons ici un exemple de la manière dont le MA bigot peut cohabiter intertextuellement avec des positions normaliennes pronucléaires. Le rejet indigné du débat politicien jugé futile face au drame que vivent des humains est explicite. Le renvoi au « café du commerce » indique une forme d'humilité : les simples observateurs, locuteur compris, n'ont pas les capacités pour juger des choses si compliquées. De fait, ils feraient mieux de se taire. L'isotopie religieuse est assez subtile mais tout de même remarquable dans « déluge », d'ailleurs mis en exergue par les guillemets, « méditation » et l'impératif « aimons-les », spécifiquement biblique. Le topos **en France** est une marque identitaire en soi : elle essentialise une population française qui serait prétentieuse, hâbleuse et indécente. Cette forme de ressentiment envers ses concitoyens semble assez caractéristique d'un conservatisme amer. De plus, dans l'interdiscours de nos tableaux de commentaires, l'insulte

est assez spécifiquement adressée aux récupérations écologistes. Le rejet spécifique de la polémique semble confirmer cette interprétation. En effet, bien qu'il faille être deux antagonistes pour entretenir une polémique, il n'y a besoin que d'un trublion pour la déclencher. Or pour le conservateur – et pour le normalien ! – c'est bien celui qui vient briser la quiétude du cours des choses qui est à blâmer. De fait, il est possible de considérer qu'un tel commentaire rentrerait aisément dans un mouvement argumentatif antinucléaire explicite.

3. Exemple de schizophrénie topique autour du MA bigot

Geosua, Exp_L_14

Avant de mettre en service n'importe quelle source d'énergie , il faut savoir neutralisé les effets néfastes de ces sources , ce qui n'est pas le cas pour l'énergie nucléaire !!!!!!! Nous sommes tous fautifs , le progrès -----le progrès -----a n'importe quel prix !!!!! nous avons précédemment eu un avertissement avec tchernobyl , mais cela n'a pas était suffisant , il y avait une frontière la haut ,pour empêcher le passage du nuage radioactif . Et combien de cancers de la thiroïde depuis ? il y a des gens plus instruits que moi pour en faire le procès , mais malheureusement ils ont des oeillères , ou n'ont pas le droit , de dire a quoi nous nous exposons au non du fric !!!!! il faut produire ,et même si nous laissons à nos enfants ,tout une montagne de produits dangereux. Mes condoléances au peuple du japon pour les pertes qu'ils ont subi par ce tremblement de terre , et ce tsunami , et un grand courage a eux, pour ce qui les attends ,avec la terrible mésaventure des centrales nucléaires !!!!!!!

Nous avons là un commentaire présentant une schizophrénie topique importante. Nous allons le voir cependant, il possède une dominante mystique-bigote. Le ton de chevalier blanc dont nous parlons dans la description du MA bigot est assez claire ici.

La formulation déontique initiale apparaît ainsi à la fois tout à fait sincère et fort naïve. La multiplication des points d'exclamation dans tout le commentaire renforce cette impression : c'est plus une réaction émotionnelle forte qu'une réflexion posée qui est à l'origine de la prise de parole. Une impression d'entorse à la bienséance peut même se faire sentir : comme le locuteur le dira plus loin, il n'est pas spécialement « instruit pour faire ce procès », mais l'émotion est trop forte et il ne peut se retenir. La contrition bigote ne résiste pas à la colère du juste. L'humilité et l'autodévalorisation sont donc visibles ici mais le scandale appelle à

l'action. Sur le plan formel, les choix lexicaux, la syntaxe, l'orthographe confirment une inexpérience certaine de ce type de discussion et de thématique. Ce que nous appelons le lyrisme mystique apparaît dans des expressions comme « effets néfastes », « nous avons précédemment eu un avertissement », « nous laissons à nos enfants des montagnes de produits dangereux », « la terrible mésaventure des centrales »...

Le constat « nous sommes tous fautifs » évoque quant à lui une forme de repentir collectif qui sied assez bien au MA bigot. Le retournement de la valeur progrès, que nous classons généralement dans le MA décroissant, s'interprète néanmoins très bien dans le bigot ici : la recherche d'une ascension superflue apparaît comme une transgression punissable. Plus généralement, c'est le sentiment d'un « monde qui marche sur la tête », qui a oublié les saines valeurs humaines (ici au profit du « fric »), qui se laisse voir dans l'ensemble du texte. Cette conception à la fois simpliste et bienveillante est caractéristique de la bigoterie comme du mysticisme. L'évocation de « ce qu'on laisse à nos enfants » est assez remarquable en ce sens. Les « enfants » et les « générations futures » fonctionnant souvent indiciellement comme des valeurs transcendantes.

La dévalorisation du « fric » et les phrases centrales du commentaire convoquent clairement un MA militant. On y retrouve ses topoï caractéristiques : *susp*, *argent-*, *tcherno*, *nuage*, *lobby* ... Le ton vengeur ainsi que l'humilité affichée (« des gens plus instruits que moi ») restent néanmoins assez typiques du bigot.

La pensée émue finale représente enfin une instanciation canonique du MA bigot.

ANNEXE 5. Quelques analyses détaillées : MA militant

1. Quelques topoï militants typiques

RV, RUE

C'est con à dire, mais j'en viens à souhaiter que le prévisible nuage de Fukushima fasse le tour de la planète poussé par la force de Coriolis et retombe sur la pelouse de tous ces technocrates sans foi ni loi.

Un peu de bonnes vieilles radiations ne peut pas leur faire de mal, non ?

Bien sûr qu'ils ont empêché tout autre développement de techniques moins périlleuses de production d'énergie pendant des décennies, ces criminels ennemis de l'Humanité.

[...]Après, je fais comme tout le monde : raquer ma facture EDF sans me poser de questions... de toutes façons on m'a jamais posé de questions : on nous a collé les centrales nucléaires sans nous demander. C'est ce qu'ils appellent la démocratie.

Ce commentaire accumule un ensemble de topoï militants. Le premier paragraphe est une occurrence d'*hypocrisie pro* qui consiste à souhaiter que les pronucléaires subissent les conséquences de leur choix. Ce topos, très courant dans les tableaux de commentaires peut être vu comme l'attente d'un « juste retour des choses ». Le nucléaire est alors décrit comme une ignominie imposée à des faibles par des puissants, les premiers en supportant les risques et les seconds bénéficiant des avantages²⁴⁷. Ce récit dépeint un monde militant canonique. Le premier paragraphe active par ailleurs le topos *SUSP* et, dans une moindre mesure *ils*. Les « technocrates sans foi ni loi » désigne en effet une élite dominante et scélérate.

On notera dans le deuxième paragraphe un ton à la fois humoristique et désabusé caractéristique du MA. L'expression « bonnes vieilles radiations » et la question rhétorique marquent, outre l'évidence de la dangerosité du nucléaire, une sorte de familiarité avec le mensonge et la domination des puissants.

Le troisième paragraphe propose une occurrence canonique de *ils* et la critique classique des lobbys : *lobby=puissant* et *lobby=empêche*. Le topos *criminels* est une forme qui s'insère presque toujours au sein d'argumentaires militants : la source du Scandale est forcément

²⁴⁷ La parenté de cette idée est forte avec le topos *PB/SR*, caractéristique du militantisme antilibéral.

criminelle. Le rejet de l'adversaire non pas dans le camp des opposants mais dans celui des ennemis montre bien que l'appréhension militante n'est pas ouverte au dialogue. Le temps de la diplomatie est terminé, le militant est en guerre. Au passage on remarque la valorisation de l'« Humanité », majuscule à l'appui, qui constitue le fond axiologique diffus mais puissant du MA militant.

Le dernier paragraphe enfin retourne au ton fataliste du militant soumis mais pas dupe. Il instancie un autre topos classique de l'antinucléarisme : *nodébat*. Le fait que l'énergie atomique civile ait été imposée sans grand débat public reste un péché originel pour les antinucléaires. Signe de l'arrogance et de l'autoritarisme des promoteurs du nucléaire qui déteint ensuite sur la technologie. La critique de la « fausse démocratie » est pour sa part à la fois une forme de *SUSP* et une affirmation de l'importance de cette valeur humaniste.

2. Autre exemple canonique

Gil, EXP

*la clique du nucléaire ou l'art de nous prendre pour des imbéciles.... Bien sur madame Lauvergeon nous explique que ça va s'arranger mais à la fin de l'histoire si le combustible s'échappe des réacteurs outre les nuages radioactifs il faudra confiner la zone en construisant un ouvrage gigantesque en zone ultra contaminée, à Tchernobyl on avait trouvé 650000 liquidateurs naïfs et mal informés pour le sale boulot... au japon on peut les trouver, en France c'est mission impossible.... mais pas d'inquiétude en France , une telle situation est impossible, les réacteurs résistent au boéing, aux terroristes, aux inondations....
Champions du monde*

L'entame de ce commentaire ouvre d'emblée sur un monde militant. « la clique du nucléaire » comme expression consacrée marque une forme de familiarité avec l'interdiscours militant sur le nucléaire. L'art de « nous » prendre pour des imbéciles instancie pour sa part *SUSP* et *ils*. Citer nommément Anne Lauvergeon dénote également une certaine connaissance de l'interdiscours nucléaire. Le mouvement argumentatif qui s'articule autour du « mais » affirme par ailleurs sinon le mensonge au moins l'incompétence des dirigeants du nucléaire face aux catastrophes. L'isotopie de l'/intensité/ dans cette même phrase (« outre », « les nuages » au pluriel, « confiner », « gigantesque », « ultra contaminé », « 650000 »...) souligne l'horreur qu'est pour le militant une catastrophe nucléaire.

Le milieu du commentaire instancie une forme de *en France* relativement ambiguë. Généralement, ce topos compare désavantageusement la « mentalité française » à celle d'autres cultures ou lui prête des caractéristiques négatives. Il s'insère donc plutôt dans des argumentaires militants anti-contestataires (« en France, on est toujours en train de se plaindre »). Néanmoins ici, il est difficile de déterminer si le refus de « faire le sale boulot » comme les liquidateurs « mal informés et naïfs » mais aussi comme les Japonais (héroïques ? Ou soumis ?) est à mettre au crédit ou à la charge des Français. Dans tous les cas, ce topos relève d'une thématique politicienne et franco-centrée caractéristique du MA militant.

Enfin, les dernières lignes montrent encore une fois une bonne connaissance de l'interdiscours sur le débat nucléaire : les questions de l'attaque terroriste, de la chute d'avion et des catastrophes naturelles sont des classiques de la contestation nucléaire (topos *multirisque*). Le fait de les énumérer sur ce ton ironique peut révéler la familiarité du locuteur avec leur énonciation. L'accroche sarcastique « pas d'inquiétude » est pour sa part une nouvelle occurrence de *SUSP*, voire de *nuage*. « Champions du monde » est enfin encore une fois une expression caractéristique de l'interdiscours militant. Elle entend singer avec ironie le discours de confiance exagérée prêté aux défenseurs de l'industrie nucléaire : les catastrophes arrivent chez les autres mais n'arriveront pas en France car le pays est à la pointe de la technologie et de la sûreté nucléaire.

3. Conflit ontologique

krolik, AGO

Ah tchernobyl a tué 985 000 personne !!

Ca a été publié dans un papier sorti par un membre de l'Académie des Sciences de New York.

Vous devriez vous inscrire à cette académie, il suffit de payer sa cotisation !

Pas de comité de lecture, c'est donc le même niveau qu'un canard moyen qui raconte n'importe quoi !

Vous pourriez reprendre les chiffres proposés par feu Nesterenko de 20 millions de morts en 22 ans sur la zone..

Tiens au fait pourquoi vous passez ces chiffres à la trappe ? Ils sont tout de même plus significatifs..

@+

Nous avons ici le type de conflit ontologique qui oppose irrémédiablement militants antinucléaires et pronucléaires. L'estimation du nombre de victimes de la catastrophe de Tchernobyl est un parangon du phénomène. Ici, un internaute réagit au chiffre de 985 000 victimes, tiré d'une étude de A. Iablokov et V. Nesterenko publiée par l'Académie des Sciences de New-York. Or, cette provenance institutionnelle qui pourrait rendre légitimes les conclusions est tournée en dérision. Les raisons invoquées ici sont le manque général de qualité scientifique (pas de comité de lecture et accès par simple cotisation). Plus généralement, dans ce type de débat, il suffit que l'ombre du doute (manque de scientificité, d'indépendance, d'honnêteté...) soit jetée pour faucher toute l'argumentation d'autorité dont se soutiennent les études citées par chacun des camps. Nous avons là les conséquences de la tension entre un espace public qui attend de la Science des vérités objectives et une institution scientifique qui ne fonctionne jamais que sur un principe de confiance. Si cette dernière peut être maintenue tant bien que mal au sein de l'institution, il y a bien longtemps que l'espace public l'a clouée au pilori.

Pour revenir au commentaire, les deux derniers paragraphes ironiques suggèrent que les antinucléaires sélectionnent les études qu'ils citent sur la seule base de leurs chiffres catastrophistes. C'est là encore une manière de jeter la suspicion sur la bonne foi de la partie adverse.

ANNEXE 6. Quelques analyses détaillées : MA normalien

1. L'immanentisme normalien

Grasyop, AGO

Quantitativement, le nucléaire et les énergies fossiles sont les seuls moyens réalistes de répondre à nos besoins en énergie (et encore, en arrêtant de gaspiller). Donc on peut bien rêver d'éoliennes, mais en pratique, moins de nucléaire, c'est plus de pétrole, de gaz et de charbon, forcément.

Ce commentaire porte plusieurs marques de l'immanentisme normalien. On peut ainsi compter en deux phrases pas moins de 5 modalisations d'évidence ou d'occurrence du sème /inévitabilité/ : « seuls moyens », « réaliste », « on peut bien rêver », « en pratique », « forcément » auxquelles on peut ajouter les deux énoncés d'état et le présent de vérité générale. Ainsi, le normalien, même lorsqu'il apparaît passablement fataliste comme ici, vit dans un monde qui s'impose à lui et dont le changement lui apparaît impossible. La consommation d'énergie actuelle est vue comme un « besoin » immanent et les propositions alternatives rejetées comme appartenant à un monde onirique. Par ailleurs, conformément au fonctionnement du MA normalien, le propos n'est ni technique ni argumenté, il y est simplement question d'y affirmer que les choses sont comme elles sont.

2. Evidence des modes de vie actuels

Lagrandevadrouille, 20M

Les écologistes voudraient que tout le monde prenne le train au lieu de la voiture... OK mais combien de KWatts sont nécessaires pour faire rouler les trains ??? Ou même pour faire rouler les trams dans les grandes villes ? Ce ne sont pas leurs éoliennes qui vont faire le poids... Il faut être lucide, aujourd'hui un foyer lambda possède 10x plus d'appareils électriques dans sa maison qu'un foyer d'il y a 25 ans ! (sèche linge, chargeur de téléphone, micro-ondes, consoles branchées sur la TV, lecteur DVD...) Il faut donc une production électrique suffisante. Pour l'instant je ne vois pas ce qui peut remplacer le nucléaire à production égale.

Ce commentaire illustre une autre forme de l'immanentisme normalien. Même lorsque le normalien s'essaye à la remise en question, sa capacité de déconstruction s'arrête environ aussi loin que le bout de son nez. Ici, l'internaute fait la liste des besoins énergétiques de sa société sans aucunement envisager de les remettre eux-mêmes en cause. Figé dans son immanentisme, il prend le monde tel qu'il est pour une nécessité. Les questions rhétoriques appuyées de plusieurs points d'interrogations, l'appel à « être lucide », le point d'exclamation et la sentence finale sont autant de marques de l'incapacité du locuteur à comprendre que d'autres ne puissent voir le monde limpide qui se trouve pourtant sous leurs yeux.

3. Résistance au changement

Varmed, EXP

La situation est dramatique pour toute une nation, des techniciens et ingénieurs luttent pour que la situation se calme, souhaitons qu'ils y parviennent. De toute façon, le nucléaire est indispensable malgré ce que peuvent dire certain. Ce n'est pas avec une bougie et un batonnet d'encens au coin de la cheminée que l'on fait avancer la société.

La première phrase de ce commentaire souligne l'éloignement géographique de la catastrophe et circonscrit le périmètre du concernement à « toute une nation ». On peut voir là un refus de donner aux événements des implications qui toucheraient la communauté du locuteur : ce qui se passe se passe ailleurs et ne remet aucunement en cause son mode de vie. On remarquera également que la gestion de la crise est laissée aux « ingénieurs » et aux « techniciens ». Ce cadre technico-factuel participe à nier toute portée politique à la catastrophe.

Un autre indice nous invite à interpréter cette première phrase comme une dénégation, comme la crainte normalienne de voir son monde bousculé. En effet, l'enchaînement argumentatif par le connecteur « de toute façon » ne s'explique que par la présence latente d'une dimension polémique. Une des fonctions pragmatiques du connecteur « de toute façon » est d'introduire un « argument par la fatalité » qui vient remplacer des arguments précédents co-orientés mais jugés peu convaincants²⁴⁸. Dans ce cadre, il est possible de considérer que la première phrase

²⁴⁸ Dans un énoncé comme « Faut voir le bon côté des choses, cette mutation à Hawaï va me faire voyager, il y a le soleil, la mer, et de toute façon, je n'ai pas le choix ! »

du commentaire possède une co-orientation argumentative avec « le nucléaire est indispensable », ce qui la rend susceptible de la description que nous en faisons ici.

On remarquera ensuite que cette phrase au centre du commentaire est encore une fois extrêmement peu étayée argumentativement. La nécessité irréductible du nucléaire est simplement affirmée. Ce fonctionnement est typique du normalisme. On peut par ailleurs ajouter que le ton méprisant de la référence intertextuelle à « ce qu'en disent certains » dénote le malaise normalien face à la remise en cause des certitudes.

Enfin, la troisième phrase est un canonique argument de la **bougie**. Sa formulation met bien en avant le caractère impensable et ridicule des propositions alternatives comparées à un insignifiant « bâtonnet d'encens au coin de la cheminée ». Elle présente également un progressisme (**progrès+**) simpliste et évidentiel : l'« avancée » de la société est évidemment souhaitable, et le modèle actuel la favorise. C'est ici une position que nous qualifions plutôt de managériale mais qui entre bien, surtout dans une formulation aussi simpliste, dans le cadre normalien.

Cette résistance générale aux propositions de modèles alternatifs (ou du moins vécus comme tels) culmine dans les exemples de commentaires suivants où se mêlent incompréhension, agacement et sentiment d'insécurité :

solon, LM

La Corée du Nord comme modèle ! vite ! Pas de lumière, ni électricité, ni de jour, et surtout pas de nuit, le pied quoi !

lulu, LM

Et alors c'est très bien de consommer... je préfère cela à la vie austère et misérable que nous promettent les adeptes de la décroissance...

lulu, LM

oui il faut des climatiseurs dans toutes les maisons et je suis prêts à donner ma vie pour défendre ce modèle...

Hervé D.

Oui vive les maisons et bureaux ou il fait 40C en été et -15 C en hiver. Vive l'éclairage à la bougie. Les piscines à 3 degré avec distribution de graisse bio avant d'y nager. A bas l'ordinateur énergivore vive la bonne vieille machine à écrire et les pigeons voyageurs.

ANNEXE 7. Quelques analyses détaillées : MA mystique

1. La narration centrale du MA mystique

FL, FIG

je viens de lire la majorite des commentaires ,certains uthopiques idealistes alarmistes , ecologiques ,quelques realistes mais tous reffletent la peur d une catastrophes bien reelle .la terre nous montre son independance face a nous qui tentons de la dominer ,malheureusement les populations subissent impuissantes ,les coleres de l une et la folie des modernites technologiques qui ne sont pas maitrises de A a Z

Ce commentaire présente un ensemble de topoï qui se trouvent au cœur du MA mystique. Tout d'abord bien sûr la narration caractéristique du MA : « la terre », jouissant d'une autonomie et d'une volonté propres, sanctionne les agissements d'un « nous » qui désigne l'humanité, elle-même entité autonome. Le fait de donner ainsi vie à une entité abstraite et à un collectif large relève d'une forme d'animisme proprement mystique.

On notera ici que cet animisme est néanmoins relativement léger. Nous entendons par là que de tels propos ne semblent pas particulièrement délirants ou empreints d'une pensée magique forte. Certes, l'animation de la Terre se lit dans le fait qu'elle est agente du verbe « montrer », patiente du verbe « dominer », et susceptible de « colère », autant de places actancielles qui demandent un acteur sinon humain, au moins anthropomorphisé. Cependant, ces diverses expressions relèvent d'un langage plutôt courant, de métaphores communes. La « colère de la nature » ou sa « domination » sont des expressions qui peuvent très bien s'entendre sans choquer les oreilles les plus sceptiques et rationalistes. Nous voulons défendre par là l'idée que le MA mystique, que l'on pourrait croire marginal dans notre modernité, y jouit en fait d'une place si confortable qu'il passe aisément inaperçu.

D'autres topoï typiquement mystiques se retrouvent dans le commentaire. Tout d'abord, corrélé au récit précédent, apparait le rejet du « paradigme de la domination » : l'humanité ne peut viser à « dominer » la Terre. C'est au contraire une forme de déférence qui lui est due, notamment parce que l'humain est bien « impuissant » face à elle (occurrence de *tout petit*). Les termes « colère » (de la Nature) et « folie » (des Hommes) sont également caractéristiques du MA. Enfin, les « modernités technologiques qui ne sont pas maîtrisées » dénotent le rapport du mystique au progrès, partagé par ailleurs avec le bigot et le décroissant. Il s'agit

d'une méfiance instinctive envers la technologie qui représente confusément quelque chose de dangereux, d'inutile, de démesuré, de vaniteux, de blasphématoire, etc. La redondance du sème /intensité/ dans l'expression péjorative « folie des modernités technologiques » marque ce sentiment négatif de démesure. On peut voir dans tout ce mouvement des occurrences des topoi *vanité*, *soi-disant progrès* et *nuc=non maîtrisé*.

Enfin, sur un tout autre plan, on aura relevé l'entrée en matière du commentaire qui suggère que l'interlecture entre internautes peut être très poussée.

2. Indicialité, légitimité de la parole émotionnée et rapport à la « science ».

épouvantail, LIB

On n'y connaît rien au nucléaire, pour la plupart (je ne parle pas des charlots qui ne font que du copier/coller et qui se la jouent!) mais ce que l'on sait, c'est que si ça fusionne, et bien nous, terriens, nous ne serons pas dans la merde, et une belle !

certains trouveront mon propos tres deplace voir vulgaire et grossier ! tant pis, mais quand j'entends certains parler du nucléaire, ça me donne des boutons deja. alors pensez d'une fusion !

C'est vrai suis je bete, ça passe toujours a cote, jamais en plein gueule, trop intelligents ces atomes bourres de molecules dont on ne sait plus les noms....

Ce commentaire est représentatif de la manière dont le MA mystique peut réclamer sa place dans le débat public en assumant son ignorance contre le topos *comprendre*. L'entrée en matière pose ainsi un ethos de simplicité et affirme que celui-ci est partagé. Il critique au passage les soi-disant experts (*soi-disant experts*) ou du moins les autres internautes qui s'expriment sur un ton de sachant, généralement anticatastrophiste. Cependant, cette affirmation d'incompétence entre dans un mouvement concessif qui conduit à tout de même exprimer son avis. L'analyse du « mais » qui articule les deux assertions est intéressante : « on n'y connaît rien *mais* ce que l'on sait c'est que... ». Nous avons ici affaire selon la typologie de Ducrot (1980) à un « mais argumentatif » où dans « P mais Q », P et Q pointent tous deux vers des conclusions implicites opposées. Ici, la première proposition pointe vers une conclusion de l'ordre de « *donc* je n'ai pas droit à la parole » et la seconde vers « *donc* j'ai droit à la parole ». Cette deuxième conclusion est par ailleurs soutenue par la certitude (ou la peur) d'un danger immense. Ce raisonnement est caractéristique de la revendication

mystique à prendre part aux débats : face aux connaissances techniques, il affirme la légitimité de la parole ignorante, certes, mais sûre de ses peurs. On peut ainsi voir là une instanciation du topos **intuition**.

Cette peur est pour sa part typiquement mystique : c'est celle de la **fusion**. Par un phénomène d'**indicialité**, celle-ci est considérée comme le parangon de l'horreur nucléaire²⁴⁹. Elle apparaît ici terrifiante, peut-être parce que le terme rappelle Tchernobyl ou simplement évoque un processus physique puissant et inquiétant (« lave en fusion », « métal en fusion », « fusion solaire »...).

On notera également dans cette première phrase l'auto-référence par le terme « terrien », qui entre dans le sentiment mystique d'appartenance à une communauté de vivants. Une forme d'indicialité affleure également ici : la « planète Terre » est une entité chargée symboliquement.

Le deuxième paragraphe s'ouvre sur une réticence à entrer dans le débat nucléaire ou à s'exprimer avec véhémence que nous qualifions de bigote. Bigot et mystique présentent de fortes similitudes et leurs topiques se mêlent aisément. La seconde partie du paragraphe est une nouvelle occurrence de la peur indicielle de la fusion et plus généralement du nucléaire. Le mouvement argumentatif qui se construit sur le connecteur « mais » est similaire à celui du paragraphe précédent : la légitimité de la parole est soutenue par le fait qu'elle procède d'une réaction émotionnelle (et cutanée !).

Le dernier paragraphe est un exemple du rapport mystique à la science. Après ce qui est sans doute une instanciation allusive du topos **nuage**, l'internaute met en doute ce qu'il considère comme un crédit indu fait à la science. En qualifiant ironiquement de « trop intelligents » des atomes « dont on ne sait même plus les noms », il dénonce l'imposture d'une parole scientifique qui se présente comme omnisciente alors que l'accident en cours démontre le contraire. Le fait que l'on ne sache « même plus le nom des atomes » fait écho à une idée populaire qui voudrait qu'en sachant « trop » on ne sache finalement plus rien et l'on perde le sens des réalités. Evidemment, tout ce raisonnement repose sur une conception qui mélange allègrement science, ingénierie, industrie, expertise, technologie dans une doxa qui oppose globalement et depuis l'école le fantasque littéraire au rigoureux techno-scientifique. A noter une autre légère indicialité sur « atomes bourré de molécules ». Alors que d'un point de vue

²⁴⁹ Rappelons que la fusion du cœur d'un réacteur est loin d'être fatale à l'humanité comme en témoignent les nombreuses qui ont déjà eu lieu.

physique, ce sont bien les molécules qui sont constituées d'atomes et non le contraire, molécule apparaît ici comme l'élément le plus nocif (« bourré de » est péjorant). On doit pouvoir voir là l'effet d'une charge dialogique négative du terme molécule : on entend généralement dire que ce sont les « molécules chimiques » qui sont nocives dans les aliments ou ailleurs.

Le commentaire suivant est un autre bel exemple du rapport mystique à la science.

CB, IR

Curieux cette aptitude « scientifique » à détourner les yeux quand l'aiguille monte dans le rouge; ça doit être un signe distinctif d'une intelligence supérieure...

Suggestion: On pourrait leur fournir des compteurs bloqué en dessous de la norme légale, comme ça, plus d'inquiétudes avec les chiffres, la nourriture essentielle du scientifique, qui lui permet de s'abstraire de l'humain, de retrancher l'émotion au nom de la logique froide.

On retrouve ici, sur un ton plus militant ce rapport au scientifique. Le militantisme se lit dans la suspicion (*SUSP*) d'un scientifique mis à distance entre guillemets et accusé de « détourner les yeux ». Pour le reste, c'est encore une fois la tension entre une parole scientifique vécue comme hégémonique et opprimante et des émotions moins construites mais tout aussi légitimes qui s'exprime. L'ironie du « signe distinctif d'une intelligence supérieure » et les points de suspension qui la marquent évoquent assez bien ce sentiment d'imposture.

La critique de la pensée calculatoire au nom du fait qu'elle « retranche les émotions » instancie encore une fois le topos *intuition*. L'humanisme diffus mystique est également présent dans le regret de l'« abstraction de l'humain ». Enfin, nous avons là une instance de l'opposition entre modes de raisonnement « incarné » et « calculatoire » que nous développons dans la description des MA décroissant et managérial.

3. Au bout du mysticisme : le millénarisme

Enki84, EXP_F

Nous vivons actuellement une période de chamboulements; la Terre est en mutation d'où tous ces cataclysmes qui s'enchaînent, morts inexplicables d'animaux, réveil de volcans, séisme, tsunamis, Cela en adéquation avec l'inversion des pôles magnétiques, et les tempêtes solaires. C'est cyclique, et "normal". Et que

*faire de toute façon contre les forces de la nature qui reprend son droit, car à côté
, nous sommes bien petits ...*

Nous avons là un commentaire dont le mysticisme très poussé confine au prophétisme millénariste. L'ensemble du texte pose sous la forme de l'assertion ce récit canonique : des *coïncidences* sont le signe d'une mutation générale face à laquelle l'être humain est *tout petit*. Parmi lesdites coïncidences se retrouvent des topoï classiques des milieux millénaristes : l'inversion des pôles magnétiques, les tempêtes solaires, les morts « inexplicables » d'animaux, la cyclicité, etc. Dans l'ensemble, on retiendra une position générale qui affirme l'existence de forces supérieures qui règlent l'économie du monde. Elles jouent un jeu déjà rodé dans lequel les humains n'ont pas leur place autrement que comme objets voire victimes.

Ainsi, dans ce type de commentaires les topoï caractéristiques du MA apparaissent sous leur forme la plus assumée. Ces commentaires sont relativement rares et généralement moqués par les autres internautes. Leur topique est néanmoins circulante, sous des formes plus diffuses, mais bien vivaces.

ANNEXE 8. Quelques analyses détaillées : MA décroissant

1. Un commentaire décroissant peu développé

tonton-flingueur, LM3

Bernard, ce n'était pas mon propos. Quand le désastre s'est produit il est trop tard. Que faire maintenant c'est ma question. Sinon je suis d'accord, vous comme moi utilisons le vélo et les transports en commun pour aller travailler (Melun-Meudon) et le chauffage au bois pour maintenir une température de 19C uniquement dans le salon ce qui est bien suffisant.

Nous avons là le type de remarques que nous classons comme décroissantes mais qui ne reposent pas explicitement sur une philosophie construite. Ce type de réaction est relativement fréquent dans nos tableaux de commentaires, preuve que le sentiment décroissant du « trop » et de l'« inutile » est fort répandu. Après avoir posé, face à une *indignité* bigote, la pertinence de tirer les conséquences politiques de la catastrophe, le commentateur enchaîne sur la problématique de la surconsommation. Encore une fois, les propos décroissants s'éloignent des préoccupations écologistes : le chauffage au bois pose de nombreux problèmes environnementaux (émission de CO₂, particules fines, déforestation...). celui-ci semble ici plébiscité de manière bien indicielle comme symbole d'une vie rustique, proche de la nature et éloignée de la démesure. Cette appétence pour la mesure est d'ailleurs bien perceptible dans la dernière phrase. « maintenir » (et non « atteindre »), « uniquement » et « suffisant » portent chacun cette idée de manière inhérente.

2. La fondatrice question du bonheur

Pierre, LM4

Il va bien falloir remettre en cause notre modèle de société "bouffeur" d'énergie: faut il des climatiseurs dans les maisons et les bureaux? faut il éclairer villes et autoroutes? faut il des tours de bureaux vides éclairées la nuit? faut il des piscines chauffées? le bonheur dans toujours plus de consommation d'électricité? Ou choisit-on la mort insidieuse, lente, les poissons contaminés, les légumes contaminés, la viande contaminée. Désolé pour ce coup de colère excessif mais ça fait du bien!

La question du besoin est saillante dans ce commentaire. L'accumulation des « faut-il » appelle à un examen local de chaque situation. Comme nous le disions dans la description du MA, le décroissant est ici fondamentalement utilitariste. Mais il n'édicte pas de critère autre que son jugement pour décider si « il faut » ou non. Le besoin se mesure localement, au coup par coup, en citant des exemples particuliers qui semblent ne laisser aucun doute. On remarque également que les situations pointées du doigt ont toutes trait aux questions d'éclairage urbain et de chauffage. La ville comme symbole moderne et concentré s'attire ainsi souvent les foudres décroissantes. Le chauffage domestique quant à lui illustre sans doute un confort superflu dont on ne disposait pas « avant ». La dernière question pose enfin la grille de lecture à travers laquelle examiner les problèmes qui précèdent : c'est celle du bonheur. Simplicité et bonheur sont-ils incompatibles ? Dans une perspective décroissante, il est clair que non, bien au contraire. La critique du « toujours plus » est ici typique. L'avant dernière phrase montre la proximité du MA décroissant et des MA militant et mystique : il partage avec eux une peur assez mythique de la radioactivité, poison d'autant plus effrayant qu'il est « insidieux ». Pour terminer, la formule d'excuse en clôture du commentaire ressortit quant à elle assez clairement du MA bigot. Rien dans ce qui précède ne semble véritablement justifier des excuses sinon le fait d'avoir osé sortir de son humble réserve. Quoi que le problème du coup de colère semble être son caractère « excessif », peut-être faut-il y voir une dévalorisation décroissante !

Jacques PEREZ, LM_4

La décroissance consiste à vouloir remplacer le profit et la consommation comme moteurs de l'économie (ce qu'on appelle la "croissance") par la notion de "mieux vivre" (qu'est-ce qui est utile pour tous ?), en respectant notre planète. Elle ne consiste en rien à revenir en arrière, mais à vivre en gaspillant moins. Un bon exemple : les maisons "passives", très sophistiquées technologiquement, n'ont rien à voir avec les isbas de nos ancêtres.

Ce commentaire montre encore une fois que la recherche du bonheur est centrale dans le MA décroissant. Face à un argument de la bougie, et dans un discours définitoire, l'internaute oppose recherche du profit et recherche de ce qu'il appelle « mieux vivre ». La réalité que recouvre ce dernier reste bien floue, mais il faut sans doute y voir le rejet d'une société stressante par sa continuelle recherche du « plus ». « moteur », « profit », « consommation », « croissance » convergent en une isotopie de l'imperfectivité/ s'opposent ainsi à l'immobilité de la « décroissance » source de « mieux-vivre ». Les accointances décroissantes et

écologistes apparaissent par ailleurs dans la précision « en respectant notre planète ». La conclusion du commentaire vient s'opposer à la critique du passéisme : si l'on ne peut nier que la recherche de simplicité et d'harmonie du l'humain avec son environnement s'accordent bien avec un mode de vie traditionnel et rural, c'est bien le principe général d'arrêt de la « fuite en avant » qui prime. Si la technologie y participe, tant mieux, sinon, le décroissant n'a que faire du progrès pour le progrès. C'est ce qui nous fait dire que si le nucléaire est à bannir, ce n'est pas tant par son essence que par sa participation à la société de consommation. La technophobie n'est ainsi pas de principe chez le décroissant. Ici, en aidant à la lutte contre le gaspillage, la technologie est la bienvenue.

3. Deux discours décroissants plus développés

iaorana-huahine, RUE_F_12

Répond à papi : *pour avoir de l'électricité on fait comment ? ? ? ?*

Voilà une question qu'elle est très bonne.

Le problème n'est pas là. Il est dans la tête des individus qui ont subits un siècle de propagandes, un siècle de conditionnement, un siècle de mise sous influence,

Et oui, les individus des sociétés modernes (les pires) ont totalement perdu leur autonomie. Ils sont extrêmement dépendants de ceux qui vendent : électricité, pétrole et même alimentation.

Et comme le Marketing n'existe que pour créer des besoins, toutes sortes de besoins, on se retrouve dans un monde, non pas épicuïren, mais hédoniste, prêt à faire n'importe quoi pour pouvoir appuyer sur le bouton on/off-on/off...

Dans une interaction avec une proposition normalienne, l'internaute opère ici le pas de côté typiquement décroissant face à l'argument du « quoi d'autre ? ». Il pointe un des deux présupposés majeurs de la question : l'énergie produite par le nucléaire est nécessaire (le second étant qu'il n'existe pas d'alternative crédible). Or évidemment, pour le décroissant, cette énergie n'est nécessaire que pour celui qui a été aliéné aux besoins créés par la société de consommation. La question n'est donc valable que d'un point de vue qui accepterait l'état général de la société comme normal ou du moins immuable. Le décroissant remet pour sa part cette idée en question et déplace ainsi le débat sur la pertinence du monde tel qu'il va. On peut également voir là une forme de rejet du réductionnisme, une volonté de monter en généralité ou de porter un regard plus global sur la question nucléaire : le problème ne peut être réduit à

la seule question – chiffrable – de l'efficacité énergétique. On remarquera de plus que le rejet nucléaire ne repose principalement ni sur le risque d'accident ni sur les dommages environnementaux. C'est bien, la participation à un système consumériste qui est ici mise en avant.

Le deuxième paragraphe est intéressant car il lexicalise la question de l'*autonomie*. C'est là la notion Spinoziste de « puissance d'agir » dont nous parlons dans la description du MA. La gradation dans l'énumération de ce dont l'humain n'aurait plus la maîtrise est remarquable : le connecteur « et même » montre à quel point il apparaît particulièrement malheureux à l'internaute que l'alimentation, besoin vital par excellence, puisse être soumise aux lois du marché et ainsi potentiellement éloignée de l'individu.

Le fond antilibéral d'hostilité à l'économie capitaliste est également perceptible dans tout le commentaire. La critique d'une supposée « propagande », classique dans la militance antilibérale, l'expression péjorative « ceux qui vendent » et la condamnation du « Marketing » sont autant d'indices en ce sens. Toutefois, cette position reste bien marquée décroissante : c'est avant tout la création de besoins continue qui est ici critiquée.

Enfin, le commentaire opère une distinction intéressante entre épicurisme et hédonisme. Posant en bon décroissant la nécessité de la mesure et de la démystification des besoins « créés » et non véritables (forme de spoliation lexicale, ici encore), il appelle à une attitude de satisfaction et non de maximisation. On retrouve là une des oppositions décroissant/managérial : là où l'un, épicurien, aspire à trouver la joie dans sa vie telle qu'elle est, l'autre, hédoniste, cherche à poursuivre les plaisirs.

A noter qu'une once de technophobie est peut-être décelable dans l'exemple choisi pour illustrer l'allégeance au futile du marketing. « Appuyer sur de boutons on-off » fait référence aux appareils électriques, symboles d'une modernité déplaisante. De la même manière, la précision « société modernes (les pires) » peut relever d'une forme de mythe du siècle d'or.

M, PJ

[Un internaute fait remarquer que les propos décroissants sont aussi utilitaristes – et donc néfastes – que ceux d'une entreprise comme EDF : chacun pose des besoins à atteindre et met en place des techniques pour y aboutir.]

Si on prend un seul point : vous prenez EDF, cela fausse totalement ce qu'il faudrait faire, et cela souligne grandement le problème actuel : il faudrait

envisager globalement l'ensemble des besoins indispensables, càd, vitaux, essentiels...et donc, regard politique englobant le tout, et non vision par tranche d'experts, et personne pour voir l'ensemble.

*Besoins sociaux vitaux, essentiels, fondamentaux *en partant de la situation actuelle, qui devrait nous porter au réalisme, et donc à décroissanter intelligemment, et en bon ordre, avec un axe important sur la recherche de solutions alternatives...*

**et, non de celle de la Foi magnifique dans un Progrès scientifique sans limites, comme au XIX^es. (ce qui était compréhensible, car que d'améliorations en peu de temps ...- pas pour tout le monde =) luttes ouvrières – jusqu'à la première grande boucherie industrielle, qui avait déjà de quoi refroidir un brin, quant à l'idée de Progrès) =) ce sont bien les mentalités qui doivent changer, vis-à-vis de l'idée même de limites et de partages des ressources.*

Pour terminer passons rapidement sur ce dernier commentaire qui illustre bien les caractéristiques du raisonnement décroissant. En effet, nous sommes là en plein dans le moment de séparation entre pensée utilitariste et pensée décroissante. Certes il y a, dans les deux cas, un objectif à atteindre mais là où l'un va « sectoriser », en « tranche d'experts » et « ne prendre qu'un seul point », le décroissant demande un point de vue « global », un choix qu'il appelle « politique » (sans doute par opposition à strictement économique). Là est pour lui le « problème actuel » : dans une pensée trop réductionniste, pas assez complexe, et probablement pas assez « humaine ».

La précision opposant « situation actuelle » à « Foi magnifique dans un Progrès scientifique sans limites » est intéressante à au moins deux titres.

Premièrement, elle montre ce que nous appelons un désaccord d'ontologie spéculative. Une des manières de prendre une décision face à une situation problématique est de faire des paris sur l'avenir. Etant donné que je pense qu'il se passera ceci, je prends cette décision. S'il devait se passer cela, j'en prendrais une autre. Sur la question nucléaire, en plus généralement environnementale, nous sommes typiquement face à ce genre de dilemme. Là où l'optimiste – souvent managérial – affirme que les progrès techniques (fusion nucléaire, économies d'énergie, voitures basse consommation...) permettront de réduire l'impact environnemental de l'humanité, le décroissant n'y croit pas du tout et en tire la conséquence logique que ce sont les modes de vie qui doivent changer.

Deuxièmement, le ton ironique (hyperbole, majuscule à « Progrès », modalisation épistémique par le terme « foi ») est un nouvel exemple de spoliation lexicale. Ce progrès n'est qu'un « soi-disant Progrès ». On notera que la critique de celui-ci repose d'une part sur une sensibilité antilibérale (« améliorations pas pour tout le monde », « partage des ressources ») et d'autre part sur un sentiment de disharmonie entre l'Humain et la Nature. En effet, la « grande boucherie industrielle » pose le problème 1) d'être grande et industrielle, ce qui déplaît de fait au décroissant, 2) sans doute de polluer, ce qui déplaît à l'écologiste, et 3) de traiter des êtres vivants comme de la simple marchandise, ce qui déplaît au défenseur de l'Unité du Vivant.

ANNEXE 9. Quelques analyses détaillées : MA managérial

1. Pensée calculatoire et comparative, Foi dans le Progrès

ISAUTOPE, EXP

Il est curieux de ne jamais entendre les divers intervenants livrer de comparaisons entre le coût en vies humaines imputable directement à la chaîne énergétique d'origine fossile et celui de la source nucléaire . Pour fixer les idées , la seule Chine compte (environ) 5000 décès ANNUELS recensés dans les mines de charbon officiellement déclarées (lesquelles ne représentent que 20 % du total officiellement admis) . Le sinistre cumul , depuis le couplage d'une dynamo à une machine à vapeur, dépasse l'imaginable ! " Il n'y a pas photo " . Comme toutes les techniques , la production électro-nucléaire ne cessera de progresser en efficacité et sécurité , ce que ne veulent pas intégrer les anti-nucléaires . Est-il décent d'exploiter le drame japonais pour obtenir des conversions émotionnelles ?

Ce commentaire illustre la position managériale face à l'accident de Fukushima. Il se construit tout d'abord autour de l'argument de la *voiture*. En effet, l'internaute invite à comparer les dégâts des accidents nucléaires et ceux d'autres technologies. Il entend alors démontrer que, paradoxalement, ce ne sont pas les moins dangereuses qui jouissent de la meilleure acceptabilité sociale. Son raisonnement est explicitement comparatif, centré sur une unique variable chiffrable, le « coût en vies humaines », et fait usage du calcul (« coût », « environ », « 5000 », « 20% », « cumul »). Cet ensemble de procédés (comparaison, réduction à un nombre déterminé de variables, réduction des variables au chiffre, calcul) est caractéristique du mode de raisonnement managérial. On peut également y lire une occurrence plus ou moins implicite du topos *risque0epapro* qui fonde le rapport managérial au monde : tout est risqué, tout a un coût. Ce fatalisme, ou plutôt ce pragmatisme, affleure tout particulièrement dans l'énoncé « le sinistre cumul, depuis le couplage... ». En effet, celui-ci souligne que la létalité de la technique est aussi immémoriale que banale (« machine à vapeur » et « dynamo » comme parangons de l'archaïque).

Les deux dernières phrases sont tout aussi illustratives de ce que nous classons dans le managérialisme. Tout d'abord nous pouvons observer une occurrence canonique de la Foi dans le progrès (*progrès+*) : il ne fait pas de doute pour le locuteur que le nucléaire est en route dans une marche sans fin (sinon la perfection) vers l'amélioration. La phrase est ainsi

marquée tout à la fois par la certitude (« ne cessera ») et l'universalité (« comme toutes les techniques »). On remarquera que ce sont d'ailleurs des valeurs typiquement managériales qui sont visées par ce progrès mécanique : l'efficacité (*nuc=efficace*) et la sécurité (*nuc=maîtrise*). Enfin, la dernière phrase est un usage polémique du topos généralement bigot *indignité*. Il est bien clair ici que ce n'est pas tant l'« indécence » qui dérange, que le risque de « conversion » sur la simple base d'une réaction « émotionnelle ». Car en effet, les émotions n'ont pas droit de cité dans le rationalisme managérial (*émotions=-*). On notera au passage l'utilisation étonnante du terme « conversion ». Au risque de surinterpréter, on pourra prêter ce choix lexical au tropisme physico-mathématique du locuteur, ou à son rejet de ce qui relève de la conviction par l'émotion dans l'irrationnel giron du religieux.

2. Autre raisonnement managérial canonique

RC, LM

Le catastrophisme est d'usage. Mais le tsunami et les conflits liés au pétrole ont tué des millions de personnes. Pas le nucléaire civil. Sans compter la pollution et le réchauffement des centrales traditionnelles. Il est urgent de concevoir des centrales beaucoup plus sûres, et en dehors des zones sismiques. L'EPR pour les prochaines décennies, et dans 50 ans la fusion nucléaire, sont des voies tracées qu'il faut prendre, avec toutes les précautions nécessaires, mais assurément.

Nous retrouvons également ici un ensemble de topoï managériaux caractéristiques. On observe en effet que le commentaire se construit sur le rejet d'un catastrophisme (*anticatastrophisme*) jugé inadéquat à partir d'un raisonnement comparatiste centré sur la question du risque : un argument de la *voiture* tout d'abord, le fait que tsunami fut meurtrier et non le nucléaire (*morts=sism*) ensuite, et enfin le fait que les autres modes de productions d'énergie endommagent l'environnement (*CO2*). La phrase au centre du commentaire apparaît quant à elle légèrement contradictoire avec le reste du propos. On peut y voir l'effet de la disruption provoquée par l'événement : la dangerosité de *certaines* constructions nucléaires est avérée et il est même question d'une « urgence » qui semble bien émotive. Toutefois, malgré ces difficultés, le locuteur prône bien la construction de centrales. Il demande simplement à ce qu'elles soient *bien construites* et placées dans des zones non risquées *CZD*. On retrouve là l'appétence managériale pour la maîtrise, l'amélioration et l'apprentissage par l'erreur : il n'est nullement question d'admettre que le nucléaire est intrinsèquement dangereux, au contraire, avec les précautions nécessaires, il ne fait aucun

doute que la maîtrise est totale. La deuxième moitié du commentaire surfe quant à elle sur la foi dans le progrès (*progrès+*) et en affirmant une ontologie pourtant spéculative : l'EPR et la fusion seront « assurément » des solutions à l'avenir (*fusion+*).

3. Immanentisme

Ambrazia, EXP

je suis d'accord avec vous pieroxy pour plusieurs raison: 1)la votre [à savoir : « Pour se passer du nucléaire au profit de l'éolien il faudrait recouvrir le territoire d'éoliennes !!! Et encore, on n'aurait de l'électricité que quand il n'y a du vent ! », 2)nous ne pouvons point changer le monde en deux minute cela est hélas impossible ... 3)Je ne pense pas que nous pouvons nous permettre dans les conditions actuelles de tous modifier pour des raison purement économique .

Ce commentaire illustre quant à lui clairement le mode de raisonnement immanentiste du MA managérial.

L'internaute propose ici de rejeter les propositions alternatives au nucléaire pour trois raisons.

La première, qui reprend les propos d'un autre commentateur, instancie les classiques *ER=tapisser* et *ER=intermittent*. Outre le fait que c'est un critère comparatif d'efficacité qui guide le choix du mode de production d'énergie ici (comparaison, réduction des variables et valorisation de l'efficacité sont typiquement managériaux), les énergies renouvelables sont ici jugées pour leurs performances actuelles, ou du moins pour ce que l'on considère être leurs performances actuelles. Ce pragmatisme relève de ce que nous nommons immanentisme. On notera à profit que cette position contraste fort avec l'optimisme affiché dans les commentaires précédents envers la filière électronucléaire (EPR et fusion). C'est là une émergence de l'ambiguïté managériale : bien que le MA managérial se revendique objectif, il reste fondé sur la croyance fondatrice que c'est le progrès de ce qui apparaît comme technologique qui assurera le bien de l'humanité. C'est cette technophilie qui pousse à une forme de double standard vis-à-vis du passéiste renouvelable et du rutilant nucléaire.

Les deux et troisièmes raisons du rejet des énergies renouvelables lexicalisent presque parfaitement le principe d'immanentisme : le monde tel qu'il est, est nécessaire. Il relève d'un système complexe d'interactions qui le sclérose. Impossible d'en modifier une partie sans le révolutionner, perspective évidemment impensable même si elle peut être regrettable (« hélas... »). Cette interprétation tend à être confirmée par le fait que les arguments 2) et 3)

sont tous deux marqués du trait de l'intensité maximale : « en deux minutes » et « tout modifier ». Nous pouvons faire l'hypothèse que pour l'immanentisme managérial, du fait de la systémique du monde, toute proposition de changement est forcément un bouleversement.

On notera enfin que ce sont les contraintes économiques qui sont vues comme les plus immanentes et les plus fortes, signe du rapport déferent du managérial à l'argent (* argent+ *).

ANNEXE 10. Quelques analyses détaillées : MA scientifique*1. nuance, technicité, inquiétude***Paxwax, RUE**

Par rapport à l'information que vous donnez (15h15, citation de Jean-Mathieu Rambach, expert IRSN), je tiens à rappeler qu'à Tchernobyl aussi, l'explosion était d'origine purement chimique. Il s'agissait d'une explosion d'hydrogène et d'oxygène, formés par radiolyse de l'eau (au contact des rayons alpha présents au cœur du réacteur)...

La radiolyse de l'eau se produit même quand le réacteur est arrêté, par simple contact entre l'eau (fluide caloporteur) et les éléments radioactifs du cœur du réacteur. Une fois l'explosion produite, certes purement chimique, si par malheur l'enceinte de confinement a cédé, le souffle de l'explosion disperse les matériaux radioactifs de la cuve dans l'atmosphère.

Le fait que, selon plusieurs médias, on a détecté du Césium radioactif aux alentours, semble pointer vers le fait que le confinement a cédé. Le césium radioactif est un produit de décomposition de l'uranium. Pour moi, celui qu'on détecte vient très clairement de cette décomposition. Donc, de la cuve.

Bref, Mr Rambach, strictement, n'a rien dit de faux : l'explosion est d'origine purement chimique, on n'est pas en présence d'une réaction en cours (contrairement à Tchernobyl), c'est vrai.

Mais sa présentation occulte complètement le fait que ça ne change rien : il y a quand même du césium dans l'atmosphère, ce qui sauf erreur de ma part indique que le réacteur s'est ouvert, et que le matériel radioactif s'est répandu. J'espère me tromper, bien qu'en tant que doctorant en chimie (non nucléaire), je m'y connaisse un minimum. Mais si je ne me trompe pas, on n'a pas le droit d'occulter des choses aussi importantes. J'appelle ça de la malhonnêteté.

Ce commentaire nous semble bien illustrer le positionnement général du MA scientifique. On remarquera tout d'abord le soin apporté à la citation des sources « 15h15, citation de Jean-Mathieu Rambach, expert IRSN » et « selon plusieurs médias ». C'est plus généralement un souci de précision et de nuance que révèle le propos tenu ici.

On observe ainsi que contrairement au MA managérial ou normalien, la technicité du discours n'est ici au service ni d'une argumentation d'autorité, ni de l'exclusion des profanes du débat. En témoignent les nombreuses prises de précaution épistémique : « je tiens à rappeler », « strictement n'a rien dit de faux [...] c'est vrai », « si je ne me trompe pas », « certes », « pour moi », « semble pointer vers le fait », « sauf erreur de ma part ». La précision de la compétence en chimie « non nucléaire » tout comme l'expression inquiète mais non pas catastrophiste « j'espère me tromper », participent également de la construction de cet ethos prudent et transparent qui caractérise le MA scientifique.

Enfin, on peut voir que c'est le mécontentement face à un compte-rendu de la situation jugé imparfait ou du moins ambiguë qui préside à la prise de parole de l'internaute : « je tiens à rappeler », « n'a rien dit de faux [...] mais », « occulter des choses », « malhonnêteté ». Celui-ci entend ainsi rétablir une vérité objective par le biais d'un raisonnement rationnel, logique et transparent.

2. Nuance

Veston, FIG

cette explosion est due à l'hydrogène produit par l'hydruration de la vapeur d'eau sur les gaines des batons d'uranium en zircaloy et insuffamment refroidies probablement parce que les circuits de refroidissement sont détériorés (les batons sont eux tombés dans la "piscine" automatiquement, arrêtant la réaction). C'est pourquoi dès hier les américains ont amené de l'eau borique et des pompes pour restaurer le circuit de refroidissement nécessaire. Reste à savoir si l'enveloppe du coeur a été atteinte par l'explosion. Si ce n'est pas le cas, et on le saura vite avec la radioactivité, le problème peut être maîtrisé. Sinon, aïe !

Cette exemple illustre encore une fois ce qui distingue la technicité scientifique de la technicité normalienne ou managériale. L'internaute ici cherche à apporter sa compétence pour décrire les événements en cours à la centrale. La précision entre parenthèse, les guillemets qui encadrent « piscine » et le connecteur « c'est pourquoi » démontrent une intention explicative voire vulgarisatrice. Comme dans le commentaire précédent, les nuances épistémiques sont nombreuses (« probablement », « reste à savoir », « peut être »), signe de la prudence d'un locuteur qui ne cherche pas à asséner de vérité. Cette nuance culmine dans la dernière alternative : il ne s'agit ni de porter un discours alarmiste ni de nier le danger mais

d'attendre des informations plus précises. Le scientifique est ainsi un descripteur relativement détaché mais qui n'hésite pas à poser un diagnostic, que celui-ci soit inquiétant ou non.

3. *comprendre*

Jl, LM

ce qui est sympa, c'est qu'avant d'exposer un avis extrêmement tranché, vous ayez pris soin de prévenir de votre méconnaissance du sujet. Pour sortir de l'ignorance, rien de tel qu'un peu de lecture, ne pas se contenter des propos diffusés en boucle sur TF1 ou autre média grand public, se plonger soi même dans les sources (nombreuses et variées) d'info disponibles.

Ce commentaire pose explicitement le fondement déontologique du MA scientifique : il faut posséder des connaissances développées pour s'exprimer sur un sujet. Ces connaissances s'acquièrent non seulement par la lecture, mais plus encore par la lecture de sources « nombreuses et variées ». On retrouve là le fonctionnement bibliographique bien connu du monde de la recherche. Pour faire écho à la caractéristique nuance du MA que nous avons soulignée dans les deux commentaires précédents, on remarquera que l'internaute ne critique pas seulement le fait que son interlocuteur donne un avis mais que celui-ci soit « extrêmement tranché » (à noter la redondance du sème /intensité/). L'idéal de connaissance critique est également dénoté par l'opposition entre ce qui est « diffusé sur les médias grand public » et ce qui s'acquiert « soi-même » par une exigeante « plongée ». On trouve là la figure de l'intellectuel extirpé de l'ignorante doxa collective par une difficile quête individuelle. Ce récit est au cœur de l'imaginaire rationaliste qui nourrit le MA scientifique.

ANNEXE 11. Description des résultats de l'analyse distributionnelle

Cette annexe propose une description succincte des résultats de l'analyse distributionnelle en 4 et 10 clusters. La première partition permet d'avoir un aperçu général du fonctionnement de l'analyse, et la seconde est celle que nous avons utilisée pour assister notre reconstruction de MA. Les résultats complets des analyses, chiffres à l'appui, sont disponibles en annexe USB3. Nous présentons ici les 25 premiers topoï du cluster, sachant que les dix premiers rangs sont statistiquement les plus significatifs.

1. Analyse en 4 clusters

Le tableau 15 présente l'analyse en quatre clusters.

Tableau 15. Analyse en quatre clusters

ANTINUC GENERIQUE	PRONUC	ANTINUC MILIT+DEC	PE/INQUIET/OBSERVATEUR
tcherno	écolos-	need_rer	Panique
nuc=horrible	ER=tapisser	nuc=danger	jpn=courage
nuc=danger	quoi_d_autre	lobby=empeche	jpn=disciplines
temporalité	Voiture	surconso	Jpn
irresponsables	peur=-	need_sdn	en France
radio=horrible	nuc=pas_cher	lobby	jpn=prepres
lobby	co2	tete	pensée emue
risque0	Printemps	ER=efficace	Hiroshima
need_sdn	Indignite	argent>humain	jpn=dignes
tete	sismfr=/	nuc=cher	jpn=calme
catastrophiste	ER=pas efficace	temporalite	Tcherno
argent>vie	hypocrisie anti	irresponsables	Inquiet
SUSP	Bougie	décroissance	jpn=travail
medminimisent	Anticatastrophiste	argent>vie	polfr=guignols
arriverafr	morts=sism	incomparable	jpn=respect
incomparable	éol=moche	Transition	espérons
humanite=-	sensas	soi-disant progrès	info+
dechets	ER=intermittent	propagande	on ne sait rien
CZD	risque0epaspro	nuc=horrible	catastrophiste
nuc=non maitrise	progrès+	Choixpol	nature>humain
fuku=preuedanger	ER=pas_propre	Nodébat	Sensas
soi-disant progrès	que proposez-vous ?	humanité-	SUSP
inquiet	Un temps pour tout	SUSP	risque0

L'analyse en 4 clusters donne forcément des résultats assez grossiers. En effet, en réunissant les topoï dont la distribution est la plus proche en seulement 4 groupes, elle tend à capter des tendances distributionnelles très générales. Ainsi, un rapide coup d'œil aux principaux topoï des 4 groupes permet d'observer 2 groupes chargés de topoï plutôt antinucléaires (colonnes 1 et 3), un groupe comprenant des topoï plutôt pronucléaires (colonne 2), et un groupe emplit de topoï assez divers mais qui relèvent généralement de la réaction aux dégâts causés par le tsunami et le tremblement de terre.

Développons rapidement ces 4 clusters :

- le premier cluster comprend des topoï antinucléaires que l'on peut dire génériques. Ceux-ci sont peu techniques et apparaissent avant tout comme suscités par l'événement en cours dans une forme de rejet réflexe. Ainsi, les trois topoï arrivant en tête du cluster sont la comparaison avec Tchernobyl et l'affirmation de la dangerosité du nucléaire. Les topoï suivants sont des topoï antinucléaires très classiques : la temporalité longue des dégâts, la puissance du lobby, l'irresponsabilité des promoteurs, l'inexistence du risque 0, etc. Globalement, ce cluster capte la topique antinucléaire la plus doxale et la plus rudimentaire. Il est possible d'imaginer que sa saillance est due aux nombreuses réactions courtes proposant un rejet en bloc de la technologie nucléaire après l'accident.

- le second cluster réunit au contraire les topoï pronucléaires. En tête apparaît le très représenté rejet de l'« écolo ». La saillance de ce topos au sein du cluster pronucléaire est sans doute due au fait que comme nous le voyons dans la description du MA, *écolos-* est présent dans le MA normalien, dans le MA managérial et dans le MA bigot. Autrement dit, tous les argumentaires pronucléaires, quelle que soit leur teneur idéologique, passent par le rejet de l'écologie. Les topoï suivant du cluster relèvent de la défense des intérêts de l'énergie nucléaire et la critique des solutions des alternatives. Le cluster capte donc l'argumentation pronucléaire en général.

- le troisième cluster est à nouveau un cluster antinucléaire. Toutefois, à la différence du premier, il présente des topoï plus techniques ou plus marqués idéologiquement, soit par un militantisme antinucléaire ou antilibéral, soit par la topique décroissante. Ainsi bien que l'on retrouve un rejet du nucléaire basique (*nuc=danger*, *need_sdn*, ou *lobby* par exemple), on retrouve également la défense du renouvelable, la critique de la surconsommation, la défense de la décroissance, ou encore des arguments antinucléaires typiques de l'interdiscours militant (*nodébat* ou *choixpol* par exemple). L'analyse distributionnelle tend donc à montrer ici une

distinction entre antinucléarisme réactif et antinucléarisme plus idéologiquement construit ou plus finement argumenté. Cette distinction n'est toutefois pas extrêmement importante puisque l'on peut voir des similitudes importantes entre les deux clusters.

- le quatrième cluster quitte la polémique nucléaire pour se concentrer sur des réactions à l'événement dans son ensemble. On retrouve tout d'abord en tête de son classement la topique bigote (expression de pensées émues et clichés divers sur les Japonais). Les autres topoï relèvent globalement soit de l'expression d'une inquiétude spectatrice, soit de ce que nous avons classé dans la catégorie « observateurs » (*inquiet*, *espérons*, *catastrophiste*, *info+*...). A noter qu'il est difficile d'expliquer la présence de *panique* en tête du cluster, nous avons sans doute là un hasard statistique.

Cette quadripartition des topoï nous offre donc un regard très général sur le corpus : il permet globalement de dire que la topique s'y répartit entre débat pro/antinucléaire et réaction spectatrice à la catastrophe naturelle. Si ces résultats ne sont bien entendu pas surprenants, ils permettent en un sens de valider l'intérêt de la méthode d'analyse distributionnelle. Nous allons maintenant voir qu'une partition en 10 clusters permet d'observer des regroupements de topoï bien plus intéressants.

2. Analyse en 10 clusters

Le tableau 16 présente les résultats de l'analyse en 10 clusters. C'est cette partition que nous avons utilisée pour réaliser la reconstruction topique. Comme nous allons le voir, les différentes colonnes captent avec une assez bonne précision les grands traits de nos MA. Pour une meilleure lisibilité, nous avons attribué une couleur aux topoï qui partagent un même univers de sens. Nous discutons les résultats à la suite du tableau.

Tableau 16. Analyse en dix clusters

MYST	JPN PE	MILIT	???	OBSERVATEUR	PRONUC MANAG	DEC + MANAG	ANTILIB	PRONUC NORMAL	ANTINUC GENERIQUE
nature>humain	jpn=disciplines	lobby=empeche	utopie	radio=enorme	ER=tapisser	Lumiere	Susp	anticatastrophiste	nuc=danger
nuc=non_maitrise	jpn=courage	need_rer	htgntg	Fusion	écolos-	Mix	argent>vie	on_ne_sait_rien	nuc=horrible
dame	jpn=dignes	surconso	nmarche	Catastrophiste	co2	Stockage	Sarko-	sensas	irresponsables
responsable	en France	nuc=danger	comprendre	Medminimisent	quoi_d_autre	Surconso	Nuage	patcherno	Temporalite
venge	Jpn	nuc=cher	contreproductif	Tcherno	nuc=pas_cher	ER=pas_propre	capitalisme	description	Tcherno
coincidence	jpn=travail	need_sdn	jpn=prepares	radio=horrible	voiture	ER=pas_efficace	Lobby	wns	Lobby
avenir_sombre	jpn=calme	ER=efficace	jpn=disciplines	info+	ER=pas_efficace	Prodloc	medminimisent	peur=-	need_sdn
soi-disant progrès	jpn=respect	lobby	Jpn	Cata	hypocrisie anti	fusion=+	argent>humain	tcherno=rien	radio=horrible
humanite=-	pensee_emue	choixpol	jpn=organises	fusion=grave	ER=intermittent	Ville	arriverafr	fuite=volontaire	Tete
science=incertitude	Panique	irresponsables	inquiet	hors_de_controle	printemps	quoi_d_autre	Ils	antica	risque0
intuition	Hiroshima	temporalite	nature>humain	Susp	eol=moche	ER=efficace	speculation	radio=rien	Incomparable
temporalite	Dieu	transition	panique	Esperons	indignite	demographie	Tete	electoralisme	argent>vie
nuc=danger	jpn=prepares	nodebat	en France	Inquiet	sismfr=/	Penuriep	champions	comprendre	catastrophiste
tete	jpn=solidaires	décroissance	pensee_emue	Fuite	bougie	nuc=pas_cher	tcherno	exceptionnel	Dechets
risque0	nature>humain	propagande	jpn=dignes	soi-disant experts	ER=pas_propre	co2	grand_soir	écolos-	Arriverafr
tcherno	Peuple	tete	hiroshima	Heros	peur=-	need_rer	irresponsables	polfr	Susp
nuc=horrible	nuc=non_maitrise	incomparable	jpn=travail	nuc=horrible	fusion+	ER=intermittent	Libye	nmed	medminimisent
irresponsables	polfr=guignols	ER=efficaces	jpn=calme	polfr=guignols	morts=sism	décroissance	PB/SR	fuku=preuvesecurite	nuc=egoisme
need_sdn	Esperons	nuc=horrible	demande_info+	fuite=volontaire	nuc=propre	nuc=danger	CPL	indignite	Czd
arriverafr	risque0	dechets	argent>humain	on_ne_sait_rien	progres+	lobby=empeche	sismfr	dosados	humanite=-
penurie	Heros	argent>humain	tcherno	Czd	que_proposez_vous	eol=moche	propagande	emotions=-	fuku=preuedanger
incomparable	jpn=organises	soi-disant progrès	risque0	risque0	risque0epaspro	bougie	need_sdn	printemps	lobby=empeche

- le premier cluster regroupe clairement les topoï mystiques. On observe par ailleurs sans surprise que ceux-ci se corrélaient à des topoï antinucléaires. On notera que, comme le montre l'annexe USB3, ce cluster mystique n'apparaît avec clarté qu'à partir de la partition en 10 clusters. Il est donc nécessaire de descendre à un bas niveau de grain pour faire émerger certaines similarités distributionnelles.
- le second cluster apparaît également très robuste : il capte la topique caractéristiquement bigote.
- le troisième cluster est le pendant de celui qui arrivait également en troisième position dans la partition en 4 clusters. Il présente en effet un ensemble de topoï antinucléaires mais dont la technicité ou la complexité les rattachent à un antinucléarisme militant ou du moins à une argumentation avancée sur la question nucléaire. On observe que tout comme dans la partition précédente, le cluster est également parsemé de topoï décroissants. Les deux MA se mélangent donc aisément.
- le quatrième cluster nous laisse particulièrement circonspect. Il ne nous semble pas possible de lui donner du sens. On notera que ses premiers topoï sont des topoï très rares, au nombre d'occurrences trop faible pour présenter une quelconque significativité. Il est donc fort possible, en raison du fonctionnement de l'analyse distributionnelle, que ce cluster réunisse les topoï « rebut » qui n'ont trouvé de proximité avec aucun autre noyau.
- le cinquième cluster apparaît comme l'affinement du quatrième cluster de la quadripartition. Celui-ci s'est scindé en au moins deux nouveaux clusters, le n°2 et donc le n°4. On retrouve dans ce dernier une topique observatrice : la plupart des topoï correspondent à une description relativement factuelle mais néanmoins inquiète des événements en cours à la centrale.
- le sixième cluster affine le second cluster de la quadripartition. Il présente en effet un ensemble de topoï pronucléaires mais dont la dominante est managériale (en bleu). Ceux-ci se mélangent certes avec des topoï anti plutôt normaliens (en orange) mais, d'une part, ceux-ci sont tout à fait susceptibles d'une lecture managériale comme nous le voyons dans la reconstruction de MA, et d'autre part il n'est absolument pas étonnant que les deux MA se mélangent. On observe par exemple bien le fait que le topos ^{*}écologique^{*} se retrouve tant dans la parole managériale que normalienne.
- le septième cluster peut être un peu déstabilisant. En effet, il présente clairement un ensemble de topoï décroissants (en jaune), mais ceux-ci se mélangent avec des topoï managériaux. Cette contradiction n'est peut-être cependant que d'apparence car nous voyons

dans la reconstruction de MA que les deux tendances idéologiques présentent un ensemble de caractéristiques communes. Elles sont certes strictement antagonistes sur la question des valeurs et des modes de raisonnement, mais elles peuvent partager les constats sur le monde (*surconso*, *lumières*, *stockage*, *ville*...) ainsi qu'une volonté de maîtrise de l'existence (sobriété pour l'une, puissance pour l'autre). De plus, il faut rappeler que les éléments les plus antagonistes partagent toujours des caractéristiques communes à défaut desquelles ils ne sont pas opposés mais simplement incommensurables. Ce phénomène est bien connu en sémantique structurale : deux morphèmes, pour être antonymes, doivent avoir en commun l'ensemble de leurs traits de sens, sauf un. Enfin, dernier élément sur ce cluster, on s'aperçoit dans l'annexe USB3 que la partition en 9 clusters offre un cluster décroissant plus robuste. Il apparaît donc que le niveau de grain de l'analyse permet de capter avec plus ou moins de finesse certaines distributions.

- le huitième cluster est très robuste : il regroupe les topoï typiquement militant antilibéral. Cette densité du cluster illustre le caractère fermé du MA militant. Sa monomanie le conduit à présenter une topique qui exclut toute voix non affiliée.

- le neuvième cluster est la deuxième partie de la scission du cluster pronucléaire. Il montre en effet des topoï pronucléaires particulièrement ancrés dans le MA normalien. On voit bien la spécificité de cette topique dans les premiers topoï du cluster : *anticatastrophiste*, *on_ne_sait_rien*, *patcherno*, *wns*, *sensas* sont autant de topoï qui entendent mettre le holà à l'agitation catastrophée suscitée par les événements de Fukushima.

- le dixième cluster enfin est l'équivalent du premier cluster de la quadripartition : il capte une forme d'antinuclearisme générique et réactif. Il se rapproche du cluster « observateur ».

3. Conclusion

Nous voyons donc comment cette analyse distributionnelle en 10 clusters a pu nous assister dans la reconstruction topique, tantôt en la confirmant, tantôt en donnant des pistes que nous n'avions pas forcément suivies.

On observe par ailleurs que la plupart des MA présentent une certaine robustesse. C'est-à-dire que malgré le phénomène de mixité topique, leurs topoï sont souvent convoqués ensemble et/ou dans des contextes similaires. Comme nous le faisons remarquer dans reconstruction, les MA managérial et décroissant ne sont pour leur part pas particulièrement robustes. Nous faisons l'hypothèse que ce phénomène est dû non à la rareté de leur topique qui est au

contraire très présente, mais à leur complexité philosophique. Les réactions courtes et enflammées des tableaux de commentaire ne se prêtant pas à leur développement, ils apparaissent de manière éclatée au sein de propos dont la dominante idéologique est autre. Enfin, le MA scientifique n'est pas capté par l'analyse. Là encore, nous donnons dans la reconstruction une piste d'explication : la topique scientifique est très réduite et assez répandue dans l'ensemble des commentaires comme « explicitation du cadre méta-argumentatif ». Cela explique que sa distribution ne soit pas significative.

ANNEXE 12. Les registres de l'argumentation militante

Cette annexe présente et discute les différents registres dans lesquels l'argumentation militante vient piocher ses armes. Ils sont au nombre de 7.

1) Le risque.

De manière assez attendue, la dangerosité du nucléaire est centrale dans l'argumentation militante (*nuc=danger*). Dans cette optique, Fukushima représente la démonstration ultime de la justesse du combat (*fuku=preuedanger*). L'accident prouve que le nucléaire n'est pas maîtrisé (*nuc=non maîtrisé*). Viennent s'ajouter à cela les rappels des accidents de Tchernobyl (*tcherno*), Three Miles Island ou encore Le Blayais en France. Autre évidence de la dangerosité du nucléaire : les nombreux rapports d'incidents que sont obligés de délivrer les exploitants. Ceux-ci sont souvent brandis sur le mode de la révélation par les militants pour porter un coup fatal à l'illusion d'une maîtrise parfaite.

Par ailleurs, à ceux qui opposent que Fukushima est dû à un problème sismique spécifique au Japon, la réponse est immédiate : la vallée du Rhône en France est située sur une faille sismique (*sismfr*) mais surtout, le risque nucléaire n'est pas que sismique (*multirisque*). En effet, un classique de l'argumentation anti-nucléaire consiste à citer le risque terroriste, la chute inopinée d'avion ou encore le risque de bombardement en cas de guerre²⁵⁰. Mais les risques naturels ne sont pas en reste et l'inondation de la centrale de Blayais en 1999 ou la canicule de 2003 qui obligea EDF à prendre des mesures spéciales de refroidissement à Fessenheim constituent des précédents que les militants n'ont pas oubliés. Le réchauffement climatique peut aussi être présenté comme une menace future. Au-delà encore, sans compter le risque d'accident sur les centrales elles-mêmes, ce sont l'exploitation de l'uranium dans des « conditions déplorables » au Niger ou la production de déchets ingérables qui constituent une grande part du danger (*nuc=pas propre*). Dans le même ordre d'idée, le réchauffement des cours d'eau que causent inévitablement les centrales qui les utilisent pour leur refroidissement est vu comme une atteinte à leur écosystème. Enfin, l'âge avancé du parc nucléaire français,

²⁵⁰ Evidemment, il existe des contrarguments à ces idées : 1) dans le cas du terrorisme ou de la guerre ouverte, frapper des centrales nucléaires serait stratégiquement bien pauvre car le rapport moyens/dégâts serait autrement plus faible que un grand nombre d'autres cibles, 2) pour les chutes d'avions, les centrales seraient par conception insensible à ce type de catastrophe. Or, évidemment, des documents circulent dans les cercles militants qui prouveraient que les murs d'enceintes ne supporteraient la chute que d'avions de tourisme et non pas de gros-porteurs. Encore une fois, la Vérité n'existant pas, les positions des camps opposés en restent à des ontologies de principe, mâtinées de suspensions réciproques.

Fessenheim en tête, est présenté comme un facteur de risque supplémentaire (*centralesfr=vieilles*). Dans ce domaine, le fait que l'âge limite d'exploitation soit parfois repoussé pour des raisons majoritairement financières est vu comme un symbole de l'odieuse prédominance de l'argent sur la sécurité humaine.

A un autre niveau d'argumentation se trouve l'argument de l'« inexistence de la technique seule ». Ce point de vue est intéressant en cela qu'il marque une coupure forte avec le raisonnement managérial notamment. Il consiste, pour le militant, à refuser d'admettre que la technique nucléaire *en elle-même* peut être sûre puisque, malheureusement, celle-ci n'existe jamais seule. On pointera donc du doigt que les erreurs humaines peuvent toujours arriver, à toutes les étapes de la production nucléaire. La coupure est consommée lorsque qu'un internaute pronucléaire affirme que le nucléaire est sûr puisque Tchernobyl est le fait d'une erreur humaine alors que pour le militant anti, c'est *justement* pour cette raison que le nucléaire n'est pas sûr. Cette interincompréhension est par ailleurs souvent redoublée côté militant d'une accusation de chauvinisme (*champions*): « *pas d'inquiétude en France, une telle situation est impossible, les réacteurs résistent au boéing, aux terroristes, aux inondations..... Champions du monde* » (gil, EXP_L15). Deux grandes variations de cet argument de l'inexistence de la technique seule sont le topos *privé* et le topos *instabilité civilisationnelle*.

Le premier consiste à dire que la privatisation des centrales et plus largement la logique néolibérale de leur gestion augmente les risques d'accident : « *le nucléaire civil ne devrait PAS être privatisé mais devrait rester sous contrôle étatique pour des questions de sécurité et de transparence.* » (mokthar-x, LM2). La situation des sous-traitants qui assurent la maintenance des centrales fonctionne comme parangon de ce problème. Des manutentionnaires, médiatiquement nommés « nomades » ou « gitans » du nucléaire réalisent des opérations sensibles dans des conditions de sécurité physique et professionnelle peu enviables. C'est un double grief qui est ainsi adressé au nucléaire : risque d'accident à cause d'une sous-traitance peu regardante et inhumanité capitaliste des conditions de travail précaires.

Le topos *instabilité civilisationnelle* repose quant à lui sur le constat que le nucléaire est sûr *si et seulement si* toutes les conditions de sécurité sont réunies. Or celles-ci demandent un investissement technologique et financier important qui pourrait, dans le futur, être remis en cause par une crise économique ou politique profonde : « *Quand les gouvernements tomberont, les déchets nucléaires deviendront des armes.* » (ker, RUE_F_12).

Un autre « risque nucléaire » est celui de la prolifération. Bien qu'il soit rare sous sa forme canonique dans notre corpus, l'imaginaire antinucléaire reste imprégné de la proximité entre atome civil et atome militaire. Bien que la plupart des pays nucléarisés disposent déjà de l'arme atomique (et en ont disposé avant d'avoir des installations nucléaires civiles), la parenté des deux technologies contribue à leur dévalorisation conjointe.

Enfin, l'ensemble de ces considérations sont prises dans une gangue de profonde suspicion à l'égard de la gestion humaine, politique, et surtout financière des centrales qui renforce chacune des craintes et surtout annihile toute velléité de contradiction. Nous l'avons vu plus haut, tout propos contraire est immédiatement entaché du soupçon de connivence avec l'ennemi : « *L'article [catastrophiste] des Inrocks vous choque ? Vous touchez combien, pour être choqués, mes mignons?* » (BC, IR).

Pour résumer, la position militante quant au risque nucléaire se condense dans le topos *risque 0* : puisque il est impossible d'assurer un risque nul (pourquoi pas une chute de météorite ou un réveil volcanique imprévu ?) et que, dans le cas du nucléaire, les conséquences de l'accident, voire de la simple *fuite* radioactive, sont intolérables, le nucléaire civil ne peut être un mode censé de production d'énergie : « *Si le risque zéro n'existe pas, dans le domaine nucléaire il est impératif* » (rafisoso, RUE). Corrélativement, on comprend que les énergies renouvelables soient plébiscitées par l'antinucléarisme (*need RER*). Plusieurs raisons peuvent expliquer cet attrait, mais leur innocuité, du moins vis-à-vis de la menace nucléaire²⁵¹, est plus que séduisante.

On notera par ailleurs que l'ensemble de ces arguments ne valent que parce que l'on assume le fait qu'un accident nucléaire est fondamentalement quelque chose de gravissime. Or ce point est contestable et contesté comme nous le verrons avec les MA normalien et managérial. Cela n'empêche pas les propos militants d'être souvent particulièrement *catastrophistes*.

Comme dans toutes les controverses socio-techniques, ces différents arguments mettent en jeu des questions de Vérité (le nucléaire est-il *vraiment* dangereux ?) difficiles à résoudre, des questions de seuil d'acceptabilité subjectif, et l'opposition immémoriale entre prudence et précautionnisme.

²⁵¹ En effet, les arguments contre le caractère inoffensif des énergies renouvelables ne manquent pas, nous y revenons avec le MA managérial (section 2.6) : utilisation de terres rares polluantes, recyclage des panneaux solaires complexe, perturbation du vol des oiseaux par les champs d'éoliennes, etc.

2) Le mysticisme

Nous l'avons vu, le MA mystique exprime une position antinucléaire forte. Ses caractéristiques sont le *catastrophisme*, la peur mythique de la radioactivité (*radio=horrible*), et du nucléaire en général (*nuc=horrible*). De même, la non-maîtrise évidente (*nuc=non maîtrisé*) de cette technologie d'*apprenti-sorciers* conduit à l'activation des deux grands points de vue opposés sur la nature : le paradigme de la domestication vs le paradigme de la révérence. C'est le second qui est choisi par le mystique et sa Nature divinisée, ce qui participe à sa position farouchement antinucléaire.

Ce n'est pas là une position réflexive ni reposant sur une connaissance approfondie du sujet comme dans le cas des arguments ci-dessus. Pour autant, on retrouve souvent ce genre de positions au milieu d'argumentaires plus construits. Militantisme antinucléaire et mysticisme se mélangent donc aisément. Soit parce que l'un est le fondement de l'autre (le rejet mystique d'un risque vu comme infini se transforme en lutte obsessionnelle), soit plus stratégiquement parce que l'appel au pathos fait partie de la rhétorique militante : « le pamphlet [le militantisme] est enfin un genre pathétique. Entendre que le pathos y est fonctionnel autant que le syllogisme. Le spectacle du *mundus inversus* engendre un *contemptus mundi* qui s'exprime en un langage sombre et passionné, volontiers prophétique : le pamphlétaire est une Cassandre, *vox clamans in deserto*, annonçant la « mort » de quelque chose » (Angenot, 1982:42).

3) L'écologisme

Notre analyse ne laisse pas apparaître de MA « écologiste » clair dans notre corpus. C'est-à-dire qu'il n'est pas possible de reconstruire un univers de sens où la protection de la nature ainsi que l'attrait pour le « naturel » sont centraux et éventuellement défendus par une philosophie un tant soit peu construite, par exemple harmoniste.

On trouve cependant quelques topoï qui font fond sur une protection de la nature de principe qui pourrait être dite écologiste. Dans le domaine du risque ci-dessus par exemple, quelques arguments relèvent de cette idée : réchauffement des cours d'eau, déchets, conditions d'extraction de l'uranium... Dans ces arguments, la valeur « nature » ou « environnement » est principielle à un très haut niveau, sans être ni définie ni interrogée : « abîmer » la « nature » est mal, fragiliser les écosystèmes est mal, « polluer » est mal. Aucun topos ne vient ni développer les raisons du mal ni circonscrire l'extension de termes comme « nature »

ou « polluer ».

Il en va de même avec le topos déontique * need RER* qui marque l'appétence militante pour les énergies renouvelables. Là encore, l'attrait repose souvent sur une écophilie de principe. Tout ce qui apparaît comme « vert » ou « naturel » est indiciellement positif, sans enquête plus approfondie. Certes le topos peut-être soutenu de raisons plus construites, par rapport à la question du risque par exemple, ou dans le MA décroissant (chapitre 5, section 5), mais le « naturel » est bien souvent une valeur positive en soi.

Dernier grand topos militant qui entre dans cette logique : la défense des *générations futures*. Celui-ci est à la fois topos matériel et déontique : toute action présente doit être entreprise avec la conscience et le respect des générations futures. C'est là une idée qui émerge avec la capacité grandissante de l'humain à impacter son environnement sur de longues durées et potentiellement de manière irréversible. Les déchets nucléaires sont un parangon de cette situation, tout comme le réchauffement anthropique. Il doit être possible de voir les fondements de cette éthique dans la philosophie d'Hans Jonas (1979) au sein de laquelle prend racine une grande partie de l'écologisme politique : son « principe responsabilité » interdit à l'humain tout usage technologique qui pourrait mettre en péril un écosystème de manière irréversible. Cependant, dans notre corpus, c'est encore une fois un gel épistémique²⁵² de haut niveau qui se fait voir et l'invocation des générations futures entre souvent comme nous l'avons dit dans des séquences mystiques. Horreur radioactive, horreur pour les générations futures.

Il faut noter que cet écologisme structuré avant tout par des valeurs de haut niveau, peu liées entre elles par un système explicatif global, joue un rôle important dans l'engagement ou dans nombre de prises de position de sens commun (je suis végétarien car je n'aime pas faire de mal aux animaux ; je suis contre l'industrie automobile car les fumées d'échappement sont polluantes). Toutefois, il présente le désavantage de manquer de puissance explicative et résiste mal à la contradiction. Nous l'avons dit (chapitre 5, section 2.5) : l'absence ou du moins la faible prégnance sociale d'une gnose construite, d'une philosophie politique écologiste, rend les positions assez vaporeuses. Imposer des valeurs par la répétition et sous la forme de l'évidence est certes un moyen de les diffuser, mais donner aux individus des « bonnes raisons » (au sens de Raymond Boudon) de les défendre et de s'y tenir sous la forme d'une gnose est sans doute plus efficace.

²⁵² Sur le gel épistémique, voir chapitre 5, section 3.8.

Par ailleurs, notre corpus ne présente qu'un nombre restreint de topoï s'indexant sur ce type d'appréhension, raison pour laquelle nous n'avons pas reconstruit de MA écologiste. En termes de risques, c'est celui sur la santé humaine qui est largement mis en avant et en termes de gnosés ce sont plutôt des gnosés mystiques et décroissantes qui prédominent. Toutefois, le rapport mystique à la Nature n'est pas un écologisme, la Nature y est une force douée de raison et de volonté et non un environnement dans lequel s'insère l'humain ou dont il fait partie. Il ne doit pas la protéger mais la respecter, ce qui est bien différent. L'appréhension décroissante se rapproche de son côté plus de ce que pourrait être une philosophie écologiste mais, nous le verrons, ne fait pas de « la nature » ni de l'«environnement » une question centrale.

Enfin, rappelons que la faible importance de l'écologisme dans notre corpus est en partie explicable par la thématique nucléaire. Celle-ci notoirement piègeuse pour l'écologie politique. En effet, avec la montée de la question du réchauffement climatique comme problème public, l'émission de gaz à effet de serre devient un des critères principaux de la labellisation « écologique ». Or le nucléaire n'émet pas de CO₂ à la production d'énergie contrairement aux énergies fossiles. Dans cette perspective, l'énergie atomique peut être considérée comme une énergie « verte » puisque « décarbonnée » et son industrie ne manque pas de communiquer sur cet aspect. Le nucléaire est ainsi un sujet de tensions au sein même de l'écologie politique à tel point qu'il est considéré par certains comme une énergie adaptée à la lutte contre le réchauffement climatique : il existe une branche active de l'écologie française regroupée à l'AEPN (Association des Ecologistes Pour le Nucléaire). Francis Chateauraynaud (2011b) montre ainsi comment les argumentaires écologistes antinucléaires ont dû se recomposer face à ce positionnement vert du nucléaire²⁵³. De fait l'invocation de l'écologie n'est pas toujours le meilleur angle d'attaque militant contre le nucléaire.

4) L'antilibéralisme

Comme nous l'avons vu dans le relevé topique (chapitre 4, section 2) et comme le montre l'analyse distributionnelle (annexe 11), le militantisme antilibéral est assez représenté dans notre corpus. Celui-ci est notamment activé par les discours journalistiques qui évoquent les

²⁵³ Un mois après le début des avaries à Fukushima, Nicolas Hulot qui annonçait sa candidature à la primaire écologiste pour les présidentielles françaises se trouve dans une position délicate à ce sujet. Longtemps défenseur du nucléaire, ses adversaires politiques le somment désormais de clarifier sa position vis-à-vis de la situation japonaise. Cf. http://www.liberation.fr/politiques/2011/04/14/nucleaire-royalties-primaire-hulot-s-explique_729132.

fluctuations de la bourse après la catastrophe. Ceux-ci déclenchent immanquablement la colère de certains internautes dans un mélange de haine de principe (*spéculation*, *capitalisme*) et de consternation face à la corrélation entre catastrophe humanitaire et jeux d'argent (*argent>vie*, *argent>humain*). D'un point de vue plus général, le nucléaire est rejeté en tant que symbole de la société capitaliste : ses *lobby*, sa *propagande*, ses agissements *irresponsables* ou encore la domination d'élites immorales uniquement guidées par l'appât du gain (*eux vs nous* et ARGENT>). L'idée que le nucléaire en France a été imposé sans débat (*nodébat*), entre dans ce rejet d'une société vue comme oligarchique.

Pour ces différentes raisons, le militantisme antinucléaire et antilibéral s'entremêlent largement dans notre corpus.

5) La décroissance

Le rejet militant du nucléaire peut faire fond sur certains des topoï caractéristiques du MA décroissant (cf. chapitre 5, section 5). Le plus évident et le plus fréquent est la critique de la surconsommation (*surconso*). Deux arguments antinucléaires en découlent, l'un proprement décroissant, l'autre plus caractéristique du militantisme. Le premier est le suivant : la surconsommation est néfaste en soi, elle hypothèque l'avenir car nous vivons dans un monde fini, et le nucléaire avec sa surproduction d'énergie, favorise cette surconsommation. Il est donc lui-même néfaste. Le second retourne un peu la perspective : notre société consumériste oblige à produire beaucoup d'énergie et donc à s'engager dans la dangereuse voie du nucléaire. Diminuer notre consommation diminuera de fait notre dépendance au nucléaire. Plus généralement, c'est la vision d'un nucléaire comme un danger inutile, uniquement destiné à assouvir un ridicule désir de puissance, qui fonde le rejet décroissant du nucléaire. Nous revenons sur ces questions dans la présentation de ce MA.

Notons ici simplement que la question de la surconsommation possède une audience assez large dans le discours social, il n'est donc pas étonnant qu'on la retrouve dans la topique militante.

6) L'humanisme diffus

Les MA mystique, décroissant, bigot et donc militant partagent ce sentiment diffus d'humanisme qui guident leurs positions vis-à-vis du nucléaire.

Nous en avons parlé plus tôt, dans la gnose militante, même peu construite, il est au

fondement du sentiment de scandale le fait qu'un « mal social » existe, que des « valeurs humaines » sont bafouées. Au nom de l'argent, du désir de puissance politique, ou d'un prométhéisme insensé, d'innocentes populations subissent la menace permanente des centrales, la pollution radioactive quotidienne qu'elles exhale, ou d'autres avanies immorales. Tout ceci n'est pas très « humain ». Les topoï du groupe ARGENT>* recouvrent ce sentiment général qui traverse le corpus.

Nous disons toujours ce sentiment « diffus » car il repose sur une acception de l'« humanité » nébuleuse, hautement valorisée mais intangible. Si celle-ci dérive sans doute d'un fond moral judéo-chrétien, elle s'éloigne largement des conceptions humanistes de la Renaissance ainsi que de la « démocratie humanitaire » du XIX^{ème} siècle que décrit l'historien des idées Paul Bénichou (1977) : est « humanitaire en ce temps-là tout ce qui pose comme valeur suprême l'accomplissement final du genre humain ; le sens ne s'est appauvri que plus tard se réduisant au pis-aller d'une sensibilité charitable, quand le grand rêve a paru plus incertain » (*ibid.*:383).

On trouve en fait dans notre corpus une défense de l'« humanité » comme valeurs morales positives : fraternité, gentillesse, tolérance, etc : « *Et si on consommait 3 fois moins, on serait encore plus humain, encore plus solidaire, moins abruti par le travail infernal et on n'aurait pas besoin de ces énergies sales.* » (BA, LM_3). Plus régulièrement, c'est la mise en danger d'autrui, le stress occasionné par la crainte permanente ou par les accidents effectifs qui sont considérés comme des entorses à l'humanité, surtout lorsqu'elles sont réalisées pour des raisons financières : « *Les réacteurs en fusion, ont explosés, mais silence radio, car le PROFIT passe avant les humains* » (cvrai, 20M_L14) ou « *Une société qui se revendique de l'humanisme se devrait de faire ses choix énergétiques en priorité en tenant compte de l'acceptabilité du risque (gravité potentielle des conséquences et probabilité d'occurrence. Le nucléaire est le seul procédé énergétique en service avec un tel risque ultime catastrophique que l'on qualifie de peu probable." Une solution énergétique, un procédé de production d'énergie comportant un risque même faible de catastrophe est donc pour une démocratie INACCEPTABLE* » (ME, LM_D). On voit ici une définition très évasive de l'humanisme. En somme être humain, c'est ne rien faire qui puisse faire du mal à l'autre. Définition louable mais néanmoins naïve²⁵⁴. Ce commentaire est de plus représentatif de cette tendance moderne

²⁵⁴ Nous ne disons pas cette définition naïve au sens où elle s'opposerait à une supposée essence objective de l'humain. Dans ce cas il suffirait d'opposer que la définition est prescriptive et non descriptive pour la défendre : nous ne disons pas que l'humanisme est ainsi mais qu'il devrait l'être. Nous la disons naïve au sens où elle tient difficilement la critique philosophique : il est une infinité de situations où, quelque morale ou éthique que l'on respecte, « faire du mal » est inévitable, ne serait-ce que parce que la conception du « mal » est fort variable.

à assimiler cet humanisme simplet à la « démocratie ». On entend ainsi souvent l'expression « on est en démocratie tout de même ! », pour justifier des actions qui relèvent de la charité ou de la liberté. Il y a là un amalgame très indiciel sur la base du fait qu'humanité et démocratie partagent un caractère d'idéalité morale. Dès lors tout ce qui semble « moral » voire « gentil » devient humain et démocratique.

Le topos *nodébat*, grand classique du militantisme antinucléaire, rentre souvent dans cette logique : « *Le débat du nucléaire c'est avant tout celui d'une technologie dangereuse imposée sans débat démocratique.* » (homere elmero, RUE_F_11). Un des grands griefs fait par les militants au nucléaire est d'avoir été imposé sans débat à la population française (ce qui est vrai : nous revenons brièvement sur l'histoire du choix nucléariste français chapitre 5, section 4.5). Pour autant, il y a là un paralogisme patent. Disons que le fait que le nucléaire n'ait pas fait l'objet de procédures démocratiques n'est pas un argument contre le nucléaire en lui-même mais, à la limite, contre ceux qui ont réalisé cette manœuvre dictatoriale. C'est alors par une forme d'*ad hominem* que la critique des acteurs devient la critique de l'action, sauf à considérer que tout ce qui n'est pas issu d'une décision démocratique est intrinsèquement mauvais. On retrouve alors là cet allant démocratique/humaniste qui idéaliserait le choix du Peuple (ce qui est pour le moins optimiste).

Il y a néanmoins une autre lecture de cet argument. Elle consiste à dire que l'imposition non démocratique est en fait une conséquence de l'essence même du nucléaire : celui-ci ne pourrait pas exister dans un système transparent. C'est nécessairement un « état dans l'état ». Nous retrouvons ici l'argument de l'« électro-fascisme » qui connut son heure de gloire dans les années 70 : « ce n'est pas simplement l'industrie nucléaire qui est visée mais, au-delà, la toute-puissance de la technocratie et la forme d'Etat qui en résulte. Le nucléaire est considéré comme une technologie “intrinsèquement politique”, pour reprendre les catégories célèbres utilisées par l'historien des sciences américain Langdon Winner, c'est-à-dire une technologie qui, quels que soient les usages que l'on peut en faire, possède en elle-même des propriétés politiques qui déterminent une “forme de vie politique”, et, en l'occurrence, un Etat autoritaire et dominé par une élite technico-industrielle. » (Barthe, 2005)

Dans cette narration réside un autre topos, qui relève également de l'humanisme diffus, celui de l'*état policier* : « *Pas d'industrie nucléaire de sans de facto la possibilité de la généralisation de l'état d'exception, de l'illimitation des intrusions du pouvoir d'Etat sur la*

Baser sa doctrine de vie sur une innocuité radicale n'est tout simplement pas tenable.

vie des gens » (Jicé, PJ). Tout système qui impliquerait des possibles dérives liberticides tendrait alors vers l'inhumanité²⁵⁵.

Sans que l'on puisse ici creuser plus avant la question, notre corpus nous laisse penser qu'il y aurait un intéressant travail d'étude de la morale de sens commun contemporaine à faire en analysant les diverses utilisations des dérivés d'humain, d'humanité voire de démocratie dans les débats publics.

7) le managérialisme

Là encore, nous traitons largement la question de la « pensée managériale » dans la description du MA du même nom. Contentons-nous ici seulement de remarquer que si, généralement, elle s'accompagne de positions pronucléaires, elle peut tout aussi bien être convoquée par le discours militant antinucléaire.

C'est notamment le cas lorsque le débat s'engage sur le « vrai coût » de l'énergie atomique (*nuc=cher*). Dans cette approche, le militant entre dans un système de pensée où l'économique est roi. Il faut donc montrer qu'en toute rationalité économique, en se concentrant sur la question des intérêts financiers, le nucléaire n'est pas une solution d'avenir. Les arguments sont nombreux et il n'est pas nécessaire de les lister tous ici car ils s'unissent dans un principe commun : le nucléaire est cher. Les critiques vont du « gouffre financier » que représente l'EPR ou du phagocytage des crédits de recherche publics par l'industrie nucléaire à l'absence de provisionnement des coûts des accidents ou même du démantèlement normal en passant par la régulation artificielle du prix de l'électricité en France ou le très opportuniste boom des coûts de sécurisation post-Fukushima. Bref, il faut ouvrir les yeux, malgré l'engagement profond de l'état français dans la filière : le nucléaire n'est pas (ou plus) compétitif.

Bien au contraire, et évidemment chiffres à l'appui, les énergies renouvelables sont pour leur part d'une efficacité redoutable (*ER=efficace*). Dans une approche comparatiste centrée sur l'efficacité de la production énergétique, les énergies renouvelables sont présentées comme des investissements d'avenir dans l'économie contemporaine. Elles sont même, sommet de

²⁵⁵ Alors que l'on sait que démocratie et liberté entretiennent des relations ambiguës. La philosophie démocratique est en effet « sans cesse partagée entre dogme et liberté, entre collectivité et individu » (Bénichou, 1977:353). Au fond, l'humanitarisme démocratique est « une doctrine de conciliation, et comme toute doctrine de conciliation, on le trouve aisément contradictoire dans les concepts. Il répudie l'individualisme pour pouvoir imposer, au nom des masses, une limite aux entreprises du petit nombre ; et d'autre part il repousse, pour protéger l'individu l'idée d'une organisation autoritaire et dogmatique de la société. (*ibid.*:356). Les deux dimensions sont pourtant souvent unifiées indiciellement dans leur caractère de valeurs de suprême.

l'intérêt managérial, créatrices d'emploi. De plus, conformément à la foi managériale dans le progrès technique, les diverses limites habituellement opposées aux énergies renouvelables (problèmes de l'intermittence, du rendement énergétique, du stockage de l'énergie lors des pics de production...) sont balayées d'un revers de la main par l'assurance que la recherche et le développement dans le domaine permettront de les dépasser. Le topos déjà évoqué *lobby=empêche* participe ainsi souvent d'un tel argumentaire.

Dans une optique technicienne, certains arguments visent parallèlement à démontrer que le nucléaire est loin d'être le mode de production optimisé qu'il se targue d'être : les réacteurs présentent de longues périodes d'indisponibilité, les pertes électriques sur un réseau centralisé sont importantes, etc. Même son aura verte d'instrument de lutte contre le réchauffement climatique est mise à mal : pour diverses raisons (entre autres le fait que la consommation d'électricité n'est pas l'activité émettrice principale), une nucléarisation mondiale ne réduirait que de très marginalement les émissions de gaz à effet de serre, et ce, sans compter que dans une telle situation, les réserves mondiales d'uranium ne tiendraient pas un demi-siècle (sauf progrès technologique majeur, évidemment). Enfin, l'attaque militante égratigne jusqu'à l'argument de l'*indépendance* énergétique²⁵⁶ : quid des réserves françaises d'uranium ?

L'argument technophile implicite peut même être retourné contre le nucléaire : quelle technologie passéiste, ce qui stimule la créativité des ingénieurs aujourd'hui, c'est le grand défi du renouvelable !

Enfin, grande parade contre les accusations d'utopie, l'argument de la *transition* permet d'amadouer l'immanentisme managérial : il n'est pas question de sortir *immédiatement* du nucléaire, chose qui est bien évidemment impossible dans les conditions actuelles, du moins sans une terrible casse sociale, mais de mettre en œuvre les politiques adéquates pour réaliser une transition énergétique à plus ou moins loin terme. Un « projet », passablement « innovant », largement compatible avec la pensée managériale.

²⁵⁶ Remarquons à ce propos que les discussions sur l'indépendance énergétique sont largement biaisées par une ambiguïté sémantique. Là où le profane entend souvent indépendance énergétique au sens commun d'autosuffisance, la définition technique (et politique) de l'expression s'éloigne largement de cette acception. Ainsi, l'indice officiel produit par l'INSEE considère l'indépendance énergétique comme le rapport entre énergie primaire produite sur le sol national et énergie consommée. Le point important du calcul est que l'intégralité de la production énergétique nucléaire est considérée comme nationale. Cela permet de voir des affirmations ou des chiffres circuler dans l'espace public sur l'intérêt du nucléaire pour l'indépendance énergétique de la France alors même que 100% de la matière première (l'uranium) est importée. Pour de plus amples précisions sur la question, cf. <http://geoposvea.hypotheses.org/164>. Toutefois, ce problème n'est jamais pointé du doigt dans notre corpus. Il est également très rare au-delà, dans les débats même spécialisés sur le nucléaire.

LISTE DES FIGURES

Figure 1. Plan de la thèse.....	16
Figure 2. Les différents courants de l'AD, de l'outillage à la sociocritique	108
Figure 3. La forme sémantique du topos *SUSP*	187
Figure 4. Corpus analyse quantitative : vue d'ensemble.....	198
Figure 5. La topique post-Fukushima par site d'information.....	213
Figure 6. Les différents modes d'appréhension	239

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1. Analyse de contenu vs analyse de discours.....	83
Tableau 2. Caractéristiques générales du corpus	175
Tableau 3. Les différentes catégories de topoï.....	193
Tableau 4. Corpus analyse quantitative : grandes caractéristiques	197
Tableau 5. Classement par fréquence des groupes par titre de presse	213
Tableau 6. Tableau synoptique du MA bigot.....	248
Tableau 7. Tableau synoptique du MA militant.....	273
Tableau 8. Tableau synoptique du MA normalien.....	291
Tableau 9. Tableau synoptique du MA mystique	307
Tableau 10. Tableau synoptique du MA décroissant.....	329
Tableau 11. Tableau synoptique du MA managérial	358
Tableau 12. Tableau synoptique du MA scientifique	365
Tableau 13. Tableau récapitulatif des 7 modes d’appréhension	377
Tableau 14. Synthèse des résultats de la thèse	440
Tableau 15. Analyse en quatre clusters.....	550
Tableau 16. Analyse en dix clusters.....	553